

Glasgow
University Library



491-1927

U9³-d.1

Glasgow University Library

13. JUN. 1983

GUL 68.18

GEORGE MEREDITH

LES CINQUANTE PREMIÈRES ANNÉES

1828-1878

GUL

0/1571126

IMPRIMÉ AVEC LE CONCOURS

DU FONDS ALPHONSE PEYRAT

WITHDRAWN

René GALLAND

DOCTEUR ÈS LETTRES

GEORGE MEREDITH

LES CINQUANTE PREMIÈRES ANNÉES

(1828-1878)



PARIS

LES PRESSES FRANÇAISES

10 BIS, RUE DE CHATEAUDUN, IX^e

1923

DU MÊME AUTEUR

GEORGE MEREDITH AND BRITISH CRITICISM. Les Presses
Françaises, 1923.

En collaboration avec Mademoiselle H. Boussinesq :

SHAGPAT RASÉ [MEREDITH'S SHAVING OF SHAGPAT]. Edi-
tions de la Nouvelle Revue Française, 1921.



Tous droits de traduction et reproduction réservés

Copyright 1923 by Les Presses françaises.

INTRODUCTION

A

MONSIEUR EMILE LEGOUIS

EN TÉMOIGNAGE

DE RECONNAISSANCE ET D'AFFECTION

Grand Maître de l'Ordre de Saint Louis
Paris, le 15 Mars 1871.

A Monsieur le Comte de Paris
Monsieur Emile Lecours
en témoignage

de reconnaissance et d'affection

INTRODUCTION

L'œuvre de Meredith a été de son vivant, est encore l'objet des controverses les plus passionnées : peu d'auteurs ont été aussi malmenés par la critique ; peu ont eu d'aussi enthousiastes défenseurs. A ses ennemis qui lui reprochent une obscurité sans profondeur vraie et d'irritants maniérismes de pensée et de style s'opposent les admirateurs qui le comparent à Fielding, à Molière, à Shakespeare. De fait, les uns et les autres reconnaîtront qu'on peut lui appliquer ce que Lamb dit de Shakespeare : « Avant qu'une idée n'ait brisé sa coquille, une autre est couvée et manifeste hautement son désir d'éclorre. » Mais ce qui fait pour les uns sa lecture stimulante et tonique le rend illisible aux autres.

La fin du xix^e siècle et le commencement du xx^e ont vu néanmoins une sorte d'apothéose de Meredith, salué par toute une génération d'écrivains comme son chef incontesté. L'histoire littéraire notera l'influence de ses idées sur un romancier populaire comme H. G. Wells¹, qui les a vulgarisées, et sur un artiste comme Galsworthy, qui les a élaborées. Nombreux d'autre part sont les livres des trente dernières années qui ont voulu révéler, expliquer, commenter Meredith au grand public ; un des plus

1. Pour des aveux de cette influence, voir *The New Machiavelli* de Wells et *The Patrician* de Galsworthy. Voir aussi l'étude de M. A. Chevrillon sur ce dernier dans *Trois études de littérature anglaise* (1921).

connus est celui de M. G. M. Trevelyan : *La poésie et la philosophie de George Meredith* ; un des plus récents est l'étude du D^r Crees sur *les Œuvres et la personnalité de l'écrivain* (1918) ¹.

Mais depuis la guerre une réaction s'est dessinée dans certains milieux littéraires de Londres : ni les vers ni la prose de Meredith ne trouvent grâce auprès de critiques tels que MM. Squire et Middleton Murry. Ainsi, l'accord est loin d'être fait sur le rang d'un écrivain dont 1928 verra le centenaire.

L'homme n'a pas donné lieu à des jugements moins contradictoires : faute d'un Boswell ou d'un Eckermann, c'est dans une trentaine de Mémoires — ou Diaries — qu'il faut chercher le reflet de sa personnalité, l'écho de sa parole. Voici comment il apparaît à Wilfrid Scawen Blunt lors d'une visite que lui fait ce dernier en 1894 : « C'est un être bizarre qui parle avec volubilité, d'une voix d'acteur, comme s'il dictait à un secrétaire, avec une constante recherche d'épigrammes ². » Vers la même époque, Mrs Watts, la femme du peintre, écoutant Meredith causer avec son mari pour lequel il pose, est charmée et note que sa conversation est meilleure que ses écrits, car « il s'y livre plus simplement sans que sa touche perde en beauté ³. » Quelque trente ans plus tôt, F. Burnand, l'humoriste de Punch, faisait le même éloge — et la même critique, — lorsqu'il lançait à Meredith après un dîner : « Par les dieux, George, pourquoi n'écrivez-vous pas comme vous parlez ? » Mais ce n'était qu'avec ses amis intimes, des personnes dont il sentait la sympathie, que Meredith, surtout à ses débuts, se laissait aller vraiment : « Devant des étrangers, dit quelqu'un qui le connaissait bien (Mrs Ross), sa timidité se traduisait par une assez forte affirmation de soi-même : il s'efforçait d'être épigrammatique et spirituel à tout prix. »

Si on lui a reproché ses paroles, il est arrivé également

1. Entre les deux se place la thèse du professeur américain J. W. Beach : *G. Meredith and the comic Spirit*. (1912).

2. W. S. Blunt. *My Diaries* (11 juin 1894).

3. Lettre à Mrs. Janet Ross.

qu'on incriminât ses silences. Parce qu'il répugnait à se raconter, et ne parlait jamais de ses origines, de ses années d'enfance ou de jeunesse, on a insinué qu'il n'était qu'un snob honteux de son extraction. Les plus malveillantes insinuations proviennent d'ailleurs de personnes qui ne l'avaient jamais vu et nous pourrions les négliger, de même qu'il convient d'accueillir avec prudence les témoignages de visiteurs passagers, mais si nous écoutons les souvenirs de ses amis intimes, nous ne trouvons pas de moindres divergences. Dans un portrait qui vise à l'impartialité la plus grande, Viscount Morley déclare : « Il était prévenant, bienveillant, juste, mais la Pitié au grand cœur qui caractérisait admirablement Victor Hugo, même en ses heures les plus sublimes, ne comptait guère parmi les dons de Meredith. On pensait quelquefois, non sans regret, à ce vers de Laodamie sur

Les justes dieux que n'émeut nulle pitié faible.

... Pourtant il était assez tendre pour sentir la blessure d'aliénations même passagères ¹. » D'autre part, Lady Butcher ², James Sully ³, Sir Sidney Colvin ⁴ parlent du cœur de Meredith et affirment qu'il était plus large et plus chaud qu'on ne le croit généralement.

On voit dès lors tout l'intérêt qu'offrirait une biographie de Meredith qui permettrait de comprendre un homme très humain, une personnalité qui, soit qu'on l'aime, soit qu'on la juge avec sévérité, ne peut laisser indifférent ; une œuvre littéraire dont l'importance n'est point négligeable, ni en elle-même ni pour l'histoire des idées ; enfin le rapport de l'homme à l'œuvre et dans quelle mesure celle-ci manifeste l'intime cohérence — ou les désharmonies — de son créateur. Certes les documents ne sont pas tous accessibles, mais la masse de ceux qui ont été publiés est déjà assez grande pour que l'histoire en puisse com-

1. *Recollections*. I, pp. 41-42.

2. *Memories of George Meredith O. M.* (1919).

3. *My Life and Friends. A psychologist's memories* (1918).

4. *Memories and Notes* (1921).

mencer le triage et déblayer la voie aux travailleurs futurs. En outre, il n'est pas indifférent de pouvoir interroger les souvenirs de ceux qui ont connu personnellement Meredith et qui n'ont pas publié leurs impressions. Ces raisons, jointes à l'admiration que nous inspirait Meredith, nous ont déterminé à entreprendre cette étude. Et la publication d'une biographie par Mr. S. M. Ellis¹ ne nous en a pas détournés, car, bien que les obligations que nous avons à ses recherches et à son ingéniosité demeurent, notre interprétation est différente de la sienne. Nous avons essayé de saisir l'homme et l'œuvre dans leur poussée vivante, par la sympathie, et de montrer, sous les contradictions extérieures, l'unité profonde de leur développement. Meredith a eu une longue jeunesse : elle a duré, pourrait-on dire, jusqu'à cinquante ans, avec l'effort pour grandir, se dépasser lui-même, et si la maladie et les deuils sont venus alors, il avait atteint les hauteurs et ne les quitta plus. C'est à décrire son ascension qu'est consacré ce premier volume, qui couvre un demi-siècle.

Trente ans d'histoire anglaise, et européenne, forment le fond du tableau. Car Meredith est de son temps de même qu'il est de son pays. Il arrivera à les dominer, mais il en est d'abord, intensément. On l'a décrit comme un précurseur, un pionnier de la réforme intellectuelle et morale de l'Angleterre, sans montrer l'influence qu'ont eue sur sa formation les Révolutions de 1848. Meredith avait alors vingt ans, et l'esprit révolutionnaire, les idées généreuses sur la fraternité, la liberté des peuples, sur l'égalité sociale et l'égalité entre les sexes le soulevèrent d'enthousiasme et se retrouvent ailleurs que dans ses premiers poèmes. Il ressentit, plus vivement qu'aucun autre de ses contemporains anglais que nous connaissons, le choc électrique de la grande commotion européenne : sa sympathie alla aux réformateurs de France qui rêvaient pour la société des lois plus rationnelles et plus humaines,

1. G. Meredith. *His life and friends in relation to his work*. (1920).

et ensuite aux efforts des grands patriotes hongrois et italiens pour assurer à leurs pays l'indépendance. L'impulsion libérale reçue en ces années de jeunesse se prolonge à travers sa vie entière.

Il est encore de son temps par un autre trait bien caractéristique : le respect de la science, cette science qui transforme et le monde matériel et la vieille conception de l'univers. La vapeur et l'électricité rendent plus rapides les communications, plus agitée la vie extérieure. Cependant la tendance générale est « d'expliquer les phénomènes sociaux, comme ceux de la nature, par des lois générales, aux dépens d'une Providence spéciale. ¹ » Meredith est de ceux qui saluent avec joie les progrès de la science, le mouvement accéléré de l'évolution, et qui accueillent les découvertes sans un regret pour les dogmes du passé : « les astres descendus derrière l'horizon. » Poète, il voit dans la science une messagère de paix et de fraternité ; romancier, il n'hésite pas à faire voyager ses héros par chemin de fer. Il vit dans le présent, et bien plus que le passé, c'est l'avenir qui le passionne. Aussi, alors que Browning et Tennyson restent hostiles aux théories évolutionnistes, il y trouve son inspiration, un motif de confiance en l'humanité, une raison d'espérer ². C'est que ces poètes sont d'une génération antérieure : avec Dickens et Thackeray, Macaulay et Carlyle, ils appartiennent à la première moitié de l'ère victorienne : Meredith, Rossetti, Swinburne sont de la deuxième période, et comment celle-ci prolonge celle-là, la transforme insensiblement, c'est ce qu'on peut suivre dans la vie de Meredith.

S'il est de son siècle, il le domine néanmoins. Il a discerné le vice intime de l'Angleterre d'alors : la satisfaction de soi-même, le « sentimentalisme » auquel la

1. Lord Morley, *o. c.* C'est le moment où Miss Martineau traduit, et où Lewes explique Auguste Comte à l'Angleterre, où Herbert Spencer écrit sa *Statique sociale* (1850), où Darwin prépare l'*Origine des Espèces* et Buckle l'*Histoire de la Civilisation*.

2. Cf. *Modern Thought in Meredith's Poems*, by J. W. Cunliffe. (The Modern Language Association of America, 1912.)

richesse, l'oisiveté, le bien-être donnent naissance. Offrant à son pays le miroir de la Comédie, il en commente le spectacle avec la subtile malignité d'un Celte égaré parmi les Saxons, l'ironie d'un artiste entouré de bourgeois utilitaires et snobs. Son attitude critique exagérant ce double antagonisme, il en vint à outrer l'élément celte en lui et à cultiver l'écriture artiste, pour le plaisir de taquiner un public qui ne comprenait ni l'un ni l'autre. Mais ce ne fut point d'abord qu'il adopta cette attitude, et avant de critiquer, parfois âprement, l'Angleterre, il commença par l'admirer, et ne cessa de l'aimer passionnément. La sensibilité de Meredith a ceci de particulier, que loin d'affaiblir ou d'entraver l'exercice de l'intelligence et l'analyse aiguë, elle les stimule et surexcite. S'il juge sévèrement son pays, s'il condamne le matérialisme foncier qu'il découvre à la base de sa prospérité, la lenteur et l'insuffisance de ses adaptations, le mépris des idées pures et le culte du fait ou inversement la croyance à un vague idéal non basé sur les faits, le manque de logique et d'esprit critique, l'étroitesse insulaire de certaines vues, c'est qu'il rêve d'une Angleterre qui serait l'avant-garde du progrès et qui, pour le plus grand bien de la civilisation, marierait les qualités propres aux Celtes à la solidité saxonne.

Pour un tel mariage, Meredith s'est de plus en plus tourné vers la France. Sa sympathie pour notre pays a été croissant et symbolise assez bien le changement de l'Angleterre qui, toute aux influences germaniques dans la première moitié du siècle, a évolué lentement vers l'Entente Cordiale dans la seconde moitié. Meredith, bien que n'ayant pas, comme on le répète souvent, épousé une Française, a été un ami chaud de la France, et lui a donné maint témoignage de son affection, dans ses romans et dans ses poèmes. Il s'intéressait vivement à notre histoire, à notre littérature, à notre politique, et sa maison ne reçut pas seulement des visiteurs de marque, tels que M. Clémenceau et Alphonse Daudet, mais aussi des inconnus ¹ auxquels leur qualité de Français fut une recom-

1. Nous dirons plus tard quel accueil nous reçûmes de George Meredith, au mois de juillet 1908.

mandation suffisante. Est-ce à dire qu'il était particulièrement lu, compris, traduit, goûté dans notre pays ? On l'y connaissait à peine. La *Revue des Deux Mondes* avait publié en 1865 des adaptations par Forgues de Sandra Belloni et Richard Feverel, mais ensuite quelque trente ans s'étaient écoulés avant que Marcel Schwob racontât une visite à Box Hill, et que M. Davray traduisît l'*Essai sur la Comédie*. En 1910, après la mort de Meredith, un livre parut, celui de M. C. Photiadès, dont les quatre chapitres sont une excellente initiation. Auparavant, en 1902, M. A. Chevrillon avait ¹, en une page de brillante synthèse, illuminé la foi essentielle de G. Meredith et, en 1905, une conférence ² de M. Émile Legouis sur l'*Egoïste* avait apporté à Meredith un hommage auquel il avait été fort sensible : celui d'une magistrale étude de son chef-d'œuvre. Depuis, les articles se sont multipliés et les traducteurs se sont mis à l'œuvre pour faire connaître intégralement l'œuvre de Meredith.

Le fait que nous n'appartenons pas au pays de Meredith nous soustrait aux fluctuations de sa renommée anglaise et au rythme qui éloigne, rapproche de lui tour à tour les générations successives. Comme le dit Lord Morley, « les idéalismes ont leur heure et disparaissent. L'oracle d'aujourd'hui est demain à bas de son trépied. » Il est de mode actuellement de railler l'ère victorienne et de rabaisser l'œuvre du *xix^e* siècle. Réaction naturelle, aussi naturelle que celle de Malherbe et Boileau contre Ronsard. Mais le *xix^e* siècle a vu une seconde Renaissance ; il a une grande œuvre à son actif, et de grands noms. Tout passe, et tout revient. S'il n'est rien de plus inconstant que l'homme, il n'est rien de plus fidèle. L'humanité garde sa reconnaissance aux génies, qui sont comme des points fixes dans le flot du devenir universel, au savant qui lie les phénomènes par des lois, au philo-

1. Dans la *Revue de Paris* (1^{er} décembre 1902).

2. Publiée dans la *Revue Germanique* (juillet 1905).

sophe qui cherche la synthèse d'une explication totale, à l'artiste inspiré qui condense en son œuvre le meilleur de sa pensée ou de ses rêves, et elle soutient et enrichit sa propre existence en immortalisant ceux dont la vertu créatrice a donné la vie à un système d'idées ou animé dans le langage, le marbre, la toile, les formes conçues par leur imagination. Meredith — et c'est ce qui lui attire certaines sympathies, lui en aliène d'autres — ne s'est pas borné à être un pur artiste : il a commis le crime sinon d'avoir des idées, du moins de demander à ses créations de les exprimer. Dans la mesure où ces idées ont triomphé, leur expression paraît maintenant obsolète : elle paraît impertinente et impie, dans la mesure où l'on y résiste. Ceux qui aiment les idées pour elles-mêmes les dégageront de la lutte où elles se jettent parfois pour les rendre à leur Olympe de sérénité.

Il nous reste à exprimer notre reconnaissance à tous ceux qui, directement ou indirectement, nous ont aidés soit dans la compréhension de Meredith, soit dans nos recherches. En pensant à eux, nous éprouvons toute la force du mot de Pascal sur le « nous » de modestie que doivent employer les auteurs en parlant de leurs ouvrages. Le professeur James Sully et Mrs James Sully ont droit des premiers à notre gratitude, car ce sont eux qui, en 1907, nous ont révélé George Meredith.

Mr T. Seccombe, Mrs Janet Ross, Mr W. M. Meredith, Mr Ed. Gosse, Dr C. Van Doren, Mrs Clarke, Dr J. W. Cunliffe, Mr Ernest Rhys, Mr T. J. Wise, Mr M. Buxton Forman, Mr S. M. Ellis, Mr L. J. Maxse, pour ne citer que quelques-uns des Anglais ou des Américains à l'obligeance desquels nous avons eu recours, ont droit à nos remerciements. Je dois nommer ici le professeur W. P. Ker, envers lequel nos obligations dépassent le champ de cette étude, et aussi le maître trop tôt disparu et toujours regretté, le poète Auguste Angellier qui, avec son ami M. Jules Derocquigny, l'admirable interprète et traducteur de Ch. Lamb, a corrigé nos premiers essais

d'interprétation et de traduction Meredithiennes. Enfin nous avons eu la bonne fortune de lire et d'étudier avec M. L. Cazamian un des derniers romans de Meredith : *Lord Ormont and his Aminta*, et Madame G. Gissing-Fleury a bien voulu nous communiquer certains extraits du journal tenu par George Gissing.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

USITÉES DANS LES NOTES ¹

A. M.	Amazing Marriage.
B.	Bibliography and various readings.
B's C.	Beauchamp's Career.
C.	One of our Conquerors.
D.	Diana of the Crossways.
E.	The Egoist.
E. H.	Evan Harrington.
F.	Farina.
H. R.	Harry Richmond.
L. O.	Lord Ormont and his Aminta.
M. P.	Miscellaneous Prose.
P. I; — II; — III.	Poems (3 vols).
R. F.	Richard Feverel.
Rh. Fl.	Rhoda Fleming.
S. B.	Sandra Belloni.
S. S. I; — II	Short Stories (2 vols).
T. C.	Tragic Comedians.
V.	Vittoria.
L.	Letters.
D. N. B.	Dictionary of National Biography.
Ellis.	S. M. Ellis : George Meredith (1920).

1. Pour une raison d'uniformité, nous renvoyons le lecteur à l'édition définitive connue sous le nom de Memorial Edition (Constable & Co, London, 1910). Mais à côté de cette édition de bibliothèque, il en existe d'autres, la dernière étant l'édition dite de Mickleham (1922).

CHAPITRE PREMIER

L'ANCETRE. — LES PARENTS. — L'ENFANCE. — LA NAISSANCE
DE L'IMAGINATION ET DU ROMANTISME

(1828-1842)

Longtemps après l'heure habituelle où les commerçants reprennent les affaires, les volets d'une certaine boutique de Lympport-sur-Mer restèrent clos d'une manière significative, et l'on apprit que la mort venait d'enlever Mr. Melchisédec Harrington et de réduire d'une unité la liste des tailleurs vivants. D'ordinaire, la disparition d'un membre respectable de cette confrérie ne crée pas une sensation profonde : il meurt, et ses pareils se demandent entre eux qui lui succédera, tandis que pour la foule de ceux qui l'approchèrent son grand départ, son adieu final restent ignorés jusqu'à la liquidation des comptes, et alors (des deux grandes catégories entre lesquelles se partage l'univers)¹ il est douteux que l'une ou l'autre le bénisse. Dans le cas de Mr Melchisédec il en allait tout autrement : il avait été grand, en dépit de sa profession, et de l'opprobre jeté sur son art. Faire l'objet du blâme général et de l'affection générale dénote une nature peu commune. Mr Melchisédec, qu'on appelait, derrière son dos, le Grand Mel, avait été à la fois le mauvais sujet de Lympport et l'orgueil de la ville : il était tailleur et tenait écurie ; il était tailleur et avait des aventures galantes ; il était tailleur² et touchait la main de ses clients. Enfin ce commerçant, on ne l'avait jamais vu envoyer une facture. Un tel personnage ne se rencontre qu'une fois en une génération, et quand il disparaît on regrette l'homme autant que son argent³.

Substituons, dans le passage précédent, Portsmouth à Lympport, Meredith à Harrington et nous aurons, avec la

1. Les prêteurs et emprunteurs de C. Lamb. [N. T.]

2. Les tailleurs, gens peu sportifs, en général, ont été de tout temps méprisés en Angleterre. D'après un dicton, il faut neuf tailleurs pour faire un homme. Voir, dans Sartor Resartus, l'avant-dernier chapitre [N. T.].

3. *E. H.*, p. 1.

clef des trois premiers chapitres d'*Evan Harrington*, l'idée même que George se faisait de son grand-père, Melchisedec Meredith. Il le montre non seulement « supérieur aux boutons », mais bien au-dessus des petits boutiquiers, ses voisins, qui commentent, à la manière du chœur antique, les actes du défunt. D'abord par le grand air, l'allure élégante, une distinction de traits que révèle une miniature qui nous est passée sous les yeux : maigre, le nez droit, de grands yeux vifs, capables de tout exprimer, des narines frémissantes de vie, comme celles d'un pur-sang, une lèvre supérieure assez courte, il fait penser avec ses cheveux longs, sa haute cravate blanche, son col à grands revers, à un bel-esprit du XVIII^e siècle finissant, déguisé en « incroyable » ou en poète romantique.

Puis, par ses goûts aristocratiques : il a l'instinct de la grandeur, le mépris de l'argent, l'amour de la vie large et facile, de la bonne société. Bel homme et spirituel, causeur brillant, conteur savoureux, il aime à fréquenter les squires, se sent à l'aise parmi eux, en est accepté, ayant adopté leurs défauts et leurs qualités, sachant les divertir par son entrain et ses anecdotes. Il a des chevaux et suit leurs chasses. Il est membre de la loge maçonnique, le Phénix, et conseiller de fabrique pour sa paroisse (Saint-Thomas) à laquelle il offre, en 1805, un plat d'argent pour recueillir les offrandes. Il ne déteste pas une certaine ostentation, et, s'il devient en 1804 lieutenant des dragons de la milice, c'est sans doute autant par amour de l'uniforme que par sentiment patriotique¹.

Ayant « le bon goût d'aimer la bonne société », il avait eu, « surtout dans sa jeunesse, le mauvais goût de vouloir s'y faire passer pour autre qu'il n'était », témoin l'aventure qui lui arriva, et qu'il raconte, avec esprit et en mettant les rieurs de son côté, à la table du Squire :

J'avais l'habitude d'aller à Bath durant la *saison* et d'y frayer sur un pied d'égalité avec les gentilshommes que j'y

1. Cf. *D. N. B.* Sup. 2 et *Ellis* : George Meredith p. 24. Le père de Melchisedec Meredith, John Meredith, habitait Portsea en 1763, où son fils fut baptisé au mois de juin. Ce dernier s'installa à Portsmouth vers 1784.

rencontrais. Pour une raison, dont j'étais pleinement innocent, les gens de l'hôtel firent couir le bruit que j'étais un marquis déguisé, et, sur l'honneur, Mesdames et Messieurs (j'étais jeune alors et sot) je ne pus m'empêcher de croire que j'en avais l'air. Toujours est-il que j'entrepris de soutenir le rôle, avec un certain succès et une satisfaction considérable : à mon avis, nul marquis authentique ne retira jamais de son titre autant de plaisir que moi. Un jour, j'étais dans ma boutique, n° 193, Grande-Rue, Lymport — quand un gentilhomme entra se commander un complet. Je recevais ses instructions, mais soudain il se recule, me regarde, et s'écrie : « Mon cher marquis ! j'espère que vous m'excuserez de vous avoir parlé si familièrement ! » Je reconnus en lui une de mes relations de Bath. Cela, Mesdames et Messieurs, fut pour moi une leçon. Depuis lors, je n'ai jamais laissé se créer de fausse impression touchant mon état. » (*Evan Harrington*, ch. I).

Qu'au fond de lui-même le héros de cette aventure se soit cru au moins l'égal d'un marquis, la chose est probable. Devant les siens, il faisait volontiers allusion « à de mystérieuses origines princières », soit que son nom gallois permît les plus flatteuses suppositions aux rêves de grandeur¹, soit qu'il ne se crut point le fils de son père, John Meredith, mais le rejeton de quelque grand seigneur. Il apprit le blason à ses enfants et leur donna pour Bible le livre de la Pairie. Sans doute aussi les gravures qui ornaient leur chambre étaient-elles, comme celles dont Evan garda le souvenir, d'un caractère chevaleresque : *Sir Hugh Montgomery à cheval* ou *Percy prenant la main de Douglas mort*. Il n'y avait pas que du snobisme dans une aussi constante attitude, mais vraiment une affinité naturelle pour l'aristocratie, et une imagination de poète conférant un prestige à la noblesse, se grisant de souvenirs, de traditions, de la vertu du *sang*, et sacrifiant à ses rêves de magnificence et, à son plaisir, les sordides nécessités matérielles.

1. Rien de l'empêchait de se donner pour ancêtres *Maredudd ab Owain*, par exemple, mort vers 999, ou *Maredudd ap Bled-dyn*, prince de Powys, qui mourut en 1132.

*
* *

Doué comme il l'était, il fut beaucoup aimé des femmes — et son petit-fils suppose et laisse entendre que de grandes dames ne dédaignèrent point les baisers de ce tailleur dandy, ce Brummel provincial. Son mariage avait été un mariage d'amour : la fille d'un *lawyer* de Portsmouth, grande et belle¹, de dix ans son aînée, avait succombé à l'invincible séduction du mauvais sujet, comme peuvent le faire des femmes d'ailleurs très raisonnables, et par la suite elle avait accepté ses défauts, rançon d'une vitalité magnifique. Comme on buvait ferme aux dîners d'alors, c'est plus d'une fois² qu'elle dut ramasser le Grand Mel au pied de l'escalier, le déshabiller et le mettre au lit. C'était une maîtresse femme, une femme de tête et de poigne, qui représentant auprès du Celte imaginaire la solide prose anglo-saxonne, sut lui imposer la cohésion et une certaine stabilité. Ce fut elle qui préserva la maison d'un effondrement : économe ingénieuse des finances domestiques, elle « ramassait les pence en silence, tandis que son mari jetait les guinées sans compter », et bien que le Grand Mel jugeât sordide et indigne de sa compagne une telle occupation, il n'osait la lui reprocher et respectait sa froide dignité, son bon sens positif, ses talents de ménagère.

Elle lui donna deux fils et cinq filles, toutes belles, qui se marièrent bien. Caroline épousa W. P. Read, fonctionnaire aux docks, et Anne-Elizabeth, Thomas Burbey, banquier et épiciier en gros à Portsmouth (46 High Street). Louisa fit la conquête de W. H. Read, consul britannique aux Açores, Harriett, celle de John Hellyer, brasseur à Newington, (Surrey). La dernière enfin, Catherine-Mathilde, se maria en 1819 à Samuel Burdon

1. Il existe deux portraits de Mrs Mel : l'un, de jeunesse, la représente avec le clair visage d'un Raeburn, auquel font penser aussi le corsage de mousseline croisée sur la gorge, et la haute taille empire ; l'autre montre un visage de vieille femme énergique, nez busqué, lèvres minces, menton légèrement proéminent.

2. Si l'on suit *Evan Harrington*.

Ellis, alors Lieutenant des Réserves Royales, plus tard Général et K. C. B. Trois d'entre elles, les femmes du brasseur, du consul et de l'officier, ont leurs portraits dans *Evan Harrington*, où elles s'appellent Harriett, Louisa, Caroline.

Il est probable que Meredith vit assez peu sa tante Louisa, qui à la mort de son mari, en 1839, se fixa au Portugal, mais elle vint certainement, à un moment ou à un autre, à Portsmouth et fit sur l'enfant une grande impression, tant par ses manières exquises et ses dentelles que par ses récits de la vie de cour ¹. Il vit davantage sans doute ses tantes de Portsmouth, et surtout Mrs Catherine Ellis, qui semble bien avoir été sa préférée. Il la dépeint comme une personne admirable, moins maîtresse femme que sa sœur Harriett, mais belle, avec une opulente chevelure blonde, de grands yeux bleus, et des manières douces et affectueuses. Elle eut trois fils, George, Samuel et Arthur : ce dernier né en 1828, put être un compagnon de jeux pour G. Meredith. Quant à son mari, il était souvent appelé aux colonies par son service, aux Indes, en 1837, en Chine en 1840-42. George le vit certainement en septembre 1837 lorsqu'il vint dîner chez son père, et il n'est peut-être pas besoin d'expliquer l'antipathie avec laquelle il dessina le Commandant Strike dans *Evan Harrington* autrement que par une impression désagréable faite sur sa sensibilité enfantine par la brusquerie du Commandant.

Des deux fils de Melchisédec, l'aîné mourut en 1794. Quant à Augustus Urmstrong Meredith (d'abord baptisé Gustave) il naquit en 1797. A la mort de son père, en 1814, il avait donc dix-sept ans. Son père aurait voulu le voir docteur en médecine : quant à lui, ses goûts étaient sans doute assez incertains ; seule était nette et franche son horreur de la boutique, son aversion pour le métier paternel. Mis par sa mère en face de la réalité, des dettes nombreuses, de l'honneur à sauver, il surmonta ses répugnances et

1. Sur l'idéal d'élégance que Mrs Read aurait donné à son neveu, voir dans *Ellis* (p. 26) les souvenirs de confidences rapportés par Mr Lionel Robinson, (le 'Poco-'[curante] de la Correspondance).

consentit à faire son apprentissage. Mais cette brusque chute de son rêve semble avoir marqué le jeune homme d'amertume et de tristesse. Avec plus de volonté, il aurait pu ne pas considérer sa « déchéance » irrémédiable ; il préféra boudier la destinée et adopter l'attitude romantique de ceux qui en veulent au sort de ne pas leur donner ce qu'ils méritent. C'est du moins ce qu'on croit lire aux yeux vaguement rêveurs de son portrait. Il ne ressemble point au Grand Mel ; mais bien plutôt à son grand-père, John Meredith, dont il a la tête ronde, les cheveux courts, les noirs favoris à peine indiqués, sans toutefois posséder l'air robuste et un peu campagnard de celui-ci. Il tient de son père une certaine instabilité, la parfaite inaptitude au négoce, le mépris de l'économie. Comme lui, nous dit-on, il aimait à recevoir, mais les longues séances à table n'étant pas son fait, il quittait ses hôtes, leur laissant du vin à discrétion. A l'amour paternel des chevaux, il joignait celui des échecs, de la lecture, et des longues marches à travers la campagne. L'impression qu'il laisse est celle d'un tempérament inquiet, dont la jeunesse trahit on ne sait quelles nervosités saccadées, et une sorte de désharmonie interne. En 1824, il épouse Jane Eliza Macnamara, fille de Michael Macnamara, qui tenait auberge dans Broad Street, à l'enseigne de *La Vigne*, et de Sarah Dale, de Portsmouth. En 1828, le 12 février, lui naît un fils, George Meredith. La même année, meurt Mrs Mel, sa mère et, cinq ans plus tard, en juillet 1833, sa propre femme. En 1841, il cède à un confrère la maison paternelle et, remarié avec sa cuisinière, Matilda Buckett¹, va s'installer à Londres. Il est au 26 Saint-James Street, en 1846, mais en 1849, il part pour l'Afrique du Sud, et exerce son métier à Cape Town jusqu'en 1863. Il revient alors en Angleterre, et finit ses jours près de Portsmouth à l'âge de 75 ans. Tels sont les principaux faits de sa vie. Quant à sa personne, nous pouvons l'imaginer d'après *Evan Harrington*, et d'après une lettre adressée au *Cape Times* par un correspondant : « de taille moyenne, por-

1. Cf. *D. N. B.*, Sup. 2.

tant beau, réservé, digne, un parfait gentleman, aussi peu « tailleur » que possible. » Les blessures de son orgueil et ses désillusions se cachèrent sous l'impassibilité apparente, qui est caractéristique du gentleman. Un jour pourtant, cette impassibilité fut troublée ; ce fut en 1860, lorsque les premiers chapitres de *Evan Harrington* parurent dans *Once à Week*. « Avez-vous vu le nouveau roman ? demanda-t-il à son client et ami Mr T. B. Lawton. J'en suis peiné au-delà de toute expression, car j'y suis mis en cause personnellement et j'ai le regret de dire que l'auteur est mon propre fils. »

Nous ne devons pas demander à George Meredith de confidences sur son père, ni trop faire état de cette dure parole à Mr Ed. Clodd : « Mon père était un brouillon et un sot (a muddler and a fool). J'ai entendu dire, ajouta-t-il, que ma mère, qui était Irlandaise d'origine, avait de la beauté, de la distinction et de l'esprit ¹. » Notons que ces mots furent prononcés dans la vieillesse de Meredith, et qu'il y peut entrer une certaine part de détachement, et comme une affectation de mépris à l'égard des liens du sang.

Nous ne trouverons pas davantage, dans les romans ou la correspondance, d'évocation du Portsmouth où il vit le jour. C'était encore une petite ville fortifiée, avec remparts, bastions, fossés, corps de gardes, des portes et des sentinelles, des casernes, des bureaux pour l'Amirauté, des tavernes de matelots. Les hôtels des officiers et les magasins étaient dans les rues principales : Broad Street et High Street. La maison où naquit Meredith, au 73 de High Street, faisait le coin de Broad Street. Le magasin avait, encadrant la porte, deux petites vitrines où étaient en montre les uniformes de marine, les casquettes et les épaulettes d'officiers, des bottes même. L'atelier occupait le reste du rez-de-chaussée ². Du premier étage, on apercevait la mer, les sommets des mâts, et dans le lointain, l'île

1. Ed. Clodd dans *The Fortnightly Review*, july 1909.

2. Cf. *Ellis*, ch. I, p. 31.

de Wight ; sur la gauche, la Grande Parade, où tous les ans, en juillet, s'installait la foire, avec ses baraques, son cirque, sa ménagerie. La rue, les voisins immédiats, Robert Kiln, le patron de la taverne au n° 62, le charcutier Barnes, au n° 77, le pâtissier Grossby, d'autres encore, voilà ce que nous trouvons de réminiscences dans *Evan Harrington*, cela, et la maison paternelle. Celle-ci était grande : de tout temps on put y offrir une hospitalité, payante ou non. Mrs Mel avait vite fait de préparer une chambre ¹. Après sa mort, Augustus continua la tradition. Hardy, l'ancien ami et compagnon de Nelson, Hardy, devenu vice-amiral, écrit de Portsmouth à son frère Joseph, le 7 septembre 1827 : « Je puis vous offrir un lit. Je suis chez Meradith (*sic*) le tailleur, 73 High Street, en face du Café de la Parade ². »

Ce fut dans cette maison que George grandit, adulé par son père et sa mère, élevé en enfant gâté, presque en prince héritier. Un portrait à l'huile ³, dans le goût de Hoppner ou Lawrence, nous le montre à l'âge de trois ans, figure fine aux boucles blondes, d'une élégance réelle dans sa petite robe blanche aux bleus rubans. Il a les bras nus, et tient un fouet de la main droite : les lèvres sont minces et d'un trait net : les yeux grands sous un front haut indiquent une intelligence précoce, celle d'un enfant traité en petit homme, qui sait ? habitué à prendre avec les autres des airs de supériorité. Peut-être, comme un de ses héros, déclara-t-il un jour, monté sur une chaise : « Je suis le soleil de la maison. » D'après les souvenirs de James Brent Price, fils de l'imprimeur-libraire qui, en 1830, occupait le 74 de la rue Haute, les parents auraient tout fait pour encourager le penchant de leur fils à l'orgueil. En l'honneur du quatrième ou cinquième anniversaire de George, ils donnèrent un thé somptueux, suivi d'une sauterie et d'un souper. Ce fut une grande réception à laquelle assistaient une cinquantaine d'invités, surtout

1. Cf. *E. H. Ch.* xxvi Mrs Mel makes a bed.

2. Cf. *Nelson's Hardy*, by Mr A. M. Broadley, p. 202.

3. Reproduit en tête des *Lettres de George Meredith*, vol. I.

des voisins, les Harrison, du Hampshire Telegraph, les Dudleys, les Huttons, beaucoup de grandes personnes, et non seulement des bambins. A cette occasion, George arbora ses premières culottes et fut naturellement le héros de la fête. Lors d'une autre visite, Price avait été frappé des jouets luxueux de son camarade, notamment par certaine voiture attelée d'un cheval blanc et qui faisait de la musique quand les roues tournaient. Il termine par cette remarque : « J'étais plus vieux de deux ans, mais George semblait être l'aîné ¹. »

Sa mère meurt. L'enfant est trop jeune (il vient d'avoir cinq ans) pour éprouver autre chose qu'un étonnement immense. Nous pouvons l'imaginer, très entouré par ses tantes, Mrs Burbey et surtout Mrs Ellis, la plus jeune, celle qu'il préfère ; mais néanmoins il va grandir désormais, privé des caresses maternelles, sans cet attachement, le plus fort de tous. Il verra d'autres milieux que le milieu strictement familial, entendra de bonne heure exprimer d'autres opinions que celles de son père, entendra juger celui-ci, et les tailleurs ; ces changements divers de points de vue aideront à former, à fortifier précocement son sens psychologique.

Certes son père ne l'abandonnera pas, mais l'amour de cet homme pour son fils a quelque chose de mobile, de capricieux, de fantasque, comme l'amour de bien des pères dans l'œuvre de Meredith, et notamment de Richmond Roy pour son fils Harry. Le roman qui a pour titre *les Aventures de Harry Richmond* et qui, par le tour autobiographique, rappelle *David Copperfield*, contient sur les rapports de père à fils de précieuses indications, et des impressions d'enfant non moins précieuses. En utilisant prudemment les unes et les autres, nous pouvons nous figurer sans trop de peine l'éducation de George Meredith. Son père voulant faire de lui un *gentleman*, continue la tradition magnifique du « Grand Mel », excite l'imagination de l'enfant, lui farcit l'esprit de notions

1. *Ellis*, ch. II, p. 38.

romanesques sur la noblesse de ses ancêtres, lui fait apprendre le livre de la Pairie. Ainsi l'excellente mémoire de Harry Richmond permet à la vanité du père des triomphes faciles. « Tout petit, on me perchait sur le tabouret du piano pour jouer *Dans ma chaumière auprès d'un bois* ou, *Cerises mûres*. Puis, pour montrer tous mes talents, on me demandait : « Et qui épousa la Duchesse douairière de Dewlap ? » Et je répondais : « John Greg Witherall, Esquire, qui déshonora la famille. » Comme on me demandait d'expliquer sa conduite, « le Duc, répondais-je, avait épousé une fille de ferme. » Mon père avait combiné les questions et les réponses, aussi l'effet était frappant. » C'est ainsi que l'on fabrique un snob, sinon un *prig*, mais Auguste Meredith, qui était membre de la « Société Philosophique et Littéraire de Portsmouth », donnait à l'imagination de son fils d'autre pâtures, plus substantielles. Chaque dimanche, Harry, se rendant au Temple avec son père, doit choisir comme compagnon pour la journée un héros de l'histoire d'Angleterre : Nelson, Pitt, Shakespeare, et son père lui raconte la vie du héros choisi. Pitt l'ennuie : il ne voit pas, malgré toute l'éloquence paternelle, la grandeur qu'il peut y avoir « à être le berger d'un peuple, à lancer les foudres britanniques. » Par contre, Shakespeare l'amuse follement : son père lui en présente les principaux personnages : Falstaff, Lear, Hamlet, Shylock ; il les groupe en une chasse au daim fantastique, menée par le Grand Will dans la forêt nocturne qu'éclaire le nez de Bardolph, et à force de mimer les rôles divers, il donne au petit Harry une sorte d'intuition des caractères Shakespeariens. Mais de tous les héros, celui que l'enfant préfère est Nelson, car « ni Pitt, ni Shakespeare ne perdent un œil ou un bras, ne luttent sur la glace contre un énorme ours blanc. » Et Nelson a débarqué à Portsmouth, Auguste Meredith a pu l'entrevoir, et en tout cas il a reçu Hardy. Voici George initié au culte des héros, recevant ce goût de l'action et cet amour des hommes d'action qu'il conservera toute sa vie.

Le père de Harry Richmond emmène parfois son fils à

la campagne et le laisse même quelque temps à Dipwell Farm. Soyons sûr que George, de bonne heure, accompagna son père dans les longues randonnées autour de Portsmouth, par les sentiers ombreux, entre les haies vives, sur les coteaux d'où l'on aperçoit la mer, le Solent, l'île de Wight, dans les vallons boisés, et le long de la charmante « Test » aux rives fleuries de rouges cornéoles et de glaïeuls. Sept ans : c'est l'âge où l'amour de la nature entre en nous de la façon la plus durable. George, comme Harry, gardait sans doute, au fond de ses souvenirs enfantins « une vieille ferme basse et moussue, pareille à une giroflée pour la couleur ¹ », avec une grande cuisine servant de pièce commune, un jardin au bout duquel une rivière lente coulait à pleins bords », et un parc avec des arbres « vieux comme l'histoire d'Angleterre » ². Ces arbres évoquaient à son imagination Guillaume le Conquérant, Alfred, Harold : il sentait de manière intense la poésie des arbres géants et des grandes ombres historiques, du présent mêlé au passé en une union mystérieuse.

La ville, quand il y revient, lui apparaît terne, froide et prosaïque. Là, son père le néglige pendant des heures, et quelquefois des jours. Alors, loin des maisons d'une laideur affreuse, loin de la boutique qu'il hait d'instinct, il se réfugie dans un monde à part, royaume enchanté dont il est créateur et souverain. C'est un univers de pics sublimes et de précipices béants, de verdoyants oasis au milieu des déserts, de palais enchantés, de prodigieuse Bagdads — et circulant à travers ce monde qu'il anime de sa présence, un chevalier, un Saint George hardi et fier, va d'aventure en aventure, inlassable, tantôt secourant de belles princesses ou de pauvres mendiants qui se révèlent doués d'un pouvoir magique, tantôt de sa lance clouant à terre les dragons qu'il combat. Ce chevalier, ce champion, a ses propres traits et l'enfant s'identifie à lui d'autant plus aisément qu'il l'a pour patron. Nous sommes souvent modelés par nos rêves, et cet idéal, conçu de

1. *H. R.*, p. 26.

2. *H. R.*, p. 30.

bonne heure, ne fut pas sans influence sur la formation morale de Meredith enfant ¹.

Cependant, il est « novennis », et son éducation se poursuit à l'école. Mais, « alors que les petits voisins de la rue Haute, Price, Galt, Neale, vont en classe à l'Académie Frost, rue Saint-Thomas, lui entre en 1837 comme externe à l'école Saint-Paul, de Southsea » ². En ce milieu plus relevé, George reçoit un peu de latin et d'histoire, assez peu vraisemblablement, mais il apprend une bonne hygiène, l'amour du grand air, du cricket, le goût du franc jeu et ce sentiment de l'honneur qui fait les gentlemen, à l'école comme dans le monde. Il s'y sépare davantage du petit monde commerçant de Portsmouth. Écoutons encore les réminiscences de Mr J. Price :

Les élèves de Saint-Paul nous traitaient de haut, nous élèves de Frost, mais George Meredith et moi échangeions toujours un salut. « Comment va, Price ? » disait-il de son ton détaché et protecteur. Comme il ne se joignait pas à la bande-joyeuse qui jouait aux billes, au sabot, aux barres, il avait reçu le nom de « Gentleman Georgy », et, de fait, avec ses clairs yeux bleus, ses blonds cheveux frisés, sa mise soignée, il avait meilleur air qu'aucun de nous tous, fils de commerçants.

Nous avons tous connu de ces écoles où l'instruction importait moins que les bonnes manières et dont les élèves avaient prématurément l'air de petits hommes. Mais dans le cas de George, le ton de Saint Paul s'accordait avec l'éducation familiale, comme le prouve cette autre anecdote de Mr Price :

Ce fut en 1839 que je le vis pour la dernière fois. Nous avions *fait la course* sur « Governor's Green » et formions un groupe en train de bavarder, quand George Meredith nous rejoignit, juste en face du Café de la Parade, tenu par un nommé Neale, qui possédait un cheval de course. Joe Neale était avec nous, et Meredith se montra fort affable, disant à Neale : « J'étais la semaine dernière aux courses de Stokes

1. Cf. *L.* p. 94, et, dans les poèmes de Southey, *The Ode for St George's Day* (1820).

2. *Ellis*, p. 44.

Bay, où j'ai vu le cheval de votre père arriver second. Mais j'estime que c'est un fameux cheval. Par Saint-George, il a du sang ! » Le jeune gentleman qui parlait ainsi avait au plus onze ans ! »¹

N'est-il pas curieux de trouver ces traits d'aristocratie, cette réserve dédaigneuse, ou cette affabilité de supérieur avec de petits camarades, chez le fils du tailleur-gentleman ? Evidemment, on ne lui lancerait plus impunément l'injure qu'il ne comprenait pas à un âge plus tendre, et qu'il répétait, en changeant l's en th : « Son of a snip »². Il s'efforce d'oublier, et de faire oublier, qu'il est tel, en posant au gentleman, en prenant l'attitude, les gestes, les mots et l'âme d'un gentleman, de même qu'il s'évade par l'imagination hors d'une société où les métiers sont méprisés.

L'école de Saint-Paul laisse du temps pour le jeu du rêve. Les trois offices dominicaux, prodigieusement longs et soporifiques, y invitent même. Vingt-cinq ans plus tard, George Meredith avouera à un pasteur de ses amis que « les Corinthiens sont à jamais associés dans son esprit à des rangées de cierges, à un saint ronronnement au-dessus de sa tête, et à l'impression que ceux qui ne choisissent pas la voie du ciel ont de beaucoup le plus agréable chemin... En désespoir de cause, ajoute-t-il, j'avais pris l'habitude d'entamer un nouveau chapitre des aventures de Saint George (feuilleton continué d'un dimanche à l'autre) et de le poursuivre jusqu'à ce que le prédicateur laissât tomber la voix en signe de conclusion. Parfois il me trompait (sans le faire exprès, je suppose) et sa voix, après m'avoir convié à réintégrer Saint-George dans sa boîte, reprenait avec une vigueur nouvelle, me laissant privé de mon héros consolateur, qu'il ne fallait pas songer, après un traitement pareil, à ressusciter. J'ai depuis connu des heures d'ennui, mais rien de comparable à ces premières épreuves... »³

1. *Ellis*, p. 45.

2. Comme qui dirait : « Fils de fripier ». Cf. *E. H.*, p. 230.

3. *L.*, p. 94.

On retrouve dans Harry Richmond l'école « pour fils de gentlemen »¹. Elle a pour directeur le vieux Rippenger, assisté des verges de bouleau traditionnelles, et du surveillant Boddy, aussi ridicule et, dans le fond, aussi peu méchant que lui. Nous sommes loin de l'odieux Creakle et de son acolyte à la jambe de bois qui font marcher dans les pleurs et les tortures la Salem House de Dickens. Rippenger est faible, un peu débordé : il a le rôle falot de père de comédie. Sa fille, la douce Irlandaise Julia, est aimée de Boddy et du chef des grands, Heriot. Les rapports de Heriot et de Harry sont exactement ceux de Steerforth et de David Copperfield. Une admiration intense pour le courage, la générosité, la passion de Heriot anime l'enfant, qui adore aussi Julia et sert à l'occasion de messenger entre Heriot et elle. En des chapitres délicieux de fraîcheur, Harry nous conte, avec ses multiples péripéties, le roman qui enfièvre l'école et se termine prosaïquement, après un dialogue d'amour sur l'échelle rappelant l'immortel dialogue de Juliette et Roméo, par la chute de Heriot, une bonne entorse et son expulsion. Nous sommes évidemment en pleine invention romanesque ; mais nous retrouvons dans une des dernières œuvres de Meredith, *Lord Ormont et son Aminta*, un « Head-Boy », Matey Weyburn, dont l'amour discret pour certaine « Brownie » passionne également les écoliers². Il est également chevaleresque, quoique dans un ton plus gris que Heriot, et n'hésite pas à « protéger un fils de petit commerçant, si celui-ci fait preuve de résistance et de courage. »³ Nous pouvons supposer que Meredith continua dans la réalité de l'école son culte des héros et qu'il alla d'instinct vers celui qui lui paraissait le plus généreux, le plus grand, le plus noblement passionné. Très vif est chez l'enfant le besoin d'admiration et de dévouement, sans parler d'amour. Mais Harry éprouve pour Heriot une véritable passion, séduit par sa valeur, et par « son doux parler inimitable ayant sur le cœur la

1. *H. R.*, ch. V et VI.

2. *L. O.*, ch. I.

3. *Id.*, loc. cit.

puissance surnaturelle d'une musique ». Son amitié pour Temple, un camarade de son âge, naît de leur admiration commune pour Heriot, de leur mépris commun, à son exemple, pour les mouchards, les pédants et les mercantis, tout ce qui n'est pas digne du nom de gentleman. Et insensiblement naît et grandit en eux l'idéal aristocratique d'une vertu païenne, reposant sur l'orgueil et le sentiment de l'honneur, par réaction pure contre le christianisme du vieux Rippenger et ses humiliations.

Mr Rippenger avait l'habitude de désigner nommément à la prière du matin les élèves dont il désirait la « conversion » : « Puisse le cœur de Walter Heriot être converti, et puisse-t-il comprendre les multiples bénédictions, etc... » Heriot répondait « Amen », d'une voix claire et joyeuse. Je reçus les cordiales félicitations de mes camarades pour avoir chanté « Amen » plus fort que Heriot, à la façon d'un enfant de chœur, en entendant à ma stupéfaction Mr Rippenger implorer que le cœur de celui que nous connaissons sous le nom de Richmond Roy pût être converti. Mon acte fut spontané. Mr Rippenger me regarda en descendant de la chaire, Julia fit de même, avec un air d'affliction. Pour ma part, j'exultais d'avoir fait ce qui me donnait une ressemblance avec Heriot. » ¹

Ce don spontané d'imitation, cette faculté, féminine par sa rapide délicatesse, de reproduire en soi les émotions et les actes d'autrui, suppose une imagination vive, mais en outre une nature impulsive et riche en mouvements pour traduire au dehors ce que l'imagination lui fournit. C'est la même faculté qu'on peut voir à l'œuvre dans la façon dont l'enfant lit les Mille et une Nuits. Il vit la fiction, la projette dans la réalité quotidienne. Un jour, il est Aladdin, un autre jour, Sindbad. Le père de Harry a plié son fils à cette manière de faire : « l'omission d'exécuter une tâche prescrite devenait le fatal oubli de saupoudrer les tartes de poivre ; si mon père m'interrogeait sur une leçon d'écolier, il était le redoutable magicien auquel je devais restituer la vieille lampe poudreuse et l'anneau ². » Plus tard, Harry se retrouvera en Télémaque.

1. *H. R.*, p. 52.

2. *Id.*, p. 38.

Une poète, un romancier se forme souvent ainsi : il se prépare à vivre l'existence des personnages qu'il créera, en vivant celle des personnages créés par d'autres, et prélude par une interprétation symbolique des contes à l'invention de symboles nouveaux. Aussi peu importe que ce soit ou non le père de Meredith qui donna cette habitude à l'enfant. George eut certainement de bonne heure une intense vie d'imagination — coexistant sans doute avec « une attention honorable à la tâche quotidienne », mais bâtissant avec mille rêves « une cathédrale de songe aux dentelures aériennes » ¹.

De bonne heure aussi, apparaît le sens psychologique. Brusquement après une semaine de maladie et de réclusion à la chambre, Harry découvre qu'il peut lire clairement les pensées de ses semblables. Les autres lui sont transparents. Il perçoit leur passion maîtresse, et devine que chacun est mené par sa passion maîtresse. Il est fier de ce prodigieux talent naturel : il l'essaye sur ses proches, non parfois sans quelque cruauté, et son orgueil d'expérimenter avec succès sur autrui se double de l'orgueil à ne pouvoir être, lui, objet d'expériences : « ... mes pensées étaient une orgueilleuse famille, fières de leur origine, fières de leur isolement et de l'immense supériorité que leur donnait sur le monde son incapacité à les deviner ² ». Un aveu de Meredith, à propos de son fils, confirme qu'en l'espèce Harry et George ne font qu'un. « Arthur, dit-il, connaît les caractères de ses camarades à fond. J'avais la même faculté quand j'étais jeune. Mais je ne puis deviner si elle provient, en son cas, de déduction, d'antennes nerveuses, ou des deux réunies ³. » La déduction suppose l'intelligence à l'œuvre, mais aussi le tact subtil qui recueille les impressions. Meredith avait les deux, et les exerça très jeune. Qu'il en tira quelque orgueil et que son orgueil lui permit de surmonter sa vanité, c'est pro-

1. *H. R.*, p. 105.

2. *Id.*, p. 112.

3. *L.*, p. 93.

bable, et nous pouvons lui appliquer encore ces lignes de *Harry Richmond* :

Ainsi, à chaque étape de ma croissance, l'une ou l'autre de mes passions était prête à me faire dévier, et maintenant, j'étais en train de me créer un faux moi, et de devenir plus semblable à celui qu'on me supposait être ¹. »

En effet, avec le sens psychologique, toute la vie intérieure se complique : d'une part s'exercent l'introspection et l'observation d'autrui, mais la pensée de ce que pensera autrui agit sur notre moi, et contribue à sa formation, ou à sa déformation. Notons donc, et la promptitude de réaction bien caractéristique de Meredith, et cette sorte d'égoïsme intellectuel qui accompagne souvent le développement de l'adolescence et qui s'accorde bien avec le romantisme de cet âge.

Il n'est guère d'écrivain du ^{xix}^e siècle qui n'ait été imprégné de romantisme, et de plus Meredith a du Celte en lui. Aussi indique-t-il les vapeurs du rêve qui montent autour de Harry adolescent, comme autant d'épaisses brumes matinales, enveloppant un paysage anglais, en février. Il l'y égare et perd, dans une course à cheval en compagnie de Temple :

Chevauchée fantastique, entre des sapins merveilleusement grandis, des mélèzes et des bouleaux grésés comme des vaisseaux de féerie, surgissant à notre passage et se dissolvant aussitôt. Les sapins semblaient des torches noires. Et voici que l'épaulement d'une colline nous invitait à galoper jusqu'à sa crête ; un peu plus loin, nous arrivions à un croisement de routes, laissant à la chance le soin de nous faire prendre le bon chemin ; là-bas une église de village était dans l'air, avec son clocher perçant d'innombrables hauteurs ; et du cœur de la brume bondissait un torrent ; l'entendre une seconde, puis avoir dans l'oreille le froid aigu du silence, était d'une étrangeté poignante. Tout cela me retournait l'esprit dans la tête comme du foin sur une fourche. J'oubliais l'existence de tout, sauf de ce que j'aimais avec passion, et cela n'avait pas de forme, était comme le souffle des vents ². »

1. *H. R.*, p. 116.

2. *Id.*, p. 133.

Poésie de la brume, sensation de l'étrange, vibration délicieuse des nerfs, ivresse de la course, de la liberté sans frein, de l'imagination vagabonde et du cœur fou, ce merveilleux passage les résume, et il symbolise en même temps le sentiment à l'état pur, d'autant plus intense qu'il est plus vague, le sentiment n'ayant que lui-même pour loi, c'est-à-dire, l'essence du romantisme, tel que peut l'éprouver une âme de quinze ans.

Pour rendre ces aspirations confuses, apaiser ce désir passionné d'un idéal sans forme et sans nom, calmer ce vague à l'âme, il n'est que la musique, ou, faute de musique, la poésie. Le jeune romantisme de Meredith se tourne naturellement vers les poètes, ceux qui sont à sa portée, c'est-à-dire ceux du xix^e siècle commençant ou du xviii^e siècle. Sa mélancolie, état d'âme où aboutit au seuil de la puberté le rêve des natures ardentes, rencontre « le lugubre Young » et avidement, comme Châteaubriand et Lamartine avant lui, il s'abreuve à cette large source d'affliction. « Je me souviens, dira-t-il soixante ans plus tard, comment, en ma jeunesse, il [Young] faisait retentir une cloche dans la Nuit, était la Sagesse de la Mort corrigeant nos vanités... » ¹ La méditation philosophique ou religieuse au milieu des tombes, la rêverie nocturne « sur les vicissitudes décevantes de la vie » ², lui donnent l'impression d'une profondeur sublime.

Il semblerait que la rêverie celtique d'Ossian ait dû trouver un écho dans son imagination, et il est probable qu'il en fut ainsi. Les lignes de Harry Richmond que nous avons citées sont d'un ton de sensibilité nettement ossianesque ; mais nous ne trouvons nulle part d'aveu aussi net que pour les *Nuits*. S'il lut Ossian à la même époque, il dut être séduit, comme son fils le sera plus tard, par « le ton moderne » qui est au fond des poèmes de Macpherson, « sous les espèces d'une mélodie étrange, primitive et mystique », et qui « sur une jeune imagination a le même effet que les ruines de manoirs ou d'abbayes

1. *L.*, p. 539.

2. Cf. Baldensperger, *Etudes d'hist. littéraire: Young et ses « Nuits » en France*, et W. Thomas, *Edward Young*, 1901.

contemplées au clair de lune »¹. Mais nous inclinons à croire que pour Ossian, comme pour T. Moore et Southey, sans parler de Tennyson, il les lut après son retour d'Allemagne, où, pour une raison ou une autre il fut envoyé en 1842. Il ne les vécut pas, au même degré. C'était déjà pour lui de la littérature.

Telles sont les principales données que nous possédions sur l'enfance de Meredith. Certes on voudrait en avoir davantage, car on ne se lasse pas d'interroger le gland qui germe, les sources d'un fleuve, les débuts d'une vie. Mais, en somme, bien que le mystère de toute croissance demeure, on doit se considérer fortuné, dans le cas de Meredith, d'avoir ces confidences que sont les chapitres d'*Evan Harrington* et de *Harry Richmond*, tirés de ses souvenirs ou impressions d'enfant. Grâce aux premiers, on voit presque aussi bien qu'il les voyait lui-même, la maison natale, le magasin du tailleur, les grands-parents, les tantes et leurs maris, tout ce milieu de petite bourgeoisie travaillé d'aspirations sociales. Grâce aux seconds, on plonge vraiment dans le milieu intérieur du poète enfant, dans ce monde de rêve, aussi important que l'autre, et l'on retrouve l'émerveillement qui emplit les jeunes yeux devant l'univers qu'ils découvrent. En unissant ces deux mondes dans l'âme de George Meredith, on voit quelle complexité déjà en résulte, et comment cette complexité s'organise autour de deux pôles principaux : l'imagination et le sens du réel — ou, pour emprunter un symbolisme cher à Meredith lui-même, l'élément celtique et l'élément saxon de sa nature.

Il pensait que sa mère était une pure Irlandaise, et avec son nom gallois de Meredith, il se croyait par ses parents deux fois celtique². Cette croyance plus tard stimulera, précisera, renforcera la conscience de certains traits de sa nature qui se rencontrent assez rarement chez les

1. *L.*, p. 234.

2. Sur le concept de race en général, et de race celtique en particulier, voir l'*Essai* de J. Chevalier *Sur la formation de la Nationalité et les Réveils religieux au Pays de Galles* (1923), pp. 47-48.

Anglais de l'Est et du Nord, et plus fréquemment chez les Gallois et les Irlandais : une vivacité d'imagination, une fantaisie, un enthousiasme poétique, joints à une mobilité et à une ténacité d'impressions extraordinaires, au désir perpétuellement insatisfait, à une organisation nerveuse, féminine de délicatesse. D'autre part, il sait que sa grand'mère paternelle est d'ascendance saxonne, et à cette hérédité il attribuera « la virilité de tempérament qui corrige le celte en lui, » entendons l'énergie de la volonté qui assure une forte prise sur le réel. Telle sera l'explication que Meredith donnera de sa propre nature, et si, prise en elle-même, cette explication peut sembler conjecture fantaisiste ou illusion de poète, elle a pour nous l'intérêt de mettre en lumière le dualisme fondamental que nous notons par ailleurs.

L'homme, jusqu'à un certain point, est le fils de son imagination. Cela est vrai en tout cas des poètes dignes de ce nom : ils commencent par se créer eux-mêmes : leur esprit s'empare de certaines idées, ou images, ou groupes d'images, et travaille inconsciemment à les réaliser ou traduire en eux, avant de les exprimer en des créations distinctes. Pour Meredith, semble-t-il, il n'en va pas autrement : sa vive imagination s'empare de ces idées qui flottent autour de lui dans l'ambiance familiale ou qui s'élèvent de ses lectures prolongées en rêveries, idée du gentleman, du chevalier, du héros (plus tard, idée du Celte) et ces idées vécues le pétrissent lentement. Les rêves d'une haute et vaillante destinée préfigurent l'avenir. Ils changent sans doute au gré du moment, mais il en est qui reviennent et s'imposent. C'est dans ce monde de rêve où vit l'enfant que l'homme fait élaborer ses futures créations, et sa propre création, dont la grandeur, ou tout au moins la qualité poétique, est due à l'intensité avec laquelle il y a vécu et s'en souvient.

Si le rêve, c'est la liberté, le réel représente la contrainte, qu'exerce sur nous le milieu que nous n'avons pas choisi. Dans le cas de Meredith, la ville, la rue, le magasin paternel, représentent d'assez bonne heure un élément donné qu'il déteste, mais qu'il ne peut s'empêcher de voir et

d'observer. C'est déjà la société qui s'impose à lui, avec son réseau de lois, de conventions et d'habitudes, dans les manifestations déplaisantes du snobisme ambiant. Et de même que tout être un peu vigoureux commence par se révolter contre la société qu'il découvre, et trouve imparfaite, l'enfant d'imagination s'insurge contre la réalité sordide ou méchante. La réaction est d'abord obscure, toute de sentiment, inexprimable par des mots. Elle n'en a que plus de force. La jeune plante contrariée dans son essor se développe en profondeur. On peut voir dans l'éveil du sens psychologique la première tentative pour dominer la réalité, tentative inconsciente, justifiée par les résultats. La connaissance de nos semblables nous prépare à les accepter ; elle ouvre à l'imagination contemptrice du réel un vaste champ dans le domaine du réel même, et ménage leur réconciliation future.

CHAPITRE II

GEORGE MEREDITH A NEUWIED-AM-RHEIN

(1842-1844)

Nous ignorons quelles circonstances déterminèrent l'envoi de George Meredith dans une école allemande. Le départ d'un condisciple pour Neuwied peut avoir éveillé chez l'adolescent le désir de l'accompagner, ou de le rejoindre. Son père, toujours ambitieux, peut avoir rêvé pour son fils d'une éducation meilleure, ou plus aristocratique, que celle des pensions voisines de Portsmouth¹. Ou ce père, remarié, installé à Londres, laissait-il le soin des intérêts de Georges aux tuteurs² chargés d'administrer le petit héritage maternel ? Quoi qu'il en soit, le fait demeure que l'enfant fut envoyé à l'école morave de Neuwied, plutôt qu'en France, ou en Suisse, et ce fait s'explique par l'engouement d'alors pour le Germanisme.

Depuis la fin du XVIII^e siècle, l'influence de l'Allemagne avait été toujours grandissant en Angleterre. Coleridge, et d'autres, avaient mis à la mode le romantisme de ses poètes, avant d'importer « la pâle lueur du magique flambeau » de Kant. La caricature rend hommage à son succès : le voltairien Peacock représente dans *Mélin-court* (1818), le poète métaphysicien sous les traits du « poetico-political, rhapsodicoprosaical..., transcendental

1. D'après Mr Ellis (*l. c.*, p. 48), George Meredith aurait passé l'année scolaire 1841-42 dans une pension située à la campagne et ce serait cette pension qu'on trouverait décrite dans Harry Richmond.

2. La petite fortune de sa mère fut confiée d'abord à des trustees, mais ceux-ci s'étant montrés mauvais administrateurs, George Meredith devint, jusqu'à sa majorité, un pupille de la Chancellerie.

meteorosophist, Moley Mystic, Esquire, of Cimmerian Lodge ». Plus énergique encore est l'action d'un Carlyle, moins métaphysicien que critique, moraliste et prophète inspiré : il vante à ses compatriotes la patiente industrie, la science, la profondeur, le sublime germaniques, et leur révèle Schiller, Novalis, Herder, Schelling, Jean-Paul, Fichte, enfin et surtout Goethe. Il traduit Wilhelm Meister (1824), en montre la valeur symbolique, oppose la richesse de ses affirmations au « Non » éternel de Byron. Goethe disparaît en 1832, mais son rayonnement persiste. Les traductions du *Faust* se multiplient. Mrs Austin¹ donne ses *Caractéristiques de Goethe*, qui ouvrent « toute une série d'études biographiques » et « préparent les voies à G. H. Lewes ». Les jeunes romanciers s'inspirent de Wilhelm Meister. Bulwer Lytton, Disraeli, reprennent le thème de l'apprentissage humain et de l'éducation par l'expérience². Weimar, qui possède une colonie britannique et un Institut anglais, Weimar, où Thackeray séjourne en 1830-31, est plus que jamais un lieu de pèlerinage.

Si l'influence des grands philosophes allemands s'exercera surtout dans la seconde moitié du siècle, les historiens par contre sont lus, traduits et discutés. Thirlwall passe de Schleiermacher à Niebuhr, et traduit, avec J. Hare, les deux premiers volumes de l'Histoire de Rome (1828-32), avant d'éditer le *Philological Museum*. Niebuhr a un autre disciple illustre en Thomas Arnold, de Rugby, tandis que Macaulay rend hommage à Ranke. De même, en philologie grecque et latine, les Hermann, les Heyne et leurs élèves font autorité en Angleterre : un jeune professeur de Bonn, Leonhard Schmitz ayant épousé une Anglaise, étudiante à l'Université, se rend vers 1840 à Londres, où il fonde et dirige le *Classical Museum*, revue de philologie, d'histoire et de littérature anciennes ; il continue la traduction de Niebuhr, et rédige des manuels

1. Sarah Taylor, de Norwich, la mère de Lady Duff-Gordon et la grand'mère de Mrs Ross, que nous retrouverons plus loin.

2. L'excellente étude de J.-M. Carré : *Goethe en Angleterre*, marque nettement les progrès de l'influence allemande.

scolaires d'histoire grecque et romaine. Il sera plus tard précepteur des enfants de la reine Victoria. En Allemagne, enfin, la pédagogie est étudiée et traitée sérieusement. Beaucoup de voyageurs anglais ne manquent pas de signaler, en l'opposant à l'individualisme britannique, le système d'éducation dirigé et contrôlé par l'État.

Les mêmes voyageurs, tout en critiquant la rusticité des petites villes allemandes, leur confort défectueux et leur insuffisante hygiène, avouent s'être laissés prendre à leur charme provincial et vieillot. C'est toute la poésie d'un monde sur le point de disparaître qui semble se retirer en elles, et l'appel sentimental des vieux murs vêtus de lierre et de légendes, venant renforcer les conseils du sens pratique, était pour certains parents irrésistible.

Neuwied sur le Rhin devait à sa situation privilégiée, non moins qu'à la réputation de son École Morave¹, de recevoir chaque année une cinquantaine de petits Anglais. Les Moraves avaient deux écoles à Neuwied, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles ; et certaines classes, ainsi que les jeux, réunissaient les enfants des deux sexes. A l'école des garçons, rue Frédéric, il y avait des Allemands, des Hollandais et des Français, 140 pensionnaires environ, répartis en petits groupes de vingt enfants, à peu près du même âge, avec deux frères à la tête de chaque groupe. Les classes ne duraient qu'une heure : elles rassemblaient les élèves de même force, sans égard à l'âge. Les repas, le vaste dortoir, la chapelle, le grand jardin hors de ville qui servait aux jeux, réunissaient toute la petite communauté. Et l'esprit de l'école était vraiment celui d'une république, en comparaison du despotisme scolaire qui impose une discipline tout extérieure et des règles sans lien visible avec les principes. Les Frères aimaient les enfants et en étaient aimés. Ils encourageaient la camaraderie et l'amitié. Dans chaque

1. Neuwied comptait d'autres institutions à l'usage des Anglais : celle du Pasteur Mess (rue du Rhin) et de M. de Mark (rue du Château).

groupe, on fêtait soigneusement tous les anniversaires : deux frères et vingt enfants, c'étaient vingt-deux occasions de cadeaux et de réjouissances. Le frère recevait en général une pipe pour sa fête, et l'après-midi de ce jour-là, il emmenait la petite bande joyeuse en excursion et la régala à quelque auberge d'un goûter arrosé de Malaga ou de vin grec.

On s'efforçait moins d'emplir la tête des enfants que de laisser leurs facultés se développer. On respectait celles-ci, et on comptait sur le milieu pour donner aux élèves le goût de l'étude, de la vérité, de la vie intérieure. « Quel était, se demande un ancien ¹ de Neuwied, le secret de l'influence exercée par ces bons Moraves ? Ils vivaient devant nous des vies exemplaires, avaient une simplicité enfantine d'esprit et de cœur ; ... si sincères qu'ils semblaient incapables de comprendre le mensonge, tous gagnaient nos cœurs en tolérant le libre jeu de nos imaginations. » Les jeunes Anglais en particulier inventaient mille contes glorifiant à plaisir la vieille Angleterre ou leur propre famille. Celui-ci dessinait le château flanqué de tours que ses parents occupaient dans... Gower Street, tel autre décrivait le parc immense que les siens possédaient aux portes de la Cité. Les bons frères ne souriaient pas : s'ils interdisaient les pièces de théâtre et les romans, ils encourageaient leurs élèves à inventer des histoires, à les écrire, à les jouer. C'est ainsi que le jeune Morley, ayant consacré tout un cahier à narrer les exploits d'un certain chasseur vert, et ce cahier étant tombé aux mains de frère Reuchlin, eut la surprise non seulement de n'être pas puni, mais encore d'entendre le Frère traduire son œuvre et la lire à ses camarades...

Toutes les fêtes étaient religieusement observées, Noël surtout. Deux, trois mois à l'avance, on préparait les décorations de l'École, on travaillait à l'Arbre. Le dernier jour de l'année, on se rendait vers onze heures du soir à la chapelle. On y écoutait un sermon qui durait jusqu'au

1. Henry Morley (1822-1894), professeur de littérature anglaise, a consigné ses souvenirs de Neuwied en deux essais (1855) auxquels vous devons presque tous ces détails sur les Moraves.

premier coup de minuit. L'orgue alors éclatait, coupant la parole au prédicateur, et toute l'assemblée, debout, saluait d'un hymne l'année nouvelle. Remuer les cœurs et stimuler l'imagination, ne pas du moins les laisser inactifs, telles étaient la théorie, et la pratique, des frères Moraves. Dans cette éducation de la sensibilité, la Nature avait sa part. Les longues promenades étaient de règle, et presque chaque élève avait sa petite collection de papillons, d'insectes, de plantes ou de pierres, fruit de chasses et d'explorations sans fin autour de Neuwied. Mais, en outre, tous les ans, vers la Pentecôte, on partait en excursion pour plusieurs jours, sac au dos, bâton en main, les plus jeunes montés sur des ânes. Parfois, on s'arrêtait dans une ville pour y coucher, ou y manger, ou en voir les curiosités, mais le plus souvent, on demandait l'hospitalité aux fermes des collines, et les jeunes voyageurs trouvaient une immense poésie à dormir dans la paille des granges, ou les grandes cuisines, à manger le pain bis et à boire l'eau des sources...

Ce fut le 18 août 1842 que George Meredith parvint à Neuwied. Il s'était sans doute embarqué à Londres même, aux docks Sainte-Catherine, et de Rotterdam avait remonté le Rhin jusqu'à Cologne. A Cologne, on passait la nuit. La ville avait la réputation ¹ d'être aussi pleine de mauvaises odeurs, que la rue du Rhin l'était de « Farinas ». A 5 heures du matin, on prenait le « damp-schiff » de Coblenze.

1. Écoutons Coleridge :

In Köln, a town of monks and bones
And pavements fang'd with murderous stones
And rags, and hags, and hideous wenches,
I counted two and seventy stenchs,
All well defined, and several stinks !

suit une note : « As Necessity is the mother of Invention, and extremes beget each other, the facts above recorded may explain how this ancient town came to be the birthplace of the most fragrant of spirituous fluids, the Eau de Cologne. » (*Friendship's Offering*, 1834). Nous avons tenu à citer ce passage, car les moines et les puanteurs, et l'invention de l'eau merveilleuse, se retrouvent dans la légende rhénane de Meredith intitulée *Farina*.

Les premières impressions durent être celles-là même qu'enregistre le jeune Harry Richmond, dans son voyage en diligence vers Eppenwelseln-Sarkeld : Ses compagnons de route le frappent par leur absence totale de manières, jointe à une grande bonhomie. Ils parlent « une langue de rocs et de cavernes et de racines qu'on arrache ; les ja, ouvrant les mâchoires à tout instant, font penser à des portes sans cesse sur leurs gonds ». Complaisants d'ailleurs, ils lui laissent étaler sa grande carte d'Allemagne sur leurs genoux, lui désignent les villes qu'on rencontre, et quand il les nomme, rectifient sa prononciation. Lui, cependant, regarde avec avidité le mouvant panorama des rives, et les moindres détails se gravent dans sa mémoire : jardins coquets, petits prés verts, paysannes aux visages cuits par le soleil, villageois trapus, enfants joufflus, toute une vision d'humanité bien nourrie, placide et heureuse. Après Bonn, commence la région romantique des Sept-Montagnes, où chaque rocher croulant a l'air d'un burg en ruines, quand il n'a pas de tour à son sommet ; de noirs ravins se creusent entre les collines ; la forêt mystérieuse, où s'entrevoient des restes de chapelle gothique, descend presque jusqu'au fleuve. De loin en loin, sur un coteau ensoleillé jaunissent des vignes d'or. L'impression générale a été bien rendue par Byron quand, au 3^e chant de Childe Harold, il a noté le charme apaisant de la vallée, où la Nature... « sauvage sans rudesse, majestueuse sans austérité, est à la douce Terre comme l'Automne est à l'année... »

Mais on aperçoit une île verte échouée au milieu du fleuve : à droite, un grand rocher à pic monte la garde sur elle. Cette île est Nonnenwerth ; le rocher qui la contemple, porte le nom de Roland (Rolandseck) et évoque une belle légende du temps où Charlemagne résidait à Aix-la-Chapelle. Le jeune Anglais est arrivé : cette ville blanche à sa gauche, avec son château, ses avenues plantées d'arbres, ses maisons neuves aux toits d'ardoise, c'est Neuwied. Il débarque, et, sans doute, comme Henry Morley, il trouve le Frère qui l'attend en fumant sa pipe, et le conduit à la pension, tout au bout de

la Friedrichstrasse. Puis on lui montre la ville, plus élégante et régulière que vraiment pittoresque, avec ses pensionnats, ses temples, son Musée. On y respire un air exquis, perpétuellement renouvelé, mêlant au souffle chaud des plaines la fraîcheur du fleuve et la bonne odeur des forêts voisines. Sur la rive opposée, le village de Weisenthurm dresse un vieux beffroi carré à mâchicoulis ; plus haut, un monument élevé par l'Armée de Sambre-et-Meuse au général Hoche, évoque les guerres de l'An II. A trois-quarts d'heure de la ville, se trouve le parc de Nothausen, ouvert au public, et très fréquenté les dimanches, à la belle saison.

Meredith fut heureux à Neuwied. Nous avons vu son romantisme naissant, ses aspirations inquiètes, ses tumultueux désirs d'infini le tourmenter vaguement. Maintenant que son imagination a du champ et un libre jeu, toute cette turbulence devient étale et se calme, sous la double influence des Moraves et de la Nature. Il connaît la paix de l'âme, la plénitude du cœur.

L'Église Anglicane l'avait ennuyé d'abord, puis, comme elle froissait sa sensibilité religieuse, choquait son vague idéal de ce qu'une religion doit être, il en allait insensiblement à se faire un idéal de vertu païenne. Mais voici que dans cette communauté, qui rappelle la Société des Amis, la pure doctrine évangélique apparaissait vivante. On n'y menaçait pas tant des terreurs de l'Enfer qu'on insistait sur le précepte « Aimez-vous les uns les autres. » On faisait mieux : on le pratiquait. G. Meredith fut converti à ce christianisme, comme il ressort d'un billet écrit à un ami de son âge, à la veille de quitter Neuwied, le 8 juillet 1844. ¹

MON^{IEUR} CHER HILL,

Pendant le temps que nous avons vécu ensemble, un même sentiment, — que ce soit dans l'union, où, dirai-je dans l'inimitié ? non, cela est trop fort — a fait battre nos cœurs respectifs : celui de la fraternité [fellowship]. Dieu fasse que tous puissent éprouver pour vous le même sentiment afin de

1. *L.*, pp. 3-4.

rendre votre vie heureuse. Mais la vraie fraternité ne saurait se trouver sans christianisme ; non pas le nom, mais la pratique. Je vous souhaite le plus grand de tous les biens, « la bénédiction de Dieu », qui embrasse tout ce que je voudrais ou pourrais dire d'autre.

Votre

George MEREDITH].

A côté des élégances naïves et de je ne sais quelle ébauche d'argumentation piétiste contenues dans cette lettre, on y remarque une sincérité et une fermeté d'accent qui révèlent la profondeur de l'influence subie par Meredith à Neuwied. Sa vie intérieure a trouvé une assise ; son idéal moral s'est précisé. Il a saisi le fond même, l'essentiel de la religion, l'amour qui relie l'homme à l'homme. En 1901, il n'écrira pas autre chose : « C'est en la fraternité que la religion a sa source ». Il pourra mettre en doute bien des idées, nier la valeur des dogmes, des rites et des prêtres, il restera fermement attaché aux vérités éprouvées et senties à Neuwied, communion des hommes dans l'idéal moral du christianisme évangélique, efficacité profonde de la prière.

L'œuvre de Meredith ne contient pas la moindre allusion aux Frères Moraves, mais par contre cette amitié pour Hill, ce don généreux du cœur, dans un élan de sentiment contenu par la réserve britannique, ont sans doute inspiré l'amitié qui unit Temple et Harry Richmond. Qui était ce Hill ? Était-il plus jeune, plus âgé que Meredith ? Nous ne savons. Que si nous identifions George et Harry, Hill sera Temple, et nous devons l'imaginer plus jeune d'esprit que George, plus naïf aussi, subissant l'influence de son aîné, l'admirant, se laissant entraîner par lui. Quoi qu'il en soit, le roman nous les montre tous les deux, perdus au cœur de la forêt germanique. Ils avancent d'un pas délibéré, rythmé à l'anglaise, sous les grands sapins noirs, et les hêtres solennels. Et soudain, avec la conscience de leur isolement en un pays étrange, les voici hantés par mille souvenirs de contes fantastiques, qui leur donnent froid dans le dos. Le cré-

puscule dans la forêt agit sur eux, et ils réagissent chacun à sa manière. Temple lutte contre sa frayeur instinctive ; il oppose la mythologie grecque, rationnelle après tout, « à ces contes absurdes qui vous font sentir tout drôles ». Harry s'abandonne à la fantaisie ; il joue avec sa peur, étant artiste, et invente une légende :

Imagine ces pins disant : « En voici deux de plus ». Bon, et imagine un gnôme aussi large que je suis long, et me venant à l'épaule. Un jour, il rencontra la plus jolie fille de tout le pays, et elle promit de l'épouser dans vingt années, en échange d'un sac de bijoux valant toute l'Allemagne et la moitié de l'Angleterre. Tu aurais dû la voir le traînant chez elle. On le crut plein de charbon. Elle épousa l'homme qu'elle aimait, et les vingt années passèrent, et à l'heure précise où elle avait rencontré le nain la première fois, des milliers de cloches se mirent à sonner dans la forêt, et son mari de s'écrier : « Qu'est-ce à dire ? » et ils chevauchèrent sous des guirlandes de fleurs nouvelles qui se posèrent sur sa tête, et entrèrent dans un anneau d'or qui se ferma sur son doigt, et regarde, Temple, regarde... »

Nous contournâmes l'extrémité rocheuse du ravin à un pas légèrement accéléré, et dans un silence de mort ¹.

L'imagination qui avait fait ses délices des Mille et une Nuits s'adapta sans peine au merveilleux germanique. Il avait en outre été préparé aux terrifiantes histoires de spectres par les récits de fantômes en honneur dans sa famille ². Ses rêves prirent la teinte de la forêt crépusculaire. Le mystère qui sourd en son silence et celui qui flotte autour des châteaux de légende lui devinrent familiers. Il passa donc, comme d'autres enfants romantiques, par la période où l'on savoure certaines sensations de peur et d'émerveillement, et cela dans le pays même qui avait donné naissance aux revenants de Lewis et de Mrs Radcliffe. Mais George qui court sur ses quinze ans jugera déjà en artiste toutes ces inventions des Tieck, Brentano, Kerner, Zschokke et de leurs imitateurs, ces histoires de moines et de brigands, de criminels barons et d'apparitions vengeresses, ces contes encore où la nature s'anime

1. *H. R.*, ch. XV, p. 177.

2. Cf. *E. H.*, Ch. IX, p. 113.

d'une vie miraculeuse, où les oiseaux parlent, ou des fleurs symboliques sont emportées sur les eaux, où des gnomes souterrains font résonner d'invisibles clochettes. Il apprécie les effets de peur et de merveilleux, note les moyens par lesquels on les produit, et peut-être retient difficilement un sourire. Plus volontiers accueille-t-il en lui les vieilles légendes qui, de Mayence à Cologne, font flotter une brume de poésie au-dessus du fleuve enchanté. C'est Siegfried tuant sur le Drachenfels, après un combat sans merci, le Dragon dévoreur de vierges¹. C'est l'ondine, au visage lumineux et doux comme un reflet de lune, « dont le sourire liquide a la beauté des eaux frémisantes et dont les formes ondulent dans une robe aux éclairs argentés, merveilleuse à voir² ». Ce sont les elfes qui, derrière le burg de Hammerstein « dansent des rondes et dont les pieds rieurs engraisent les champignons³. » C'est enfin le grand Magicien du Moyen-Age, le constructeur de ponts et de cathédrales, à commencer par celle de Cologne, Satan, qui, déçu, se venge en empestant la ville⁴. Toutes ces légendes, et bien d'autres, se retrouveront dans *Farina*, qui, avec une prodigieuse virtuosité, les fondra en une symphonie fantastique. Certes alors son ironie se jouera aux dépens des fantômes de Höllenbogenblitz Schloss et du moine Gregory ; mais son évocation des vieilles légendes montrera qu'elles ont touché son cœur, et que le charme des antiques romances, échos d'âges lointains, à pénétré profondément en lui, L'ironie se fait délicate et presque tendre lorsqu'il prête à Margarita, ce cri enthousiaste :

J'adore les Minnesinger ! Hommes d'action autant que poètes : l'épée d'un côté, la harpe de l'autre⁵. Ils se battent jusqu'au coucher du soleil, et alors délaçant leur armure pour faire monter au clair de lune une romance vers leur bien-aimée, tout sanglants qu'ils sont des combats et las !

1. *Farina*, p. 10.

2. *Id.*, p. 95.

3. *Id.*, p. 107.

4. *Id.*, p. 113.

5. Il y a là comme une réminiscence discrètement ironique de quelques vers de Uhland dans le « Conte » des Ballades et Romances.

La noblesse d'âme des vieux chanteurs, leur culte de la femme ont éveillé aussi l'enthousiasme de Meredith et il a vibré à des vers comme ceux de Vogelweide qui résument le code chevaleresque de l'amour :

Wer gutes Weibes minne hat,
Der schämt sich jedes unrechten Thuns.

En effet, il est maintenant à l'âge où l'imagination, non contente de rêver une idéale beauté, s'attache à une Béatrice terrestre qu'elle exalte et adore. Harry Richmond a toujours, dès l'enfance, quelque figure féminine à ses côtés, que ce soit la fille du fermier, la douce Mabel Sweetwinter, ou sa cousine Janet. Mais l'amour, le pur amour d'un adolescent poète, n'entre en son cœur qu'avec sa rencontre, dans la forêt allemande, de la petite princesse Ottilia. Le premier regard qu'il lui jette en passant près d'elle « est un filet lancé dans l'eau argenté de lune et ne ramène que les fragments lumineux d'une merveilleuse beauté ¹ ». Elle possède, avec la pureté, la simplicité exquise de l'enfance, le calme réfléchi de sa race et la noblesse instinctive de sa condition. Ses paroles — prononcées en un anglais qui se cherche et se crée par une fusion avec sa propre langue, — donnent à Harry l'impression d'une profondeur sans limites. Elle devient sa dame de lumière et le principe de ses actions, de son effort à se dépasser. En elle et par elle, il apprend à connaître l'Allemagne, rêveuse et pensive, sérieuse et sentimentale, son application au travail, ses hautes préoccupations intellectuelles, sa musique et sa poésie. « Parce qu'il est bon et fort et parle d'une voix douce », elle chérit l'île inconnue d'où il vient ; l'île si riche qui possède la moitié du monde — et ils caressent le rêve « d'échanger un jour leurs pays », lorsqu'elle aurait achevé ses études et qu'il serait devenu membre du Parlement britannique. C'est pour elle qu'il se rend à l'Université et se soumet à une sévère discipline intellectuelle ².

1. *H. R.*, p. 182.

2. Cf. *H. R.*, ch. XV, sqq.

Il est hautement probable que le jeune Meredith, intelligent et beau, ne passa pas deux ans à Neuwied sans rencontrer le prototype d'Ottília, sans être reçu dans des familles allemandes, peut-être d'une condition sociale bien supérieure à la sienne¹. D'ailleurs nous avons vu que les Moraves encourageaient dans une certaine mesure la coéducation : ils croyaient que des barrières précoces élevées entre les sexes sont une erreur et une cause de mal. A la promenade ou chez ses parents, George put approcher l'élue... et l'imagination fit le reste, galopant à travers l'avenir et inventant mille scènes romanesques, de même que plus tard l'imagination poétique fera d'Ottília un symbole. Celui-ci naîtra de l'intuition idéalisée d'une fillette unissant la plus profonde sensibilité à l'intelligence la plus pénétrante, et la plus grande complexité d'esprit au caractère le plus simple et le plus sincère. La sérénité, la grandeur, la noblesse d'âme où atteint Ottília en font vraiment « une princesse entre les femmes ». C'est « une âme visible dans la chair », une déesse de l'Intelligence ». Son visage est un calme matin d'hiver, et pour la célébrer dignement, le poète ajoute, élargissant et enrichissant le portrait symbolique :

Ces matinées d'hiver sont divines : elles avancent d'un pas silencieux. La terre est immobile, comme dans l'attente. Un roitelet gazouille, et volète parmi les ronces mouillées et retombantes ; on aperçoit une tache de verdure au flanc de la colline ; ailleurs, c'est la brume ; partout, l'attente. Et elles portent le soleil voilé, tel un Saint-Graal, jusqu'au parvis marmoréen des nuages immaculés².

La double impression que fait l'Allemagne d'alors sur Meredith, est celle d'un apaisement et d'une exaltation. Cette note double se retrouve dans une suite de sonnets, composés, vraisemblablement, en 1849 : les Tableaux du Rhin³. Le deuxième sonnet évoque la douceur des

1. « Ottília's station repelled and attracted me mysteriously ».

2. *H. R.*, ch. XXXIII, p. 355.

3. *Pictures of the Rhine*, dans les *Poèmes* de 1851.

rêveries printanières, aux flancs du coteau, « un mille et plus au-dessus des vignobles ». Qu'il faisait bon, sur le pré en pente, « rester couché en paix murmurant à demi des actions de grâce ! » ¹ Autour de lui, les montagnes grimpaient l'une sur l'autre, laissant des espaces où éclatait le vert profond des prés semés de fleurs ; et entre les jeunes frondaisons, on apercevait par intervalles, les méandres du fleuve, des villages blancs aux toits bleus, des visions de ruines féodales....

Heures de ravissement, sinon d'extase panthéiste, où il s'enivre du vin de l'adolescence qui fermente en lui, et de l'odeur des jeunes sèves ! Là, seul avec la nature et ses rêves, oubliant tout de l'Angleterre, il se sent le cœur dilaté d'un bonheur indicible, au point qu'il lui faut remercier quelqu'un dans l'infini.

C'est encore une impression de paix, celle-là d'un recueillement monacal, que contient le sonnet consacré à la petite île de Nonnenwerth, à son couvent, à sa légende où Roland, fiancé à Hildegonde, est mandé par Charlemagne et doit quitter sa fiancée. Le temps passe : celle-ci croit Roland mort et se consacre à Dieu. Sur le rocher qui domine l'île où elle habite, le Paladin désespéré bâtit une tour qu'il ne quittera plus jamais. Sous le berceau des branches entrelacées, Meredith a rêvé près de l'île aux fleurs soudaines écloses sous les pieds des fées, ou « un crépuscule au front », à l'éternelle séparation des amants légendaires ².

L'Allemagne, on le voit, communique à Meredith un peu de son calme, mais il connaît aussi des joies moins solitairement contemplatives. Il descend le Rhin en barque à voile, goûtant l'ivresse d'un lever de soleil, de la brise fraîche et du courant rapide « qui nous emporte au-

1. About a mile behind the viny banks,
How sweet it was, upon a sloping green,
Sunspread, and shaded with a branching screen.
To lie in peace half-murmuring words of thanks !

P., I. p. 210.

2. *Tableaux du Rhin*. Sonnet IV.

de là de Saint Goar, à demi-cachés dans la brume de l'aube et l'ombre froide de la montagne. » ¹

Le fleuve est à nous, et voici que le ciel, comme une nonne, soulève son voile blanc et contemple le paysage bleuâtre. L'alouette est dans l'air ; les coteaux et leurs vignobles apparaissent. Y eut-il jamais un matin de pareil bonheur ? Les oiseaux chantent, nous crions, les fleurs respirent, les arbres brillent, tout exhale une même ivresse ! ²

Et la joie farouche, en hiver, des promenades par grand vent, il l'a connue aussi ; il a entendu la symphonie des bises glacées passant en rafales sur les forêts, et noté le contraste que font avec ces accents sauvages les monts silencieux, couverts de neige, les sentiers muets dans les bois ³.

Enfin, c'est sans doute à ce premier séjour qu'il faut rapporter les fortes impressions d'un ou deux orages, vrais orages de montagnes, comme l'Angleterre du Sud n'en connaît pas. *Harry Richmond* et *Farina* contiennent la description d'un orage, l'un de jour, l'autre de nuit. Et l'orage nocturne se retrouve avec des variantes, dans *Richard Feverel*, pendant le séjour du héros en Allemagne. C'est dans les deux cas par une nuit de clair de lune. La masse dense des nuées, pareille à une montagne géante surgit à l'ouest, et la lune ne tarde pas à disparaître derrière des lambeaux de nuage précédant le gros de la tempête. Soudain un embrasement violet illumine tout le pays au pied des collines, et le Rhin (nous sommes avec *Farina* sur le Drachenfels) apparaît un instant dans les profondeurs. Alors « toute la furie de la tempête se déchaîna contre la montagne. D'énormes blocs de granit furent descellés et dégringolèrent en bondissant des

1. *Id.*, III. Il semble bien que nous ayons là un souvenir d'une de ces excursions organisées par les Moraves pour leurs pensionnaires.

2. « Birds sing, we shout, flowers breathe, trees shine with one delight ! »

3. *Pictures of the Rhine*, V. (*Poems*, I, p. 122.)

And white untrodden mountains shining cold,
And muffled footpaths winding thro' the wold,
O'er which those wintry gusts cease not to howl and blow.

hauteurs ; des arbres arrachés à leurs anfractuosités sifflaient en tourbillonnant sur les remous du vent ; des torrents de pluie écumaient aux flancs de fer des roches, et volaient en plumes blanches visibles dans les courts intervalles d'obscurité : le mont haletait et tremblait et découvrait de hideuses crevasses béantes sur ses flancs ¹. »

A tout ce qu'une nature, romantique par ses contrastes et par son fleuve, peut donner à un poète adolescent d'émotions fortes et douces, il convient d'ajouter la musique allemande, les hymnes luthériens, les chansons vives ou rêveuses, jaillies de l'âme populaire, les lieds charmants, passionnés, de Schubert ou de Beethoven, et la poésie, celle des Von Eichendorff, des Mörike, des Freiligrath, sans parler des Schiller et Goethe, et nous comprendrons que l'Allemagne, l'Allemagne non prussifiée d'alors, avant tout idéaliste et lyrique, ait exalté Meredith, rassasié son cœur avide de sentiment. Telle est bien l'impression d'ensemble qui se dégage du séjour de Harry Richmond à Sarkeld. Meredith n'y décrit pas avec l'âpre ironie de Thackeray un Pumpernickel ridicule, un Weimar sans Goethe, mais avec un humour sympathique le Neuwied d'un prince intelligent et libéral, la petite ville où il a connu le bonheur, quand la religion, l'amitié, l'amour, la nature et l'art s'unissaient pour satisfaire les tendances profondes d'un cœur sentimental.

Il va de soi que cependant l'intelligence, la faculté critique, ne reste pas inactive. Tout séjour à l'étranger provoque, — la nouveauté stimulant l'attention — une comparaison inévitable entre ce qu'on laisse et ce qu'on trouve, et, à mesure que l'on se plie à des façons de penser différentes des nôtres, fait entrer en nous le sens du relatif. D'ailleurs, malgré le respect dont la richesse et la puissance britanniques emplissaient les Allemands, le réveil nationaliste postérieur à 1840 et certaine jalousie secrète pouvaient dicter à quelques *Neuwieder* une critique

1. *Farina*, p. 72-3.

dépourvue de tact de l'Angleterre. Au fond de tout Allemand sommeille un pédant dogmatique, et Meredith put entendre, ailleurs que chez un Professeur républicain, des réquisitoires contre son pays, son aristocratie orgueilleuse, ses marchands trop riches, son absence d'idéal en matière de philosophie et de méthode en fait d'éducation, et des éloges naïfs de la science allemande, du travail allemand, de la profondeur allemande. Comme il était chevaleresque et porté à réagir contre toute affirmation injuste, il protesta, mais tout au fond de lui-même reconnut la vérité de certaines critiques. Une graine était déposée en lui, qui devait germer : celle de la liberté de jugement, de l'indépendance intellectuelle, du détachement. L'Allemagne lui servirait à critiquer l'Angleterre, et inversement. Il ne pourrait plus être strictement insulaire, ni mettre l'idéal britannique du « gentleman » au-dessus de tout, quand il se serait formé un idéal plus cosmopolite, plus largement humain.

Mais, dira-t-on, la France aurait aussi bien pu procurer cet élargissement d'esprit, comme elle le fit pour John Stuart Mill. Sans doute, mais il n'est pas indifférent que, dans le cas de Meredith, ce soit l'Allemagne qui ait commencé sa culture européenne. Par son romantisme diffus, elle convenait au vague romantisme de l'adolescent, en même temps que par les exagérations de ce romantisme, elle préparait sa défaite. Par une transition insensible, elle conduisit le sentiment à son apogée — pour en voir le déclin. Son influence fut grande, mais moins encore peut-être parce qu'elle donna immédiatement que par les acquisitions nouvelles et les multiples réactions qu'elle rendit possibles. Meredith a appris l'allemand, un peu de grec, de latin et de français, mais surtout il a appris à travailler seul. Il continuera toute sa vie à lire la langue d'Otilia, étudiant ses historiens, Niebuhr, Harnack, Mommsen, utilisant les éditions classiques de ses philologues, apprenant à connaître Grillparzer et Jean-Paul, Geibel et Heine, bien d'autres poètes encore, rhénans, souabes, autrichiens. Et surtout Goethe agira sur lui. Son spinozisme se substituera insensiblement à la doctrine chrétienne de Neuwied.

Dieu ne sera plus conçu extérieur à l'univers, mais immanent, principe de devenir et de progrès. Constamment, en Angleterre, Meredith retrouvera Goethe, et chez un imitateur de Faust, comme Bailey, et chez Carlyle et chez Emerson. Grâce à son initiation première, il entrera de plain-pied dans leur pensée à tous, s'y sentira vite à l'aise. Grâce à l'intuition du devenir, il accueillera sans peine les théories transformistes. Ainsi s'explique qu'il ait vu dans l'Allemagne le principe de son développement intellectuel et que, dans *Harry Richmond*, ce soit le professeur allemand Julius von Karsteg¹ qui invite le jeune Anglais à se faire un plan de vie, et qui, bien plus, oppose l'intelligence au cœur. Pareille antinomie n'est pourtant guère caractéristique de la pensée allemande, plutôt portée à tout mêler, à ne pas séparer l'imagination et le sentiment de l'intellect, à colorer la philosophie de *Stimmung* et à confondre poésie, métaphysique et religion. C'est que Meredith sera reconnaissant à l'Allemagne d'avoir favorisé son exaltation sentimentale moins que de l'avoir convertie en idéalisme.

Hitch your waggon to a star ! dit Emerson, et Meredith, dans le chapitre auquel nous faisons allusion fait dire au Professeur :

Aim your head at a star ! Je veux voir une force intellectuelle, une énergie cérébrale à l'œuvre... C'est ce danseur léger, ce risque-tout, le cœur, qui aspire à des hauteurs inaccessibles et se prépare une chute... Donnez à cet organe plein jeu, et vous pouvez être sûr d'une poignée de cendres².

Ce sont là les paroles de l'expérience et de l'âge mûr. Pour l'instant, les années d'apprentissage de Meredith ne font que commencer, et il doit connaître, avant de sortir du romantisme, les ambitions, les enivrements et les déceptions du cœur.

1. Cf. *H. R.*, cf. XXXIX.

2. *H. R.*, p. 318.

CHAPITRE III

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

(1845-1849)

Ce fut en juillet 1844 que Meredith revint en Angleterre, vraisemblablement par la Tamise : et si l'odeur de la terre natale mêlée à celle de la mer, la vue du fleuve avec ses voiliers, ses chalands, ses vapeurs, ses mouettes, et tout là-bas le dôme de Saint-Paul émergeant des brumes, remuèrent en lui de fortes émotions ¹, il ne put guère s'y livrer sans regretter le passé récent, ni éprouver des inquiétudes pour l'avenir. Il venait de vivre sans souci du lendemain, tout à l'étude, à la nature, et à ses rêves, libre d'idéaliser son pays et les siens, comme l'absence porte à le faire, mais la plus prosaïque réalité s'imposait à lui de nouveau, sous sa forme habituelle : la question d'argent. Le petit avoir hérité de sa mère avait été sérieusement entamé par un placement malheureux de son tuteur. Pourrait-il, sinon aller à l'Université, du moins continuer à étudier seul ? Lui faudrait-il renoncer à ses ambitions ? apprendre le métier détesté ?... Telles étaient sans doute quelques-unes des préoccupations qui hantaient l'esprit de l'adolescent tandis qu'il contemplait la vie multiple et grouillante du port de Londres, et la comparait tristement à la noble beauté de l'autre fleuve. Quelle différence entre le Rhin « indifférent et passionné, épanchant quelque entretien sublime avec le ciel jusqu'au grand mariage des eaux » ², et cette Tamise, souillée, trafiquante, affairée, dont la double rive se refermait maintenant sur ses rêves comme la tenaille toute-puissante du réel.

1. Cf. *E. H.*, p. 44.

2. *Farina*, p. 39.

Sur ce que fit George Meredith pendant une année et demie, jusqu'au début de 1846, nous sommes réduits à des conjectures. Où et comment vécut-il ? avec son père à Londres ? chez celles de ses tantes qui l'invitèrent ? L'année 1845 dut se passer en incertitudes, hésitations, tâtonnements. George attendit-il en vain de son oncle Ellis une aide pour entrer dans l'armée ? La chose est possible et rendrait compte d'une certaine rancune manifestée à son égard dans *Evan Harrington* ¹. L'engagea-t-on à vaincre sa répugnance pour les affaires et chercha-t-on à l'aiguiller de ce côté ? Comme il fallait prendre un parti, il se décida à devenir pour cinq ans le clerc payant ² d'un avoué de la Cité, qui se chargeait, moyennant 100 livres sterling, de l'initier aux mystères compliqués de la procédure anglaise. Quelle défaite de l'idéal ! Quelle dure leçon ! La vie oblige à transiger ; mais l'espoir renaissait bientôt ; car si Meredith songeait dès lors à être poète, il pouvait se dire que Congreve et Cowper, et plus près de lui, Scott et Thackeray, avaient bien passé par des études de notaire et d'avoué. Et c'est ainsi que, le 3 février 1846, il entra chez Mr Richard Stephen Charnock, installé alors au n° 44 de Paternoster Row.

Il y a dans un roman de Meredith ³ un avoué, M^e Thompson, qui est campé en quelques mots : maigre et solennel dans sa redingote noire, le visage parcheminé, le nez trahissant l'attachement au vin de Porto. L'étude comprend, dans une pièce voisine, son premier clerc, un vétéran de la loi, vieilli dans les dossiers, ayant lui-même « l'aspect d'un mémoire déjà signé et scellé, prêt à être remis », et son propre fils, le jeune Ripton Thompson, dont le premier clerc n'exige, à défaut d'aide, qu'un silence absolu. Aussi l'adolescent occupe-t-il ses loisirs à lire en cachette les romans qu'il dissimule sous les tomes indigestes de Blackstone, et en inventant des procès mythologiques, comme celui de Mars à Vulcain. Il y a certainement, dans ce croquis enlevé de verve, un souve-

1. *E. H.*, p. 23.

2. Articled clerk.

3. *Richard Feverel*, ch. XVI.

nir des années de clerc, et de l'ennui mortel émanant d'une étude ; mais Thompson n'est pas, comme on l'a prétendu, un portrait de Charnock. Celui-ci était beaucoup moins solennel. Grand, brun, maigre, ayant quelque chose du bouc dans le profil barbu, bohème d'allures, parfois débraillé et souvent sale, grand fumeur de pipes, grand marcheur, grand joueur, ami de la pêche, et de toutes parties fines, gouailleur, facétieux, bizarre, fureteur, tel était le patron, de quinze ans plus âgé que lui, auquel le sort liait Meredith. « Sans affaires et sans morale », dira cinquante ans plus tard son ancien clerc devenu célèbre. Sans affaires, nous le croyons volontiers, et George aurait eu tous les loisirs possibles pour étudier Blackstone ou les Commentaires de Coke sur Littleton, s'il n'avait préféré lire les poètes ou les philosophes. Nul besoin de dissimuler ses livres : Charnock dut être ravi lorsqu'il découvrit que ce jeune camarade savait l'allemand, le grec, le latin, et qu'on pouvait causer avec lui de philologie ; que la marche non plus ne lui faisait pas peur. Lui-même ne comptait pas le droit au nombre de ses multiples passions : érudit polyglotte et fantaisiste, il appartenait à la lignée de ces originaux, londoniens de Londres, qui jouissaient à la manière de Lamb ou de Dickens du spectacle varié de la rue, des bouquinistes, du club... Le sien était l'Arundel Club, que fréquentaient des artistes et des hommes de lettres, Dickens notamment et Horne. Les livres qu'il a publiés, sur l'étymologie des noms de personnes et de lieux (*Local Etimology*, (1859) *Verba Nominalia*, *Ludus Patronymicus*), témoignent de ses goûts, mais ce n'était pas un rat de bibliothèque. De temps en temps il s'octroyait de longues vacances sur le continent : un tour dans le Hartz en 1848, au Tyrol en 1852. Ce dernier pays l'enthousiasme, et au mois d'août 1853, il repart, visite à pied la Styrie, la Corinthie et le Salzkammergut, soit 1.500 kilomètres environ en dix semaines.

Il y a tout lieu de croire que le respect de Charnock pour son clerc alla croissant, alors que celui de Meredith pour son patron diminuait. La poésie des dix-huit ans accepte mal un certain cynisme d'âge mûr, et Charnock semble

avoir été cynique autant que Pyrrhonien. A Eschyle, à Sophocle, il préfère Anacréon, et à Tennyson Thomas Hood. Meredith au contraire est à l'âge où l'on va d'instinct aux plus subtils, aux plus musicaux, aux plus profonds, aux plus idéalistes d'entre les poètes. Mais son goût n'est pas encore très sûr, il se forme pendant ces années de Londres qui sont ses années d'Université à lui. D'abord, comme il le dira plus tard à son fils, il se laisse séduire par le ton moderne : Il s'enthousiasme pour *Festus*, cette épopée mystique d'un poète de vingt-trois ans, dont le vers ambitieux lui donne l'impression du sublime, comme les *Nuits* d'Young. Il admire et dévore tout ce qu'écrit Tennyson, le Tennyson des Poèmes de 1842 et de *La Princesse* (1847). Enfin, il s'éprend d'un autre poète, à la tête épique, aussi oublié aujourd'hui que l'auteur de *Festus*, mais peut-être plus injustement, nous voulons dire R. H. Horne.

L'idée d'un poème philosophique embrassant dans son symbole toute la vie de l'âme humaine semble avoir hanté les esprits dans la première moitié du XIX^e siècle. En Allemagne, c'est *Faust*, en Angleterre, le *Prométhée Délivré*, de Shelley, puis le *Paracelse* de Browning (1835). Horne, lecteur d'Eschyle, admirateur de Keats qui, ayant éclipsé Byron, entrait dans la gloire, conçut l'idée d'un poème dans le genre d'*Hyperion*, mais « avec une idée philosophique beaucoup plus accusée. Le poème d'*Orion* devait illustrer une conception déterminée, applicable à tous les temps ; et cette conception..., aussi bien que la charpente générale et la distribution de l'action furent longtemps considérées, avant qu'une ligne ne fût écrite ; j'en soumis une sorte d'ébauche générale à mon ami, le Dr Leonhard Schmitz, depuis longtemps reconnu comme un des plus grands érudits d'alors, et doué également d'un profond esprit philosophique. » (Préface d'*Orion*.)

Jusqu'à quel point la philosophie allemande a imprégné la conception du poème, c'est ce qu'une brève analyse fera ressortir : le premier livre décrit les chasses d'Orion, « chasseur d'ombres, lui-même une ombre » et l'amour d'Ar-

témis, qui est l'Action ; le deuxième livre : l'amour et la conquête de Méropé, qui est la Passion. Le troisième et dernier livre raconte comment Orion, auquel le père de Méropé a fait crever les yeux, est amené par son malheur à méditer, et à écouter les conseils d'Akinetos, la Sagesse immobile. Grâce à l'amour d'Eôs, qui résume le double amour, actif et passionné, il recouvre la vue. Mais Artémis, jalouse, tue Orion. Cependant Zeus, à la prière d'Eôs et d'Artémis, métamorphose Orion en Chasseur d'étoiles. L'Action, inspirée par la Pensée, atteint à l'immortalité.

Thèse, antithèse, synthèse, la dialectique hégélienne était devenue, sous l'influence du D^r Schmitz, la démarche naturelle à l'esprit de Horne, et une sorte d'ivresse métaphysique circule à travers son poème, — ainsi qu'à travers les explications qu'il donne de son symbolisme. Aucune de celles qu'on lui proposait n'était trouvée par lui assez compréhensive. Il protesta contre l'étiquette d'« épopée spirituelle » mise par Mrs Browning à son œuvre : « Le poème est destiné à représenter également le *réel* et l'*idéal*, le rêve, la théorie ou l'ombre, avant-coureurs de la Substance, ou action qui en naît... » Et nous lisons ailleurs : « La tendance directe de ma fable, en tant qu'elle se rapporte à la passion de l'amour, est de conseiller cette combinaison de l'intellectuel et du sensible qui est la plus faite pour le noble progrès et le bonheur de certains êtres. » L'amour des trois déesses représente les trois phases de la passion que doivent traverser la plupart des fortes natures. Il faut passer par l'épreuve de la souffrance avant d'arriver à la pleine sympathie, au bonheur suprême. « Si, dans le cas d'Orion, ce bonheur fut court, et détruit par l'égoïsme d'une nature limitée, qui souffrait de la félicité qui lui était interdite, cela encore représente cette mélancolique vérité : la loi du progrès interdit à l'homme de se reposer dans le bonheur. » G. H. Lewes, qui admirait beaucoup Orion, voulut prouver, avec des arguments hégéliens à l'appui de sa thèse, qu'Akinetos était le héros du poème. Horne soutenait que c'était bien Orion. Mais qui donc est Orion ?

C'est l'homme en lutte avec lui-même, le conflit de l'intelligence et des sens dans l'équilibre d'énergies puissantes. C'est l'homme se dressant nu, en face du Ciel et du Destin, décidé, en agent réellement libre, à se consacrer tout entier au bien de sa race... C'est l'expansion du cœur vers la largeur et la chaleur de la Nature, et l'aspiration inconsciente de l'âme vers les étoiles... Mais comme ses fins ultimes sont pratiques, il symbolise le Constructeur, l'homme qui travaille pour ses semblables.¹

On voit à quelles proportions géantes Horne avait soufflé ses symboles, qui flottent dans un ciel métaphysique souvent dépourvu d'étoiles, témoin cette apostrophe du poète à son héros :

Chasseur d'Ombres, toi-même une ombre, dis toi que la substance ne contient pas de plus hauts attributs ; une loi souveraine les développe semblablement tous les deux, et l'un et l'autre poursuivra son objet propre, chacun commandant tour à tour l'impulsion première, jusqu'à ce que le Temps décharné devienne une ombre projetée sur l'espace, où il flottera, attendant le souffle du Pouvoir Créateur, qui donne de nouveaux types à une substance encore ignorée : ainsi de vagues nébuleuses naissent des mondes brillants ; ainsi des mondes redeviennent vapeur. Les rêves déterminent la plus durable réalité, et devant l'œil qui fouille la vie, la mort fait retraite à jamais².

Le contexte n'éclaire pas ce passage difficile, placé à dessein en quatrième page pour avertir le lecteur qu'il doit suivre le poète plus loin que les apparences, mais la vraie poésie et parfois le sublime se rencontrent dans *Orion*. Ses descriptions de nature unissent la fraîcheur à la majesté, et il est particulièrement heureux en évoquant, soit Artémis, la chaste déesse, seule ou au milieu de ses nymphes³, soit Meropé, dont la beauté subjuguait

1. *Orion*. Préface de la onzième édition.

2. *Orton*. Livre I. Chant I. v. 16 sqq.

3. ... Sur la blancheur d'un cou qui jamais — ne reçut de l'ardent soleil un seul baiser hâlé, — une douce rougeur s'insinua ; et sans attendre, — ses sandales d'argent dans les rayons glissaient, — comme fait un lézard jouant sur le coteau — et l'on ne vit plus rien au lieu qu'elle occupait — rien qu'un frémissement des herbes inclinées. (*Orton*. I. 1, v. 231 sqq.)

la race des hommes, avec ses formes ondoyantes, créées pour une danse de serpent, « sa gorge de Sphinx et sa tête hautaine, et ses yeux sombres, beaux comme ceux de la mort, — avec une expression de mystère comme en recèle — cette pâle Extase, la Reine des Ombres¹. »

Le vers est inégal, mais il atteint souvent à la musique parfaite dans le développement d'une période harmonieuse, et il est souvent aussi d'une belle plénitude de pensée, surtout dans le troisième livre. C'est là que se trouve le vers célèbre :

Tis always morning somewhere in the world (III, 2).
C'est toujours le matin quelque part dans le monde.

Bailey pouvait paraître plus sublime et Tennyson plus harmonieux, mais lui, leur aîné, était certainement plus riche de pensée et plus profond. Son œuvre, plus variée, était aussi plus imposante : de 1837 à 1840, il avait publié trois drames en vers : *Cosmo de Medici*, *La Mort de Marlowe* et *Grégoire Sept*. Puis il avait plaidé la cause du génie méconnu, que des barrières artificielles tiennent à l'écart du public, publié un *Rapport officiel sur l'emploi des enfants dans les mines et manufactures*, collaboré avec Miss Elizabeth Barrett, qui n'était pas encore Mrs Browning, aux articles réunis plus tard en volumes sous le titre *The New Spirit of the Age*, enfin, en 1843, offert à la nation anglaise le poème épique d'*Orion*, au prix dérisoire de un farthing (environ un liard). Il semblait vraiment y avoir résumé, avec toutes ses idées à lui, le *Zeitgeist* généreux et confus qui travaillait la génération de 1848 :

Il y a dans le monde une ère d'action,
une ère de pensée, enfin une ère de synthèse
où la pensée guide l'action et où les hommes se connaissent,
savent ce qu'ils voudraient avoir et comment l'obtenir.²

1. *Orion*. Livre II. ch. I v. 139 sqq.

2. *Orion*, III, 1 (début).

Nous sommes en cet âge, et il appartient au Philosophe, au Héros, au Poète, de guider l'humanité dans les voies du Progrès ¹. Le dilettantisme n'est plus de mise. Honte à l'apathie de la sagesse égoïste, qui nie la valeur de l'effort humain, le juge d'avance voué à l'insuccès et sans action appréciable sur le mouvement. Gloire à l'idéaliste pratique dont le rêve après avoir modelé son être, transforme le monde dans le sens du bonheur et des lumières.

Tel était le « message » de Horne, il prolongeait celui de Carlyle, qu'il n'avait pas lu en vain, et qui, à son tour, déclarait « que le feu des étoiles brûlait en ce poète ». Mais à côté de Carlyle et de ses éclairs, *Orion* semblait diffuser, malgré quelques nuées, la sérénité d'une lumière olympienne. C'était une œuvre d'art ; « le travail d'une âme imposant une Forme, un clair dessein, une structure harmonieuse à la Matière. » (Horne, *Préface*.) Aussi Meredith, qui devra beaucoup à Carlyle, ne devra-t-il pas moins à Horne, à sa fréquentation, à son influence, pour passer des rêves de l'adolescence et d'un romantisme souffrant à des ambitions précises.

Meredith, un demi-siècle plus tard, ressuscite et analyse l'état d'âme de sa prime jeunesse, avec ses désirs infinis, dans un poème, *la Promenade nocturne (The Night-Walk)* ² riche de vérité symbolique. Deux amis sont en marche sous la lune, tantôt nuageuse, tantôt éblouissante. Il les voit passant de la grand-route blanchâtre à la forêt, à l'enchevêtrement des rameaux, comme du réel au rêve. Il entend encore « le parlement des oiseaux dans les aubépines au bord de la rivière », aperçoit le rat d'eau « quitter les aulnes de la rive et pousser sa flèche à travers le courant » ; tout cela entrain en eux comme l'air ambiant, comme l'odeur des prés humides, ou des mousses au pied

1. Les mêmes idées avaient été exprimées en France par les saint-simoniens, et l'étaient encore par les fouriéristes. Cf. Jean Ducros : *Le Retour de la Poésie Française à l'Antiquité Grecque au milieu du XIX^e siècle* (Colin, 1918). Notons en passant l'admiration de Horne pour Leconte de Lisle auquel il adressa des vers en 1865.

2. P. III. p. 175.

des hêtres. Mais la grande, la seule réalité de cette nuit, c'était « la Jeunesse, avide et vorace, implorant un ordre pour son chaos, réceptive, observant peu, s'enrichissant et se croyant généreuse, jetant sur chaque hauteur lointaine des regards qui appelaient un je ne sais quoi de caché, de dû. » Cette nuit était une révélation du mystère, qu'elle rendait sensible à l'âme :

Le Jour avait confié les choses secrètes que nous cherchions à sa Sœur voilée, qui était grave et saintement joyeuse : parfois elle palpitait des ailes, parlait sa pensée ; la survolait, puis repliait les ailes, en une méditation merveilleusement solitaire, enveloppant de son haleine les choses secrètes, innombrables, pourtant connues, connues par la soif que nous en avons... ¹

Cette nuit printanière était un enrichissement, « palpable, mais non stérile », pour les deux amis qui, cependant, laissant dormir et rêver ce qui était le plus profond en eux-mêmes, faisaient aller leurs jambes et causaient des riens de la route, du bon chemin manqué, du raccourci à prendre, parfois citant les vers d'un poète, pour exprimer ce qui affleurerait à la conscience, s'enthousiasmant au nom d'un héros qu'ils égaleraient, dépasseraient un jour.

Mais surtout les silences étaient doux, tels des seins maternels, pour faire sentir à notre rêve qu'il vivait à des hauteurs d'imagination si divines que la soi-disant réalité l'enviait.

La Vie était alors pour nous un livre encore vierge et nous auteurs et héros, jouissions sans réserves des chapitres contenant des pics à escalader, des profondeurs à sonder, car nous étions armés de feux intérieurs, les désirs mûrs n'avaient pas percé en nous, et la passion déroulait une mer calme sur laquelle flottait l'Amour, voile fantôme. ²

L'orgueil des énergies corporelles et spirituelles, l'ivresse du sang en mouvement, de la poésie exprimée et inexprimée, des nobles ambitions montant au cerveau, la joie à l'idée de dominer le monde que le moi embrasse, en se

1. *The Night Walk*. P. III. p. 176.

2. *Id.*, pp. 176-177.

dilatant à l'infini, le sentiment que rien n'est impossible, si ardents sont les feux du volcan intérieur, enfin le rêve confus et délicieux de l'amour, tout cela est dans ce magnifique poème qui confirme et prolonge certaines confidences voilées de *Harry Richmond*. Une immense espérance, une aspiration infinie, voilà la note dominante de la jeunesse de Meredith — du moins lorsque la Nature l'inspire et l'emplit de son énergie.

A Londres, en effet, le poète souffre. Ce qui le frappe surtout dans son trajet quotidien de la Cité des affaires à ce quartier de Pimlico où il demeure, c'est moins le pittoresque de la rue, que la laideur, l'uniformité des maisons, l'atmosphère souillée de suie, étouffante sauf près du fleuve. Londres d'ailleurs est en pleine transformation, c'est celui qu'évoque Dickens dans *Dombey et Fils*, où la poussée des chemins de fer jusqu'au cœur de la ville fait surgir des gares, au prix de démolitions, de poussière et de plâtras sans nombres ; un Londres bruyant, affairé, de vastes spéculations et de plaisirs vulgaires. La nuit seulement, quand toute cette activité s'apaise, qu'un grand silence succède à l'incessante rumeur de la marée humaine, alors Meredith, parcourant les rues désertes, peut se comparer à la princesse du conte oriental qui parcourant la cité endormie d'un sommeil magique vit toutes les passions écrites sur les visages pétrifiés de ses habitants. Il contemple avec une sorte d'émoi religieux le calme de mort qui s'est emparé de la métropole et des cœurs humains « aux motifs innombrables ». Tandis que les rêves consolent de la réalité, que dans l'ombre germent sourdement les espoirs du Poète, et du Patriote, il croit voir autour de lui figé pour l'Éternité, ce spectacle de la Vie humaine : « une Cité de marbre plantée là, avec toutes ses scènes et tout son désespoir, un silence peuplé, une mort non morte, mais médusée ¹. »

1. *La Cité endormie*, dans les *Poèmes* de 1851. *The Sleeping City*, P., 1, pp. 22-26.

A marbled City planted there
With all its pageants and despair ;
A peopled hush, a Death not dead,
But stricken with Medusa's head.

Une pareille transfiguration n'est possible qu'exceptionnellement, sous la poésie de la lune. Une autre pièce contemporaine (*Londres aux réverbères*) nous montre, sous la lumière crue des becs de gaz, un chanteur des rues, groupant autour de lui un auditoire de miséreux et de prostituées dont il excite le rire par ses plaisanteries obscènes. Voilà la réalité hideuse telle qu'elle s'impose à l'adolescent ; une indignation le soulève, « à voir la divine forme humaine ainsi changée en pourceaux », à penser que ces filles aux yeux mornes, aux joues hâves, ont été l'orgueil de leur hameau, à évoquer l'eau nocturne qui emportera un jour leurs cadavres de suicidées. Ah ! s'il pouvait les ramener aux champs qu'elles ont quittés, leur donner un seul jour clair de Printemps, leur faire entendre l'alouette, la Nature les guérirait, rouvrirait la source des larmes, les délivrerait de l'angoisse obscure, de la honte et du désespoir. Mais non ! cette nuit les verra s'enfoncer plus avant dans la boue, dans le péché, qui est celui de la société ; cette nuit solennelle, de verte sérénité, où les étoiles se mirent aux ruisseaux et où le crépuscule erre sur les collines... Demain, les hommes vaqueront à leurs affaires, oublieux de cette douleur sans nom, et les poètes chanteront la régénération de la race humaine et la diffusion de la vérité !... ¹

De la fermentation et de l'ivresse traduites dans *La Promenade Nocturne* à la ferveur morale et poétique des deux poèmes londoniens que nous venons d'analyser, il y a toute la différence de la sève qui monte au gonflement des bourgeons : du rêve à la réalité, des vagues aspirations aux ambitions déterminées. George Meredith a résolu d'être poète, ce qui, dans sa pensée, veut dire serviteur de l'humanité, héraut du progrès, stimulateur d'énergies. Horne et Carlyle l'ont aidé à prendre conscience de son génie ; la leçon d'indépendance et de courage qui sort des *Héros* lui a été au cœur, et il a senti, comme autant de secousses électriques les exhortations

1. *London by Lamplight*. P., I pp. 68-72.

du prophète. Il a appris qu'il devait bannir les craintes vagues, la peur de l'avenir, l'effroi de l'inconnu qui alternaient en lui avec les espoirs fous. Il était d'une nervosité excessive, sujet à l'angoisse, comme il l'avouera plus tard ¹, et à une timidité, qui ne se trouvait à l'aise qu'avec un ou deux amis. Sa mélancolie, qui s'était nourrie des *Nuits* d'Young, renaissait en présence du contraste entre les déchainements de l'individualisme et l'idéal de fraternité qu'il portait en lui, entre la pureté de la Nature et les crimes de l'homme qui a inventé la propriété et l'esclavage, fait de la Religion une guerre de sectes, de la Patrie un choc de factions ². Et à s'examiner soi-même, le jeune homme découvrait des désirs étranges qu'il fallait réprimer, et qui l'aidaient à comprendre les maux de la société, l'égoïsme, l'amour de l'or. A ces doutes, à ces angoisses, Carlyle apportait son expérience personnelle, celle qu'il avait relatée dans *Sartor Resartus*, et à la prière implorant une discipline pour le chaos intérieur, il répondait :

Le premier devoir, c'est de se délivrer de la Peur, impossible d'agir auparavant. Tant qu'un homme n'a pas mis la Peur sous ses pieds, ses actes sont serviles, ses pensées même entachées de mensonge et de couardise... On est homme dans la mesure où l'on a vaincu la peur ³.

Meredith « résolut de bannir la crainte de son âme » ⁴, telles sont ses propres paroles, et posant l'intrépidité en principe, il y conforma ses actes. Tournant le dos au droit, il se mit à étudier Goethe comme Carlyle l'y incitait sans cesse (ferme ton Byron, ouvre ton Goethe), à lire Wilhelm Meister, le Divan Oriental-Occidental, les Xénies et « mainte petite poésie venue du cœur, dont pour la fécondité et la profondeur on ne trouverait l'équivalent nulle part, sauf dans les Écritures » ⁵. Gœ-

1. Ed. Clodd : *Memories*, ch. V.

2. Cf. *Brotherhood (Fraternité)*, poème manuscrit de 1849.

3. Les Héros. (*Odin*).

4. Ed. Clodd. loc. cit.

5. Carlyle, *Essai sur les œuvres de Goethe*, 1832.

the, tel que l'interprétait Carlyle, « à la fois révélateur de l'Idée divine et miroir de son temps, » fut le héros de Meredith qui résolut de s'exprimer, comme lui, au moyen de l'art.

Mais il sent tout ce qui lui manque pour être grand poète : non les idées, certes, mais la facilité à les traduire, à manier le rythme. Il lui faudrait soumettre ses essais à l'épreuve d'un public, se faire critiquer, redresser, avoir des indications qui guideraient son travail. Charnock, consulté sans doute, proposa, en attendant mieux, la création d'une revue manuscrite et c'est ainsi que fut fondé, au début de 1848, *The Monthly Observer* — *l'Observateur Mensuel*. Cinq numéros en sont parvenus jusqu'à nous — conservés par Charnock, d'abord, puis vendus en 1910 et maintenant à la bibliothèque Harry Widener de Harvard. C'est là que nous les avons consultés, non sans émotion, car ces feuillets jaunis (quelques-uns, de parchemin, sentent l'étude du solicitor) contiennent les premiers essais de Meredith en prose et en vers, nous révèlent, jusqu'à un certain point, le petit cercle qui constitua son premier public — et, comme nous le verrons, plus encore.

Les collaborateurs comprenaient, outre Charnock et Meredith, C. S. Cheltnam, et un Mr Snell, dont nous ne savons rien ; Henry Howes, dont nous ne connaissons que l'adresse : Adjutant-General's Office, Horse Guards ; H. C. de Sainte-Croix, 4 Mincing Lane, City ; P. Austin Daniel, Examiner's Office, East India House ; enfin E. G. Peacock et sa sœur, Mrs Nicolls, qui avaient dû amener les deux personnes précédentes. Edward Gryfydh Peacock est le fils de Thomas Love Peacock, haut fonctionnaire à la Maison des Indes, mais aussi poète, romancier et érudit. Edward (Ned pour ses amis) est Gallois du côté maternel, et cette origine celte serait un lien avec Meredith, si l'amitié de son père et de Shelley n'était une recommandation suffisante, ainsi que son propre amour des Lettres, et son goût marqué pour les sports, en particulier le cricket et l'aviron. Il a des rela-

tions avec les boxeurs professionnels, et un soir, c'est avec un de ces derniers que Meredith et lui partent à pied pour Brighton où ils arrivent au matin, ayant couvert les soixante-quinze kilomètres d'une seule traite.

Sa sœur aînée, Mary Ellen, habite Londres avec sa fillette Edith. Elle est veuve : son mari, Edward Nicolls, lieutenant de vaisseau, s'est noyé en 1844, après deux mois de mariage, en voulant sauver la vie d'un pauvre irlandais manchot. Meredith la rencontrera chez son frère qui habite alors auprès du British Museum. C'est une jeune femme belle, blonde, dont les grands yeux expressifs sont tantôt d'une spirituelle vivacité, tantôt empreints d'une langueur rêveuse. Son intelligence est ferme et cultivée ; elle lit le français et l'italien, peut aborder tous les sujets, suit passionnément les événements de France et ne craint pas de se déclarer « citoyenne de la Grande République Française ». C'est elle, croyons-nous, avec son mélange de grâce et de décision cavalière, de malice et de sérieux, qui est évoquée dans *Marian*, la jeune fille qui sait être « aussi sage que nous et plus sage quand elle veut », qui sait tricoter comme une fée, cuisiner comme un cordon-bleu, manier la plume ou le fuseau, infliger une blessure durable, prendre part aux conversations des hommes, et faire passer un frisson par le seul toucher de ses doigts ¹. En religion, ou plutôt, car elle semble avoir été une protestante fort libérale, en morale sociale, ses sympathies iraient à Kingsley et aux socialistes chrétiens ; mais au fond d'elle-même se nourrit un spiritualisme sentimental, une vague religiosité lamaritienne correspondant à de mystiques aspirations.

George Meredith, vers la même époque, décrit en quatre strophes une Sainte Thérèse priant au milieu des neiges — « qui couvrent tout le couvent nu — d'un pur repos symbolique », — elle-même vêtue d'étoffes blan-

1. P. I. p. 248. *Marian*, l'appelle-t-il, parce que le poème a été inspiré par le portrait de Maid Marian dans Peacock, qui la représente « gentle as a ring-dove, yet high-soaring as a falcon », joignant aux qualités proprement féminines le courage, et la pratique des exercices masculins.

ches, et serrant contre elle un crucifix d'argent.¹ Mais sa religion à lui est moins sentimentale qu'humanitaire : encore que certain sonnet² indique qu'il croit à une vie d'outre-tombe. Nous ne serions pas surpris que, le problème ayant été discuté ou effleuré dans la revue, Mrs Nicolls ait voulu amener le jeune homme à y réfléchir, par cette méditation, en français, sur la Mort, que publia le n° 11 du *Monthly Observer*, et que nous citons en partie plus loin. D'ailleurs les affinités sont entre eux plus marquées que les différences. Ils ont l'un et l'autre un délicat sentiment poétique, et un enthousiasme sincère pour l'esprit nouveau. Nous pouvons aisément imaginer George Meredith, grand, bien découplé, le front et les yeux rayonnants d'intelligence sous d'abondants cheveux roux châtain, une moustache naissante ombrageant sa lèvre, et sa conversation chez Ned Peacock, une fois que son premier trouble en présence de Mrs Nicolls s'est dissipé. Les idées, les mots d'esprit, les comparaisons drôles, les rapprochements ingénieux lui viennent en foule, et il peut être éloquent sur ce qui lui tient le plus à cœur : l'art, la politique. On discute sans doute la Princesse, de Tennyson, et les théories féministes qui sont dans l'air. Mais ce qui passionne surtout Meredith, c'est le mouvement révolutionnaire de l'étranger. « Les noms de Garibaldi, Kossuth et Mazzini reviennent constamment sur ses lèvres, et sa conversation n'est pas sans effrayer de bourgeoises amies », note une dame anonyme dans ses souvenirs de 1850. En 1848-49, Meredith s'enflamme pour la double idée qui suscite les insurrections sur le continent : l'idée des nationalités et l'idée socialiste. Dans *Fraternité*, il déplore ce que l'homme a fait des dons du Seigneur, et ce qu'il a fait de son frère, opposant le « non » de sa volonté perverse aux douces invitations de la nature et de l'humanité. Son idéal de démocratie et de socialisme chrétien est à peu près celui de Maurice et Kingsley, dénoncés à cette époque comme révolutionnaires dange-

1. Poème manuscrit dans *The Monthly observer*.

2. *Id.*

reux par une Angleterre soucieuse de sa tranquillité. D'ailleurs l'émancipation des esclaves et une législation ouvrière plus humaine viennent donner une satisfaction partielle aux démocrates, aux chartistes, comme on les appelle. Aussi, alors que la majorité des Anglais ne comprend rien aux événements de France, Meredith et Mrs Nicolls en ont l'intelligence sympathique. Lamartine, déclarant la paix au monde, Béranger, Victor Hugo, Bastiat, Considérant, tous ceux qui entrevoient prochaine la création des États-Unis d'Europe, ou tout au moins d'une juridiction internationale, « d'une assemblée universelle des peuples qui remplacerait la guerre, garantirait les traités, réglerait les différends élevés entre les gouvernements, répartirait les charges de chacun d'eux pour les grands travaux d'intérêt général »¹, tous ces précurseurs emplissent d'un même enthousiasme le jeune poète et la jeune veuve, et les rapprochent dans un même élan de générosité.

Pour revenir au *Monthly Observer*, chacun des collaborateurs en était nommé à tour de rôle directeur pour trois mois et s'engageait à fournir mensuellement deux articles, ou poèmes, ou dessins. La revue circulait dans l'ordre fixé par le directeur temporaire, qui recueillait les insertions et les faisait suivre de ses critiques, car on se propose non « seulement une mutuelle distraction, mais aussi une discipline salubre ».

Le numéro 11 (janvier 1849) contient le récit d'une excursion dans le Harz par Charnock, un morceau en prose, *La Mort*, de Mary Nicolls, un poème en 4 strophes de George Meredith : *Sainte-Thérèse*, des eaux-fortes et un dessin à la plume de Daniel (*The Scholars*), enfin des poèmes de G. S. Cheltnam. Le tout est suivi d'un commentaire de H. Howes critiquant avec humour les uns et les autres, et de notices : Nous apprenons ainsi que Mr Peacock cesse d'être membre, que l'adresse de Mrs Ni-

1. Discours de F. Bouvet, représentant de l'Ain à la Constituante de 1848, cité par M. G. Renard dans *La France et la Société des Nations*.

cholls (*sic*) est : 4 Hill Street Knightsbridge, et que Charnock a son étude 10 Godliman Street, Doctor's Common.

Charnock est le plus ferme pilier de la jeune revue. Chaque numéro contient un article de lui, signé généralement Aretchid Kooez. Lisez *a wretched quiz*, un misérable farceur. Parfois il orientalise ce pseudonyme en « Alreschid Quooz ». Et voilà qui peut nous expliquer l'étymologie de certains noms arabes que nous trouverons plus tard chez Meredith. Une fantaisie baroque, un humour un peu gros et volontiers satirique, tantôt pédant et pincésans-rire, tantôt d'une imagination amusante, alimentent ou assaisonnent ses souvenirs de voyage, ses réflexions philosophiques, ses vers badins. Il commence le récit d'une *Excursion dans le Harz*¹, (en épigraphe : un vers d'Anacréon) par une dissertation sur le prophète Elie qu'il évoque avec irrévérence sous les traits d'un marchand de fromages, mais dont toutefois le char aérien lui paraît bien inventé. Nettement irréligieux, il s'attire, par le morceau intitulé Γνωθι σεαυτόν, les observations de Daniel, alors éditeur, qui lui reproche « sa farouche intolérance de ce qu'il déclare préjugé, son âpre hostilité envers tous les usages non conformes à son idéal social. »

Charnock a pratiqué Montaigne et Charron, cela se voit : pour lui, « les hommes sont inférieurs aux bêtes en tout, sauf la raison, qui serait plus justement appelée comparaison. » Quelle force égale celle de la puce, capable de sauter seize fois sa hauteur ?

Le vulgaire peut m'accuser de vouloir dégrader l'espèce humaine, mais celle-ci ne saurait guère être plus dégradée qu'elle ne l'est actuellement : — même si elle pouvait inventer un million de religions nouvelles et autres formes de despotisme — et cela doit paraître évident à quiconque ne se leurre pas³.

1. *A Tour in the Hartz* (n° 11).

2. Γνωθι σεαυτόν (n° 13).

3. *Beasts and Men* (n° 14).

Logique avec lui-même, Charnock rime un *Chant de la Souris*, qui le montre en excellents termes avec ces rongeurs :

Une fois, je fus pris au piège
et passai la nuit en chagrin.
Devant les remords qui l'assiègent
Charnock me relâche au matin ¹.

Deux articles, constituant une *Introduction à l'étude des Langues*, révèlent en Charnock un polyglotte qui possède grec, hébreu, allemand, français, voire un peu de turc, et un fantaisiste en matière de philologie comparée. Mais sa dernière contribution est d'ordre imaginaire — une sorte « d'anticipation » à la Wells. C'est un numéro du 1^{er} juillet 1849 du *New-York Herald* (Preis : 3 farthings). La colonne des annonces contient l'indication des prochains départs pour Sirius, le Soleil, la Lune, etc... En dernière heure, on lit que le Général Jonson a chassé les Anglais du Canada, après un combat de deux heures, qui leur a coûté 70.000 tués et 80.000 blessés ; qu'aux Indes, tous les Anglais ont été jetés à la mer.
« Il n'en reste pas un dans l'Inde entière. »

Tel est le sort des colonies britanniques ; celui de la métropole ne vaut guère mieux. Il y a bien d'autres inventions, plus ou moins drôles, suggérées soit par les nouvelles découvertes : railway, télégraphe, daguerréotype, etc., soit par un besoin de fouailler la sottise des contemporains. Le tout est signé : *le rédacteur-imprimeur* : ARETCHID KOOEZ, *en son château, rue Diogène, n° 20*.

A la lumière de ces articles et des commentaires qu'ils provoquent, Charnock apparaît comme un philosophe cynique, qui ne respecte, lui dit crûment Meredith, « ni les pages sacrées, ni les lieux saints », et dont l'anti-patriotisme égale l'irréligion. Son ricanement fait penser à un contre-point sardonique qui accompagne et met en valeur les nobles sentiments et les graves pensées de ses jeunes collaborateurs. Mais l'ironie appelle l'ironie, et de temps

1. *Song of the Mouse*.

à autre son clerc lui renvoie la balle, témoin le badinage qui commente l'*Introduction aux langues*. Il commence par louer Kooez de sa persévérance et ponctualité.

Nous pensons que son génie sur ce point a été jusqu'ici méconnu — et attribuons à ce fait la jaunisse grandissante dont il a été atteint récemment. Posséder vraiment une vertu, l'user jusqu'à la corde, se réduire à son état et puis la crier par les rues comme le « 'chand d'habits », sans recevoir la moindre attention de louange, de consolation ou de compréhension, cela doit être amer, et pour un Turc ! un vrai ciel sans Houris — mais nous donnons un conseil à Aretchid — les Vertus et les qualités individuelles trop bruyamment proclamées attirent l'attention sur des Vertus qu'on n'a pas. C'est humblement qu'il devrait se rappeler ce qu'il mérite. Cela sera reconnu en temps et lieu, et devrait être sa récompense. Mais si à toute heure, en toute occasion, il se met en avant, la conséquence naturelle sera du désappointement, du chagrin, et pour son teint un ocre encore plus foncé.

« Il est homme cinq fois, disait Charles-Quint, celui qui peut converser en cinq langues différentes ! » D'après ce dicton, Aretchid serait multiplié en multitudes ; bref il y aurait une tribu de Kooez à en juger d'après l'article qui est devant nous — plus en vérité que toute l'énergie d'un Musulman n'en pourrait engendrer dans le harem le plus florissant. Vu sous ce jour, Aretchid prend un aspect vénérable et patriarcal, et les chiens n'insultent pas sa barbe de leurs aboiements...

Après avoir rappelé le compte rendu plein de talent (the talented Review) que Mrs Nicolls a fait du précédent article de Kooez, Meredith conclut en recommandant le système de son patron à ceux qui veulent acquérir une langue nouvelle et « qui, comme Kooez désirent être à la hauteur d'un Arabe, un Mamelouck, un « Musselmite », Français, Espagnol, Italien, Allemand, Russe, Grec, Éthiopien, tous à la fois ; confiants que, à la différence de Kooez, ils n'oublieront pas, dans la plénitude de leur sagesse patriarcale, d'être toujours à la hauteur d'un Anglais ¹. »

Si Charnock est essentiellement le philosophe, l'érudit et le farceur du groupe, M. Hilaire C. de Saint-Croix en est

1. *The Monthly Observer*.

plutôt l'économiste ¹ et Austin Daniel le dessinateur. Ce dernier tantôt traite un sujet imposé, (par exemple *The Scholars* ²) tantôt donne une œuvre de son choix : une mère et ses enfants ; une tête de Christ, belle, pensive et sombre ; deux têtes d'enfants aux longs cheveux bouclés (*étude d'après nature*) ; un homme et un enfant côte à côte regardant devant eux, l'un grave, l'autre souriant. Daniel on ne sait pourquoi les dénomme *Deux aspirants*. Mais il ne se contente pas de dessiner, il est critique, à l'occasion, et bon critique. A propos des poèmes de Meredith parus dans le n° 13 (*Fraternité* et un sonnet), il note l'imperfection de la forme et ajoute :

Les jeunes poètes, les jeunes gens en général, ne sont que trop heureux d'esquiver la partie laborieuse de leur métier, et cependant il en est peu, s'il en est, qui atteignent la gloire sans travailler et s'appliquer longtemps aux minuties de leur art, sans être d'abord comme de petits enfants. Mr Meredith toutefois a le temps devant lui et sans nul doute il acquerra par la pratique une écriture plus *ferme* ; il a du génie, pensons-nous, et s'il a cette persévérance si indispensable à son développement, il n'y a pas de raison pour qu'un jour son nom n'occupe pas une haute place.

Dans le numéro suivant, Daniel précise ses critiques à propos de *Chillianwallah*, ³ poème inspiré à Meredith par le sanglant combat du 13 janvier 1849, entre les troupes britanniques et les Sikhs. C'était là « un thème de profond intérêt pour plus d'un foyer anglais », et Meredith l'avait

1. Un de ses articles traite de l'*Emigration considérée comme remède au paupérisme*.

2. Cette composition allégorique représente : sur la droite, un étudiant qui, confortablement assis à un bureau, devant un livre, médite en fumant une longue pipe ; sur la gauche, un autre étudiant, dans l'attitude du désespoir, est à genoux auprès d'un précipice. Sa cape flotte au vent, son livre est à terre. Montant du précipice vers le premier personnage, une foule immense. Dans les airs, trois amours qui se moquent du désespéré ; une Renommée qui tend une couronne au philosophe et une colombe qui lui apporte une cassette. Le sujet de ce dessin ayant été donné par Charnock, il est permis d'y voir une allusion au projet de Meredith, qui songeait dès lors à quitter le droit pour la poésie, et le conseil pratique de n'en rien faire.

3. Chillianwallah est un village au bord du Jhelum. Une brigade anglaise, tombée dans une embuscade, y perdit 2.400 hommes.

traité avec une émotion et une vivacité qui lui valurent des éloges. Mais si le mouvement général était inspiré, il y avait des faiblesses d'expression et des taches que Daniel releva, qualifiant de peu raisonnable et poétique le vœu émis à la fin de la première strophe :

Chillianwallah ! Chillianwallah !
où nos frères se sont battus,
ton nom est une plainte, un glas
sur les soldats qui ne sont plus
Nous n'avons pas été défaits,
Nous ne pouvons être vaincus,
Mais chaque fois qu'on le répète,
Muet ou sourd je voudrais être.

Chillianwallah ! Chillianwallah !
C'est un nom si triste et étrange,
Telle une brise aux cordes de harpe de la mémoire
éveillant maint accord plaintif...

Cette « harpe de la mémoire » paraît à Daniel une comparaison défectueuse, car « la poésie devrait être vérité ». Meredith tint compte de ces critiques, car lorsqu'il envoya peu après son poème au *Chamber's Edinburgh Journal*, il l'avait soumis à une révision sévère, changeant notamment le dernier vers de la première strophe en :

Je voudrais que la douleur fût muette.

Quant à la harpe de la mémoire, elle était devenue la harpe de minuit, plus romantique, plus vague, plus riche de suggestion musicale¹.

Mais cette leçon de goût et surtout le ton supérieur de Daniel, dont l'âge était à peu près le sien, avaient froissé le jeune poète — et il prit sa revanche. Quand il fut directeur à son tour, il ne loua « l'Esquisse d'après nature », que pour se montrer d'une ironie impitoyable pour le titre *Deux aspirants*.

Nous prions Mr Daniel de ne pas compromettre à l'avenir son vraiment beau talent par ces petits traits d'esprit qui le

1. Pour d'autres corrections et variantes de *Chillianwallah*, cf. dans *The Athenæum* (24-8. 1912) un article de M. Buxton Forman.

font chavirer. Sa pensée ne produit pas son véritable effet, en étant trop ambitieuse d'un effet plus haut. Ainsi, par une comparaison sublime, Satan, non satisfait de l'immortalité, a besoin de s'y damner par un désir effréné. Mr Daniel pensera donc en frissonnant à celui qu'il a pris pour prototype et s'en tiendra à son sentier propre, fuyant toutes les envolées de la plume qui dégraderaient le crayon, envolées pareilles dans ce cas aux ailes mises à un être humain ordinaire, lesquelles l'élevant trop près du soleil, la cire de ses ailes est fondue, et il tombe...

Il y avait sans doute dans le titre donné par Daniel une allusion à certaines « aspirations » de Meredith. Son ambition ne faisait un mystère pour personne, et son génie impatient frémissait en lui. La pointe acerbe dans ce *Sutor, ne ultra crepidam* ne peut s'expliquer que comme riposte. La vanité sensitive de l'auteur a été blessée, car il aime ses vers à proportion du labeur qu'ils lui ont coûté. Mais chaque jour, en ce moment, marque un progrès : déjà il se rend compte que *Sainte Thérèse*, *Fraternité*, et son sonnet ne valent rien. *Chillianwallah*, revu, allégé d'une strophe, aura les honneurs de l'impression. Ses traductions en vers des poètes allemands, auxquelles il s'astreint vers la même époque ¹, sont élégantes et fidèles. Le premier semestre de 1849 marque une date dans le développement littéraire de Meredith, en ce sens que le jeune homme apprend alors à manier l'instrument poétique, à trouver la note juste, à perdre certaines gaucheries et roideurs primitives.

En prose, au contraire, il semble que l'apprentissage soit beaucoup plus avancé. Certes il n'y a pas encore toute la netteté désirable, mais les phrases, pour sentir un peu la rhétorique, n'en reflètent pas moins une pensée vigoureuse, une imagination riche, subtile, amusante et amusée, une exubérance qu'on dirait enivrée d'elle-même. On a pu le noter dans les passages déjà cités, on s'en rend bien compte dans la lettre aux membres du *Monthly Observer* insérée dans le numéro de juin 1849 :

1. Cf. *Revue de Littérature Comparée*, 3^e année, n° 3.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Il est maintenant de mode que le directeur nouvellement élu se mette, après une tendre dépréciation de ses propres mérites, à résumer ses vues concernant la dignité de ses fonctions et à récapituler les talents avec lesquels il espère les exercer. Kooez lui-même a consenti à cela, et je ne puis être coupable d'une excentricité si solitaire que de ne pas m'y conformer alors même que son instinct le lui conseille. Ainsi, en des cavernes sombres, les yeux du lynx nous mènent à la lumière ! Ainsi, en ce profond dilemme, nous sert la sagesse d'un Kooez ! — Or donc (étant revenu au grand jour et renvoyant mon lynx qui ne ferait que me ramener à l'obscurité) je procède à énoncer le système sur lequel j'entends baser mes compte-rendus. — L'idée première n'était pas qu'une personne envoyât des articles aux seules fins de procurer au Directeur une plaisanterie à ses dépens. La folie de cette pratique a été seulement égalée par la faiblesse du rire qu'elle excitait. Et l'idée première n'était pas non plus que le Directeur se creusât la cervelle pour distribuer à un chacun des éloges serviles et trompeurs. Une telle manière de procéder serait également ridicule... Nous tenons que notre objet est : la nécessité d'une mutuelle instruction et le désir d'une distraction mensuelle. Chacun devrait donc tendre à alimenter l'un et à encourager l'autre ; le directeur, en bon ménager, arrachant les mauvaises herbes et cultivant la promesse des moissons.

« Le Roi ne meurt pas » devrait s'appliquer également aux Directeurs, qui en montant sur « le trône de leur fonction » devraient aussitôt dépouiller le vêtement de leur individualité et « épouser leur fonction », eux-mêmes comme le Grand Lama du Thibet étant Éternels, étant Un. Sur ce prélude, je saisis la plume, et m'étant inoculé à fond, me prépare à rendre la justice. Toutefois, avant de conclure, il me faut demander à tous les membres de cette Revue de lui restituer leur énergie propre — ou grâce à l'aide de leurs amis — un peu de l'embonpoint qui manifestait jadis sa santé. L'exil volontaire de Mr Peacock et le soudain évanouissement de Mr Howes¹ lui ont donné un aspect de rat famélique qui est fort déplorable ; et ici complimentons Kooez de l'abondance zélée, constante de ses envois ; faute de son aide, l'*Observateur Mensuel* aurait bientôt pu passer par le trou d'une aiguille et entrer dans le Royaume des Cieux : il illustrait de plus en plus la théorie des doses infinitésimales et ressemblait plus à une circulaire mensuelle « d'espace figuré » qu'à aucun autre terme de comparaison.

1. Howes et Peacock avaient cessé de collaborer en mars 1849.

A lire ce discours, écrit d'une plume élégante, on est frappé des fioritures, depuis le Ladies and Gentlemen du début, jusqu'au paraphe de la signature finale, et l'on pense au « grand salut » des escrimeurs d'autrefois. L'écriture matérielle reflète la recherche du style, une certaine préciosité qui, satisfaite d'une image, l'exploite à fond. D'autre part, l'humour, non moins que certains archaïsmes, font penser à Charles Lamb, dont on ne saurait dire toujours : ici il raille ¹. Meredith s'amuse évidemment et de la Revue et de sa fonction éditoriale ; il affecte néanmoins de prendre l'une et l'autre très au sérieux. Et il les prend au sérieux jusqu'à un certain point : il veut galvaniser la revue, lui communiquer de sa vie, à lui, et s'il y tient, s'il cherche à y briller, c'est qu'elle est un lien avec Mrs Nicolls.

Mrs Nicolls a publié dans le numéro de janvier 1849 une méditation en français sur *La Mort*, où elle ne se contente pas d'affirmer que « la mort est aussi la naissance », principe basé sur des analogies naturelles, mais où elle interroge anxieusement l'au-delà.

Qui sait, conclut-elle, quel changement, quelle division elle [la mort] a pu mettre entre ceux que nous avons perdus de vue par cette action étrange : nous sont-ils enlevés à jamais ? nous poursuivent-ils avec les mêmes regards d'affection qu'ils nous prodiguaient ici-bas ? nous n'en savons rien, mais pour donner ce qui manque à la connaissance, avons l'ange de la foi, et elle nous enseigne que Dieu n'a créé rien en vain, et assure qu'il ne nous a pas donné les affections que pour un moment ou pour un jeu.

Cette méditation n'est impersonnelle qu'en apparence : délicatement, elle entrouvre le voile qui cache les pensées et les sentiments les plus secrets de Mrs Nicolls. Si Dieu ne nous a point « donné les affections pour un moment ou pour un jeu », si « les yeux aimés continuent à nous suivre » des profondeurs de l'infini, une veuve ne peut, sans

1. Cf. J. Derocquigny. *Ch. Lamb*, p. 359. Meredith, vivant non loin de l'ancien logis de Lamb, a certainement lu alors les *Essais d'Elia*. Mais il lut aussi Shakespeare et son Euphuïsme peut s'expliquer comme celui de Lamb, par les mêmes causes.

profaner la mémoire du défunt, consentir à un nouvel amour, à un remariage ? Nous ignorons quelle réponse Meredith fit à cette confidence — le n^o suivant du *Monthly Observer* ne nous est pas parvenu. Nous pouvons supposer qu'il trouva dans les poètes de quoi réfuter Mrs Nicolls, et qu'il lui cita *L'Amour et la Mort* de Tennyson : la mort n'est qu'une ombre de l'arbre de vie, mais l'amour demeure éternellement¹. Elle donna au numéro de mars, un compte rendu de la tragédie en vers de Kingsley sur *Sainte-Elizabeth de Hongrie* (*The Saint's Tragedy*), et put lire dans ce même numéro un sonnet « philosophique » de Meredith, assez méprisant pour la philosophie au-dessus de laquelle il place, comme Mary elle-même, l'Intuition et la Foi.

Grâce aux rapides vues de l'œil intérieur
L'âme a le sentiment de son propre salut,
et dans la Foi qu'apporte une telle connaissance
sent la grande gloire de ses ailes futures.

Avril et mai, mai surtout, furent des mois décisifs pour l'amour de Meredith et de Mrs Nicolls. Déjà sans doute celle-ci songeait à quitter Londres pour la campagne, où elle se trouve en juin, et Meredith, qui, majeur, venait d'entrer en possession de quelque argent et s'apprêtait à quitter Charnock, se faisait pressant, audacieux, mais ne parvenait pas à vaincre les hésitations, les scrupules, de sa dame, redevenue timide et craintive comme une jeune fille.

Lui, avec l'ardeur de la jeunesse, ne voit que la satisfaction de son désir ; elle, à 29 ans, hésite à enchaîner sa liberté ; d'autre part elle ne se résignerait pas volontiers à cesser d'être aimée, à ne plus aimer. Car elle aime ce jeune homme : elle admire son esprit, et surtout une

1. Cf. dans les Premiers Poèmes de Meredith, cette strophe qui rappelle fortement l'image de Tennysson :

L'Amour s'avance avec la Vie le long d'un chemin sombre
Ils jettent une ombre qui s'appelle la Mort :
Mais riche est l'accomplissement de leur jour :
La passion plus pure et la foi plus ferme.

(*Song. P. I, p. 93.*)

certaine qualité d'âme héroïque qui lui fait mettre son idéal plus haut que l'aisance et la médiocrité vulgaires, et confiant en son génie tenter bravement l'aventure. Elle croit aussi qu'elle peut l'aider à franchir le pas difficile, l'aider matériellement, par son expérience de la vie et ses relations, et intellectuellement. N'est-elle pas poète, elle aussi, à ses heures, et écrivain ? Leur amour est tout parfumé de sentiment poétique ; mais surtout celui de Meredith. Poète amoureux, c'est-à-dire deux fois poète, toutes ses facultés sont exaltées : un flot de beauté s'épand de son âme sur le monde. La nature s'anime pour lui d'une vie consciente et le chant de l'oiseau parle à son cœur, compatissant à sa peine, lui conseillant d'oser aimer, car l'Amour est la réponse aux perplexités, l'Amour est le don suprême ¹. Il imite l'oiseau, il chante : les premiers poèmes contiennent plusieurs chants d'amour ² qui durent être écrits à cette époque, et notamment le chant d'amour par excellence, celui qui marie la double corde de la Nature et de l'Amour en une imploration passionnée : *Love in the Valley*. La mélodie charmante de Darley ³,

1. Cf. *A Song*, P. I. p. 51 :

Et tous les oiseaux chantaient de pitié,
coucou, ramier, alouette.

et cette strophe :

Je n'ai pas ton aile, alouette
Qui vas chercher au ciel en fête,
en dépit du sort, le bonheur ;
Et l'oiseau me trilla ces mots :
L'Amour sera de tout vainqueur.

2. On peut rapporter à cette période, *Violets*, *Angelic Love*, *Twilight music* et les *Chants*, pp. 46-51-73 dans P. I.

3. George Darley (1795-1846), poète aujourd'hui oublié, a une *Sérénade d'un martyr fidèle* qui semble bien avoir inspiré Meredith.

Suave en son nid vert sommeille la Fleur de beauté,
bercée aux soupirs des molles brises dans ses cheveux :
Dort-elle, sourde aux vers mélancoliques
Murmurés à mon triste luth dans la solitude ?

Des hauts rochers à pic descend le ruisseau
pour s'enrouler autour des saules qui l'attirent
Que ne puis-je — (coulant en pleurs de ma prison rocheuse) —
comme lui me glisser jusqu'à l'asile ombreux de mon amour.

tombant dans cette âme élargie et frémissante, y éveille un flot montant d'harmonies que l'artiste orchestrera plus tard ¹ ; mais les sentiments qui circulent à travers le poème imprègnent en ce moment Meredith et c'est d'abord le désir et son obsession, auxquelles répondent si bien les retours des mêmes mots dans la même strophe, et son impatience, la fièvre divine, et la peur de ne pas émouvoir celle qu'on aime et de la perdre, enfin la haute pureté qui sort de la passion même et la sanctifie et inspire le respect, l'adoration de l'être aimé, revêtu de virginales candeurs. Certes le *Monthly Observer* ne reçoit point de tels poèmes passionnés de son collaborateur, qui lui offre de simples traductions de l'allemand, mais celles-là sont d'un choix significatif : *Mon Cœur*, de Heine (quatre strophes du *Retour au Pays*), un *Clair de Lune*, de Von Eichendorff, une chanson de Goethe et un *Aveu*, extrait du *Divan*, qui pour être plus spirituel que passionné, n'en fait pas moins allusion à l'Amour, difficile à cacher

Die Liebe, noch so stille gehegt,
Sie doch gar leicht aus den Augen schlägt.

En tout cas, l'humble revue, dans son numéro de juin, contenait la réponse de Mrs Nicolls aux déclarations de Meredith, sous la forme d'un poème : *Le Merle*, histoire vraie, dit-elle, d'un oiseau qu'elle connaît. ² Nous en traduisons les sept strophes :

Pluies de douleur, fécondes ondées.
éveillez les feuilles et fleurs
de la charité sainte,

Ah ! sous les chèvre-feuilles qui de leurs bras alanguis l'enserrent
Entrouvre-t-elle sa paupière au rêve de mon chant,
Écoutant comme la palombe, au milieu des échos des sources,
l'appel de son ami perdu, là-bas, dans les forêts !

Viens donc, mon ramier cher ! la paix que toujours tu m'apportes
me fait te saluer ainsi qu'un messager du ciel !
Viens ! ce cœur trop aimant saigne de sa blessure,
Mais plus profondément pour toi, la plus fidèle et la plus belle.

1. Voir à la fin du volume Appendices.
2. Voir Appendices.

vous qui, non pleurées par des yeux
allez dans l'âme faire naître
des germes de mystère :

Ce n'est pas aux seuls cœurs humains
qu'éclosent les fleurs immortelles
de la divinité.

Mais en la moindre créature,
est un chaînon, fleurit un indice
d'immortalité.

On tua la compagne d'un merle heureux.
Longtemps monta de son bec d'or
désolée la plainte profonde
Vaguement une voix angélique s'élève
dans le sein de l'oiseau :
« Il en est encor de plus affligés ! »

« De l'amour et de la liberté qui sont
Pour toi et tes pareils les grands biens,
Un seul te quitte.
Regarde là-bas, vers cette chaumière,
Une sœur emprisonnée ignore
Ce que sont l'un et l'autre.

Pour elle, l'émoi de l'amour semble
La vision d'un rêve sans espoir
et une dérision ;
cette mer aérienne où d'autres jouent,
une brume où flottent des ombres,
nulle vérité. »

Murmures de l'ange invisible,
Il les traduit en clair évangile,
de sa gorge frémissante,
et sans fin, autour de l'oiseau en cage,
On entend flotter sur la brise
sa chanson de légende.

Et à la prisonnière sans amour
Il apporte avec un soin tendre
des friandises rares de merle.
La douleur quitte son cœur
à chaque consolation qu'il offre
en sa sympathie.

Le symbole est clair, la transposition aisée. Elle aussi, Mary, a longuement pleuré un mort cher qui était son compagnon : elle a appris qu'on ne se console qu'en consolant. Son cœur s'est ému de pitié pour le jeune poète solitaire, emprisonné dans la Ville où il souffre. Elle affirme à nouveau sa foi dans l'immortalité, mais elle y ajoute l'aveu rougissant d'un cœur encore avide d'aimer et d'être aimé.

Meredith ne s'y trompa point, et voici, sous la forme du commentaire habituel, sa réponse :

Ce poème est beau. Son sujet mélancolique est traité d'une main aimante, et sans un léger mysticisme au début, serait délicieux d'un bout à l'autre. Il est en outre vrai ! Un merle qui pleure sa compagne est invité par la poétesse à tourner ses regards vers un autre oiseau de son espèce qui est emprisonné, dont le cœur n'a jamais connu la Divinité de l'Amour, dont l'aile a depuis longtemps cessé de sentir la liberté à laquelle elle était née, — dont le chant est un chant aveugle, — des notes et rien de plus. « Il existe des êtres plus affligés » ; il peut sur-le-champ comprendre le valeur de ces mots en voyant le pauvre merle en cage. « Oh ! n'avoir pas aimé, n'avoir jamais aimé ! » Cela doit être infiniment plus cruel que de pleurer seulement l'absence d'une compagne, car ce n'est qu'une absence. Renonçant à sa liberté, il vole consoler le malheureux oiseau, lui apportant des friandises rares de merle. Est-ce que la Prisonnière aime en retour l'oiseau désolé ? L'idée en viendra à l'esprit.

La seconde strophe est belle : « Ce n'est pas aux seuls cœurs humains qu'éclosent les fleurs immortelles — de la divinité, mais en la moindre créature, — réside un chaînon, fleurit un indice — d'immortalité. » Oui, l'univers n'est qu'une succession de chaînons, et nous sommes tous unis, en noblesse, en générosité, en amour : tout ce qui est bestial est d'une autre nature, mais le gentil Amour unit tous les êtres. Voilà ce que

1. Meredith a traité à son tour (1850) le sujet dans *The two blackbirds* P. I, p. 94. Les deux merles, adoptant certaines expressions qui lui ont plu, comme rares friandises d'oiseau, mais substituant au vague mysticisme de Mary Nicolls « le grand lien d'amour de l'humanité, la commune sympathie de l'affliction. » La fin du poème laisse entrevoir « qu'un autre compagnon adoucira la peine » du merle compatissant. — Richard Feverel contient une allusion possible à ce qui fit le sujet du poème. « Vous savez cet oiseau dont je vous ai parlé : le merle dont le mâle fut tué avant-hier ? Depuis, plus une note. » (Ch. XXVI).

la poétesse a chanté, et de la meilleure manière. Nous espérons que ces vraies notes de beauté seront suivies d'autres, et bien que nous ne puissions dire que la Lyrique Dame (*lady-lyrist*)¹ éclipse par elles ses articles de prose, du moins, elle récrée son esprit et essaye les ailes de son génie en même temps qu'à nous elle « offre une vraie consolation en sa sympathie. »

On ne peut demander à un amoureux d'être plus sincère. Qu'importe la pauvreté des rimes quand les vers sont tout chargés de promesses délicieuses et lourds de sympathie inexprimée. D'ailleurs, cette poésie est conforme à la théorie qu'il a indiquée à propos d'une autre pièce, anonyme, mais peut-être bien de Mrs Nicolls, *le Pèlerinage de la Vie* :

Rien de si charmant (dit-il) que la Poésie qui suggère. Rien qui ne soit si facile à gâter par l'interprétation. Dans ce cas c'est le cœur qui fournit le meilleur commentaire.

Aussi bien il sait que Mrs Nicolls, malgré un « léger mysticisme », est capable de penser vigoureusement, puisque dans les propositions d'articles qu'il fait en tant que directeur, se trouve « un examen philosophique de l'union de la Poésie avec la vie générale et les progrès de la science », sujet qu'il lui offre, comme à la personne la plus qualifiée pour le traiter, et qui nous prouve quelles préoccupations théoriques occupaient le jeune poète².

Mais les événements ne tardent pas à se précipiter : Meredith se rend à Lower Halliford, où Mrs Nicolls habite près de son père, et il obtient le consentement tant désiré. Edith Nicolls, alors âgée de cinq ans, entrant dans le salon en coup de vent, voit les deux amants échanger leurs baisers de fiançailles, et Meredith sorti, aussitôt, se jette dans les bras de sa mère, en criant : « Maman, je n'aime pas cet homme », par un mouvement de jalousie passionnée.

1. *Lady-lyrist* et *sky-lyrist* (l'alouette) sont des expressions favorites de Meredith alors.

2. Le sujet proposé à la plume de Mr St-Croix était *Du droit inviolable du peuple Hongrois à l'indépendance absolue et au choix du gouvernement républicain*.

Cependant, le *Monthly Observer* peut disparaître : il a donné plus encore qu'on n'attendait de lui. Le numéro de juillet paraît pourtant, édité par Meredith, qui lui a donné une traduction de Uhland (*La fille de l'hôtesse*), et qui a inséré cette communication dont on sentira toute la saveur :

Nous avons le regret d'annoncer que Mrs Nicolls étant appelée brusquement à se rendre en France, a été obligée de se faire excuser ce mois-ci. Nous espérons être favorisés de deux articles le mois prochain, conformément aux règles.

Or, le 9 du mois suivant (août 1849), le mariage de George Meredith et de Mary Nicolls était célébré par le Révérend Henry W. Blacket à l'église de Saint-George, dans Hanover Square. T. L. Peacock assistait à la cérémonie et signa le registre. Quant au père de Meredith, il devait être déjà parti pour le Cap, où il s'installa cette même année.

CHAPITRE IV

LES PREMIERS POÈMES

(1850-1853)

La lune de miel, sur le Continent, fut celle que deux poètes pouvaient rêver. Mary fit connaître la France à George Meredith qui révéla les bords du Rhin à sa femme. Un poème, *Rhine-land*¹, évoque une de leurs soirées nuptiales et d'abord le dîner sous une treille à Andernach. Le fleuve coulait auprès d'eux dans une gloire rose. Le soleil disparu teignait de carmin les plus hauts nuages qui se reflétaient dans les eaux, tandis que déjà une étoile rayonnait au-dessus d'un ravin noir. L'odeur de la vigne mûre et de la vendange emplissait l'air :

Les grapes autour d'eux brillaient d'un doux éclat,
leurs mains s'unirent pour les prendre.
La brise qui soufflait des collines du sud
Caressait leurs boucles mêlées.

Les flacons aux longs cols ne restèrent pas droits...

Les jeunes époux portèrent la santé de leurs amis d'Angleterre, de leurs demoiselles d'honneur², multipliant gaiement les vœux, et bientôt devenant romantiques,

1. Publié sans nom d'auteur dans *Household Words* (19 juillet 1856).

2. Home-friends we pledged ; our bridal-maids ;
Sweet wishes gaily squandered :
We wandered far in faery glades,
Up golden heights we wander'd.

(St. 7.)

voici qu'ils parcouraient des bois prestigieux,
erraient sur des sommets dorés,
elle reine et lui roi d'un royaume enchanté ;

puis évoquaient le riche passé mélancolique de ce pays, qui semble « vivre dans les rayons de soleils couchants éternels, splendeur délicate et fragile comme l'aile somptueuse d'un papillon... »

Cependant la Nuit est venue, non comme un glaive entre les amants qu'elle sépare, mais, vêtue de grâce et de mystère, pour les unir et les dérober aux regards. Se penchant sur eux avec ses étoiles, elle murmure avec tendresse, cependant que les rocs boisés se font indistincts... La flèche piquée aux cheveux de la servante scintille dans une lueur argentée... Et toute la poésie du fleuve monte vers eux tandis qu'ils contemplent l'île qui dort sur l'étendue grise et qu'une claire voix d'enfant chante auprès des eaux bruissantes un très vieil air.

Après deux ou trois mois de bonheur et de poésie, voici les époux de retour à Londres, installés provisoirement 22, John Street (Adelphi) dans l'appartement que T. L. Peacock met à leur disposition. C'est l'automne : les jours sombres, les longues soirées invitent au travail. George Meredith qui, en juin, avait proposé à Leith Ritchie, l'éditeur de *Chilliansvallah*, une *Vie de Kossuth*, traduite de l'Allemand, lui offre un article sur son héros. Il a voulu, dit-il, en expliquant son retard, « vérifier si le caractère de Kossuth était aussi beau qu'il se l'était imaginé ». Mais l'éditeur dut trouver les opinions politiques de Meredith trop hardies pour les lecteurs du *Chambers's Journal*. Bientôt, Kossuth, arrivé en Angleterre, commençait à plaider lui-même sa cause, et celle des Magyars ; ses discours, d'un anglais éloquent, étaient reproduits par les journaux. L'article du jeune poète fut refusé, de même que sa proposition d'esquisser, d'après Otto Jahn, la vie de l'helléniste et philologue Johann Hermann, mort l'année précédente. Ces échecs le ramenaient à la poésie, et il s'y remettait avec plus d'ardeur.

Au début de 1849, il avait fait la connaissance de Horne, à la suite d'une demande de conseils qu'il lui avait adressée par la lettre suivante :

7 Upper Ebury, Street, Pimlico.

Le 8 mars 1849

MONSIEUR,

Vous êtes poète et critique, et certains de vos écrits m'ont donné à entendre que vos sympathies, en l'une et l'autre capacité, vont au jeune Poète. Comme le fait est rare, même parmi les gens de lettres, j'ai pris la liberté de m'adresser ainsi à vous, sans ambages.

Je désire vous soumettre certains poèmes de ma composition afin d'obtenir votre opinion (à laquelle je puis me fier) concernant leur mérite — ou plus spécialement — la puissance de la Faculté Poétique qui est en moi.

Si cette demande doit vous prendre trop d'un temps précieux (dont j'ai eu le grand bonheur de connaître les fruits) je me tiendrai naturellement satisfait d'apprendre que tel est le cas — mais si vraiment vous pouvez et voulez m'aider de vos avis, je vous en aurai une dette et une obligation extrêmes.

En ce cas, je vous ferais tenir immédiatement pour examen quelques spécimens achevés.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très obéissant serviteur.

George MEREDITH.

La réponse fut certainement favorable, et les conseils de Horne, ses encouragements, ne se firent pas attendre, car, le 10 mai 1849, Meredith le remerciait en ces termes :

CHER MONSIEUR,

J'ai réussi à me procurer les Poésies de Goëthe, dont vous avez exprimé le désir, le jour où j'ai eu l'honneur de vous être présenté ; voulez-vous donc me faire le plaisir de les accepter ? Je me demande encore si vous avez voulu dire une traduction de ces Poésies, ou les originaux que j'ai envoyés, mais votre « Geist des Felsen beim Drachenfels » et « Dichter's Antwort » m'ont fait présumer que vous étiez familier avec l'allemand.

Cependant laissez-moi saisir cette occasion de vous remercier de l'enseignement que vous m'avez déjà donné dans l'Art.

Je crois que je suis en progrès continu. Jusqu'ici je n'ai fait que voleter.

Avec tous mes respects, croyez-moi, chez Monsieur,
Votre bien reconnaissant, etc... ¹

Le mariage de Meredith interrompt les relations avec Horne, mais elles reprennent à la fin de 1849. L'aîné des deux poètes est heureux de rencontrer un idéalisme frère du sien, un esprit subtil préférant une suggestion délicate à la brutale affirmation, et capable d'interpréter « mieux que lui-même » le caractère et le dessin d'Orion². Meredith lui soumet ses essais de poèmes antiques en vers blancs : *Antigone*, *Idoménée*, et lui dédie *Daphné*, l'histoire d'Apollon qui poursuit Daphné, « en partie par affection, mais vraiment surtout en hommage à la noble lyre qui chanta le géant étoilé ». C'est grâce à Horne que la revue de Dickens, *Household Words*, accueille en 1850 des petits poèmes de Meredith tels que *Joies et Tristesses*, *les Deux Merles*, *New Year's Eve*, et, en 1851, une douzaine de poésies. C'est Horne encore qui présenta Meredith à G. H. Lewes, le positiviste, le futur allié de George Eliot³. Lewes s'apprêtait à fonder, avec Thornton Hunt, une revue hebdomadaire, dans le genre du *Spectator*, comme format, mais non comme idées, *The Leader*. L'épigraphe du périodique, dès son second volume, est cette phrase empruntée au Cosmos de Humboldt.

La seule idée dont l'Histoire montre les progrès constants vers une précision de plus en plus grande est l'Idée de l'Humanité — la noble tentative pour renverser toutes les barrières érigées entre les hommes et pour traiter toute la race humaine

1. *Five letters of G. Meredith to R. H. Horne*, — privately printed for Mr T. J. Wise by Mr M. B. Forman.

2. Horne le dit expressément dans une Note à son *Commentaire d'Orion* : « ... Deux jeunes poètes (Edmond Ollier et George Meredith)... me communiquèrent leurs vues respectives du caractère et du dessin d'Orion, en des termes meilleurs que les miens. »

3. Margaret Fuller le décrit ainsi à Emerson : « Un homme spirituel, à l'air dégagé, aux allures françaises, en train d'écrire une vie de Goethe ». L'entrain, la bonne humeur, l'agilité et la souplesse d'esprit de Lewes ont fait dire à Meredith qu'il avait « des jambes d'Arlequin dans le cerveau ». Romancier, journaliste et philosophe, il avait aussi été auteur dramatique et acteur.

comme une seule fraternité, ayant pour grand et seul objet : le libre développement de notre nature spirituelle.

Le premier numéro parut le 30 mars 1850 et bientôt la revue compta parmi ses collaborateurs ce que Londres avait de plus « avancé » : Mazzini, Harriet Martineau, Kingsley, F. W. Newman, l'auteur des *Phases de la Foi*. En octobre elle publiait le manifeste du Comité démocratique de l'Europe Centrale sur l'organisation de la Démocratie, et peu après un discours de Louis Blanc au banquet révolutionnaire. Nous ne serions pas surpris que Meredith ait fait pour le *Leader* des compte-rendus d'ouvrages, notamment de *Royalty and Republicanism in Italy*, de Mazzini, et qu'un certain nombre de poèmes signés M. ou Marie n'aient été le fruit de la collaboration de George et Mary Meredith. Mais ce ne sont que des conjectures : les seuls poèmes signés : George Meredith sont : la traduction de *Schön-Rohtraut* qui parut le 14 septembre 1850 et un sonnet adressé en décembre 1851 au jeune ouvrier-poète de Glasgow, Alexandre Smith¹.

Au cœur de ce sonnet nous trouvons, comme derrière le symbole de Daphné, l'ambition du laurier poétique, un désir de gloire aussi ardent que celui dont la jeune âme de Keats était dévorée. Et c'est à Keats, encore plus qu'à Shelley, Wordsworth ou Tennyson, que font penser par leur richesse de sensations, leur ardeur juvénile et pas-

1. A la suite de l'article publié par le *Critic* du 1^{er} décembre sur le *Nouveau poète*, si intense, frémissant et chargé de symboles, que son groupe fut plus tard, surnommé *Les Spasmodiques*. Le *Critic* citait entre autres le *Sonnet à la Gloire*, auquel celui de Meredith est une réponse. Smith, plus jeune de deux ans que Meredith, était comme lui un disciple de Wordsworth, de Shelley et surtout de Keats ; vraiment poète d'ailleurs, celui qui pouvait évoquer le Sphinx :

« Staring right on with calm eternal eyes », (A Life-Drama I)
et décrire ainsi un coucher de soleil en été :

Citadels throbbing in their own fierce light,
Tall spires that came and went like spires of flame,
Cliffs quivering with fire-snow, and peaks
Of piled gorgeousness, and rocks of fire
A-tilt and poised..., etc. (id. IV)

sionnée, les poésies — chants et pastorales — composées en 1850.

En effet, le séjour à Londres ne s'est pas prolongé. Le printemps trouve les époux installés à Weybridge, qui sur la rive droite de la Tamise domine Lower Halliford, sur la rive opposée. Leur pension, les *Tilleuls*, est tenue par une anglaise intelligente et cultivée, Mrs Macirone, dont les filles sont musiciennes. Les hôtes qu'elle reçoit sont surtout des hommes de lettres, comme Bulwer Lytton, Tom Taylor¹, ou des peintres, comme Frith. A proximité du village, des landes, semées par endroits de bouleaux et de pins, déroulent leurs vallonnements et un magnifique domaine, accessible aux promeneurs, couvre de sa forêt la colline de Saint-Georges.

On aperçoit de cette hauteur, au Nord, les méandres de la Tamise et le clocher de Harrow qui émerge dans la grande plaine du Middlesex, au Sud les collines du Surrey qui vont de Croydon à Hindhead, en passant par Guilford et Dorking. L'air qui souffle sur ces plateaux sent les ajoncs et la bruyère, avec un arôme résineux ; il communique aux membres une élasticité, à l'esprit une allégresse et une fraîcheur nouvelles. Les oiseaux y chantent toute l'année. Mais c'est surtout au printemps, quand cerisiers et genêts sont en fleurs et que les alouettes emplissent le ciel de leur joie que ces hauteurs du Surrey sont divines, pour un poète ou un amoureux.

C'est là, dans le calme de la nature, que furent écrits la plupart des vers composant le recueil de 1851. Le paysage de la Tamise fait le fond de tableau des *Pasto-*

1. Tom Taylor (1817-1880), après avoir enseigné quelque temps à l'Université de Londres, s'était tourné vers le barreau en 1846 et venait d'accepter un emploi de secrétaire au Ministère de l'Hygiène, afin de se livrer plus librement à la littérature, collaborer à *Punch*, écrire une biographie du peintre Haydon et surtout composer des comédies, farces, et burlesques pour différents théâtres. Meredith se lia d'amitié avec lui, et le sonnet qu'il composa à sa mort évoque « le tendre humour et le feu de la raison dans ses bons yeux, la lampe de bienveillance avisée qu'il portait, plein de cœur pour tous, mais surtout pour les faibles. » Tom Taylor fut un de ceux qui aidèrent Meredith à ses débuts, et Meredith ne l'oublia point.

rales, avec sa grâce majestueuse, ses lourdes frondaisons estivales et dans le ciel bleu ses nuages aux belles formes arrondies. Le dernier et le plus long de ces poèmes reprend dans un autre ton et un mouvement moins rapide le double thème de l'Amour dans la Vallée. A l'appel printanier du désir a succédé la joie du désir satisfait que respire cette invitation de parcourir à deux les champs tout odorants de foin.

Viens, dit le poète à l'épouse un peu languissante, la gloire de l'été est sur les prés mûrs ; allons-y errer, sans souci du soleil brûlant, ni des taches de rousseurs. Laisse-toi brunir aux baisers du dieu qui te rendront plus belle. Tu n'es pas une nonne, voilée, liée par des vœux, condamnée à nourrir une anémique pâleur...

Et il l'entraîne, pour jouir jusqu'au soir des fleurs et des oiseaux, observés, écoutés avec ravissement, de leurs parfums, de leurs chansons, s'enivrant de nature par tous les sens.

... Oh ! s'en donner tout le jour à cœur joie, jusqu'à ce que l'alouette, au soir, monte avec son doux tireli, lançant des trilles délicieuses. Vois, près des osiers reflétés dans l'eau, telle un éclair, l'aile émeraude du martin-pêcheur, un poisson au bec ! la sarcelle a plongé et l'ébranlement ondule avec paresse à travers la haute armée droite des roseaux... Nous reviendrons, au crépuscule, quand les dernières splendeurs du soleil couchant étant évanouies, la première étoile apparaîtra dans les cieux... avec, chacun, une alouette au cœur... ¹

La part faite à la nature dans ce poème est infiniment plus grande que dans *Love in the Valley* où la Nature n'existait pour ainsi dire qu'en fonction de l'aimée. Ici l'homme n'est plus le centre de l'univers, il est perdu dans la Nature où il trouve une joie sœur de la sienne, mais ayant son existence propre. Meredith d'ailleurs n'arrive que par instants et presque sans en avoir conscience, à cet état qui l'apparente à Wordsworth. Très souvent son moi est le centre de la rêverie comme dans ce « chant de printemps » :

1. Pastorals, VII, dans *P. I.* pp. 81-84.

Au fond des bois aux feuillages retombants
 J'erre empli de joie.
 Ainsi qu'au temps de mon enfance
 Les sous-bois ensoleillés font miroiter de vagues espoirs déli-
 [cieux ;]
 Les sous-bois où vaguement flottent les ombrages
 et la brume romantique d'autrefois.
 Ainsi qu'aux jours passés
 L'âme du Printemps immortel pénètre tous les sens¹.

Cette « brume romantique » chaude et dorée, cette ivresse de « Sehnsucht » nous ramène à l'état sentimental des années antérieures, mais il est une autre note, nettement virile, qui est d'un Meredith stoïque, capable de se dégager du sentiment, et de trouver dans la nature les encouragements dont il a besoin :

Comme un arbre en hiver dont les brins
 Boivent le soleil avec une fibreuse joie,
 et jusqu'en ses plus humides racines
 il frémit, ranimé par la vie qu'il aspire,
 Je m'éveille à l'aube, et laisse mes chagrins lourdement dormir.
 Je me lève et bois l'air suave et pur.

Je n'imiterai pas ce chêne qui, là-bas,
 Perd son temps avec des feuilles mortes quand déjà point la
 [primevère.

Mon âme est fille de l'aurore,
 et toujours, au retour de la clarté,
 Fidèle à la joie première de l'aube,
 Elle oubliera ses douleurs stériles
 Et comme un tremble à la moindre brise
 Frissonnera par toutes ses feuilles argentées, arbre chanteur².

Là est le germe qui se développera, et qu'aidera Meredith à se développer ; dans cette acceptation, en accord avec la nature, de la nécessité ; dans l'oubli, par un effort de volonté, de chagrins trop réels, hélas ! mais stériles. Il n'évoque pas des chagrins imaginaires, mais sans doute

1. P. I. Song., p. 115-116. A noter : *And old romantic haze*. De pareils vers, trop suaves, devaient répugner à un Meredith ne se sentant plus qu'une violente antipathie pour le sentiment qui les avait dictés.

2. P. I. *Pastorals*, IV, p. 79.

la perte d'un enfant mort prématurément¹. Et son moi profond se révèle dans ce sursaut de réaction contre la tristesse envahissante. Avec sa sensibilité d'artiste, si aiguë, il pourrait puiser dans la nature une mélancolie très poétique. mais cela c'est du passé, il préfère y puiser de la force. Il en puisera d'autant plus qu'il se perdra davantage en elle, et c'est ainsi qu'en un moment d'exaltation il rejoint les grands romantiques, Wordsworth et Shelley, dans les régions de l'extase panthéiste.

Le Vent du Sud-Ouest dans les bois, après une évocation de la forêt symphonique sous la force déchaînée des éléments, conclut ainsi :

La voix de la nature est cette nuit
dans l'air qu'elle éplit d'arômes ;
Son mystère plane sur la terre,
et quiconque à cette heure l'entend,
et livre son être à ses accords
et asseyant son âme sur ses ailes
survole le monde balayé par le vent,
retirera une connaissance plus grande
de son secret, une joie plus grande
de sa bonté que n'en pourraient donner
des heures de rêverie ou le savoir
qui habite avec les hommes. ²

Et cette « expérience » ne s'évanouira pas avec le retour du matin,

car tout pouvoir élémentaire
est proche de nos cœurs, et une fois
reconnu, épousé, embrassé,
étreint dans la vie une,
l'union est éternelle. ³

Le romantisme est presque partout dans ces premiers poèmes — avec de multiples réminiscences de Wordsworth, de Shelley, de Keats, sans parler de Tennyson. Ce dernier poème rappelle à la fois l'*Ode* de Shelley au *Vent d'Ouest* et les vers célèbres de Wordsworth, *En revoyant les bords de la Wye*. Mais néanmoins l'originalité

1. Renseignement fourni par Mrs Clarke.

2. Cf. Wordsworth : *The Tables turned*.

3. P., I. *South-West wind in the woodland*, p. 45.

propre de Meredith perce déjà au travers : l'acte de foi dans la joie, la conviction que la nature est joie et santé, qu'en elle seule est notre salut ; que nous devons communier avec elle, et ne pas souiller sa sérénité de nos tristesses :

Des yeux en pleurs lisent mal le calme des sphères.
Froide est leur clarté. Lance ton chant vers leur lumière.

Quelle que soit la tragédie vécue par nous, il ne faut pas y emprisonner notre âme. « Tu es ton avenir, non ton passé », disent les fleurs à « la Fleur des Ruines », cette fille sans espoir d'un roi défunt ¹. Et certes la pensée est encore à l'état d'indication, et ces premiers vers sont surtout pleins de désirs et de sentiments, mais ils sont aussi riches d'observation attentive, impersonnelle, et ils contiennent ce salut à l'alouette, à l'aurore, à l'avenir, aux énergies silencieuses de la forêt, à toutes les énergies de la nature, que jusqu'à la fin de sa vie lancera le poète ².

A cette énergique action de l'homme se dégageant des rêves de l'adolescence et des vaines mélancolies, aux influences de la nature du Surrey, nous devons joindre l'influence de T. L. Peacock, le beau-père de Meredith ³. C'est assez fréquemment que les époux durent se rendre à Lower Halliford, en empruntant le bac du passeur et en longeant le fleuve ⁴. La maison familiale était une villa d'un étage, plaisamment située auprès de la Tamise. Un jardin, un grand orme la complétaient. Du jardin, la courbe du fleuve faisait ressembler celui-ci à une sorte de lac, fréquenté par les grands cygnes blancs de Hampton Court, et rasé du vol des hirondelles. Pour horizon, une

¹ P., I. *The Flower of the Ruins*, pp. 37-39.

« ... Hard it is for streaming tears — To read the calmness of the spheres ; — Coldly they shine ; — Sing up to their light... »

« Thou art thy future, not thy past. »

² Cf. *To a Skylark* (P., I, p. 84) et *Youth in Age* (P., III, p. 261).

³ Sur Thomas Love Peacock (1785-1866) on lira avec fruit l'étude de C. Van Doren, Literary Editor of the *Nation* (New-York).

⁴ Le bac existe toujours, ainsi que la maison de Peacock, et les cygnes.

ligne harmonieuse de faibles hauteurs boisées menant l'œil jusqu'aux collines bleuâtres du Surrey. Même encore, il émane de cette vallée, avec ses parcs où l'ombre des cèdres dort sur les gazons, avec ses hameaux aux maisons basses, aux toits de chaume, une beauté large et saine, un charme pastoral. Peacock habitait là, depuis 1823, dans une retraite que la longue maladie de sa femme avait rendue sans cesse grandissante. Fonctionnaire de cette « Maison des Indes » où John Stuart Mill était son collègue, il allait tous les jours de Walton à Londres par le train, mais aussitôt les affaires expédiées, se hâtait de regagner son jardin et sa bibliothèque, où, depuis longtemps, comme il le dit à Thackeray en 1846, il ne lisait plus que du grec.

Peacock avait alors soixante-cinq ans, et rien dans son aspect extérieur (il portait le haut col et la cravate blanche de la première moitié du siècle), rien dans son visage soigneusement rasé, aux lèvres minces légèrement dédaigneuses, au front encadré de cheveux blancs et frisés, aux yeux perçants sous les sourcils épais, ne rappelait le poète du *Génie de la Tamise* et de *Rhododaphne*, le philosophe de la Mélancolie, l'amant des solitudes romantiques, des cascades mugissantes, et d'une Grèce idéalisée par son rêve. Il avait pourtant été tout cela, entre quinze et vingt ans, et comme tel avait conquis en 1812 l'amitié de Shelley qui déclarait alors « la conclusion de Palmyre le plus beau morceau de poésie que j'aie jamais lu »¹. Il avait connu les passions de l'amour et l'ambition de réformer le monde. Mais il n'avait pas tardé à voir dans le Romantisme une maladie dont il fallait se guérir. Lorsque sa fiancée, trois mois après leur séparation, se laissa marier à un autre prétendant, ce ne fut pas au lyrisme qu'il demanda une consolation, mais à la nature et à l'étude. Avec une intelligence lucide, il s'appliqua à « se réformer lui-même » et à cuirasser sa sensibilité meurtrie. Très vite, il en vint à adopter la pure doctrine épicurienne, qui enseigne, avec la modération en toutes choses, l'art d'extraire de la vie,

1. Lettre de Shelley. A Hookham [l'éditeur], 18 août 1812.

malgré les accidents inévitables, la plus grande somme de bonheur. Une promenade dans la campagne, la conversation d'un ami, un chant d'Homère ou une comédie d'Aristophane, un menu bien composé, une ode de Pindare, un vieux vin généreux étaient choses qu'il avait apprises, mieux que personne, à savourer.

Une de ses joies, et non la moindre, était de contempler le monde avec un ironique détachement, de dégager la comédie qu'il donne à l'intelligence, et de la reproduire. Il avait commencé par rire des idéologues et faiseurs de systèmes qui croient pouvoir plier la nature à leurs rigides conceptions, et les faits à leurs théories ; puis était venu le tour des politiciens malhonnêtes, des romanesques insensés, des poètes ses contemporains. En 1820, il juge impertinent le retour à la nature de Wordsworth et des Lakistes et raille ces gens qui « écrivent des vers selon un principe nouveau, voient rochers et rivières dans une lumière nouvelle, et, restant soigneusement ignorants de l'histoire, de la société, de la nature humaine, cultivent l'imagination seule aux dépens de la mémoire et de la raison, et, bien qu'ils se soient retirés du monde à la fin expresse de voir la nature comme elle est, s'arrangent pour la voir seulement comme elle n'est pas, convertissant leur pays d'élection en une sorte de pays de fées, qu'ils peuplent de mysticismes et de chimères. » ¹

On ne peut être moins de son temps, et Peacock en effet est par certains côtés un homme du XVIII^e siècle, se reliant nettement à Voltaire et à Montaigne — à Buffon et à Lord Monboddo. Mais par sa réaction contre le romantisme — qu'il a vécu, après tout, et dépassé, — c'est un précurseur, et aussi, en 1856, fait-il réimprimer son roman de *Mélincourt* (1819), le jugeant d'actualité. Dans cette fantaisie, dont l'intrigue, qui parodie celle des romans à la mode en 1820, importe peu, il affirme très sérieusement la parenté de l'homme et du singe, qu'il démontre en prenant pour héros un orang-outang. Sir Oran Haut-Ton (c'est le sous-titre du livre) est un homme

1. T. L. Peacock : *The four ages of poetry*.

des bois d'Angola, civilisé par un capitaine de frégate, et devenu l'ami d'un Mr Forester, qui s'adonne à l'anthropologie. Sir Oran est à tous égards un parfait gentleman. Il ne lui manque que la parole ; ce qui ne l'empêche pas d'être élu député pour le bourg-pourri de « Vote unique ». L'esclavage, les dangers du luxe, l'émission du papier-monnaie, la question de la propriété, le Malthusianisme, les obscurités de la philosophie allemande, enfin l'amour et le mariage, tels sont les principaux sujet discutés aux cours des dialogues de cette amusante comédie.

Peacock en effet est avant tout un auteur comique, et c'est comme tel qu'il doit retenir notre attention. « Un intense amour de la vérité et une claire perception de la vérité sont également essentiels aux écrits comiques du premier ordre... L'union des deux est rare ; et plus rare encore la combinaison des deux avec ce « mélange de capacité naturelle et d'habitude acquise » qui constitue ce qu'on dénomme habituellement le « génie comique »¹. La théorie de Peacock est dégagée de sa pratique, car la majorité de ses « romans » est antérieure à 1830, et ces lignes sont de 1835. Après s'être essayé à des comédies, il avait trouvé la forme qui convenait à son génie dans une suite de scènes dialoguées reliées par le fil d'une mince intrigue. Ainsi Headlong Hall met aux prises, à la table du Squire Headlong, Mr Foster qui championne l'idée de progrès, Mr Escot, qui soutient l'idée contraire, Mr Jenkinson, qui, entre l'avance et le recul, est pour le statu-quo ; enfin le Révérend Dr Gaster représente dans la discussion l'orthodoxie religieuse (« c'est écrit, donc c'est vrai »), et un estomac bien réglé qui clôt les discussions en rappelant que c'est l'heure du repas.

On voit le procédé : il consiste à jeter la lumière du ridicule sur des personnes ou des idées en les obligeant à se démasquer, à montrer leur faible ou leur manie, à enfourcher leur dada favori. Un petit groupe d'hommes et de femmes cultivés, mais originaux, est rassemblé dans une maison de campagne, et discutent. De leurs discussions

1. *London Review*, juillet 1835.

jaillit sinon la Vérité, du moins cette vérité que la folie humaine est éternelle, mais diverse en ses manifestations, et qu'il vaut mieux en rire qu'en pleurer. La formule fut appliquée par Peacock à la mélancolie et aux extravagances romantiques dans *Nightmare Abbey*, à la sottise des Économistes dans *Crotchet Castle*, enfin, en 1860, à la sottise en général et au rôle de la Comédie dans *Gryll Grange*. Entre temps, Peacock s'était diverti — car ce voltairien était aussi partisan d'une liberté à la Rousseau, cet intellectuel aimait les âges naïfs — à conter avec une verve rabelaisienne les démêlés de Robin Hood, Little John et Frère Tuck, avec les barons et le shériff de Nottingham (*Maid Marian*) et à évoquer avec humour, mais non sans poésie, l'antiquité galloise des bardes dans *Les Malheurs d'Elphin*.

C'était pour Meredith une rare fortune d'approcher, après Charnock et Horne, un autre original, mais homme « de grand savoir et de beaucoup de goût » — comme le décrivait Shelley, son frère en hellénisme. A écouter ce survivant de la grande époque, les demi-dieux descendaient de leur piédestal : Coleridge, Southey, Byron étaient mis à leur place, comme poètes et comme hommes. A Shelley seul il gardait au fond de son cœur un souvenir attendri. Délaissant les modernes avec leur faux sublime (enflure d'une tête vide) et leur pathétique geignard et sans virilité (*the whining of an unmanly spirit*), son admiration allait aux Anciens, à Homère, Sophocle, Aristophane et Nonnos. Il tenait les Dionysiaques de ce dernier pour « le plus beau poème du monde après l'Iliade » et déclarait que la Comédie Aristophanesque était « la combinaison la plus merveilleuse qu'on ait jamais vue d'images splendides, de vers exquis, d'esprit, d'humour, de satire morale et politique ». En France, Rabelais et Voltaire, en Italie Boïardo, Pulci, Arioste, en Angleterre, Shakespeare et Butler, l'auteur de *Hudibas*, étaient de ses amis.

On peut imaginer les conversations de Meredith et de Peacock et le dédain tranquille avec lequel celui-ci

accueillait soit les poètes allemands que vantait son gendre (Goethe excepté), soit les Horne, les Tennyson et les Carlyle.

Meredith qui, les années précédentes, aimait mieux lire Tennyson qu'Homère, essaya, mais en vain, de faire goûter les vers d'Œnone et des « Lotophages » à son beau-père ¹. Quant à Horne, il dut le trouver prodigieusement drôle, car il glissa dans la Comédie aristophanesque de *Gryll Grange* le « Chasseur d'ombres, toi-même une ombre » d'Orion. Carlyle enfin, avec son style heurté, ses images violentes, et tout son germanisme, devait rebuter cet amant de la beauté classique, et si Meredith apporta les *Feuilles du dernier jour* à Lower Halliford, elles durent bien divertir celui que ses amis appelaient le philosophe rieur.

Il avait vécu, nous dit sa petite-fille, pour... critiquer les sottises de trois générations et en rire : il riait de la troisième aussi joyeusement que de la première.

C'était un délicieux conteur, infiniment agréable et spirituel. Sa conversation, nourrie de réminiscences classiques, de rapprochements inattendus, de paradoxes ingénieux, glissait à la satire quand on levait un de ses gibiers favoris : les « progrès » du machinisme ; les modes nouvelles des jeunes gens qui fumaient la pipe et portaient la barbe ; les embarras de Londres, qui lui faisaient citer Juvénal : « incendia lapsusque tectorum assiduos » ; enfin le clergé de son pays qu'il détestait avec la ferveur d'un païen et d'un rationaliste, comme perpétuant une forme de la tyrannie, de la superstition et de l'imposture. Mais s'il aimait la discussion, il détestait la controverse, tout ce qui trouble le calme souverain du sage. Avec cela il avait une bonté naturelle qui s'étendait à ses chats, à ses chiens, et aux oiseaux de son jardin. Le premier mai était toujours une fête religieusement observée par lui à la vieille mode :

Tous les enfants du village lui apportaient leurs guirlandes de fleurs, et selon la beauté de sa guirlande chacun recevait

1. Cf. E. Clodd. *Fortnightly Review*, july 1909.

un sou ou une piécette ; l'argent était remis par la Reine de Mai, toujours une de ses petites-filles, qui s'asseyait près de lui, vêtue de blanc, couronnée de fleurs, et tenant à la main un sceptre fleuri ¹.

Ce dut être le côté païen de Peacock qui conquiert d'abord Meredith : alors, en effet, le christianisme poétique, le spiritualisme sentimental antérieurs à son mariage se déplacent au profit d'une adoration de la nature. Il ne chante plus Sainte Thérèse, mais le *Rapt de l'Aurore* ² par Apollon, et ces mythologies ne sont pas froides, mais aussi chaudement voluptueuses qu'un tableau de la Renaissance italienne. Il s'intéresse à l'art culinaire, et sa femme et lui méditent un livre de cuisine qui sera un manuel philosophique du gourmet ³. Seuls des fragments du livre furent écrits, et seul vit le jour ce qui devait en être la préface, un discours humoristique intitulé *Gastronomie et Civilisation*, qui parut dans *Fraser's Magazine* en décembre 1851. Cet article, signé M. M. fut écrit, nous dit-on, par Mary Meredith dans la bibliothèque et avec l'aide de Peacock, ce qui ne veut pas dire que G. Meredith n'y collabora point, mais l'idée d'étudier les rapports existant entre l'état d'une société donnée et l'art culinaire est bien caractéristique de Peacock. L'humour ne l'est pas moins, comme on peut en juger d'après ce début :

Deux conditions sont nécessaires à la culture de la science gastronomique : la paix nationale et le goût individuel. Partout où ces conditions ont existé, la science a progressé avec un succès plus ou moins grand, limité par la tempérance et une jouissance rationnelle, lorsqu'on s'affinait ; dégradé en une gourmandise excentrique, lorsque la licence prévalait. Le plus grand abus de cette science a existé sous la forme monarchique de gouvernement, de l'ancienne Égypte à la Russie moderne. La vertu républicaine a prospéré grâce à un simple régime, depuis les navets de Cincinnatus jusqu'à l'épaule de mouton froide d'Andrew Marvel.

1. Mrs Clarke, [Edith Nicolls]. Préface aux œuvres de Peacock.

2. *The Rape of Aurora*, dans les poèmes de 1851.

3. Le livre de cuisine de Mary Meredith devait être une revision, avec additions et omissions — de *Kitchener's Cook's Oracle* (1831). Plusieurs fragments, attribués à Meredith sur la foi d'un ms. qu'on cherchait à vendre fort cher, se trouvent dans la préface du livre en question.

La thèse ci-dessus est démontrée au moyen d'une revue historique et littéraire : En Grèce on commence à l'âge homérique et l'on finit par un magnifique éloge d'Épicure qui, « dans la retraite choisie de son jardin attique, jouissait de spéculations paisibles, de la conversation de ses amis et disciples, dispensait une simple hospitalité à tous ceux qui en avaient besoin », et de la Grèce républicaine « où tout ce qui était élevé, héroïque, bon et beau, se rencontra en un même lieu, à une même époque, pour être un modèle et une gloire éternelles ».

Aux Grecs s'opposent les Romains et les Allemands, avec leurs festins luxueux et leurs sauces aigre-douces. Les Orientaux sont à part : les Mille et une Nuits fournissent des récits pittoresques et vivants des banquets animés, légers et gracieux des vrais croyants auxquels les fleurs et les parfums étaient aussi nécessaires que la nourriture.

En Angleterre, après avoir rappelé la place que tenait l'ale dans la vie et les chants des bardes gallois, et après avoir cité Chaucer, l'article passe en revue les Elizabétains, rappelle le souper offert par Shallow à Falstaff, le juge Greedy dans Massinger, Sir Epicure Mammon dans Ben Jonson et le Lazarillo de Fletcher, et enfin donne le menu d'un banquet de la C¹^e des Indes Orientales, le 20 janvier 1622.

L'Italie et la France ne sont pas oubliées, le Géant de Boïardo est opposé à celui de Berni ; les effets de la Révolution de 1789 sont signalés comme il convient.

Après une critique des mœurs anglaises, qui tendent à introduire de fâcheuses innovations et à faire négliger l'importance de l'élément social dans les repas, l'auteur conclut :

Nous avons noté, sur la foi de l'histoire, que les plus incorruptibles républicains furent d'une abstinence austère, mais il reste à savoir s'ils n'auraient pas pu exercer une action plus bienfaisante et être des hommes meilleurs en humectant leurs gosiers de Madère et en demandant à la « grouse » d'élargir

1. *Gastronomy and Civilisation* — (*Fraser's Magazine*, déc. 1851).

leurs sympathies. Des habitudes solitaires retirent mille moyens de se former des opinions raisonnables et préviennent l'occasion de déraciner les préjugés. L'homme d'études en son cabinet est un spectateur impartial, et peut juger sagement, mais il n'est jamais bon gouverneur des peuples. L'austérité, comme dit Platon, est la compagne de la solitude. Coriolan n'aurait-il pas obtenu le consulat, évitant ainsi la guerre à son pays et la honte à lui-même, si, au lieu d'être solitaire et hautain, il avait été sociable et conciliant ? Si Robespierre avait eu des camarades, il aurait pu manifester en public la tendresse qui le caractérisait dans son intérieur, où l'on ne crut jamais qu'il avait commis les cruautés qui marquèrent sa carrière. « Il était si doux » était la réponse invariable de sa logeuse à toute accusation dirigée contre sa mémoire¹.

Cette concentration, cette retenue dans le badinage plaisamment sérieux sont très différentes de l'exubérance propre à Meredith, mais il est trop fin pour ne pas les apprécier. Et cherchant la joie, comme il le fait, il ne peut pas ne pas être frappé (à côté de celle que la nature offre à ses sens et à son âme) de celle que Peacock offre à son intelligence. Celui-ci relève la vie quotidienne par l'observation du comique, c'est-à-dire en définitive par l'intelligence en action, et « l'humour de l'esprit ».² Or Meredith n'était pas porté à faire fi de l'intelligence, surtout depuis sa rencontre avec Mary et Horne, mais le sentiment prédomine encore, et l'imagination. Sans renier ceux-ci, il prend, à son insu peut-être, certaines idées et un certain tour d'esprit de Peacock. S'il n'oubliera pas de faire manger ses héros et de nous indiquer, discrètement, la physiologie de ses personnages, si Mrs Berry proclame à de jeunes époux « Kissing won't last, cookery does », si les descriptions de repas héroïques, l'éloge des vins généreux abondent dans son œuvre, jusqu'à la fin, il convient d'en rendre hommage à son beau-père et à la dignité conférée par lui à « la fonction restorative ». Mais il y a une autre influence plus profonde qui se mani-

1. *Gastronomy and Civilisation* — (*Fraser's Magazine*, déc. 1851).

2. *The humour of the Mind* — définition du rire de la Comédie dans l'*Essay on Comedy* de Meredith.

feste surtout après la mort de Peacock : celle de la philosophie incluse en la doctrine comique de ce dernier. Son amour du paradoxe est une forme de son amour pour la vérité totale : il sait que toute question a deux faces, qu'à toute proposition peut se heurter la proposition contraire, et d'instinct il contredit une opinion émise (c'est généralement l'opinion courante) pour obliger son interlocuteur à chercher le moyen terme, la conciliation entre les deux extrêmes, également absurdes. Cette attitude de Peacock deviendra celle de Meredith, et nous verrons plus loin la part du génie comique dans sa vie. Et si l'on nous objecte que la comédie grecque a eu sur lui une influence, comme sur Peacock, il n'en est pas moins vrai que ce fut ce dernier qui fit lire Aristophane à Meredith et lui inspira quelques-unes des idées qui se retrouvent dans l'*Essai sur la Comédie*. Nous n'en voulons pour preuve qu'un article sur la *Bouteille* de Cratinos, donné par Peacock au *Fraser's Magazine* en 1857. Cette comédie illustre clairement « le goût des Athéniens pour un beau procès » : on y voit la Comédie, épouse du poète, demander le divorce, car, dit-elle, son mari la néglige pour « Beuverye » (Μέθϝ). Cratinos, revendiqué par deux femmes, démontre que tout son amour pour la Comédie ne servirait de rien sans l'inspiration de Μέθϝ ; les deux rivales se laissent persuader et résignées vivront en harmonie avec le héros et entre elles. Vingt ans plus tard, nous le verrons, Meredith fera une conférence qui pourrait s'intituler *Comédie et Civilisation* et peut-être sans s'en douter, il reproduira mainte théorie favorite de Peacock.

Parmi toutes les obligations que Meredith eut à son beau-père, il faut compter encore le fait d'avoir été mis en relations par son entremise avec les Duff-Gordon et leur cercle. Lady Duff-Gordon appartenait à une famille remarquable par l'intelligence et la beauté. Sa mère était cette Sarah Taylor, qui admirait Goethe et était admirée de Carlyle ; son père, le jurisconsulte John Austin, enseignait la jurisprudence à l'Université de Londres. Leur maison était toujours le rendez-vous d'hommes et de

femmes remarquables. Lucie Austin avait été élevée successivement en Allemagne, en France et en Angleterre. A une table d'hôte de Boulogne-sur-Mer, elle avait eu pour voisin, à treize ans, Henri Heine qui s'était pris d'amitié pour elle et lui avait dédié les vers *Wenn ich an deinem Hause...*¹ Carlyle l'appelait sa Lucykin. A dix-neuf ans, elle avait épousé Sir Alexander Cornwall Duff-Gordon, qui lui donna trois enfants, une fille, Janet, puis deux garçons. Après quelques années passées à voyager et des séjours à Paris durant lesquels elle fit la connaissance de Guizot, Tocqueville, Barbier, Vigny, Barthélemy Saint-Hilaire, Léon de Wailly, dont elle devait traduire le roman de *Stella et Vanessa*, elle se fixa pour un temps à Weybridge, où ses parents s'étaient retirés. Si le cercle de sa mère avait été plutôt philosophique et politique, chez elle fréquentaient surtout les artistes, peintres, musiciens, poètes, et les voyageurs. Mrs Duff-Gordon était attirée par l'Orient et Kinglake, l'auteur d'*Eothen*, était un des habitués de la maison.

Mais il n'était pas le seul, et Layard, l'explorateur de Ninive, de Haxthausen, l'auteur d'un livre sur la Russie, d'autres encore étaient connus des Duff-Gordon. Thackeray, Dickens, Peacock, Tom Taylor, Mrs Tom Taylor et Mrs Nassau Senior, musiciennes de talent, Watts, Millais, tels étaient quelques-uns de leurs hôtes, sans compter des femmes spirituelles et belles, comme Mrs Norton, la petite-fille de Sheridan. Lady Duff-Gordon, elle-même, unissait l'intelligence à la beauté. Meredith, dans les portraits qu'il a tracés d'elle², insiste sur le haut détachement de cette femme supérieure, et son humour.

De son père, dit-il, elle avait hérité l'esprit de justice et sa délicate conscience le tournait vers elle-même autant que vers le monde... Tous ses intimes savaient qu'elle ne pouvait dépasser dans l'éloge la note juste, dans le blâme, la note charitable, alors même que le jeu constant de son humour aurait pu la tenter d'exalter ou de diminuer plus que de raison. Mais

1. Cf. *Die Heim-Kehr*, 15.

2. Cf. *E. H.*, — Lady Jocelyn est Lady Duff-Gordon, — et l'Introduction aux Lettres de Lady Duff-Gordon (1902).

si, pour dissiper une absurdité, le « gros mot »¹ était requis, elle pouvait le prononcer, à la façon d'un juge, avec le même calme et la même autorité.

D'une beauté radieuse, « brune de cheveux et de sourcils, avec un teint brillant », prompte à la répartie, pénétrante et cultivée, elle eut naturellement une foule d'adorateurs. Comme elle savait convertir les meilleurs d'entre eux en amis sûrs, l'anecdote qui suit en fournit l'exemple :

Un illustre étranger discutait en tête-à-tête avec elle un sujet abstrait quand brusquement il fléchit un genou pour protester, subjugué ; en cette posture, il se sent la tête doucement caressée, tandis que, bienveillante, la dame continue l'argument jusqu'à ce que le remède administré à son air d'imploration douloureuse l'eut forcé à se lever et à reprendre la conversation permise d'une bouche contrainte au rire. L'humour, comme arme défensive pour une belle femme, est sans doute le meilleur moyen de ramener des suppliants au bon sens².

Ne retenons que ce trait pour l'instant : Lady Duff-Gordon, admiratrice de Goethe, de Molière, de Peacock et des Mille et une Nuits, unissant une intelligence équilibrée à « un cœur d'or », et la sérénité philosophique au sourire de la Comédie, complète admirablement pour Meredith l'influence de Peacock et de Mary. Dans son salon aristocratique et simple, il voit le meilleur monde, celui qu'il peindra plus tard, et notamment cette femme spirituelle et belle dont il fera Diana, Mrs Norton. Elle avait alors quarante ans sonnés, mais sa beauté mûre était admirable : des cheveux d'un noir de jais, de grands yeux aux longs cils, un nez droit, une bouche sinueuse et mobile, avec des dents magnifiques. Consciente de sa beauté, elle était en même temps remarquable par le charme de ses manières exemptes d'affectation. Les images de poète, les traits d'esprit glissaient de ses lèvres naturellement. Veut-elle évoquer les yeux d'une princesse qu'elle a rencontrée ? « Imaginez, dit-elle, des étangs

1. En français dans le texte.

2. *M. P.*, pp. 59-64.

entourés de feuilles mortes par une chaude nuit d'été avec des étoiles qui s'y mirent ». Elle avait commencé par la poésie, mais se tournait alors vers le roman. Durant l'hiver de 1850-51, elle travaillait à *Stuart of Dunleath* — récit voilé des souffrances que lui faisait endurer un mari indigne. Depuis quinze ans, elle réclamait en vain le droit de vivre seule ou le divorce. The Hon. G. N. Norton lui refusait l'un et l'autre. La société londonienne était partagée en deux camps : les partisans, les détracteurs de Mrs. Norton. Lady Duff-Gordon était des premiers. Elle la considérait comme une sœur (ses enfants ne l'appelaient que Tante Caroline (Aunt Carrie) et refusait d'aller dans les grandes maisons de Londres où son amie n'était pas invitée. Si Lady Duff-Gordon incarnait l'humour, Mrs Norton pouvait personnifier l'esprit, l'esprit irlandais le plus vif et le plus spontané, et elle fit sur Meredith une impression profonde. Elle devait lui inspirer, trente ans après, un de ses romans les plus célèbres : *Diana of the Crossways* qui, certains passages exceptés, est un vrai roman à clef. Diana, c'est Mrs Norton, son amie Lady Dunstane, c'est Lady Duff-Gordon. Meredith lui-même s'est représenté dans un coin du tableau sous les traits du jeune poète Arthur Rhodes que la romancière encourage de ses conseils.

Mais le roman ne doit pas nous faire perdre de vue la réalité : Lady Duff fut la protectrice véritable du jeune homme. Elle aida sa timidité — ou plutôt sa nervosité — à s'habituer au monde, car elle savait « prendre sous sa protection ceux qui par excès de sensibilité restaient silencieux ».

Malheureusement la santé de Lady Duff-Gordon se mit à décliner vers 1859, à la mort de son père, et l'obligea à chercher au Cap d'abord, puis en Égypte un climat lui permettant de lutter contre la maladie. Elle s'éteignit le 14 juillet 1869, après avoir rédigé elle-même le télégramme annonçant sa mort, et fut pleurée des pauvres Arabes du Caire et de Thèbes. Plus de trente ans après, Meredith écrivait :

« Lucie Duff Gordon était de ces femmes dont un homme âgé peut dire qu'on ne rencontre leur pareille qu'une ou deux fois dans une vie » ¹.

L'influence de Lady Duff-Gordon vint renforcer celle de Peacock et de Mary et l'élargir. Elle montre au jeune homme, elle aussi, la vertu de l'humour et du bon sens ; et comment on peut admirer Goethe et Heine, les Mille et une Nuits et Molière. Elle n'a pas les préjugés de Peacock, elle n'en a pas non plus la culture hellénique, mais elle fait comprendre à Meredith, s'il ne l'a déjà compris, qu'il doit demander à la France le complément de sa nourriture. Il va lire désormais nos moralistes et nos critiques, nos romanciers et nos poètes. Rachel vient à Londres et il la voit dans une tragédie de Racine. Musset le charme et il fait son profit de Sainte-Beuve et de Saint-Marc Girardin.

Ce qui caractérise Meredith en ces années d'apprentissage, c'est qu'il s'enrichit perpétuellement, sans rien rejeter ni renier. De même qu'il continue à voir Charnock et Horne, qui sont pourtant d'un autre monde et qui ne plaisent guère à Mary, de même il conserve à Tennyson et Southey une admiration que son beau-père est loin de partager. De même son enthousiasme pour les grandes idées de 1848 demeure, comme en témoignent quelques poèmes publiés dans *Household Words* ou dans son volume de 1851.

1851 ! C'est l'année de l'exposition universelle de Londres, et dans le *Congrès des Nations* ² Meredith salue l'ère nouvelle qu'elle inaugure : trophées du passé, souvenirs de guerre, rentrent dans l'ombre : ils correspondent à l'enfance de l'humanité, « lorsqu'elle n'avait pas encore bu la sagesse aux sources de la Raison ». Ce qu'on contempera dans le palais de cristal qui s'élève, ce sont les triomphes pacifiques de tel ou tel pays, c'est la grande fraternité humaine. La même idée est exprimée sous une forme sym-

1. *M. P.*, *loc. cit.*, p. 64.

2. *The Congress of Nations. Household Words*, 8 mars 1851.

bolique dans le *Rameau d'olivier* ¹. C'est le nom d'un navire ainsi baptisé parce qu'une colombe a laissé tomber sur le pont, le jour de son lancement, une branche de l'arbre pacifique. Il est sur les flots, luttant joyeusement contre eux, transportant des richesses d'un point du globe à l'autre, unissant les peuples. Le Commerce et la Science, dans la pensée de Meredith, amènent la fin des guerres — le bonheur fraternel des hommes, dans la prospérité, dans la paix.

L'Angleterre est destinée à montrer aux hommes le chemin du progrès. Sa vraie grandeur est encore à venir, bien que dès maintenant elle présente à tous les hommes « une main aimante, un phare dans la nuit, un port libre de droits ». Sa Reine, « dont la couronne est maintenant l'étoile d'espoir et de paix » est saluée par lui en sujet fidèle — mais il salue aussi avec enthousiasme la France qui mérite, à défaut d'un bon Roi, une République vierge ; la noble Hongrie, la fière Italie, la Pologne, et là-bas, à l'Ouest, les États-Unis d'Amérique, « ces hommes libres dont les espoirs sont les nôtres » ².

Ces vers de Meredith, enfants non reconnus ou désavoués, ne valent ni plus ni moins que ceux de Mackay, ou Gerald Massey, aujourd'hui oubliés, mais ils expriment des idées ou des sentiments qui survécurent aux circonstances. Ils respirent un enthousiasme pour l'humanité, la science et le progrès qui devait paraître à Peacock presque Shelleyen. Peacock, lui, bien qu'ayant reconnu que rien ne se faisait en ce monde sauf grâce à « l'ardeur désintéressée de quelques enthousiastes », n'était pas, comme le dit excellemment son biographe, Dr. Van Doren, un « homme de passions violentes ». Et comme il avait agi à la manière d'un frein sur Shelley, de même essayait-il de modérer son gendre. Mais celui-ci suivit son destin ; et peut-être ne faut-il pas, pour être grand créateur, arriver trop vite à la philosophie, au contraire garder en soi des éléments de contradiction et

1. *Poems* (1851), P., I, pp. 11-15.

2. *Britain et A Wassail for the New Year* (Un toast pour l'Année Nouvelle) dans *Household Words*, 22 nov. 1851 et 3 janvier 1852.

de lutte. En Meredith sont éveillées, à côté du sentiment, de l'imagination, de l'intuition, des facultés d'observation et d'analyse auxquelles Peacock vient ajouter son exemple et montrer le parti que peut en tirer le génie comique. Il prouve aussi que la Comédie n'est pas hostile à la Poésie la plus lyrique. Dès lors, on conçoit que Meredith ait dédié son premier volume de vers « à T. L. Peacock Esq., avec la profonde admiration et l'affectueux respect de son gendre. »

D'ailleurs, pour témoigner à Horne sa gratitude, autant que pour indiquer l'esprit de son recueil, il avait mis en épigraphe cette prière d'Orion à l'Aurore :

Eos, déesse bénie du matin, daigne entendre — l'aveugle Orion priant sur la colline, — et de ton haleine embaumée envelopper son esprit. — Que l'or doux de ta main brillante — passant sur ses paupières lourdes, scellées du poids de mainte nuit et de jours pareils aux nuits — lui donne des sensations aussi aiguës que celles de l'enfant nouveau-né — et qu'ainsi il puisse apprendre à contempler aussi purement — le visage de la Nature... — Ses yeux aveugles pleurèrent ¹.

1. *Orion* — *Livre III, Ch. I*, p. 102 de la 1^{re} édition.

CHAPITRE V

SHAGPAT RASÉ

(1855)

« La supériorité d'un génie s'atteste par cette faculté d'acquérir, qui sait tout s'assimiler sans que le fond même de sa personne, ce qu'on appelle le caractère, soit entamé en quoi que ce soit, mais au contraire de manière qu'il en reçoive plus de relief et plus de force... »

(*Lettre de Goethe à G. de Humboldt, 17 mars 1832.*)

Écrivant à Charles Ollier ¹ (le même qui avait édité Shelley et Peacock) en juillet 1851, George Meredith trahit son désappointement de l'accueil fait par la presse au « premier-né de sa Muse ! » :

Je me préparais à rencontrer de l'injustice et du mépris, sachant que le petit choix représenté par mon volume n'était que l'avant-garde d'une meilleure œuvre à venir, sachant aussi que la critique la plus scrupuleuse ne pouvait guère être plus sévère que moi-même pour des fautes faciles à trouver ; sachant enfin qu'un nouveau volume de vers est pour la Presse un livre jugé...

Néanmoins, on aurait dû avoir quelque indulgence pour un débutant :

Les poèmes sont tous le produit d'une extrême jeunesse, et, à quelques exceptions près, du labeur. Qu'ils vivent, je ne le crois pas, mais ils rempliront leur but en faisant connaître mon nom à ceux qui regardent avec encouragement les jeunes hommes ardents à l'étude de la nature et décidés à persévérer jusqu'à ce qu'ils acquièrent la sagesse, l'inspiration et la maîtrise de soi du poète ².

1. Charles Ollier, né en 1788, mourut en 1859. Il avait un fils à peu près contemporain de Meredith.

2. Let. citée dans Hammerton : *G. Meredith in anecdote and criticism*, p. 8.

Plus cruelle est sa déception, plus profond son examen de conscience. Il met bas toute vanité, avoue, avec une amère modestie, le labeur que lui ont coûté ses vers, et, secouant les regrets vains, tourné vers l'avenir, affirme sa volonté d'être un jour, comme Goethe, riche en sagesse, inspiré, maître de lui-même.

Pour les débutants, en effet, l'année, la saison, n'étaient guère propices. L'exposition universelle de Hyde Park, avec son immense palais de cristal, inauguré en 1851, attirait tous les regards. Une soif de vie extérieure, un besoin de contempler la prospérité de l'Angleterre et de l'Empire, semblaient posséder le public britannique. Il avait son panégyriste, presque trop éloquent, en Macaulay, son poète, presque trop harmonieux, en Tennyson, qui venait de succéder à Wordsworth comme lauréat, et qui s'efforçait de plus en plus d'associer la poésie au mouvement des idées contemporaines. Quelle attention pouvait-il prêter à l'œuvre d'un débutant ? D'ailleurs, la seconde moitié de l'année apporta la douceur de quelques compliments : Tennyson déclara qu'il admirait *l'Amour dans la Vallée* au point de s'en répéter les cadences dont il enviait la trouvaille à Meredith. William Michael Rossetti, le critique du jeune groupe préraphaélite, écrivit en novembre ¹ un article sur les poèmes du jeune auteur qu'il comparait à Keats, louant leur chaleur — « chaleur d'émotion et jusqu'à un certain point, d'imagination », leur jeunesse, et la noble sensualité de *l'Amour dans la Vallée*. Son frère, Dante Gabriel, montrait plus d'enthousiasme, disant de la strophe où l'aimée s'éveillant à l'aube, « pure de la nuit et parfaite pour le jour », évoque des images de blancheur liliale : « si le blanc est la couleur propre de la poésie, nous avons là une véritable virginité de blancheur ! » Enfin, Charles Kingsley, dans un article sur *la Poésie de l'Année*, consacrait plusieurs pages aux Poèmes de George Meredith. Après avoir dit tout le bien qu'il pensait des chants d'amour, dont certains lui rappelaient Herrick, un Her-

1. Dans *The Critic* du 15 novembre 1851.

rick plus profond de pensée et de sentiment, et des Pastorales où il notait une sincère peinture de paysage (et la sincérité mène à la grandeur), il citait les trois premières strophes d'*Amour dans la Vallée*, en exemple d'un jaillissement vivant et vraiment poétique, puis en venait aux conseils. Pour faire fructifier les germes de poèmes qui sont en lui, Mr Meredith doit apprendre à manier le sécateur, et à tailler sans pitié les pousses adventives. Un luxe de détails gâte le charmant poème de *Daphné*, qui pour la richesse de la description peut rivaliser avec Keats, mais la forme choisie est mal adaptée à l'intention de faire apparaître le sens profond du mythe. Il y a là une beauté corregiesque de dessin et de sentiment, mais Mr Meredith devrait aller à la Galerie Nationale, et regarder longuement, avec toute la pénétration dont il est capable, le *Mercure et Vénus* ou l'*Agonie au Jardin*, ou la copie de la *Madeleine*, « pour voir comment un maître compose un tableau, lui donne l'unité de ton et d'atmosphère ». En terminant, Kingsley chicane Meredith sur l'emploi de certains adjectifs (tels que languorous, innumeros,) qui bien qu'employés par Keats ne sont pas anglais, et sur le choix de certains mètres ambitieux, dont il n'a pas la parfaite maîtrise¹.

Cette critique de l'auteur de *Yeast* et d'Alton Locke était sincèrement amicale, beaucoup moins pédante et beaucoup plus précise que celle de William Michael Rossetti. Mais, hormis une allusion transparente au christianisme viril et à la noblesse de Maurice et Kingsley dans *Richard Feverel*, nous ne savons rien des rapports de Meredith et des « Muscular Christians ». Ses sympathies allaient plus naturellement aux artistes de sa génération, aux Rossettis : Horne, qui avait fait en 1850 la connaissance de William Michael, put le mettre en relation avec les Pré-Raphaélites, lui faire connaître tout au moins la doctrine du *Germe*, revue mensuelle de littérature, de poésie et d'art, fondé par des artistes dont le plus vieux n'avait pas vingt-cinq ans.

1. *Fraser's Magazine*, déc. 1851. *This Year's Song Crop*, by Ch. Kingsley.

Les seules œuvres d'art dignes de ce nom sont celles qui jaillissent de l'âme même de l'artiste ; celui-ci ne doit travailler *ni pour le succès ni pour une fin morale*, mais pour exprimer ses *pensées et ses émotions*, après une *étude ardente de la nature et de ses aspects*.

Telle était la doctrine dite préraphaélite, par mépris non de Raphaël, mais de ses imitateurs, et pour marquer la rupture avec une tradition sans vie, une diction froide et académique. Les P. R. B. (pre-raphaelite brothers) s'inspiraient des primitifs, de Giotto et de Benozzo Gozzoli ; en poésie, puisaient aux vieilles ballades et à Spenser, et se rattachaient à Keats. « La poésie anglaise était morte avec Keats », déclarait Dante Gabriel, dont une sépia de 1848 s'appelle *La Belle dame sans Merci*. Millais peignait en 1849 *Isabella et Lorenzo*, et pour son premier tableau exposé Holman Hunt s'inspirait de *la Veille de Saint Agnès*. Ce goût montrait bien les tendances de ces néo-romantiques : ils voulaient à la fois plus d'art et plus de sincérité, la passion s'exprimant dans des formes belles et l'imagination stylisée par la passion. Plus de sincérité surtout et c'est pourquoi Browning était salué « le plus grand des poètes modernes » par William Michael. Dans un âge positif et en réaction contre lui, ils avaient le courage de se dire poètes, de proclamer les droits de l'inspiration passionnée et le culte de la beauté pure.

Dans leur milieu soufflait vraiment l'esprit créateur ; les arts y fraternisaient ; les peintres lisant les poètes et faisant des vers, les poètes regardant les tableaux, cependant que Ruskin, drapé aux grands plis de sa prose harmonieuse, commentait, blâmait, louait, exhortait les uns et les autres, — et le public — éloquemment ¹.

Meredith en ses années de Londres, et encore depuis son mariage, faisait son éducation artistique, d'abord avec ces habiles contemporains : Ward, Frith, Egg, Wallis et Leighton, avec le vieux Turner et le jeune Watts, puis avec les révoltés : Hunt, Millais, Rossetti. A visiter les musées et les ateliers ses sens subtils s'aiguïsèrent,

1. Le 2^e volume des *Peintres Modernes* est de 1846. *Les Pierres de Venise* paraissent en 1853.

apprirent à discerner des effets, des valeurs nouvelles, à jouir de la forme humaine, des nus, des mouvements gracieux, des raccourcis puissants. Plus tard en Italie, il goûtera Giorgione, le Titien, Véronèse. Dès maintenant, c'est un poète pour lequel non seulement la nature, mais encore l'art existe, et surtout musique et peinture. Et, soit qu'il ait subi l'influence des pré-raphaélites avec lesquels il a des affinités, soit que l'esprit du siècle ait agi semblablement sur lui et sur eux, l'œuvre à laquelle il travaille entre 1850 et 1855 manifeste un sens de la forme et de la couleur, un art symboliste par l'union du réel et du mystère qui étaient bien faits pour exciter l'enthousiasme de Dante Gabriel Rossetti. A chaque page de *Shagpat Rasé*, l'œil est enchanté par le chatoiement des étoffes, le ruissellement des gemmes, le reflet des eaux, l'éclat des fruits et des oiseaux dans les arbres, la beauté de la forme humaine. Tantôt on pense à certaines miniatures persanes, tantôt aussi à des compositions de Rossetti, ou de Burne-Jones, comme en ce début de récit :

Au pied d'un grand mont du Caucase, s'étend un profond lac bleu : près de ce lac, un nid de serpents sages et antiques. Or une damoiselle avait accoutumé de longer le lac, à la prime aurore, pour aller des tentes de sa tribu aux pâturages des troupeaux. L'arc blanc de ses pieds foulait le doux et vert gazon en bordure du lac, cependant qu'elle dénouait ses cheveux, le front penché vers l'eau, puis comme en un clair miroir les tressait autour de ses tempes et derrière ses oreilles : et, ce faisant, riait.¹

Résultat, vraisemblablement, d'une évolution parallèle de Meredith et de Rossetti, l'art qu'on remarque dans *Shagpat Rasé* est souvent voisin de l'art des Pré-raphaélites, le rêve de beauté passionnée qui s'y exprime est souvent du même ordre, autant que le permet l'Orientalisme du sujet. *Shagpat Rasé* est en effet un « divertissement arabe ». Meredith est allé à l'Orient comme Rossetti est allé à l'Italie, par un même besoin romantique d'imagination, qui les poussait à chercher la couleur et les images à des sources neuves : Dante et les Trécentistes

1. *Shagpat Rasé* : Histoire de Bhanavar.

dans un cas, les Mille et une Nuits dans l'autre, sans rien abdiquer de leur originalité. C'est une Mille et Deuxième Nuit que Meredith a voulu écrire, opérant une fusion de l'Orient et de l'Occident, et de bien plus encore, comme le montrera une étude du conte et de ses sources.

Un jeune barbier, Shibli Bagarag, très pauvre, très ambitieux, a conçu le dessein de raser Shagpat. La présence d'un cheveu merveilleux parmi son abondante toison confère à ce tailleur d'habits un prestige extraordinaire. Les humains se prosternent, sans savoir pourquoi, devant lui : quiconque ose approcher de sa personne dans une intention hostile est sacrilège et bâtonné comme tel. Tel est le sort premier de Shibli Bagarag, qui a rêvé de libérer les hommes de leur servitude, par la vertu de son seul rasoir. Il ne réussirait jamais en son entreprise sans Nourna bin Nourka. Cette enchanteresse enchantée lui est apparue sous les traits d'une sorcière affreusement vieille et ridée : « entre le nez et le menton, à peine la place d'un fil ». Elle lui fait accepter les rossées initiales — moyens de perfectionnement — et lui persuade de l'accepter pour fiancée. Un baiser la rajeunit et la transfigure. « Je ne suis pas ce que je suis, peut-elle déclarer, mais ce que je serai. » Elle lui révèle la grandeur de l'entreprise à laquelle il s'est voué, l'aide à s'assurer les Trois Charmes indispensables, puis à travers des tentations et des épreuves où il trébuche souvent, à parvenir jusqu'au royaume souterrain d'Aklis. C'est là que se trouve le Glaive, qui seul est capable de trancher l'Identique, et les fautes de Shibli Bagarag manquent encore de le faire échouer. Il s'en empare toutefois, et la seconde et dernière partie le montre accomplissant, malgré Karaz, Génie du mal, et la Reine Rabesquourat, maîtresse des Illusions, le grand exploit qui libère les hommes.

On voit que *Shagpat Rasé* est « construit » : l'auteur sait où il va, mais un récit se déroulant avec une inflexible rectitude ne serait guère oriental. Aussi nombre d'histoires, de contes, d'apologues supplémentaires viennent-ils sinuer son cours, faire jouer leurs arabesques autour de

la branche maîtresse. Shibli Bagarag est un remarquable conteur, et il ne résiste pas au plaisir de répéter un beau conte, comme celui de Bhanavar, qui représente environ un quart du volume. Son beau-père, le vizir Feshnavat, est également loquace, et pour faire comprendre au futur Maître de l'Événement que le temps presse et ne doit pas s'écouler en vains bavardages, il lui raconte le châtimement que Shapesh le Persan infligea à Khopil le Constructeur. Ces interruptions, cet humour, sont tout à fait dans l'esprit des Mille et Une Nuits.

C'est bien en effet l'esprit des Mille et Une Nuits qu'a retrouvé Meredith et qui empêche son œuvre de ressembler à un pastiche. Son imagination d'enfant s'était nourrie des visions orientales, comme nous l'avons vu au premier chapitre. Harry Richmond et son père lisent ensemble les *Nuits Arabes*, « ou plutôt mon père me les lut, traduisant fréquemment en acte au cours de nos promenades certains incidents ».

L'omission d'un devoir était l'oubli fatal de saupoudrer de poivre les tartes à la crème ; si mon père m'interrogeait sur mes leçons, il était le magicien redoutable auquel il fallait restituer l'anneau et la lampe... Nous avions tout à fait pris l'habitude de rencontrer de belles Persanes. Il s'écriait fréquemment que nous ressemblions à plus d'un titre aux trois Calenders. Pour me divertir, durant la convalescence d'une rougeole, il engagea un jour un acteur dans un théâtre, lui mit une serviette au cou, le fit asseoir, lui barbouilla le menton de mousse savonneuse et joua avec lui le rôle du Barbier : jamais je n'ai tant ri. La pauvre Miss Waddy se tenait les côtes et haletait sans cesse : Oh ! Monsieur ! Oh ! tandis que le Barbier, laissant le jeune homme à demi rasé s'élançait dans la pièce voisine sous le prétexte de consulter son astrolabe, et nous l'entendions proclamer la hauteur du soleil et demander à l'astre s'il consentait à laisser raser plus avant l'impatient jeune homme : et il rentrait, paraissant rassuré de connaître l'opinion favorable du soleil et bavardant à une vitesse incroyable, plein de l'affairement du barbier. (*Harry Richmond*, ch. IV.)¹

Ce ne fut pas Lady Duff-Gordon qui, comme l'indique Mrs Ross, donna l'amour des Mille et Une Nuits à Mere-

1. *H. R.*, pp. 38-39. et *Mille et une nuits* (trad. A. Galland) 30^e, 119^e, 120^e, 161^e, nuits.

dith : celui-ci l'avait déjà ; il avait vécu, avant Neuwied, en termes d'intimité avec Aladdin et la Princesse Peribanou, et, après Neuwied, il avait goûté naturellement des œuvres orientales ou semi-orientales, comme le *Divan* de Goethe, et tels pastiches amusants de Thackeray, dans *Punch* ¹. Nous avons vu les échanges de plaisanteries, dans le *Monthly Observer*, entre lui et Alreschid Koomez. Mais ce fut peut-être Lady Duff-Gordon qui fit connaître à son jeune ami la traduction nouvelle des Mille et Une Nuits faite par Lane en Égypte entre 1839 et 1843. Cette traduction, d'un style teinté d'archaïsme, donnait une excellente idée de la vraie manière orientale ². Elle était aux traductions anglaises antérieures ce que la version du Dr Mardrus est à l'œuvre d'A. Galland. Copieusement illustrée, elle contenait, outre d'innombrables vignettes et gravures, une quantité de notes où Lane avait condensé avec humour sa longue expérience des gens et des choses d'Orient.

Meredith relut donc les Mille et Une Nuits, jouissant en artiste de tout ce qui avait donné l'essor à son imagination. Il sentit ses affinités avec l'Arabe subtil dont l'extrême délicatesse nerveuse explique l'exaltation romanesque et passionnée, la grâce dans la tristesse, le rire prompt, l'amour voluptueux de la beauté féminine, des parfums, des pierres précieuses, de tout ce qui brille, chatoie, vit dans la lumière. Il apprécia en humoriste la bouffonnerie ou la drôlerie de certains contes qui, comme John Payne le remarque, font penser « tantôt à la farce rabelaisienne, tantôt au burlesque de John Heywood, tantôt à Boccace, tantôt à Sganarelle », comme il goûta les apologues, citations de poètes, allusions symboliques par où s'exprime gravement, sous les arabesques d'une folle fantaisie, la

1. *The Legend of Jawbrahim-Heraudee* (*Punch*, 18 juin 1842) *The Ghazul* (id., 5 juin 1847).

2. Voici un exemple à la fois d'archaïsme et de sagesse sentencieuse :

« The blear-eyed escapeth a pit into which the clear-sighted falleth ;
And the ignorant, an expression by which the shrewd sage is ruined, »
(*Lane's Arabian Nights*. Vol. I, p. 297).

sagesse des générations. C'est ce double élément d'humour et de poésie qui caractérise *Shagpat Rasé*.

Meredith, en allant à l'Orient, suivait son instinct sans doute, mais aussi recueillait l'héritage d'une tradition littéraire déjà longue¹. Sans parler de la Bible, l'Angleterre s'était nourrie depuis le début du XVIII^e siècle des *Nuits Arabes*. De 1707 à 1718, cinq éditions des *Arabian Nights Entertainments* avaient été absorbées par le public. Addison lut ces contes, goûta leur humour et s'en inspira largement pour certains numéros du *Spectator*. S'il n'avait pas lu Galland ou ses traducteurs, la célèbre *Vision de Mirza* eut-elle été écrite ? Et Johnson aurait-il confié à Rasselas, prince d'Abyssinie, le soin d'expliquer et de justifier ses conceptions morales ? Le XVIII^e siècle est tourné vers l'Orient dont il apprécie surtout la sagesse. Les Romantiques vont en sentir surtout la poésie, le charme fait de couleur pour les uns, de merveilleux pour les autres. Tous, Wordsworth, Coleridge, Southey, Scott, Byron, Moore, Keats et Shelley ont, en quelque manière, témoigné du charme exercé sur leur imagination par les Mille et Une Nuits, ou par le conte arabe de Beckford : *Vathek*².

Le calife Vathek « fort adonné aux femmes et aux plaisirs de la table », n'est pas seulement un despote magnifique et voluptueux. C'est un impie, tourmenté par l'insolente curiosité de pénétrer dans les secrets du Ciel », enivré de sa toute-puissance. Sans force contre les suggestions d'un horrible Giaour et les inspirations de sa propre cruauté, il est encore poussé au mal par les conseils de sa mère, l'ambitieuse Carathis. Il se hâte vers l'Enfer (le palais souterrain d'Eblis n'est pas autre chose) jusqu'à sa rencontre avec la belle Nouronihar, et sa passion pour elle. Un arrêt : le temps de la séduire, de la détacher de

1. Cf. F. Delattre. *De Byron à Francis Thompson* (Payot, 1913). Le second essai est consacré à l'*Orientalisme dans la littérature anglaise*.

2. Écrit d'abord en français. Publié à Paris et à Lausanne en 1787. Réimprimé avec une préface de Stéphane Mallarmé en 1876 et 1893.

son père, le pieux Emir, et de son fiancé, de lui insuffler sa propre ambition : et bientôt, accompagné d'elle, et rejoint par Carathis, il s'enfonce pour l'éternité au ténébreux royaume.

On conçoit l'admiration de Byron pour ce conte : par le caractère « ardent et inquiet du héros, ses goûts démoniaques, son orgueil indomptable, » par le ricanement de l'ironie voltairienne, par le lyrisme des descriptions, c'est du Byron avant la lettre. Mallarmé a noté ¹ « l'étrange juxtaposition d'innocence quasi idyllique avec les solennités énormes ou vaines de la magie : alors se teint et s'avive, comme des vibrations noires d'un astre, la fraîcheur de scènes naturelles, jusqu'au malaise ; mais non sans rendre à cette approche du rêve quelque chose de plus simple et de plus extraordinaire ». Par ces contrastes et cette étrangeté de rêve, *Vathek* est l'œuvre d'un romantique, si le ton est celui du XVIII^e siècle. Oriental, il l'est surtout par les détails de la mise en scène et par le goût de l'exagération, qui produit tantôt « le vertige » d'architectures à la Piranèse, tantôt la « bouffonnerie, irrésistible et ample » d'un acte individuel répété automatiquement par une, deux personnes, puis par une foule entière.

Il se peut que Meredith ait lu ce conte, mais rien, dans le fonds ni dans la forme, ne permet de l'affirmer. *Shagpat* imite presque toujours le style et la manière des conteurs orientaux, et si le ton moderne s'y glisse, c'est comme en sourdine. Beckford, par l'exagération, communique au récit une allure visionnaire ; Meredith, lui, rend plausibles l'invraisemblable et le merveilleux. Il exagère, pourrait-on dire, avec mesure : ce qui charme son imagination est moins un luxe millionnaire, et des effets grandioses ou de contraste, que les couleurs, la lumière, et la rapidité des mouvements. C'est ce qui l'a séduit dans l'Orient, et c'est par là qu'il orientalise. Il n'y a nul satanisme de décadence dans *Shagpat* : Meredith a fermé Byron pour ouvrir Goëthe : il a surtout écouté son cœur de poète amoureux, enivré de nature, et c'est ainsi qu'une pureté

1. Préface de *Vathek*, p. xii. Cf. pour les citations de Byron, *id.*, pp. xxxix et xl.

légère, une fraîcheur délicate comme d'un matin printanier circulent à travers les chapitres qui suivent l'Histoire de Bhanavar. De donner aux lacs des Serpents le nom de Carathis prouve assez sa liberté d'esprit à l'égard de Vathek, et l'ironie charmante dont il raille la crédulité des foules à l'avant-dernier chapitre s'explique sans le persiflage de Beckford aux dépens des derviches, santons et talapains. Enfin, on pourrait croire à une réaction de Meredith qui renverse la situation présentée par Vathek : après la descente aux enfers d'un monarque ambitieux et cruel, perdu par sa mère, l'ascension d'un barbier, aussi pauvre que le calife était comblé, mais aidé par Nourm, vers l'accomplissement d'un noble devoir — on pourrait y croire, s'il n'y avait entre Vathek et Shagpat, le *Thalaba* de Southey.

Thalaba le Destructeur (1801) est un récit mi-roman, mi-épopée en strophes inégales sans rimes, qui fut inspiré, occultement peut-être, par *Vathek*, de l'aveu de Southey, « par les Mille et Une Nuits, ou plutôt leur continuation ». Le héros qui donne son nom au poème, a été choisi par le Destin pour atteindre et détruire dans les cavernes de Domdaniel, royaume de la nuit « sous les racines de l'Océan », les esprits du mal, les puissants magiciens qui en veulent à sa race. Ils ont tué son père Hodeirah, et détiennent son glaive, qui sera l'instrument de leur perte. Ils envoient plusieurs d'entre eux pour découvrir et mettre à mort Thalaba, mais toujours celui-ci est sauvé par l'intervention du ciel. Après une enfance agitée de pressentiments entre Moath et sa fille Oneiza, il part un jour pour Bagdad, combat et défait Mohareb l'infidèle, rencontre un paradis sensuel, où il retrouve Oneiza, rompt le charme qui y tient enchaînés des milliers d'hommes, et épouse Oneiza. Le soir des noces, celle-ci meurt. Après une démence passagère, Thalaba reprend sa quête, est sauvé de la mort par Maimuna, magicienne soudainement convertie, puis, guidé par un oiseau vert, qui est la douce Laïla, arrive au Val de Simorg, où l'Oiseau des Ages lui indique la route de Domdaniel. S'étant lavé de ses péchés

dans la Source du Roc, il s'embarque sur un esquif magique, et, après une navigation enchantée, arrive parmi les Génies, s'empare du glaive paternel, renverse leur idole. Enfin, ayant pardonné au meurtrier de son père, il est ravi aux cieux où Oneiza, devenue Hourî, accueille son époux.

Cette donnée présente quelque analogie avec le thème de *Shagpat*. Dans les deux cas, le héros est l'élû du Destin, marqué pour détruire le mal, et triompher des embûches que les Afrits disposent pour l'entraver. Entre lui et « le Glaive » se dressent les tentations des sens. Certains détails de *Shagpat* peuvent être dus à des réminiscences de *Thalaba*, (comme le Faucon Parleur ou la navigation sur la mer enchantée) ou d'une autre épopée de Southey, *la Malédiction de Kehama* ¹. Car Meredith avait lu et admiré ces poèmes ; nous en avons la preuve dans ce quatrain de sa jeunesse qui essaye de définir la poésie de Southey :

Ardente comme un aigle qui vers l'empyrée indistinct
 Sans craindre la fatigue monte sans fin d'un vol royal !
 Majestueuse dans les voiles couleur de nuée de l'Orient balsa-
 [mique,
 Vois ! la Sublime Epopée s'avance, révélant la vérité la plus
 [humaine ²

Mais les divergences entre les deux conceptions sont encore plus frappantes que leurs rapports : car tous les prodiges, miracles et magies n'empêchent pas la destinée

1. Cf. *The Curse of Kehama* :

Two winged hands come in
 Armless and bodiless,
 Bearing a globe of liquid crystal, set
 In frame as diamond bright, yet black as jet.
 A thousand eyes were quench'd in endless night
 To form that magic globe ; for Lorrinite
 Had from their sockets drawn the liquid sight...

(XI — 8.)

et *Shagpat Rasé*. Les Artifices de Rabesqurat, pp. 154-157 de la traduction.

2. *P.*, I, p. 29.

Keen as an eagle whose flight towards the dim empyrean
 Fearless of toil or fatigue ever royally wends !

Vast in the cloud-coloured robes of the balm-breathing Orient,
 Lo ! the grand Epic advances, unfolding the humanest truth.

d'être intérieure pour Shibli Bagarag, alors qu'elle est surtout extérieure pour Thalaba. « Remember, Destiny hath marked thee from mankind », ces paroles reviennent comme un leit-motiv, et nous rappellent que le héros de Southey est un Saint, auquel la Foi, l'Espérance et la Charité donnent la victoire sur les tentations, la patience dans le malheur, une humble douceur dans le succès. Sur lui veille à tout instant la Providence. Shibli Bagarag, lui, est un homme ; fréquentes sont les rechutes de sa vanité, de sa présomption, de sa jeunesse. Là réside l'humour du conte, qui entraîne une différence d'exécution non moins grande que la différence de conception. Alors que le style est solennel chez Southey, qui demande au monde entier de lui fournir des comparaisons dignes de l'épopée, et qui abuse des figures de rhétorique, chez Meredith ton est celui du poème héroï-comique.

Étrange est son étoile, dit-il de Shibli Bagarag, elle le conduit à la fortune par le sentier des disgrâces, à la grandeur par les rossées !

Nous ne pensons pas que Meredith ait voulu se moquer de Southey, il l'admirait sans doute encore quand il conçut *Shagpat* mais la lumière comique qui émane de son œuvre jette sur Thalaba un reflet qui par instant fait paraître ce poème un peu ridicule.

Le seul fait de prendre un barbier pour héros indique l'ironie inhérente à la conception de *Shagpat*, qui autrement relèverait du mode épique, ou dramatique, comme le *Faust* de Goethe, le *Paracelse* de Browning, le *Festus* de Bailey, l'*Orion* de Horne. Meredith sentit que l'heure n'était plus aux grandes constructions solennelles : d'autres les avaient essayées. Browning avait étudié chez le médecin de la Renaissance « la passion en deux actes de toutes les intelligence supérieures qui ont assez de génie pour sortir des voies de leur temps, mais trop peu de force pour traverser, sans défaillir, toutes les épreuves inévitablement attachées à l'initiative du novateur »¹. Festus

1. J. Milsand. *Littérature anglaise et philosophie*, p. 118.

montrait l'homme triomphant du mal avec l'aide de Dieu. Orion était le héros de l'Action et le champion du Progrès. Meredith ne pouvait songer à reprendre ces thèmes à son propre compte. Tout était dit : et pourtant le sujet était sien qui retraçait le progrès d'un héros. Il le caressait depuis son enfance, alors qu'au sermon du Dimanche son imagination déroulait les aventures d'un Saint-George qui était lui-même, alors qu'il rêvait une destinée non vulgaire de « pics à escalader, d'abîmes à sonder ». Et puis il avait lu Carlyle.

Carlyle l'avait aidé à formuler ses ambitions, à préciser les vertus viriles que doit acquérir le Héros : l'endurance, le courage, la sincérité, « l'effort incessant pour discerner les vraies règles de l'Univers, en connexion avec lui-même et son but, et pour les suivre ». Après « les Héros », il avait lu *Sartor Resartus* et la fantaisie de Carlyle habillant à l'allemande son héros de la pensée, c'est-à-dire se déguisant en Herr Professor, car il y a beaucoup de lui-même en Teufelsdröckh, avait trouvé en Meredith un disciple préparé. Revenant de Neuwied à l'âge où l'on commence à critiquer la société, à se demander pourquoi ce qui devrait être n'est pas ce qui est, il avait apprécié le vigoureux humour avec lequel une feinte gravité philosophique déshabille tous les mensonges sociaux, cette puissante imagination créatrice de symboles, évocatrice de vie, et ces contrastes soudains de grotesque et de sérieux, de fini et d'infini qui font de *Sartor Resartus* un chef-d'œuvre unique et profond, avec des effets de clair-obscur à la Rembrandt. Il retrouvait d'ailleurs, dans la philosophie des habits, l'exaltation de l'âme vivante, seule réalité, de l'individu supérieur, en lequel et par lequel Dieu travaille pour l'humanité, héros de l'Intellect qui détruit les symboles morts vides de sens, et, crée des symboles véritables, vraies œuvres d'art, au moyen du Rire libérateur¹.

Les événements européens de 1848 et 49 secouèrent

1. Sur Carlyle, voir la riche étude de M. L. Cazamian (Bloud, 1913).

Carlyle de violentes colères, sous le coup desquelles il écrivit huit articles ¹ qui parurent de février à juillet 1850 et furent réunis sous le titre de *Latter-day pamphlets* (*Feuilles du dernier jour*). Leur style convulsé fit croire à plus d'une personne que Carlyle s'adonnait au whisky, mais Meredith dut goûter ce réveil du Titan, cette ironie sauvage, cet accent biblique apostrophant « les Éternités, les Silences divins qui n'habitent plus aux cœurs des nobles et des sincères », cette véhémence de prophète irrité accusant le sentimentalisme, « lâcheté de cœur ayant sa racine dans des idées vagues et clignotantes, méprisables comme des larmoiements d'ivrognes », et s'écriant :

Dieu lui-même hait le péché, d'une haine suprêmement authentique, céleste, éternelle ; une haine, une hostilité inexorables, inapaisables, qui font sauter les gredins, et finalement tous gredins, dans le néant noir, loin du soleil des choses — son chemin, comme le chemin d'un glaive flamboyant...

Comme il flagelle toutes les hypocrisies, morales, sociales, politiques, religieuses !

Le Christianisme n'est plus qu'un pauvre fantôme, fabriqué de « cants » défunts et de moderne sentimentalisme, formes sémitiques en pourriture, mortes et non enterrées, cette Phosphorescence se dresse.

Le gouvernement : enchevêtrement de mensonges ! « Où est-il, l'œil qui plongerait dans ces hideux labyrinthes, le cœur qui oserait agir », combattre notre grand, notre seul ennemi : « la Stupidité, les Ténèbres de l'Esprit — lesquelles ont plus d'une source, chaque péché une source, et probablement l'Égoïsme, la source principale ². »

Et Carlyle d'exalter à nouveau la toute-puissance et la nécessité de l'Intellect, la faculté intuitive de voir le vrai et de saisir le bien ³ : l'homme qui la possède est inévita-

1. *Le Temps présent*. — *Prisons Modèles*. — *Downing Street*. — *The New Downing Street*. — *Orateur de carrefour*. — *Parlements*. — *La statue de Hudson*. — *Le Jésuitisme*.

2. *Model Prisons*.

3. L. Cazamian : *Carlyle*, p. 225.

blement un « homme de noblesse, un homme de courage, de rectitude, de force pieuse, un envoyé du ciel ». Reprenant le thème des hommes divins traité en 1840, Carlyle redit que ce héros est enfanté dans la douleur :

Les Destinées sont opulentes et parfois envoient travailler dans le monde un homme qu'elles n'entendent pas rétribuer en argent. Et elles le frappent bénévolement d'afflictions cruelles et font tomber autour de lui son univers décoloré en ruines glacées, et de leur Dante peuvent faire un exilé errant, au lieu d'un podestat florentin à couche molle, si elles veulent tirer de lui une Divine Comédie. C'est même là leur procédé quand elles ont du travail pour un tel homme : elles le flagellent diversement, jusqu'à ce qu'il soit au ton voulu, parfois presque désespéré, afin qu'il puisse de désespoir chercher sa tâche et la trouver ; elles le poussent en avant, à bienfaisants coups d'étrivières, quand le besoin s'en fait sentir, et en fait elles ont secrètement décidé de le récompenser un jour par la bienfaisante mort, mais avec de l'argent, point ¹.

Relisons le premier chapitre de *Shagpat*, qui a pour titre *les Rossées* : nous y trouvons l'homme prédestiné qui pour devenir le maître d'un Événement, doit dépouiller sa vanité, accepter la leçon des faits, endurer la faim, la soif, être patient, faire servir l'épreuve à tremper sa volonté.

Quoi, dit Nourna à son fiancé, tu as reçu des coups et tu en refuses les fruits, qui sont résolution, force d'âme, inflexible austérité dans la poursuite de l'objet !²

Et de même, les vers souvent cités de la conclusion conseillent

l'humble acceptation des lanières cinglantes,

des coups qui changent en lions les hommes et leur donnent du cœur pour faire triompher l'esprit sur la chair ³. Là Carlyle, et peut-être Browning, semblent marier leurs expressions favorites, autant que leurs idées, à celles de

1. *Model Prisons*, pp. 54-55.

2. *Shagpat Rasé*, p. 18.

3. *Id.*, p. 237.

Meredith ¹. Dans le tailleur Shagpat, Meredith a représenté l'Humaine Stupidité — « mère maudite de tout le mal », dit Carlyle, et il aurait pu mettre en épigraphe de son œuvre les paroles du maître : « Comme l'humaine stupidité est la mère maudite de tout le mal, ainsi l'humaine Intelligence, à qui, et à qui seulement, la victoire et la béatitude sont promises ici-bas, seule y pourra remédier ». Il y a plus de Carlyle que de *Vathek* ou de *Thalaba* dans *Shagpat*. La conception fondamentale — du héros libéralement fustigé par le sort — est toute Carlyléenne et l'humour qui le déguise en sac-à-chiffons (*Bag-à-rag*) et qui prend pour type de la Bêtise une tête embroussaillée (*Shaggy pate*) ne l'est pas moins. On pense malgré soi aux sacs de notes en désordre qui contenaient la philosophie de Teufelsdröckh. Ce que ce dernier est à Carlyle, Shibli Bagarag l'est à Meredith. Cette œuvre de jeunesse est le *Pourana* (comme disait Renan de son *Avenir de la Science*) où il a versé pêle-mêle toutes ses idées, (qui sont pour une bonne part celles de Carlyle) en laissant à la fantaisie le soin de les produire. Et de même que *Sartor Resartus* est autobiographique, *Shagpat* l'est aussi dans une certaine mesure. Shibli Bagarag, c'est Meredith lui-même avec sa pauvreté, son ambition, ses rêves, sa vanité, son courage forgé par le sort. « Dans ma jeunesse, dira-t-il plus tard, je regardai l'avenir sous une grêle de coups » (*I looked out from under a hail of blows*). Son imitation de Carlyle est moins une parodie qu'un délicat hommage, une forme subtile de flatterie pour « le foyer ardent auquel il a allumé ce qui brûle de plus clair en son âme. » ²

En même temps, l'esprit comique, qui rayonne dans *Shagpat*, prouve une libération de Carlyle, un détachement capable de le juger, une indépendance qui refuse de se dire le disciple de personne et qui réclame le droit de sourire même de ceux qu'on aime le plus. Or les exagérations

1. Lo ! of hundreds who aspire, — Eighties perish, nineties tire. (Meredith). Cf. « One of the thousand arriving saved, nine hundred and ninety-nine lost by the way... » (Carlyle, *On heroes and hero worship*. The hero as man of letters).

2. Cf. *L.* p. 260.

des *Latter-Day Pamphlets* prêtaient à sourire. Tout en restant persuadé que rien de grand ne s'accomplit sans enthousiasme, Meredith se rend compte que la chaleur de sentiment peut faire délirer.

Il est devenu le gendre de Peacock dont la doctrine est que si le sentiment est facilement injuste, étant exclusif, l'intelligence n'est pas exclusive. Au contraire, une idée appelle l'idée adverse et le rôle de l'esprit consiste à percevoir le pour et le contre, impartialement. Nous devons nous défier de l'enthousiasme, proche parent du fanatisme, car si un enthousiaste, avec ses œillères, son obstination, son idée fixe, est simplement risible, le fanatique est souvent dangereux. Ainsi Peacock, ami de Bentham, dresse le rationalisme du xviii^e siècle, à la française, en face de la philosophie germano-coleridgienne de l'intuition ; et à l'humour allemand il oppose la comédie d'Aristophane ; aux éclairs du Sinaï la lumière de l'Olympe ; aux emportements d'une satire souffrante et passionnée le sourire moqueur de l'esprit comique. *Shagpat Rasé* est une synthèse de tous les courants divers qui convergent et se fondent alors en la pensée de Meredith, mais particulièrement de Carlyle et de Peacock. Certes l'acceptation de la Loi, — la Loi qui sort des Faits, qui est dure comme eux et comme les Fils d'Aklis, puissante comme la Science qui prévoit et pourvoit, forte comme l'expérience — est le dernier mot de la Sagesse selon Goethe et Carlyle. Mais il est une autre sagesse plus fine, éparse en mille aphorismes et citations de poètes imaginaires, une ironie qui fait des « êtres à idée unique » les sujets de Rakesurat, maîtresse d'Illusions, un mélange aristophanesque, ou rabelaisien, de poésie et d'humour, d'esprit et d'imagination, et tout cela se rattache à l'influence de Peacock.

Carlyle glorifie le rire, mais de tempérament il est pessimiste. Horne a conté joliment ¹ sa discussion avec Leigh Hunt sous les étoiles, « dont la merveilleuse harmonie chante un hymne d'espoir éternel », Hunt le croyait

1. Horne. *New Spirit of the Age* : Carlyle (en conclusion).

converti : Carlyle avait levé les yeux ; tous, en silence, attendaient sa réponse. Enfin d'une voix lasse, il dit seulement ces mots prononcés avec un fort accent écossais : « Eh ! it's a *sad sight* ! » Au fond, c'est un puritain : il croit à Satan, et sa religion, malgré l'influence de Goethe, est celle de John Knox.

Connais-tu, [dit-il dans *Sartor*] cette Adoration de la Douleur ? Son Temple, fondé il y a dix-huit siècles, gît maintenant en ruines, couvert d'une végétation parasite, habité par de tristes créatures dolentes ; néanmoins entres-y hardiment ; dans une crypte basse, sous la voûte des débris tombés, tu trouveras l'autel toujours debout et sa Lampe sacrée brûlant éternellement ¹.

Meredith a, malgré ses déceptions et ses souffrances, ou peut-être à causes d'elles, prononcé un acte de foi dans la Joie. Par Goethe peut-être, un peu de Spinoza est entré en lui : il croit que la joie est bonne, la tristesse mauvaise ; joie de tous les sens, résultant de leur exercice naturel, joie de l'esprit qui comprend, joie de l'âme dans l'union avec la nature et dans la création artistique, joie de l'effort, joie de la jeunesse, telle est l'affirmation de *Shagpat*, et cette joie est païenne. Sa philosophie ne repose pas sur une méditation de la mort, mais sur l'amour de la vie, et de l'action. Certes il reste du chrétien en Meredith, mais un chapitre de *Shagpat* montre à quel point il considère néfaste la vision de la mort omniprésente. Celui qui, comme Shibli Bagarag faisant flamboyer le Glaive d'Aklis devant la Figure Voilée, découvre l'Illusion universelle et nécessaire et le Néant de tout, celui-là est sans cœur pour l'action, perdu pour l'humanité. Seul pourra le sauver et le guérir un sommeil dans le sein de la Bien-Aimée.

L'amour de la Femme, voilà qui nous éloigne de Carlyle — non de Peacock, « partisan de l'hérésie que les femmes sont ou du moins pourraient être des êtres rationnels, si ce qu'on est convenu d'appeler éducation ne prenait pas le plus grand soin d'en faire le contraire » (Mé-

1. Traduction de L. Cazamian. (Cf. *loc. cit.*, p. 114).



lincourt). *Shagpat Rasé* témoigne du féminisme de Meredith : la volupté qu'on y trouve — comment n'y aurait-il pas de volupté dans un conte oriental ? — n'est pas la sensualité des Mille et une Nuits, mais la volupté propre de l'artiste devant la beauté. Pour le poète les impressions des sens dilatent l'âme jusqu'à la joie, et l'ivresse créatrice. Les nus que renferment certains chapitres (cf. par exemple, la fin du chapitre intitulé *Gourelka d'Oulb*) sont d'une exquise chasteté, spiritualisés par le lyrisme de la description. Shibli Bagarag — cela est très oriental — ne peut voir une vierge sans être « transpercé par les javelines de grâce et de beauté qui émanent d'elle », sans la contempler dans un transport de respect et d'adoration¹. Mais cette sensibilité au charme proprement féminin de la femme, est celle de Meredith, pour qui l'amour confine à l'exaltation poétique et doit éclater en chants, comme dans « Love in the Valley ». L'amour de Shibli Bagarag pour Nourna bin Nourka ne diffère pas de l'amour éprouvé par Meredith. Certes il plonge par ses racines dans le réel, dans la saine volupté sacrée, il est fait de caresses données et reçues ; mais il est fait aussi d'échanges spirituels, frémit aux souffles d'en haut et remplit tout l'entre-deux. Il commence par une camaraderie, d'où l'intérêt n'est pas exclu, pour se changer en une amitié vive et constante, où entrent la gratitude, l'admiration et le respect. Car Nourna joint à la beauté l'intelligence. Elle prend en main le faible Shibli et fait son éducation. Ce héros — ce n'est pas une des moindres ironies du conte — ne serait rien sans la Femme. Nourna inspire et guide son action, le stimule ou le retient. Loin d'elle, à chaque instant, il côtoie la ruine totale et l'effondrement ; à moins qu'une autre femme, comme la princesse Goulrevaz, ne le soutienne, en lui rappelant qu'il est le fiancé de Nourna. Lorsque, dans l'enivrement de son nouveau pouvoir, il a percé le mystère de la Figure Voilée, qui le sauve et le

1. Ne pouvant multiplier les citations, nous renvoyons le lecteur à deux descriptions : celle de Nourna bin Nourka dans *le Lys de la Mer Enchantée* (p. 129 de la traduction) et celle de Goulrevaz dans *Le Glaive d'Aklis* (p. 179, *id.*).

guérit encore, sinon la Femme ? A partir du moment où il s'éveille du sommeil au sein de l'Aimée, il est enfin lui-même pleinement, mûr pour l'action, et elle qui l'a choisi, qui l'a fait ce qu'il est, consent à n'être plus que l'instrument de ses décisions, réservant d'ailleurs sa propre intervention et le don de soi-même pour le triomphe du héros dans le combat final. Aussi, à « l'appréciation de sa suavité, joint-il le respect de sa sagesse », et devenu Sultan, il édicte des Lois pour la protection et l'exaltation des femmes, lois dont le sage a dit :

Que l'homme s'y conforme, une race plus brave
Naïtra, du sort maîtresse au lieu d'en être esclave !¹

Nourna bin Nourka, esprit, beauté, noblesse, amour, fidélité suprême, incarne donc l'idéal féminin de Meredith, tout comme Bhanavar incarne cet idéal inférieur, qu'il a dépassé, du romantisme dans la passion. Bhanavar ne se contente pas de la beauté dont elle est douée : elle veut le Joyau millénaire, bien qu'il soit péché de le porter, et qu'il doive coûter la vie à son fiancé. Elle devient par lui Reine des Serpents et d'une beauté merveilleuse. Beauté redoutable, « qui met en fuite la joie et la paix de l'esprit », qui entrechoque les désirs des hommes, et sème la mort sur son passage. Chaque année un amant meurt de son amour, sacrifice aux serpents du lac, rançon de sa magique royauté. Elle en souffre et en jouit, se livrant aux passions — serpents de la jalousie, de la vengeance, de la domination, de l'orgueil, jusqu'au jour où, renonçant à sa double royauté, elle jette loin d'elle la pierre maudite pour mourir aux bras de Ruark², le chef invincible, qui n'a été vaincu

1. *Shagpat Rasé* (Conclusion).

2. Ce nom de Ruark semble bien venir de Thomas Moore. — De Lallah Rookh pourrait-on croire ? Point, mais des *Mélodies irlandaises*. — Cf. le Chant de O'Ruark, prince de Breffin, — que son épouse abandonna pour un Saxon. — Meredith goûtait Moore et chantait volontiers alors *The legacy* (*Le legs*) : « Quand, dans la mort, calme je dormirai, — portez mon cœur à ma chère maîtresse... Qu'elle ne verse pas un seul pleur de tristesse — qui souillerait ce cœur si brillant et léger — mais demande aux raisins vermeils — de baigner la relique en un flot embaumé. »

que par elle. Certes la poésie voluptueuse et passionnée de l'Orient s'unit à je ne sais quelle mélancolie romantique de tragique fatalité dans ce merveilleux récit, triste et beau comme un clair de lune. Mais il y a plus : ces quatre-vingt pages contiennent, avec des intermèdes comiques, le drame shakespearien d'une évolution psychologique. Bhanavar devient la Femme-Serpent, comme Macbeth devient meurtrier. La passion est sa loi, et elle ne meurt que lorsqu'elle a accompli cette loi et que la roue a fait son tour — déroulant le poème du triomphe de la mort et de la fatalité. Nourna au contraire est liberté : de l'une à l'autre, la différence est de la comédie à la tragédie, de la raison à la passion, de la constance et de la joie à la torture sans fin du désir inassouvi.

Par l'importance donnée à la Femme dans ce conte oriental et par l'idée qu'il en manifeste, George Meredith affirme, inconsciemment peut-être, son originalité. Celle-là nous apparaît d'autant mieux ici que nous savons comment a germé dans son esprit l'histoire de Bhanavar la Belle. Mrs Janet Ross nous l'apprend dans ses souvenirs (*The Fourth Generation*, 1912). Ce fut au cours de la visite à ses parents de M. de Haxthausen, voyageur, orientaliste, auteur d'un livre sur la Russie, qui portait sur lui dans une pochette rouge suspendue à son cou la couronne de la reine des serpents.

« Les yeux brillants, avec force gestes, il décrivit son combat avec les serpents... Elle appelait ses sujets à son aide par des sifflements aigus et bientôt la terre grouilla de serpents. J'en tuai, j'en tuai sans arrêt, puis cherchai mon salut dans la fuite, poursuivi par des centaines de venimeux reptiles. Le possesseur de cette couronne... (petite excroissance osseuse à l'aspect d'ambre noir)... est chef et souverain de tous les serpents... »

Tout le long de ce récit fantastique, Meredith ne quittait pas des yeux M. de Haxthausen, et par la suite, un soir qu'il me ramenait chez mes parents, il me conta la merveilleuse histoire d'une Reine des Serpents, qui devint, dans *Shagpat Rasé*, Bhanavar la Belle ¹. »

1. M. de Haxthausen se trouvait à Weybridge en août 1849. Il serait intéressant de savoir si Meredith le rencontra cette année-

Nous prenons làsur le vif les démarches de l'imagination créatrice : l'étrange prolifération d'un fait dans une âme de poète. Le récit du voyageur trouve un esprit préparé par la lecture des Mille et une Nuits : des images y surgissent, les incidents en engendrent d'autres, s'expliquent par de nouveaux détails ; une réalité psychologique réclame sa part, s'installe et met l'unité : ainsi, à la manière de la vie, le conte naît, croît, se développe et s'ordonne « en quelque chose de riche et d'étrange », l'artiste n'intervenant que pour choisir, émonder, donner le rythme et la forme parfaite, mettre sa marque à ce qu'il touche.

Le style oriental et biblique, que s'est créé Meredith pour *Shagpat Rasé*, a eu l'effet d'une contrainte sur son exubérance et en l'obligeant à juxtaposer les images au lieu de les fondre, comme sa tendance l'y portait, a ralenti son mouvement. Mais l'arrêt, le repos, l'immobile existent à peine dans cette œuvre. Les paysages les plus immobiles, comme celui d'Aklis ¹, ont encore la chute d'un torrent pour faire ressortir le calme du reste. Et voyez la description du Glaive : il est animé de la pointe à la garde, laquelle est faite de « deux grands serpents vivants entrelacés avec des yeux comme des bijoux sombres et des peaux tachées de chatoiements, des points de feu dans leurs replis, et des reflets d'émeraude, de rubis, de topaze parsemant la garde tachée de sang ² ». Tous les objets, tous les êtres, ont ce frémissement, cette intensité de vie propre à Meredith qui est essentiellement un animateur, un créateur de mythes, comme tous les vrais poètes. La plupart des images sont évocatrices de mouvements : éclairs et flammes, cascades et vagues, vols d'oiseaux,

là, lors d'une première visite à Lady Duff-Gordon. Car il se peut fort bien que l'*Histoire de Bhanavar* ait été écrite en premier lieu, que son romantisme soit celui de Meredith et que *Shagpat* se soit développé autour de ce noyau.

1. Cf. *S. R.*, p. 158, et Pour le germe de la description, *les Mille et une Nuits* (57^e N.) lorsque le Prince Agib distingue « un château de cuivre rouge que les rayons du soleil faisaient paraître de loin comme enflammé. »

2. *S. R.*, p. 178.

essorts de génies. Ajoutez à cela les métamorphoses magiques qui mêlent tous les règnes de la nature et rendent incessants et soudains les passages de l'un à l'autre, le merveilleux oriental qui peuple l'air d'Efrits et de Djinns aux mouvements rapides comme les vibrations de la lumière, l'activité remuante du héros qui n'a d'égale que l'inertie de Shagpat, et vous pourrez vous faire une idée de la prodigieuse vie qui respire, court, vole et plane dans ce roman.

Cette vie si intense se communiquant au lecteur, celui-ci s'est demandé si elle se suffisait à elle-même, si l'on ne devait pas chercher un sens allégorique et moral à toutes ces images. La même idée est venue aux lecteurs de Rabelais, et aussi bien les sens profonds ne manquent ni au *Pantagruel* ni à *Shagpat*. Mais parler d'allégorie est une erreur que Meredith a déjà réfutée en se jouant, dans la préface qu'il mit à l'édition de 1865 :

Le subtil Arabe qui conçut *Shagpat* voulut dire infiniment plus, ou moins ; et je crois qu'ayant, dans sa sagesse, le simple dessein d'amuser, il essaya d'embrasser plus de Temps qu'il n'est possible de le faire au dispensateur profond des Allégories, créatures mortelles : celles-ci, pourêtre de quelque valeur, doivent être parfaitement claires, et, parfaitement claires, sont aussi peu séduisantes que les reptiles de Mrs Malaprop.

Telle est la conclusion de cette préface, ineffablement ironique, et ce même sourire d'ironie il nous a été donné de le surprendre sur les lèvres de Meredith, comme nous lui parlions en 1908 de *Shagpat Rasé* et de l'interprétation qu'en avait donné (en 1906) un clergyman écossais, le Rév. McKechnie ¹, de Glasgow. « J'avais une idée, bien sûr, nous laissa-t-il entendre, mais.. pas comme ça ! » Il ne précisa point, et il ne convient pas de trop préciser, ni de parler d'allégorie. Mais il est permis de voir dans *Shagpat* des symboles. Le symbole est à l'allégorie ce qu'une robe flottante et lâche est à un vêtement ajusté ². Pour le poète,

1. Dans un petit essai, qui est devenu en 1910 un volume : *The Shaving of Shagpat, Meredith's Allegory, interpreted by James McKechnie*.

2. Selon l'expression de G. Meredith lui-même. (*L.*, p. 454).

c'est une manière de montrer dans le particulier l'universel et « d'embrasser plus de Temps qu'il n'est possible de le faire dans l'allégorie », et cette manière ne répugnait point à Meredith, lecteur de Keats et des Grecs, « auteur de *Daphné*, admirateur de *Sartor Resartus* et d'*Orion* ¹.

Ce qui lui répugnait, c'était — refus bien concevable de la part d'un artiste — de mettre à nu l'armature de son roman. Elle transparaît, à la lumière de Carlyle, comme par la radiographie on peut discerner l'ossature d'un corps vivant. Shibli Bagarag, c'est le héros, humoristiquement habillé à l'orientale ; c'est aussi Meredith lui-même, déguisé en barbier, et conscient d'une haute mission. Sa fiancée Nourna bin Nourka (ce nom, nous disent les Orientalistes, veut dire Lumière, fille de la Lumière) est la Femme, à la fois raison et poésie. Grâce à son aide, grâce aux épreuves qui trempent son courage, le poète s'empare de l'arme forgée par la Science pour l'Action (le glaive d'Aklis) et sur la tête de la Bêtise tranche le cheveu qui commande les génuflexions, l'Égoïsme, source d'erreur. Sur ce thème si simple mais qui parlait à son humour, Meredith a laissé jouer son imagination, recréant des mythes (le cheval Garravin fait penser à Pégase, le poisson Karaz évoque la baleine de Jonas) inventant des symboles ou les renouvelant (puits de la vérité, lys de pureté, etc.), s'enchantant de visions poétiques. En même temps, les caractères se sont développés en vertu d'une vie propre, selon le principe de croissance qu'ils portaient en eux. C'est ainsi qu'à Nourna est venue s'opposer Bhanavar, la Femme-Serpent, et que Shibli Bagarag s'est révélé humain. Cette œuvre, qui semble toute tournée vers le dehors, est déjà d'un observateur ironique de soi-même sachant rire de ses propres ambitions déçues, sans pour cela les moins chérir, et d'une vanité « qui se pavane à travers l'avenir de ses jours et descend l'échelle de toute

1. Cf. Fitzgerald, *Préface au Rubayat*. Omar Khayam, Hafiz, Jelaluddin, Attar « employaient le Vin et la Beauté comme des images pour illustrer, — et non comme un masque pour cacher — la Divinité qu'ils célébraient. » Certains occidentaux y virent des allégories et des mysticismes. Cf. Rabelais : prologue de *Gargantua*, sur les « allégories » dans Homère et dans les *Métamorphoses* d'Ovide.

durée ». Moraliste donc, autant que psychologue, dont la sagesse, puisée aux sources de Goethe, Carlyle, Peacock, élaborée par ses réflexions et sa jeune expérience, fleurit en maximes, en pensées souvent pénétrantes et profondes, (sinon toujours neuves, du moins renouvelées par l'expression), en leçons d'énergie, d'endurance, de sincérité, d'adaptation intelligente et d'intuition subtile. Se connaître soi-même, étudier les hommes, fuir la vanité, craindre la crainte, se fier à l'esprit plus qu'aux sens, ces vérités reviennent souvent, sous forme d'aphorismes, exprimant la croyance implicite que la vie n'est pas un jeu, mais une chose sérieuse, et qu'on ne devient pas un héros sans un long travail de soi sur soi. Mais ce serait bien mal connaître l'artiste et la façon dont il crée que de s'imaginer qu'il a voulu être moraliste : il l'est en quelque sorte en dépit de lui-même, et parce que sa fantaisie ne se sépare pas de la réalité, et parce que Carlyle, duquel il procède, est un moraliste ¹.

Shagpat Rasé, terminé en 1855, marque un progrès considérable sur les *Poèmes* de 1851. C'est déjà l'œuvre de l'artiste « sage, inspiré, maître de lui-même » que Meredith voulait devenir. L'imagination créatrice et l'intelligence critique s'y fondent en une synthèse harmonieuse, avec tous les éléments divers qui font la complexité du poète : influences romantiques et rationalisme, plaisir artiste du jeu et croyance que la vie n'est pas un jeu, Carlyle et Peacock, Tragédie et Comédie, Orient et Occident. Et cette vivante complexité enferme le secret de l'avenir : Shibli Bagarag se réincarnera en d'autres héros, de Richard Feverel à Beauchamp, et il connaîtra

1. Les rapports de Carlyle et de Meredith exigeraient une longue étude, dont la place n'est pas ici, qui montrerait d'abord l'imagination de Carlyle convertissant tout en symbole, et ensuite les thèmes communs à Carlyle et à Meredith, par exemple l'apologie du silence (*Stump-orator* — et *Shagpat Rasé*, page 95), du Rire libérateur (*Sartos Resartus*. — *Shagpat Rasé*, p. 207 et pp. 231 sqq.), le danger du philosophisme sentimental (*Model Prisons* et *S. R.*, p. 294 : Le sage a réprouvé l'imprudente pitié), enfin la haine de l'apathie, du mensonge, des fausses idoles qui circule à travers toute l'œuvre des deux écrivains.

d'autres épreuves. Nourna bin Nourka aura de nombreuses filles, toutes plus charmantes, et il n'est pas jusqu'au petit Abarak qui ne fasse penser à Skepsey, dans *Un de nos Conquérants*. Une scène fameuse de *Lord Ormont*, quarante ans plus tard, est préfigurée dans ce passage de *Shagpat*, où l'on voit Shibli Bagarag nager dans la mer aux côtés de sa fiancée. Nous pourrions multiplier les exemples. Mais il y a plus : s'il est vrai, comme le croyait Shelley¹, que rien de ce que nous rêvons, parlons, écrivons, n'est sans influence sur notre destinée, ou comme le croyait Vigny, qu'une grande vie n'est qu'une pensée de jeunesse réalisée par l'âge mûr, l'histoire de Shibli Bagarag symbolise prophétiquement l'œuvre de Meredith, employée à détruire les mensonges et à trancher l'Identique par le glaive du bon sens, l'esprit comique, en même temps qu'à glorifier la Femme et à préparer pour elle des Lois meilleures.

1. ... In everything any man ever wrote, spoke, acted or imagined is contained, as it were, an Allegorical idea of his own future life, as the acorn contains the oak. (Shelley to Peacock, May 1820).

CHAPITRE VI

L'ÉPREUVE

(1856-1859)

« Les passions de l'âme et les affections du cœur
ne sont matière à poésie que dans ce qu'elles ont
de général, de solide et d'éternel. »

(Hegel.)

Meredith marié n'était certes plus le Shibli Bagarag famélique du premier chapitre de *Shagpat*, mais il ne cessait pas néanmoins d'être aux prises avec les difficultés matérielles. L'année 1851 avait vu fondre, avec une soixantaine de livres sterling, les espérances accumulées sur les poèmes. Les publications de George et Mary Meredith dans *Fraser's* et *Household Words* ne suffisaient pas à compléter les maigres revenus du poète : quatre-vingt livres environ. A la lutte difficile de l'année 1852 vinrent s'ajouter les tristesses. Mrs Meredith perdit sa mère. Bientôt Peacock invitait sa fille, de nouveau enceinte, à s'installer chez lui. Ce fut à Lower Halliford que, le 13 juin 1853, Arthur Gryffydd Meredith vint au monde. Peu après, les Meredith s'installaient à *Vine Cottage*, modeste habitation d'où l'on apercevait, à travers le « village green », la maison de Peacock. *Shagpat Rasé* fut terminé là en 1855 : « avec les créanciers à la porte », déclarait peu tard Meredith¹.

Les premiers compte-rendus furent, à l'exception du *Spectator* et du *Critic*, nettement favorables, et dans un cas même, élogieux. *The Leader* du 5 janvier 1856 publia un article dû, on l'a su depuis, à l'amie de G. H. Lewes. Après quelques considérations générales sur l'Orient

1. Cf. Clodd. *Memories*. — Ellis, p. 76.

source du matin et de « presque toutes nos bonnes choses », la future George Eliot s'exprimait ainsi :

Shagpat Rasé est une œuvre de génie, de génie poétique. Elle n'a rien de la faiblesse qui est le lot des simples imitations manufacturées au prix d'un effort servile, ou « jetées » avec une sinieuse facilité. Ce n'est pas une mosaïque d'incidents empruntés, une simple imitation des fictions arabes... Mr Meredith s'est servi des formes orientales, mais seulement comme l'eût fait un génie oriental « to the manner born !... » Sur un point à la vérité, il diffère grandement de ses modèles, mais cette différence constitue un haut mérite, car elle réside dans l'exquise délicatesse de ses épisodes d'amour... Mais toutes les autres caractéristiques, luxuriance d'imagination, pittoresque étrangeté d'aventures, humour riche de sens, sagesse sentencieuse, font de *Shagpat Rasé* une nouvelle Mille et une Nuits.

Lé Sun, grand journal du soir, saluait, peu de jours après, le « Nouvel Auteur » dans un article enthousiaste pour les dons du poète et de l'humoriste, et le même mois la *Saturday Review*, peu encline à l'indulgence ou aux compliments exagérés, reconnaissait en Meredith un homme de génie, un qui peut CRÉER ! En avril, la *New Quarterly Review* voyait en *Shagpat Rasé* une œuvre « destinée à être classique », tandis que George Eliot revenait à la charge dans *The Westminster Review*. Un critique pouvait donc affirmer en 1864 que *Shagpat Rasé* fit sensation et nous ne comprendrions pas que Meredith ait déclaré « avoir été malmené pour avoir écrit ce livre » s'il ne fallait voir dans ces paroles une allusion à des critiques qui se seraient élevées au sein de sa famille. Sur ce point nous sommes réduits à des conjectures, mais il est certain que c'est à partir de 1856, alors que la gloire semble sourire à Meredith, que le bonheur paraît désert son foyer.

Vine Cottage n'abrite guère le ménage Meredith plus d'une année. On part en 1856, pour Seaford, petite ville à l'ouest de Newhaven. Maurice Fitzgerald, neveu du Fitzgerald que les quatrains d'*Omar Khayyâm* devaient rendre célèbre, dut attirer Meredith dans cette partie du Sussex. Plus jeune que lui de sept ans, joueur de cricket distingué, helléniste et gourmet, ami de la campagne

anglaise, ce spirituel compagnon était pour le poète un sujet d'amusement et d'étude. Il avait pour père un original qui entendait choisir la femme que son fils épouserait. — On pense à l'*Epreuve de Richard Feverel*, mais Maurice n'a point servi de prototype au héros de ce livre : c'est à Adrien Harley, le sybarite, qu'il a prêté quelques traits de sa physionomie. — L'air plus vif de la Manche, les bains de mer, la pêche, la voile et l'aviron, les pique-niques permettent à Meredith de fournir un travail plus intense, d'autant plus qu'il prend pension chez un charpentier, Richard Ockenden, dont la femme est une cuisinière accomplie :¹ Meredith, dont la digestion n'égale pas toujours l'appétit, préfère les plats de Mrs Ockenden à ceux de Mrs Meredith ; des facilités pour son travail, sans doute aussi le bon marché des arrangements pris, le déterminent à séjourner à Seaford malgré la tristesse du lieu en hiver.

Peut-être aussi a-t-il commencé à s'éloigner moralement de Peacock, dont quelques remarques ont bien pu heurter sa fierté. Peacock était parvenu à l'âge où l'on est impatient d'un dérangement, si léger soit-il, aux habitudes prises. Il avait une vie des mieux réglées : lever à cinq heures, lectures dans sa bibliothèque, déjeuner, promenade et méditation. Son gendre auprès de lui représentait un élément perturbateur : sans cesse en mouvement, déplaçant un bibelot, feuilletant un livre, fredonnant un air, il troublait par son excès de force nerveuse, le calme cher au vieil épicurien, l'irritait de bien des manières. Il fumait notamment, — et Peacock, outre qu'il détestait l'odeur du tabac, avait une peur morbide du feu et de tout ce qui pouvait être cause d'incendie. Il laissait pousser sa barbe : « les barbes défigurent les visages », disait Peacock. Enfin il vantait l'Allemagne que son beau-père méprisait et dont il n'avait jamais voulu apprendre la langue (à quoi bon perdre son temps ?) Cependant Meredith éprouvait de l'admiration pour Peacock, et,

1. Cf. *L.*, p. 9 : « Son art fortifiant rend possibles des efforts surhumains.

quand il écrivait en prose lui rendait hommage indirectement, inconsciemment peut-être. *Shagpat Rasé* fait pour l'Orient une synthèse imaginative du même ordre que celle essayée pour les Galles dans *Les Mésaventures d'Elphin*, et la légende rhénane de *Farina*, dans une autre veine, se rattache plus nettement encore à *Peacock* par sa manière ironique et détachée, ne prend en effet toute sa signification qu'une fois rapprochée de *Maid Marian*, autre conte du moyen-âge romantique, où il y a si peu de romantisme ¹.

Margarita, fille du plus riche marchand de Cologne, est aimée de tous les jeunes gens de la ville qui ont formé, en son honneur, le « Cercle de la Rose Blanche ». Farina n'en fait pas partie : il est pauvre, s'adonne à l'étude de la chimie, ne désespère pas de se faire, un jour, aimer de la belle. Au début du conte, le baron Werner, entré dans la ville avec ses cavaliers, a vu Margarita et veut la ravir. Il en est empêché d'abord par Farina et un chevalier anglais : Guy L'Autour. Mais, un jour plus tard, il réussit à séparer les amants, à faire jeter Farina en prison, et à transporter Margarita dans son burg de Werner's Eck. Suit une série de combats ! combat sur le Drachenfels de Satan et du Moine Grégoire (qui a délivré Farina afin d'avoir un témoin de sa victoire) ; défaite de Satan qui se venge en empestant Cologne ; combat de Guy et du Baron et délivrance de Marguerite par Farina, aidé d'une Ondine ; triomphe de Farina qui, grâce à l'eau merveilleuse par lui découverte, exorcise les puanteurs diaboliques, permet au Kaiser d'entrer à Cologne et se trouve récompensé par la main de Margarita.

Sous un volume presque égal à celui de *Maid Marian*, une centaine de pages, *Farina* est un conte d'aventures du même genre. Guy L'Autour est un robuste gaillard, un autre Frère Tuck, qui tient tête à dix hommes, soit au combat, soit à table. Marguerite est une sœur, germaine, de la belle Mathilde. Le récit est, dans les deux cas, coupé

1. Voir plus haut, p. 83.

de ballades et de citations, mais, chez Meredith, il y a, avec une mesure plus rapide, davantage de poésie pure : toute l'Allemagne du Rhin en raccourci, celle du Minnesang et des Barons, de la fleur bleue et des vins d'or, de Siegfried et du Dragon, de Satan et des Moines, du Clair de Lune, des Ondines et des Rossignols.

La leçon, indiquée d'une main légère, est sensiblement la même que dans *Shagpat Rasé* : Satan, c'est comme Rabescurat, le grand-maître d'Illusions, le Mensonge, la Contrefaçon ; c'est aussi (et peut-être faut-il voir, là encore, l'influence de Peacock), Antiphysie : le Moine Grégoire ne le défait en combat singulier que pour infecter ses compatriotes ; il l'oblige à se cacher, ne le détruit pas ; le héros du conte est, non cet ascète orgueilleux, mais un brave et beau jeune homme, en communion avec la Nature et la Vie. Le grand amour qui est en lui le rend humble ; il échappe à l'Orgueil spirituel qui fait du Moine un être ridicule :

Qu'elles doivent être grandes les vertus de ceux qui se mesurent à Satan ! La Valeur est de nul profit. Mais si la Vertu n'est pas en vous, bientôt vous serez gonflés à éclater par ce poison du diable : l'encens de soi-même ¹.

Farina n'est qu'un intermède par lequel Meredith se débarrasse en l'exprimant de tout le merveilleux romantique, originaire d'Allemagne, qui vit en lui à l'état de souvenirs. Qu'il y ait joint, sous l'influence de Peacock, une bonne dose d'ironie, cela ne doit point surprendre : la grande œuvre à laquelle il travaille dès 1856 en est toute pénétrée : sa conception révèle l'influence de son beau-père et, après Rabelais, l'influence de La Rochefoucauld et de Molière ².

Ecrivant de Seaford, le 15 décembre 1856, à l'éditeur Edward Chapman, Meredith annonce un roman auquel

1. *Farina* : *The backblows of Sathanas*.

2. L'importance de *Farina* dans le développement de Meredith est peut-être plus grande qu'elle ne paraît au premier abord. Elle opère la transition du poème au roman psychologique, par l'intermédiaire du roman d'aventures moyenâgeux, fortement teinté d'ironie.

il travaille d'arrache-pied ; le titre en sera : *Le bel Encens* (*The Fair Frankincense*).

Ce livre contiendra deux prophètes et un gremlin d'une nouvelle espèce : « l'Imposture en action ». (*Lettre* du 15 décembre 1856, p. 10).

Ce titre symbolique de *Bel Encens* ne fut pas finalement adopté : le roman en question s'appelle, depuis 1859, *L'Epreuve de Richard Fevere*¹. Le gremlin qu'il renferme est l'auteur d'un système d'éducation auquel il sacrifie le bonheur de son fils. Tout gonflé de « ce poison du diable : l'encens de soi-même », il croit détenir la vérité absolue alors qu'il a l'esprit singulièrement faussé par une malheureuse expérience matrimoniale : la femme de Sir Austin Fevere s'est enfuie, après cinq ou six ans de mariage, avec le poète Denzil Somers. Le système suivant lequel sir Austin veut élever son fils, reposera sur la défiance à l'égard de la Femme :

Le péché est dans notre sang un principe étranger. C'est la Maladie de la Pomme, avec laquelle, depuis Adam, la Nature est aux prises. Traiter la Jeunesse comme naturellement souillée du péché est donc faux, et mauvais ; comme il est mauvais et faux de la juger radicalement pure. Nous devons considérer que, si nous avons perdu le Paradis, nous en sommes toutefois originaires.

Que si, par notre naissance, nous appartenons au Paradis, nous devons sans cesse tendre à y remonter ; et rien au-dessous de sa Perfection ne doit être notre idéal.

Le triomphe de l'intellect humain, la preuve de sa puissance, est de mettre le Serpent qui habite en nous aux prises avec lui-même, jusqu'à ce qu'il soit détruit.

Tel est le système dans l'abstrait. En voici l'application concrète :

Mon fils possède, mettons, de l'orgueil. L'orgueil humain est un alliage de Bien et de Mal. Bon : cet orgueil le pousse à s'imaginer être au-dessus de ses semblables. Que cet orgueil, comme il peut le faire, le hausse jusqu'à ce qu'il soit réellement au-dessus de ses semblables, et aussitôt, il cessera de se l'imaginer : le combat aura été livré : le Diable sera mort.

1. *R. F.*, éd. 1859, 1^{er} chapitre. Les passages cités furent supprimés dans la rééd. de 1878.

Car, et c'est notre divine consolation, le Mal peut être séparé du Bien ; mais le Bien ne peut être séparé du Mal. Le Diable peut être exorcisé, l'Ange. non. Un homme vraiment bon est possible sur terre ; un homme entièrement mauvais n'est pas possible.

La conclusion c'est que :

L'Age d'Or, ou son équivalent, pourra régner sur terre, quand les pères accepteront leur solennelle responsabilité, et étudieront scientifiquement la nature humaine, sachant quelle profonde Science est : vivre. L'éducation parfaite écartera du jeune être toutes les causes de corruption et favorisera sa santé naturelle, en l'aidant à pousser, tel un Arbre de l'Eden ; et l'élèvera à un certain courage moral avant que la Maladie de la Pomme ne se développe spontanément.

Les Universités sont des foyers de corruption ; les maximes et la pratique du monde sont également perverses. Son fils Richard grandira sous ses yeux ; il sera pur, et heureux, s'il obéit à un père qui incarnera pour lui la Providence.

Je n'exige pas seulement que mon fils obéisse ; je voudrais qu'il n'eût même pas la coupable envie de contredire mes désirs, — me sentant en lui plus fort que sa nature en formation, jusqu'au moment déterminé où ma responsabilité prend fin et la sienne commence.

Il saura le protéger, croit-il, contre toutes les tentations. Mais notre moderne Puritain a le tort d'aveugler les issues qui permettraient à de fougueuses ardeurs juvéniles de se libérer. Il oblige son fils à brûler ses premiers vers, détruit le germe naissant de son ambition poétique, écarte de lui les camarades de son âge, et les jeunes filles.

La Nature se rit des systèmes : Richard, à dix-huit ans, rencontre Lucie Desborough, qui en a dix-sept, et voilà en lambeaux, à tous les vents du ciel, l'indiscrette philosophie. Dès lors, c'est la lutte entre le père et le fils. Sir Austin s'efforce à rompre les fiançailles, puis, quand le mariage a été célébré secrètement, à séparer Richard de sa femme. Résultat imprévu : le jeune époux devient infidèle à Lucie. Tout serait perdu, par la faute du père, si Austin Wentworth, l'homme d'action non sentimental,

n'intervenait pour rétablir la situation : Il ménage l'acceptation de Lucie et de son bébé à Raynham ainsi que le retour de Richard.

Le roman eût pu finir là et nous aurions eu une comédie. L'idée d'un débat d'ordre intellectuel sur l'éducation, avec des arguments pour et contre un système donné, est une idée « comique », qui dut venir à Meredith alors que, près de son beau-père, il réfléchissait à la façon dont il élèverait son propre fils. Et si l'on se reporte à l'édition originale de *Richard Feverel*, on s'apercevra que les quatre premiers chapitres, condensés par la suite en un seul, ouvrent un roman conçu selon la formule de Peacock. Raynham Abbey est un autre Crotchet Castle ; Sir Austin est un de ces originaux, de ces philosophes à système, comme on en trouve à foison dans *Melincourt*, *Headlong Hall*, *Nightmare Abbey*. Il a auprès de lui d'autres excentriques qui sont Peacockiens en leurs manies ou particularités, tels qu'Hippias¹ et Adrian. Le premier chapitre montre le misogyne que Sir Austin est devenu, assailli de multiples chasseresses dont le seul but n'est pas, en venant à Raynham, d'adorer la Philosophie ; il les met en fuite par une exposition détaillée de son Système. Il croit à son Système avec une gravité qui le rend la proie de l'esprit comique.

La faculté de rire lui avait été refusée. S'il avait su rire, il aurait été soulagé en grande partie de ses illusions, bizarreries, extravagances, aurait jugé plus sainement notre atmosphère de vie ; mais il ne savait pas rire.

Il y a du Malvolio en Sir Austin, qu'on pourrait définir un Malvolio cultivé². Ce Puritain qui fait de Raynham Abbey une véritable abbaye, et dont tous les plans croulent au souffle de l'amour, est une figure aussi comique, dans son genre, que Sganarelle, de l'*Ecole des Maris*. Elle ne prend un reflet tragique que par suite de la catastrophe qui termine le roman et qui châtie, avec ses prétentions

1. Cf. dans *Melincourt*, l'hypocondriaque Hippy.

2. Ou un descendant de Sir Charles Grandison. — Cf. le chapitre qui met en scène Miss Caroline Grandison — supprimé dans les éditions postérieures à 1859.

à la sagesse absolue, l'orgueil des Feverel. Sir Austin se place en dehors de la commune humanité : il croit à une malédiction que les Feverel auraient dans leur sang ; « un poison d'expiation qu'aucune vie de pureté ne saurait éliminer. Il parlait de l'Épreuve des Feverel avec une solennité sonore comme d'une chose à laquelle ils étaient incontestablement prédestinés. » Se croire un être d'exception, s'imaginer que les dieux vont violer pour soi l'ordre de l'univers, telle est pour Meredith l'impiété véritable que punit la Justice immanente : l'orgueil, le point d'honneur plus fort que l'amour poussent Richard à un duel, dont il ne sort que blessé, mais auquel Lucie ne survit pas.

Est-ce emporté par la logique interne de son héros et de sa fable que Meredith termine tragiquement l'œuvre qui dans son esser ce et par tant de traits — telle est la thèse du professeur américain J. W. Beach dans *The Comic Spirit in G. Meredith* (1911) — est une comédie ? Il se peut. Mais c'est peut-être aussi parce que, entre la conception et l'exécution, George Meredith a, lui aussi, connu son épreuve. Dans cette lettre du 15 décembre 1856 que nous citons plus haut, George Meredith, après avoir demandé à Edward Chapman les 25 livres sterling qui complèteront l'argent qu'il doit toucher d'avance (pour son roman, sans doute), lui annonce qu'il passera Noël seul, et que Mrs Meredith reste à Blackheath : il craint pour elle la tristesse de Seaford. Sa tragédie domestique, si nous savons lire entre les lignes, a déjà commencé ; elle devait finir à Seaford, deux ans plus tard, lorsque Mrs Meredith, dont c'était le tour d'y être seule, aux prises avec des besoins d'argent, quitta l'Angleterre pour Naples avec un de leurs amis, le peintre Henry Wallis.

Elle était de neuf ans mon aînée, en outre la mère de Mrs Meredith devint folle, et ainsi il y avait une tare familiale.

Ces explications de la tragédie, données à Mr Ed. Clodd, beaucoup plus tard, ont besoin de quelque complément. Certes Mary, étant la plus âgée, commença par donner le ton à la situation. Sa croissance était achevée : elle ne se

rendit point compte que son mari, lui, n'avait pas cessé de grandir, que « la partie de second violon » ne lui conviendrait pas longtemps. Chacun prétendant à l'autorité absolue, des tiraillement s'en suivirent. Un jour, Edith Nicholls appela Meredith « dictateur », nom qu'il ressentit comme une injure. Il n'y a que la vérité qui blesse.

Si les époux avaient été moins ensemble, il n'y eut eu que demi-mal ; mais la vie resserrée d'hôtel ou de pension, à laquelle ils étaient condamnés par leurs faibles ressources, rendait trop constante leur intimité. Et le poète s'obstinait à ne vivre que de son art. Mary voulait, pour son mari, une situation stable, et lucrative, comme celle de son père à la Maison des Indes. Imitant Peacock, il aurait écrit des romans ou des vers à ses heures de loisir. Un jour, elle crut avoir trouvé pour lui la niche rêvée, et lui fit promettre d'aller se présenter à Londres à une certaine adresse. George promit ; mais, sur le chemin de la station, il oublia, volontairement sans doute, et rentra le soir, n'ayant fait qu'une immense promenade à travers champs. Il sentait que sa vocation vraie était en jeu et qu'on ne sert pas deux maîtres à la fois. Mary, de ce jour, dut comprendre que son mari lui échappait : il était de plus en plus artiste ; elle devenait de plus en plus maîtresse de maison. Certains amis de son mari, Maurice Fitzgerald, Horne, Charnock ne lui plaisaient point par le cynisme de leurs propos ou le débraillé de leurs allures, le dernier surtout. George, sous leur influence, et celle de son beau-père, s'était orienté vers la libre-pensée : pris dans le grand courant rationaliste, il allait, avec les plus avancés de sa génération, à l'assaut des dogmes séculaires et du principe d'autorité en matière religieuse. La même année qui vit paraître *Richard Feverel* vit aussi, ne l'oublions pas, la publication de *l'Origine des Espèces*. La lutte qui était engagée rappelait celle de Shibli Bagarag contre Shagpat, c'était la lutte contre la Superstition. On pourrait souvent traduire ainsi le mot « Humbug » qui revient à maintes reprises sous la plume de Meredith entre 1855 et 1870. Mary, au contraire, d'un tour d'esprit

religieux et mystique, est en harmonie avec Kingsley¹ et les socialistes chrétiens. Ses aspirations sentimentales ne sont pas satisfaites par le positivisme et la religion de la Nature. Et alors qu'elle développait son mysticisme, George accusait de plus en plus son indépendance à l'égard de toute confession religieuse. Sir Austin est un La Rochefoucauld chrétien : « je cherche seulement à faire de mon fils un chrétien », dit-il aux critiques de son système. Il échoue ; et bien que son échec ne prouve rien contre le christianisme, il n'en reste pas moins que l'esprit du roman est hostile à une théorie d'éducation puritaine, fondée sur le dogme de la chute, et glorifie avant tout la saine loi naturelle, la Terre².

Plus importantes que ces divergences d'opinion entre mari et femme sont certaines ressemblances de tempérament. Leur mobilité d'humeur, leur nervosité sont extrêmes. On dirait, par moments, qu'ils sont décidés à se faire du mal, à se déchirer. Selon le mot de Mrs Clarke, « ils aiguisaient leur esprit l'un sur l'autre » (*they sharpened their wits on each other*). L'ironie, parfois cruelle, de George n'épargnait personne et pénétrait jusqu'au cœur. Mary ripostait ; et chacun de ces duels laissait de nouvelles blessures, entretenues par ce couteau fatal : « la profonde analyse qui les sonde et les envenime ».³

Le départ fut la dernière blessure de Mary à George, moins cruellement ressentie, peut-être, car il s'y joignait comme une impression de soulagement et de délivrance.

Eve revint, implora son pardon, se fit humble, mais rencontra le mur d'airain d'une implacable volonté. Ce fut en vain que Mrs Meredith, sentant sa fin approcher, demanda à son mari de venir près d'elle. Il ne répondit pas. Il aurait même refusé de laisser Arthur aller voir sa

1. Meredith, d'ailleurs, est trop juste pour ne pas voir les mérites de Kingsley auquel il doit quelque reconnaissance ; il lui rend hommage dans *Richard Feverel* (fin du chap. 6) par la bouche d'Austin Wentworth et d'Adrian qui le discutent sous le nom de Brawnley. Brawn (muscles) évoque la « muscular christianity ». (Cf. L. Cazamian : *Le Roman social en Angleterre*).

2. Cf. *Richard Feverel*. Le chapitre : *La Nature parle*.

3. Cf. *M. L.* 50.

mère, et n'y consentit qu'à la dernière extrémité (fin sept. 1861). Lorsqu'elle mourut, en octobre 1861, à Grotto Cottage, Weybridge, il était en Suffolk, dans un état d'affaissement qui dura une semaine.

Quand je rentrai dans le monde, je découvris que celle qui portait mon nom l'avait quitté — et cela m'emplit l'esprit de souvenirs mélancoliques — chose à laquelle je me laisse rarement aller ¹.

Mrs Meredith était morte seule, répétant ces vers de Tennyson qu'elle aurait voulu voir gravés sur sa tombe :

Ne viens pas quand j'aurai passé
Verser tes pleurs sur mon tombeau,
Errer autour de ma tête prostrée,
Troubler l'infortunée poussière que tu ne voulus pas sauver.
Laisse le vent souffler, et le pluvier crier,
Mais toi, éloigne-toi.

Épouse qui tu veux, je suis lasse du Temps,
et désire dormir.

Passe, cœur faible, et laisse-moi reposer
Éloigne-toi, éloigne-toi ².

Cœur faible ! Hélas ! le reproche est vrai. Mais il ne s'agit ici ni d'accuser, ni d'excuser, il s'agit de comprendre. D'une trop grande sensibilité nerveuse, Meredith ne serait pas devenu lui-même, s'il ne s'était armé contre cette sensibilité, s'il n'était « devenu dur ». Dans l'effort pour se surmonter, on sacrifie toujours quelque chose — et souvent quelqu'un. Meredith avait trop de penchant au sentimentalisme pour ne pas le haïr en lui et en autrui. Le divorce d'avec sa femme correspond à une crise de croissance par laquelle il s'arrache au romantisme de sa jeunesse. L'intelligence triomphe, mais après une lutte qui laisse l'homme saignant.

Vue de ce biais, l'*Epreuve de Richard Feverel* s'éclaire d'un jour nouveau : c'est une satire du romantisme anti-social, anti-humain. La division entre le père et le fils

¹. Lettre à W. Hardman du 19 octobre 1861.

². Vers cités par S. M. Ellis.

correspond à l'antagonisme de la tête et du cœur ; et cet antagonisme fatal se retrouve, à des degrés divers, en chacun d'eux. Sir Austin a souffert : « L'âcreté même des aphorismes jaillissait d'une sensibilité meurtrie, non d'un cœur dur ». Esprit rigoureux, psychologue pénétrant, il serait protégé par l'armure intellectuelle qu'il a adoptée, s'il avait laissé l'intelligence opérer l'unité en lui — mais il s'est arrêté à moitié chemin ; il est resté « moralement superstitieux », d'une part, et d'autre part, ses souffrances personnelles ont fait dévier son jugement, lui ont dicté sa misogynie et les défiances de toute sorte qui inspirent son système. En Richard, victime de ce système, les énergies et impulsions naturelles n'ont pas été disciplinées par la société, par ce microcosme qu'est une École. Il représente l'individualisme sans frein de la jeunesse, en opposition fréquente avec son milieu, chevaleresque certes, mais sans équilibre, allant d'un extrême à l'autre, et faute d'une raison souveraine imposant sa loi, se précipitant à sa perte. Richard est un enthousiaste ¹, prompt à se passionner pour n'importe quelle chimère généreuse, à se désespérer pour une faute qui l'avilit à ses propres yeux. Son éducation lui a inculqué l'idée qu'il était un héros, né pour de grandes choses. Il se croit capable à lui seul de soulever le monde. Les vapeurs de son imagination l'égarent. On ne lui a pas appris à bien penser.

Est-ce à dire que la vertu cardinale soit la *sagacité* d'un Adrien Harley qui, s'adaptant aux désirs du monde, est décorée par le monde du nom de *sagesse* ? G. Meredith n'éprouve et ne nous inspire aucune sympathie pour ce sage trop précoce : « Ses intimes étaient Gibbon et Horace, et la société de ces beaux aristocrates des Lettres l'aidait à accepter l'humanité pour ce qu'elle avait été et continuait d'être : une procession suprêmement ironique, avec un rire de Dieux à l'arrière-plan ». En quoi il ne diffère point de Peacock, mais c'est en outre un épicurien au sens moderne du mot. « Il ramène le problème de la vie à ceci : satisfaire ses appétits sans se compromettre ». Il

1. Ce n'est pas pour rien que G. Meredith en fait un Gallois, par la lointaine alliance des Feverel avec les Ap Gruffudh.

était arrivé de bonne heure à sa philosophie, son cœur ne l'ayant jamais gêné, et il jouissait par surcroît d'une réputation d'homme vertueux, car « si les fruits volés sont doux, les récompenses imméritées sont exquisées ». Sa connaissance des hommes jointe à son détachement supérieur et à l'admiration qu'il affiche pour les maximes de Sir Austin, le font choisir par celui-ci pour surveiller à Raynham l'éducation de son fils.

A l'immoraliste Adrien, intelligent à la surface, mais sans noblesse d'âme, s'oppose son cousin Austin Wentworth, qui représente dans ce livre le raisonneur des comédies de Molière. Héros de Richard, il est aussi celui de Meredith, qui honore en lui les vertus carlyléennes du silence et de l'action. Intelligent certes et vrai « chrétien par la bonté », il est avant tout l'action énergique et rapide. Capable de racheter noblement un péché de jeunesse, sans souci des conséquences (il avait épousé la fille de chambre de sa mère), il obéit à l'impératif d'Auguste Comte : Vivre pour autrui, vivre au grand jour. Sir Austin tient à l'écart celui qui eut été le meilleur compagnon de son fils, car A. Wentworth est de ces êtres dont la seule présence, le clair regard, font s'évanouir les fantômes tragiques. Le drame, s'il était là plus tôt, se résoudrait rapidement. Mais il a été cinq ans sous les Tropiques, cherchant à fonder une colonie pour de pauvres émigrants anglais. Dans le roman, il est « le point stable qui fait mieux remarquer l'emportement des autres » et représente la norme de la saine raison. C'est lui que réclame Richard après la catastrophe. C'est lui qu'admire Lady Blandish, lorsqu'elle a appris à mépriser Sir Austin.

De même race qu'Austin Wentworth, moins forte seulement et moins entraînée à l'action, est Lucy Desborough. Elle sait aimer et se donner, sans retour, sans arrière-pensée — même simplicité droite et franche, qui ne l'empêche ni de réfléchir ni de lier ses idées. Meredith nous le dit, nous devons le croire. Mais ce que nous admirons le plus en elle, c'est sa jeunesse, sa grâce et sa beauté — victimes.

Victime, Lady Blandish ne le sera pas. Mariée très jeune,

veuve de bonne heure, cette grande dame est trop fine, a trop d'expérience pour s'engager à la légère. Dix ans, elle fréquente Sir Austin, et par l'intérêt qu'elle témoigne à Richard et au Système touche leur père. Elle est très féminine et sentimentale, et comme la vigne, a besoin d'un appui auquel s'attacher. Sir Austin est l'arbre qui lui a permis de grandir. Mais elle n'est pas tout instinct.

Parce que je connais les hommes et sais qu'il en est la fleur, je me donne à lui ¹.

Elle raisonne, avec pour logique, celle du sentiment. Son cœur est sain : il est révolté par la façon dont Sir Austin, apprenant le mariage clandestin de son fils, se ferme à toute indulgence. Dès lors, « sa critique s'exerce ; elle commence d'étudier son idole, — façon de procéder dangereuse aux idoles ». Elle discerne « la vraie nature du philosophe, petite en fin de compte, malgré tout son esprit » ; et c'est tout juste si elle ne le hait pas à la fin pour son orgueil et sa cruauté.

Certes Lady Blandish ne représente pas la femme idéale selon Meredith : elle a trop conscience de son sexe et de son pouvoir de séduction, est trop sentimentale aussi ² ; mais elle évolue librement, sans cesser d'avoir du cœur, vers plus d'intelligence critique, vers une appréciation mieux fondée en raison, des hommes qui l'entourent. Et tel est bien l'idéal que Meredith nous propose : celui d'un développement harmonieux de la nature humaine, d'un équilibre entre l'intelligence et la sensibilité. Vues de sens commun, comme celles que contient le roman sur l'éducation, l'amour, le mariage et l'esprit de système, mais on y arrive après un long périple à travers les idées et une étude pénétrante de l'âme humaine. Vues de moraliste, car l'auteur en veut aux hommes d'être égoïstes, aux femmes d'être sentimentales ; il condamne l'orgueil de Sir Austin, et le cynisme d'Adrien, mais il se distingue d'un Thackeray en ce qu'il use moins de satire que d'ironie.

1. *R. F.*, p. 219.

2. *Id.*, p. 220.

Il doue Adrien de tant d'esprit et Sir Austin d'une telle pénétration, que nous ne pouvons nous empêcher de les goûter. D'autre part, le cœur qui se donne et la passion même aveugle ont une beauté souveraine qui s'impose, en face de la sécheresse analysante et du sentimentalisme calculateur. Voilà pourquoi Meredith et nous sommes conquis par Richard et Lucy. Ils obéissent à la Nature, qui joint à son appel souverain le charme de ses prestiges : leur duo d'amour se fond à ses harmonies divines, et nous sommes charmés avec eux. Le poète en Meredith ne saurait renoncer — pas plus que Peacock — au sentiment de la nature, mais comme il la sent plus vivement et en plus grand artiste, il lui fait jouer un plus grand rôle, et elle circule à travers le roman d'un mouvement plus large. Pour cette raison, pour l'ardeur intelligente et la flamme passionnée qui animent l'œuvre, ce n'est pas seulement à Peacock que Meredith se rattache, mais à Shakespeare. Richard et Lucy sont Ferdinand et Miranda, avant d'évoquer les amants de Vérone. Partant de *Melincourt*, arriver à évoquer *la Tempête*, c'est le fait du génie, mais le génie a besoin d'un aiguillon, communément celui de la souffrance ; il n'est pas sûr que Meredith fût arrivé à trente ans à une telle maturité de conception, à un style aussi nerveux — s'il n'avait pas vécu sa propre tragédie.

Quelles furent les tortures et les gains de Meredith au cours de son épreuve, c'est ce que nous révèle cette suite de cinquante sonnets¹ qu'il publia en 1862 sous le titre *La Tragédie de l'Amour Moderne*. C'est le tombeau, creusé par un analyste incomparable, du romantisme dans l'amour, ou comme l'appelle George Meredith, du « sentimentalisme ». Le couple dont il écrit l'histoire a eu le tort de trop aimer l'amour, d'y chercher le bonheur, de s'y cramponner :

Pleins d'amour sous le ciel chanteur de Mai,
Ils errèrent jadis, clairs comme la rosée aux fleurs.
Mais ils ne surent point suivre les pas des Heures —

1. Au sens élizabétain du mot : ces sonnets ont seize vers.

Le regret du jour mort persistait en leurs cœurs.
 Lors l'un à l'autre appliqua cette pointe fatale,
 L'analyse qui scrute et sonde sans pitié.
 Ah ! quelle réponse de cendre reçoit l'âme
 Quand elle exige en cette vie des certitudes ¹.

Divorce de la tête et du cœur, rongés de jalousie, tourment de la pensée qui se révolte de ne pas savoir, déchirements de deux âmes prises aux rets du mariage, voilà le thème des dix premiers sonnets. Elle a cessé de l'aimer — elle en aime un autre : il le croit du moins, en écoutant les sanglots qui secouent leur couche commune. Dès lors dans le silence et sous le masque qu'ils portent ce sont des questions sans fin. Lui, l'aime-t-il encore ? Oui, sa beauté, sa grâce, la riche lumière de ses yeux, « le serpent aux yeux d'or qui vit en ses cheveux », mais elle n'est plus sienne — c'est un fantôme du Passé qu'il aime — et le monde s'obscurcit pour lui, et les joies de la vie et de l'art ne sont plus rien.

Froide comme un sommet en sa tente étoilée
 Se dressait la Pensée, moins amie qu'ennemie,
 Elle que la Passion, aux barreaux de sa cage volontaire,
 Suit toujours des yeux avec une haine étonnée ².

La jalousie, la rage impuissante, l'agonie entre l'appel des sens et la raison raisonnante qui doute, cherche à sonder les motifs, à connaître le pourquoi de la souffrance, mordent l'acier de son âme. Une première fois, il se pose la question : D'où est venue la division entre nous ? A qui la faute ? (VIII). Il la reprend dans le dixième sonnet et y répond : « mon crime c'est d'avoir, dans les bois profonds de l'Amour, rêvé de la vie active et courageuse..., comploté d'être digne du monde ». Voulant servir et lutter avec ses semblables, il abandonna l'égoïsme à deux que fut leur première passion et cessa d'être son très adoré Prince Charmant !

Ce qui ajoute à sa torture, c'est son impuissance à tuer le regret de l'amour défunt ³. La beauté du Renouveau

1. *M. L.*, Sonnet L.

2. *Id.*, S. IV.

3. *Sonnet* XI.

quand, ainsi qu'autrefois, « la grâce du ciel semble tenir la terre en son embrassement » et qu'ils errent par les prés où bourdonne l'abeille et chante l'alouette, rend plus cruelle la perte de l'amour. Il est condamné ¹ à ne pouvoir ni effacer le passé ni le trouver de prise solide ;

Le tout de la vie est mêlé : l'ironique Passé demeure, et si je bois l'oubli d'un jour, je diminue d'autant la stature de mon âme.

Il cherchera à écouter la leçon de « notre seule amie visible : la Nature, qui regarde avec tendresse sa rose mourante et passe, tenant d'une main l'urne de cendres, de l'autre le sac aux graines — oui, mais la rose humaine est belle incomparablement ! Allez donc avec calme perdre les joies célestes de l'amour, quand le renouvellement sans fin d'un baiser roule la vie aux remous des cheveux épars ! » ²

Soif de l'amour et soif d'apaisement ! Il ne les satisfera pas en reniant sa volonté de souffrir une noble agonie. Et pourtant la tentation est là, qui leur offre la guérison. une dame aux cheveux d'or dont il a regardé les yeux purs éveille la jalousie de sa femme. Va-t-elle essayer de le retenir ? Est-il vrai que « les femmes peuvent encore aimer celui qu'elles trompent ? » ³ Pour la punir alors, et se convaincre que leur amour est bien mort, une nuit, il éveille sa femme et lui montre deux lettres passionnées, l'une écrite à lui-même, autrefois, l'autre récemment envoyée :

Les mots sont tout semblables : le nom est nouveau. ⁴

Tandis qu'au reste du monde ils continuent de paraître le plus heureux des couples, c'est une lutte sourde de tous les jours qui se poursuit entre eux, dans les pleurs ou dans le silence. ⁵ Parfois il fait son examen de conscience, se juge sévèrement : il a eu jadis d'autres amours. S'il doit deman-

1. *Sonnet XII.*

2. *Sonnet XIII.*

3. *Sonnet XIV.*

4. *Sonnet XV.*

5. Cf. S. XXII : We are — League sundered by the silent gulf between.

der de l'indulgence pour son passé à lui, n'a-t-il pas le devoir d'être charitable pour elle ? Mais non, il la voit, sans être ému, s'évanouir un jour, une autre fois pleurer ; il s'endurcit contre sa souffrance à elle, en jouit par une sorte de raffinement sadique.

Son offense a beau n'être que contre l'Amour, je ne puis la lui pardonner ; et pourtant j'adore la cruelle pâleur adorable qui entoure ses pas ; et les sourdes vibrations qui viennent à moi, comme d'une rive magique. Sourdes sont-elles, mais d'une infinie subtilité pour atteindre l'âme peureuse...¹

Nerfs d'artiste nerfs de femme, c'est tout un. Meredith aurait pu parler de l'Eve vers laquelle « hésita le limon dont il fut pétri ». ² Mais cette sensibilité aiguë, douloureuse, est dominée par une intelligence, une volonté, un orgueil virils. C'est son intelligence qui lui fait embrasser d'un coup d'œil sa vie entière, et dégage de sa tragédie individuelle les lois générales de la nature humaine et de l'amour. C'est elle qui lui permet de s'étudier et d'étudier sa femme, de noter les mouvements de leurs cœurs ; la faiblesse de la femme, faiblesse si puissante, et l'orgueil masculin qui se raidit contre elle. Double tension : tension de l'intelligence pour comprendre, et pour atteindre la vérité, de quelque souffrance qu'il faille la payer ; tension de la volonté pour résister aux désirs renaissants, et endurer la douleur.

Ne sois pas lâche : toi qui fis saigner l'amour,
(l'amour, aigle jadis dans les hauts cieux, maintenant ser-
[pent en ton cœur).

Tu dois subir le venin de sa dent.

(S. XXVI.)

Mais cet intense effort nerveux ne va pas sans épuisement, et la fatigue entraîne une défaillance, et une rechute en plein Byronisme : le poète a consulté son médecin qui lui conseille la distraction. C'est une panacée dont il a justement essayé hier, en allant revoir sa « dame aux

1. S. XXIV.

2. Le mot est de Chateaubriand.

cheveux d'or». ¹ Que sa dame l'aime ! Que le diable le prenne au piège, pourvu qu'il connaisse l'apaisement ! Son égoïsme veut être caressé, son amour-propre flatté, et comme il se sent diminué à ses propres yeux, il veut être envié des autres hommes. Telles sont les instigations de la passion qu'il souhaite démoniaque et qu'il fouette.

Hélas ! elles ne peuvent donner le bonheur à celui qui a aimé en idéaliste, en poète, en fervent de la beauté spirituelle :

Un baiser n'est qu'un baiser maintenant ! non la vague d'un grand fleuve m'entraînant dans ses remous à la mer.

Et le combat recommence, et la pensée de Meredith se redresse contre la passion, s'empare des faits apportés par la théorie de l'évolution, mais encore dans un esprit byronien :

Que sommes-nous d'abord ? D'abord, des bêtes ; puis aussitôt après des êtres pensants, sur lesquels pâle s'étend l'ombre lointaine du tombeau et tout ce qui s'inspire de la tombe.

Alors survient l'Amour, soleil suprême,
Sous la clarté duquel l'Ombre s'évanouit...

Nous sommes les rois de la vie, et la vie est chaude.

La pensée et l'instinct ne font qu'un maintenant.

Mais la nature dit : « Mes enfants le paraissent d'autant plus qu'ils me connaissent moins : c'est pourquoi je décrète qu'ils souffriront. » Le jeune Amour s'enfuit, rapide, et nous sortons en frissonnant de notre rêve.

Alors, si nous étudions la nature, nous sommes sages.

Ainsi font ceux qui ne vivent qu'au jour le jour.

Ce sont les bêtes scientifiques.

Dame chère, voici mon sonnet à vos yeux.

(S. XXX.)

Ce qui revient à dire : l'ivresse du premier amour voile aux yeux des amants la loi que sa saison est passagère. Leur désir d'éternité prouve qu'ils ne connaissent pas la

1. Meredith, dans *Modern Love*, emploie le mot « Lady » (*Dame*) pour désigner la Dame de ses pensées, sa maîtresse, par opposition à l'épouse.

nature qui par la souffrance leur apprend à voir le réel, à vivre dans le présent, à se voir tels qu'ils sont : des êtres encore plongés dans l'animalité.

La Dame entend cette déclaration couchée en termes philosophiques : elle est proche parente de Lady Blandish :

Il y a de l'esprit sous ces cheveux d'or. Auprès d'elle
Je revis, et plus haute est ma nouvelle vie.
Certaines femmes ont du goût pour un jeune philosophe
Peut-être en raison de sa petitesse ;
Car le dieu masculin de la femme ne doit pas dépasser
la taille qu'on peut tenir en lisières.
Les grands poètes, les grands sages ne sont pas
ses favoris, mais le petit bichon
qu'on peut choyer, ou percher sur une cheminée
pour l'adorer, voilà qui reçoit ses hommages.
Et c'est de cela que nous, les hommes, tirons vanité !
De cela même. Ainsi le veut le génie de l'espèce !
Maigre flatterie !

(S. XXXI.)

Elle a, comme Lady Blandish, le Bonheur en partage. A contempler sa beauté, le poète en doute presque, si rare est l'union du bon sens et de la beauté ; mais sa bouche, suave au baiser, et le désir qu'il a de sa dame lui prouve qu'elle et lui sont faits l'un pour l'autre : « Près d'elle, je me sens homme ! »

mais dans un coin de ma tête ou de mon cœur
un je ne sais quoi d'inquiet qui ne veut pas mourir,
s'agite encore..., proteste que la femme n'est pas...
l'antidote de son sexe. L'aspic guérit-il les morsures de serpent ?
Seule pourrait me calmer l'étreinte
des Bacchantes en proie aux fureurs du vin !

(S. XXXII.)

Si la dame du poète est cousine de Lady Blandish, il est bien le père d'Adrien Harley et de Sir Austin, celui qui écrit sur ce thème :

Dans le temps où l'esprit s'emploie à dominer l'argile, l'argile grossière l'envahit... Dans un corps-à-corps avec le démon, l'homme devient à demi-serpent ; et si le démon se fait homme à moitié, tout est bien.

(S. XXXIII.)

Il en va de même du poète aux prises avec le sentimentalisme, et par le sarcasme, l'ironie, le cynisme, la dénonciation amère du mensonge, la cruauté aussi, cette phase du roman est nettement Byronienne.

Voici une entrevue, demandée par sa femme. Quelle entrevue !

A la dérochée, nos yeux dardent des serpents scrutateurs. Elle est bien aise de me savoir heureux, dit en tremblant sa lèvre inférieure. — Vous, ne l'êtes vous pas ? — Comment pourrais-je l'être ? — Voyagez, car on peut trouver le bonheur quelque part. — « Nulle part pour moi ! » Sa voix s'entend à peine. Je ne suis pas touché et ne l'affecte pas. Par des banalités je glace en elle l'émotion, et Vésuve ou Niagara sont pour un autre jour.

(S. XXXIV)

Petites blessures sans doute, mais qui créent des plaies profondes, dans une âme infiniment sensible et silencieuse. Il s'en rend compte et que, sa femme « étant sans confidences, devra chercher un soulagement à sa souffrance aiguë. Elle n'est pas femme à endurer cela longtemps, dans une torpeur vulgaire « sans recourir aux poisons qui sont en foule à sa portée ¹. » Cependant que la tragédie chemine dans les profondeurs, à la surface parfois se joue la comédie, comme lorsque sa femme et sa maîtresse se rencontrent et, sous des compliments qui portent merveilleusement à faux, dissimulent leur hostilité, et même rient ensemble. Mais elle est vivante, leur tragédie, et s'affirme bientôt. Sa Dame vient de lui conseiller de renouer avec sa femme. Il la supplie de se laisser aimer, pour l'empêcher de descendre au rang des bêtes.

Entre l'Amour ou l'Avilissement, il n'est pas de milieu, à moins de devenir pierre. L'imagination est le conducteur qui, faute de meilleurs coursiers, attelle à son char les pourceaux... Que vient faire ici la Pitié ? Elle [sa femme] a tué l'amour entre nous, et le chérit, maintenant qu'il est mort.

Il ne peut revenir à elle sans faire honte aux démons par ce hideux jeu humain : l'imagination excitant l'ap-

1. C'est, vaguement indiqué, le dénouement possible et qui sera.

pétit charnel. Que sa dame, qui offre à l'imagination une clarté pure rayonnant dans une forme humaine, se laisse adorer.

Elle cède, sa Dame, et la lune silencieuse, douce comme une musique, symbole de cet amour idéal, envahit les cieux, le ruisseau qui chante, et son cœur. Soudain, un couple paraît, sa femme et « l'Autre ».

Leurs mains se touchent. Suis-je encor maître de moi ? Dieu ! quel spectre dansant semble la lune !

(S. XXXIX)

Dès lors, l'Ironie cruelle va peu à peu s'effacer devant la Pitié. Dans un retour sur lui-même, il se demande s'il peut « être jaloux de sa femme, tandis qu'il en aime une autre ?

Nul ne commet pareille folie. Le terrible Amour, je suppose, a, même mort, par un demi-soupir, la puissance de bouleverser jusqu'en leur fond *les mers obscures de l'égoïsme*, ces mers que, dans un cœur d'homme, nulle pluie ne descend apaiser. Puis-je trouver la Paix, en me tournant vers cette source de détresse, cette femme qui est à l'amour comme le bois à la flamme ? Impossible, dis-je, et je vais à la dérive. La peur que mon ancien amour puisse être vivant a saisi à la gorge mon nouvel amour dans les langes. (S. XL.)

Le couple décide de se pardonner et d'essayer une réconciliation ! mais l'amour ne peut renaître entre eux, et leur baiser, que l'amour ne bénit plus, ne sert qu'à les séparer davantage. Après la nuit qui les a réunis, il erre au matin sur le bord de la mer, dans une détresse infinie :

Vois où le vent violent sur le large dos de la vague projette, telle des javelines, son ombre squelette. Bonne place où creuser la tombe de l'amour, que celle où s'écrasent en chocs répétés les lourdes lames, dardant leurs langues siillantes loin sur la plage : au bruit de l'océan, et en face de ces raies côtelées du vent qui courent et blanchissent ! Si j'avais longuement médité de tuer l'Amour, je n'aurais jamais mieux pu assurer sa mort que par les baisers maudits que réprouve la conscience claire du réveil, ou qui sinon, dégradent ! C'est le matin : mais nul matin ne pourra rétablir ce que nous avons détruit. Je ne découvre nul péché : les torts sont mêlés. Dans la vie tragique, Dieu le sait, Il n'est pas besoin de traître !

Les passions filent la trame de l'intrigue : nous sommes trahis par ce qu'il y a de faux en nous. (S. XLIII.)

On peut fonder le gouvernement de soi-même sur l'intelligence, sans être nécessairement moral, mais si l'on veut fonder une règle de vie morale sur l'intelligence, on devra poser en principe la sincérité. C'est ce que reconnaît implicitement le poète, lorsqu'il dénonce le mensonge intérieur, et les sophismes subtils dont se masquent nos passions, comme des artisans de drames. Et en même temps il arrive à la justice pour elle comme pour lui (« nos torts sont mêlés ») et à une pitié, qui n'est plus limitée à lui-même. Mais cette pitié de la onzième heure ne peut remplacer l'amour, et sa femme ne saurait s'en contenter : elle le repousse, et dans ce refus, il voit la grandeur d'une nature également passionnée de sincérité :

Elle a payé le prix du culte de l'amour [en douleur] et reçoit la Pitié comme une pièce fausse

Elle voit au travers de tout faux-semblant : Ce qu'il y a de meilleur en elle la pousse aux pires extrémités.

Jamais, s'écrie-t-elle, la Pitié ne calmera la Soif de l'amour, ni la hideuse hypocrisie ne remplacera la vérité !

(S. XLIV.)

Elle perçoit comme une hypocrisie dans un retour d'affection. L'amour-affection, fait de concessions mutuelles, de compromis, lui paraît singer le seul amour vrai selon elle : l'amour-passion. Elle a été brûlée, elle brûle encore de ses sombres flammes : c'est en tremblant de tous ses membres qu'elle écrase sous un talon rageur l'égantissime que son mari a cueillie et qu'il a respirée en rêvant à sa Dame, à sa clarté en lui

douce comme le ciel autour de la première étoile.

(S. XLV)

Mais un incident survient qui rompt enfin le silence de ce couple si longtemps muet : un matin, au petit déjeuner, voyant vide la place de sa femme et sentant la solitude

l'envelopper d'un bourdonnement, il sort, et son cerveau troublé l'amène au vieux bois « où leur premier salut d'amour fut échangé, source d'affres sans nombre ». Elle n'y est pas seule : son mari s'avance, lui offre un bras qu'elle accepte et l'intrus disparaît comme une ombre.

Sentant venir les mots de sa douleur, je déclarai
ma confiance en elle, avant qu'elle parlât.
Une aurore spectrale apparut sur sa joue
Tandis que l'âme agrandie elle me regardait fixement.
(S. XLVI.)

Cet acte de générosité leur donne une heure de paix brève, par un jour d'arrière-saison, devant un coucher de soleil empourpré digne de leur tragédie. Les hirondelles s'assemblent pour leur départ annuel avec des cris entrecroisés : la douceur infinie du soir, la beauté dépouillée du paysage automnal, fondent leurs âmes dans un large chant grave où passe, comme un rappel en mineur, le thème de « l'Amour dans la Vallée ». Le jour meurt, et sur le fleuve qui reflète ses riches lueurs défaillantes, s'éloigne un cygne avec son petit sous son aile¹.

Une grande pitié plane sur cette réunion et les nobles vers qui la décrivent. D'ailleurs, le dénouement est proche : après une explication, où le nom de la Dame a été prononcé, la malheureuse épouse, dans un élan de sacrifice dicté par sa jalousie, s'enfuit pour le laisser libre.

Nous buvions le jour pur de la franchise entière ;
Ce fût là, je le crois, le breuvage fatal !
car, entendant le nom de ma Dame perdue,
cette femme, ô cette agonie de la chair !
l'abnégation jalouse lui dicta de briser la chaîne,
pour me laisser, comme un oiseau, voler à l'autre.
Je ne puis qu'adorer sa noblesse en méprisant son acte.
Elle est partie, où ? je l'ignore. Le monde dur
partagera-t-il mon intuition ? Je sens la vérité :
laissons donc le monde à ses conjectures.

(S. XLVIII.)

1. Voir une traduction en vers de ce sonnet dans l'*Anthologie de la Litt. Anglaise* de M. A. Koszul (t. II. Delagrave).

La Phalange (1909) a publié une version en prose de *Modern Love* due à M. A. Fontainas.

Il va la chercher, la trouve au bord de l'Océan, la ramène ; elle se laisse faire, elle a bu l'oubli de quelque poison ¹ et meurt dans ses bras. Et le poète prononce les derniers mots :

Ainsi dans la pitié l'Amour conclut son œuvre :
 l'union de ces deux êtres à jamais différents.
 Ils étaient deux faucons rapides dans des rets
 condamnés au volètement de la chauve-souris.
 Pleins d'amour sous le ciel chanteur de mai,
 Ils errèrent jadis, purs comme la rosée aux fleurs.
 Mais ils ne surent point suivre le pas des Heures :
 Le regret du jour mort persistait en leurs cœurs.
 Lors chacun à l'autre appliqua ce couteau fatal,
 l'analyse qui scrute et sonde sans pitié.
 Ah ! quelle réponse de cendre reçoit l'âme
 quand elle exige avidement des certitudes ! —
 Voyez traduit ici en indications tragiques, l'éternel
 mouvement d'une force sombre, comme cet océan nocturne
 qui tonne, ainsi que des escadrons bondissants,
 pour jeter sur la grève ce pâle ourlet d'écume.

(S. L.)

Nous restons sous l'impression d'une force terrible qui se détruit elle-même : La passion de l'amour n'est qu'une surexcitation de l'égoïsme : si elle ne le soulève pas au-dessus de lui-même pour le perdre dans la lumière supérieure, elle le distend jusqu'à ses limites et il succombe à son excès. Nous avons deux antidotes à cette puissance fatale : l'amour de quelque chose qui nous dépasse, tel que les plus hautes religions le révèlent au cœur, ou l'intelligence, s'exerçant à comprendre les passions et à les maîtriser. Œdipe, pour triompher du Sphinx, arrache le beau monstre aux ténèbres de la forêt, et le traînant à la lumière livre ses hideux replis aux flèches d'Apollon. Œuvre ardue et périlleuse : pour un Œdipe vainqueur, combien de victimes ! Telle, néanmoins, est l'âpre route que Meredith a choisie — et qu'il indique aux femmes, sans lesquelles l'homme ne peut rien et qui doivent se transformer, si la race doit échapper à l'esclavage :

1. Ainsi doit s'entendre le vers — ainsi que Meredith lui-même en informa Mr G. M. Trevelyan. — « Le Léthé avait passé ces lèvres ».

Leur sens est tout emmêlé dans leurs sens.

Elles se détruisent par leur subtilité.

Plus de pensée, ô Dieu, plus encore ! ou nous perdons
Ce paradis que nous pourrions conquérir.

Meredith sait que le mode de penser habituel aux femmes est par intuitions nébuleuses, non par concepts clairement définis. Leur logique est une logique à part, aux involutions surprenantes, aux postulats inexprimés, qui s'enroule à son but par des torsions pareilles à celles de la vigne, en accrochant de tous côtés des vrilles souples et fortes. Ce qu'il leur faut, c'est une puissance intellectuelle accrue qui réduise le sentiment à de justes proportions, c'est aussi le courage, surtout le courage spirituel de la sincérité, celui qui ose dire « Voici mon cœur, regarde ! »¹

Pour quiconque arrive à ce degré de compréhension, la pitié doit être facile, et le pardon aisé. Mais le cœur ne va pas toujours de pair avec l'intelligence. Cette pitié, faite de tendresse, et comme mouillée de larmes, Meredith ne l'éprouva sans doute, s'il l'éprouva, qu'après la mort de Mary. Auparavant, absorbé par le souci de se guérir et par la création d'œuvres nouvelles, il s'endurcissait dans son ressentiment, ou sourd aux appels, essayait d'oublier. Survient la grande Réconciliatrice, et pour lui l'obsession de souvenirs mélancoliques. Alors afin de s'en délivrer, il projette dans ses vers et les tortures passées, revécues, et les réflexions qu'elles font naître, sa générosité posthume et l'homme idéal qu'il n'a pas été, mais qu'il conçoit maintenant.

Ainsi cette crise tragique, dont il a gravé les moments essentiels, nous révèle Meredith dans sa complexité : égoïste et généreux, vaniteux et riant des vanités, dur et plein de tendresse, « orgueilleux comme Lucifer » et supérieur à l'orgueil, au-dessous et au-dessus du commun des hommes, poète passionné, analyste ironique, intuitif comme une femme, mais capable de sortir de lui et de méditer froidement. La richesse de sa personnalité se

1. S. XLIX. Elle n'osa pas dire : « Voici mon cœur, regarde ».

révèle dans cette œuvre originale et puissante, au style étonnamment riche et nerveux, poignant dans l'émotion et dans l'ironie, à l'aise dans la plus haute intellectualité, et la plus vraie poésie. Ce qui en fait l'unité — de l'homme et de l'œuvre — c'est une pensée dont la vigueur d'aile peu commune monte sans effort du particulier à l'universel — comme celle de Shakespeare — et plane dans les hauteurs jusqu'à ce que la vie et la mort ne soient plus que la frange d'écume jetée par les forces tumultueuses au rivage.

C'est donc autre chose qu'une confession romantique qui nous est offerte, autre chose aussi qu'une psychologie, ou une vivisection de l'amour, autre chose qu'un roman à thèse sur la chaîne du mariage. Meredith lui-même s'est chargé de nous indiquer le sens de son œuvre dans un sonnet ¹ qu'il écrivit longtemps après en guise de préface : « Si l'on trouve, dit-il, un blasphème contre l'amour, un accent de révolte, un pessimisme amer, dans ces dissonances multipliées, qu'on écoute en réfléchissant ; alors peut-être on concevra que l'auteur a ajouté à la harpe d'or une corde nouvelle, commandant des harmoniques insoupçonnées, tout un domaine de sons étrangers à l'audition courante. Au lieu de la révolte, vue superficielle de ceux qui n'embrassent pas l'ensemble, on discernera, après le trouble et le travail des origines, l'ascension de la Vie vers un Dieu intelligible et gravissant derrière elle le mont sacré de l'Harmonie, les dissonances rebelles, enfin pacifiées » ²

C'est à montrer cette ascension hors de l'égoïsme vers un Dieu qui n'est pas celui des sens que nous allons consacrer les chapitres qui suivent.

1. *Promise in disturbance*, dans la réédition de *Modern Love*, donnée en 1892.

2. The golden harp gives out a jangled strain,
Too like revolt from heaven's Omnipotent.
But listen in the thought ; so may there come
Conception of a newly-added chord,
Commanding space beyond where ear has home.
In labour of the trouble at its fount,
Leads Life to an intelligible Lord
The rebel discords up the sacred mount.
(*The Promise in Disturbance.*)

CHAPITRE VII

ANCIENNES ET NOUVELLES AMITIÉS

(1858-1862)

« Que votre emprise sur la vie la plus proche de vous vous serve à en faire de la littérature et à en prouver l'intérêt. »

(*Goethe.*)

Le développement de Meredith n'est pas sans analogie avec celui de Goethe. Comme son aîné, il se libère par l'art de ses passions et comme lui, pleinement conscient de sa prise sur le réel, il s'en sert pour utiliser à des fins littéraires la vie qui le touche de plus près. Cela suppose quelque analogie profonde de natures : celle de Meredith, riche et complexe elle aussi, devait l'amener également à aimer plusieurs femmes différant entre elles, mais chacune répondant à tel ou tel côté de son génie. Sir Austin peut avoir exprimé une misogynie intermittente de Meredith, des accès passagers qui reviendront jusqu'en 1863, mais Meredith n'est pas misogyne : il est même tout le contraire. Il aime à aimer, a du Don Juan en lui. Jeune, beau, spirituel, on se le représente assez bien en cavalier de la Restauration. Il a dû être beaucoup aimé. Toutefois les romans qu'il put vivre ne nous intéressent que comme inspireurs de l'œuvre. Celui auquel nous arrivons nous est révélé par *Evan Harrington*, et la correspondance.

Après un court séjour à Londres, en septembre ou octobre 1858, Meredith revint dans son cher Surrey. C'est à Esher, coquet village entre Weybridge et Londres, qu'il loua deux ou trois pièces pour lui et pour son fils. La maison où ils habitaient gardait l'aspect de la vieille auberge qu'elle avait été, avec ses plafonds bas, ses

fenêtres étroites. Non loin de là, près de Claremont-Park ¹, résidaient les Duff-Gordon, et Mrs Ross (alors Janet Duff-Gordon) a joliment conté comme elle retrouva Meredith. Un jour qu'elle allait à cheval à la gare d'Esher, un bambin traversa la route devant elle et tomba. Le voyant effrayé, la jeune fille sauta à terre, le releva et essayait de le rassurer.

L'enfant luttait contre ses larmes avec ces mots : « Papa dit que les petits hommes ne doivent pas pleurer. » Il montra sa maison, le père vint à la porte et reconnut Janet. « N'êtes-vous pas la fille de Lady Duff-Gordon ? » me demanda-t-il, et, sans attendre la réponse, il me serra dans ses bras, en s'écriant : « Oh ! ma Janet ! ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis votre Poète ! »

Meredith avait quitté Weybridge avant notre installation à Esher, et bien que tous ses amis, en particulier Tom Taylor, eussent essayé de le découvrir, il semblait s'être évanoui dans l'espace. Il ignorait notre présence dans le voisinage, et, immédiatement déclara qu'il viendrait habiter près de nous ². »

Le même soir, il dînait chez les Duff-Gordon et le lendemain matin, Janet l'accompagnait à la recherche d'un cottage.

Nous fûmes assez heureux pour en découvrir un, vrai nid de poète, en pleine lande de Copsham près de bois de pins, derrière Claremont Park. Il s'y installa, et lorsqu'il allait à Londres, il m'amenait son petit Arthur, auquel j'appris l'allemand... ³

Ainsi commença cette amitié de Meredith, fils de tailleur, ne l'oublions pas, et de la jeune aristocrate de dix-sept ans. Elle avait appris l'allemand à Dresde, le français

1. C'est à Claremont que s'était retiré Louis-Philippe et qu'il mourut en 1850. La reine Marie-Amélie et ses enfants : le duc de Nemours, le prince de Joinville et le Comte de Paris continuèrent d'y habiter jusqu'en 1866. Meredith fut présenté à ces derniers et les vit à plusieurs reprises. (Cf. C. Photiades : *George Meredith*, p. 17).

2. *The Fourth Generation*, pp. 49 sqq.

3. *Loc. cit.*

à Paris, avec Barthélemy Saint-Hilaire et Victor Cousin pour professeurs. Dickens et Thackeray l'avaient fait sauter sur leurs genoux, — et elle avait renoué les lacets de Tennyson¹. Elle était gâtée par tous les amis de sa mère : un jour, c'était Lord Lansdowne qui lui offrait un splendide Erard, un autre jour elle recevait un pur-sang, aussi docile que beau, qu'elle dressa à ramasser son fouet ou son mouchoir, et à se cabrer, au cri de « Hop ! » Watts faisait d'elle plus d'un portrait : grande, brune, un front de déesse grecque, des sourcils droits avec des yeux francs, un menton et des lèvres un peu volontaires, sa beauté, son allure d'Amazone intrépide lui valaient de ferventes admirations dont les plus notables étaient celles de Kinglake et de Meredith. Kinglake, le parfait gentleman, l'homme qui savait le mieux décocher une épigramme ou conter une histoire, l'auteur d'*Eothen*, l'historien de la Guerre de Crimée, était son « tuteur »². Meredith était son « poète », et non sans amusement ni coquetterie les opposait-elle l'un à l'autre. Mais le poète avait ses préférences, et elle acceptait « avec joie et fierté » de traduire pour Chapman et Hall, ses éditeurs, l'*Histoire et la Littérature des Croisades* de Sybel. Elle le rencontrait souvent sur la lande ou dans les bois qu'elle parcourait à cheval, et il allait avec elle, animé par sa présence, faisant tourner son bâton, et déployant pour elle tous les trésors de son esprit. Un de leurs coins préférés était « l'Étang Noir », au cœur de la forêt, où ils retrouvaient, roi de cette soli-

1. « Un jour, le lacet du grand poète s'étant dénoué, il me montra impérieusement son pied et dit : « Janet, rattachez mon soulier. » Je trouvais cet ordre mauvais, sans compter que les lacets étaient extrêmement sales, et je répondis assez impoliment : « Non, rattachez votre soulier vous-même. Papa dit que les hommes doivent servir les femmes, non les femmes les hommes. » Les mots n'étaient pas plus tôt sortis de ma bouche que je me serais mordue la langue. Je vis toutes les beautés de *Little Holland House* s'empressant autour du Poète, et j'attachai humblement son soulier. »

(Janet Ross : *Early Days recalled*, p. 86.)

2. Kinglake apparaît, déguisé en Westlake, dans *Diana* (ch. XXVII). Peut-être est-il le P. G. (perfect gentleman) des *Lettres*. (p. 46-7). Son histoire est jugée comme elle le mérite dans une lettre à Mrs Ross (p. 130). Meredith n'avait pour lui qu'une imparfaite sympathie.

tude, un héron majestueux. Parfois on s'asseyait sur la bryère et le poète disait ses derniers vers.

Lady Duff-Gordon voyait sans déplaisir ces amitiés masculines de sa fille. Elle-même préférait la société des hommes à celle des femmes, « par la simple raison qu'ils discutent de choses sérieuses et sont — l'élite tout au moins — de parole franche, plus libéraux, plus vivants, meilleurs camarades »¹. Elle trouvait naturel que sa fille l'imitât. D'ailleurs elle avait pour Meredith l'estime que la noblesse innée du cœur commande, autant et plus que la supériorité intellectuelle. Elle lui permettait d'emmener Janet au concert, lorsqu'elle était à Londres en même temps que lui. Mais Lady Antrobus, marraine de la jeune fille, n'approuvait pas ; lors d'une certaine visite à la Tour de Londres elle aurait voulu un chaperon et ne se consola qu'en apprenant qu'Arthur serait de la partie.

Quels espoirs germèrent au cœur du poète, pris au charme de cette amitié ? Sans doute, il n'était pas libre, mais il pourrait le devenir ; sans doute il était d'une classe sociale inférieure à celle de Janet, mais il se sentait supérieur à toutes les distinctions que la naissance et la fortune mettent entre les hommes, et la façon dont le traitait Lady Duff-Gordon les lui faisait oublier. Janet, avec sa belle jeunesse en fleur, son élan, sa franchise, son sens artiste, et positif à la fois, son amour de la musique et de la poésie, le rendait sentimental comme un adolescent. Il oubliait près d'elle et la chaîne matrimoniale et l'obstacle de la pauvreté.

Aussi bien c'est toujours qu'elle est présente à sa pensée, puisque le roman qu'il est en train d'écrire, *Evan Harrington*, a Rose pour héroïne et que Rose c'est elle-même. La lettre qu'il écrit à Janet en 1859 pour l'initier à son travail et à ses passe-temps quand il est à Seaford le montre possédé par l'œuvre qu'il porte et par l'image de Rose, vivant avec elle, et sous le masque de la comédie permet au sentiment de paraître. La scène est à Seaford, chez Mrs Ockenden, le cordon-bleu. Fitz (Maurice

1. *M. P.*, p. 63.

Fitzgerald) arpente la pièce, un volume de Francatelli à la main, et tandis que tout haut il combine le menu du soir ou du lendemain, le poète suit son idée, rêve, écrit : « Et vous êtes tout ce qui m'importe au monde, Rose chérie ! » et ne s'éveille à la réalité que pour parler à l'épicurien de Janet « qui expédie son dîner en deux minutes et n'entend rien à la grande science ». Il conclut la scène par une réflexion d'humour philosophique et permet à celle qui le lira de jeter un coup d'œil sur le précieux carnet où s'inscrivent les maximes et pensées suggérées par la vie quotidienne.

Est-il nécessaire de supposer que Lady Duff-Gordon sût parler à Meredith pour l'arrêter à temps, lui faire comprendre, en ménageant sa susceptibilité, que tout espoir d'épouser jamais sa fille devait être abandonné ? S'aperçut-il qu'il fallait sacrifier cet amour naissant, que son amour lui-même en imposait le sacrifice ? Toujours est-il que le renoncement eut lieu, non sans un déchirement intérieur, comme en témoignent quelques vers donnés vers 1859 à Miss Duff-Gordon :

Nous étions assis sous les pins chanteurs,
 Nous savions qu'il fallait nous quitter.
 Il ne m'était pas permis, par signes même,
 D'exprimer les mouvements de mon cœur.

Et comme je prenais votre main, et sous un charme,
 Regardais en vos yeux,
 Je vis le bras du Destin levé
 Et fis taire les sanglots intérieurs.

Je vis que jamais ne pourrait être
 Ce que j'avais osé implorer
 Et dans la larme qui m'échappa
 S'échappa ma vie en ce jour.

Les autres vers donnés à Miss Duff-Gordon vers le même temps et gardés secrets par elle jusqu'en 1912, sont dans la même note. C'est un *Lied* de Rastrelli (*Let.*, pp. 19-20) ; ce sont des vers, écrits vraisemblablement dans l'agonie du regret sentimental, alors qu'on sent, avant qu'elle soit consommée, la perte de la femme aimée :

Les vagues accourent, impétueuses,
le long du rivage hurleur ;
et chargent, escadrons fantômes
sous un grondement de fureur ¹.

Chacune darde une langue d'écume
Comme elle s'abat et meurt ;
Mainte âme entend son chant funèbre
passer dans cette sombre horreur.

Et que ce soit mon chant funèbre
Si celle qui a ma promesse,
Celle que j'aime, naufrage ma foi
couvrant mon âme de ténèbres.

Ce sont enfin les paroles mises à l'Adieu de Schubert :
Sous des cieux gris de cendre, au murmure désolé
des pins balancés par le vent, le poète angoissé renonce
à la bien-aimée, étouffe son rêve, envisage l'amère
vérité : cette main si chère est pour un autre.

Fin d'automne 1859 ? « l'autre » a paru. Meredith
n'est plus qu'un ami. Henry James Ross, directeur
d'une banque anglaise d'Alexandrie, mais aussi archéologue,
ami de Layard et auteur de *Lettres d'Orient*,
est l'hôte des Duff-Gordon. Au cours d'une chasse au
renard, Janet est « grandement frappée par ses dons de
cavalier, sa conversation et ses manières ». Elle est bien-
tôt fiancée, et se marie à Ventnor, dans l'île de Wight,
le 5 décembre 1860.

Pendant George Meredith, « terrassé » à plusieurs
reprises par sa vieille maladie, est incapable d'assister à la
cérémonie et n'essaye même pas de jouer le rôle du « mar-
tyr souriant ». Certes il envoie des vœux de bonheur, mais
il ne prétend pas à la générosité d'un saint envers Mr Ross.

C'est un homme heureux qui vous a obtenue, et le mieux
qu'il puisse faire est de prier qu'il puisse toujours connaître
sa bonne chance. »

1. On reconnaît ici l'image que contient le sonnet final de *Modern Love*, de même que le vers suivant a été utilisé pour le sonnet XLIII. Qui sait sous quelle impression furent écrites ces trois strophes, et quelle femme désigne la dernière ? Les complexités de « la passion sentimentale disséquée » dans *Amour Moderne* ont été vécues par Meredith, voilà qui est certain.

Les veneurs qui passent avec leur meute dans le brouillard de décembre lui semblent des spectres mornes : « privé de Janet, la chasse a perdu sa Reine ». Privé de son voisinage, le poète songe à quitter Copsham pour Londres. Il économiserait ainsi en vue de l'éducation d'Arthur, qu'il désire voir conquérir une belle position dans le monde, comme celle de Mr Ross, le conquérant de Janet.

Le temps fit son œuvre. George Meredith et Janet Ross ne devaient plus se voir que de loin en loin : au printemps de 1862 et en 1864, en Angleterre ; puis à Venise, par hasard, en 1866. En quittant l'Égypte, Mrs Ross se fixa en Italie. Ses volumes de souvenirs contiennent, avec un aperçu de Meredith, de discrètes allusions à leur tendre amitié de jadis, mais le poète avait dès le début de l'intimité dessiné le portrait de la jeune fille dans un roman. En 1860, l'année même où elle se mariait, paraissait *Evan Harrington*.

Comment Evan, fils de tailleur, et tailleur lui-même, se fait aimer de Rose, la fille de Sir Franck et de Lady Jocelyn, comment, grâce à sa noblesse d'âme naturelle, il réussit, malgré mille obstacles, à l'épouser, telle est la donnée de cette comédie. La profession de tailleur (ou toute autre profession non libérale) est-elle décidément incompatible avec la notion de gentleman ? Dans *John Halifax, Gentleman*, Mrs Craik en 1856 avait traité le problème et montré, pour la plus grande édification et satisfaction de ses lecteurs bourgeois, que le travail et l'honnêteté conféraient à tout citoyen du Royaume-Uni avec la possibilité de s'enrichir, celle d'escalader la pyramide sociale. Un mélange de vues sagement conservatrices et de vagues tendances radicales, joint à une fade odeur d'homélie calviniste, explique le succès de ce roman. *Evan Harrington*, ou *Il voulait être gentleman*, tel est le titre complet de l'œuvre de Meredith. On peut y voir une malice à l'adresse de Mrs Craik et de ses admirateurs, et une intention de projeter la lumière de la comédie sur le problème. En effet, le héros de Meredith, non seule-

ment peut être tailleur et gentleman, mais encore ne s'avère gentleman que dans la mesure où il se déclare tailleur. Il ne faut pas confondre la notion morale et la notion sociale de gentleman : Meredith s'en garde bien, mais il le feint parfois, et passe avec dextérité de l'une à l'autre. Au fond, toutefois, sa pensée est claire : ce qui est incompatible avec la notion de gentleman, c'est le mensonge, la fausse honte de ses origines, la tentation et la tentative de se faire passer pour ce qu'on n'est pas, c'est l'égoïsme, la dureté de cœur, l'absence de générosité vraie, — vices fréquents dans une société qui conserve une aristocratie de naissance, ouverte toutefois à ceux qui s'enrichissent. Que si un gentleman (de naissance) a une âme sans noblesse, mérite-t-il encore ce nom ? Tel est le doute qu'insinue Meredith. On aperçoit toutes les conséquences.

Nul pédantisme d'ailleurs. Cette comédie a été écrite de verve. Après le vigoureux effort créateur de *Richard Feverel*, on a l'impression d'une détente. Le peintre a pris ses modèles dans la réalité la plus proche de lui, chez ses amis, dans sa famille. Il s'est amusé à rapprocher des Duff-Gordon tous les siens, jusqu'à l'ombre du Grand Mel, et cette juxtaposition d'éléments hétéroclites dans une même intrigue est un triomphe de fantaisie imaginative. De même qu'en un rêve ou au théâtre, on accepte dans ce roman des situations invraisemblables, parce que les personnages, eux, sont vrais et vivants.

Ces personnages, ce sont Mrs Mel Harrington, son fils Evan et ses trois filles. Caroline, l'aînée, douce, aimante et bonne, la plus belle, et la plus faible, des trois sœurs, est la femme du Commandant Strike, vrai soldat de comédie¹, brusque, autoritaire, inintelligent et brutal.

Harriett, elle, a épousé un riche brasseur londonien, Andrew Cogglesby, M. P., qu'elle tient bien en main ; elle

1. Mr S. M. Ellis a cru devoir laver son grand-père des défauts que Meredith prête au Commandant Strike. Mais visiblement Meredith exagère pour le besoin de sa comédie : il ne fait pas œuvre d'historien, sauf en ce qui concerne ses impressions et imaginations d'enfant.

est grande, il est petit, esclave volontaire, amoureux de son épouse et de sa servitude domestique, il file doux devant cette femme forte, mère de famille incomparable. Louisa, la troisième aurait pu être une grande amoureuse, si le génie de l'intrigue ne prédominait en elle. Avec quel art elle se sert de son sexe ! Elle a su se faire aimer d'un petit diplomate portugais, le Comte de Saldar, qu'elle a rencontré chez Harriett et finalement épousé, en lui laissant soigneusement ignorer le métier paternel. Psychologue habile à jouer des passions et de la vanité humaine, actrice incomparable, fine et souple, elle devient rapidement à la cour de Lisbonne plus Portugaise que son mari, affiche son mépris des Anglais, de leur froideur, de leur politesse compassée, de leur « manque d'âme ». Décidée à faire la fortune d'Evan¹ — en l'arrachant à la boutique ancestrale — moins par amour pour lui qu'en horreur de « Demogorgon » — elle le fait venir au Portugal pour l'instruire en savoir-vivre et en savoir faire, et lui permettre de conquérir une héritière, Rose Jocelyn, la nièce du représentant britannique. Les jeunes gens se rencontrent et se plaisent. Qu'Evan obtienne sa main, le voici entré dans l'aristocratie anglaise, devenu un « gentleman ».

Après un prologue qui nous a mis au courant de la boutique, et nous a présenté le Grand Mel et sa famille, la Comédie s'ouvre « à bord de la Jocaste », à l'entrée dans la Tamise et quelques heures avant que n'en débarquent Rose, son oncle et sa tante, la Comtesse, son mari et Evan. Cette première scène est un chef-d'œuvre d'exposition et de fine comédie. A mesure qu'approche le moment de la séparation, la Comtesse se fait plus mélodieusement triste, plus suave en des sourires au diplomate anglais, et à Rose ; plus pressante auprès d'Evan. Tous ses efforts tendent pour l'instant à obtenir pour elle et son

1. « Elle avait découvert qu'un gentleman doit avoir de deux choses l'une : un titre, ou de l'argent. Il pouvait avoir toute l'éducation du monde ; il pouvait être d'une bonté d'ange, mais sans titre, ou sans argent, il restait dans l'ombre. Sur un gentleman, il faut que le soleil brille... » (Ch. II.)

frère une invitation à Beckley Court, la demeure familiale des Jocelyns. Elle y est presque arrivée, quand un Mr Goren, ex-associé du Grand Mel, monte à bord annoncer la mort de celui-ci. Une allusion qu'il fait au Magasin risque de compromettre toute sa politique. Heureusement, il ajoute que le Grand Mel, doit être enterré dans son vieil uniforme. Et la comtesse, inspirée, fait écho, répète, « dans son uniforme ! » pour donner le change à Rose qui a entendu le mot fatal de magasin.

Aussitôt après les obsèques, auxquelles les trois sœurs s'abstiennent d'assister, la mère d'Evan, femme énergique, positive et franche, met son fils en présence des faits. Il n'est qu'un moyen pour lui de payer les dettes paternelles, — son seul héritage — c'est de partir pour Londres, apprendre sous Mr Goren le métier de tailleur. La mort dans l'âme, Evan renonce à Rose et à ses chimères, quand la Comtesse arrive incognito — « insoupçonnée, invisible, si grande est la profusion de dentelles, de voiles et de mantille dont elle s'est servie — malgré le brûlant soleil d'été » pour se dérober aux regards des voisins. Elle vient arracher Evan à Demogorgon, lui dire que Rose l'aime, et fouetter son ambition de la conquérir. Elle ne réussit qu'à le jeter dans un état de fiévreuse exaltation, et à se plonger elle-même dans l'étonnement qu'elle ait pu sortir d'un pareil milieu :

That she should have sprung from this !

Cependant Evan, en route pour Londres, rencontre Rose, et bientôt il est à Beckley Court, en compagnie de la Comtesse.

Les trois actes qui suivent (jusqu'au chapitre XXXVII inclus) nous montrent la Comtesse dans le grand monde, qui est l'élément où elle se meut et respire à l'aise. Une seule ombre à son bonheur : celle du grand Mel. Certes « elle aimait son père : elle et ses sœurs le jugeaient incomparable et le citaient toujours comme le type du parfait gentleman ; et pourtant elles montaient la garde à tour de rôle devant sa tombe pour empêcher son ombre de

s'échapper » ¹. Les réapparitions obstinées du Grand Mel, à un dîner, qui surpasse tous les dîners illustrant les romans de Peacock, à une fête champêtre qui fait penser à Watteau et à Lawrence, sont comiques par leur insistance et par les angoisses qu'elles causent. Les mensonges de la Comtesse, et ses intrigues, la franchise d'Evan, l'arrivée de Mrs Harrington, la séparation de Rose et d'Evan, la retraite de la Comtesse, emplissent ces trois actes et la Comédie pourrait finir là, sur les fiançailles de Rose à Lord Laxley. Mais il faut bien marier l'héroïne au héros, et grâce à la mort de Juliana Bonner, une pauvre petite poitrinaire éprise d'Evan qui lui a légué Beckley Court, tout finit pour la plus grande satisfaction du lecteur.

Mrs Ross nous dit dans ses souvenirs :

Evan Harrington fut mon roman : Rose, c'est moi-même, Sir Franks et Lady Jocelyn sont mon père et ma mère. Miss Currant ², c'est Miss Louisa Courtney, une vieille amie de notre famille, qui demeurait souvent chez nous. Avec la magnifique impertinence des seize ans, j'interrompais Meredith, en train de lire un chapitre de « mon roman », par un « Non ! je ne l'aurais pas dit ainsi ! » ou un « Non ! je n'aurais pas agi de la sorte ! » Un jeune « retriever » irlandais, que je dressais alors et donnai plus tard à Arthur, fut immortalisé dans les pages du livre à ma prière.

Faut-il voir dans l'amitié passionnée de Meredith pour Janet un exemple de ce phénomène peu rare : le peintre amoureux de son modèle ? C'est possible, mais s'il l'avait d'abord choisie pour modèle, n'était-ce pas pour ses qualités propres ? D'abord Lady Duff-Gordon lui avait inspiré une vive admiration. Sur la hauteur sereine d'où hommes et femmes cultivés contemplant la Comédie, elle et Meredith s'étaient rencontrés et sentis de la même famille. Lady Jocelyn, c'est elle nullement idéalisée, la qualité olympienne de son intelligence simplement mise en lumière. « Elle laissait ses semblables mener le monde comme ils l'entendaient, et n'apportait pas à la comédie

1. *E. H.*, p. 109.

2. Personnage épisodique, nullement essentiel.

d'autres passions que celles manifestées généralement par des spectateurs cultivés. » « Elle ne détestait pas une personne parce qu'elle ne pouvait pas l'aimer. » Son indifférence à l'opinion, sa largeur de vues, la vigueur masculine de son intelligence, le définitif de ses jugemens font de Lady Jocelyn ce qu'était en réalité Lady Duff-Gordon, l'incarnation de l'esprit comique dans son détachement contemplateur, ou comme Meredith l'appelle alors, de la philosophie. En comparant le portrait du roman avec le portrait publié en 1902, on voit que l'artiste n'a fait que dégager l'essentiel, et omettre certains détails secondaires (par exemple l'habitude de fumer le cigare prise par Lady Duff-Gordon). Une certaine retenue l'a peut-être empêché de pousser les détails réalistes trop loin. D'ailleurs, il n'oubliait pas que l'héroïne était Rose.

Les défauts de celle-ci ne sont nullement dissimulés, si l'on peut appeler défauts ce ton légèrement impérieux provenant de l'habitude qu'elle a de commander et d'être obéie, et cette fraîche acidité de jeune fruit. Elle a l'indépendance d'une fille de patriciens anglais et le charme d'un esprit qui déjà pense par lui-même.

C'est tout cela qui subjugué Evan : d'ailleurs, elle est assez grande, bien prise, brune, vive, avec une petite tête énergique, au front droit, aux grands yeux honnêtes qui peuvent être scrutateurs ; les lèvres, « froides et chastes, sont celles qu'on prête à Minerve », faites pour parler la vérité, mais promptes à décocher le trait malicieux. Evan, lui aussi, est grand, bien fait, aisé de manières, avec l'abord ouvert et la réserve naturelle du « gentleman ». Rose l'admire, d'abord parce qu'il est au milieu d'étrangers un résumé de l'Angleterre, et parce que la Comtesse, qui n'ignore pas la puissance de la suggestion, lui a vanté longuement les mérites fraternels. Mais Rose découvre elle-même ses vrais mérites : Sa noblesse d'âme, sa générosité foncière, et, une fois sa conviction faite, elle se révolte contre les préjugés du monde, contre l'hostilité latente ou déclarée d'autrui.

Rose nous intéresse d'autant plus que nous assistons à son développement, que nous la voyons devenir femme,

et, en agissant, acquérir la conscience d'elle-même. Les origines, la profession d'Evan découvertes, elle en prend son parti comme de faits désagréables, et immédiatement travaille à modifier ceux qui peuvent l'être. Elle va trouver sa mère, flatte son oncle le diplomate pour obtenir le poste que mérite Evan et qui lui permettra de l'épouser. C'est un général né, un général de cavalerie fait pour les actions brusques qui requièrent la promptitude du coup d'œil et une certaine témérité dans l'attaque.

Meredith l'oppose à cet habile conducteur de travaux souterrains, de sapes et de mines perfides qu'est la Comtesse. Car, au fond, le duel est entre ces deux femmes, comme entre la droiture et l'intrigue. Rose manœuvre à ciel découvert et porte des coups droits. Elle a des sorties d'enfant terrible, des franchises qui déroutent. Nous la voyons devenir plus réservée, à mesure que grandit son amour ; mais jamais son silence ne provient d'un courage défaillant. Sa sincérité reste entière, sauf lorsqu'elle renonce à Evan et ne veut pas s'avouer qu'elle l'aime malgré tout. Cornélienne en son mépris du sentiment, elle s'impose d'oublier et de punir celui qu'elle aime, pour ne pas trahir son propre idéal de rectitude.

Le courage et la sincérité sont les vertus qu'Evan apprend à aimer chez Rose et à imiter, par un effort que les circonstances rendent méritoire. L'amour, qui travaille à imposer sa ressemblance, aide au progrès moral lorsqu'il pose un idéal comme but de la ressemblance. Dans leur ascension vers un plus haut amour, Rose entraîne Evan, qui l'entraîne à son tour, et ils se perçoivent dans leur isolement plus dignes l'un de l'autre, seuls dignes l'un de l'autre, égaux en générosité, comme en courage et en droiture. L'amour, qui se renonce par générosité et trouve sa récompense dans le renoncement même, fait la moelle de cette comédie.

Meredith rit quand il faut, est sérieux quand il faut. Loin de railler l'amour vrai, il est juvénilement sentimental et ne se retient pas de l'être, dès qu'il met Evan et Rose en présence. Après l'accident de cheval survenu au jeune homme, Rose tient la tête de son ami sur ses

genoux, étanche le sang de sa plaie, et alors sent la présence ineffable en elle.

L'amour peut surgir au cœur d'une jeune fille, pareil à Vesper dans le ciel du soir, point gris sur fond gris, et rester invisible, ignoré, jusqu'à ce que, le cercle de l'horizon s'avancant, la planète indistincte augmente d'éclat, et se rapprochant de la terre se dilate et ne puisse plus rester invisible ou ignorée. Lorsqu'Evan gisait comme mort sur le sol, Rose s'accusa d'être l'auteur de sa mort, et alors sentit cette présence en elle... ¹

Et encore, après l'aveu mutuel de leur amour :

Sacré pour eux se fit le silence : l'onde baignée dans l'or de la lune, les feuilles s'enlevant en noir sur une brillance extrême. Pas un pépiement d'oiseau ; rien ne s'entendait, rien que le chant frais, sans fin, des eaux heureuses, dont les voix sont les esprits du silence. La Nature semblait consentir à ce que leurs mains fussent unies, confondus leurs regards ¹.

L'auteur comique ne rit pas non plus des efforts que fait une âme pour se hausser au-dessus d'elle-même. Evan pourrait être aisément la proie du ridicule ; mais une noblesse émane de lui qui le soustrait à ses atteintes. Il fait effort, et, comme son créateur lui-même, en païen, sans le secours d'une religion définie. Aussi Meredith plaide-t-il sa propre cause, autant que celle d'Evan, lorsqu'il nous demande de « ne pas mépriser une vertu purement païenne. »

Sans doute les jeunes gens qui peuvent conformer d'emblée leurs actes aux préceptes du Christianisme, sont plus heureux : mais ils sont menés, ils sont passifs : j'estime que par la suite ils ne font pas des Chrétiens si remarquables. Ils ne courent jamais pareils dangers, nous le savons ; mais certaines de ces ouailles valent plus que des moutons. L'idéal païen n'est pas si aisé d'accès, et ceux qui, après l'avoir atteint, s'élèvent à l'idéal Chrétien, ont, à mon humble opinion, une base plus ferme. » ²

Il y a beaucoup de Meredith dans Evan, du Meredith jeune et chevaleresque, avant que l'idée de la comédie

1. *E. H.*, ch. XXIII, pp. 291-3.

2. *Id.*, ch. XXXIV, p. 443.

n'ait enrichi encore ses perceptions, alors que son idéal était d'être un « gentleman » et, non pas un *homme* tout court. Il semble que, comme Evan, — était-ce un héritage du Grand Mel ? — il ne se soit jamais posé en Républicain égalitaire en face de l'aristocratie et qu'il ait admis « la distinction entre sa naissance et celle d'un gentleman, qu'il l'ait admise à l'égard de son âme, pour ainsi dire, et qu'il ait lutté simplement comme on lutte contre une destinée ». ¹ Comme Evan, il a connu les souffrances de la vanité blessée. Chez les Duff-Gordon eux-mêmes, il dut éprouver plus d'un froissement ; sinon il n'aurait pas eu à rendre hommage au tact de Lady Duff-Gordon, il n'aurait pas donné à Janet l'impression « qu'il n'était pas tout à fait sûr de sa position dans leur monde » ² et ne lui aurait pas écrit, à propos d'une relation commune :

Il est plaisamment curieux, et m'a déjà informé — très gentiment, que je suis un gentleman, bien que je ne le sois peut-être pas de naissance ³.

Evan Harrington marque la résolution arrêtée de surmonter les faiblesses d'une vanité trop chatouilleuse. C'est à la fois la caresse d'un rêve impossible, et le châtiment par le rire du snobisme latent légué par son ancêtre ⁴.

Nous avons là, on l'a remarqué ⁵, son *Livre des Snobs*. Nous y avons aussi *La Foire aux Vanités*. Le Grand Mel,

1. *E. H.*, p. 290. — Cf. *Letters*, p. 387. « In origin I am what is called here a nobody... »

2. J. Ross, *The Fourth Generation*.

3. *L.*, p. 47.

4. L'aristocratie anglaise n'étant pas une caste fermée, mais s'ouvrant à la richesse, au succès sous toutes ses formes, son prestige, en cette ère de prospérité commerciale, de démocratie montante, qu'était l'ère victorienne, en était d'autant plus grand, et elle exerçait une attraction d'autant plus puissante sur la bourgeoisie. Celle-ci, par des gradations insensibles, s'approchait d'elle, et comme elle communiquait d'autre part avec les classes laborieuses cela créait, de bas en haut, une aspiration, et un mouvement ascensionnel, dont la vitesse, suivant l'accélération du siècle, était accrue. Cette adoration instinctive des classes supérieures, développée à l'excès chez la bourgeoisie victorienne, constitua le snobisme dont l'accusèrent Punch, Thackeray et Meredith.

5. J. W. Beach, *op. cit.*

vu dans les esprits qui gardent son souvenir, apparaît comme un « Snob magnifique », une « efflorescence de sublime imposture ». La Comtesse de Saldar est le plus beau spécimen qui soit du « snob parvenu ». Plus subtile et nuancée que Becky Sharp, elle fait penser par moments à une Précieuse de Molière, tant par l'euphuïsme de son langage que par des exclamations comme « That I should have sprung from this ! »¹ Mais il y a plus qu'une Précieuse en elle, il y a une intrigante, qui évoque pour Lady Jocelyn certaines dames de Tallemant des Réaux, et pour nous par moments les *Provinciales* et *Tartufe*. Elle possède à fond l'art de mentir sans troubler sa conscience, en n'exprimant pas, mais en donnant à entendre, et elle joue de la religion pour arriver à ses fins avec une impudence souveraine.

Tous les matins elle assistait à la prière dans les appartements de Mrs Bonner, seule avec la vieille dame. « Afin de rattraper le temps perdu parmi les Catholiques du Portugal », expliquait-elle...²

Une seule chose est profondément sincère en elle : l'horreur qu'elle a de ses origines plébéiennes. Elle souffre en son âme et conscience de la réprobation qui s'attache aux tailleurs ; elle cherche — en vain — leur défense dans l'Écriture Sainte ; et sa conversion finale au Catholicisme, conversion dictée par le désespoir de n'avoir pu trouver dans la Haute Église la consolation qu'elle cherche, plus vraiment démocratique que la Haute-Église anglicane, montre comme elle est pénétrée du sentiment que son origine est une tache dont il lui faut se laver à tout prix.

C'est le Souverain Pontife seul qui nous réunit tous dans ses bras, sans excepter les tailleurs. Là, s'ils s'en doutaient seulement, est leur réconfort béni !³

Le sentimentalisme l'imprègne à tel point qu'il détermine sa religion qu'il est sa seule religion. Pour elle,

1. « J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille » (Madelon). *Préc. Ridicules*, sc. V.

2. *E. H.*, p. 201.

3. *E. H.*, p. 569.

comme pour Tartufe, il n'est pas de guérison possible. Par tout ce qui émane de sa personne : gestes, mines, attitudes, regards, paroles, elle attire sur elle le rayon vengeur de l'esprit comique, sans jamais se voir dans ce rayon. Mais, pour Meredith, elle n'apparaît pas dans une autre lumière ; il nous la fait voir ainsi, et le rire que nous goûtons aux dépens de la Comtesse est, pour lui comme pour nous, une libération, la cure de toute vanité exprimée ou latente.

Et tandis que le poète comique administre la correction, quelle maîtrise de lui-même ! Qui soupçonnerait que ce sont les siens et son moi inférieur qu'il fustige de la sorte ? Dureté de cœur, oubli du sentiment familial et du respect dû aux ancêtres, ces mots ont été prononcés ; et il est certain que pour Meredith la charité ne prime pas tout, la justice passe avant. Mais le rire de l'esprit comique, qui fait justice des absurdités, n'est pas méchant : instrument de progrès moral, il est même tout le contraire. Pourquoi nous-mêmes, et les nôtres, en serions-nous exempts ? Savoir rire de ceux qu'on aime n'implique pas nécessairement moins d'amour. D'ailleurs — pour Meredith qui n'avait connu de son grand-père que sa légende, celui-ci était tout prêt, son rôle posthume tout indiqué dans la comédie. Certes il n'entre pas dans « l'humour de l'esprit » avec lequel il le traite, l'attendrissement d'un Dickens — ou plutôt d'un Lamb, car Elia seul égale Meredith en finesse de tons et en subtilité d'analyse. La différence entre eux est celle d'un paysage anglais voilé de brume, riche en teintes grises, et des sèches collines d'Attique ou de Provence, baignées d'une lumière qui semble accroître leur dureté.

Quant à Dickens, il semblerait que Meredith ait voulu rivaliser avec son humour le plus facile, en introduisant dans *Evan Harrington* deux excentriques dont la parenté avec certaines créations caricaturales de Dickens est évidente : c'est d'une part Tom Cogglesby, le vieux célibataire maniaque, fils de savetier devenu millionnaire (mais resté franchement démocrate) qui se donne le malin plaisir d'aider Evan de ses deniers tout en l'enchaînant au

métier paternel et qui ne dote Rose que si elle consent à épouser le tailleur ; — d'autre part, John Raikes, le cockney « dont l'esprit est de caoutchouc », les prétentions ridicules (son rêve a toujours été de séduire une duchesse) et qui présente à Evan sa propre caricature et « comme son ombre grotesquement agrandie ». Certes, dans Molière, on voit les valets répéter en les déformant les gestes de leurs maîtres, mais Raikes ne fait point penser à Molière ; ses bouffonneries, ses « antics », rappellent le créateur de Jingle et Simon Tappertit, de même que Tom et Andrew Cogglesby évoquent les Frères Cheeryble ; et la ressemblance avec Dickens est rendue encore plus frappante par les illustrations de Charles Keene. Déjà, dans *Richard Feverel*, Meredith avait deux personnages qui faisaient penser à Dickens : Ripton et Mrs Berry. Mais cette dernière ne ressemblait point à une parodie de Mrs Gamp, c'était bien plutôt une humanisation de cette figure grimaçante. Visiblement Raikes est un pantin burlesque dont Meredith tire les ficelles, sûr du gros rire qui accueillera ses contorsions ¹. Il est piquant de le trouver dans *Evan Harrington*, si l'on songe que ce roman était destiné à paraître, et parut en effet, dans *Once a Week*, la revue hebdomadaire que Bradbury and Evans venaient de lancer pour faire concurrence à celle de Dickens : *All the Year Round*. Cette satisfaction donnée à un public raffolant de *David Copperfield*, de *Bleak House* et de *Little Dorritt* ² n'allait pas sans quelque malice à l'égard du public et de l'auteur à grand succès, dont il devait trouver plus tard l'art inférieur, l'humour gros, le pathétique sentimental ³.

1. Lors de la revision que Meredith fit subir à *Evan Harrington*, il s'attaqua surtout aux chapitres où Raikes apparaît et réduisit ou supprima maint discours de ce « gentleman ». La rencontre des deux camarades perd notamment ce passage : « Evan s'écria, « Jack Raikes ! Sir John ! » tandis que lui-même était appelé « Sir Amadis, Vicomte Harrington ! » titres où revivaient, sans doute, certains traits de leur enfance..., etc. »

2. Ces trois romans parurent entre 1849 et 1857.

3. Juliana Bonner, la « morbide petite héroïne » est une autre concession au goût régnant, mais G. Meredith se plaît à nous montrer que ses sentiments, une fois mis à nu, ressemblent assez à ceux d'une domestique. *E. H.* (p. 430).

Thackeray, critique de la société anglaise, a toutes les sympathies de Meredith, qui admire en lui et l'artiste et le moraliste, et qui a laissé un témoignage de son admiration dans une courte préface écrite en 1903 pour *les Quatre Georges*. Il y note que l'attitude de Thackeray dans ses grands romans, est celle « du conférencier plein de calme urbanité, sur le même plan qu'un auditoire choisi, assuré d'intéresser, dispensé d'exciter de violentes émotions. » Il loue une « grâce de style charmante comme la danse d'un menuet de la Cour », et la vérité des conversations « qui semblent sortir de bouches vivantes ». Par *La Foire aux Vanités*, « ce grand livre », Esmond et les Newcomes¹, Thackeray donna au roman anglais « un nom éminent, original et cher ». ² Quant au moraliste « les scènes qui l'entouraient vinrent fortifier son penchant naturel à la satire. Il doit y avoir un moraliste dans le satirique, si la satire doit porter des coups. Le coup est affaibli et l'art violé, quand le moraliste passe au premier plan. Mais il veut toujours se mettre en avant, et Thackeray le retient tant qu'il peut, à la manière d'un « constable » bon enfant »³.

De Thackeray à Meredith, la différence est celle du satirique à l'auteur comique. L'un et l'autre veulent châtier les mœurs, mais, alors que le satirique dénonce le mal, le met à nu, nous le fait haïr et par suite nous laisse une impression de tristesse profonde, la Comédie, dévoilant une absurdité, nous invite à en rire. Les fins sont les mêmes, les moyens autres. Le poète comique pourra nous faire douter qu'il condamne vraiment tel personnage, si subtile est parfois son ironie, si nuancée sa façon de nous le présenter. Entre Alceste et Célimène, il arrive aux sympathies d'hésiter. Le Grand Mel nous inspire une certaine admiration, la Comtesse de Saldar aussi, jusqu'au moment où elle dépasse les bornes. Sur Becky Sharp, il n'y a pas de doute possible, et la main de son créateur est une main

1. Ces romans parurent entre 1848 et 1853.

2. Les parodies de Dickens dans *Evan Harrington* font penser à celle des *Romans d'Auteurs Eminents*, par Thackeray lui-même.

3. Cf. *M. P.*, pp. 65-67.

de justicier. Peut-être est-ce entraîné inconsciemment par l'exemple de Thackeray (et pour ne pas être accusé de « cynisme »), que Meredith a par moments un peu forcé la note, et rendu trop clair le jeu de cette actrice consommée qu'est la Comtesse.

On voit comment *Evan Harrington* réunit dans la synthèse originale d'une comédie, non seulement la démocratie et l'aristocratie de l'ère victorienne, mais encore leurs peintres : Dickens et Thackeray ; comment d'autre part, s'y retrace l'évolution de Meredith qui, parti du sentimentalisme ainsi qu'Evan, arrive à la stoïque acceptation des faits ; enfin quelle influence diverse Lady Duff-Gordon et Janet ont eue sur lui, celle-ci faisant vibrer la corde sentimentale et chevaleresque, celle là mettant en jeu l'esprit comique, tel qu'il devait être défini par Meredith seize ans plus tard.

Après l'épreuve due au départ de Mrs Meredith, après avoir vu son bonheur domestique en ruines, une crise sentimentale est survenue, dont Janet a été l'auteur, la confidente, et, par son mariage, le remède héroïque. Meredith a souffert, mais, Lady Duff-Gordon et sa fille mises à part, le monde n'en a rien su. Avec les hommes, il est le grand rieur que décrit Sir Francis Burnand, tel qu'il apparut un matin d'été, en tenue de marche, chemise à col ouvert et cravate rouge, pantalons courts et bas gris.

Des cheveux châtons, fins et frisés, ignorants de toute raie, un beau front, des yeux vifs, observateurs, plutôt gris, la moustache et la barbe plus claires que les cheveux. Une tête splendide, une mémorable personnalité. Puis son humour, son cynisme, et sa joie enfantine à une plaisanterie, à une absurdité pure et simple. Il fallait entendre son rire : de courte durée, mais quel rugissement ! vous n'y résistiez pas ; lui-même, s'il était trop amusé, riait jusqu'à ce qu'il eût les larmes aux yeux (cela ne prenait pas longtemps) et alors il luttait contre l'accès, la main devant sa bouche ouverte, pour empêcher une autre crise.¹

1. Sir Francis Burnand : *Records and Reminiscences*. — Frank Remand (cf. E. H. ch. XI.) semble bien être le portrait du jeune Francis Burnand.

A voir et entendre ce joyeux compagnon, nul n'aurait soupçonné qu'il avait ses souffrances « on the soft side ». On peut dire de lui ce qu'il écrivait de Sir Austin Feverel. « Sa sensibilité l'aurait finalement trahi, mais, comme il arrive souvent, il était des mieux armés au point le plus faible, à savoir : le cœur. Il avait un fils, et son cœur en était rempli ; il avait un fils et il couvait un système »¹. Mais le système de Meredith n'était pas celui de Sir Austin, et peut se résumer dans ce vers de lui :

Close interthreading nature with our kind.

En se refusant tout attendrissement sentimental sur lui-même, en « devenant dur », en se fermant à la pitié facile, il ne devient pas étranger à « l'amour plus large qui embrasse les multitudes ». Il est l'ami de cet altruiste, qu'est Maxse, l'ami de Lady Duff-Gordon qui ne lui apprend pas seulement à présenter au monde le « sourire d'incomparable politesse » qui caractérise l'esprit comique, mais lui donne l'exemple de la charité vraie. Et enfin il conserve, toujours aussi vif, mais plus profond, son amour de la nature.

Il est bien placé pour s'y livrer, habitant en pleine lande un cottage qui semble être « le produit naturel du « common » où il se dresse ». La seule maison voisine est la ferme qui fournit lait, beurre, œufs et légumes. Une gouvernante travailleuse (excellent caractère, principes sans tache, asexuée), tient la maison et s'occupe d'Arthur. Tous ses instants de loisir, le poète les passe dehors, interrogeant la vie multiple qui l'entoure, depuis sa promenade matinale — avant le petit déjeuner — jusqu'à celle du soir.

Il vit à toute heure du jour et de la nuit en communion avec les sons et les nuances de la nature qu'enregistre sa percep-

1. Une photographie de 1861, reproduite dans les *Lettres* (t. I, p. 79) représente G. Meredith assis, tenant son fils sur son genou gauche. Le regard aigu et droit, la tête ferme indiquent une énergie qui se tient, et tient les émotions, bien en main. Toute l'attitude est celle d'un lutteur au repos. Le fils est littéralement comme un bouclier devant son cœur. Lui, Arthur, avec le front du père, a une vague tristesse sur sa physionomie enfantine, la gravité précocce des enfants qui grandissent privés des caresses maternelles.

tion subtile. Ces divins et changeants effets ne sont pas seulement pour lui poésie, ou paysage ; ce que Wordsworth appelle « le travail des éléments » (*the business of the elements*) est l'essence de sa vie. ¹

Meredith y joint, comme Wordsworth lui-même, l'observation attentive, des êtres humains dont l'existence est associée à celle de la nature. *Les Poèmes*, publiés en 1862 avec *Amour moderne*, contiennent des études de chemineaux, bohémiens, et mendiants, « rencontrés pour la plupart sur la grand-route » et qu'il a « très peu idéalisés ». Ces études ne rappellent guère celles de Wordsworth (*la Mendicante, le Ramasseur de Sangsues*) ; si elles faisaient penser à quelqu'un, ce serait à Browning. Lui seul aurait ainsi fait exposer à un mendiant sa philosophie (essentiellement cynique), son égoïsme magnifique de naturel, son mépris des fidèles dont il attend la sortie du temple, son amour du nonchaloir parmi les couleurs, les odeurs et les bruits de la lande, son amusant Conservatisme qui, intéressé à justifier une aristocratie généreuse et une mendicité florissante, invective le Radical, ce destructeur, et le Commerçant, ce parasite, supérieur à lui, mendiant, en cela seul qu'il est mieux logé et nourri ².

Seul encore, Browning nous aurait intéressés, puis émus, au monologue du pauvre Jongleur qui revient mourir en sa lande natale. ³ Lui aussi, Juggling Jerry, a une philosophie : il conçoit l'existence d'un Grand Jongleur, plus fort que lui, plus fort que tous les hommes, ayant dans son sac plus de tours qu'aucun escamoteur. C'est Lui qui l'attrape maintenant. Mais l'inconnu dans lequel il va entrer ne lui inspire aucune crainte : il a été jongleur, a utilisé, pour gagner son pain, la faculté de s'émerveiller qu'ont les hommes ; où est le mal ? Il a moins joué de la crédulité humaine en toute sa vie que le Premier Ministre, en une session du Parlement. Car Juggling Jerry connaît les hommes, et leur médiocrité foncière : pour quelques-uns vraiment bons et nobles,

1. Viscount Morley : *Recollections*, p. 39.

2. *The Beggar's Soliloquy*.

3. *Juggling Jerry*.

pour quelques franches canailles, on a la majorité qui tient l'entre-deux. D'ailleurs une femme, sa femme, relève à ses yeux toute l'espèce. Son amour pour elle a fait la joie de sa vie. Sans pasteur, sans médecin, il expire, heureux de la sentir près de lui, fortifié par un verre d'ale et la chaude sensation de la terre qu'il aime, la lande en fleurs tout autour, le chant de l'alouette dans le ciel.

Le dernier des monologues¹ nous montre le processus par lequel un révolté arrive à l'acceptation. Le vieux Chartiste — cela sonne presque comme vieux communard — a été déporté jadis pour la violence de certaines harangues démocratiques. Il vient d'être rapatrié, a voulu faire à pied le trajet jusqu'à son village natal, et, presque arrivé, s'arrête, plein d'une joie étrange, près d'un ruisseau qui sort en bondissant du grand parc seigneurial. Nulle haine, nulle envie n'hakitent son cœur. Il se sent le maître de ce qu'il voit. Un lord ne peut emprisonner l'eau courante, ni le chant de l'alouette. Nulle honte non plus, pas même d'abattement. Va-t-il recommencer à fomentier des grèves, comme le craignent les siens ? Telle est la question qu'il se pose, quand il aperçoit dans la vase du cours d'eau un rat en train de faire sa toilette, de se sécher, de lisser soigneusement sa robe, « comme s'il espérait passer du noir au blanc, tel un curé devenant évêque ». D'abord le vieux Radical trouve cela grotesque : ainsi jusqu'au rat qui est un Dandy ! Mais, étrange ! la Nature semble ne pas condamner son élégance : les ormes, les iris, regardent gravement ; le soleil lustre son ventre poli. Notre révolté fait retour sur lui-même (il est sale, non rasé) et se juge plus coupable que le rat, car il pêche contre la loi naturelle qui prescrit de remplir d'abord les devoirs envers soi-même, avant de vouloir réformer le monde. Ce rat lui fait la morale : si la propreté confine à la sainteté, l'animal est voisin du ciel. Désormais, plus de regards inutiles vers l'aristocratie : il reprendra son métier de savetier, en cherchant à se plaire, et à plaire au Créateur, il prêchera à la Nation britannique, ce rat, vrai

1. *The Old Chartist.*

démocrate, auquel son vil métier n'ôte point l'estime de lui-même ¹.

Browning, rencontrant Meredith en 1862, peu après la publication de ces poèmes, se déclara « stupéfié » par leur originalité, charmé par leur naturel et leur beauté ! Certes le même volume contenait *Modern Love*, mais on comprend que le poète de *Men and Women* ait apprécié une tentative « pour faire jaillir du caillou vulgaire l'étincelle poétique », et traduire en langage simple, rude et franc les âmes et les idées des gueux. La beauté naissait spontanément de leur sincérité, et de la communion des vies évoquées avec la vie de la campagne anglaise. C'était le grand parfum sauvage de la lande qu'on y respirait. Cela changeait des idylles à la mode, « idylles de la ferme ou du moulin, du presbytère et du salon, du ruisseau et du gibet », qui exaspéraient alors Swinburne, et des élégances tennysoniennes, méprisées par Meredith. Les trois poèmes que nous avons résumés sont d'un artiste épris de travail solide qui ne se contente plus « d'une chanson entre ciel et terre », d'un créateur d'âmes, et les critiques de la société anglaise exprimées par son vieux charliste et son mendiant, sont d'un moraliste et d'un penseur. Non systématique, toutefois, mais une tendance générale l'anime, celle de s'en tenir aux seules lumières naturelles, à la raison, pour motiver une acceptation courageuse de la nécessité, et pour interpréter le monde. Sans attache avec une église ou un parti, il donne toute sa sympathie aux indépendants, sinon aux révoltés. Chemin faisant, quelques railleries adressées à l'Église établie et aux « parsons » indiquent la position prise par Meredith dans la grande lutte qui passionne alors les esprits.

La lutte engagée était celle qu'avait déclenchée en 1859 la publication de *l'Origine des Espèces*. « Pour quiconque étudie les signes des temps, l'apparition de la doctrine évolutive est l'événement le plus prodigieux du xix^e siècle ». Ces paroles de Huxley — un des apôtres de la nou-

1. Cf. P. I, p. 158 sqq.

velle doctrine qui vit d'emblée le parti que les agnostiques pouvaient en tirer — peuvent nous aider à comprendre l'intense fermentation intellectuelle que déterminait l'idée d'évolution dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et il serait intéressant de voir comment les différents écrivains l'acceptèrent et se l'assimilèrent. Certains, dont les habitudes de pensée devenues fixes répugnaient à tout changement, l'ignorèrent ou la combattirent. D'autres s'efforcèrent bravement de la digérer, et il en résulta pour eux de graves malaises intérieurs. L'adaptation à des vues nouvelles sur le monde et la place de l'homme dans l'univers doit être progressive. Elle entraîne parfois un douloureux bouleversement des convictions antérieures, et de véritables crises. « Pas une foi qui ne soit ébranlée, écrivait Matthew Arnold, pas un dogme accepté qui ne soit mis en question, pas une tradition reçue qui ne menace ruine ! » L'orthodoxie religieuse, se sentant en danger, prit l'offensive, et l'évêque Wilberforce à Oxford, engagea, en 1860, un véritable duel contre Huxley. L'évêque s'était documenté auprès de Sir Richard Owen, qui soutenait que le cerveau de l'homme et celui du singe présentent de radicales différences. La discussion causa dans les milieux de théologiens une effervescence¹ qu'entretenirent la publication d'*Essays and Reviews*, par six clergymen et un laïque (1860), l'*Examen critique du Pentateuque*, par Colenso (1862), *la Place de l'Homme dans la Nature*, de Huxley (1863), enfin *Ecce Homo* (1865) ouvrage anonyme² « qui fit passer un frisson dans chaque secte de la chrétienté et que le Comte de Shaftesbury dénonça comme le volume le plus pestilentiel qu'ait jamais vomi la gueule de l'Enfer ».

On peut avancer sans crainte d'erreur que Meredith non seulement ne fut pas troublé par les découvertes et les idées darwiniennes, mais encore qu'il était prêt à les accueillir avec joie. L'idée d'évolution était dans l'air bien

1. Cf. *Histoire d'Angleterre sous Victoria*, par Sidney Low et Lloyd C. Sanders. Ed. Clodd : *Memories* 1916.

2. On sut par la suite que l'auteur en était Sir John Seeley, l'historien.

avant Darwin. Elle a été léguée au XIX^e siècle par le XVIII^e, et Peacock, dès 1817, s'appuyant sur Buffon et Lord Monboddo¹, affirmait dans *Mélincourt* la parenté de l'homme et des anthropoïdes. De 1830 à 1838, Ch. Lyell avait démontré le principe de la continuité géologique, et que les plus grands changements dans l'histoire du globe peuvent avoir été produits par des causes encore existantes. Dès 1850, l'Anthropologie devenait une science à la mode. Le numéro de décembre 1851 du *Fraser's Magazine* signale, dans un article sur *les Races Humaines*, les livres du D^r Latham, du D^r Pickering et du D^r Knox, ainsi que le travail du D^r Carpenter sur les *Variétés de l'Humanité*. Le D^r Carpenter traite la question de l'Unité des espèces dans un esprit Lamarckien, et conclut « que toutes les races humaines ont pu avoir une origine commune ».

En mars 1852, Herbert Spencer publie dans *The Leader* (autre revue à laquelle Meredith envoyait des poèmes) un *Mémoire*² où il compare la théorie de la création et celle du développement continu et graduel des formes des êtres organisés. L'embryologie, la difficulté de distinguer les espèces d'avec les variétés, enfin le principe de la gradation générale constituent ses principaux arguments, et il conclut à des modifications éprouvées par les espèces, modifications qu'expliquent des changements dans les conditions d'existence.

Il appartenait à Darwin d'étudier systématiquement les faits, d'apporter des précisions, de donner une démonstration de ce que sentaient plus ou moins confusément les esprits. La théorie évolutive reçut de lui ses titres scientifiques.

Meredith examina-t-il ces titres ? Rien ne permet de l'affirmer. Nulle allusion à Darwin dans sa correspondance. Mais la théorie, diffusée par Huxley et bien d'au-

1. James Burnett, Lord Monboddo (1714-1799) auteur de nombreux livres, notamment *Sur l'origine et le progrès des langues* (6 volumes) où il soutenait que l'orang-outang est une variété de l'espèce humaine et que son défaut de parole est purement accidentel.

2. Reproduit en 1858 dans les *Essays*.

tres, imprégna le milieu intellectuel où il se mouvait, vint confirmer peu à peu ses intuitions de poète, justifier par de nouvelles raisons son amour de la nature. Ce qu'on a appelé la philosophie de la Terre, c'est-à-dire la croyance, née de notre histoire passée, que nous pouvons attendre beaucoup de notre avenir et faire, en comprenant ce que nous sommes, et d'où nous venons, un monde meilleur, cette croyance se trouve déjà exprimée dans *l'Ode à l'Esprit de la Terre en Automne*, publiée en 1862.

Cette ode est une reprise et un élargissement, à quelque dix ans d'intervalle, de *Vent du Sud-Ouest en Forêt*. Le plan est le même : évocation d'un ouragan, déchaîné sur la vallée, puis invocation à la Nature et hymne à la Mère Universelle ; mais il y a, dans le traitement, toute la différence d'une symphonie à une sonate. Le poète dispose d'autres moyens : sa pensée plus ferme est servie par une expression plus riche. On le sent dès le début :

Fair Mother Earth lay on her back last night
To gaze her fill on Autumn's sunset skies.¹

L'idée de la nature a pris forme, a pris corps : le beau corps d'une déesse antique, aux grands yeux qui suivent dans le ciel les métamorphoses d'un coucher de soleil : le céleste verger d'éblouissements, le lac d'or pâle bordé de vert avec ses îles violettes... Le Sud-Ouest aussi est un dieu, un dieu ailé, musicien, qui prélude en éveillant des milliers de cors lointains, déchaîne à travers le monde des troupes d'esprits joyeux et, la nuit venue, descend sur la vallée avec la force d'une mer.

Et alors c'est l'envol des feuilles, grandes armées somptueuses, avides de monter dans l'air, de « goûter, avant de pourrir, la sauvage liberté des cieux » ; ce sont les cris des arbres, des bouleaux pareils à de frêles adolescentes aux corps blancs, des trembles, du hêtre solitaire qui donne son or en prodigue et dont les branches serrent les dents pour pousser des cris plus aigus et rivaliser de clameurs avec la tempête. Le poète, en marche dans la nuit, arrive à des pins qu'il reconnaît à leur bruit d'océan,

1. Ode to the Spirit of Earth in Autumn *P. I.* p. 254.

à leur haute tristesse qui est un excès de joie ; et l'âme des mythes païens revit en lui : il voit la vie s'éveiller au-dedans de la vie, la dryade sortir de l'arbre et la naïade du lac troublé. Il entend résonner la lyre d'or et goûte la joie d'une païenne ivresse :

Pour une fois, bonnes âmes, nous ne prétendons pas
Être en rien meilleurs que celle qui nous porta
et qui est notre seule amie visible.
Écoutez son rire ! Celle qui rit ainsi
Peut-elle être morte, ou racinée dans la douleur ?
Elle a été tuée par l'intellect étroit ;
Mais, pour nous qui l'aimons, elle revit.
Peut-elle mourir ? Oh ! prenez son baiser !

Et il évoque alors les bacchantes vêtues de lierre et la poursuite d'un satyre, puis le duel du chêne et de la tempête, et les cymbales des nymphes, et la flûte du Faune « et les cris musicaux et les cheveux au vent », et les embrassements où se fondent les couples. « Bénis-les, mère de bonté ! »

L'apparition d'une étoile à travers une fuite de bleu sombre fait entrevoir au poète sa vie tout entière, lueur d'un moment, mêlée au flot précipité des nuées, mais, derrière leur rideau, cette étoile immobile rayonne sur la mer mouvante. Elle est, cette étoile, la foi du poète, qui inspire les vers :

Grande Mère Nature ! apprends-moi, comme toi,
A baiser la saison, à me détourner des regrets...

A les anéantir en moi...

Dans la vie, oh ! tiens-moi chaud.

Aussi bien, qu'est la douleur

Et que sont les désirs des hommes ?

Apprends-moi à me sentir l'arbre

Et non la feuille desséchée.

Je suis enraciné, j'attends l'Obscur qui vient.

O verte, généreuse Terre,

Bacchante et Mère, dure à ceux

qui ne communient pas avec ton cœur de joie,

Aurai-je peur de la Mort, moi qui t'aime ?

Dans le sein qui donne la rose

Tomberai-je avec des frissons ?

La Terre, mère universelle,
 Va toujours, suivant son chemin,
 Récoltant, dispersant, semant.
 Mortels, nous vivons dans son jour,
 Elle grandit en ses enfants.
 Elle peut nous conduire, elle et nul autre,
 Au marchepied de Dieu, où elle atteint.
 Un homme doit chérir, savourer ses dons,
 Respecter les vérités qu'elle enseigne
 Avant de pouvoir espérer qu'il soit
 Jamais capable d'atteindre la joie
 Des êtres sans destin !¹

Il s'agit, en somme, de communier avec l'esprit de la Terre, avec sa vie qui, dans son fond, est Joie. Comment ? par tous nos sens, qui ne doivent rejeter aucun de ses dons, par la pensée aussi, qui dégage les conseils de notre seule amie visible. La pensée intervenant, le rire de la Terre prend un sens :

Écoutez son rire ! Et vous surprendrait-il
 D'entendre le tonnerre d'un rire prodigieux
 Venir de quelqu'un qui contemple l'homme ?
Connaissant le plan !
 La grande procession de la Comédie
 Défile devant elle. Ah ! tirez le rideau.
 Car elle doit rire à en faire trembler sa couronne d'étoiles
 En voyant les étranges perversions que nous sommes,
 Nous qui sentons à nos épaules pousser des ailes
 Quand nous l'avons traitée de cendres, avons creusé sa fosse,
 Nous qui la regardons comme une sorcière maudite,
 Belle aux regards, mais pleine d'immondes souillures.

1. Il est intéressant de trouver la même idée exprimée en prose, trois ans plus tôt dans *Richard Feverel* (ch. XXIII) : « Souvenons-nous que la Nature, cette païenne, touche par son sommet au marchepied du Très-Haut. Elle n'est pas toute cendre, mais une partie vivante des sphères. Dans nos aspirations nous avons tort de la mépriser, oubliant que c'est par elle seulement que nous pouvons nous dépasser. Chérie, éduquée, purifiée, elle est alors presque digne de l'époux divin qui doit l'élever jusqu'à lui. Saint Siméon vit le Pourceau dans la Nature et prit la Nature pour le Pourceau. » Et trente ans plus tard, dans *Lord Ormont and his Aminta* (ch. XIV) : « Nous n'atteignons aucun ciel en reniant la mère d'où nous sortons ; et lorsqu'il y a pour nous un secret éternel, le mieux est de croire que la Terre le connaît, de rester près d'elle, même dans nos aspirations suprêmes. »

Cela revient à dire : « Comment pouvez-vous compter, puritains hypocrites, sur le sourire bienveillant du créateur, après avoir refusé toute valeur à l'ouvrage premier de ses mains, l'avoir renoncé et nié ? » Le poète n'a que mépris pour eux, et se tourne vers ses amis, qui sont les fils aimants de la Terre, pour leur indiquer la permanence de joie qu'on trouve dans cette religion. De même que, dans la nuit hurlante qui l'environne, il entend chanter les rayons du couchant disparu, ainsi, quand l'âge nous aura glacés, nous verrons encore la splendeur qui est au-dessus de la Terre, et qui la baigne d'une gloire, si nous étreignons, par l'esprit cette vérité : que notre mère ne cherche pas à nous duper par les fêtes dont elle enchante nos regards, et il conclut :

Amis, nous sommes encore dans l'ardeur de notre jeunesse
Et vites comme les courants qui nous emportent ;
Dans la nuée en fuite s'aperçoit une longue trouée bleue :
On dirait un bateau sur une mer perdue,
Avec des étoiles pour équipage ! Cette barque est la nôtre,
Et nous ramons sans relâche vers le matin.
Et si nous sommes les enfants du Ciel et de la terre,
Nous serons fidèles à la mère avec laquelle nous sommes,
Et ainsi dignes de Celui qui, là-bas
Nous appelle à une naissance plus glorieuse.

Tout le passage qui commence à « Écoutez son rire... » (une cinquantaine de vers) ne se trouve que dans l'édition originale et fut retranché des impressions postérieures. Peut-être Meredith vit-il dans l'interprétation du rire de la Terre un exemple du « mensonge pathétique » dénoncé par Ruskin. Nous ne le croyons pas volontiers, car c'est moins un cas de « pathetic fallacy », qu'une poétique synthèse de l'esprit comique et de l'idée de la Terre, qui sont dès lors les deux pôles de la pensée Meredithienne. Mais peut-être, les derniers vers cités lui parurent-ils plus tard trop mystiques et s'éloignant de l'idée centrale ? Toujours est-il qu'il supprima le passage purement et simplement, ne laissant qu'une deuxième conclusion, qui se reliait assez mal à la première, dans l'état complet du poème. En effet, après s'être envolé en plein ciel,

comme pour montrer que la terre n'atrophiait pas les ailes, après avoir fait allusion à une naissance plus glorieuse, en des termes indiquant qu'à son Paganisme se superposait un Christianisme, il redescendait pour écouter l'esprit de la Terre en la saison où tombent et pourrissent les feuilles. La Terre ne sent pas dans l'Automne la désolation que lui ont prêtée les romantiques :

Elle ignore la perte, est forte
De ne sentir que son besoin,
Elle qui fait voler au loin
La graine avec la feuille morte.

Et il concluait : Suivons son exemple : que la joie du mouvement, l'ivresse d'exister que nous aurons connues illuminent notre vieillesse, et nous fouettent le sang aux portes de la mort.

La vie vécue à fond est un fait pour l'intelligence, tant que des yeux nous sont laissés pour voir. Dans cet automne gris, dépouillé, frissonnant, la Terre ignore la tristesse. Elle flaire la régénération dans l'odeur tiède de ce qui se dissout. Prophétisant la joie et la lutte à venir, ... Sa voix en exultant célèbre les reflux.

Elle accueille la mort comme le chef indien qui se voit, en rendant le dernier soupir, accueilli par ses aïeux au paradis des chasses éternelles.

Telle est cette ode, belle de symboles et d'allures, et où seule la fin trahit un certain flottement. On y retrouve le Meredith d'alors tout entier, avec son amour de la Terre, de la couleur et de la musique dans la Nature, avec sa culture antique, avec son paganisme qui coexiste avec un large christianisme, hostile seulement aux Puritains, son horreur du regret sentimental, son courage penché sur l'avenir, enfin son accueil enthousiaste du transformisme qui s'accorde et avec sa vieille foi au progrès et avec l'esprit comique. Avec la foi au progrès, car la terre qui, au cours des âges, a produit la divine rose et fleuri en intelligence humaine, la terre, énergie créatrice, ne peut s'arrêter là. L'homme qui résume son évolution

et qui est sa conscience, peut et doit, en se conformant à ses lois, en étudiant ses leçons, s'améliorer, se dépasser lui-même. La terre grandit en ses enfants. La race humaine a l'avenir pour justifier que l'intelligence ne lui a pas permis en vain de triompher des autres espèces. Mais dès maintenant l'homme peut vivre en harmonie avec lui-même, avec ses semblables et avec l'univers, s'il écoute la leçon de son amie, de sa seule amie visible », et ne prétend pas — absurdité d'un haut comique — être meilleur en la méprisant. Nous devons aimer la Terre dont nous sommes nés ; tirés de son limon, non par une création soudaine, mais par une lente évolution, nous sommes ses fils, et elle ne cesse de nous verser la vie et la joie qui sont en elle. C'est une intuition païenne de cette vie, de cette joie créatrice de la Mère et Bacchante qui a lancé l'*Ode à l'Esprit de la Terre en Automne*, mais une pensée philosophique l'a continuée et achevée en leçon morale. L'ontogénèse reproduit la philogénèse : une éthique est le fruit de l'évolution. Le Faune se mue en Penseur.

Nous avons noté plus haut que l'*ode* reliait le Meredith de 1860 à celui de 1850, lequel s'inspirait encore, à son insu peut-être, de Wordsworth et de Shelley. Sa forme même rappelle, par moments, l'Ode fameuse de Wordsworth *On Intimations of Immortality*¹. Mais il n'y a guère de rapports entre le mysticisme de Wordsworth et celui de Meredith : ce qui les sépare en effet est plus qu'une différence d'opinions philosophiques, et la théorie de l'évolution, c'est une différence de tempéraments. Wordsworth juge que le monde et l'action dans le monde obscurcissent en nous la pure lumière que nous tenons du ciel, et qui est d'autant plus grande chez l'enfant qu'il est plus près de la source divine. Il est essentiellement contemplateur, et l'on a pu le rapprocher² de ces Sages chinois, absorbés par la nature, qui dans l'extase voient l'essence spirituelle du monde se révéler à eux. Meredith, lui, est tourné vers l'action et c'est le mouvement qui

1. Cf. E. Legouis : *La Jeunesse de Wordsworth*, p. 53.

2. Cf. E. Hovelague : *La Chine*, p. 99.

l'inspire. C'est à la nature en mouvement qu'il s'identifie. Un ami qui le connaissait bien, John Morley, note qu'il y avait du lutteur en Meredith (he was the born athlete), et nous pensons encore à Browning, cet autre combattant (I was ever a fighter). Nous pensons aussi à Shelley, dont l'Ode célèbre a sans doute mis en branle la pensée de Meredith :

Fais de moi ta lyre, comme tu fais de la forêt :
Qu'importe si mes feuilles tombent comme les siennes !
Le tumulte de tes puissantes harmonies

Empruntera aux deux une profonde musique automnale
Suave en sa tristesse. Sois donc, esprit violent,
Mon esprit. Sois moi-même, ô impétueux ! ¹

On voit tout de suite néanmoins une différence capitale : alors que Shelley s'évade avec le vent d'ouest à travers l'espace immense, Meredith, lui, ne quitte pas la terre maternelle (du moins dans la plus grande partie de l'Ode). Il est un arbre, il est enraciné. Certes l'un et l'autre poète se passionnent pour l'avenir de l'humanité ; ils voient également les renaissances succéder aux morts passagères, ainsi que le printemps à l'automne, mais Shelley a comme un espoir magnifique dans la puissance de son propre lyrisme pour transformer le monde, jeter les semences d'une rénovation sur la terre endormie, en éveiller d'autres. ² Meredith est plus positif — moins métaphysicien, plus moraliste ; son dessein, au fond, est d'ordre éthique, et il veut donner à la foi morale dont il a besoin des racines terrestres — (comment des racines ne le seraient-elles pas ?) D'où l'accent volontaire et la tension de son lyrisme qui n'a pas, il s'en faut, le battement d'ailes shelleyen.

Les idées que portent l'ode seront plus à l'aise dans le sonnet, mieux fait pour exprimer les méditations. Meredith les y traduira par la suite, comme nous le verrons. Citons toutefois dès maintenant, pour relier l'ode

1. Shelley. *To the west wind*.

2. Cf. A. Koszul : *La Jeunesse de Shelley*.

de 1860 aux œuvres postérieures, le beau sonnet intitulé
le Secret de la terre : ¹

Ce n'est pas seuls aux champs que nous trouvons
Le secret de la Terre, bien qu'on y puisse lire
Sa page la plus simple, la page des enfants,
Des oiseaux et des bêtes : lettres en relief pour aveugles.
Et ce n'est pas non plus aux cités tumultueuses
Où les passions soulevées font danser l'esprit sur leurs flots
qu'on découvre la clef. Elle est pour ceux qui vont d'ici à là
tissant des liens entre la nature et l'humanité.
De tels hommes, apprenant de l'Histoire ce qu'ils étaient
et ce qu'ils sont devenus, sont sages. Le profit est grand
En beauté et solidité : il vit.
Pourtant, à la moindre pensée de vie en dehors d'elle,
Solidité et beauté perdent leur substance,
Car la Terre, qui donne le lait, donne l'âme.

1. *P.* II. p. 13 *Earth's secret.*

CHAPITRE VII

(Suite)

ANCIENNES ET NOUVELLES AMITIÉS

(1858-1862)

Close interthreading nature with our kind.

• (G. MEREDITH : *Earth's secret*).

La communion avec la nature et le stimulant de relations très variées entretiennent en Meredith une prodigieuse vitalité, qui a besoin de s'extérioriser. *Evan Harrington* s'écrit en un an (1859). D'autres romans, des nouvelles, des poèmes germent en foule dans son esprit. Mais, afin de s'assurer un revenu fixe et de pourvoir aux frais nouveaux nécessités par l'instruction d'Arthur, Meredith prend sur les épaules un double travail : vers 1860, il devient « lecteur » pour les Chapman (de la maison d'éditions Chapman and Hall), et la même année rédacteur au *Journal d'Ipswich*.

Les cordiales relations de Meredith avec Edward et Frederick Chapman remontaient à l'époque de ses débuts. Ceux-ci avaient accepté de publier *Shagpat Rasé* — qui ne fut pas un succès de librairie — et l'*Epreuve de Richard Feverel*, dont les hardiesses pouvaient inquiéter et inquiétaient certaines pruderies. En outre ils avaient apprécié quel excellent critique vivait en ce poète, qui savait voir le fort et le faible d'un ouvrage, se passionner pour le vrai mérite, discerner l'originalité, les promesses latentes d'un jeune auteur¹. Aussi, lorsque John Forster, l'ami de Dickens, quitta leur maison, ils offrirent sa place à G. Meredith, qui devait l'occuper plus de trente ans.

1. Cf. L. p. 11.

Les jugements prononcés par Meredith sur les manuscrits qui lui étaient soumis ont été exhumés par B. W. Matz¹. En général il concluait à l'adoption ou au rejet d'un manuscrit par une ligne, ou un mot. En face d'un conte espagnol de C. M. O'Hara, on lit : « Enfantin, retournez sans commentaire. » et il qualifie de « Pauvre joyeuseté » *la Flotte qui ramena le Pudding*, de B. Jerrold. Sur *East Lynne*, de Mrs Henry Wood, « Avis nettement hostile » fut son verdict sommaire, qu'il expliqua par la suite. Mrs Wood ayant finalement trouvé un éditeur, S. Lucas, de *Once à Week*, écrivit dans le *Times* (25 janvier 1862) une notice enthousiaste ; et s'attira une véritable semonce de Meredith pour avoir flatté le goût dépravé du jour en louant un livre sans valeur vraie. En vain, nous dit Mr Ellis², Harrison Ainsworth qui patronnait Mrs Wood, était-il intervenu auprès des Chapman ; en vain ceux-ci avaient-ils insisté près de Meredith. Il était resté inflexible, refusant avec une noble indépendance de flatter le public, mettant la réputation de la maison qui l'employait plus haut que ses profits commerciaux, et les idées qu'il chérissait plus haut que tout. Il voulait contribuer à l'éducation du public, à son éducation littéraire et à son éducation morale. Il croyait — et nous tenons à le souligner, car nous avons déjà trouvé le moraliste dans l'artiste — à l'action d'un livre, à son influence bonne ou mauvaise, sur les idées et les mœurs. Dès maintenant, il pensait que celles-ci ne sauraient progresser, si la conception que l'homme se faisait de la femme et que la femme se faisait d'elle-même, ne se modifiait pas. Les œuvres des Mrs Wood, Lynn Linton et Ouida, plus ou moins hostiles à l'émancipation des femmes, étaient faites, on le comprend, pour provoquer sa haine et son indignation vigoureuses, et il ne voulait point les aider à voir le jour.

Quand le livre, sans témoigner de grandes qualités littéraires, ne devait pas faire de mal, il le laissait passer. Tel fut le cas pour *Misrepresentation* d'Anna Drury, dont

1. Cf. *Fortnightly Review*, 1910.

2. Cf. *Ellis*, p. 203.

il écrit : « Sans grande prétention littéraire, mais gentil, agréable, plein de bonnes intentions, de bon cœur et d'intelligence. » Lorsqu'il sent que ses conseils pourront être utiles, il n'en est pas avare. Voici, comme il annote, en 1861, un volume de poèmes :

A mon sens, cet homme donnera quelque chose. Les vers réunis ici ne pèsent pas suffisamment pour justifier aucune conjecture sur ce livre. La traduction de Bion en hexamètres est particulièrement bonne. Il devrait attendre d'avoir composé un poème susceptible de retenir l'attention générale. Il n'y a pas dans ces poèmes une marque distinctive d'originalité ; pas assez pour compter dessus.

L'auteur en question était Edwin Arnold qui devait en 1879 rencontrer un succès, égalant presque celui de Tennyson, avec *La Lumière de l'Asie*, poème consacré à la vie et à la doctrine de Bouddha, et justifier pleinement l'appréciation de Meredith.

William Black, alors âgé de vingt ans, ayant envoyé deux manuscrits, *Alec Grange* et *James Merle*, Meredith s'exprime ainsi sur le premier de ces romans.

Très bon dans son genre, plein de promesses dans la première partie... L'esprit de l'auteur trahit un fort bon sens et des perceptions poétiques : il a un style remarquablement clair, et une faculté de tendre pathétique, que je loue. Il ne connaît pas beaucoup la vie, et manque du sentiment artistique pour développer ses personnages d'une façon intéressante. Écrivez de manière très encourageante. Ne le perdez pas de vue.

Alec Grange ne semble pas avoir jamais vu le jour, mais *James Merle*, révisé, parut en 1864. Black, après avoir été en Autriche en 1866 comme correspondant de guerre, revint au roman, et pendant trente ans écrivit de nombreuses œuvres — dont la plus connue est *Une Princesse de Thulé*.

D'autres auteurs plus célèbres, Thomas Hardy et George Gissing, virent leurs premiers essais encouragés par Meredith. Ce fut vers 1867 que Hardy soumit à son examen *The poor man and the Lady*, où foisonnaient, selon Mr Ed. Gosse, « ces extravagances révolutionnaires et

anti-sociales qui sont fréquentes chez un homme de génie avant sa maturité ». Dans cet essai incohérent, Meredith reconnut une force à discipliner et pria l'auteur de le venir voir. Avec une grande courtoisie, il avisa le jeune homme d'adopter, pour se présenter au public, une « manière moins brusque ». Le résultat de l'entrevue fut que Mr Hardy supprima *The poor Man and the Lady* et se mit à écrire *Desperate Remedies*.

George Gissing, en 1883, présenta *The Unclassed* et fut, lui aussi, convoqué. « Je fus reçu, dit-il, par un grand et bel homme, ayant une façon tout à fait personnelle de s'exprimer. Il suggéra la suppression d'un chapitre, dont le romantisme outré lui « avait donné le frisson », et indiqua différentes retouches. De même, pour *Isabel Clarendon*, que Meredith fit, de trois volumes, réduire à deux.

Par contre, *Erewhon* (1871), de Samuel Butler, et *Immaturity* (1879), de G. B. Shaw, furent impitoyablement refusés, le premier comme « philosophique à l'excès », le second sans commentaire.

En 1864, Meredith offrit à ses éditeurs de leur consacrer trois après-midis par semaine, dans leur maison de Londres, et ce fut à partir de cette date que, tout en gardant l'incognito, il reçut les auteurs, leur donnant des avis, encourageant ceux qui le méritaient. Quels pouvaient être ces conseils, les lettres à Miss Jennet Humphreys¹ en témoignent. Pour faire passer la sévérité de certaines critiques, il ajoutait avec considération : « Nous désirons vivement que vous ne soyez pas chagrinée de nos remarques. Il y a de réelles promesses dans ce que vous faites, mais souvenez-vous que les meilleurs ouvrages de fiction sont le fruit d'un esprit bien discipliné. » Et il donnait des conseils pleins de bon sens, sur la nécessité du travail et de l'étude auxquels survit toujours le génie véritable. Il la mettait en garde contre les flatteries et l'invitait à lire l'anglais des Essayistes, les romans de Stendhal, les

1. L., p. 162-3.

nouvelles de Zschokke. Enfin il voulait qu'elle apprit à détruire impitoyablement sa production littéraire, jusqu'au jour où elle créerait quelque chose « qui satisfait son sentiment artistique. »

Deux ans plus tard, comme Miss Humphreys était revenue à la charge avec un nouveau conte, Meredith, pour réparer un certain retard à lui répondre, lui offrit, par faveur spéciale, de la recevoir. Elle accepta : l'entrevue eut lieu dans le petit bureau vitré que le Lecteur occupait au rez-de-chaussée de « Chapman and Hall », 193, Piccadilly. Elle vit un homme habillé avec élégance, nota les gants de couleur claire, les cheveux châtons encadrant la belle tête expressive, la politesse marquée. Avant de se retirer, elle exprima le désir de savoir à qui devaient s'adresser ses remerciements, mais il déclina courtoisement d'y accéder, et la curiosité de Miss Humphreys ne fut satisfaite que quarante ans après ¹.

*
* *

Les fonctions de Meredith l'obligeaient à lire non seulement des ouvrages d'imagination (romans, contes et poèmes) mais aussi des récits de voyages, des mémoires, correspondances, biographies, études historiques. Il ne s'en plaignait pas : sa curiosité débordait les Lettres pures, mais sur toute œuvre, le même sens littéraire et psychologique que nous lui connaissons, le même goût affiné s'exerçaient avec une sûreté presque infaillible ². Répondant comme elles le faisaient à un double besoin de sa nature, celui d'exercer son sens critique et d'indiquer le chemin, ces fonctions d'examineur et de guide intel-

1. D'après une lettre de Miss Jennett Humphreys à Mr S. M. Ellis citée par ce dernier (p. 205).

2. Il apprécia les livres de W. H. Hudson, du moins ses voyages. A propos d'un livre sur Bismarck, il note : « Cette biographie anecdotique serait pleine de promesses si elle était mieux composée. Le lecteur se lasse d'être promené à droite et à gauche, et d'avant en arrière, au gré des bavardages... Si vous traitez avec l'auteur de Bismarck, je puis lui fournir une ou deux anecdotes amusantes, dont je puis garantir l'authenticité. » (Cité par Matz, *Fort. Rev.*).

lectuel devaient plaire à Meredith, et si les allées et venues qu'elles lui imposaient entre la campagne et Londres contrariaient son besoin de création dans le calme et la stabilité, si encore, la pile de manuscrits à juger lui arrachait parfois un gémissement, le plus souvent il faisait son travail sans ennui. Par lui il restait en contact avec les jeunes générations, et cela, chez ce grand amoureux de la vie, entretenait la jeunesse. Certes on peut regretter qu'il n'ait pas donné tout son temps à la création artistique, mais en se mêlant aux hommes, il obéissait à son instinct et à sa raison, qui lui commandaient de ne pas se cloîtrer, même dans la nature, et d'élargir sa vie le plus possible.

Et aussi il fallait vivre : vers 1860, Meredith, deux fois par semaine, se rend chez une vieille dame, Mrs B. Wood, de Eltham Lodge, et lui fait la lecture, service rétribué. Pour la même raison, il accepte, contre les 200 livres que lui offre un ami de Charnock, l'avocat Foakes, d'écrire régulièrement dans son *Ipswich Journal*. Tous les jeudis, il passe au bureau londonien de Foakes pour y compléter, réduire ou remanier ses articles. Pendant huit ans, il connaît l'asservissement du journaliste. Lorsqu'il s'absente, un de ses amis tient la plume à sa place.

Servitude sans grandeur et pas seulement matérielle. Ce *Journal d'Ipswich*, destiné aux conservateurs du Suffolk, était un Tory de vieille date, de l'espèce la plus authentique. Mais, deux cents livres par an c'était le pain assuré, et des loisirs pour la poésie. A quoi bon le nier ? Libéral et démocrate par certains côtés, Meredith écrivit pour des lecteurs qui n'étaient ni l'un ni l'autre et leur donna ce qu'ils réclamaient. Certains articles non signés, mais d'allure nettement meredithienne, raillent Bright et les Cobdenites, et leur attitude, pourtant si belle, dans la Guerre de Sécession¹ ; d'autres prennent

1. Meredith ne fait que suivre le gros courant anglais à cette époque. L'opinion des classes dirigeantes et de leur presse était nettement hostile à Lincoln. Lorsque, en novembre 1861, un capi-

contre la médisance la défense d'un fat suranné comme Palmerston, s'égayent aux dépens de l'aumônier de Garibaldi, ou de Mr Berkeley et de la réforme électorale. On peut avoir l'impression d'un sophiste qui joue de son intelligence, mais souvent aussi l'ironie¹ masque la vraie pensée. Meredith fit mieux qu'un autre le métier qu'un autre eut fait à sa place, sans que sa conscience

taine américain saisit à bord du *Trent*, navire britannique, quatre passagers qui étaient les envoyés des États du Sud en Europe, cette insulte à l'Union-Jack faillit amener une guerre. Le jeune capitaine Maxse, ami intime de Meredith, décida de demander un commandement « pour apprendre la politesse aux Yankees », et G. Meredith écrit à un autre ami, alors en Italie : « Tel est le sentiment unanime, et l'on peut en être fier ; si calme ! si résolu ! Nuls cris de passion ! On fait face sans broncher à toutes les difficultés avec une telle force sereine que, si j'étais à l'étranger, des larmes d'amour m'en viendraient aux yeux. » (Lettre de Meredith à B. Wyse, déc. 1861.) Six ans plus tard, Meredith reconnaîtra que ce n'était pas la vraie Angleterre qui parlait alors (le suffrage universel n'y existant pas), mais sa ploutocratie : « les violons payés par le puissant Mammon ». (Cf. ci-dessous, chap. X, p. 373).

1. Prenons le cas de la *défense* de Palmerston. Le bruit court qu'à son âge (il a 80 ans) il va être compromis dans une affaire de divorce. Cette idée amuse Meredith prodigieusement, mais il écrit avec un sérieux profond : « ... La Rumeur est une vieille polissonne. Ne peut-on rien faire pour la museler ? Sûrement un octogénaire pourrait être épargné. Nous sommes un peuple moral, et il ne sied pas que notre Premier, si agile soit-il, soit lancé en dérision comme un volant sur l'insouciant raquette de la Médisance. Pour nous, malgré tout ce que nous avons entendu dire, nous avons observé une réserve discrète mais voici qu'une partie de la Presse soulève le voile, avec assez peu de délicatesse, et apprend au monde assez crûment des choses concernant l'éternel Jeune Homme au pouvoir, et les fatales conséquences des toasts qu'il porte à la santé des Dames, toasts dont certaines peuvent rougir. On nous dit qu'un mari outragé, ni plus ni moins a menacé, et se propose réellement, de porter la hache à la racine des succès extraordinaires de notre Premier, en une certaine cour redoutable. Nous souhaitons que la Rumeur mente encore, mais le fait qu'on lui permet d'ouvrir la bouche, qu'on la croit et qu'on propage ses murmures est un terrible commentaire sur l'art sublime de porter des toasts aux dames, tel que le pratiquent de vieux jouvenceaux au pouvoir. C'est un châtiment digne d'une tragédie grecque. Nous sommes résolus à ne rien croire avant que la preuve ne soit faite. Mieux vaut appartenir à la minorité bafouée qui refuse d'admettre la disparition de la vertu en notre Premier que de corroborer une médisance honteuse, dont l'existence florissante est assez pour notre moralité. » Évidemment Meredith, en accomplissant sa besogne, était déterminé à s'ennuyer le moins possible.

lui reprochât de collaborer à une « feuille de chou » conservatrice. Il était au-dessus des partis. Son cas n'est pas seulement celui de l'artiste qui suit d'un œil amusé la comédie politique ; spectateur olympien qui domine l'histoire de son temps ; non, c'est son patriotisme même qui détermine son indifférence d'alors à l'oscillation rythmée qui amène tour à tour les chefs des deux grands partis au pouvoir et fait réaliser les réformes démocrates par un cabinet conservateur. Il est fier d'appartenir à la nation la plus libre qui soit (voir, dans les *Poèmes* de 1862, *The Patriot Engineer*), à celle qui montre la voie de tous les progrès et il est soucieux avant tout de la sentir à l'abri d'une invasion, capable de faire respecter sa dignité. L'héroïsme militaire qui l'inspirait en sa vingtième année, il le célèbre encore passé la trentaine. *Grand-Père Bridgeman* (idylle publiée en 1862) a pour sujet un épisode de la guerre de Crimée, décrit l'acte de bravoure d'un jeune fermier, et sa réapparition en mutilé glorieux. Meredith est, et restera, même en aspirant au titre de « bon Européen », patriote britannique avant tout.

Si l'on veut bien se souvenir que la décade 1850-1860 fut une période de vie publique dominée par la politique extérieure, agitée de fièvres nationalistes, de fureurs contre le Pape et contre le Tsar, de guerres contre la Russie et contre la Chine, que les Cobdenites, quakers pacifistes, représentaient une minorité bafouée, défaite aux élections de 1860, on comprendra que Meredith ait pu, sans se contredire, soutenir l'aristocratie, quand elle « avait Demos de son côté »¹. Gardons-nous d'ailleurs d'assumer que ses vues politiques n'aient pas évolué, au moment même où nous sommes — entre 1862 et 67. Aristocrate, Meredith l'était par toutes les fibres nerveuses de son être, par une affinité héréditaire pour le raffinement et l'élégance, par la supériorité intellectuelle enfin. Quant à l'aristocratie de naissance il la jugeait à sa valeur et la justifiait, à la manière de Pascal :

1. Cf. Viscount Morley's *Recollections*, I, p. 140.

Je vois maintenant que l'amour national pour un lord est moins de l'obséquiosité qu'une forme d'amour-propre : une façon de coiffer en quelque sorte sa propre image d'un chapeau galonné d'or pour s'incliner devant lui. Je vois aussi l'admirable sagesse de notre système — peut-on trouver un plus bel équilibre du pouvoir que dans une société où des hommes d'un pur néant intellectuel ont légalement le pas et un chapeau galonné ? Quel apaisement pour l'intelligence — cette noble rebelle suivant l'expression du Pèlerin — de se tenir debout, de s'incliner, et de se savoir supérieure ! Cette exquise compensation maintient l'équilibre : tandis que le moment prévu par le Pèlerin où la science aura produit une « aristocratie intellectuelle » est vraiment horrible à contempler. Car est-il un despotisme aussi noir que celui que l'esprit ne peut défier ? Ce sera un âge de fer ¹.

Inutile de faire ressortir l'ironie du passage — et le gouvernement par une aristocratie intellectuelle, par des « Héros » — tant mieux s'ils viennent de l'aristocratie héréditaire — ne serait pas éloigné de son désir. Nulle partialité pour la démocratie : entre elle et l'aristocratie il tient la balance égale. La réforme électorale (celle qui devait aboutir en 1867) ne l'intéresse pas. Il écrit à Maxse en 1866 :

Je n'en vois pas le désir dans les classes inférieures (below). S'il y était, je l'accorderais. Je n'ai pas peur des Radicaux. La Démocratie doit arriver, et le plus tôt elle recouvrira de son flot des gouvernants lâches sera le mieux pour tous. Nous parlons de la Démocratie comme si c'était un mal mortel, alors que c'est presque synonyme de changement. La démocratie ne s'arrête jamais. Le pire est qu'elle est encline à être violente en son mouvement. Pour vous qui préférez les médecins allopathes, elle arrivera comme une chose naturelle ².

Meredith évolue avec son siècle en politique. « En général, écrit-il vers 1900, je suis avec les Libéraux, mais je ne m'en tiens pas aux opinions de parti ». Lord Morley, après avoir cité cette phrase, ajoute malicieusement : « Ceux qui parlent ainsi sont la plupart du temps d'assez bons Tories » ; mais il reconnaît que tel n'est pas le cas de Meredith qui, dans la question irlandaise, à l'heure la

1. *R. F.*, chap. XXXV.

2. *L.*, p. 178.

plus sombre de la bataille pour « Home Rule », fut un champion fidèle de la cause libérale ¹.

Après avoir failli lâcher le *Journal d'Ipswich* en 1865, Meredith y cessa définitivement sa collaboration en 1868. Ce journalisme lui avait valu d'acquérir plus de souplesse, mais aussi avait développé l'habitude des allusions — comprises un jour, hélas ! obscures le lendemain — par lesquelles un ironiste accorde son esprit à la réalité éphémère qu'il commente. D'autre part, grâce à l'obligation de juger les hommes et les choses de l'heure, et à la facilité qu'a le journaliste de glisser un regard derrière les coulisses, il s'était préparé à « écrire l'histoire », comme Carlyle le lui avait conseillé après *Richard Feverel*. Il avait répondu alors qu'écrire des romans était sa manière à lui d'écrire l'histoire. Il présentait le tableau fidèle des mœurs contemporaines, et devait broser un jour cette fresque de la vie politique anglaise qui s'appelle *La Carrière de Beauchamp*, créer lord Romfrey, ce grand Tory, cette magnifique survivance médiévale, et ses neveux Beauchamp, le radical, Blackburn Tuckham, l'opportuniste. Aurait-il exposé le point de vue Tory aussi bien qu'il le fit, sans le long entraînement de sa collaboration au *Journal d'Ipswich* ? Cette discipline ne fut donc pas entièrement perdue pour l'art, mais elle aurait été impossible chez un homme aux profondes convictions. Ce détachement supérieur, joint à l'amour de l'escrime intellectuelle, rendit encore possible son amitié pour Maxse et pour Hardman, les deux extrêmes, les vivants modèles de Beauchamp, le Radical, et de Tuckham, le Tory.

Ce fut dans un même amour passionné de leur pays que se rencontrèrent à l'origine G. Meredith et Frederick A. Maxse. Ce jeune capitaine de vaisseau (il avait vingt-six ans, en 1859) avait fait la guerre de Crimée : officier de liaison entre Lord Lyons, son amiral, et Lord Raglan, le commandant en chef, il s'était distingué en mainte circonstance par sa froide audace. Après la bataille de

1. Viscount Morley. *Recollections*, I, p. 41

l'Alma il avait exécuté une liaison périlleuse entre l'armée et la flotte, et s'était trouvé mis en vedette, bien malgré lui. La campagne avait eu deux résultats inattendus sur l'évolution de ce jeune fils de l'aristocratie¹ : il avait vu dans l'armée britannique trop de souffrances dues à l'incapacité, à l'incurie, à la paresse des bureaux pour ne pas incriminer les gouvernants — il avait vu, dans l'infanterie notamment, trop de jeunes lords pourvus de brevets d'officiers incapables de résister aux rigueurs que supportaient les soldats ou les officiers de carrière ; sa nature généreuse s'était indignée contre eux, apitoyée sur les souffrances, et de là au Radicalisme, il n'y avait qu'un pas. D'autre part, il avait, en approchant les troupes françaises, pu nouer avec certains camarades des relations d'amitié. Il en était résulté une estime et une admiration de la France qui ressemblaient à une passion. Aussi lorsque, en 1859, la brusque nouvelle de Napoléon III partant en guerre contre l'Autriche détermina dans la Presse britannique un réveil d'animosité contre la France et fit craindre une « panique » analogue à celle de 1852, Maxse entreprit de justifier auprès de ses compatriotes la politique extérieure de la France, sa conduite généreuse à l'égard du Royaume-Uni, d'amorcer en un mot une entente cordiale. Il soumit à Meredith² l'adresse au peuple anglais qu'il venait d'écrire en ce sens. et invita les critiques et les corrections de l'écrivain. Celui-ci répondit avec la franchise d'un ami véritable, approuvant l'intention, blâmant certains termes trop familiers et un manque de nuances dans la peinture des relations franco-britanniques :

Vous nous donnez tous les torts. Si moi qui pense comme vous, je proteste en vous lisant, que ne fera pas le commun des lecteurs ? On se demandera quelles influences françaises ont inspiré cette adresse, quelles amitiés personnelles ?

1. Frederick Augustus Maxse était « le second fils de James Maxse et de Lady Caroline Fitzhardinge, fille du 5^e comte de Berkeley. » (*L.*, p. 15.)

2. Il se serait adressé aux Chapman qui l'auraient présenté à Meredith. Nous devons ce renseignement à l'obligeance de Mr. J. L. Maxse, le directeur actuel de la *National Review*.

Puis venaient les conseils : Maxse aurait dû consacrer une ou deux pages à l'exposé du caractère français... et tenter une explication philosophique de ces épidémies d'animosités qui surgissent entre la France et l'Angleterre.

De notre côté, elles proviennent uniquement des paniques, et des révolutions d'humiliation et de honte qui leur succèdent. Où les Français trouvent-ils des admirateurs plus enthousiastes de leur valeur ? de leur intelligence ? de leur esprit ? Nos mains, je crois, se tendent cordialement vers eux, jusqu'à ce que la maudite inquiétude pour ses foyers amène le « Briton » à se reculer et à serrer ses poings honnêtes ¹.

Cette lettre inaugure dignement une amitié que seule la mort de Maxse en 1900 devait terminer. On y sent l'estime et même l'admiration que la bravoure, la générosité d'âme et la sincérité ne manquent jamais d'inspirer ; on y sent aussi le regret que Maxse ne s'efforce pas d'être philosophiquement impartial. Tout son ami est là, c'est un énergique et un enthousiaste, une âme véhémentement, intense et passionnée, un cœur qu'emplit l'amour des hommes, mais il n'a pas discipliné sa pensée, ne sait pas voir les deux faces d'un problème. Les idées ne l'intéressent pas pour elles-mêmes, mais en tant que forces vivantes, sources d'action morale et de progrès social. C'est dire que sa ferveur pour elles est plutôt en raison de leur pouvoir sur sa sensibilité et son imagination qu'en raison de leur clarté pour l'entendement. Il est bien le disciple de celui qui fut longtemps son « incompréhensible adoré », Carlyle. « Du jour où il comprit qu'il y avait en ses livres beaucoup plus qu'en lui-même, il fut son homme-lige. » Comme il avait besoin de concret, le culte des Héros devint la religion de ce jeune marin, l'évangile de l'action, son évangile, Ich dien, sa devise ². Un peu comme Ruskin, qui lui aussi appelait Carlyle son maître et que l'art avait amené à l'économie politique, il est l'imaginatif homme d'action. Sa logique est celle du syllogisme pratique : « Ceci est juste, donc je dois le faire. »

1. *L.*, pp. 16-17.

2. *B. s C.*, ch. II, p. 22.

— Mais est-ce le moment ? — Qu'importe ! Jamais de compromis, ni de subterfuges : soyons sincères avec nous-mêmes, individus et nations ; mettons à nu toutes les plaies du corps social ; portons-y le fer. Il s'agit bien de considérer le caractère des Anglais : ils doivent entendre la vérité ou périr. — Radical, il l'était, ou en voie de l'être, pour toutes choses, non seulement en religion et en politique, mais aussi en matière de régime, par un besoin delogique l'emportant aux extrêmes, qui fait penser à *Chamberlain*¹, le maire de Birmingham, l'Unioniste.

Cette intensité d'énergie s'exprimait dans toute sa personne — surtout dans les yeux profonds, dans les lèvres serrées, les narines palpitantes, le menton ferme et finement sculpté. Assez grand, maigre, brun, avec des cheveux plutôt longs et des favoris², d'une élégance qui « coquette avec un léger désordre », il garde, en civil, un peu du marin et de l'officier. Son visage « d'une beauté à la fois régulière et expressive, semble refléter l'Océan et ses lueurs, sa force et sa mobilité ». Meredith et lui devinrent vite intimes : Maxse aimait les promenades en campagne : sa mère habitait Effingham Hill, deux ou trois milles à l'ouest de Dorking, en Surrey, et lui-même, avait loué un cottage à Molesey, sur la Tamise, au sud et en face de Hampton Court. Il aimait aussi la poésie, avait des ambitions littéraires, avait noté ses impressions et projeté un livre. Il lisait les jeunes poètes comme en témoigne la longue discussion qu'il eut avec Meredith au sujet du *Tannhäuser* de Neville Temple et Edward Trevor (pseudonymes de G. H. C. Fane et E. R. Bulwer Lytton). Ce poème lui plut, et il l'envoya à son ami avec le compte rendu du *Times*. G. Meredith jugea sévèrement le poème ; un sujet splendide gâté pour « exalter et prêcher une sorte de chasteté chérubinesque qui est à la mode maintenant » ; des vers comme des

1. Il était l'ami de Chamberlain et le présenta à John Morley. (cf. *Recol.*, I, 148). A la fin de sa vie, Maxse devint Tory et fonda la revue *Unioniste* : *The National Review*.

2. Voir une photographie dans *Ellis*.

bonbons au caramel ; une Elizabeth ridicule, tout à tour petite pensionnaire et virago, qui « justifie pleinement (à mon avis) le choix que fait Tannhäuser de la chère Déesse de volupté, qu'on traite si mal et qui, je commence, à le croire, est la fille favorite de la Terre maternelle ». Néanmoins si le goût poétique de Maxse n'était pas très sûr, il était réel ; car il était imaginatif et intensément sensible à la beauté — à la beauté de la mer où, à bord de son petit côtre *Le Grèbe*, il emmenait parfois Meredith — à la beauté féminine, qu'il appréciait en connaisseur, en marin lâché dans le grand monde », comme écrit son ami à Mrs. Ross ¹. (Lettre du 17 mai 1861).

Aussi Meredith sent-il de jour en jour croître son affection, et va-t-il jusqu'à le lui écrire. Il reçoit ses confidences : Maxse est épris de Miss Cecilia Steel, la fille d'un colonel, et songe à l'épouser, peut-être malgré sa famille à lui. Meredith lui envoie des conseils de frère aîné :

Vous savez que je désire très vivement vous voir marié.. A mon avis, le seul devoir d'un fils envers ses parents est de les assurer en toute conscience qu'il a clairement pesé son action ; car chacun est son propre juge en cette matière ; l'enjeu qu'il met est à lui.

Mais il connaît l'imagination de son ami et craint que ce ne soit encore un de ses mirages :

Un enfant ne peut, mais un homme doit, raisonner en pareil cas.

Il connaît aussi l'impatience de son tempérament, et l'invite à réfléchir, à laisser croître cet amour en lui, à en être le spectateur et le juge :

Vous pouvez mesurer votre amour d'après son pouvoir de durer et de supporter les retards. La passion n'a pas ce pouvoir-là. Si l'amour que vous éprouvez pour cette personne est véritable, et non une de vos illusions, en temps voulu, il vous éclairera...

1. Cf. *L.*, p. 53. — Cf. *B's C.* « Beauty plucked the heart out of his breast. »

Toute la fin de la lettre serait à citer, si noble est le langage qu'y parlent l'expérience et le cœur. Meredith sait ce que représente l'épreuve de la pauvreté dans le mariage et demande à son ami s'il se sent capable de supporter la pauvreté pour celle qu'il aime, et si elle le pourra. Rares les femmes qui la supportent sans rien perdre de leur délicatesse ou de leur charme. Le bonheur, ajoute-t-il, ne se trouve pas dans l'instinct aveuglement suivi, mais dans une alliance étroite de l'instinct, de la raison et de l'âme fondues dans la flamme d'un grand amour, lequel est indifférent au monde, capable de tout braver, une fois qu'il est sûr de sa vertu.¹

Mais il ne devait y avoir pour Maxse nul besoin de défier le sort : la lettre suivante, en réponse à la nouvelle de ses fiançailles, le félicite de son amour honnête, modeste et viril, des pensées et des sentiments que cet amour lui inspire et qui augmentent l'admiration de Meredith pour sa large nature. Sa fiancée est belle, avec une « douceur dans les lignes, une pureté de regard, qui vivent dans l'esprit comme une musique »². Heureux dans le bonheur de l'ami, tel est alors le poète, mais l'analyste impitoyable, l'auteur de *Modern Love* apparaît et se révèle soudain : « Je suis si misérablement constitué maintenant, avoue-t-il, que je ne puis aimer une femme, si je ne sens pas son âme, et qu'en elle réside une force pour lutter avec les faits de la vie (appelés l'Ange du Seigneur) »³. G. Meredith a dépassé la trentaine, il a vécu intensément, profondément, et voici à quel haut idéalisme il est arrivé, à celui qui

1. Voyez si vous avez pour elle, non ce que nous appelons de l'amour, mais de la tendresse. Assurez-vous bien de cela, Et alors, décidez d'attendre. Vous le pouvez, si votre cœur a conçu une réelle tendresse. Si non, devriez-vous l'épouser ?

Si vous continuez à la trouver toujours plus digne, tendez votre vouloir pour la conquérir par la force de votre amour. Que si cette divine joie doit être la vôtre, est-il, je vous le demande, d'obstacle terrestre pour vous ? Vous êtes sur les cimes, et pouvez y rester, inaccessible, quoiqu'on dise, ou fasse. Vous aurez des souffrance et des tourments — des agonies à endurer. Elles ne servent qu'à vous fortifier. — Dieu vous bénisse, mon cher Maxse. (L., p. 38).

2. L., p. 38.

3. L., p. 54.

créera *Sandra Belloni*. Cependant, car l'ironiste ne perd pas ses droits, il envoie à Maxse *l'Amour* de Stendhal, « qu'il trouve très subtil et pénétrant » et remarquant toutefois que « l'Amour ne saurait être disséqué, et vraiment ne peut l'être. Car, une fois tué dans cette intention, l'esprit s'envole, et alors où est l'amour ? »¹ On peut s'étonner d'un pareil cadeau, mais son désir est d'amener son ami à l'étude de soi-même, qui lui manque un peu, aussi peut-être à la compréhension de *Modern Love*. Pour lui, la tragédie est finie : il sent une vie jeune monter en lui, et, la contagion du bonheur agissant, se demande « si jamais une femme belle et bonne lui accordera un regard ».

Le mariage ne détruit pas cette amitié : George Meredith surmonta sa répugnance pour les « wedding-breakfasts » et, avec Arthur, assista à celui de son ami. Il échangea avec lui, pendant le séjour que Maxse fit en Italie avec sa jeune femme, de nombreuses lettres, et lui dédia les poèmes de 1862. Maxse en fit le compte rendu qui parut dans le *Morning Post*. A son retour, nous pouvons imaginer les discussions qu'il eut avec Meredith sur les sujets qui lui tenaient le plus au cœur, la religion et la politique. Il le consultait sur tout, et récoltait toujours d'excellents conseils. S'étant avisé de suivre Carlyle jusqu'au bout et de devenir dyspeptique, Maxse reçut deux lettres² résumant l'hygiène pratique qu'il devait suivre : Attendu que le principe de la santé est de se faire du sang pur en quantité et d'en assurer la circulation, il faut se livrer à des exercices bien compris. Ceux-ci agissant sur un régime convenable, empêcheront la machine de s'encrasser. Prendre de la distraction dans la soirée, éviter l'excès de lecture, et de concentration intellectuelle, sont ensuite recommandés. Quant au végétarisme, vers lequel Maxse incline, il peut causer des fermentations dans un estomac affaibli. Bon dans certains

1. L., p. 57.

2. L., pp. 101-105 (mai 1863).

cas, il est souvent nuisible. De temps en temps une côtelette arrosée d'un petit verre de Bordeaux vieux est ce qu'il y a de mieux pour le dîner.

En dépit de ces sages conseils, Maxse se convertit à l'évangile végétarien, renonça en outre à tout vin, tout alcool et alla prêchant la saine doctrine. Ironiquement, Meredith lui demande quand il s'abstiendra de vêtements, et le met en garde contre l'arrogance intellectuelle qui « est pour l'esprit comme un vin de feu ; — il en faut un peu pour une juste fierté, mais vous en avez trop ». Plus loin, toujours à propos de l'abstinence en matière de régime, il note avec une détresse tragi-comique sa tendance aux extrêmes. « Vous posez des principes absolus comme si votre état en un moment donné était la clef des choses. » La controverse emplit plusieurs lettres de la Correspondance, Meredith s'amuse à démolir les théories de Maxse, à réfuter ses paralogismes, et analyse en psychologue la manie d'argumenter de son ami et la façon quasi météorique dont il pense. Il le compare à un bolide : ce n'est plus Fred, une Force excentrique a pris sa place !¹

Meredith a beau critiquer Maxse : il n'en subit pas moins quelque peu son influence et surtout il ne l'aime pas moins. Il le prouve en sacrifiant deux mois pour aider son ami dans cette campagne électorale de 1867 qui fut une perte sèche de temps et d'argent pour Maxse. Ce dernier agissait par devoir, voulait entrer au Parlement pour y plaider la cause des malheureux. Il se consola de son échec en faisant des conférences populaires sur le travail agricole, l'éducation du peuple, en les publiant et en écrivant des lettres au Times. Pour Meredith, ce ne fut pas du temps perdu : s'étant mêlé à la foule, où l'on donne des coups et où l'on en reçoit, il conçut un nouveau roman. Cette incursion dans la politique active nous a valu la *Carrière de Beauchamp*, qui a transmis à la postérité la haute figure, très légèrement « artialisée », comme aurait dit Montaigne, de son ami.

Maxse fait mieux comprendre Meredith. Ses révoltes,

1. L., p. 183 sqq. Déc. 1866, janvier 1867.

ses indignations Carlyléennes ou Ruskiniennes aident à apprécier l'équilibre plutôt goethéen de Meredith qui a tendance à justifier le réel, à l'identifier au rationnel. Cela est surtout visible lorsque l'anticléricalisme de Maxse provoque une vive réaction de Meredith. Alors celui-ci s'efforce de montrer qu'il peut y avoir un culte fanatique — et stérile — de la vérité¹, que la sagesse, avant tout, doit se préoccuper des conséquences pratiques, et il rappelle les services rendus par le Christianisme qui est « tendre aux pauvres, maternel aux souffrants », et qui a fait notre civilisation ce qu'elle est.

Je ne puis penser [ajoute-t-il], que les esprits des hommes soient encore assez forts, leur sens moral assez sûr pour échapper à la tutelle de la superstition, sous une forme ou sous une autre. De la divinité païenne à la divinité chrétienne, je vois un progrès de conception, et plus nous approchons d'une croyance générale en un Dieu abstrait — c'est-à-dire de plus en plus abstrait, — plus près sommes-nous d'embrasser les principes (moralité, vertu, etc...) suffisants pour nous gouverner².

Ainsi en matière de religion, comme de politique, Meredith rappelle son ami au calme philosophique, et aux méditations qui d'un haut sommet commandent la totalité de notre histoire. Pourquoi vouloir précipiter le rythme de l'évolution ? Maxse est trop impétueux, « en avance de 500 ans sur la race humaine ». Lorsque les pasteurs ne sont coupables que d'ennuyer, ils sont dans un état de perfection, et l'on doit faire avec eux échange de tolérance.

Savoir attendre, et choisir le moment favorable pour insérer notre action dans la réalité, ne pas partir en guerre sans avoir réfléchi longuement, profondément, ce n'est pas se rendre coupable d'une lâche complaisance. Accuser qui ne pense pas comme vous d'être un « time-server », dénote une intolérance comparable à celle des prêtres de l'Inquisition. « Si non pour, contre nous ». Meredith est trop indépendant pour embrasser aucune secte, aucune

1. L., p. 169 sqq.

2. L., p.p 170-1.

école philosophique, pour être le disciple de personne. Il a sa philosophie, il cherche à tout comprendre, et l'esprit comique à ses côtés l'avertit quand une opinion personnelle s'affirme avec trop peu de respect pour l'opinion adverse. Tel est, du moins, son équilibre en présence de Maxse, plus homme d'action et plus fougueux.

Mais il lui faut l'esprit comique. Or par le sérieux, l'intensité des convictions, la profondeur de l'enthousiasme Maxse échappe à ses prises. Certes il accepte tout de Meredith, l'humour comme le franc-parler, mais toute espèce de causerie dégénère vite en échange d'arguments, en recherche de la vérité. Ce sont « les questions les plus profondes de l'existence ¹ » qui sont posées. Au contraire Hardman, avec lequel Meredith se lie à l'automne de 1861, est un humoriste ; sa société non seulement permet, elle encourage et stimule le rire ; elle est tonique.

Originaire d'une riche famille du Lancashire (son grand-père était l'associé, dans le district minier de Blackburn, de Sir Robert Peel, le père du ministre) William Hardman, qui, après Cambridge, était devenu avocat, mais n'exerçait pas, avait loué pour l'été de 1861 Littleworth Cottage, à Esher, et s'y était installé avec sa femme et ses fillettes. Se découvrant pour voisin l'auteur de ce *Shagpat* qu'il admirait beaucoup, il fit sa connaissance par l'intermédiaire d'un ami commun. Mrs Hardman rappela Janet à Meredith par sa franche simplicité de camarade, son air de Diane heureuse : elle avait, outre de la beauté et du charme, un réel talent de pianiste. Hardman, lui, est grand, carré d'épaules, avec une légère tendance à l'embonpoint ; il a le teint coloré, le front carré, un épais collier de barbe sur une forte mâchoire, des lèvres serrées et un regard comme une lame d'acier ; il plaît à Meredith par sa gaité, robuste comme toute sa personne, son bon sens positif de pur Saxon qui s'amuse à taquiner la fantaisie du Celte ; Hardman le fait sortir de lui-même, se livrer dans la joie de sa nature, l'excite par la contradic-

1. *L.*, p. 170.

tion. Il trouve son nouvel ami « extrêmement « clever », original et amusant.

Avec lui, [écrit-il], la conversation ne languit pas... Je l'interromps fréquemment au milieu de ses envolées poétiques en le priant de définir ses termes, en faisant ressortir une contradiction entre sa toute dernière phrase et la phrase précédente. Il estime que je ressemble à l'homme (Cobbett) dont j'ai entrepris la biographie.

Au cours de leurs promenades, il leur arrive de s'arrêter, si vive est la discussion. C'est ainsi qu'un matin de janvier 1862, malgré le temps humide et froid, Meredith, assis sur la barrière d'un champ, expose avec une éloquence véhémence ses vues sur l'avenir de l'humanité, sans aucun succès d'ailleurs. En face de Hardman qui fait l'effet d'un roc, tant il se cramponne au réel, terre-à-terre et logicien, l'agilité de Meredith a quelque chose d'un lutin fantastique.

En dépit, ou plutôt en raison de ces divergences ils deviennent vite grands amis : la maison des Hardman à Londres est toujours ouverte à Meredith, qui en retour est heureux de leur offrir l'hospitalité rustique de Cops-ham Cottage. On met de côté les cérémonies ; on redevient enfant au contact de la terre maternelle ; on se donne des sobriquets. Meredith est Robin ; quant à Hardman, le bon vivant, il est Frère Tuck, ou Tuck tout court. Mrs Hardman, dont il a fait le siège pendant cinq ans, est Demi-Troja, et Ripley est la colline de Sainte-Demitroia. Meredith compose pour eux au courant de la plume, des chansons dont Hardman écrit la musique à trois voix — et que l'on chante avec des éclats de rire. Parfois on fait ensemble une partie de yacht, mais le plus souvent des expéditions en Surrey, comme celle des 23-25 mai 1862, dont Hardman a laissé un récit plein de détails intéressants.

Depuis le début de mai, le poète de Copsham insistait par lettre auprès de son ami pour qu'il lui consacrat enfin quelques jours...

Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour vous avoir ici ? Les ajoncs sont un vaste embrasement ; les prés sont magni-

fiques — verts, bourdonnants tout le jour. Des rossignols en foule. Le Ciel, le cher Ciel bleu amoureux, s'en donne à cœur joie sur notre belle, amoureuse, adorable, vieille, voluptueuse Terre Maternelle.

Viens, cher Tuck, et vite, ou je serai forcé d'aimer une femme, pour ma perte. Réponds-moi, homme affligé.

A l'oreille : Les asperges sont mûres à Ripley¹ !...

Le lendemain, ce sont des vers, destinés à faire venir l'eau à la bouche du gourmet. Quinze jours plus tard, ayant sa promesse définitive, Meredith lui envoie sous forme de catéchisme des jeux de mots inspirés par son surnom de Tuck.

Enfin, Hardman arrive de Londres, et après avoir soupé ensemble à Copsham Cottage, les deux amis partent vers sept heures du soir pour aller coucher à Mickleham, qui, à vol d'oiseau, est à huit ou dix kilomètres au sud. Hardman a un veston de chasse, aux amples poches, Meredith un sac tyrolien, qui contient, outre son nécessaire de toilette, un Guide du Surrey (*Murray's Handbook*) et un flacon d'excellent cognac².

Le temps est vaguement orageux : le soleil se couche tout rouge dans des nuées ; ils vont « d'un pas tranquille et régulier »³, agrémentant la route de chansons et de rires fréquents, causés par les vers baroques qu'ils improvisent. Ils prennent à travers champs, pour éviter Leatherhead, et arrivent à Mickleham à la nuit noire. Après avoir retenu des chambres à l'auberge, ils ressortent pour écouter les rossignols dans les prés qui bordent la Mole, la petite rivière aimée de Keats.

Tandis que nous goûtions la fraîcheur du soir, et savourions leur chant, qui se mêlait au croassement des rainettes..., et aux mille bruits d'une nuit d'été, Meredith récita l'*Ode à un Rossignol* de Keats, un de ses poèmes favoris⁴. Nous revînmes à l'auberge en chantant, au milieu d'éclats de rire, mon air de

1. Hardman tenait un journal que Lady Hardman montra à plusieurs biographes de Meredith, leur permettant d'en citer de copieux extraits. (Cf. *J. A. Hammerton*, p. 93 sqq., et *S. M. Ellis*, p. 116 sqq.)

2. *L.*, p. 69.

3. *L.*, p. 71.

4. Cf. *Since Tuck is faithless found'* (Madrigal). *L.*, p. 69.

Puisque Tuck est infidèle. Après de copieuses libations de soda, parfumées du cognac déjà mentionné, nous nous retirâmes...

Il était près de onze heures, mais les chambres étant voisines, des plaisanteries s'échangèrent jusqu'à minuit. Puis par la fenêtre grande ouverte, les mille bruits d'une nuit d'été joints à des disputes d'ivrogne, au chant d'un coq, conspirent à priver Hardman de sommeil. A peine vient-il de s'endormir que vers 5 heures et demie, Meredith entre dans sa chambre en lui proposant de se lever. Il est renvoyé à son lit, et Hardman ne consent à sortir que vers sept heures. Tandis que le petit déjeuner se prépare, on fait un tour aux environs.

L'église¹ est presque en face de l'auberge, et nous entrons dans le cimetière qui l'entoure... Au-delà un sentier mène à travers des près sur les hauteurs de Mickleham. Meredith déclare qu'on y découvre un des plus beaux paysages pastoraux de ce pays, et par suite de tout pays. Le clocher s'aperçoit, enfoui dans de riches frondaisons, sur le fond de coteaux que couronne Norbury Hall, avec tous les nobles arbres plantés par le cher vieil Evelyn du *Diary*. L'artiste le plus exigeant (et Meredith apprécie un paysage en artiste) n'a pas à changer un iota à cette vue : chaque arbre est à sa place, et le clocher juste où il doit être. Plus on monte, plus le panorama s'élargit, et avec tous les tons de verdure compose une autre vue d'une grande beauté. Au milieu de notre enthousiasme, l'horloge de l'église sonnant huit heures nous avertit que le déjeuner nous attendait.

Après le déjeuner, je fis à ma femme une courte lettre, qui me valut d'être traité par Meredith d'« amoureux mari » ; finalement il lui mit un mot lui-même, pour lui dire que je ne pensais à écrire qu'après avoir mangé je ne sais combien de côtelettes, de rognons, d'œufs et d'etceteras. La lettre expédiée, nous nous mîmes en route vers 9 heures...

Prenant par les près de la Mole, ils arrivent à Burford Bridge (où Keats écrivit une partie d'*Endymion*), puis à Dorking, et obliquent vers Guildford, à l'ouest, par une lande où les ajoncs en fleurs mettent l'or de leur flamme et leur odeur de noisette. Un sentier les amène à une vieille demeure enfouie dans les arbres (la maison natale de

1. L'église de Mickleham, fort pittoresque alors, a été barbarement restaurée et agrandie en 1872 et 1891.

Malthus) — Meredith a tenu à la montrer — puis on regagne la route d'où s'aperçoit Wotton House, l'antique château de briques de la famille Evelyn — et l'on arrive au village de Shere, un autre coin charmant.

Peu après Shere, nous montons par un chemin creux en pente raide jusqu'à une avenue de hêtres. Le sommet nous offre des échappées sur une vue magnifique, avec la Chapelle de Sainte-Marthe juste en face de nous. Cette ascension m'a complètement essoufflé, au grand amusement de Robin. Bientôt nous dévalons vers une combe (Combe Bottom) qui est un des plus délicieux endroits que je connaisse. C'est un de ces cirques creusés dans le calcaire, avec des bords presque à pic, couverts à la base d'une herbe courte, mais couronnés de feuillages luxuriants aux mille teintes. Sur un petit éperon dénudé nous nous allongeâmes pour fumer nos pipes en jouissant des alentours. Là, Robin, feuilletant ses carnets, me lut une quantité d'aphorismes qui paraîtront dans *Les Feuilletés du Pèlerin*, par Sir Austin Feverel, « publiés par Adrian Harley ». Nous les discutâmes à notre loisir, car de telles maximes provoquent naturellement la conversation. Comme le dit Sir Austin, « Un proverbe est la demeure à mi-chemin d'une pensée » (A proverb is the half-way house to a thought). Ayant fini nos aphorismes et nos pipes, nous descendîmes au fond de la Combe, et remontant du côté opposé, gagnâmes, par les Merrow Downs, Newland's Corner. Juste au-dessous de nous, à gauche, s'étendait Albury, où réside l'auteur de *la Philosophie proverbiale*,¹ comme Meredith me le rappela. Tout près de Newland's Corner, vue magnifique au-delà de Ripley sur la colline de St George et la grande vallée de la Tamise. Revenus au sentier, nous descendîmes dans la vallée et fîmes l'ascension de la colline de Sainte-Marthe, jusqu'à la chapelle qui la domine.

Reprenant la grand-route, les deux amis arrivent à Guildford, commandent un repas froid et vont à la gare chercher les Revues de la semaine. Le *Spectator* contient sur les *Poèmes* de Meredith un article où leur auteur est déclaré n'avoir « ni génie littéraire, ni goût, ni jugement » ; « sans puissance originale d'imagination ni vrai sentiment » dans sa description des passions, « il traite parfois des thèmes sérieux avec une légèreté cavalière qui est excessivement vulgaire et désagréable ». Robin, nous dit Hardman, fut naturellement contrarié : « la critique

1. M. F. Tupper (1810-1889) [N. T.]

était tout à fait déraisonnable, et, à mon avis, avait été écrite dans un sentiment d'animosité personnelle. Meredith ne partagea pas cette opinion et conclut finalement que le compte rendu était l'œuvre d'une femme ». Après la collation, on repart pour Milford, au sud de Godalming. La soirée était belle, l'air délicieux et la critique du *Spectateur* fut vite oubliée. Près de Milford, on trouve des chambres dans une auberge où Meredith est venu l'été précédent en compagnie de Maxse. Alors, pendant que le thé se prépare, on admire d'une éminence voisine la belle vue désolée qui s'étend vers le sud. Il est 9 heures : il y a douze heures que les deux marcheurs sont sur leurs jambes, ayant fait une quarantaine de kilomètres : ils ne sont pas fâchés de se reposer. Mais c'est un samedi soir : l'auberge s'emplit de joyeux paysans qui boivent l'ale, et chantent de vieux airs, dont ils reprennent les refrains en chœur, jusque vers minuit.

Le dernier jour de l'expédition est consacré à Thursley, Hindhead et Haslemere, bien moins célèbres alors qu'aujourd'hui, ou pour d'autres raisons. Cobbett dénommait Hindhead « le plus détestable endroit de la création ». De Gibbet Hill et Hindhead Common, 900 pieds au-dessus du niveau de la mer, on découvre les collines du Hampshire à l'ouest, les hauteurs de Wimbledon au Nord et au Sud presque tout le Sussex, jusqu'à la mer. Cette vue, une des plus belles d'Angleterre, va de quinze à trente milles dans toutes les directions.

A nos pieds, s'étendait Haslemere et la Colline noire, au loin Baker Hill, et le plateau autour d'Ashford et Selborne. Nous pouvions voir le Hog's Back, la chapelle de Sainte Marthe et la chaîne de hauteurs qui va de Guildford à Box Hill et à Reigate. C'était splendide.

Après un déjeuner à Haslemere, au *Cheval Blanc*, ils partirent — « ignominieusement, selon Robin » — en voiture pour prendre le train à Godalming, et Hardman termine le récit de l'expédition :

J'arrivai à Londres vers sept heures, ayant laissé Meredith à Esher.

On voit par cette lettre quelle intense vitalité, jointe à des muscles solides et des nerfs équilibrés, anime alors Meredith. Hardman, tout robuste qu'il est, s'essouffle à le suivre, ce que l'infatigable et malicieux Robin note avec un sourire. Charmantes camaraderies, qui, avec la nature, consolent le poète, au renouveau, d'être sans l'amour d'une femme : Maxse et Hardman, présentés l'un à l'autre, il jouit du contraste qu'ils offrent : d'un côté, l'idéaliste aussi maigre que Don Quichotte, impatient du mal présent, des réformes trop lentes ; d'autre part, le réaliste bien en point, le Tory satisfait, le frère en Pantagruélisme, vrai « Génie de la Chair » dont la « notable rotondité, la belle protubérance », l'épicurisme et l'attachement conjugal sont l'objet de plaisanteries sans fin. L'un et l'autre ont ceci de commun, qu'ils aiment la campagne anglaise, et Meredith. Ce dernier les consulte pour son nouveau roman de *Sandra Belloni*, qui progresse lentement. Maxse critique le fond, Hardman la forme, et Meredith, jusqu'à un certain point, tient compte de leurs objections. « Rien, écrit-il à Hardman, ne pourrait être plus juste que vos critiques ». Il a eu, et il aura d'autres amitiés ; d'une égale intimité, d'une durée semblable. non. Maxse, promu amiral, Hardman, directeur du *Morning Post* et devenu Sir William, sont fidèles à George Meredith et seule la mort de l'un et de l'autre, en 1890 et en 1900, met fin à leur correspondance.

En mai 1861, Meredith annonce à Mrs Ross qu'il s'est lié dernièrement avec un « gentil garçon » : Bonaparte Wyse. Sir Thomas Wyse, ambassadeur en Grèce, avait épousé Letitia Bonaparte, fille de Lucien Bonaparte, et en avait eu deux fils : Napoléon Wyse et Bonaparte Wyse. Ce dernier, déclare Meredith, « est une curieuse combinaison d'Irlandais et de Corse. » Il fait lire Mistral à Meredith et voudrait le lui faire connaître personnellement ¹. William Charles Bonaparte Wyse, né à Waterford (Irlande) en 1826, était un poète bi-lingue, rimant avec une

1. *L.*, p. 26. « Mistral I have read. He is really a fine poet. »

égale facilité en anglais ou en provençal, mais plus curieux de poésie que foncièrement poète. Les félibres Aubanel, Mathieu, Roumanille, Félix Gras, Mistral, l'avaient adopté, l'associant à leurs agapes, encourageant ses tentatives d'amateur intelligent, et Mistral lui-même a raconté¹ comment le jeune et noble étranger passant dans la rue Saint-Agricol en Avignon, remarqua des livres provençaux à la vitrine du libraire-poète, Joseph Roumanille, entra les acheter et comment, de ce jour, la flamme félibréenne s'alluma en lui, lui faisant publier sept ans plus tard, sous le titre de *Parpaïoun Blu* (*Papillons bleus*) « les essais provençaux de sa muse étrangère¹. »

Meredith, dont la pensée se tournait justement, avec Sandra, vers le soleil et la passion de l'Italie, et qu'intéressaient des mètres plus riches, plus souples, plus variés que ceux de ses compatriotes et contemporains, fut heureux de rencontrer ce demi-Corse et de se faire initier par lui à cette musique nouvelle de la poésie provençale.

Il lit Aubanel, « intensivement méridional, brûlé de passion, monotone et puissant », et Mistral, dont il serait heureux de faire personnellement la connaissance. *Miréio* l'enthousiasme : il lui trouve par endroits « la richesse pastorale de Théocrite et la rude vigueur d'Homère ! » Il prête l'exemplaire de Wyse à Lady Gordon qui est « étonnée et ravie », et lit à Maxse une traduction en anglais des chevaux de la Camargue (*Miréio* — Canto IV). Cette traduction due au félibre irlandais sera reprise et retouchée par lui-même, et il la publiera en 1901².

Wyse habitant Guildford, Meredith lui donne, en mai 1861, plusieurs rendez-vous de promenades, — soit à Ripley, soit à Mickleham, avec Maxse, — dans des billets débordants d'humour, d'enthousiasme et de poésie. Et lorsque, en juin, le docteur le trouvant surmené, lui ordonne de cesser tout travail, de renoncer au tabac, et d'aller, pendant six semaines au moins, respirer en

1. Avant-propos des *Parpaïoun Blu* (1868).

2. P. III, pp. 234-235.

Suisse ou au Tyrol l'air toniqué des cîmes, il s'arrange pour retrouver Wyse à Zurich en juillet, et gagner en sa compagnie Innsbrück, puis Meran.

Mais pour apprécier à fond ses amis et juger leur caractère sainement, il n'est rien de tel qu'un voyage en leur compagnie. Wyse, à l'épreuve, se révèle marcheur timoré, indolent, et d'humeur parfois irritable. Il ne se met pas en route quand il pleut, ou que la pluie menace — pas davantage lorsqu'on risque d'être pris par la nuit — ou que la chaleur est trop grande. Enfin, le matin il est long à quitter sa couche. Nos voyageurs (Arthur est de la partie) mettent trois jours d'Innsbrück à Laudek, et trois jours et quart de Laudek à Meran. Là, Wyse retrouve sa femme (c'est un couple véritablement amoureux) et dès lors Meredith peut, à sa guise, couvrir trente milles par jour en pleine chaleur. Il ne paraît pas avoir fait d'ascensions, mais s'être livré à son exercice favori sur les routes du Tyrol. Quant à Wyse, il flâne, se baigne, et, tourmenté par son estomac et des ennuis d'argent, devient d'une grande irritabilité.

Ce sont des piques vingt fois le jour, et de temps à autre une bouderie. Puis la réconciliation : « Marddith ! je suis tout disposé à exprimer des regrets, et vous pouvez juger de mon affection pour vous, en voyant que je n'hésite pas à sacrifier mon orgueil, » etc... Il maintient toutefois, à la première occasion, que je suis dans mon tort. Vous pouvez vous imaginer si cette sorte de puérilité est de mon goût. Quand on rencontre une femme, mieux vaut l'avoir en jupe ¹.

Wyse, à côté de Meredith, fait l'effet d'un grand enfant, sans aucune maturité d'esprit. Néanmoins, on se quitta bons amis à Venise, pour se retrouver à Milan et à la Villa Ciani, près d'Este, où demeurerait Lady Wyse. Meredith, laissant Wyse en Italie, regagna Copsham par le Col du Mont Cenis, Mâcon et Paris.

Ce que fut ce voyage, les lettres à Maxse et à Mrs Ross, mais surtout à Maxse, nous l'apprennent. En fait, cet ami de cœur est son véritable compagnon invisible, celui

1. Lettre à Maxse du 26 juil. 1861. Cf. *L.*, pp. 30-33.

que « chante de sa voix alpestre la Rosanna ». Ce torrent lui évoque son marin, sans qu'il sache pourquoi.

Peut-être parce qu'il est à la fois brave et fort, subtil et vert-de-mer. On ne vit jamais fleuve hurleur si aimable. Clair, glacé, écumant. Vous aurez les vers qu'il m'a inspirés.

En attendant, Maxse reçoit les premières impressions du Tyrol. Voici « les Dolomites colossales, violettes et roses, çà et là coiffées de neige, avec le tumulte des eaux bondissantes à leurs pieds, et le silence éternel sur leurs cîmes, sauf quand un pic géant assemble tonnerres et souffles autour de lui ¹. » Les Alpes, qu'il voit pour la première fois, « font surgir en lui d'étranges sentiments. »

Ici enfin semble être quelque chose de supérieur à la terre, et visible, sinon tangible. Elles ont la blancheur, le silence, la beauté et le mystère de pensées rarement dévoilées en nous, mais qui peuvent conquérir la terre, une fois qu'elles le sont. En fait, elles ont fait trembler ma croyance. — Pour un temps seulement. Elles m'ont simplement ébloui par un groupe de symboles. Notre grande erreur (l'erreur de toute religion; j'imagine) a été d'ériger un système spirituel en antagonisme avec la nature. Et quand bien même cette Alpe toucherait les cieux ? Est-ce un blâme pour nous à ses pieds ? En vous et en moi peuvent être de sublimes pics vierges, purs de toute sensualité. Et ainsi de suite ².

Ainsi le premier effet des Alpes sur Meredith fut d'ébranler en lui la philosophie de la Terre. La haute montagne est mystique : Elle éveille en son cœur des sentiments qu'il note sans leur donner droit de cité, ni les approuver, car ils ne s'accordent pas avec sa croyance, et doivent être digérés, assimilés, résorbés, pourrait-on dire. La vertigineuse sublimité des hauteurs, vues de la vallée, l'ivresse de leur silence mystérieux font naître en son âme une tendance à l'adoration d'une beauté spirituelle, supraterrrestre, qui s'opposerait à la chair. Tentation passagère : le dualisme ne le satisfait point ; son genre d'esprit ne saurait s'en accommoder : il ne dressera pas un système antagoniste à la nature, et restera fidèle à la doctrine de

1. *L.*, p. 32.

2. *L.*, p. 33.

l'immanence, et à son instinct moniste. Ces monts, s'ils touchent les cieux, sont partie de la Terre : l'homme ne doit pas en être humilié : il a en lui l'équivalent de leur grandeur sereine.

Ce passage de la lettre à Maxse est unique, en ce qu'il nous montre la pensée de Meredith cherchant son équilibre et le trouvant. Mais aucun poème ne nous est parvenu qui exprime ce moment d'inquiétude. *Au bord de la Rosanna*, épître envoyée à l'ami et publiée à l'automne de 1861 dans *Once a Week*, est un poème joyeux, humoristique et presque goguenard fondé sur le contraste de la nature et de l'homme. Le torrent impétueux, lancé vers la vallée dans un grondement éternel, évoque le flot incessant de Londres et de la vie. L'arc-en-ciel, qui plane sur ses cascades devient la nymphe idéale que Maxse croit entrevoir et chérit dans la nature, l'Idéal lui-même, dont un autre nom est *Sentiment*. Mais c'est un fantôme ; pour lui donner l'âme qu'elle n'a pas encore, lui permettre « de vivre et de durer », il faut la marier, cette nymphe, au Réel (*Fact*), symbolisé par un cocher de fiacre londonien. Sous l'expression fantaisiste qui rappelle Browning, le Browning en belle humeur, on retrouve une des assises de la pensée meredithienne : la nécessité de fonder l'Idéal sur les faits. Si le lyrisme des romantiques, de Coleridge, Byron et Shelley a effleuré Meredith, à sa première rencontre avec les Alpes, il n'a fait que l'effleurier. On dirait qu'il est sur ses gardes pour ne pas s'y livrer. Il est significatif que sa pensée, sans cesse réagissante, pense dans la solitude au monde des hommes, que ce qui l'inspire dans la montagne, c'est uniquement la force douée comme lui de mouvement et de voix, et qu'ainsi, inconsciemment peut-être, il se rapproche alors de Wordsworth.

A ce premier voyage², le poète est resté surtout dans

1. Réimprimé en 1862, avec *Modern Love*, mais par la suite, G. Meredith n'en laissa subsister que les vingt premiers vers. Cf. B., pp. 260 sqq.

2. A l'alpinisme proprement dit, G. Meredith ne paraît pas s'être jamais livré. Son second voyage en 1863 fut la traversée à

les vallées, avec l'eau des torrents pour compagne : il n'a pas connu les âpres joies de l'alpiniste, agrippé aux fissures d'un rocher, ou taillant au piolet ses pas dans la glace. Il se sent emprisonné dans les vallées profondes, et se hâte de les traverser pour arriver en Italie, à Vérone, cette forteresse garnie de 45.000 Autrichiens, puis à Venise, « qui porte avec ostentation ses voiles de veuve ¹. »

La vie à Venise est un rêve trop court pour Meredith. Le charme voluptueux de la vieille cité opère sur lui, mais Arthur, dont il doit s'occuper, sans cesse, ne lui permet pas de s'attarder dans les églises et les musées. Il apprend toutefois à aimer Giorgione et Titien et Véronèse, et les splendeurs de Saint-Marc, que gâtent, mais ne parviennent pas à détruire les uniformes blancs et les crinolines viennoises. Tous les matins, au Lido, père et fils prennent un bain d'une heure dans la tiède Adriatique. Puis ce sont les longues promenades en gondole, par les rues où Meredith reçoit parfois les saluts charmants de belles Vénitiennes, adorablement langoureuses. L'italien lui est moins familier que l'allemand ; aussi est-ce avec des Autrichiens qu'il noue des relations passagères : officiers rencontrés sur la plage, baronne « coriace » qu'accompagnent « deux filles d'immense circonférence », regardées avec un calme mépris par les jolies Vénitiennes.

A Venise, Meredith retrouve le souvenir de Maxse, qui semble bien avoir eu les mêmes raisons que Beauchamp d'aimer la ville, et aussi les traces de Byron et Shelley. Son gondolier déclare qu'étant enfant il a vu Lor Birren. Au Lido, il pense à eux, non sans tristesse.

Vous souvenez-vous, [écrit-il à Maxse], du passage de *Julian and Maddalo*, où les deux amis, tournés vers les collines euganéennes, voient la grosse cloche de l'Asile d'aliénés se balancer dans le soleil couchant ? J'ai trouvé l'emplacement exact. Rarement ai-je éprouvé de mélancolie aussi forte qu'en

pied du Dauphiné, en compagnie de Lionel Robinson qu'il rencontra le 24 août 1863 à Grenoble. Ils allèrent d'abord à la Grande-Chartreuse, puis par les cols [le Lautaret, sans doute] à Briançon et au Mont-Genèvre. Ils faisaient une moyenne de 10 heures de marche par jour. (Cf. *L.*, p. 121.)

1. Cf. *L.*, p. 28.

cet endroit. Vous savez que je méprise la mélancolie, mais le sentiment vint. J'aime ces deux poètes ; et mon cœur étant avec eux, je me sentis vivre dans un temps mort et inutile. C'est ainsi que nous sommes parfois le jouet de nos cœurs ! ¹

Deuxième aveu d'un sentiment qui s'impose au poète, aveu précieux dans son jaillissement spontané, parce qu'il révèle sous l'armure du stoïque la sensibilité, si proche par moments de ses devanciers ; si frémissante, qu'on saisit la tension de l'effort par lequel sa volonté la contient, ou la combat.

Retenons ces deux aveux du romantisme que porte en lui Meredith, comme peut-être tout émotif du xix^e siècle, et qui apparaît dès qu'il relâche sa tension. *Bracchia si forte remisit...* Le voyage qu'il fait est un voyage de détente, et sur la terre chérie des romantiques encore... Mais cette mélancolie ne dure point. Meredith se garde de l'exprimer, il note l'accès, une fois passé, en psychologue curieux de tous les mouvements de l'âme. D'ailleurs il n'a pas le temps de cultiver ses émotions ; à la différence des romantiques, il a le sentiment du devoir paternel, et son jeune compagnon l'oblige à sortir de lui-même, à vivre dans le présent. A Côme, chez Lady Wyse, ² qui veut être appelée Madame la Princesse, l'esprit comique a beau jeu. Sur elle et sur sa fille aînée, Meredith observe l'effet de ses compliments, et remarque que la quantité est tout ce qu'elles demandent.

Un bon gros compliment, exprimé avec aisance, est ce qui convient le mieux, à mon avis, au goût des Françaises. Hésitez-vous ? il perd toute saveur. Soyez voluble et vous pourrez dire ce qu'il vous plait. Si en outre vous avez un certain tour et de l'à-propos, elles rafolleront de vous.

Meredith s'amusa beaucoup *in petto*, aux dépens de la Princesse et de sa fille, fiancée à un Général Garibaldien :

Mademoiselle la fiancée découvrit que j'avais du penchant pour elle avant que je l'eusse éprouvé. Dès lors elle me distingua jusqu'à l'arrivée du Général.

1. L., p. 34. — Cf. *Julian and Maddalo*. — Vers 92 à 105. Dans ce poème Julian est Shelley, Comte Maddalo, Byron.

2. La mère de Bonaparte Wyse, princesse Lætitia.

Celui-ci amène avec lui son officier d'ordonnance, jeune capitaine de 24 ans, pour lequel Meredith se sent une vive sympathie : il a fait toute la campagne avec Garibaldi. Dès lors, la Princesse ne manque point de compliments.

Chemin faisant, Meredith recueille mainte impression pour l'histoire d'*Emilia in Italy*. A Vérone, il note une scène amusante de deux filles du peuple qui, suivies par deux officiers autrichiens, leur font faire du chemin et s'arrêtent finalement devant un marchand de melons. Alors elles se mettent à parler, parler, sans que M. l'Oberlieutenant puisse se faire entendre : soudain elles se retournent, et après une salve de mépris et de vertueuse indignation, rentrent dans la foule qui applaudit¹. Partout c'est la même attitude hostile pour l'oppresseur détesté. On sait où vont les sympathies de Meredith, mais il ne peut s'empêcher d'admirer la belle tenue et la prestance des soldats autrichiens.

Son séjour à Milan est de courte durée — trois ou quatre jours au plus — mais, avec sa sûre rapidité de coup d'œil et sa merveilleuse mémoire, c'est bien assez. La chaleur y est infernale (on est en août) mais il ne paraît pas avoir souffert de l'été italien. Comme il l'écrira à Maxse plus tard², il trouve que « la grande chaleur aiguise, en la concentrant, la réflexion » et explique de la sorte que l'Art des pays méridionaux « sacrifie tout à la ligne et soit l'ennemi du détail... »

Si seulement les passions y sommeillaient, l'Italie serait l'endroit idéal pour de grandes œuvres...

L'Italie a donc séduit Meredith — il y reviendra en 1866, caressera même le projet d'y devenir le correspondant du *Times*. Il n'est pas surprenant que, de retour en Angleterre, il trouve un charme nouveau à la compagnie de certains réfugiés ou fils, ou amis de réfugiés, comme

1. *L.*, p. 36.

2. *L.*, p. 74.

Signor Vignati, comme Madame Venturi¹, comme Rossetti enfin.

L'enthousiasme de Rossetti pour *Shagpat Rasé*, puis sa collaboration à *Once à Week* ont été le rapprochant de Meredith. A partir de 1859, alors que peintre et poète ont laissé derrière eux les débuts difficiles, ils se voient beaucoup plus fréquemment. C'est, pour Rossetti, une période heureuse : il épouse enfin cette Miss Siddal qu'il aime depuis dix ans, et lorsque la santé délicate de « Lizzie », comme il l'appelle, ne lui cause pas de soucis, il est d'une exubérance qui se traduit par des improvisations burlesques, des accouplements de rimes drôles², tandis qu'il peint avec toute son âme, et, lorsqu'il laisse son chevalet, c'est pour réciter en marchant des vers français, italiens ou anglais.

Fréquentes, en son atelier de Chatham Place³, sont les réunions de peintres et d'hommes de lettres : soupers un peu bohêmes, ou longues causeries nocturnes agrémentées de pipes et de bière. Meredith en est souvent ; il y rencontre des écrivains comme Gilchrist, le biographe de Blake, William Allingham, le gracieux poète, ou le jeune Swinburne et naturellement des peintres : Holman Hunt, Madox Brown, F. Sandys, Burne-Jones et William Morris. Rossetti est « la planète autour de laquelle gravitent »⁴ les jeunes artistes. « Il ne prêche jamais, n'essaye pas de

1. De son nom de jeune fille Emily Ashurst ; brillante nature d'artiste, joignant à ses dons remarquables une profonde vie intérieure, Emily qui fut la secrétaire et la traductrice de *Mazzini* pendant les premières années de son exil à Londres, épousa Sidney Hawkes, puis Carlo Venturi (1860) et se consacra à la cause de l'indépendance italienne. (Cf. *Mazzini's Letters to an English family*, 1844-54.)

2. Dans le genre de celles-ci :

There is a poor creature named Lizzie
Whose aspect is meagre and frizzy.

Pauvre Lizzie ! si peu faite pour la haute tension intellectuelle et nerveuse de ce milieu artiste, si touchante à voir, avec les riches volutes de ses cheveux roux descendant sur ses épaules ! Elle perd un enfant en le mettant au monde en 1861, et meurt l'année suivante au mois de février.

3. Près de Blackfriars Bridge.

4. Le mot est de Burne-Jones.

persuader ; il a le don de dire les choses avec autorité ; l'humour qu'il mêle à ses paroles les allège de toute lourdeur ». On apprend avec lui à n'avoir pas peur de ses propres idées, à être pleinement soi-même, « et il a une perception si infaillible, une admiration si fervente de toute beauté ; une si riche faculté créatrice de symboles et d'images « qu'on le quitte heureux et grave à la fois » ¹. Un magnétisme émane de lui. Ses yeux d'une teinte indéfinissable, noisette, bleu-gris, on ne sait, ont parfois une fixité, une profondeur surprenantes. Le front est d'une grande noblesse, et le bas du visage n'est pas encore empâté (il commencera bientôt à l'être). Il faut voir notre artiste penché sur son chevalet, avec l'air gourmand que lui donnent ses lèvres un peu sensuelles, tendu passionnément vers l'œuvre qu'il crée. Mais ce qui prend surtout, c'est sa voix, une voix riche et puissante, au timbre sonore et velouté, « voix capable, dit Mr. Gosse, d'exprimer sans effort toutes les nuances d'émotion, depuis la rage et la terreur jusqu'à la plus sublime tendresse ». Sa conversation est, comme celle de maint artiste, d'une exagération plaisante dans le blâme ou dans l'éloge. Ce qu'il trouve bien, *Shagpat Rasé*, par exemple, seul Shakespeare aurait pu le concevoir. Par contre, s'abstenir de lire Longfellow, baptisé par lui Wishi-Washi, ne lui suffit pas, il lui faut le détester de tout son cœur.

Depuis longtemps, je n'ai pas été aussi heureux en détestant rien, excepté, je crois, *Feuilles d'Herbe*, par votre Orson favori ².

La pénétration psychologique ne lui fait pas défaut, et il a par moments des éclairs d'intuition impitoyables à ses intimes. Ce grand imaginaire, ce rêveur puissant est à sa manière un humoriste, au rire sonore et contagieux. Sa plaisanterie perpétuelle aime à jouer autour de ses amis, à leur décocher des traits sans venin, mais qui por-

1. Burne-Jones, cité par Lady Burne-Jones, *Souvenirs*.

2. Lettre à W. Allingham. — Cf. le titre donné par Meredith à un sonnet sur Walt Whitman : *An Orson of the Muse*.

tent. Enfin, cet amoureux passionné est un grand travailleur, ayant, au fond de son tempérament, une robustesse, une mâle vigueur, qui doivent plaire à Meredith.

Derrière cet extérieur un peu débraillé d'artiste indépendant, il y a un mystique. Fils d'un père libre-penseur et d'une mère profondément religieuse, il est, sans être pratiquant, imprégné de Christianisme. C'est ce qui lui permet de si bien comprendre Dante et le Moyen-Age. Ainsi s'explique qu'il ait pu, comme le dit fort bien Swinburne, « sentir et rendre le pur charme physique du christianisme sans mélange de doctrine ou de doute ». Il est conscient du mystère que contient la dualité de notre nature : chair, esprit, mais ce n'est pas à la philosophie, c'est au sentiment, à l'art, à l'amour qu'il demande de le résoudre. Dans la période où il compose la majeure partie de son œuvre poétique et qui va de 1847 à 1862, l'ascétisme de l'art primitif chrétien se reflète dans le symbolisme religieux de ses tableaux (par exemple, l'*Enfance de la Vierge Marie* et *Beata Beatrix*) et la spiritualité de ses figures. Dans les tableaux postérieurs à 1865, ce seront des formes plus robustes qu'il peindra, sur des fonds d'étoffes aux couleurs fatiguées, riches de bijoux et de brocarts, et il exprimera dans les yeux et aux lèvres, sa double nature, sensuelle et mystique¹.

Mais nous sommes encore dans le Préraphaélitisme : l'heure du triomphe est proche, celle que sonnera en 1862 le succès de *Goblin Market*. Meredith et Rossetti n'ont pas encore pris des directions nettement divergentes : ce qui les doit frapper, ce sont les rapports que présente leur développement littéraire. Rossetti, né la même année que Meredith, a fait preuve d'une précocité encore plus grande : vers 1844-45, alors que l'Allemagne est à la mode, il traduit la *Lénore* de Bürger et quelques fragments des *Niebelungen*. A 19 ans, il écrit la *Demoiselle Elue*, et peu après apparaît le *Germe* qui correspond au *Monthly Observer*. Mais alors que par son mariage avec la fille de Peacock, G. Meredith va être orienté désormais

1. Cf. Henri Dupré : *Un Italien d'Angleterre. Le poète-peintre D. G. Rossetti* (Dent 1921).

vers la France, c'est grâce à Dante que Rossetti a déjà échappé à l'influence allemande : Le très noble et viril *Dante à Vérone* est de sa vingtième année. Sa maîtrise s'affirme dès le début. Rien des imitations, des faiblesses, des expériences — et des progrès constants — qu'on note chez Meredith. Mais, à part les poèmes modernes inspirés par l'Italie opprimée¹ ou la misérable vie d'une prostituée (*Jenny*), on peut dire que sa vie de rêve se déroule dans le Moyen-Age, alors que celle de Meredith, avec *Shagpat*, était orientale. *Sœur Hélène* est de 1853. *Le Bâton et la Besace* de 1856 et ces lais préraphaélites déterminent l'éclosion des premiers poèmes de William Morris (*The Defence of Guenevere* est de 1858) et peut-être de certaines ballades (au sens anglais du mot), données par Meredith à *Once a Week* en 1859 ou publiées en 1862 avec *Modern Love*.

D'abord il semble que Meredith, revenant à la ballade après de longues années de croissance, ait quelque peine à la prendre au sérieux. *Le Chant de Courtoisie* inspiré par la légende de Sir Gawain est d'une veine héroï-comique. *La Couronne d'Amour*, qui raconte brièvement l'histoire des *Deux Amants* de Marie de France, est plus grave, mais, surtout au début, le cœur du poète n'y est pas tout entier. Ce sont surtout les *Trois vierges*, et la *Veillée des Noces de Margaret*, qui mériteraient de prendre place dans une anthologie préraphaélite.

Trois vierges sur le grand chemin se sont rencontrées
 Le soleil est couché derrière la montagne.
 Et deux s'en vont chantant avec l'oiseau de Mai :
 Le rossignol s'ébat auprès de sa compagne.

Le plus jeune ne chante pas, car son ami n'est plus.

Elles disent à la plus jeune : Décroisez vos bras et chantez.
 — La lune est haute ; il se fait tard. — Mon bien-aimé ne peut rien entendre — Et le rossignol ne chante que pour sa compagne.

1. *Une dernière confession* (Regno Lombardo-Veneto, 1848).
 — L'influence de Browning n'est pas sans s'y faire sentir.

nouveau fiancé qui croit à une apparition, et s'agenouille devant elle. Elle l'oblige d'ouïr toute la vérité :

Sans un tremblement sa bouche parla :
Rouge rose et blanche au jardin ;
Oh ! quand elle eut fini, si humble elle était là !
Et l'oiseau chante au-dessus des roses.

Rage du fiancé qui lui lance des noms avilissants, jusqu'à ce qu'elle s'écroule, morte vraiment. Et la mère prépare le cercueil de sa fille, et plein de remords, le fiancé la veille, pensant :

Si vous aviez menti comme les femmes égarées,
Rouge rose et blanche au jardin ;
Vous ne seriez pas maintenant avec les Anges !
Et l'oiseau chante au-dessus des roses.

Ce « pathétique et splendide poème » (ainsi le juge Swinburne dans ses *Essays and Studies*) prouve que Meredith pouvait rivaliser avec l'auteur de *Sœur Hélène*, dans les troublantes évocations d'âmes et de situations tragiques. Mais ce n'est pas simple émulation de sa part, et l'intérêt qu'il porte aux choses médiévales n'est nullement passager : lorsque paraîtront les *Etudes* de Gaston Paris, elles seront lues, par lui, parfois annotées au crayon de sa main. De 1862 à 1886, il écrira de longues « ballades », dont certaines, comme le *Chant de Théodolinda*, sont fortement symboliques, et en 1887, il pourra les réunir dans le recueil *Poèmes et Ballades de la Vie Tragique*. *Les Noces d'Attila*, *l'Archiduchesse Anne*, *la Jeune Princesse*, se rattachent et au séjour en Allemagne et aux années de camaraderie avec les Préraphaélites. A ne suivre que cette veine dans la production poétique de Meredith, on ne peut qu'être frappé de la suite et de la continuité dans le développement, depuis les ballades traduites de l'allemand entre 1846 et 49, depuis l'apparition de *Monmouth*, dans *Household Words*¹, qu'il ne jugera pas digne d'être réimprimé, jusqu'aux puissantes et magnifiques évocations des *Noces d'Attila* et de *la Jeune Princesse*.

1. 1^{er} novembre 1856.

Le XIX^e siècle est essentiellement le siècle de l'histoire. La poésie alors se plaît, elle aussi, à retrouver les époques disparues : en France, avec Hugo et Leconte de Lisle¹ ; en Angleterre, avec Tennyson² et les Préraphaélites ; mais ces derniers traitent le passé comme le feront les Symbolistes français à partir de 1880. Pour eux, il s'agit bien moins de reconstitution historique que de créer du rêve et de la beauté. Un tableau, pour le Gallois Burne-Jones, c'est « un beau rêve romantique de quelque chose qui n'a jamais été, qui ne sera jamais, dans une lumière qui jamais ne brilla, sur un pays que nul ne peut définir ou rappeler à sa mémoire, seulement désirer. »³ Une œuvre s'apprécie à sa puissance de suggestion et les moyens que peintres et poètes emploient sont sensiblement les mêmes : une juxtaposition d'intense idéalisme simplificateur et de réalisme minutieux : autour d'une ou plusieurs figures centrales, de formes divinement belles, des fleurs, des herbes, des animaux mettent la vie de la nature. A cet égard, un petit poème de Meredith comme *La Rencontre* est un chef-d'œuvre selon la formule préraphaélite : en quelques vers d'une grande simplicité, le poète évoque une chaude journée d'arrière-saison sur la lande, vrai désert d'ajoncs, avec çà et là des bouquets de pins : au milieu de la route blanche, « de rouges baies, des chardons, des bardanes et des toiles d'araignée » pendent dans la lumière ; les moutons broutent l'herbe rare, une paresseuse fumée de ferme flotte au loin autour de la colline. Nulle mouche, nul oiseau ne mettent de mouvement en ce paysage brumeux de chaleur ; seuls, deux êtres humains, qui se croisent sur la route. L'un, une fille-mère, porte au bras le nourrisson qui est « sa ruine et sa joie », l'autre, un jeune homme, a une amie dont sa pensée est pleine. Chacun prie en marchant pour ce qu'il aime le plus au monde : ils se jettent un regard pensif au passage, et continuent leur chemin. — C'est tout, mais le but est atteint, qui est d'émouvoir par la nature et la beauté et de prolon-

1. *Légende des Siècles, Poèmes Antiques, Poèmes Barbares.*

2. *Les Idylles du Roi.*

3. Cf. Lady Burne-Jones, *Souvenirs.*

ger en l'âme comme la résonnance d'une cloche mystérieuse ¹.

Il existe donc, entre Meredith et Rossetti, des affinités littéraires et une véritable admiration réciproque. Certain chant d'amour qu'on trouve dans la *Maison de la Vie* (*The Song of the Bower*) est avec ses cadences, et ses répétitions passionnées, un hommage aux strophes d'*Amour dans la Vallée*. Ils se soumettent les vers qu'ils viennent d'écrire. Rossetti ayant publié ses traductions de la *Vita Nuova*, et des poètes italiens antérieurs à Dante, envoie à Meredith (nov. 1861) un recueil manuscrit de poésies originales, dont celui-ci parle ainsi à Maxse :

Certaines de ces pièces sont très belles. Sans aucun doute Rossetti est poète. Il vous plairait plus que je ne peux faire, car sa matière est la poésie essentielle, et il n'est pas sauvage, rude et grossier, mais riche, raffiné, somptueux (royal-robbed) ².

Meredith, le même mois, retourne le compliment de Rossetti, en lui lisant les sonnets de *Modern Love*, qu'il vient d'écrire, et qui sont déclarés être « ce qu'il a fait de mieux ». Pour *Cassandra*, ce poème a pris son cœur et il offre de l'illustrer. D'ailleurs la fille prophétique de Priam lui avait déjà inspiré un tableau et deux sonnets ³. Ils sont assez liés pour que Meredith serve de modèle au peintre-poète : dans *Marie-Madeleine à la porte de Simon le Pharisien*, la tête du Christ est la sienne ; en 1861, il lui présente Maxse et Hardman, et ce dernier, en retour d'un dîner pris chez Rossetti, offre un repas pantagruélique à son club.

1. *La Rencontre* parut dans *'Ones a Week* le 1^{er} septembre 1860 avec un dessin de Millais, qui illustra également *la Couronne d'Amour* et *La Tête de Bran*. — Tenniel pour *Le Chant de Courtoisie* représente d'une façon amusante Sir Gawain tenant une jeune fille dans ses bras. Hablot K. Browne (Phiz) illustra *Les Trois Vierges* et *Juggling Jerry*.

2. *L.*, pp. 55-57.

3. Il existe une *Cassandre* de Schiller qui pourrait bien avoir montré les possibilités poétiques de cette figure et à Rossetti et à Meredith.

Aussi lorsque, en 1862, Rossetti, devenu veuf, décide de s'installer avec son frère et Swinburne à Tudor House, 16 Cheyne Walk, Chelsea, il offre à Meredith de compléter le quatuor en prenant une chambre qui lui servirait lors de ses voyages à Londres. Celui-ci accepte et en juin, décrit à Maxse sa future résidence, (qu'il croit être la maison de Thomas More) comme « une antique demeure étrange, singulière, imposante, avec un jardin immense, de magnifiques salles et escaliers lambrissés, un palais ».

De ce palais, Rossetti devint le locataire principal à l'automne de 1862. « A droite, en entrant, était la salle à manger commune, qui pouvait servir de bureau à Meredith : Swinburne travaillait dans la pièce symétrique, à gauche. Au fond, l'atelier de Rossetti. Au premier, un salon très vaste, inutilisé, et la chambre de Dante Gabriel ; à l'étage supérieur, les chambres de W. Michael, de Swinburne et de Meredith¹. » Le jardin, avec ses grands tilleuls et ses statues, fut de plus en plus envahi par les herbes, et se peupla d'animaux divers : chiens, lapins, hérissons, lézards, paons, hiboux, corbeaux ; il y eut un daim, puis un kangourou.

Pour lutter contre la mélancolie, Rossetti recherche de plus en plus la société, surtout celle d'êtres pleins de vie, dont la seule présence est un stimulant, comme Whistler et Meredith, d'autres aussi moins intellectuels et d'une plus bruyante exubérance : les réunions nocturnes de Tudor House se transforment parfois en énormes chahuts d'atelier qui vont jusqu'à alarmer les rues voisines. Mais la plupart du temps Rossetti est seul dans la maison avec Swinburne.

Algernon Charles Swinburne, alors âgé de vingt-cinq ans, en paraît tout au plus seize : sa tête pâle, auréolée de cheveux ardents, avec des yeux gris verdâtre et un front admirable, est trop grosse pour le corps fluet aux épaules tombantes ; jamais immobile, sa marche est presque une danse ; tandis qu'il parle, il semble « par un mouvement rapide des mains autour des poignets... mar-

1. D'après W. M. Rossetti.

quer la cadence d'un rythme intérieur d'excitation ». (*Lady Burne-Jones*). Sa voix, douce et flûtée, lorsqu'il s'adresse à ses amis, devient perçante et crieuse, si l'enthousiasme ou l'indignation s'emparent de lui. La nervosité de Meredith adolescent n'était rien auprès de celle-ci. Rossetti pense devenir fou lorsque Algernon se met à « danser comme un chat sauvage par l'atelier ». Souvent il est en proie à des accès terribles de fureur, au point qu'on doit aller chercher un voisin pour calmer la tempête. Il n'est pas exagéré de dire que la maison est à certains jours un véritable pandémonium ¹.

Cet enfant morbide et génial est aussi passionné que pouvaient l'être Shelley ou Byron pour la Liberté et la Poésie. A Oxford, deux portraits ornaient sa chambre, ceux de Mazzini et d'Orsini, l'auteur de l'attentat contre Napoléon III. Tous les vétérans de l'âge héroïque, Barry Cornwall, Trelawny, Landor, ont sa fidèle dévotion. Ce dernier, dont il a fait la connaissance à Florence en 1860, est devenu son dieu. Pour Meredith ², il professe une admiration sincère, et lorsque le *Spectator* a publié son compte rendu acerbe de *Modern Love*, il adresse à ce périodique une longue et vigoureuse lettre de protestation contre l'injustice d'une critique semblable « appliquée à un des maîtres de la littérature anglaise ». Reprenant la phrase où Meredith est accusé d'avoir traité dans *Amour Moderne*, « un thème profond et douloureux sur lequel il n'a aucune conviction à exprimer, » il la relève en ces termes :

Il est assez de chaires pour tous les prêcheurs en prose ; que si certaine poésie, non sans mérite d'un ordre à part, s'est parfois mêlée de morale dogmatique, elle n'en est que plus mauvaise et faible. Pour ce qui est du fond (d'*Amour Moderne*), c'est un abus de vouloir que toutes les écoles de poésie soient à jamais subordonnées à celle, actuellement si en faveur parmi nous, dont l'horizon est borné par les murs de la « nursery » ; d'exiger que toutes les Muses courbent leur front devant celle qui, de ses lèvres encore chaudes du têtou nourricier, réclame é

1. Cf. Edmund Gosse : *Life of Swinburne*, et une caricature de Max Beerbohm dans *Vanity Fair*.

2. Dans une lettre du 15 octobre 1860 à Monckton Milnes il appelle G. Meredith son ami.

en son babil! les joies dansantes d'un hochet enfantin et remue de ses petits doigts mous la marotte d'un bébé, à moins que ce ne soit celle d'un bouffon.

Suivent des remarques intéressantes sur l'art qui relie entre eux toutes les pièces du poème et sur le « noble sonnet : *Nous vîmes les hirondelles...*, dont il dit : « Aucun poète vivant n'a rien produit de plus parfait ».

Ajoutant :

Mais dans la transcription, ce sonnet doit perdre la couleur et l'effet que lui donne sa place dans la série ; la beauté grave et tendre qui en fait une halte et un intermédiaire parmi d'admirables vers de passion.

Entre les autres pièces du recueil il distingue *le Soliloque du Mendiant* et *le Vieux Chartiste* qui lui rappelle Béranger par la justesse exquise du ton, mais avec la profondeur d'intuition dramatique en plus. Il termine sa lettre par cette phrase :

A un poète aussi haut placé que Mr Meredith, l'appui de ses admirateurs ne peut pas être plus profitable que l'attaque irréfléchie ou partielle de ses critiques ne peut être nuisible.

Cette lettre est du 7 juin 1862 : huit jours plus tard, Rossetti et Swinburne passent la fin de la semaine à Copsham Cottage¹. Les mois qui suivent rapprochent encore davantage les trois poètes. Ils les rapprochent trop. Dès avril 1863, Meredith se retire, et pour toujours, de la combinaison Swinburne-Rossetti.

1. Est-ce lors de cette visite qu'Omar Khayam fut révélé à Meredith ? Il se peut, à moins que ce ne soit un ou deux ans plus tôt. Toujours est-il qu'une après-midi, Swinburne arriva « brandissant une plaquette qui ressemblait de loin à une brochure piétiste ou méthodiste. On eût dit un illuminé fanatique. Peut-être même eussions nous craint un prêche si nous ne connaissions de longue date ses sentiments religieux... Quand Swinburne se fût approché, il commença de réciter à voix très haute le début de cette grandiose paraphrase. Il venait de la découvrir. Son enthousiasme nous gagna, tant et si bien que le nocturne crépuscule nous surprit sous les feuillages, déclamant ces strophes sensuelles et murmurantes. Au retour, après dîner, Swinburne s'en fut chercher de quoi écrire, et alors, sous nos yeux, il composa d'un seul jet son poème *Laus Veneris*, un des plus parfaits de notre littérature... » (*G. Meredith*, par C. Photiadès, p. 8.)

Mr Gosse croit que Swinburne et Meredith se donnèrent mutuellement sur les nerfs ; et cette hypothèse est des plus vraisemblables. Ils avaient des goûts communs, aimaient également l'Italie et la France et la poésie, tenaient dans un pareil mépris la prudence britannique d'alors, souffraient des restrictions imposées à l'art, par la bourgeoisie toute-puissante, mais que de différences entre eux ! à commencer par l'âge. Meredith ne tient pas assez compte des neuf ans qui les séparent, lorsqu'il écrit à Maxse, en 1861 :

Swinburne m'a lu son roman français : *La Fille du Policeman*, la plus drôle et la plus violente satire imaginable des romanciers français qui traitent de sujets anglais. Un chapitre, *Ce qui peut se passer dans un Cab Safety*, où Lord Whitestick, Évêque de Londres, viole l'héroïne, est absolument merveilleux. Mais il n'est pas subtil, et je ne vois aucun centre intérieur d'où sorte ce qu'il fait. Il se créera un nom, mais je ne saurais pronostiquer si, en tant qu'artiste, il atteindra une distinction solide. S

Les réserves formulées par Meredith en disent long, et l'on y sent percer comme une pointe d'envie. S'il avait été moins magnanime, Swinburne lui aurait inspiré quelque jalousie. Car voici un poète-né, dont la famille a respecté les penchants, encouragé la passion pour la nature et la poésie ; il a pu se nourrir des classiques à Eton et à Oxford, pendant les vacances errer en liberté sur les hauteurs du Northumberland, ou jouer avec les flots de la Manche. Il semble que les rythmes des vents et des vagues aient passé dans ses vers. Sa facilité tient du prodige. Il est le Poète, tel que l'imaginent Shelley ou Keats, pareil au caméléon « qui devient ce qu'il contemple », toujours prêt à se perdre en autrui. L'enthousiasme est la loi de son être : on dirait la Pythie sur son trépied, et lorsqu'il est inspiré, les strophes succèdent aux strophes, inlassablement, pareilles aux vagues de la mer.

Chez Meredith, le goût de la poésie, contrarié, refoulé sans cesse, a grandi en dépit de son milieu, qui a développé d'autre part une subtilité naturelle, un extraordinaire sens psychologique. Pas d'autre université pour lui que

celle de la vie à Londres et des livres. Les épreuves forgent sa volonté, sa volonté forge une armure à sa sensibilité, une philosophie à sa pensée. Poète, il l'est assurément, mais il est homme avant d'être artiste. Il est écrit qu'il doit tout conquérir de haute lutte, jusqu'aux loisirs nécessaires pour céder à l'inspiration. Il lui faut d'abord travailler pour vivre, écrire pour les journaux, et des romans. Du moins met-il dans ceux-ci, avec sa subtilité psychologique, toute la poésie refoulée en lui, et condamnée à n'être, à partir de 1862 et jusque vers 1880, qu'une récompense à ses autres travaux. Aussi, de plus en plus, chantera-t-il pour exprimer ce qui lui tient de près au cœur, et s'éloigne-t-il du verbalisme ivre de lui-même, tel que l'offrent souvent un Hugo ou un Swinburne. Les réserves qu'il a exprimées en 1861, il les fera, dans l'intimité, quarante ans plus tard, et elles correspondent bien à la haute conception qu'il a du poète, comme d'un créateur non seulement de rythmes et de mètres, mais encore de valeurs nouvelles.

Ces différences entre les deux hommes iront s'accusant avec les années, jusqu'au jour où Swinburne, dans *Une note sur Charlotte Brontë*, nommera Meredith (avec George Eliot !) parmi ces artistes trop conscients, dont l'œuvre doit plus à la volonté réfléchie qu'à l'inspiration et qui, par suite, ne méritent pas d'être mis au tout premier rang. La *Note* parut en 1877, mais, dès 1873, Meredith se plaignait à Greenwood ¹ de ne plus jamais voir Swinburne, et en concluait qu'une parole trop vive l'avait sans doute blessé. Quoi qu'il en soit, il n'y eut nullement rupture en 1863, et l'éloignement véritable ne se produisit qu'une dizaine d'années plus tard. En effet, dans *Sandra Belloni*, publiée en 1864, se trouve un portrait de Swinburne ², distant de la caricature et de l'idéalisation, et qui est fort sympathique. Tracy Runningbrook représente le génie poétique, comme Emilia le génie musical. Ce jeune homme « qui a pour père un baronet, et dont le grand-père

1. *L.*, p. 240.

2. Comme G. Meredith le déclara à Lady Butler, *op. cit.*, p. 148.

maternel est un comte », ce poète dont « la tête est couronnée de cheveux rouges comme des flammes », parle, écrit, se meut avec la véhémence et la nerveuse rapidité caractéristiques de Swinburne. Et son attitude à l'égard de la femme¹ est bien celle qu'on attend de l'auteur de *Félise*. Bref, de même que Rossetti avait dessiné Algernon pour le frontispice de ses *Poètes italiens de Ciullo d'Alcamo à Dante*, de même Meredith fit à son jeune ami le compliment de lui donner place dans sa fresque de la vie anglaise contemporaine.

Jusqu'en 1870, ils continuent à se voir et à s'écrire. Meredith suit le progrès littéraire de Swinburne, et non seulement lit ses vers, mais engage ses amis à les lire et à les faire connaître. Au poète lui-même, il donne de sages conseils pratiques, notamment, dans l'intérêt de sa renommée, de ne pas trop irriter le « Lion de la Pruderie britannique qui déjà fait entendre de sourds grondements ». Cela, avant la publication des *Poèmes et Ballades*, qui devaient en 1866 provoquer de telles clameurs chez les critiques, et une telle réponse de Swinburne ! Quand *Un Chant de l'Italie* paraît, Meredith déclare que c'est « l'ode la plus noblement soutenue de notre langue, digne de son sujet » ; et il ajoute :

En donnant un coup d'œil aux épreuves, mon premier sentiment fut surtout de l'envie. Maintenant je puis lire sans en être affligé. Pour moi jamais le temps ne sera accordé permettant seulement de tenter l'envolée vers un chant pareil.

Et toujours, jusqu'à la fin, Meredith déclarera que Swinburne est le premier poète lyrique que l'Angleterre ait possédé dans la seconde moitié du xix^e siècle. L'envie n'était pas tolérée en lui-même, par celui qui écrivit le sonnet *Harmonie intérieure* :

Sûr de quelque mérite, nous ne redoutons pas les rivaux, bien plutôt les saluons et les accueillons dans la lice, où nous attend peut-être la défaite : certainement, si notre ambition n'est pas vulgaire !

1. Cf. la première lettre de Tracy Runningbrook à Wilfrid — dans *Sandra Belloni* ch. XLIII.

Ceux qui me dépassent sont mes maîtres: purement nourri du même aliment qu'eux, j'escaladerai moi aussi quelques degrés rocheux entre le mont et la vallée ; cependant mon ambition et moi ne ferons qu'un.

Pourvu que je respire l'air plus pur des hauteurs, qu'importe le rang, et les chemins jonchés de lauriers, et les rivaux ceints pour la course.

Bonne chance et succès ! Ma place est telle ou telle ; mon orgueil est qu'elle soit parmi eux : et par de tels pensers je maintiens accordé cet instrument que j'ai. ¹

L'orgueil peut habiter une telle âme, l'envie non. Cette vertu si rare de la magnanimité, Meredith la possède, le sonnet précédent, ses relations avec Swinburne le prouvent, et ses relations avec ses autres amis.

Pour ce qui est de Rossetti, Meredith continue aussi à le voir, et William Michael donne l'explication la plus rationnelle, la plus acceptable de ce qui se passa à Tudor House. Meredith avec son franc-parler habituel dut critiquer l'administration du quatuor, et Dante Gabriel protesta. On est d'autant plus sensible aux critiques qu'on a pris plus de peine pour faire une chose contraire à ses goûts. Rossetti avait combiné des arrangements qui lui paraissaient de nature à satisfaire le plus difficile en matière de confort, et Meredith ne les trouvait pas satisfaisants, insistait pour un régime et une hygiène à peu près rationnels, et pour des heures à peu près régulières ! L'humour du peintre lui permettait de prendre en riant toutes les plaisanteries décochées à son goût « pour les cheveux carotte et les yeux verts », ou à ses habitudes personnelles de plus en plus excentriques. Mais sa gestion d'administrateur ne lui semblait pas susceptible d'amélioration. Aussi, lorsqu'avec le printemps, Meredith réduisit ses visites à Londres, on trouva tout naturel qu'il cessât de participer à un arrangement qui ne lui convenait plus. Mais la camaraderie persista : en 1864, le peintre fait le portrait d'Arthur ; plus tard, Meredith parle avec tristesse des troubles qui affectent la vue et le système nerveux de Rossetti. Mais, peu à peu, Meredith pris dans

d'autres milieux, cessa complètement de le voir, ainsi que William Morris et Burne-Jones, et Clabburn et Hunt.

Le seul peintre de ce groupe avec lequel il ait prolongé ses relations est F. A. Sandys, d'une année plus jeune que lui. Il l'estime et comme peintre et comme homme. En 1864, Sandys passe quelques semaines à Esher, accompagne Meredith dans ses promenades. Il illustrera l'édition de 1865 de *Shagpat*, et fera les portraits d'Arthur et de Mrs Meredith. Nous retrouverons sa trace dans deux romans : *Harry Richmond* et *L'un de nos Conquérants*. La Kiomi, du premier, est un modèle de Sandys, nommé Kaomi, qu'il peignit pour sa *Judith* en 1864. Sa connaissance des Bohémiens était profonde, il était fait pour les comprendre. Il attachait à l'argent, qu'il empruntait de toutes mains, un parfait mépris. Avec cela d'une rare élégance : gilet blanc et souliers vernis, en toutes saisons. Son charme, ses dons de conteur, réconciliaient les amis que ses habitudes emprunteuses auraient pu aliéner. Meredith donnera son éternel gilet blanc à Victor Radnor.

Maxse, Hardman, Wyse, Rossetti, Swinburne, ces amis qui viennent grossir, non supplanter, les affections anciennes, nous permettent de mieux connaître Meredith en cette phase de son développement et d'abord de saisir son grand équilibre intellectuel, d'apprécier cette santé physique et morale qui est la conquête de sa volonté. Comparé à Rossetti et à Swinburne, il nous frappe par sa robustesse et son hygiène, et (cela peut paraître étrange) — une modération de sage, malgré quelques écarts de régime et de parole. Semblablement, que Maxse penche trop fortement vers telle théorie, il inclinera du côté opposé pour redresser la balance. Au conservateur Hardman il exposera sa foi au progrès.

Ainsi naissent sous sa plume d'apparentes contradictions qui prouvent seulement une fois de plus la complexité de sa nature. La comparaison qu'Eckermann faisait

1. F. A. Sandys (1829-1904) — son grand-père était cordonnier, son père, d'abord teinturier, devint peintre. — Lui-même vint à Londres vers 1851 et fit en 1857 la connaissance de Rossetti.

de Goëthe avec « un diamant à facettes, qui lance dans chaque direction un rayon de couleur différente » est ici de mise. Lui aussi, « suivant les personnes et suivant les situations, il change ». C'est un homme du monde — infiniment souple et prompt à s'adapter, à prendre le ton du milieu où il se trouve. Capable d'extravagances avec les artistes, et de plaisanterie toujours, il est sérieux et pince-sans-rire avec les hommes graves, cavalier accompli auprès des dames. et quelle que soit la vie offerte à ses regards, observateur aigu, critique impitoyable. « He was, nous dit W. M. Rossetti..., scrutinising all sorts of things and using them as his material... » ¹ Tout l'intéresse, la comédie humaine autant que la vie de la nature. Un des regrets qu'il exprime alors est de ne pouvoir « être spectateur de l'homme » une année entière ². Il se rend compte qu'il est fait, comme un autre plus grand que lui, *to hold up a mirror to nature*. Son œuvre donc contiendra le meilleur de lui-même, le fruit de son observation et de sa réflexion, et c'est dans cette œuvre que nous devons continuer à chercher l'expression la plus vraie de cette pensée sans cesse au travail.

1. William Rossetti. *Letters and Memoirs*, cité par Hammerton, *l. c.*, pp. 99 et 100.

2. *L.*, p. 36. « Could I but efford to rest and look on man for one year ! »

CHAPITRE VIII

LE SENTIMENTALISME ET LA PASSION

Dans une lettre à Mrs Ross, du 17 mai 1861, Meredith parle des œuvres alors en train. La plus avancée est *Emilia Belloni*¹ : il en a lu quelques chapitres à Lady Duff-Gordon qui les a fortement approuvés. L'autre roman s'appellera *la Bataille d'une Femme* et Meredith, s'il sent la valeur du sujet choisi, a des doutes sur celle du titre. Le troisième, dit-il, de moindre envergure, s'appellera *Van Diemen Smith*...²

Ce dernier, resté longtemps à l'état d'ébauche, ne parut qu'en 1877³ sous un autre nom : *La maison de la grève*, « conte réaliste ». C'est la satire du snobisme en la personne d'un négociant retiré des affaires et devenu bailli de Crikswich (lisez : Seaford). Mr Tinman aspire : plein de son importance, il l'est aussi de ses honneurs futurs. Ne vait-il pas bientôt paraître à la Cour pour lire une adresse à la Reine, au nom de ses administrés ? En attendant, il répète tous les jours en habit de cérémonie, devant une psyché. Ridicule, il est aussi méchant. Un vieux camarade, qui revient d'Australie (sous le nom de Van Diemen Smith) avec sa fille Annette, le traite avec une familiarité

1. Meredith rappelle à Mrs Ross qu'il lui a naguère esquissé l'histoire vraie qui lui a donné l'idée d'*Emilia*. D'après Mr Ellis, « l'original » de *Sandra Belloni* serait Miss Emilia Macirone (fille d'un Italien et d'une Anglaise), musicienne et chanteuse accomplie, plus tard Lady Hornby. Mais nous ne pensons pas que Miss Macirone, si elle a pu fournir quelques traits au personnage d'*Emilia*, ait dans sa biographie les éléments de « l'histoire vraie » à laquelle Meredith fait allusion. Ne serait-ce pas plutôt Emily Ashurst, qui se dévoua à la cause de l'indépendance italienne ? Cf. *supra*, p. 216, note 1.

2. *L.*, p. 25.

3. Dans *The New Quarterly Magazine* (janvier 1877).

trop peu respectueuse. Pour se venger de ses moqueries et des sarcasmes de Fellingham ¹, jeune journaliste amoureux d'Annette, Tinman menace de livrer aux autorités militaires l'ancien déserteur qu'est Van Diemen Smith. Survient une tempête qui balaye la maison de la grève, et met les jours de Tinman en danger. Il est toutefois sauvé par son ancien ami qui trouve, ce faisant, la lettre de dénonciation toute prête et songe à quitter de nouveau l'Angleterre. Mais Fellingham a des relations qui lui permettent d'arranger les choses et l'on prévoit que c'est lui, non l'odieux Tinman, qui épousera Annette.

La *Bataille d'une Femme*, appelée ensuite *Dyke Farm* et enfin *Rhoda Fleming* est une histoire tragique. Son thème, c'est encore le conflit des aspirations sociales et des réalités, étudié cette fois dans le douloureux retentissement que la bataille fait naître au cœur de Dahlia Fleming qui est séduite, puis délaissée par Edward Blancove, le fils du Squire. Elle se juge déshonorée, et sa sœur Rhoda, plus encore, la juge telle, et pour que sa faute soit effacée, la pousse à accepter un mari indigne d'elle, un être vil. Rhoda, la femme forte et terrible réussit à faire accomplir à sa sœur ce qu'elle croit être le devoir, et à punir Edward Blancove, qui ne peut, lorsqu'il le voudrait enfin, épouser Dahlia. Le cœur de celle-ci est à jamais brisé. Ses derniers mots, au mari de sa sœur : « Aidez les pauvres filles » (*Help poor girls*) résument l'inspiration positive du livre qui, d'autre part, comme l'a bien vu Henley, prononce un impitoyable réquisitoire contre la respectabilité ².

1. En Herbert Fellingham se retrouvent quelques traits du Meredith d'alors avec son amour de la marche, et du vent marin sur les *Sussex Downs*, et d'un dîner bien préparé. Lorsqu'il dialogue avec Mrs Crickledon, on croirait entendre Meredith et cette Mrs Ockenden, dont la fine cuisine l'attirait, ainsi que Fitzgerald, à Seaford. (Cf. *Ellis*, p. 87). Et ce journaliste, très sensible à la beauté féminine lorsqu'elle s'allie à la vivacité d'esprit, est un caricaturiste incomparable, prompt à discerner l'absurdité de Tinman et à le tourner en ridicule. (Cf. *S. S.*, II, pp. 32-37 sqq.)

2. Cf. Henley : *Views and Reviews*.

Cette tragédie¹, qui par certaines descriptions des ruraux anglais fait penser aux romans déjà parus de G. Eliot : *Adam Bede*, *The Mill on the Floss*, a des scènes dont la vigueur et l'intensité dramatique évoquent les grands Elizabétains et justifient l'enthousiasme de Stevenson².

Emilia Belloni — devenue *Emilia in England*, puis *Sandra Belloni* — est assurément, avec *Modern Love*, l'ouvrage le plus substantiel de la période comprise entre 1858 et 1864, et c'est celui auquel nous nous attacherons, pour en dégager l'idée-mère : la dénonciation par l'esprit Comique du Sentimentalisme.

Mais d'abord demandons à Meredith ce qu'il entend par Sentimentalisme. Il nous dira : c'est le refus de regarder les faits en face, et notamment ce fait premier que l'homme est un animal, d'aborder courageusement l'étude du monde réel, et la déformation de l'intelligence causée par ce refus, le flou mental qui en résulte. Chez la femme, le Sentimentalisme se traduit par l'aversion du mariage et la réprobation formelle du remariage pour les veuves, par le mépris de tout ce qui paraît grossier, rude et vulgaire, le mépris de la nourriture et le mépris de l'argent, par le culte de tous les raffinements esthétiques et moraux, la conception de l'amour éthéré, du flirt intellectuel, socialement enfin, si l'on est une bourgeoise, par le désir avoué ou caché de s'élever à l'aristocratie. Chez l'homme, le Sentimentalisme se manifeste surtout dans l'amour : en cueillir la fleur, en respirer le parfum, vouloir en jouir, sans encourir de responsabilités³, le caractérise. C'est « le carnaval de l'égoïsme », que cet amour, avec ses déguisements sans fin, ses masques changeants et ses transforma-

1. Si nous ne consacrons pas plus de place à ce roman, c'est qu'il ne nous a pas semblé importer à l'histoire du développement de Meredith au même degré que *Sandra Belloni*. Nous réservons son étude pour le tome II de cet ouvrage.

2. Cf. *A Rumble remonstrance* (1884) : « that wonderful and painful book ».

3. Cf. *R. F.*, p. 220 : « Sentimentalists, says *The Pilgrim's Scrip*, are they who seek to enjoy without incurring the immense Debtorship for a thing done. »

tions subtiles ; et on laisse à la Providence le soin de dénouer les situations sans issue où mènent l'amour de l'amour, la faiblesse impuissante à repousser ses charmes, à dire non, à prendre parti. Un jour ou l'autre, et c'est son châtiment, le sentimentaliste est condamné à se trouver aimé de deux femmes, à leur mentir, à se mentir à soi-même, jusqu'à ce que sa duplicité éclate et qu'il perde l'une et l'autre.

Le Sentimentalisme, on le voit, est une forme subtile de l'égoïsme ; plus intellectuel chez les uns, et alors il s'accompagne d'introspection et d'analyses sans fin, de calculs aussi et d'intrigues ; plus émotionnel chez d'autres, et il apparaît comme la tyrannie déguisée des sens, « qui peuvent nous égarer autant par un excès de raffinement que par une extrême bestialité ». Son terrain, c'est un vieux pays riche, où les classes aisées ont des loisirs et se nourrissent trop bien ¹, où les leçons de l'adversité sont épargnées, pour son malheur, à la jeunesse. Les rêveries, les constants retours sur soi-même, les hésitations et aussi certaines ambitions mondaines supposent qu'on n'a besoin ni de gagner sa vie ni d'agir, et que le cœur peut se laisser égarer par tous les caprices de l'imagination.

L'ennemi du sentimentalisme, c'est l'action qui le méprise ou qui l'ignore ; c'est aussi l'intelligence claire qui dénonce sa fausseté, et, dans la brume chaude où il aime à noyer tous contours, fait passer le grand souffle du Comique. Son contraste enfin, c'est la passion vraie qui s'empare de tout l'être, le brûle et le purifie ².

Emilia Alessandra Belloni, fille d'une Anglaise et d'un révolutionnaire italien réfugié à Londres, représente la

1. Telle est l'Angleterre d'alors, en pleine prospérité commerciale, en pleine fermentation d'appétits mondains. Les désirs de raffinement et d'élégance envahissent la bourgeoisie : c'est l'âge de l'absurde crinoline, des poses insipides, des mentons dédaigneux, des yeux chastement baissés. Mrs Grundy, de puritaine, devient sentimentale, sa tyrannie n'est pas moins odieuse, et c'est elle que vise le poète comique lorsqu'il s'en prend à ses enfants préférés « les sentimentalistes ».

2. Cf. *The Sentimentalists*... « When the heart-Is as a frozen sea, the brain spins webs. » S. S., p. 191.

passion : passion de la musique — amour profond de son pays, jusqu'au jour où elle s'éprend d'un homme qui, pour un temps, lui fait tout oublier. Forcée de quitter son père qui, paresseux et buveur, a voulu la vendre, elle s'enfuit à la campagne, et c'est alors qu'elle fait la connaissance de trois précieuses : Arabella, Cornelia, Adela, « filles d'un marchand prospère en la cité de Londres ». Leur père, Mr Pole, petit homme aux yeux d'oiseau, à la cervelle d'oiseau, a récemment acheté la propriété de Brookfield, ce qui permet à ces demoiselles les plus hautes ambitions. Ne se sentent-elles pas, malgré leur bourgeoise origine, d'une espèce supérieure ? n'ont-elles pas « la jouissance exclusive des beaux sentiments et la compréhension exclusive des fines nuances ? ¹ » Pour escalader la pyramide sociale et parvenir au sommet qu'occupe « le grand monde », elles se serviront des arts (surtout de la musique), et se créeront un cercle où toutes les aristocraties se rencontreront. Emilia Belloni, une fois civilisée, raffinée par elles à leur image, leur sera grâce à sa magnifique voix de contralto, une aide puissante.

Elles ont mal calculé — comptant d'abord sans Mrs Chump, Marthe pour leur père, qui la leur impose. C'est la veuve d'un épicier, une Irlandaise riche, bavarde, terriblement vulgaire. L'odieuse femme — qui du moins a sur nos précieuses l'avantage d'être tout près de la nature — aspire à devenir la seconde Mrs Pole. Les manœuvres des demoiselles pour se débarrasser de sa présence, l'insistance de Mrs Chump à réapparaître, son éternelle robe de satin bleu, son accent irlandais, sa tendresse pour Mr Pole, le Champagne et le Porto, ses cris lorsqu'elle découvre que sa fortune, confiée au négociant, est compromise, les vains efforts des sœurs pour l'apaiser, toute cette farce, jointe à l'effet comique résultant du contraste, correspond aux détentes indispensables dans un roman où la comédie côtoie la tragédie.

En effet, Emilia se trouve, sans le vouloir, causer la ruine des gens qui l'ont accueillie. Mr Pole a, d'une part

1. Cf. *S. B.*, *Prelude*, p. 56.

un fils, Wilfrid, jeune officier en congé qui se fait aimer d'Emilia ; d'autre part, un associé, le mélomane grec Antonio *Pericles* Agriopoulos, qui donnerait toute sa fortune pour une belle voix. Enthousiasmé par celle d'Emilia, il jure de faire d'elle la première cantatrice du monde, si elle consent à le laisser diriger son éducation musicale et à passer trois ans au Conservatoire de Milan. Emilia accepte, puis reprend sa parole lorsqu'elle a donné son cœur à Wilfrid. Celui-ci n'a cru s'embarquer que dans une amourette, et s'aperçoit que la passion d'Emilia est contagieuse. Mais il continue à flirter avec Lady Charlotte — que son père et la raison lui disent d'épouser, car elle peut assurer son avenir. Emilia, avec la confiance d'une noble nature, refuse d'admettre la duplicité de Wilfrid, jusqu'à ce que Lady Charlotte amène celui-ci à une déclaration, qu'elle fait entendre à Sandra, invisible.

Sandra Belloni, s'enfuit alors à Londres chez des réfugiés italiens, les Marini, et va trouver Pericles pour accepter ses conditions. Mais elle a momentanément perdu la voix et Pericles veut la renvoyer à son père. Sandra essaye de se cacher dans Londres — connaît la faim, et va mourir, quand elle est découverte par Merthyr Powys, un ami de Lady Charlotte, un Gallois qui a versé son sang pour la cause de l'indépendance italienne. Merthyr aime Sandra et l'emmène chez lui, ou plutôt chez sa demi-sœur, Georgiana Ford, pour se remettre. Plus tard, il partira avec eux pour l'Italie. Mais il est écrit qu'il ne faut pas aimer pour être aimé d'amour. Merthyr n'inspire à Sandra qu'une affection fraternelle. Apprenant que Wilfrid se propose de quitter l'armée anglaise pour l'armée autrichienne, où il a un oncle général, Sandra lui promet de rester en Angleterre, si de son côté, il s'engage à ne pas porter l'uniforme détesté. Mais le marché conclu, elle s'en repent. Son cœur est en Italie où la révolte vient d'éclater. Elle se décide à briser le contrat, pour aller, avec Georgiana, rejoindre Merthyr. Auparavant, toutefois, elle sauvera Brookfield et les Pole de la ruine qui les menace. Sa voix est revenue ; elle se fait entendre de Pericles, qui renouvelle sa première offre. Elle l'accepte à condition qu'il se réconcilie avec

Wilfrid et son père, et les tire d'embarras. Incidemment, elle rend la monnaie de sa pièce à Lady Charlotte, qui n'épousera jamais Wilfrid. Nos précieuses sont humiliées. Le sentimentalisme a reçu sa leçon.

Leçon parfois tragique : les longues amours idéales de Cornelia et de Sir Purcell se dénouent par le suicide à la Werther de ce dernier. Cornelia, recherchée en mariage par le riche économiste Sir Twickenham, adorée silencieusement par Sir Purcell, musicien pauvre, mélancolique, a longtemps joui de ce luxe splendide : l'indécision. Elle aime Sir Purcell, sentimental comme elle, qui l'a mise sur un piédestal, — d'où elle aurait été heureuse de descendre, « car les femmes ne sont jamais, en sentimentalisme, aussi folles que les hommes ». Mais par instinct et par nécessité, il garde sans remords son attitude de vénération. Un jour, se croyant dédaigné, trahi pour son rival, il se tue, et c'est « la tragédie du sentiment », à laquelle nous font assister quelques pages de lucide analyse¹. Explorer les âmes de Sir Purcell et de Cornelia est chose simple pour Meredith, après qu'il a vécu des mois et des mois dans l'intimité des trois sœurs. L'analyse psychologique est au service de l'esprit de la comédie pour nous montrer comment travaille l'infatigable Arachné du sentimentalisme à l'intérieur de ces demoiselles « aux sentiments délicats et aux subtiles nuances ». ²

Prenons par exemple leur opposition au remariage de

1. Cf. *S. B.*, ch. LV.

2. L'Anglais dispose de deux vocables : « feeling » et « sentiment », où le Français n'en a qu'un. Feeling embrasse toute la gamme de la sensibilité, depuis la sensation physique jusqu'à l'émotion intellectuelle. « Sentiment » a tous les sens du mot français, mais il s'y attache parfois une nuance de faiblesse, ou de fadeur (rendue par notre sentimentalité) Meredith accentue le sens péjoratif : « Sentiment » équivaut presque à « Faux sentiment ». Pour lui, le sentiment est une perversion intellectuelle de la sensibilité. Autant l'exercice de l'une est juste, sain, naturel, quand il est contenu par la raison, autant l'autre est, par essence, faux, anormal, compliqué, contraire à la nature. Meredith, notons-le en passant, ne fait que reprendre et illustrer une définition de Peacock pour lequel « sentiment », c'est l'égoïsme hypocrite sous le masque d'une sensibilité raffinée (canting egotism in the mask of refined feeling) *The four ages of poetry* (1820).

leur père, évidemment dictée par leur aversion pour Mrs Chump. Elles en viennent à se persuader qu'elles ne peuvent consentir à ce qui serait un outrage pour le souvenir de leur mère ; et Meredith de mettre le lecteur sur ses gardes.

Par moments, je vois que le *sentiment* approche trop près du Saint des Saints pour être dénoncé : bien plus, si nous ne sommes pas avertis et prompts, nous serons déçus par lui, et finalement nous demanderons, comme font les sots, pourquoi le Ciel a porté ce dernier coup, en concluant que c'est seulement un autre caprice des dieux. Les demoiselles adressaient des prières à leur mère. Elles enduraient vraiment une torture sans nom. Des yeux célestes pourraient pardonner le tour de passe-passe inconscient grâce auquel leurs cœurs criaient à leur mère que la démarche qu'elles allaient entreprendre tendait à sauver ses enfants de paraître consentir au déshonneur de sa mémoire ¹.

Meredith n'est pas tendre en général pour les trois sœurs : elles sont pour lui les petites personnes (the little people) prétentieuses, affectées, insincères — sauf, à certains moments, quand elles ne sont pas sur leurs gardes, et alors elles sont « l'humanité toute nue ». Le grand projet qu'elles ont en tête leur a mis des œillères : leur étroitesse d'esprit serait presque inconcevable chez des filles ne manquant pas d'intelligence, si Meredith ne prenait la peine de nous expliquer qu'elles ont hérité de leur père un tempérament timide, nullement combattu par l'éducation ², développé au contraire. Non seulement leur timidité les a « fait grandir à part, mais elle exerce sa tyrannie à l'intérieur d'elles-mêmes : en sorte qu'il est des sujets qu'elles ne peuvent se résoudre à considérer. La question d'argent est du nombre. » (P. 105).

Quand on hait vraiment l'or, on est en guerre avec ses semblables. Le courant est dans cette direction... le haïr, c'est essayer de remonter le courant. Il se trouve que c'est là une tentation du sentimentaliste qui devrait, s'il réfléchissait, se dire que les antennes servant à discerner les iniquités de

1. S. B., ch. XVI, pp. 156-7.

2. L'éducation féminine d'alors « tendait à faire croire que les faits sont des ennemis — sur lesquels il faut lâcher les chiens de la Pudeur. » (p. 159).

l'or doivent néanmoins à cet or leur croissance même. Ces fines antennes des sens proviennent du doux loisir — synonyme de l'or sous notre latitude. Elles distinguent les sentimentalistes dans l'espèce civilisée. Ce sont elles qui sensitivement touchent et rejettent, touchent et choisissent ; et ainsi les lois de la société polie se trouvent en fin de compte établies, et la civilisation fait des progrès continuels, parfois ridicules. Les sentimentalistes sont en tête, non pour leur capacité intellectuelle, mais grâce à leur délicatesse nerveuse, et, comme tous les êtres en avant, ils risquent d'être victimes. Je vous prie d'observer encore la vie rétractile qui afflige les cornes aventurieuses du limaçon, par exemple. Tels sont les sentimentalistes par rapport à nous — qui constituons le corps adipeux de l'humanité. Nous leur devons beaucoup, et bien qu'ils nous méprisent, prenons-les en pitié.

C'est surtout quand ils sont jeunes qu'ils méritent de la pitié, car ils souffrent cruellement. Pour moi, je préfère voir garçons et filles suivre, guidés par la nature, les lois de la vie ; mais j'admets qu'en bien des cas, en la plupart des cas, notre bonne Mère (si occupées sont ses mains) a négligé de les rendre parfaitement présentables ; et ce fait m'avertit d'être tolérant pour les êtres trop raffinés qui sont aux prises avec ces excessives subtilités des sens. Je perçois leur utilité. Et ils fournissent d'excellente comédie, ce qui me les rend presque aimables. Le rire est le propre de l'homme, et au bout de recherches infinies, le philosophe se trouve apprécier le rire comme le meilleur des fruits humains, purement humain, sain et réconfortant. Soyons donc cordialement reconnaissants à ceux qui donnent l'occasion d'un large rire compréhensif ¹.

La timidité d'une part et les antennes d'autre part s'expliquent également par un excès de sensibilité nerveuse, qui en fin de compte a sa source dans une tare familiale quelconque. La folie d'un père explique la mélancolie de Sir Purcell, son désespoir ² et son suicide ; Mr Pole a une attaque de paralysie, à la suite de laquelle il est fréquemment sujet à d'étranges prostrations nerveuses. Son cas est une sorte de neurasthénie. Et la singulière aboulie dont font preuve ses enfants nous avertit que le sentimentalisme correspond à une perversion de la

1. S. B. Cf. XXII, pp. 214 sqq.

2. Désespoir : une faiblesse de la volonté, « commune au sang corrompu et au sentimentalisme de la classe la plus relevée ». « Ce sont nos sens en révolte qui nous font désespérer ou voir le monde décoloré — ils ont asservi l'esprit souverain ». (S. B. p. 444).

sensibilité. Toute leur énergie s'étant dépensée à réprimer les mouvements de la nature en eux ¹, il ne leur en reste plus pour agir, et pour se décider. « Le cœur est le père de nos histoires, telle est ma conclusion, dit Meredith, lorsque je vois des familles stagnantes par suite d'un mouvement si faible du cœur. » ²

Meredith démêle si bien les raisons physiologiques de cette moderne maladie du sentiment, qu'on ne comprend guère au premier abord l'irritation qu'elle fait parfois naître en lui. Mais « un esprit boiteux nous irrite », les sentimentalistes prétendent être sains, et appartenir à une espèce supérieure et « lorsqu'il les voit combiner le vrai et le faux de manière à faire ricaner de plaisir le Tentateur de l'Humanité », il perd toute patience. Ce qui est rationnel en lui s'insurge, et sa description ne tend qu'à montrer leurs vices de raisonnement, l'absurdité de leurs prémisses, la fausseté de leurs conclusions. « Apprenez donc à bien penser », leur crierait-il avec Pascal, c'est le fondement de la morale. Sa subtilité d'analyste s'amuse à débrouiller le prodigieux tissu de sophismes par lequel on se justifie son impuissance de décision, son effroi de toute chaîne, sa peur de souffrir, sa constante préoccupation du moi. Refuser, dire non, le sentimentaliste en est incapable : il ne saurait « faire de la peine » à autrui, mais la plupart du temps c'est une habitude ou une inclination secrète, qu'il lui faudrait contrarier, et il a pour son être intérieur une tendresse extrême.

Meredith croit qu'on peut corriger par l'éducation ce vice véritable : il a passé par là : il a connu la timidité et gardé de subtiles antennes, mais son énergie a conquis l'une et discipliné les autres ; il sait ce que peut l'hygiène, physique et mentale, et que, là où la vie existe, et l'intelligence, il y a espoir de redressement. Sa leçon s'adressera surtout à la jeunesse.

La jeunesse, période de toutes les contradictions enferme tous les possibles.

1. « Is sentimentalism in our modern days taking the place of monasticism to mortify our poor humanity ? » p. 222.

2. *S. B.* p. 464.

On peut être, comme Wilfrid Pole, un brave officier et, en même temps, dur, exigeant, à deux visages, je ne sais quoi encore, dans la jeunesse. La question que pose la nature est : « A-t-il le cœur de recevoir et de garder une impression ? » Si oui, les circonstances lui imposeront le progrès, et de cette masse de contradictions dégageront la figure d'un homme brave. En retour de pareils bienfaits, il devra communément sacrifier ce qu'il a de plus cher en cette vie terrestre. Et pour cela, bien qu'elle ait fait de lui un homme, il accuse la nature...

En général, la nature a l'amour comme sculpteur à son service : heureux « celui qui peut tourner ses yeux en haut, adorer d'une dévotion fervente ; si le hasard veut qu'il abaisse ses regards sur une tête belle, il sera, sinon pire, un despote sentimental. » La nature de Wilfrid et son milieu le prédisposent à devenir tel. Il aime la délicatesse, le raffinement, le luxe.

La fleur féminine ne pouvait être trop exquisement cultivée pour le satisfaire ¹.

Il y a, en lui comme en ses sœurs, « un vague élément imaginaire, qui l'élève consciemment au-dessus du monde, et le rend inconsciemment sujet à ce qu'il me faut appeler le charme du pouvoir poétique ». Emilia possède ce charme et il s'y laisse prendre. Lorsqu'il a ému le cœur de l'enfant passionnée, il temporise afin de prolonger la douceur des sensations qu'il éprouve auprès d'elle ; il cherche à se dérober. Elle, toute proche de la nature, tout instinct, va droit au but. Écoutons leur dialogue, au clair de lune, auprès des eaux grondantes de « Wilming Weir ».

« Vous devez consentir aux baisers, ma chérie. Vous le devez. »

Elle l'interrogea du regard.

« Quand vous serez une épouse, veux-je dire.

— Quand m'épouserez-vous, dit-elle.

L'héritier présomptif de la maison de Pole cligna des yeux à ce moment d'un air plus sot peut-être que la majorité des hommes mortels. Forçant son étonnement à esquisser un sourire, il remarqua : « Quand ? Y pensez-vous déjà ? » Elle

1. Rien n'était trop blanc, trop saint ou trop vaporeux pour sa conception de la femme abstraite. (S. B., p. 68.)

répondit d'une voix calme qui donnait au fait toute sa force :
« Oui. »¹.

C'est ainsi qu'avec la sincérité de la passion elle l'oblige à se déclarer. Il ne l'a pas plutôt fait que son esprit critique intervient. Il se demande ce qu'elle a pour le retenir : l'impression qu'elle fait sur lui « n'est pas assez forte pour combattre effectivement les images de dames élégantes en leurs attitudes choisies : les moments où elles entrent dans un salon, versent le thé en découvrant un bras exquis, se reposent sur un divan. » Il n'aime pas Emilia, il a du goût pour elle. Lorsque les remords accablent la jeune patriote à l'idée qu'elle trahit son Italie pour Wilfrid, et qu'elle a l'air fatiguée, chétive et misérable, il songe que maintenant il lui sera plus facile de l'abandonner — et sa magnanimité l'incite à disparaître. Car « telle est la constitution de l'amour : un cœur non remué est pur égoïsme, un cœur remué, générosité héroïque : ils ne font qu'un pour le monde extérieur. »

Le sentimentaliste, comme tel, est incapable de passion. La passion est « l'embrasement d'une force noble » (noble strength on fire). C'est le cas de Sandra. Elle réclame ce qu'elle croit être son dû. Elle n'a pas de fausse honte, est toujours sincère, parfaitement naturelle et saine et juste pour elle-même (just to herself). Telle est la qualité de la vraie passion. Mais lorsque le sentimentaliste voit la femme qu'il a convoitée sur le point de lui échapper, alors les images et les sensations qu'il a été accumulant « prennent une forme de vitalité, et lui inspirent les plus folles actions ». Ce délire de l'imagination, qui peut faire croire à l'amour, mais n'en est qu'une forme très inférieure, est ce que Meredith appelle « chevaucher l'Hippogriffe ». Une fois sur l'animal ailé, « on ne voit ni barrières ni aucun des obstacles dressés par les hommes ». Les désirs effrénés se donnent libre carrière : le sens commun est aboli. Le « sentiment surexcité » se meut vers l'objet de son rêve comme dans une crise de démence. Dans les âmes qui sont en harmonie avec la nature, jamais rien de pareil. « Elles

1. *S. B.*, ch. XX, p. 197.

sont sujettes aux tempêtes, comme tout ce qui est terrestre », mais « elles ne cessent de respecter les lois de leur être », et même, au plus fort de la passion, « d'obéir d'instinct au bon sens ». (S. B. ch. XLV).

C'est à cette chevauchée — véritable course à l'absurde — qu'aboutit Wilfrid. Dès lors, sentimentaliste il restera. Lorsque Sandra aura quitté l'Angleterre pour l'Italie, et qu'il l'aura rejointe, il n'aura pas profité de la leçon des événements, puisque, dans Vittoria, Meredith résume ainsi son caractère :

Il était de ceux qui se plaisent à jouer de la douceur et de la constance comme de choses qui sont leur dû ; mais la simple idée de la coquetterie et de l'indifférence le plongeait dans une fureur de jalouse colère, et lui présentait une image de beauté si désirable que son fol besoin de la serrer dans ses bras semblait de l'amour. Par notre manière d'aimer sommes-nous jugés.

Ainsi *Sandra Belloni* nous montre en la personne de Wilfrid une autre tragédie, celle d'une âme qui sort de l'épreuve non instruite. Nous devons assister à la croissance du jeune homme, mais vers le milieu du récit, il semble que Meredith ait changé son plan primitif ; au lieu d'arriver, par la passion, à l'unité intérieure, Wilfrid reste dans le « sentiment », et la dualité. *Homo duplex*. Et là encore le moraliste intervient, pour faire ressortir la nécessité d'une éducation sexuelle.

La période de notre dualité devrait être jugée aussi irresponsable que celle de notre enfance. L'être appelé jeune homme, cette balance dont les plateaux montent et descendent sans fin, est-ce une personne ? Son éducation est-elle faite quand il ne soupçonne pas qu'il est divisé ? Il a imbibé le Latin comme un air vivifiant, et peut citer ce qu'il a retenu d'Homère, mais comment a-t-il été fortifié en vue de ce formidable conflit de la virilité commençante, qui est pour notre vie ici-bas ce qu'est l'entrée d'une âme dans la vie à venir ?... La société l'autorise à chercher l'invulnérabilité en se plongeant dans un Styx malpropre... le sentiment de Wilfrid l'avait empêché de faire le plongeon dans le fleuve protecteur.

Meredith ne se prononce pas pour la chasteté à tout prix ; — il constate la tendance à la folie des adolescents,

et que c'est une mauvaise affaire quand « *homo duplex* s'agenouille aux pieds de plus d'une dame ». Excellente affaire pour l'auteur comique, lorsque l'amour-goût d'une Lady Charlotte et l'amour-passion d'Emilia se disputent un Wilfrid ¹, un « homme-femme », souple en ses évasions perpétuelles, comme une anguille, mais fixé enfin aux pointes d'une fourche à deux dents — « et jamais mortel n'eut l'air plus quinaud ! »

Le manque de caractère, tel est le défaut de Wilfrid. Supposons qu'il ait cédé à son impulsion, et fait d'Emilia sa maîtresse, pour l'abandonner peu après, et nous avons Edward Blancove, dans *Rhoda Fleming* — une tragédie, au lieu d'une comédie. *Sandra Belloni*, demeure une comédie, bien que l'auteur ait oublié parfois la promesse qu'il se fait à lui-même d'être « cruel avec bonté ».

Cruel avec bonté, il l'est pour la plupart de ses personnages sauf Emilia, et une lumière sèche et crue les éclaire presque tous, même ceux qui, n'étant pas des sentimentalistes, devraient être sympathiques. Voici Lady Charlotte, la femme de trente ans, dont le cœur ne bat que dans la chasse au renard, faute d'un époux qu'elle désire — mais elle est trop fière pour l'avouer — ; son courage est tout physique, son aplomb et son cynisme, pour être fort aristocratiques, n'en sont pas moins quelque peu déplaisants. C'est encore Georgiana, intelligente, scrupuleuse, chrétienne, mais le dévouement exclusif qu'elle a pour son frère la rend étroite et jalouse. Son amour pour Merthyr d'ailleurs lui permet de subjuguier des sentiments indignes d'elles. Toutefois, Merthyr mis à part, elle est froide comme l'acier. Lady Charlotte et elle servent de repoussoir au trio des sœurs Pole et à l'Italienne passionnée. Emilia, elle, est « un élément, elle est le feu. Elle n'est pas ce que l'homme a fait du sexe faible : elle est brave de cœur. »

Wilfrid voit trop tard la largeur de cette âme ; il sent confusément qu'elle le dépasse. Tracy Runningbrook l'apprécie en poète ; mais seuls Marini, un réfugié italien,

1. Revendiqué par deux femmes, comme l'enfant de Salomon !

et le Gallois Merthyr la comprennent vraiment. Merthyr est le moderne chevalier, l'idéaliste qui s'est voué au triomphe du Risorgimento. Emilia lui incarne son Italie. Il l'aime d'une tendresse non égoïste et finira, nous le sentons, par être aimé d'elle. Il est l'homme d'action selon le cœur de Meredith, comparable pour l'altruisme, l'âge déjà mûr, la bravoure, la volonté, à cet Austin Wentworth que nous avons déjà remarqué à propos de Richard Feverel. C'est Austin Wentworth amoureux, et de plus, c'est un Gallois, deux raisons pour lesquelles il devrait être plus sympathique qu'il n'est. Je ne sais quelle *priggishness* le rend, dans *Sandra Belloni*, un peu agaçant, comme doit l'être toujours le parfait gentleman des fictions, même s'il est Gallois, et apprécié d'une Lady Gosstre, qui dans ce roman correspond à Lady Jocelyn, d'*Evan Harrington*.

Les rapports de ce roman avec *Evan Harrington*, sautent aux yeux, et les critiques de l'époque ne manquèrent pas de signaler les ressemblances entre la famille Pole et la famille Harrington — mais ils ne notèrent pas les rapports étroits qui unissent les snobs aux sentimentalistes, et qui rendent sensible la continuité du développement de Meredith. Son étude du snobisme lui a permis de sonder la profondeur du sentimentalisme anglais aux environs de 1860. D'*Evan Harrington*, comme d'un tronc commun, sortent *La Maison de la Grève*, *Rhoda Fleming*, et *Sandra Belloni*, cette dernière œuvre constituant la branche maîtresse, celle aussi qui a poussé avec le plus de peine¹, l'œuvre où le « philosophe » prend le plus souvent la parole, où l'analyse psychologique fore le plus souvent ses explorations souterraines.

L'humour de *Sandra Belloni* est beaucoup plus chargé de réflexion que celui de *Evan Harrington* : non seulement « le Philosophe » intervient pour dégager de temps à autre la morale de l'histoire, mais l'auteur intervient

1. « Emilia m'a donné du mal. Elle vit, c'est un être de chair et de sang, mais comment vous trouvez son âme, je n'en sais rien. » (*L.*, p. 132, janvier 1864).

aussi pour commenter le commentateur, déplorer ses intrusions et le faire rentrer dans sa boîte. C'est du comique sur-raffiné. Mais il circule à travers le livre une certaine amertume, salubre d'ailleurs comme un âpre vent, comme l'odeur de la marée montante avec laquelle partira Sandra, et qui n'est pas dans l'œuvre antérieure. La critique de la société anglaise augmente en force et en acuité ; celle que faisait la Comtesse de Saldar pouvait n'être pas prise au sérieux. Mais ici l'héroïne est tout le contraire d'un snob. Plus qu'à demi-italienne, sa passion, sa simplicité sont offertes en exemple à une génération hypocrite qui adore les pauvretés et les mensonges du sentimentalisme ; la passion de la musique, qui l'éprouve au même point que le Grec Périclès ? et la cause de l'indépendance italienne, il n'est donné qu'à l'enthousiasme réfléchi d'un Gallois d'en sentir la grandeur. La passion, refusée aux Anglais, semble être le privilège des races soumises ou méprisées par eux. « Vous n'êtes bons, leur dit le Gallois Meredith, qu'à réprimer les instincts naturels. Mais ils prennent leur revanche. Oui, la passion vaut mieux que le sentimentalisme. Son égoïsme s'avoue ingénument. Vous le couvrez, vous avez honte de la nature. Où la passion existe, il y a une force qui, dirigée vers un noble but, peut atteindre aux plus sublimes hauteurs. »

La passion que Meredith exalte dans *Sandra Belloni*, est, on le voit, la même que Stendhal a glorifiée. C'est une passion active, une expression de l'énergie.

La passion, en son essence profonde, est l'effort qu'un homme qui a mis son bonheur dans telle chose est capable de faire pour y parvenir.

Elle implique un élan, un risque, le don de la personne et « l'amour n'est une passion qu'autant qu'il fait oublier l'amour-propre »¹. Y a-t-il eu influence de Stendhal sur Meredith ? C'est possible, puisque *De l'Amour* a été lu par lui avant l'automne de 1861. Mais Beyle vint bien

1. Cf. Delacroix, *Stendhal*, p. 111.

plutôt confirmer certaines idées de Meredith, également « subtil et observateur », sur l'amour, la passion et les races méditerranéennes. Que les deux écrivains se soient rencontrés, cela n'a rien d'étonnant. De même que Beyle se relie au XVIII^e siècle par les idéologues, de même George Meredith, à travers Peacock ; — et également psychologues, ils combattent par l'analyse impitoyable le romantisme vivant en eux ; le combattent, tout en lui faisant sa part ; le concilient, devrait-on plutôt dire, avec l'esprit positif. D'ailleurs Stendhal est infiniment plus XVIII^e siècle, plus détaché, plus scientifique, et plus dilettante que Meredith — qui est à la fois plus moraliste et plus poète.

La poésie de la nature entoure ses héroïnes, met autour d'elles le rayonnement d'un symbolisme discret comme le clair de lune qui auréole Sandra Belloni. Elle reste dans notre souvenir telle qu'elle apparût à Wilfrid et à ses sœurs, en mai, dans les bois :

Le feu endormi d'une lune montante flottait entre les noirs
cœurs des sapins ¹.

Ou encore, rêvant un soir d'été auprès de la Tamise :

A l'est, à sa gauche, derrière un cèdre, la lune venait de rejeter un épais nuage, et brillait à travers les branches étagées de l'arbre avec une vaporeuse douceur jaunâtre, glaçant d'or rosé les premiers élans de la marée, qui, poussant des remous à travers mille lueurs, s'étalait sur le merveilleux velours noir dormant au pied des rives boisées. ²

Nul autre chant alors que celui de son âme qui, dans les grondements de l'écluse, entend une symphonie de Beethoven. Enfin, c'est dans les bois et par une nuit de mai qu'Emilia chante une dernière fois avant de quitter l'Angleterre.

Une bise glaciale vient de changer en diamants les gouttes de rosées sur les jeunes pousses. — Le ciel, parsemé de très faibles et lointaines étoiles, est dans une lumière grise autour d'une petite lune brillante. La terre semble hausser vers elle

1. *S. B.*, p. 10.

2. *S. B.*, p. 193.

tous ses espaces ; la forêt écoute ; et dans le silence étincelant se répondent les chants des rossignols.¹

Ces trois clairs de lune marquent trois moments décisifs dans la vie de la jeune artiste : c'est ainsi que, de la naissance à la mort de l'amour, la nature accompagne de ses prestiges son enfant chérie, la rendant d'autant plus redoutable aux sentimentalistes. Le cœur d'Emilia suit en son progrès douloureux la marche des saisons : il est accordé à leur rythme : il connaît son automne flétri et l'hiver de son grand chagrin, mais pour renaître plus vigoureux et plus fier, grâce à sa fidélité à la terre maternelle. Meredith, en dotant ses héroïnes de cette fidélité, prouve pour elles une tendresse que Stendhal n'a pas au même degré pour les créatures de son imagination.

De même la préoccupation éthique est constante chez Meredith : certes sa morale heurte bien des opinions reçues : elle choque l'esprit enjuponné du *Pater familias* désirant un livre qu'on puisse mettre dans toutes les mains, laisser sur la table du salon. Il y a chez cet ami de Rabelais un élément de plaisanterie gauloise que Hardman, assez libre dans sa conversation, ne voulait pas voir paraître dans *Sandra Belloni*. Il essaya de faire éliminer des allusions que le public trouverait « indécentes », et par lesquelles Meredith voulait réagir contre la fadeur littéraire. Mais, nous l'avons vu, l'attaque du sentimentalisme, vice anti-naturel et anti-social, est en son principe, d'ordre moral. Par là Meredith se rattache à Molière qui n'a pas houspillé plus rudement *Femmes Savantes* et *Tartuffes*. Mais alors que la scène isole et éclaire d'une lumière vive un groupe restreint de personnages, Meredith veut rendre le fourmillement de la vie et sa complexité. Le roman, dira-t-on, le permet ; le roman anglais le commande presque : *Le Rouge et le Noir*, *la Chartreuse de Parme* paraissent d'une sobriété classique auprès de *Sandra Belloni* et de *Vittoria*, où le foisonnement des personnages, la profusion du détail, l'enchevêtrement de

1. S. B., p. 593.

mille fils tenus risquent parfois de voiler le dessein de l'auteur.

La conception d'art réaliste qui prévalait alors imposait presque à Meredith une telle complexité pour représenter, comme en un dyptique, l'Angleterre d'une part, la grasse Angleterre de 1860 avec ses parcs luxueux où « le Temps jardinier s'amuse à faire produire à la vie mille fantaisies délicates de forme et de couleur », d'autre part l'Italie du Risorgimento, « tout nerf et muscle », bouleversée par les passions, « qui à travers des épreuves sanglantes, se hausse lentement à l'Unité. » Cette Italie « qui avait été le grand enthousiasme de sa jeunesse », et qu'il oppose à l'Angleterre, comme l'action au sentimentalisme, il l'incarne dans *Vittoria*.

Trois ans se sont écoulés. Emilia est sortie du Conservatoire de Milan, et maintenant, devenue la Signorina Vittoria Campa, met sa voix au service de la cause sainte. C'est elle qui, à l'Opéra de Milan, déclenchera la révolte, par un hymne à la libre Italie. Mazzini, qui l'estime, veut donner cette récompense à son patriotisme. Mais Wilfrid, lieutenant dans l'armée autrichienne, et sa sœur Adela, devenue Mrs Sedley, doivent assister aux débuts de la *prima donna* : Vittoria commet l'imprudence de les mettre au courant par lettre. Barto Rizzo, « l'œil de l'Italie », informé de cette indiscretion, décide de retarder la date du soulèvement. Au jour fixé, elle n'en apparaît pas moins dans le rôle de Camilla, et lance au visage des Autrichiens l'hymne de défi. Son arrestation est ordonnée, mais grâce à Wilfrid, et à son fiancé, le jeune Comte Carlo Ammiani, elle échappe. Carlo toutefois est jeté en prison. Sous la protection d'Angelo Guidascarpì, le cousin du comte, elle réussit à gagner la région de Meran. Pour suivie par le Capitaine Weisspriess, qui l'arrête au passage d'un défilé, elle assiste à son duel avec Angelo, et peut arriver au château de Sonnenberg, près de Meran. Elle y retrouve une amie, Laura Piaveni, sa sœur Bianca et la duchesse de Graättli, leur mère, qui donne l'hospitalité aux Lenkensteins, à Wilfrid et à Merthyr Powys. Anna

von Lenkenstein est la fiancée du capitaine Weisspries et sa sœur Lena, celle de Wilfrid. Grâce à ce dernier, qui toujours retombe sous le charme ancien, Vittoria réussit à sauver Angelo, et alors, avec Laura, quitte Meran pour Turin.

Cette première partie est dominée par la figure de Mazzini. C'est en lui que Vittoria et Carlo ont mis leur confiance, qu'ils ont communiqué intellectuellement et par le cœur. Mais à Turin, elle voit le roi Charles Albert, qu'elle juge incompris de Mazzini, croit qu'elle devine son caractère par une intuition mystique, et qu'il peut être vraiment l'épée libératrice. Carlo, farouche républicain, n'essaye pas de raisonner avec elle, il lui enjoint impérieusement de rejoindre sa mère. Elle lui désobéit, pour suivre comme infirmière l'armée royale. Sa force de caractère va s'affirmant, jusqu'au jour où « lasse de la liberté, elle sent le désir du mariage, de la paix, de la dépendance, envahir son imagination comme une douce brise parfumée, comme le sommeil ». Carlo cependant s'est laissé flatter dans sa vanité par une ancienne amie d'enfance, qui fournit des renseignements aux Autrichiens, la Comtesse Violetta d'Isorella. Cette dernière fait de son mieux pour le détacher de Vittoria. Enfin, après de multiples péripéties, le mariage de Carlo et Vittoria est célébré, grâce à Merthyr Powys. Après quelques semaines de bonheur, Carlo écoute à nouveau Violetta. Il ne sait pas voir que sa femme, aussi brave que lui, a une intelligence plus haute que la sienne, et plus mûre. Il refuse de l'écouter alors qu'elle lui conseille de rejoindre Mazzini à Rome. Mû autant par l'orgueil d'être chef lui-même, que par le sentiment de l'honneur, il refuse d'abandonner la poignée de patriotes qui défendra jusqu'au bout la Lombardie battue. Il se jette dans Brescia pour y mourir. Cependant, après le bombardement de la ville, il parvient à gagner les hauteurs avec ses partisans ; mais, peu après, est capturé par les Autrichiens et trouve la mort. Vittoria, qui est partie rejoindre son mari, arrive trop tard. Elle met au monde un fils — et survit, grâce à l'amitié de Merthyr, qui, désormais, ne la quitte plus.

Ce schéma laisse forcément de côté un grand nombre de personnages : et Pericles, qui fait de vains efforts pour empêcher « sa cantatrice » d'exposer sa vie, et les nombreux Autrichiens épisodiques et les plus nombreux Italiens : Agostino, Corte, l'espion Luigi Seracco, les frères Guidascarpi, et la vendetta qui existe entre eux et les Lenkens-teins, et les intrigues de ces derniers. Quant aux emprisonnements, aux évasions, aux duels, ils sont aussi multipliés que les complots, les escarmouches et les batailles. On a reproché à Meredith cette luxuriance d'imagination dans un sujet épique, mais, comme il l'expliqua à Swinburne, son objet n'était pas d'écrire l'épopée de la révolte, mais de représenter la révolte elle-même, avec les passions animant les deux adversaires, le réveil de la ferveur italienne et le caractère du peuple.

Carlo Ammiani personnifie la jeunesse italienne de la plus noble sorte. Laura Piaveni ¹ et Violetta d'Isorella sont des contrastes vivants ².

Meredith peut, tout comme Dumas père, entrecroiser, suivre, et démêler cinq ou six intrigues, tenir le lecteur en suspens, le faire frissonner d'horreur ou pleurer d'émotion ; il reste fidèle à la vérité. Non seulement l'atmosphère de chaque ville, de chaque région est rendue par son art impressionniste, mais la précision dans le détail, l'exactitude topographique est telle qu'on peut se fier à lui pour nous guider à Bormio, Milan, Vérone ou Pallanza ³. Pour la chronique des événements de 1848-49,

1. Mr G. M. Trevelyan a fait remarquer que la princesse Belgiojoso avait servi de modèle à Meredith pour cette noble figure d'Italienne.

2. Cf. *L.*, p. 189.

3. Les voyages de Meredith en Italie sont d'abord, celui de 1861, que nous avons déjà mentionné, puis celui de l'été 1863, en compagnie de Lionel Robinson : Entrée en Italie par le col du Mont-Genèvre, descente à Turin, Lac Majeur, retour par la Suisse. Enfin, en 1866, alors que Vittoria paraissait dans la *Fortnightly Review*, Meredith accepta d'être correspondant de guerre pour le *Morning Post*. Les lettres qu'il envoya du 22 juin au 22 juillet à ce journal sont datées de Ferrare, Crémone, Bozzolo, Marcara, Torre Malinberti, Piadena, Gonzague, Noale, Dolo et Civita-Vecchia. La *Correspondance du théâtre d'opérations en Italie* a été réimprimée

les historiens anglais de l'Italie d'alors, Mr G. M. Trevelyan, Mr Bolton King entre autres, ont rendu hommage à Meredith. Malgré son enthousiasme pour l'Italie, son récit est impartial. Certes il admire le dévouement, la noblesse et le sacrifice des hommes qui ont juré de libérer l'Italie, mais les Autrichiens ne sont pas des monstres, et même Anna von Lenkenstein est accessible à la pitié. Le peuple vit. L'agitation, le bruit, les gestes des foules méridionales, la naïveté montagnarde des Tyroliens, la grandiloquence et les attitudes des héros de l'indépendance sont évoqués, en touches larges et sûres. Quant au Chef, dessiné avec une maîtrise incomparable, il s'enlève sur le fond qui lui convient. Mazzini nous apparaît au sommet du Motterone, dans le soleil levant, avec les Alpes lointaines, teintées de rose, derrière lui, le lac Majeur et la plaine Lombarde à ses pieds. Et voici son portrait, physique et moral :

C'était un homme de taille moyenne, maigre et même frêle... avec le teint et l'aspect de l'homme d'étude. Le penchement attentif des épaules et de la tête, le veston serré sur la poitrine, l'air de quelqu'un qui écoute et attend, tout cela qui distinguait sa personne, ne faisait guère attendre qu'une énergie contemplative jusqu'à ce que les yeux fussent bien vus et sentis. C'est-à-dire jusqu'à ce que l'observateur prit conscience que ces grands yeux noirs, doux et méditatifs, s'étaient emparés de lui. Rien en eux de la langueur distraite du savant, nul reflet d'une lampe solitaire ; mais une tranquille force agrippante engageait le regard pénétrant. A le contempler, vous étiez soudain entraîné parmi les mille roues bourdonnantes d'un esprit large et vigoureux, à la fois réfléchi et prompt, d'intellect aigu, qui mettait en jeu tout son mécanisme à la fois, et en gardait la pleine commande : un esprit global, se faisant sa philosophie et arrivant au coup d'épée par un processus logique — un esprit beaucoup moins souple que celui d'un soldat, tout autre que celui d'un Hamlet. Les yeux étaient noirs comme est noire la lisière d'une forêt, non comme la nuit est noire. Dans un jour favorable, leur couleur apparaissait d'un riche brun foncé... Le menton était ferme, ombré d'une légère mouche, et la lèvre supérieure d'une courte mous-

dans le volume de *Miscellanies* (Mem.-Ed, t. XXIII). Il revint en Italie en août 1866, passant par l'Autriche. (Cf. lettre du 10 sept. 1866 à Tom Taylor. L., p. 181).

tache noire... Tout le visage allait s'élargissant... vers l'ampleur du front. Le gonflement de celui-ci au-dessus des tempes les creusait fortement, et de chaque côté de la tête courait une saillie prononcée ; il n'en faut pas plus pour donner parfois aux hommes un déplorable demi-pouce de supériorité sur la terre que nous foulons. Si cet homme était un problème pour les autres, il n'en était pas un pour lui-même, et quand on le traitait d'idéaliste il en acceptait le titre, se jugeant toutefois beaucoup moins aérien que maint philosophe et soi-disant éducateur de sa génération. Il voyait loin et, par delà les obstacles, étreignait les buts : il était nourri de principes souverains ; il méprisait les intérêts matériels immédiats, et, comme je l'ai dit, était moins souple qu'un soldat. Si le titre d'idéaliste lui revient, nous ne déciderons pas immédiatement d'en faire un opprobre. La conception idéalisée de vérités austères se jouait certainement autour de sa tête pour ceux qui la comprenaient et qui l'aimaient. Un tel homme, percevant une fin pieuse à atteindre, pouvait se montrer moins scrupuleux¹, peut-être éprouver moins de remords que des généraux révolutionnaires. Son sourire était sans aucun nuage, et apparaissait doucement à la manière d'une onde sur un lac. Il semblait accompagner ses pensées, venir et partir avec elles, et faire corps avec son émotion, son idée, quand il brillait dans sa plénitude passagère. Car si son esprit était global, ainsi l'était sa nature. Les passions étaient en absolue harmonie avec l'intelligence².

Mazzini s'était réfugié en Angleterre, et s'y trouvait en 1844, lorsque Meredith revint d'Allemagne. L'adolescent put lire ses lettres au *Times*, et celle où Carlyle déclarait Mazzini « un homme de génie et un homme vertueux, d'une sincérité, d'une humanité, d'une noblesse d'esprit incomparables ». Après l'entrée des Français à Rome en 1849, Mazzini revint en Angleterre, et dans certaines réunions, vers 1850, on pouvait voir Kossuth et Mazzini ensemble entourés de Français, de Polonais, de Russes ; et entendre Tambulik chanter *Italia, o Italia*, à des réfugiés exaltés jusqu'aux larmes³. Meredith vit certainement son héros, et, s'il ne lui fut pas présenté personnellement, lut ses lettres aux journaux, ses bro-

1. Allusion à des paroles imprudentes de Mazzini sur l'emploi, justifié en certains cas, du stylet. [N. T.]

2. *Vittoria*, ch. II. *Sur les hauteurs*.

3. Cf. D. Masson : *Souvenirs*.

chures ¹, ses livres ² ; la phrase du portrait cité plus haut où il exprime, par une métaphore, son admiration pour la plénitude de cet esprit, pareil à un monde avec sa philosophie pour l'éclairer, prouve qu'il n'était pas resté insensible à cette pensée systématique. Mazzini concevait l'histoire du monde d'après un schéma comparable à celui de Hegel. Le progrès est l'évolution de la pensée de Dieu. On accomplit son devoir d'homme lorsque, s'étant rendu compte que l'humanité ne sert qu'à manifester Dieu, on coopère avec la pensée de Dieu dans ses étapes successives. L'action, plutôt que la contemplation, est donc ce qui importe, pourvu que les hommes d'action prennent pour devise : « Dieu et l'Humanité ». Il méprisait le dilettantisme : Dante est le premier patriote italien. L'écrivain doit être un « philosophe tenant en sa main la lyre du poète », et peut ainsi mériter d'être « vraiment européen ». Que les artistes ne craignent pas de se plonger dans la mêlée, et d'y chercher leur inspiration. Il annonçait la fin de l'individualisme, c'est-à-dire des temps où les individus transformaient le monde : l'ère de l'association, de l'effort collectif, sans distinction de sexes, était ouverte. Il en devait résulter l'unité de l'Italie, et un jour l'union des peuples. C'est ainsi que Mazzini prophétisait l'égalité politique des hommes et des femmes, et rêvait une ligue internationale des peuples », une « fédération des démocraties » qui aurait son parlement à Rome.

On comprend que Lord Morley, frappé du sens de la continuité historique chez ce révolutionnaire, ait pu écrire : « De tous les apôtres de la Démocratie, qui, entre 1848 et 1870, fourmillèrent en Europe, ce fut Mazzini qui s'approcha le plus près du cœur et de la vraie signification de la démocratie », et qu'il ait noté chez les hommes de sa génération « le lent changement du mysticisme religieux en idéalisme Mazzinien » ³. Chez Meredith, l'influence de Mazzini vint s'ajouter à d'autres, et, lorsqu'il

1. *Royalty and Republicanism in Italy* (1850), notamment, et Louis Napoléon (1858).

2. Cf. *L.*, p. 141, à Hardman (6 avril 1864).

3. J. Morley, *Recollections*, p. 80.

écrivait *Vittoria*, et célébrait la beauté de l'effort indépendamment du résultat ¹, il s'était incorporé la ferveur morale qui est au cœur de son héros. Les derniers vers que prononce Camilla ² expriment en son essence la foi profonde de Mazzini, qui est aussi celle de Meredith :

Notre vie n'est qu'un petit bien, prêté
pour accomplir un noble et grand labeur ; nous sommes
un avec le ciel et les étoiles quand elle se dépense
au service de Dieu : autrement nous mourrons avec le jour ³.

Mais la sympathie de Meredith pour Mazzini ne l'empêche point de voir et de nous montrer comment la haute pensée du prophète se réfracte dans les cerveaux des autres hommes, qu'ils aient nom Barto Rizzo, ou même Carlo Ammiani ; à quelles déformations elle arrive ; quel déchet immense subit l'idéal à descendre dans les faits et à quel échec, partiel tout au moins, il se condamne, lorsqu'il ne veut pas tenir compte des faits, n'est pas assez souple pour s'y adapter. Où nous reconnaissons la supériorité de Vittoria sur les hommes qui dans la fièvre de l'action perdent le sens du possible, c'est-à-dire des réalités, c'est que son intuition féminine s'accompagne de raison et de jugement. Son enthousiasme embrase en elle et l'intelligence et l'âme. Sa pensée, par-delà le

1. « There is an end to joy ; there is no end — To striving ; therefore ever let us strive — In purity that shall the toil befriend, — And keep our poor mortality alive. » (V., p. 252.)

2. *Vittoria*, ch. XXI, p. 252.

3. « Credo profondamente in un principio religioso, supremo a tutti gli ordinamenti sociali, in un ordine divino che noi dobbiamo cercare di realizzare qui sulla terra ; in una legge, in un disegno providenziale che dobbiamo tutti, a seconda delle nostre forze, studiare e promuovere... »

Lettre de J. Mazzini à Pie IX (Londres, 8 sept. 1847.)

« Il y a 4 vers de Juvénal [sat. X, 331-334] qui résument tout ce que nous devons demander à Dieu, tout ce qui fit de Rome la maîtresse et la bienfaitrice du monde :

Fortem posce animum, et mortis terrore carentem ;
Qui spatium vitæ extremum inter munera ponat
Naturæ, qui ferre queat quoscumque labores ;
Nesciat irasci, cupiat nihil. »

(*Mazzini*. Cité par D. Masson, loc. cit.)

présent et l'avenir immédiat, étreint la même fin suprême que la pensée du Chef : l'Unité Italienne. « Brescia n'est que Brescia, Rome est l'Italie », déclare-t-elle, lorsque elle a vu clair, à la lumière divinatrice de son amour ; car elle est humaine ; c'est un vivant symbole, non une froide allégorie ; elle connaît les contradictions et les doutes, mais son effort de sincérité parfaite assure son constant progrès. Elle ne s'épargne pas dans ses retours sur elle-même :

Après mon mariage, je perdis de vue l'Italie et tout, sauf le bonheur. Je souffre maintenant comme je le mérite.

Et elle se reproche le manque de courage moral qui l'empêcha de parler à son mari, de lui ouvrir les yeux quand il était encore temps. C'est là, dans cette terrible clairvoyance à l'égard d'elle-même et de ses actes, qu'est son épreuve finale. Elle en sort purifiée et noblement humiliée. Lorsque la grande douleur pressentie arrive, elle va au-devant d'elle, sans forfanterie, en silence, et se prépare à l'accueillir pour ne pas compromettre la vie qu'elle porte en elle. Vertu païenne, car elle est, dans cette agonie spirituelle, sans autre aide que sa force d'âme. Meredith ne lui prête pas d'autre foi¹ que la sienne propre pour affronter « les ténèbres du fleuve de la mort ». Voici comment il montre sa vaillance aux prises avec l'incertitude la plus cruelle, alors qu'elle avance dans les Alpes à la recherche de son mari :

Vittoria lisait les visages des matins... comme autant de masques sur le secret de la terrible volonté de Dieu ; l'apprendre et s'y soumettre, était le fardeau spirituel de sa maternité, afin que l'enfant bondissant avec son cœur pût vivre. Ne pas espérer aveuglément, dans l'excessif désir anxieux de son amour passionné, ne pas aveuglément craindre ; ne pas laisser son âme se perdre dans le labyrinthe des chances ; ne pas

1. Meredith souligne à deux reprises l'attitude de Vittoria à l'égard de la religion catholique. Son refus de se confesser au chapelain de la Duchesse pouvait s'expliquer par le germanisme de celui-ci ; mais le confesseur de la Comtesse Ammiani déplore l'orgueilleuse dureté de révolte morale, avec laquelle Vittoria refuse « de se confesser ou de prier ». Seule, toutefois, elle prie au chevet de Merthyr blessé.

saper son grand devoir maternel en affectant une fausse sérénité stoïque ; — mais alimenter la force de son âme, et nourrir sa faiblesse féminine des larmes qui, réprimées, empoisonnent ; être en paix avec un monde plein de désastres pour l'amour de la jeune vie à naître ; par de tels efforts purs elle se cramponnait à Dieu. Doux rêves sacrés de nuptiale tendresse, images tragiques, folle pitié l'entouraient comme autant de fantômes, retardant sa marche, mais ils étaient sous ses pieds, et elle les empêchait de se loger entre ses seins. La pensée que son mari, fut-il mort, n'était pas une vie perdue si leur enfant vivait, la soutenait puissamment, semblant par intervalles murmurer à son oreille, au point qu'elle eut dit l'esprit de Carlo : « Sur toi ! » C'est sur elle que retombait le devoir à venir, et elle écrasait l'espoir, de peur qu'il ne la surexcitât et n'amenât un choc qui surprendrait son courage : elle refoulait l'alarme.

Les monts et les vallées avaient à peine des noms pour son entendement ; ils n'étaient qu'un théâtre où la volonté de son Créateur agissait. Rarement fut âme ainsi subjuguée par sa propre force. Elle avait certainement l'image de Dieu en son esprit.

Une âme « subjuguée par sa propre force », telle est Vittoria désormais. L'analyse qui suit de la musique intérieure et des images visuelles qui associent la nature à la douloureuse ascension de son héroïne, permet à Meredith de reprendre contact avec le monde sensible. Mais nous avons pénétré avec lui *ad imum cor*, et c'est sur cette impression d'une énergie indomptable, plus forte que le destin, parce qu'elle s'est domptée elle-même, que nous fermons le livre ; non toutefois sans que Merthyr¹ nous ait donné le secret de cette énergie héroïque : « la foi en ce qui doit venir », la même foi qui soutient l'Italie à travers ses pleurs et son deuil, et sans laquelle elle succomberait. « Je ne pense pas, ajoute-t-il, que ce soit, sauf en un cœur ou deux, une foi consciente, mais c'est une réelle force divine. »

1. Merthyr prend dans *Vittoria* tout son relief : Alors que Pericles n'adore en Sandra que sa voix, Merthyr aperçoit l'âme : il en a discerné la beauté, la force, la grandeur, et son affection fraternelle, sa tendresse qui se manifeste par des actes seulement, apparaît digne d'elle. Il est l'ami dans le plus noble sens, dévoué jusqu'à la mort, pur de tout égoïsme, s'oubliant lui-même en tout ce qui le dépasse.

Vittoria nous montre donc comment l'âme d'un peuple se reflète dans une âme individuelle. Réaliste dans l'exécution, l'œuvre est profondément idéaliste dans la conception. Les « petites personnes à moitié comiques », les Pericles, les Wilfrid, les Adela, n'y réapparaissent que pour nous faire mesurer, par le contraste, la « grandeur de natures plus hautes et de destinées plus sombres ». L'analyse psychologique, d'une sobre condensation, ne se pousse jamais au premier plan. Les digressions, si on peut les appeler ainsi, sont d'ordre historique et austèrement explicatives¹. Quant au style, il est tout nerf et muscle, vigueur et agilité. « Le travail est bon », écrivait Meredith à Maxse, en 1865, dans une lettre pleine d'aveux intéressants :

Je sais que la peinture d'émotions morbides et de situations exceptionnelles est surtout mon fort ; mais ma conscience refuse de me laisser gaspiller ainsi mon temps. En conséquence jusqu'ici je n'ai rien fait de bien. Mais j'y tends, et *Vittoria* sera la première indication, sinon le premier fruit, de cette tendance. Mon amour va aux sujets épiques, non aux toiles d'araignées en un coin fétide, bien que je connaisse la fascination de démêler leur enchevêtrement².

L'acuité critique de Meredith, tournée vers lui-même, en tant que créateur, démêle sa double tendance, et nous verrons comment les œuvres à venir la concilieront. La vie tout entière l'intéresse : celle de l'action, des grands mouvements nationaux, pour lesquels il s'est enthousiasmé et qu'il a vus transformer l'Europe ; celle des sentiments souterrains et des écheveaux qu'embrouille leur interaction. Historien, il fait la psychologie des peuples ; psychologue, il écrit l'histoire des âmes. *Sandra Belloni* et *Vittoria*, études du sentimentalisme et des passions actives de l'Angleterre et de l'Italie, révèlent

1. Cf. le paragraphe sur l'Armée Autrichienne et l'Empire d'Autriche : « La même politique qui opposait les divers États les uns aux autres afin de les soumettre tous à un pouvoir central érigé en une force privilégiée (l'armée) où le sentiment de l'union était entretenue jusqu'à faire d'elle une nationalité de l'épée... etc. » (V., p. 84)

2. L., p. 171.

Meredith en sa complexité ; comique à l'humour cruel, tragique non dénué de pitié, maître des vérités éternelles, qu'il se plaît à voiler de fantaisie, projecteur fouillant de sa clarté les régions obscures de l'âme et chroniqueur de l'action la plus haletante ; réaliste et idéaliste à la fois, embrassant du regard les lignes maîtresses, et discernant d'imperceptibles nuances, il peint les grandes vagues et les mille petits flots qui les séparent les unes des autres. L'accumulation des détails peut nuire quelquefois à l'effet d'ensemble. Mais souvent c'est une simple question de recul en ce qui nous concerne. Pour juger de l'œuvre, nous devons nous placer à la bonne distance, et recevoir l'impression totale, et dégager l'intention fermement saisie par l'auteur, mais qu'il ne veut pas imposer. « Il ne faut pas toujours tellement épuiser un sujet, dit Montesquieu, qu'on ne laisse rien à faire au lecteur ». L'idéal largement humain de Meredith illumine son diptyque. Le créateur des Misses Pole et de Mrs Chump est aussi celui d'Emilia ; et Emilia, si humble, si petite, au début, devient, étant fidèle à la nature et à sa nature, Vittoria, qui est une grande âme. « Qu'accomplit-elle ? dira-t-on. Elle ruine Wilfrid, fait souffrir un homme qui l'aime (Merthyr), en épouse un qui ne le vaut pas ». Mais cela, c'est la vie, et si on peut accuser Vittoria d'égoïsme, comme cet égoïsme s'épure, à mesure que sa personnalité surgit de ses propres défaites ! Meredith, comme Robert Browning, juge du succès autrement que le vulgaire, et loin de mépriser l'échec, qui peut fournir une leçon à l'intelligence et servir à tremper les cœurs, il le glorifie. « La beauté véritable est au terme des choses » a-t-on dit ; c'est possible, mais il y a une vie plus intense dans l'incertitude des commencements et des ascensions difficiles. L'échec de l'Italie en 1848-49, la victoire de l'idée dix ans plus tard, montrent qu'avant de décider où est le triomphe, où est la défaite, il faut considérer les ensembles. Vittoria incarne bien une Victoire : elle met au monde un fils, elle perpétue la vie, elle assure la continuité, rend le progrès possible. Elle est l'Italie, elle est aussi l'Humanité qui, à travers les épreuves, monte vers Dieu.

Meredith prend à son compte l'idéalisme Mazzinien, et la noble philosophie du service. Nous la retrouverons dans maint poème. Mais il ne suit jusqu'au bout ni Mazzini, ni Auguste Comte. Il n'est pas systématique. S'il croit que les idées, en fin de compte, mènent les hommes, il croit aussi que chaque idée, prise isolément, n'est qu'une partie de la vérité, ou mieux, la moitié. L'idée contraire doit être accueillie et écoutée. La vérité se trouve dans l'équilibre entre deux extrêmes. Mais l'humanité est ainsi faite qu'elle suit une idée à l'exclusion d'une autre. Elle avance néanmoins, en zig-zags. Si le progrès de l'esprit peut se concevoir, selon l'image de Mrs Browning, comme une spirale ascendante, le progrès de l'humanité est la projection de la spirale sur un plan, et son oscillation éternelle de la thèse à l'antithèse, fait penser à la démarche d'un ivrogne¹. L'esprit de Meredith, pareil à l'oiseau qui vole, s'enlève et plane sur les deux ailes d'idées opposées. Cela se conçoit : sa nature est faite de contrastes : sentimentalisme et passion, imagination et vision du réel, poésie et vérité. L'unité qui se dégage est l'unité de direction imposée par les tendances profondes :

I turn my head to aspects fair ;
From foul I turn away².

1. Cf. the Sonnet : *The World's Advance*. P., II, p. 17.

2. *Woodland Peace*. P., II, p. 235.

CHAPITRE IX

MEREDITH ET LA RELIGION

Earth was not Earth before her sons appeared,
Not Beauty Beauty ere young Love was born :
And thou when I lay hidden wast as morn
At city-windows, touching eyelids bleared ;

G. MEREDITH (*Appreciation*)

Our faith is ours...

(G. MEREDITH To J. M.)

C'est bien à la croissance d'un arbre poussant des branches dans toutes les directions, en même temps qu'il monte vers le ciel, que nous fait penser l'évolution de Meredith. Ce n'est pas un penseur systématique, bien qu'il soit capable de penser systématiquement et avec toute la rigueur d'un logicien. C'est avant tout un artiste, dont l'intuition enfonce dans le réel des racines profondes et qui, assuré de sa communion avec la Terre, ne s'inquiète pas outre mesure de résoudre les contradictions qui choqueraient un philosophe proprement dit. Elles ajoutent du prix à la vie. Et la vie se charge d'éliminer les pousses adventices. Les années 1860 à 1870 sont néanmoins marquées par une orientation de Meredith vers une attitude d'esprit de plus en plus agnostique, comme le montrent les relations qu'il entretient avec le pasteur Jessopp, d'une part, et d'autre part le positiviste Morison et les amis de ce dernier.

A l'automne de 1861, à propos du poème *Auprès de la Rosanna* paru dans *Once a Week*, un inconnu avait envoyé à Meredith une lettre de six pages, pleine de critiques amicales et d'éloges sincères, qui se terminait ainsi :

J'ai dit souvent qu'avant de mourir je désirais voir trois hommes : Humboldt, qui n'est plus, Bunsen, qu'il m'a été donné de rencontrer, et l'auteur de *Richard Feverel*.

Le signataire de cette lettre était le Révérend Auguste Jessopp, docteur en théologie de Cambridge, et directeur à Norwich d'un pensionnat de jeunes gens. Homme de culture surtout scientifique, mais s'intéressant aussi à l'histoire et à la poésie, il aurait voulu que Meredith fit plus souvent paraître des vers. Le poète, flatté, fit une longue réponse, expliquant que le Souci, cet Assassin, lui avait rendu toute poésie impossible, mais que maintenant, avec plus de loisir, une meilleure santé, il pourrait satisfaire son amour pour la Muse.

Toute ma vie, j'ai bataillé pour elle, et il fut un temps où nul bienfait ne m'eût paru comparable à la liberté de la servir. L'éloge chante étrangement à mes oreilles. J'ai été par la force des choses tourné du côté pratique, faute d'encouragement pour tout autre travail. Sans nul doute, cela m'a fait du bien ; pourtant le plaisir, et laissez-moi ajouter l'élan communiqués par votre lettre, me prouvent que je me serais mieux trouvé d'un système moins rigoureux...

Après avoir passé en revue les poèmes et romans qu'il a en train, il conclut en invitant son admirateur à venir le voir en son modeste cottage ¹.

Jessopp, flatté à son tour, répondit en envoyant un volume de Souvestre à Meredith et en exprimant sa respectueuse hésitation à accepter l'offre de rencontrer le brillant écrivain. Sur l'assurance du poète qu'il était le plus simple des mortels ², il se rendit à son invitation, et un jour de Décembre malgré le mauvais temps, il venait à Copsham. Grand, brun, doué d'une voix sombre qui semblait sortir des entrailles de la terre et se faisait plus grave avec la profondeur ou le sérieux du sujet, très « pasteur », mais si convaincu, si honnête, si respectueux du génie, si sincèrement préoccupé de tourner la jeunesse vers le bien. Il s'intéresse à Arthur, auquel il adressera, quelques temps après, un

1. *L.*, pp. 44-46.

2. *Id.*, pp. 57-8.

choix de poésies ¹. Au printemps, il amène Mrs Jessopp à Esher. Meredith vit une femme petite, mais vive et spirituelle, qu'il trouva « tout à fait charmante, unissant le mérite, la douceur et les capacités ». L'ayant vue, il se décida à lui confier Arthur, pour lequel il allait chercher une pension. Ces nouveaux amis étant tout disposés à l'accueillir, à le traiter même avec des égards particuliers, il emmena Arthur à Norwich dans les derniers jours de septembre 1862, et fut l'hôte de Jessopp et de « sa Pallas ».

Une épidémie de petite vérole à Esher avait hâté la décision de Meredith, et précipité le départ d'Arthur qui était installé quand son père arriva. L'École, fort bien située dans le Cloître de la Cathédrale, satisfait pleinement un père difficile. Suivant la coutume anglaise, les pensionnaires étaient répartis dans des familles, qui étaient, pour la plupart, celles des différents maîtres. Le Dr Jessopp étant le Headmaster et grandement logé, avait sous son toit vingt-cinq garçons, déjeûnant et dînant à sa table; travaillant dans de petites pièces aménagées pour deux élèves. Dans les dortoirs, aérés et frais, les lits étaient séparés par un cloisonnement, qu'on n'enfreignait qu'en s'exposant à la plus sévère punition. Les études étaient bonnes, comme l'attestaient les succès remportés à l'Université par les anciens élèves. On recevait surtout une excellente éducation, donnée par des gens qui « avaient pour leur école et pour le monde le même visage ». Mrs Jessopp était l'amie de chaque pensionnaire résidant chez elle, et les enfants l'aimaient. Elle les emmenait en excursion, exerçait sur eux cette surveillance discrète et d'autant plus efficace qui est un don maternel ².

Meredith fut entouré d'attentions durant son séjour à Norwich. On ne le traite pas en poète, mais en être de chair, en simple mortel. Les soirées se passent à causer, à faire de la musique, à lire Molière. Une gentille nièce du pasteur et Mrs Jessopp représentent l'élément féminin, et Meredith sent tout le charme de ce milieu familial.

1. *L.*, p. 63.

2. *L.*, pp. 82-84-5.

Sa perpétuelle activité frémissante y trouve repos et bonheur. On s'ingénie à lui procurer des distractions. L'Association Britannique pour l'Avancement des Sciences tenant sa réunion à Cambridge, Jessopp installe son ami à Saint-John's College, dans la chambre d'un étudiant absent, lui montre Trinity, la Cam, où tombent les feuilles mortes, lui fait respirer cette atmosphère lourde d'histoire et de passé, l'introduit avec fierté dans le milieu des Fellows ¹. De retour à Norwich, il l'emmène chez un pasteur que Meredith décrit à Maxse comme « un Anglais accompli ».

Honnête homme et érudit, d'abord, pasteur également, avec une large tolérance et du zèle pour ses devoirs ; s'occupe de culture et de jardinage, expose des fruits et des fleurs, remporte des prix ; innove en tout, étant homme à penser en tout par lui-même ; en outre, profond géologue et correspondant de Lyell, paléontologiste et ami d'Owen ; — Alpiniste distingué ; bref, un des hommes les plus capables que j'aie rencontrés ².

Nous voyons Meredith dans son attitude de réceptivité complète. Lui qui évitait plutôt les pasteurs, n'en ayant pas besoin, étant de « ceux qui font les psaumes » selon le mot de Mistral, et voulant pour son intelligence une entière liberté de pensée, le voici l'hôte d'un docteur en théologie ! Et Jessopp, subtil en son prosélytisme, entreprend de convaincre Meredith que les gens de son habit peuvent être libéraux, larges d'esprit, au courant des progrès de la science. Du pasteur évolutionniste Meredith reçoit une invitation à passer quelques jours chez lui. Il ne peut l'accepter, mais la lettre ci-dessus témoigne de son appréciation enthousiaste. L'atmosphère du Cloître aux vertes pelouses, troublée seulement par les cris des enfants aux récréations, la douceur feutrée de l'intimité à laquelle préside Mrs Jessopp avec ses trois chats noirs, détendent les nerfs du poète ; il est pris, se laisse aller, et se borne à sourire, en écrivant à Hardman, de la quantité de prières qu'il lui faut entendre. La réaction

1. *L.*, p. 84.

2. *Id.*, pp. 87-88.

vient plus tard. Lors du retour d'Arthur à Copsham pour les vacances de Noël, l'enfant se plaignit des services religieux qui occupaient une bonne partie du dimanche, le matin, l'après-midi et le soir. Aussitôt, Meredith, en exprimant à Jessopp sa satisfaction du bien que l'École a fait à son fils, déclare sa vieille aversion pour de trop longs exercices spirituels, qui ne font qu'énerver la jeunesse, et conclut ainsi :

Je sais que vous ne pourriez pas changer le système, même si votre manière de voir en l'occurrence était la mienne. Je ne fais que bavarder. Je juge l'exercice admirable pour une réunion d'anachorètes. Le moine de demain en sera très reconnaissant ; je crains que l'homme de demain ne se venge ¹.

Jessopp partit sur le mot d'anachorète, et, considérant sans doute, avec Newman, « l'état monastique comme la plus poétique des disciplines religieuses », ou se représentant les anachorètes ainsi qu'aux tableaux des maîtres, « musclés, larges de front », voulut les faire admirer à son ami. Par malheur, il illustrait sa défense d'une référence à ce Saint-Siméon Stylite, qui avait inspiré un poème à Tennyson ², et un aphorisme à Meredith ³. C'est ce qui explique la virulence de la réponse :

Puis-je... révéler... Saint-Siméon ? Était-il un héros, en son genre ? Le contempler nous rapproche-t-il de Dieu ? De quel Dieu ! Torturé dans toute ma chair, je me détourne pour adorer le Dieu païen de préférence. Saint-Siméon frappe la bonne nature au visage pour plaire à son Dieu. Il peut être un athlète. Soit, je préférerai Milon ; celui-ci déracine un chêne, ce qui vaut mieux que de vouloir arracher d'une main fanatique les racines de l'humanité.

Analysant les mobiles du « saint puant », Meredith y découvre, non l'adoration, mais la Terreur, « alliée à un désir abject de s'assurer une bonne place au ciel » ; et si Jessopp admire cette créature immonde, c'est « qu'il renifle le sublime en elle ».

1. *L.*, p. 94.

2. Cf. *S^t Simeon Stylites*, dans les *Poèmes* de 1842.

3. « Saint Siméon vit le Pourceau dans la Nature et prit la Nature pour le Pourceau. » *R. F.*, p. 111.

La sublimité est votre passion secrète. Vous aimez la Beauté, mais en passant, avec des remords et le sentiment de pécher. La discipline ecclésiastique est à blâmer. Mais changez de système : cherchons la Beauté, laissons venir le sublime. Tous les deux sont rares, mais la première est notre portion, nous appartient. La défigurer n'est pas sublime, bien plutôt infâme ? Outrager la raison aussi bien que la beauté est le fait d'un ruffian. Ne soyez pas fourvoyé par ce sale spécimen de Religiosité pittoresque, animé : (this dirty piece of picturesque Religiosity, animated) : mon cœur se soulève ! Je me bouche le nez. J'implore la venue d'un vent du Sud-Ouest. Plonge-les dans l'abîme, ô Seigneur, ces adorateurs du pilier ! *Cujus ad effigiem, tantum non meiere, fas est* ¹.

Faisons dans cette lettre la part de ce qui est pure verve d'invective à la Swinburne et animosité littéraire à l'égard de Tennyson, il n'en reste pas moins qu'elle exprime une répugnance marquée pour Antiphysie en général et l'ascétisme en particulier. Le sentiment de Meredith sur ce point ne variera jamais : tel il était en 1856, dans *Farina*, tel nous le retrouverons à la fin de sa vie.

La Nature veut se manifester : si vous essayez de l'étouffer en la noyant, elle réapparaît, en ne montrant pas la plus belle partie d'elle-même ².

L'état monastique étant pour lui, de toutes les disciplines religieuses, la plus contraire à la nature, il manque de tolérance à son endroit ; et quand il voudra damner le héros byronien du *Mariage Etonnant*, il le revêtira d'un froc, l'ensevelira sous une cagoule. C'est en tant que négation de la vie que les religions asiatiques lui sont odieuses ³, en tant qu'exaltation de la vie qu'il admire le paganisme antique. Mais est-il absolument païen ? pas davantage ; là encore il fait ses réserves et s'efforce à l'impartialité de l'historien. S'il lui fallait choisir le Christianisme, un christianisme musculeux et rationnel, aurait ses préférences.

De la divinité païenne à la divinité chrétienne il y a un progrès de conception.

1. L., p. 98.

2. *Diana of the Crossways*.

3. Cf. Lady Butler : *Memories of G. Meredith*, p. 110.

Le Paganisme sous une de ses formes les plus hautes, la philosophie épicurienne, n'est plus adapté à notre civilisation démocratique. Jadis, « au jardin d'Épicure, l'esprit et le corps libre en harmonieuse union chantèrent leur accord joyeux. »

La Claire Sagesse trouvait au giron de la Nature, une heureuse pépinière d'hommes bien nés. Ce jardin serait le plus voisin de la suprême clarté, si une respiration longue, égale et profonde était salulaire à la tête de la Sagesse, à son cœur, à ses buts. Notre monde dont les Babels requièrent un châtiement, et les steppes un défricheur, acclame le crucifix qui vint de Nazareth.

On voit sous quel aspect dualiste d'un conflit entre deux extrêmes : paganisme et christianisme, le problème de la religion se présente à Meredith, et comment, selon son habitude, il tient la balance égale, et s'avance par une voie médiane. Sa croyance, c'est « qu'un juste matérialisme, comprenant et acceptant la nature telle qu'elle est, fournit le moyen d'avancer sur la route vraiment divine. Arriver à une saine humanité doit sûrement plaire à Dieu ². » Ni païen, ni chrétien, *humain* et usant librement de sa raison, tel est Meredith. Sa position rappelle, par le jeu soupagement agile de sa pensée, bien qu'avec moins de fines nuances, celle de Renan. Aussi, lorsque « la Vie de Jésus » paraît en 1863, il la proclame « une des plus belles œuvres de notre génération ». Son rationalisme, pour être irréligieux, n'est pas anti religieux. Bien plus, il estime qu'il ne faut pas élever un enfant sans religion ; on court le risque d'en « faire un sceptique » ; et il « ne peut supporter l'idée d'une éducation conduite en opposition à l'opinion régnante ». Compromis, diront les uns ; plein de sagesse, ajouteront les autres. On peut en effet admettre la relativité des religions et reconnaître la valeur morale de certaines. « Les préceptes chrétiens sont bons et sains, écrira Meredith à son fils en 1872 : le dogme ecclésiastique, lui, fait ressortir la pauvreté de l'esprit de l'humanité jusqu'à présent, et souvent, par ses griffes

1. *Le Jardin d'Épicure* (sonnet). *P.*, II, p. 18.

2. *L.*, p. 136.

et crocs hideux, a montré d'où nous sortons ». Il avait donné à Arthur l'habitude de la prière, lui faisant répéter matin et soir quelques vers, et il s'explique sur ce point dans deux lettres à Maxse ¹, partisan, lui, d'une éducation nettement agnostique.

La Prière est bonne, dit-il en substance, parce qu'elle développe chez l'enfant une attitude respectueuse à l'égard de quelque chose qui le dépasse, et progressivement l'habitue à s'examiner. Elle devient ensuite le moyen de communiquer avec nos désirs les plus hauts, ceux qui sont distincts des fins matérielles. Elle est une source inépuisable de force spirituelle et de progrès moral ².

Celui qui s'est agenouillé, s'il se relève meilleur, sa prière est exaucée. (*R. Feverel.*)

Mais d'autre part, nul credo défini ne sera imposé à l'enfant.

« Du dogme, pas une syllabe. »

Le résultat de cette éducation, en ce qui concerne Arthur, fut celui que l'on peut prévoir et que son père espérait sans doute : à dix-neuf ans, il pense du Christianisme « ce qu'en pensent les hommes réfléchis », et en reconnaît toutefois « la valeur morale » ³. Et Meredith lui livre le fond de sa pensée :

La croyance religieuse a rendu et rend encore ce service aux jeunes : elle les aide à traverser la période sensuelle périlleuse, durant laquelle les appétits animaux ont le plus besoin d'un frein et d'une transmutation. Si vous ne croyez pas, appliquez-vous à aimer la vertu en comprenant qu'elle est votre meilleur guide tant pour ce qui est dû aux autres que pour ce qui concerne votre bien personnel positif. Si votre esprit rejette honnêtement la croyance, vous devez exiger de votre esprit qu'il y supplée au moyen de ses propres ressources. Sinon, vous n'avez fait que la moitié de votre travail et cela est toujours mauvais.

1. Cf. *L.*, p. 187 sqq.

2. *L.*, pp. 187-8.

3. *Id.*, p. 236.

C'est une des pensées qui tient le plus au cœur de Meredith qu'on ne doit rien abolir de ce qu'on n'est pas sûr de pouvoir remplacer. Aussi souligne-t-il l'importance des mots qui précèdent.

Et, suivant la démarche favorite de son esprit, il pense au Saint du Paganisme, à Socrate :

Vous savez combien Socrate aimait la vérité. Vertu et Vérité ne font qu'un. Cherchez la Vérité en tout et suivez-là, et vous vivrez alors en juste devant Dieu. Ne laissez rien bafouer votre sens d'un Etre Suprême, et soyez sûr que votre entendement vacille, s'il vous arrive de douter qu'il ne conduise au bien. Nous croissons vers le bien aussi sûrement que la plante croît vers la lumière. L'école n'a qu'à parcourir l'histoire pour en avoir l'assurance scientifique et ne perdez pas l'habitude de prier la Divinité invisible. La prière qui demande des dons terrestres est pire que stérile, mais la prière qui demande la force d'âme est cette passion de l'âme qui atteint le don qu'elle cherche ¹.

Nous nous réservons de discuter plus tard les croyances de Meredith. Notons simplement ici qu'elles comportent : 1^o l'affirmation de la valeur positive de la vie dans le temps, de la vie pleine, intense, vécue à fond : 2^o cette affirmation de soi-même qui caractérise l'individualisme de la Réforme. Ce n'est pas surprenant, car lorsqu'on se fait sa religion, ou son éthique, on se sert en général des débris de la religion qui a nourri notre enfance. Le temple idéal d'Auguste Comte est, comme le Panthéon, une église désaffectée. Semblablement, Meredith retient du piétisme le culte intérieur, la relation directe avec Dieu, sans intermédiaire aucun. Ainsi s'explique son aversion marquée pour l'église anglicane et toutes les églises (*Priesthood ! Why any priesthood ?*), pour le catholicisme dont la médiation est une des raisons d'être, pour le dogme positiviste enfin, ce « catholicisme sans Christianisme ». Cette affirmation de soi rejoint l'orgueil païen, la confiance en la raison et en l'accord de la raison avec les choses. Meredith est tout le contraire d'un Pyrrhonien, ou même de ces docteurs qui, cherchant la vérité avec

1. L., pp. 237-8.

méthode, s'octroient un séjour dans l'incertitude : le scepticisme de l'instrument ne l'effleure pas. Il procède avec décision, en homme pour qui l'Action importe, « l'action qui seule peut mettre fin au doute », avait dit Carlyle. Il résout le problème du mouvement en marchant, et ne rejette rien de ce qu'il sent être en lui source d'énergie. C'est avant tout un moraliste.

Jessopp étant pasteur, d'intéressants conflits auraient pu surgir entre les deux hommes, si chacun s'était mis à prêcher son saint. Mais, après la controverse des Anachorètes, qui dut se conclure verbalement, les discussions durent se borner aux choses d'art. Elles donnèrent à Meredith l'occasion de manifester son éloignement croissant pour Tennyson, dont il n'aime pas Enoch Arden et un retour de sympathie pour Byron, en raison des insultes qu'on lui prodigue. Mais les lettres échangées concernent surtout Arthur dont la santé inquiète le père.

Sa circulation est lente, son estomac faible, et lents aussi ses progrès. Il a hérité d'une mauvaise digestion. J'ai toutefois confiance qu'il saura penser et deviendra un homme de sens. Si seulement...

Fréquentes d'ailleurs sont les visites de Meredith à Norwich, soit qu'il aille voir Arthur au milieu d'un trimestre, soit qu'il aille aux vacances de Noël ou de Pâques raccompagner l'écolier. Nous l'y trouvons en Avril 1864, moins pour Arthur cette fois que pour une jeune fille, Mademoiselle Marie Vulliamy, dont il a fait la connaissance l'année précédente.

C'est par un ami londonien, Mr Hamilton, de la section des manuscrits au British Museum, que Meredith avait été présenté aux Vulliamy, qui habitaient depuis quelque cinq ans à Mickleham, dans une maison du *xvii^e* siècle appelée *The Old House*. Le 28 octobre 1863, Meredith écrit à Miss Katherine pour accepter une invitation de Monsieur Vulliamy. Sa lettre, assez cérémonieuse, nous apprend incidemment qu'il est reçu dans la famille pour la première fois.

Il y a en Suisse, sur la rive sud du lac de Neuchâtel (mais dans le canton catholique de Fribourg) un petit pays protestant qui s'appelle le Vully, et dans le Jura neuchâtelois abondent les noms propres comme Vulliet, Vulliamoney, etc. Au début du *xvii^e* siècle, un Justin Vulliamy quitte la Suisse, et s'établit à Londres comme horloger ¹. Au début du *xix^e*, un Justin Vulliamy crée à Nonancourt, dans la vallée de l'Avre, une usine de filature à peignage. Il était devenu très anglais, et épousa une Miss Bull, dont la famille habitait près de Birkenhead (Cheshire). Il eut trois fils, qui restèrent en France lorsqu'il vint s'établir à Mickleham : MM. Edward, Justin et Théodore Vulliamy. Les deux derniers gardèrent l'usine de Nonancourt, le premier en créa une autre à Montigny, quelques kilomètres en amont. Mais lorsque la ville de Paris eut recours à l'Avre pour son alimentation en eau (vers 1885) les frères Vulliamy vendirent leurs propriétés et se retirèrent en Angleterre ². Ils avaient quatre sœurs : L'aînée, mariée à un officier français, le Commandant Poussielgue, de Pont-de-Beau Voisin, habitait le Dauphiné. Betty, la suivante, était « cultivée, brillante même, intelligente, vive, activement religieuse », Kitty, la troisième, qui devait devenir bientôt Mrs Wheatcroft, « a un Christianisme plus émotif » : elle donne l'instruction religieuse aux enfants de la paroisse, tandis que Betty, tous les dimanches soirs, assemble dans une grange « une congrégation d'hommes et de femmes ». L'une et l'autre, toute la famille d'ailleurs, est charitable « fait beaucoup de bien dans le pays... » Marie, la dernière des filles, a une nature où le bon sens corrige, et la volonté contient, l'émotivité. Elle parle anglais avec un gracieux accent français, est musicienne accomplie, a vingt-quatre ans ³.

Toutes les quatre avaient été élevées strictement, chez elles, à Nonancourt. La maison existe encore, si l'usine a été transformée, entre la route de Dreux, que domine

1. Cf. *D. N. B.* — Vulliamy (Benjamin Lewis).

2. Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. le pasteur Bianquis, d'une part, et de Mr W. M. Meredith, d'autre part.

3. *L.*, p. 149.

une assez haute falaise, et l'Avre qui sépare son jardin du parc et du château de Saint-Lubin-des-Joncherets. La vallée « est une de ces vallées normandes où la rivière nourrit de riches pâturages et serpente cachée par une double rangée de grands peupliers, de trembles et de saules ». Lorsque en été on quitte le plateau sec, monotone et poudreux pour les vertes profondeurs de la vallée, on croirait « changer de climat »¹. Les excursions intéressantes ne manquent pas aux environs : Dreux n'est qu'à treize kilomètres. Sorel possède les ruines de la demeure d'Agnès Sorel, et le célèbre château d'Anet est à trois ou quatre lieues. D'ailleurs la fabrique primitive des Vulliamy, sans la grande cheminée de briques actuelle, ne dépoétisait point le paysage. Sa roue à aubes ajoutait à la vie de la rivière.

Lorsque Meredith fit la connaissance de Miss Marie Vulliamy, il y avait deux ans que sa première femme était morte. Le temps n'était plus où, estimant « suffisante pour toute une vie la dose qu'il avait eue de la femme », il organisait sa vie en conséquence. Il étonnait Wyse qui ne comprenait pas qu'un poète pût se passer de femme et trouver dans l'exercice physique et le travail intellectuel un dérivatif à ses énergies. Mais sous l'armure et le masque la mélancolie parfois était à l'œuvre. « Dur est le combat, quand on le mène seul, écrit-il à Mrs Ross en décembre 1863. C'est seulement par intervalles que je m'éveille d'une vie sombre ». Son fils, ses amitiés, l'art, la nature n'empêchaient pas qu'il éprouvât comme une amertume lorsque le mariage d'un ami se célébrait ou qu'un hasard l'amenait à contempler un calme bonheur domestique.

Janet, depuis 1858-59, l'a aidé à préciser l'idéal qui ne cesse de hanter son imagination : celui d'une froide Artémis, qui oublie son sexe et permet de l'oublier. Mrs Hardman, Mrs Jessopp se rapprochent de cet idéal et en conséquence reçoivent l'honneur d'être enrôlées

1. Cf. *B.'s C.*, ch. XXIV. Tourdestelle est le château de Saint-Lubin. Meredith passa plusieurs étés chez ses beaux-frères entre 1865 et 1885, et traversa souvent le parc de « Tourdestelle » en compagnie de Justin Vulliamy, qui en avait la clef.

par lui dans l'escadron d'Amazones idéales que commande Janet Ross. La jeune fille qu'il vient de rencontrer a une grâce un peu austère et légèrement hautaine, la liberté de mouvements d'une Diane chasserresse, alliée à la spiritualité huguenote.

Les cheveux couleur de blé mûr ramenés en arrière dégagent un front d'un pur modelé ; le nez est droit, les yeux clairs ; le menton, le cou sont peut-être un rien trop longs, mais le port de tête admirable de noblesse, dénote une belle nature candide et fière.

Meredith éprouve pour elle plus que de l'admiration, ce sentiment indéfinissable qui, avec le plus léger encouragement, devient de l'amour. En janvier 1864, il écrit à Maxse :

Ma santé est excellente, mais je ne vais mieux que pour entrer dans un cercle plus haut de désirs et d'espérances, de désespoirs et de rêves. Et, si un beau visage fait impression sur moi, que me reste-t-il d'autre qu'à déplorer la perte de ma philosophie ? Puis-je aller à elle, et lui dire « Aimez-moi ? » Elle détruit mon bien-être, et c'est tout. Ou : pas tout !... ¹

Nulle autre confidence : mais au cours de l'hiver germe et croît l'amour, qui éclatera au printemps. En avril 1864, Marie Vulliamy est à Norwich, et le poète visite la Cathédrale avec elle, la présente à ses amis Jessopp et la raccompagne à Londres. Il aime, il est aimé — mais garde jalousement son secret, se borne, dans une lettre du 18 mai, à fouetter malicieusement la curiosité de Jessopp :

Quelle charmante ligne que celle de Norwich à Londres par Ipswich ! Mais peu connue apparemment, car ceux qui la prirent certain jour du mois dernier furent seuls dans le compartiment tout le temps du trajet, et réellement, c'est dur, car une jeune personne réclame toutes vos ressources pour la distraire et je me demande si j'y suis parvenu !... ²

Tout au début de juin, Hardman vient un samedi à Mickleham. Marie lui est présentée et il dit au père le bien qu'il pense de Meredith, au point de vue moral, lui

1. *L.*, p. 135.

2. *L.*, p. 143.

donne l'assurance que même financièrement il n'est pas un mauvais parti. M. Vulliamy donne son consentement et le 6 juin Meredith ouvre son cœur à Jessopp :

... Je l'aimais quand nous étions à Norwich. Autrement, cathédraliser n'eut pas été mon occupation. Je crois que je lui fais du bien : je sais qu'elle le sent. Pour moi, elle m'emplit d'une émotion si profonde et respectueuse que je puis avec peine y voir simplement l'action d'une créature humaine. Je crois retrouver les fils d'un roman développé jusqu'ici dans le ciel par les anges bienheureux. Elle a été réservée pour moi, mon ami. On a vu que je pouvais aimer une femme, et l'on m'en a donné une à aimer. Son amour pour moi est certain. Je la tiens fortement en main...¹

A Maxse, son plus ancien, son plus cher ami, il écrit le même jour :

Mon ami, j'ai parlé de l'amour dans mes livres, et ne l'ai jamais senti jusqu'à maintenant.

Et sans doute Maxse lui a conseillé la franchise entière concernant son passé, car il fait allusion à l'épreuve que sera l'exhumation de son histoire « avec la première femme qui l'a tenu ». Mais il passerait dans le feu pour sa bien-aimée, et tout ce qu'il doit endurer semble peu au prix de l'immense gain qu'il espère.

Quand sa main repose dans la mienne, le monde semble retenir son souffle, et le soleil reste immobile. Je m'empare de l'Éternité. Je l'aime. Elle est intensément émotive, mais sans expression pour sa nature, sauf en musique. Je l'appelle mon poète muet. Mais au piano elle n'est pas muette : elle a une touche divine sur les notes. Oui, elle aime beaucoup Arthur. Sans démonstrations, mais comme un bon petit camarade, dont elle compte gagner l'amitié...

Et plus loin :

Je ne pouvais trouver une compagne plus charmante, ou une qui me fut mieux adaptée. Elle essaye de me faire comprendre ses défauts. Je les épelle, comme un petit garçon qui promène ses doigts sur des mots d'une syllabe. Certes quelques défauts existent. Mais elle a un esprit en voie de croissance et une nature qui se développe. L'amour fait des merveilles en elle...

1. *L.*, pp. 146-7.

Il demande à Hardman d'écrire ce qu'il pense d'elle, et fournit les éléments de la réponse :

Je n'ai jamais vu un cœur si pur... Le mien est presque honteux de se sentir aimé par un tel être. Le jour où elle sera mienne m'aveugle. Viendra-t-il ? Il est en mon cerveau comme un éclair incertain. Il refuse de brûler posément. Je ne puis l'étreindre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je suis troublé, mais peux travailler.

Toutes les lettres de l'heureux mois de juillet qui suit respirent le bonheur. La fortune semble sourire à Meredith. Chapman l'accepte comme principal lecteur, promet de lui donner 250 ou 300 livres par an¹. Il compte obtenir la sous-direction d'une nouvelle revue. La *Westminster Review* publie un assez long article résumant sa carrière littéraire. Forgues va traduire *Emilia* pour la *Revue des Deux Mondes*. Lucas est charmé de l'*Autobiographie* dont le plan lui a été soumis et qui paraîtra dans *Once a Week*, si ce périodique continue à vivre. Vittoria avance, lentement, « mais la qualité est bonne ». Marie copie régulièrement les chapitres terminés, car Meredith est maintenant l'hôte de Monsieur Vulliamy, et il écrit à Maxse, « avec sa bien-aimée auprès de lui ».

Cette nature claire et délicieuse double la mienne. Et elle a de l'humour, mon ami. C'est une compagne charmante, en même temps qu'un cœur des plus fermes...

Le mariage doit avoir lieu en septembre et son approche triple les forces de Meredith. et son impatience. C'est vraisemblablement alors qu'il écrit le beau sonnet intitulé *Appréciation*.

C La cérémonie fut célébrée le 20 septembre par Jessopp dans l'église de Mickleham. Ses amis, Maxse, Hardman, Lionel Robinson, Mrs Ross et Sir Alec Duff-Gordon, d'autres encore, assistèrent au mariage. Le nouveau couple passa le mois d'octobre aux environs de Southampton, dans la villa de Maxse, mise par lui, avec son yacht et ses serviteurs à la disposition de son ami. Des fenêtres, on

1. M. Vulliamy ayant doté sa fille, c'était désormais l'avenir assuré.

voyait le fleuve apparaissant par intervalles entre des bois, les maisons étagées d'un village, des navires, côtres et yachts, sur la gauche, le Solent et l'île de Wight. Tout à l'horizon, des collines et des forêts.

L'air marin, le bonheur, décuplent les forces de Meredith. Voici l'emploi de ses journées : Après une plongée matinale il fait la course avec Sam, le chien de Maxse et rentre déjeuner. Puis ce sont des promenades, des parties de pêche en mer ¹. Dans la soirée, après avoir écouté Mrs Meredith jouer du piano, il se met à écrire des lettres jusqu'à minuit, puis travaille encore une heure à *Rhoda Fleming*. Ce roman, continué durant la lune de miel, fait des progrès merveilleux : en un mois, Meredith en écrit 250 pages. Il résiste à la tentation d'écrire des vers, n'y succombe qu'une fois ou deux, notamment une nuit où, pris de fièvre poétique à 3 heures du matin, il écrit une *Cléopâtre* pour le *Cornhill Magazine*, ainsi qu'une *Ode aux Napiers* (fragment) et une partie de *The Ex-Champion's Lament*, et sa femme, joyeusement, aide le poète, lui prête du papier à lettres pour qu'il note ses inspirations, et calme ses remords de l'avoir réveillée ².

C'est le bonheur. Meredith a trouvé une compagne, une femme qui l'aime et le comprend, assez cultivée pour s'intéresser à son œuvre créatrice, et sans les prétentions qui lui feraient mépriser les tâches d'une maîtresse de maison. Elle fait tout ce qu'elle peut pour lui, « voudrait dire chut aux éléments et leur apprendre que son mari a la plume en main ». Etre épouse, suppose toujours l'abnégation qui est le fruit de l'amour, mais la femme d'un artiste aux nerfs aussi sensibles que Meredith doit avoir plus d'abnégation, ou plus d'amour, pour, sans qu'il s'en aperçoive, l'entourer de silence, éloigner les importuns, favoriser son travail. Elle doit s'ingénier à calmer les impatiences, et son calme souverain, ou son humour, doivent ignorer les irritations, négliger les paroles trop

¹. Dans le petit yacht de Maxse, avec le vieux loup de mer Purcell, « hâlé, sentant l'embrun, brave homme quoique bougonnant parfois ».

². Cf. *L.*, p. 158 sqq.

vives, les traits d'esprit, les fantaisies d'un homme qui est un être d'exception, mais qui est aussi un homme, et qu'il faut distraire, après qu'on a préparé la nourriture requise par un estomac capricieux. Mrs Meredith fut tout cela, et plus encore. Elle s'adapta merveilleusement à ce Celte-Saxon, à ce Protée qu'était son époux. Ils avaient en commun l'amour de la musique ; elle avait sur lui la supériorité de l'exécuter. Elle jouait brillamment Chopin, comprenait et rendait les grands classiques. Il lui apprit à aimer la nature à sa manière, à l'observer minutieusement. Il lui donna sa religion. Dès leurs fiançailles, il avait noté son bon sens solide, éloigné de tout mysticisme. Elle reprochait à sa sœur Betty de faire le travail du pasteur et n'assistait point au service religieux de la grange. Son orthodoxie ne dut pas résister longtemps à la critique de Meredith, et nous imaginons que peu après son mariage elle délaissa le culte, trouvant les sermons de son mari supérieurs à ceux des ministres de l'Église établie, et préférant, comme lui, la prière solitaire. La femme, plus émotive en général que l'homme, a plus encore que lui besoin de s'agenouiller, pensait Meredith.

Une femme sans religion est une algue sur les flots, ou elle est dure comme les pierres.

Auprès de sa femme, Française d'éducation et de goûts, Meredith put s'identifier à l'âme d'une nation qu'il aimait déjà, avec laquelle ses affinités étaient profondes, mais qu'il avait saisie surtout à travers sa littérature et son histoire. Certes il avait lu Rabelais, Montaigne, Molière, nos moralistes du *xvii^e* et du *xviii^e* siècles¹ ; il connais-

1. Il nommera (en 1899) les écrivains français qui sont, « à son avis, les plus caractéristiques du génie de la France : pour la philosophie humaine : Montaigne ; pour l'appréciation comique de la société : Molière ; pour l'observation de la vie et la concision du style : La Bruyère ; pour une ironie des plus délicates qui se distingue à peine de la tendresse : Renan ; pour une haute note de sentiment passionné : Racine. Ajoutez-leur les innombrables auteurs de *Mémoires* et de *Pensées* que nul pays n'a jamais égalé. » Mais c'est à la fin de sa vie. Entre 1860-4, Meredith lit surtout George Sand (*Horace, Elle et Lui, Mlle La Quintinie*, et probablement *Consuelo : le Porpora*, aux colères terribles et comiques de ce dernier roman, pourrait bien avoir donné l'idée de *Périches*) et Hugo :

sait Sue, Dumas et George Sand, Hugo et Musset, Stendhal et Renan. A part Hardman qui ne savait pas le français, presque tous ses amis lisaient ou parlaient notre langue : Lady Duff-Gordon et sa fille, Maxse, le francophile, qui en 1861 le présentait au Comte de Paris, Wyse, petit-fils de Lucien Bonaparte, Rossetti, traducteur de Villon, Swinburne, enfin, l'admirateur fanatique de Baudelaire, et de Hugo. Ce dernier prenait sur son rocher de Guernesey des proportions titaniques, d'Homme-Océan. Il était l'hôte de l'Angleterre, à laquelle il dédiait son *William Shakespeare* (1864). A Londres se trouvaient d'ailleurs, réfugiés de 1848, Louis Ménard, Charles et Louis Blanc, dont *la Révolution française* parut en 1863.

Plus que ses brefs séjours à Paris, ou ses voyages en Dauphiné, ce sont ses lectures, complétées par son intuition, qui ont laissé des traces dans l'œuvre de Meredith antérieure à son mariage : allusions à l'audace de l'esprit français, à notre sociabilité et à l'influence de ces deux traits nationaux sur l'enrichissement de notre langue ; ressources qu'elle offre au poète et au prosateur comparées à celles qu'offre la langue anglaise ; éloge de notre poésie et condamnation de nos descriptions stéréotypées. Voilà ce qu'on trouve dans *Sandra Belloni*, au cours d'une conversation entre Cornelia et son adorateur¹. Mais *Rhoda Fleming* contient, dans un chapitre écrit à Ploverfield, l'ébauche d'une comparaison psychologique entre la France et la Grande-Bretagne, celle-ci masculine, celle-là

vers et prose. En 1862, il écrit à Maxse : « Lisez les *Misérables*... C'est conçu en pur noir et blanc[à la manière d'un dessin à la plume]. C'est néanmoins le chef-d'œuvre du roman au XIX^e siècle — jusqu'ici... » et, en 1866, à propos des *Travailleurs de la Mer* : « La Tempête est prodigieuse : je n'ai jamais rien lu de pareil. En force et en mouvement elle égale presque la Nature. Hugo brasse la mer et balaie les cieux : les éléments sont en ses mains. Il est le plus grand fils de sa mère la terre que nous ayons. Magnifique en conception — sans rival dans l'exécution — des coudées au-dessus de nous tous. Pas philosophe (*nur Schade !*) C'est le malheur. Avec une tête philosophique, en même temps que sa merveilleuse énergie poétique, il serait à jamais au premier rang des grands hommes. » L'omission de Balzac est curieuse : Meredith semble l'avoir assez peu lu. Par contre il « adore » tout ce qu'a écrit Musset.

: 1. *S. B.*, ch. VIII, p. 64.

féminine, qui annonce déjà *La Carrière de Beauchamp*. Mrs Lovell, la belle et spirituelle veuve vient de s'entendre appeler « France » par le jeune Edward Blancove. Elle est flattée, car « elle aimait les Français..., leur splendide gaminerie, leur fidélité sans égale, leur impitoyable intellectualité, l'unité de la nation quand l'épée, mise à nu, désigne une entreprise chevaleresque ».

Elle aimait le fin vernis de leur sentiment qui semble tellement de surface que les Anglais le supposent sans nulle profondeur ; comme si la couche extérieure devait nécessairement en épuiser le stock, ou comme si ce qui est aux sources de notre être ne pouvait jamais apparaître au dehors.

Ils évoquaient pour son imagination un drapeau flottant dans un vent de tempête avec des neiges aux déchirures des nuées et des éclairs dans les précipices ; et cette image pouvait devoir son existence au fait que, jeune fille, elle avait, en son adoration, baisé les pieds de Napoléon, ce géant des derniers fantômes de l'histoire ¹.

Tel est le compliment que, dans *Rhoda Fleming*, Meredith adresse au pays chéri de son épouse. Son affection pour la France s'accroît de celle qu'il lui porte : découvre des richesses profondes qui s'ajoutent aux qualités qu'il appréciait déjà : vivacité de manières et de parole, expression des visages, des yeux surtout ², subtile promptitude à suggérer une idée, à en saisir une au vol, à comprendre à demi-mot, qualités, notons-le, du même ordre que les siennes. Mais il faut attendre la guerre de 1870 et les défaites pour que Meredith s'attache à la France d'un amour plus profond. Cependant, il se servira d'elle, comme de l'Italie ou de l'Allemagne, pour faire la leçon à ses compatriotes, sinon dans ses romans, du moins dans les compte rendus de livres qu'il donne à la *Forthnightly Review* ³. C'est ainsi que l'article sur les *Réminiscences d'une Septuagénaire de 1802 à 1815* (par Emma Sophia,

1. *Rh. F.*, ch. XXII, p. 227.

2. « Latin eyes are the only eyes which can gaze, English eyes only stare ». [Paroles de Meredith dans une conversation, avec une Française, il est vrai].

3. A noter un article sur *La Maison Forestière* d'Erckmann Chatrian, décrite comme « a really good Märchen ». *F. R.*, janvier 1867.

Comtesse Brownslow)¹ contient une spirituelle défense des coutumes françaises et de la Française.

« Emma, dit Lady Castlereagh, je crains que nous ne soyions en très mauvaise compagnie. » Trop vrai, mais nous n'y pouvions rien !

« La suffisance de la réflexion, commente Meredith, est encore caractéristique des Anglais qui jouissent de Paris en le condamnant » et il réfute point par point les interprétations malignes de la Comtesse, trop portée à dénigrer les gestes, attitudes, manières d'être de nos compatriotes, car « le sexe conservateur d'Angleterre conserve l'habitude de regarder les Françaises comme une variété curieuse, trop souvent dégradante, du sexe féminin² ».

Toutefois, lorsque, en 1867, Arthur quitta le Dr Jessopp à Norwich, ce fut pour aller en Suisse, dans l'école dirigée par le Dr Muller, à Hofwyl, près de Berne, et de là à Stuttgart, où il se trouvait en 1870. Mais, son éducation terminée, il répéta l'évolution paternelle et vint en France où l'attiraient ses sympathies.

Ainsi l'influence que Mrs Meredith pût avoir, en tant que Française de cœur, sur son mari, se fit sentir surtout à la longue, et vint renforcer ou modifier d'autres influences. Son action en tant que femme fut non moins réelle et peut-être plus immédiate. Nous essaierons de l'indiquer en parlant de Harry Richmond. Notons simplement ici que Mrs Meredith, en se subordonnant aux nécessités du travail de l'écrivain et en procurant les distractions mondaines nécessaires, fit tout en son pouvoir pour l'aider. Les chefs-d'œuvre de la maturité seront écrits entre 1864 et 1885, et la postérité doit peut-être quelque reconnaissance à la femme qui, sans mettre une chaîne à son mari, sut se l'attacher, et dans une certaine mesure le stabilisa. Elle insista d'abord pour qu'on trouvât un home, ce qui n'allait point sans difficulté.

1. *F. R.*, février 1868.

2. *M. P.*, p. 106.

A la fin d'octobre 1864, les nouveaux époux quittent Ploverfield pour Esher, où une pension de famille agréable, *Les Cèdres*, les accueille provisoirement. Puis Noël les ramène à Mickleham, chez M. Vulliamy. Au début de 1865, ils s'installent à Kingston, sur la Tamise, puis à Norbiton, pour se rapprocher des Hardman. C'est à Kingston Lodge, Norbiton, que *Rhoda Fleming* fut terminée. La « simple histoire » avait entraîné son créateur, s'enflant jusqu'à trois volumes qui furent vendus 400 livres sterling à l'éditeur Tinsley. C'est de là qu'il écrivit à Lewes, directeur de la *Fortnightly Review*, pour accepter son offre et lui céder *Vittoria*. C'est là enfin que vint au monde, en juillet 1865, un fils, dont les deux parrains furent Hardman et Maxse, et qui eut pour prénoms William Maxse.

Mais l'air de Norbiton, trop mou, déprimant, ne convenait pas à Meredith. Les environs immédiats étaient peu intéressants. Tout près de sa demeure, une église contenait un harmonium dont les sons éraillés lui portaient sur les nerfs. Dès son retour d'Italie, à l'automne de 1866, il cherchait une maison dans la région de Mickleham. C'est entre Mickleham et Dorking, au pied de Box Hill, qu'il découvrit *Flint Cottage*, et s'y installa en juin 1867, ou janvier 68. La maison où il devait passer les quarante dernières années de sa vie, était un simple cube de pierre, mais le lierre et les clématites qui la vêtaient lui donnaient une sorte de beauté rustique. Devant le petit perron, s'étendait une pelouse circulaire : De hauts massifs de buis et d'ifs bordaient les allées et le petit mur, le long de la route. Derrière la maison, au-dessus du jardin potager en terrasse, s'étagaient les légumes aux tons différents de pins, de bouleaux et de hêtres, et, sur la droite, on apercevait un petit chalet de bois sous les arbres. Cette construction fut un présent de Mrs Meredith à son mari (en 1876) pour lui procurer une retraite possible, à bonne distance du piano, des cris d'enfants et des visiteurs. Il ne contenait que deux pièces, l'une servant de cabinet de travail, l'autre, avec un lit de camp, de chambre à coucher. Le chalet, entouré de sapins, offrait de sa

terrasse une vue que Meredith proclame la plus belle du Surrey : au-dessus du dos vert de Box Hill, qui ressemble à un grand animal au repos, on voit en parcourant l'horizon du Sud au Nord, « les hauteurs de Leith, celles de Ranmore et la moitié de Norbury »¹ ; la vallée boisée de la Mole, avec la rivière qu'on devine, ses fermes et ses parcs aux arbres centenaires.

Naturellement Meredith ne se contentait pas de cette vue, et même lorsqu'il fut installé au chalet, c'est souvent qu'il était au sommet de Box Hill. Dans les premiers temps de son installation il écrivit à Hardman :

Je suis tous les matins sur ma colline, sa fleur, son oiseau, son prophète. Je fais descendre la lune d'un côté, monter le soleil de l'autre. Je respire un air merveilleux. Je crie ha ! ha ! aux portes du monde !

De Box Hill, il semble que l'œil, dans la direction du Sud-Ouest, pourrait apercevoir la mer, car rien ne l'arrête, il plane sur les belles ondulations bleues des collines, tandis qu'au Sud-Ouest, Leith Hill, et à l'Ouest, Ranmore Common, ferment l'horizon. Le regard plonge, comme il ne peut le faire du chalet, dans la large vallée de Dorking, si anglaise, si confortablement heureuse, avec ses grasses prairies aux fermes pittoresques, et les clochers pointus qui émergent des frondaisons, hêtres et tilleuls. Tout autour, se pressent des collines, richement boisées. Un mélange unique de force et de douceur caractérise ce paysage, et quand souffle le vent du sud-ouest, c'est comme l'haleine de la mer qu'on respire, tandis que passent, rapides dans le ciel bleu, des nuages encore frais de l'Océan.

On aurait tort de se représenter Meredith vivant à Box Hill en ermite séparé du monde. Il n'était pas si loin de Londres qu'il n'y allât assez fréquemment et que ses amis ne vinssent à lui. Mais en outre nombreux étaient les voisins entre Mickleham et Dorking avec lesquels sa femme et lui entretenaient de cordiales relations. Sir

1. L. p. 272. — Norbury Park — avec des ifs et des hêtres centenaires formant une sorte d'avenue dénommée l'*Allée des Druides*.

Trevor et Lady Lawrence avaient à Burford leur maison de campagne. A Pixholme, à moins d'un kilomètre de *Flint Cottage*, résidaient le Docteur et Mrs Gordon. Le Docteur, dans sa jeunesse, avait habité Weimar et connu Gœthe personnellement. Il recevait des hommes de lettres, des savants, et souvent faisait signe à Meredith, qui, d'ailleurs, s'invitait à déjeuner ou à dîner, rencontrait volontiers Mrs Brandreth, et sa fille, Alice Brandreth, celle qui, avec Jim Gordon, l'avait fait lever un matin d'été pour voir le soleil se lever du sommet de Box Hill. Fréquents étaient les pique-niques, les thés, les « garden-parties », auxquels assistaient Mr et Mrs Meredith ; les lectures de Shakespeare et les concerts à Londres ¹, constituaient d'autres distractions. Et le poète restait fidèle à ses amitiés : Wyse, Hardman, Maxse, étaient invités à refaire les promenades d'autrefois. Maxse, dont la mère, Lady Caroline, habitait Effingham Hill, était toujours l'ami le plus cher, et le compagnon le plus fidèle ; mais d'autres, dont nous n'avons pas encore parlé, venaient le voir, parmi eux étaient J. C. Morison, John Morley et Leslie Stephen.

En 1861, Meredith avait rencontré James Cotter Morison, un des plus marquants parmi les positivistes d'Angleterre. Né en 1832, il s'était surtout élevé en France, avec sa mère qui l'avait laissé libre de suivre ses goûts. La fortune héritée de son père ² lui avait permis de pousser des pointes dans tous les domaines, car tout l'intéressait : histoire, poésie, musique, architecture, et aussi les sports : boxe, escrime, yachting, équitation. Il s'était développé en étendue plutôt qu'en profondeur ; et, adepte d'Auguste Comte, s'était fait des spécialités de l'histoire du catholicisme et du règne de Louis XIV. Il était le type de « l'honnête homme » et le plus charmant des compagnons, d'une nature calme, enjouée, et comme épanouie. Une sympathie toujours en éveil, une bonté profonde, le désir de grouper, de rapprocher ses amis, une hospitalité généreuse sont quelques traits revenant sans cesse sous la plume des

1. Cf. Lady Butler. *Memories of G. Meredith*.

2. L'inventeur des pilules fameuses.

écrivains qui parlent de lui. Ses critiques ne trouvent à lui reprocher qu'un style plat. *He talked well and wrote flatly*, écrira l'un d'eux. L'influence de Comte l'ayant déterminé à écrire *la Vie de Saint Bernard*, il en soumit le manuscrit à G. Meredith et l'on raconte ¹ que celui-ci se montra si impitoyable que Morison, désespéré, fut sur le point de jeter au feu son travail. Là-dessus Meredith loua le fond, indiqua dans quel sens on pourrait amender la forme. Morison remit son œuvre en chantier et un ou deux ans plus tard il publiait cette vie dont on a dit « qu'elle réussit à contenter Carlyle, Manning et les Positivistes de toutes nuances ».

Par la suite, il écrivit de bonnes monographies sur Colbert, M^{me} de Maintenon, Gibbon et Macaulay, mais pour Meredith il resta toujours son cher Saint Bernard, St B., comme il l'avait baptisé au début de leurs relations. Celles-ci étaient des plus cordiales : à partir de 1861, G. Meredith dîne souvent chez les Morison ; il les rejoint dans l'île de Wight pour une croisière à bord de leur yacht, leur confie Arthur lorsque l'enfant traverse Londres, les rencontre à Oxford. Nombreuses sont les lettres ou billets qu'ils échangent, et dont il reste trop peu ; une épitaphe, écrite en 1888, lorsque Morison disparaîtra, témoigne de l'estime et de l'amitié en laquelle il était tenu par Meredith :

A Fountain of our sweetest, quick to spring,
In fellowship abounding, here subsides :
And never passage of a cloud on wing
To gladden blue forgets him ; near he hides.

In fellowship abounding — d'une fraternité surabondante — telle semble bien avoir été la caractéristique de cette nature généreuse, qui pratiquait pleinement la maxime de Comte : « Vivre pour Autrui ». Il réalisait le type de l'intermédiaire idéal. Ce fut par lui que Meredith connut Frederic Harrison ², qui devait représenter le

1. James Sully : *My life and Friends*, pp. 269 sqq.

2. Une sympathie fort imparfaite semble avoir uni F. Harrison (1831-1923) et Meredith, à en juger d'après certaines allusions de celui-ci et par le silence total de celui-là.

Positivisme Anglais dans le dernier quart du XIX^e siècle, et John Morley, qui n'était pas encore le Vicomte Morley of Blackburn.

Ce fut par un matin de printemps de 1862 que Morley vit pour la première fois Meredith¹. Frais émoulu d'Oxford, un peu de la gravité académique semblait encore attachée à la personne du jeune étudiant en droit et journaliste. Il avait vingt-quatre ans, mais son sérieux, sa puissance de concentration étaient d'un homme mûr. Il plut à Meredith qui lui tendit une main cordiale, en se disant peut-être qu'il l'aiderait à trouver sa voie mieux que les « dons », mieux que son *tutor* Morison lui-même. L'âge et la complexion intellectuelle de Morley — mélange de logique sentant l'école et de souplesse assimilatrice, son amour de Wordsworth et le sérieux moral qu'il tenait de ses origines, et qui survivait à la disparition de la foi, tout cela le disposait à accueillir les conseils de la sagesse Meredithienne. Après les sermons de Wilburforce à Saint-Mary, les conférences de Mansel sur la métaphysique et celles de Matthew Arnold sur la poésie, George Meredith lui fit l'effet d'un dieu païen : il crut voir le dieu même de la poésie paraître au seuil de ce cottage de Copsham où il était invité au petit déjeuner.

Il arriva... après une longue heure de marche dans l'air vivifiant et parmi la neuve beauté des bois frais et des pentes vertes, l'éclat du soleil levant au front, une pénétration sympathique dans le regard, une ironie radieuse aux lèvres et dans la barbe en pointe, sa belle tête poétique auréolée de cheveux châtons, Phébus Apollon descendant sur nous de l'Olympe.

Nulle pose chez ce nouveau maître : une voix pleine, sonore, harmonieuse, un rire franc et contagieux, de l'ardeur, du mouvement, de la vie.

Sa personnalité semblait donner aux saines leçons, déjà lues ou entendues, une vie nouvelle, un sens caché, vif et surprenant, et faire pleuvoir sur elles toutes une étincelante cataracte de

1. Il l'a raconté lui-même au chapitre IV de ses *Souvenirs* qui, intitulé *Two early friends and teachers*, est consacré à G. Meredith et J. S. Mill.

fraîcheur... Constante était son exhortation : ... Vivez avec le monde, pas de cloître, pas de langueur ; jouez votre rôle ; emplissez la journée ; réfléchissez bien et ne traînez pas. Laissez le rire vous fortifier. Vivez en communion constante avec la Nature. La Nature vous invite à tout prendre : apprenez seulement à vous passer de tout ¹.

Telle était la leçon de Meredith, lancée « avec tout l'accent de la joie physique » au cours de leurs promenades, et elle remuait le jeune homme comme un appel de clairon. Parfois, dans le silence du soir, c'était la lecture à voix haute des derniers poèmes (*Amour Moderne* ou *Juggling Jerry*) ou de la page de prose écrite le jour même. Ou bien encore, une discussion des grands problèmes européens — qui passionnaient alors Meredith.

Sur ce jeune Anglais du Nord — son père était du Yorkshire, sa mère Northumbrienne — l'appel à la vie active, à l'action altruiste, ne furent point perdus, et le sentiment de la nature inné en lui se développa, prit une force durable. Il devait subir d'autres influences, notamment celles de Comte et de J. S. Mill, mais elles s'exercèrent dans la même direction que celle de Meredith ², qui avait, ainsi font les meilleurs maîtres, avivé une ardeur latente, provoqué la conscience de ses énergies encore indécises. « La vue seule de ce travailleur infatigable, continuant son œuvre en dépit de mille difficultés était en elle-même un exemple et un stimulant ». Sa critique dut s'exercer sur les articles que Morley écrivait alors pour la *Saturday Review*, et il dut lui donner d'utiles conseils en matière de style. Mais ce jeune homme avait déjà à un haut degré « les qualités qui font la meilleure sorte d'écrivains pour le grand public » et ce sont elles qui, attirèrent sur lui l'attention de J. S. Mill. Ce dernier, après avoir lu son article sur *les Idées nouvelles*, se le fit présenter par un ami Français (Louis Blanc ?) Bientôt John Morley, devenu l'ami de J. Stuart Mill, avait fait la connaissance de Herbert Spencer, Grote, Fawcett, Lyell,

1. *Viscount Morley's Recollect*, pp. 36 sqq.

2. J. S. Mill, non moins que Meredith, « se défiait de l'émotion distincte de l'effort bien dirigé ».

Thornton, Cairnes, Huxley, George Eliot. Autant que son intelligence froide, aiguisée, honnête, scrupuleuse, son enthousiasme rationaliste et son caractère expliquent son succès rapide dans le milieu agnostique, et le fait qu'en 1867, à vingt-neuf ans, il ait pu prendre la direction de la *Fortnightly Review*. On sentait quelqu'un, qui ne faiblirait pas dans la lutte entreprise contre ce que Huxley appelait « la superstition et la fausse métaphysique » et Meredith exprimait cette confiance dans un sonnet se terminant ainsi :

Cette troupe obstinée [celle des satisfaits de tout ordre] compte des têtes chenues et met en avant des lames exercées : pourtant essaye l'acier de ton épée.

Toi qui luttas pour la pauvre humanité sentiras la force de Roland à ton poing pour tailler une brèche dans la barrière des rochers et ouvrir un passage à l'armée des fidèles ¹.

L'armée des fidèles est celle de tous ceux qui ont le désir de voir expliquer aussi bien les phénomènes sociaux que les phénomènes naturels par des lois générales, aux dépens d'une « Providence spéciale ». La *Fortnightly Review* avec ses collaborateurs de toute nature, poètes, historiens, sociologues, savants, fit beaucoup pour familiariser les esprits avec l'idée d'évolution, et les tendances de la nouvelle philosophie. Il s'agissait, comme le dit Meredith dans une lettre à Maxse ², de « saper l'édifice du Dogme et de laisser la philosophie en question faire son chemin ». « Silencieusement », ajoutait Meredith, mais toutefois les résistances et les colères devaient se manifester. Tels articles de Huxley sur la *Base physique de la Vie*, de Harrison sur le *Syndicalisme*, de Morley lui-même sur l'*Education nationale*, firent dénoncer la Revue comme positiviste, comme naturaliste, comme révolutionnaire, comme dangereuse ³.

Toute amitié vit d'échanges, d'actions et de réactions subtiles. Morley, qui avait beaucoup reçu de Meredith,

1. *F. R.*, juin 1867.

2. *L.*, p. 173.

3 Cf. *J. Morley's Recollections*, I, p. 90.

lui donna la preuve de sa gratitude, et aussi lui fit sentir sur quel plan devait rester leur amitié. Sa gratitude pour Meredith se manifesta lorsque, partant en novembre 1867 pour les États-Unis, il lui confia la direction de la Revue. Il reçut un adieu en vers ¹ qui montre en quelle haute estime le tenait Meredith, quelle chaleur d'amitié son aîné éprouvait pour lui. Le poème est intéressant aussi en ce qu'il permet de mesurer le chemin parcouru par Meredith qui se sépare publiquement de Carlyle. Celui-ci vient d'écrire *Au fil du Niagara... et après ?* où il se découvre anti-abolitionniste et réactionnaire.

Il voit bien notre faiblesse, nos maladies — mais quel remède indique-t-il ? à qui fait-il appel ? — A notre aristocratie titrée ?

Suit un aveu :

Moi aussi [dit Meredith], je me suis laissé prendre aux beaux visages de ces aristocrates, aux légendes qui les représentent de race Normande ; j'avais espéré qu'ils seraient les dignes chefs du pays en des entreprises magnanimes, mais hélas ! ils vont où ils sont poussés ¹.

Il avoue aussi (implicitement) son erreur en ce qui concerne les États-Unis. Une presse néfaste, représentant la seule opinion des classes dirigeantes, a fait croire aux Américains que l'Angleterre désirait la destruction de leur République. C'est à des hommes tels que son ami, « un des meilleurs que nous possédions », qu'est confié le soin de rétablir entre les deux pays de même sang les bonnes relations compromises.

Telle était l'affection de Meredith pour le biographe d'Edmund Burke et de Condorcet, mais s'il crut qu'il pourrait jamais prendre avec lui des libertés, il s'aperçut vite que nul ne prenait de libertés avec John Morley. En mars 1871, ce dernier, « froissé par une chose ou une autre dans l'attitude ou dans le langage trop franc et impérieux » de Meredith, lui écrivit que leurs opinions, leurs idées et leurs goûts » n'étaient plus en harmonie,

1. *Lines to a Friend visiting America.* (F. R., 1867.)

« qu'avec lui seulement il avait conscience de ne pas acquérir une force nouvelle » et qu'en conséquence il serait peut-être sage de ne pas se voir d'un certain temps. La réponse de Meredith le contient tout entier, avec sa tendresse et sa fierté viriles, sa sensibilité et sa décision. Après avoir dit la peine que lui font les accusations de son ami, il continue en ces termes :

Vous consentez à dire que « sur les grandes questions nous sommes d'accord ». Je l'ai cru aussi et j'ai considéré les petites divergences comme indignes d'attention, jugeant leur expression possible par l'un ou l'autre de nous un sujet trop mesquin pour permettre à l'amitié, si précieuse en notre courte vie, de s'y arrêter. Car je suis susceptible, et moi aussi me suis jugé parfois traité rudement par vous. Mais je pardonnais l'offense de la minute quand l'heure sonnait et ne pensais point à identifier l'offense et mon ami. Je choisisais de me blâmer, comme le plus sûr moyen de fermer une légère blessure.

... La dernière fois que j'allai vous voir, j'étais plein du bonheur d'être avec vous, et il me souvient que je dénonçai (comme je croyais pouvoir le faire à un ami) un poème qui me parut ne rien valoir. Je parlai comme un homme à jeun après une longue marche dans les champs. Ce peut être trop souvent mon genre...

Peut-être une nature qui, je suis fier de le savoir, ne s'arrête jamais dans sa croissance traverse en ce moment quelque phase délicate où je suis trouvé importun ; peut-être sentez-vous que vous m'avez dépassé et êtes-vous tenté de me mettre au rang du vulgaire. Je peux fournir mille excuses à une lettre que j'ai lue souvent afin de me convaincre de sa réalité, mais arrive seulement à la conclusion que j'ai dite. Nous nous verrons aussi peu que possible pendant deux ou trois ans, et un jour pourrons nous rejoindre naturellement. Et sinon, vous saurez que je suis content du vieux temps, suis toujours fier de vous, toujours de cœur avec vous sur toutes les grandes questions de votre vie et en tout ce qui concerne votre santé et votre heureuse fortune. Je souffre trop aujourd'hui pour désirer qu'aucune explication vienne nous remettre sur le pied d'autrefois. J'irais presque à souhaiter d'être sans valeur aucune pour vous, car, de même que je ne suis pas homme à envoyer une lettre comme celle que vous venez de m'écrire sans en peser sérieusement chaque mot et la signification probable de son contenu pour le lecteur, ou sans bien peser mes sentiments en regard de ceux de mon ami, ainsi ne suis-je pas homme à en recevoir une pareille sans décider d'abandonner une position qui m'a exposé à à être blessé. Ce que vous vous êtes permis d'écrire et moi de

citer de vous, tranche net l'amitié. Que je sois le seul de vos amis à vous avoir jamais fait du mal, n'est pas une distinction agréable à méditer. Mais je crois avoir dit assez. Je vous ai répondu franchement et pleinement, et comme à un homme bien équilibré, maître du sens de ses mots et leur donnant le sens exact qu'ils ont habituellement. — Je suis toujours à vous fidèlement et chaleureusement. George MEREDITH¹.

La noblesse et la magnanimité de cette lettre ne pouvaient manquer de frapper son destinataire, et à travers son intelligence lucide et froide d'atteindre son cœur. C'est ce qui arriva, et Lord Morley nous assure que « la rupture, bien que ses causes ne fussent pas complètement superficielles, s'évanouit vite dans un loyal oubli² ». L'amitié des deux hommes, ayant trouvé son assiette définitive, devait continuer jusqu'à la mort du plus âgé, entretenue par des lettres et des visites fréquentes. Mais en 1873, une allusion de Meredith à la fameuse « lettre éditoriale », prouvait que le temps n'avait pas encore fait complètement son œuvre, si la volonté avait fait la sienne, et nous ne pouvons nous empêcher de croire que certains traits du John Morley d'avant la trentaine se retrouvent en un personnage de *Diana* g. Outre « une vigoureuse nature animale tenue en bride par une application constante », la réserve toujours sur ses gardes et la froideur réfléchie de Dacier sont celles de l'homme qui, à la pensée de Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur » éprouve le besoin d'ajouter « mais elles doivent passer par le cerveau »⁴. Mais il y a dans Morley une belle hauteur de pensée, d'ambition et d'orgueil. C'est une figure puissante et digne. Meredith ne pouvait pas ne pas admirer cet orgueil « qui ne courbait la tête

1. *L.*, p. 224 sqq.

2. *Lord Morley's Recoll.*, I, p. 42. — Lord Morley ne se nomme pas et la Correspondance de George Meredith tait le destinataire de la lettre citée plus haut, mais elle ne contient aucune lettre adressée à John Morley avant le 22 mai 1874. C'est par erreur qu'on donne comme étant du 7 déc. 1871 une lettre du 7 déc. 1870. (Cf. *L.*, p. 232 et aussi *L.*, p. 241). Le changement de ton est frappant. Ce furent Greenwood et Maxse qui effectuèrent la réconciliation.

3. *Diana*, ch. XV.

4. Cf. *Morley's Recol.*, p. 264.

devant personne » ¹, cette ambition de servir son pays et l'humanité, cette passion concentrée du vrai qui étaient les qualités de son ami. Et « sur les grandes questions ils étaient d'accord. » Quand parut l'*Essay on Compromise*, Meredith salua le courageux plaidoyer pour la liberté de pensée, cette profession de foi rationaliste comme « un ouvrage très bon, très hardi qui ne peut que faire du bien... »

Vous avez dit ce que nul autre n'osait dire. C'est pratiquement un guide vers lequel se tourner quand le cœur est plus faible que l'œil n'est aveugle ².

Morley, lui aussi, en veut aux sentimentalistes « qui font passer les jouissances des émotions avant la vérité et l'honnêteté intellectuelles » ³.

Notre tranquillité et les charmes de l'imagination religieuse ne sont que des formes de satisfaction égoïste, quand on les obtient au prix de cet amour du vrai dont doit dépendre, plus que de n'importe quoi, le progrès des lumières et du bonheur parmi les hommes. Nous avons à lutter, à mener un combat sans fin contre les forces de ténèbres et tout ce qui fait dévier la raison émousse la plus sûre et la plus puissante de nos armes ³.

Morley, lui, a foi dans la Science. La Science, dit-il encore, aidera à bâtir la nouvelle croyance par laquelle l'homme pourra vivre : ce sera une réadaptation et un développement de toute la vérité morale cachée sous des formes usées. « Nous incorporerons la souveraine légende de la Pitié à un évangile plus large de Progrès et de Justice ». La conclusion est double :

L'imagination, les usages, les coutumes seront toujours assez puissants : Il importe de favoriser les habitudes intellectuelles qui peuvent seules redresser les aberrations du sentiment, d'une part, de la coutume, d'autre part ³.

En second lieu, les dissidents, les hérétiques, ont le devoir de ne pas dissimuler leur position : l'aveu d'opi-

1. *Id.*, p. 84.

2. *L.*, p. 248.

3. *Essay on Compromise*.

nions hétérodoxes, est trop rare. La libre pensée doit ne pas craindre de parler haut.

La leçon venait à son heure. Elle convenait à l'Angleterre, pays où la pratique du gouvernement représentatif a fortifié l'esprit politique. Mais l'esprit politique « a une grande puissance pour rejeter au second plan l'amour de la vérité et du raisonnement sain ». Comme il s'agit d'aboutir, on transige et l'habitude des compromis devient générale. On transige avec soi-même, on se conforme aux opinions régnantes opposées à nos convictions par crainte, intérêt ou paresse. La leçon convenait jusqu'à un certain point à Meredith dont la nature d'artiste se trouvait parfois en conflit avec sa nature de penseur homme d'action. Nous avons vu ses lettres à Maxse en 1865. Au fond sa théorie du juste milieu prêtait à la justification du compromis, et qui sait si les dissensions de 1871 avec Morley n'avaient pas eu cette opposition pour origine. Elle devait éclater un jour ou l'autre. Les deux hommes étaient si différents par certains côtés : Morley, sous son apparente souplesse de critique, homme d'acier, d'une volonté de chef, inébranlable, sans fantaisie, ni curiosité dans le style, ayant pour idéal la rigueur dialectique du logicien, l'austère profondeur d'un Thucydide, la nudité d'un Démosthène. Forte personnalité certes, mais non sans la conscience de sa force, non sans un égoïsme supérieur, non sans la tendance à s'admirer soi-même. On comprend l'orgueil d'un Hugo, du poète en général : son excuse, c'est l'inspiration (« Peste, où prend mon esprit toutes ces gentilleses ? ») ; on comprend moins l'orgueil du critique, le snobisme intellectuel qui provient simplement de la conversation avec les plus grands hommes de son temps, de tous les temps. Lord Morley ne paraît pas en avoir été dépourvu. Il est rare que le désir très noble de se cultiver, d'entraîner sa volonté et son intelligence au service de fins impersonnelles, ou conçues comme telles, ne développe pas un égoïsme supérieur. Mais il est un correctif que Meredith a eu le mérite de signaler : l'esprit comique, et celui qui apprend à rire de soi-même ne perd rien de sa force et gagne en humanité. Des leçons de Meredith, Lord

Morley ne semble point avoir retenu celle-là : sa gravité naturelle, voisine de la tristesse, d'une tristesse habituelle et quasi crépusculaire, le haut sentiment de sa dignité, l'empêchent de se voir avec le détachement de l'esprit comique. Sans être le moins du monde agelaste (car il peut goûter l'humour ou l'esprit des autres) il ne peut pas, semble-t-il, rire de lui-même. Avec la plupart de ses contemporains, il préférerait un sermon à une comédie. Meredith en a l'intuition très nette, et n'hésite pas à le mettre en garde contre la vanité : « cette dernière infirmité des nobles esprits », qui est encore une infirmité ¹.

Si Morley est presque tout entier dans l'*Essay on Compromise*, Meredith, lui, ne livre, dans l'*Essay on Comedy*, qu'un côté de sa riche nature, et c'est par d'autres côtés, par la méditation philosophique, les considérations sur la politique européenne qu'il sympathise avec son ami. « Votre conversation, lui écrit-il en 1877, est « une atmosphère de montagne pour l'âme ». Morley, qui connaît bien Rousseau, Diderot et les Encyclopédistes, et qui, aux heures de loisir, alimente sa réflexion à Lucrèce, Wordsworth et Goethe, est parfois à son tour une source d'inspiration pour Meredith. Un jour il lui recommande le poème de Goethe *Le Divin*, qui donne à Meredith « le sentiment d'une force nouvelle... »

C'est l'esprit même de Goethe. Je suis bien des fois venu en contact avec lui et j'ai été ennobli... c'est par excellence l'Hymne des hommes. Voilà qui est vraiment d'un prophète : toute autre prophétie est insolence ².

Pour ne pas être en reste, le poète joint à sa réponse un court dialogue en vers, un peu à la manière de Goethe : *Mentor et les disciples*, dialogue inspiré, dit-il, par le sage allemand vers lequel son ami a tourné sa pensée. C'est ainsi que John Morley agit sur Meredith. Ce dernier semble le plus jeune des deux, tant sa sensibilité intellectuelle est vive, ouverte aux influences, à l'inspiration. Morley pour lui est le principal porte-voix du *Zeit-Geist*, et de cet

1. Cf. *L.*, p. 285, et la spirituelle manière dont Meredith s'excuse de son sermon.

2. *L.*, p. 274.

agnosticisme qui, en 1874, s'affirme avec éclat ¹. Mais il en connaît d'autres, notamment Leslie Stephen ².

Meredith l'avait rencontré à Vienne en 1866. Une sympathie marquée le rapprocha de cet « Apollon devenu bénédictin », comme il devait le définir. Long, maigre, de profonds yeux bleus sous des sourcils épais, des cheveux bruns frisés, une barbe et moustache noire lui donnaient l'air sévère, et une réserve de gentleman anglais, un abord quelque peu glacial, tenaient les fâcheux à distance ³. Mais ses amis appréciaient en lui un fond de sympathie, de tendresse et d'humour délicat, qui s'alliait à une énergie de stoïcien et à l'amour ardent de la vérité. C'était le culte du vrai qui à trente ans passés, alors qu'il était le Reverend Leslie Stephen, l'avait fait renoncer à sa *tutorial Fellowship* de Cambridge, et décidé à vivre de ses écrits ⁴. En 1865, il collaborait avec J. Morley à la *Saturday Review*, et à divers autres périodiques, avant de prendre en 1871 la direction du *Cornhill Magazine*. C'est cette dernière revue qui publiera la prochain roman de Meredith : *Harry Richmond*. En retour, Meredith esquissera son

1. Tyndall, dans un discours prononcé à Belfast, ayant déclaré : « Toutes les théories et systèmes religieux qui contiennent des notions de cosmogonie s'immisçant en quelque manière dans le domaine de la science, doivent, pour autant qu'ils le font, se soumettre au contrôle de la science et abandonner toute idée de la soumettre à leur contrôle », le clergé presbytérien de Belfast le dénonça, ainsi que Huxley, comme « athée et prêchant le matérialisme pur et simple ». Meredith écrit à Maxse, alors en Suisse, à propos de cette controverse : « L'homme ou le pays qui combat la prêtraille porte à mon avis les meilleurs coups pour la cause de la liberté. » (L., p. 251.)

2. Stephen (Sir Leslie) (1832-1904), fils de Sir James Stephen, professeur d'histoire moderne à Cambridge, épousa en 1867 une fille de Thackeray. Sa seconde femme fut Miss Duckworth. Ses principales œuvres sont des essais philosophiques ou littéraires réunis dans *Free Thinking and Public Speaking* (1873), *An Agnostic's Apology, Hours in a Library* (3 vol.) — *L'Histoire de la pensée anglaise au XVIII^e siècle*, et des biographies, constituent son bagage d'historien — qui est considérable.

3. Cf. J. Sully, *Life and friends*, ch. XVIII. — Le portrait de Watts représente un Stephen vieilli, épuisé par un immense labeur, amenuisé par la souffrance.

4. Cf. *Morley's Recollections*, ch. VII, § 2.

portrait dans ce *Vernon Whitford* qui, ainsi que Stephen, est un marcheur infatigable, un alpiniste éprouvé, un grand érudit — voilà pour le dehors — et dont la bonté naturelle, le calme et la bonne humeur, la passion de la raison et du franc jeu, font le plus fidèle, le plus délicat des hommes, le digne mari de Clara Middleton. C'est dans la bouche d'un enfant que Meredith met sa propre appréciation de Whitford-Stephen : « Je l'aime, dit Crossjay, parce qu'il est toujours le même ». Egal (equable), c'est ainsi que le définira Meredith dans la notice émue qu'il consacrera en 1904 à son ami défunt¹. Et James Bryce précise ainsi cette égalité d'âme et de caractère :

« Il était singulièrement modeste..., singulièrement soucieux d'autrui (*considerate of others*)... indulgent en ses jugements, restreignant au minimum la censure nécessaire, et incapable de rancune à un degré d'autant plus remarquable qu'il était comme la plupart des hommes aux nerfs surtendus d'un tempérament naturellement sensitif. Il était le plus sûr des amis, celui dont ni les séparations, ni les divergences de vues ne pouvaient amoindrir l'attachement. Et si rien avait pu augmenter l'admiration qu'il inspirait à ses amis, c'eût été la noble patience et la douceur avec laquelle il supporta une longue période de souffrances, continuant à travailler tant que ses forces le lui permirent et attendant le signal du grand départ avec une calme sérénité. »

Disciple de Locke et de Hume, il pensait que les métaphysiciens obscurcissent le jugement par des mots en l'air. Comme Morley, comme Huxley, il avait dans la raison une foi sereine et puisait dans sa croyance une énergie invincible, alimentée par sa conversation avec la nature².

1. Cf. *M. P.*, pp. 153-4.

2. On aura peut-être oublié les essais où il expose sa morale stoïque qu'on lira encore les souvenirs d'ascensionniste réunis sous ce titre : *The Playground of Europe* et en particulier *Un coucher de soleil au Mont Blanc* et *Les Alpes en Hiver*. D'autre part, les mémoires de la fin du XIX^e siècle fourmillent d'allusions aux *Sunday Tramps* dont il était capitaine, et aux randonnées de ces hommes d'étude mués en chemineaux à travers la campagne du Surrey ou du Kent, qui parfois recevaient l'hospitalité de George Meredith ou de Charles Darwin. (Cf. J. Sully, *loc. cit.*, p. 300 sqq., et *L.*, pp. 308-309) aussi F. W. Maitland, *The life and Letters of Leslie Stephen*).

Comme eux, il était hostile à toute compromission. On croit ou l'on ne croit pas. L'article d'un Credo est vrai ou faux. Un symbole signifie quelque chose, ou c'est une illusion et un rêve.

L'homme qui « soupçonne vaguement que sa foi est fausse, mais qui n'en décide pas moins de garder une fausseté aussi « plaisante », est un sentimentaliste haïssable, auquel est étranger « l'amour de la vérité pour elle-même ». Pour lui, il est satisfait de rester dans les limites de la connaissance humaine et admet ouvertement « que l'antique secret est toujours un secret, que l'homme ne sait rien de l'infini et de l'absolu, et que, ne sachant rien, il ferait mieux de ne pas dogmatiser son ignorance ¹ ».

Stephen, Morley, Morrison, Maxse, Hardman, autant d'amis de Meredith, autant d'agnostiques. Le seul Jessopp est un clergyman, et une fois qu'Arthur l'a quitté, les lettres que lui adresse Meredith se font singulièrement rares, au point de cesser presque tout à fait après 1871. Au contraire, à partir de 1873, les lettres à Maxse contiennent des plaisanteries de plus en plus nombreuses sur le clergé, des anecdotes du genre de celle-ci :

Quand j'étais chez ma belle-sœur en juin dernier, le recteur de l'endroit vint dîner avec nous. Il me dit : « Croyez-vous qu'il soit vrai qu'il existe un portrait de Jésus-Christ ? » — De Nazareth ? dis-je... — Certainement, de Nazareth. — Oh ! alors, non ! — Mais l'on affirme qu'il y a un portrait authentique de la Vierge sa mère. Pourrait-on s'y fier ? — demandait-il, avec une intonation suppliante dans la voix. — Assurément non, dis je. Il était (pour nous servir d'une de leurs distinctions) Haute Église. On peut être haut et ne pas voir loin... ²

A l'âge où tant d'hommes sont ancrés dans une croyance, religieuse ou non, qu'ils ne quitteront plus désormais, Meredith éprouve le besoin d'appareiller. L'influence de sa seconde femme, nullement mystique, et de ses amis rationalistes peut n'avoir pas été sans renforcer ce besoin. Une suite de petits poèmes, *Dans les bois*, publiée en août 1870, par la *Fortnightly Review*, contient l'indice d'une

1. *An Agnostic's Apology. Conclusion.*

2. Cf. *L.*, p. 250.

inquiétude spirituelle qui s'apaise dans la nature, d'une âme non satisfaite par les religions et qui cherche sa religion « entre les deux crépuscules » ¹, celui du soir et celui du matin, entre la foi d'hier et celle de l'avenir. Alors qu'« il aurait pu dormir, chrysalide, aux plis d'une simple prière », il a choisi de s'avancer seul, « à la seule lumière qui est en lui » ; il a résolu « d'aller chercher l'eau à la source même, rejetant les charmes et « la coupe sans vie » ¹.

La voix de la Forêt, « lente comme celle du Temps, grave comme celle de la vie, calme comme celle de la mort » ¹ rythme les méditations du poète : il fait un retour sur lui-même, sur les aspirations de sa jeunesse qui, déçues parfois, ne comprenaient point.

Depuis l'heure de ma naissance — terre par mes racines — j'ai cherché en haut — dans la joie et la peine, — avec les yeux de la foi, — l'amour. — Une mère nous élève ainsi. — Mais l'amour que je vis était capricieux ; — je regardai le soleil — qui s'obscurcit ou vous aveugle, — et l'amour qui l'entourait avait plus d'aile — que de substance, et d'âme point.

Alors j'abaissai les yeux sur la verte terre où sont nos racines, — de laquelle nous sortons — et d'amour elle ne parla pas, — mais donna des avertissements de péché, — et laissa tomber des leçons de patience — et me montra les causes de la douleur — et celles de ma faiblesse ; — le bien et le mal aux prises, — la lutte de tous les êtres vers la lumière — et mon choix de la beauté de la vie : — Fallait-il chercher plus loin l'amour ? ²

C'est le passage du romantisme poétique de la jeunesse à la sagesse austère de l'âge mûr qui est résumé dans ces vers — et l'avant-dernier poème qui oppose l'amour spirituel à l'amour sensuel de la vie ³ (*love of life and lust of life*) précise la pensée du poète, et la montre s'avançant, avec une conscience plus grande, une fermeté nouvelle vers cette philosophie de la Terre qu'esquissait l'*Ode à l'Esprit de la Terre en Automne* et que formuleront les *Poèmes* de 1883.

1. *In the Woods*, II. — Cf. *B.*, pp 273-4.

2. *In the Woods*, V. — *B.*, pp. 275-6.

3. *Id.*, VIII. — *B.*, p. 277.

CHAPITRE X

HARRY RICHMOND

« Pas de vie de quelque valeur qui ne soit une
allégorie perpétuelle. »

Keats' Letters.

Vittoria n'était pour Meredith que la promesse d'œuvres meilleures. Les trois romans, *Harry Richmond*, *La Carrière de Beauchamp* et *l'Egoïste*, écrits de 1866 à 1878 correspondent à la pleine maturité de l'artiste et comptent parmi ses grands chefs-d'œuvre. Deux autres, le *Mariage Étonnant* et *Un de nos Conquérants*, ayant été conçus entre 1873 et 1878, nous pouvons tenir cette période pour la plus magnifiquement riche de cette vie créatrice. D'ailleurs, l'idée de *H. Richmond* remonte au moins à 1860, puisqu'en juillet 1861, Meredith parle à l'éditeur Evans¹ de cette « histoire autobiographique » qu'il veut écrire après *Sandra Belloni*. En outre, par certains côtés, l'œuvre rappelle *Evan Harrington* et par d'autres *Shagpat Rasé* : le père de Harry fait penser au Grand Mel et le héros à Shibli Bagarag. C'est le même traitement mythique de la réalité que dans le conte arabe. Meredith n'était pas homme à dire au public : « Voici mon histoire. » D'autre part, aurait-il employé le mot « autobiographique » en un sens lâche pour désigner la forme littéraire de *Esmond* ou de *Copperfield* ? Tout n'est-il que fiction dans ce récit qui fit comparer son auteur à Lever² ? ! Les cercles infinis d'aventures où nous sommes emportés ne sont-ils qu'un jeu de l'imagination pareille à un vol d'hirondelles ?

1. *L.*, p. 29.

2. Ch. J. Lever (1806-1872), auteur de *Charles O'Malley*, de *Jack Hinton*, d'*Arthur O'Leary*, de *Sir Brooke Forsbrooke*, et de mainte autre histoire amusante, entraînante et populaire.

Est-on dans les nuages, ou sur la terre ? L'exubérance et la verve ne doivent pas nous faire peur, les arabesques de la fantaisie non plus : L'œuvre a sa logique et une vérité profonde de symbole.

Les Aventures de Harry Richmond racontent la lente croissance d'un enfant qui grandit, tiraillé entre l'imagination et la raison, le romantisme sentimental et la vue positive des faits. Nous avons dans cette antithèse la clef du développement de Meredith, qui grandit de même entre la réalité d'un milieu qu'il déteste, et les rêves de son âme, — Meredith qui doit un jour, mariant le romantisme à l'esprit positif, opérer la synthèse des influences adverses. Dans son « histoire autobiographique », il projette ces influences en deux personnages. Richmond Roy, le père de Harry, symbolise l'élément imaginaire, la fantaisie la plus folle déchaînée dans la vie et prétendant faire passer pour un système bien lié le désordre de ses gambades. Roy, musicien, poète, danseur, acteur-né, doué d'une faconde intarissable, d'à-propos, de tact, d'esprit et d'ironie, est un Meredith qui eut été tout imagination et vécu ses romans au lieu de les écrire. Sensible à la beauté, beau lui-même, d'un clignement d'yeux, il ouvre le cœur d'une femme ! Sa mère, Irlandaise et actrice, fut, à dix-sept ans, séduite par un duc de sang royal¹. C'est du moins ce qu'il croit et raconte, fortifié dans cette idée par un subside annuel, de source inconnue — qu'il attribue à un gouvernement inquiet de ses revendications, et qu'il gaspille sans souci du lendemain. Il est grand seigneur en ses prodigalités, magnifique comme Don Juan, un Don Juan qui n'apaiserait pas toujours M. Dimanche et connaîtrait la prison pour dettes. Jamais déprimé, ni instruit par le malheur, il a du Micawber en lui, mais surtout du Falstaff.

1. Cf. *E. H.*, p. 282. L'histoire de Burley Bennet et du Grand Mel.

George du Maurier, qui illustra *Harry Richmond* pour le *Cornhill Magazine* et qui vraisemblablement reçut des indications de l'auteur, donne à Roy un profil légèrement bourbonien. De ses quinze illustrations, plusieurs sont des chefs-d'œuvre qui rivalisent d'élégance et de poésie avec le texte de Meredith. On les trouve reproduites dans J. A. Hammerton : *George Meredith in anecdote and criticism*.

Des sources d'espoir, sans cesse jaillissantes, alimentaient la gaieté de sa nature.

Il oublie avec facilité ce qui le gêne. Il vit dans le présent. Le passé ne l'intéresse pas, est sans forme pour sa pensée. L'avenir est immédiatement réalisé.

Il disait toujours, « nous faisons cela », au lieu de « nous ferons cela » et n'avait pas plus tôt parlé d'une scène prévue qu'il y jouait son rôle.

Sa cervelle, toujours en ébullition, façonne sans cesse le monde comme il le désire. Par moments, on pourrait le croire candidat à la paralysie générale, mais sa mégalomanie ne franchit qu'à la fin la limite qui le ferait relever directement de la médecine mentale, et non de l'esprit comique. Il y a du feu-follet en lui ; il y a aussi de la raison, une raison qui se paye de mots, certes, et de comparaisons, mais une raison tout de même.

Il me confia dans la cathédrale de Cologne¹ que le cours entier de sa vie était sur un plan grandiose : architecture pour l'instant incomplète, elle pourrait un jour émerveiller le monde.²

Le malheur est que cet impulsif ne découvre un lien entre ses actions qu'après coup : chacun de ses actes est une explosion, mais il met de la logique entre eux après leur apparition, telle est son habileté à tirer parti des circonstances.

Sa promptitude à profiter d'une crise l'amenait à penser qu'il l'avait fait naître.

C'est un prodigieux *self-deceiver*, un illusionniste moral de première force, qui s'éblouit de sa propre adresse, comme il se grise de son verbe.

Il se persuadait que tous les événements heureux de sa vie avaient été de longue main préparés par lui, et lui étaient offerts comme les fruits légitimes de sa politique.

1. Alors en état de reconstruction (1842). Cf. V. Hugo, *Le Rhin*.

2. *H. R. Ch.* XIX, p. 215. Les citations ci-dessus sont du même chapitre, p. 218. Le chap. XVIII contient un rappel de *Henri IV*. Acte II, sc. 4.

Il est *of imagination all compact*, comme l'amant, le fou et le poète, et il unit en lui les trois ; c'est un artiste, c'est un mythomane, c'est aussi un père passionnément, — ou plutôt sentimentalement — attaché à son fils, Harry.

Alors qu'à un moment de sa carrière aventureuse, Roy enseignait la musique et le chant — il a eu pour élèves les deux filles du Squire Beltham, de Riversley, et s'est fait aimer d'elles. La plus jeune l'a suivi, épousé, est devenue folle en s'apercevant qu'il la trompait ; quelque temps après la naissance de Harry sous le toit paternel, elle meurt. Lorsque, pour la première fois, Roy voit son fils âgé de quatre ans, il se sent soudain des entrailles de père, et, ayant déclaré « A tout prix, vous devez apprendre à aimer et à connaître votre papa », il l'emporte dans la nuit, pour lui donner une éducation en harmonie avec ses hautes destinées... Roy éducateur ! Il lui arrive d'oublier son rôle, et parfois son fils. Celui-ci, heureusement, est ramené, grâce à des bohémiens, à Riversley, à sa tante Dorothy et à son grand-père.

Le Squire Beltham, lui, symbolise le réel, l'attachement saxon aux faits ; aussi, plus particulièrement, l'esprit Tory « en son amour du solide, du fixe, du certain, en sa générosité, sans rivale dans des limites données », en son dévouement à la famille, et en son patriotisme coloré par l'esprit familial. Il est autoritaire, étroit, enfermé dans ses préjugés comme dans une île ; les idées abstraites, les nouveautés, les choses de l'étranger ne l'intéressent pas ; mais il a les vertus qui naissent de l'attachement au sol et des racines profondes : la ténacité, l'ordre, la sage économie, en vue de ceux qui perpétueront la race. Sa beauté est celle d'un vieil arbre vigoureux, non celle de l'oiseau qui s'y pose un instant. Il aime Harry, cherche à le soustraire à l'influence néfaste de celui qui n'est à ses yeux qu'un aventurier sans scrupules, un charlatan, un vil baladin, mais il s'y prend mal ; « si j'avais pu lui parler de mon père, je l'aurais aimé », dit l'enfant, dont l'amour filial classe les êtres en bons ou méchants, selon

qu'ils aiment ou détestent son père. Le Squire est parmi ces derniers et Harry demeure insensible à ses bontés.

Je l'étudiais froidement, et me disais que la vue de mon père en guenilles, me faisant signe de suivre ses pas, aurait été un aimant irrésistible, quelles que fussent les prières de Riversley pour me garder dans l'opulence. ¹

Ce n'est pas non plus Janet Ilchester qui le retiendrait : cette fillette anglaise, droite et hardie, passionnée pour les chevaux et les chiens, n'a eu que son dédain ou son hostilité tant qu'elle s'est montrée l'ennemie de son père. Pour gagner le cœur de Harry, elle a flatté son amour filial ; ils sont devenus camarades, mais elle reste trop positive pour son imagination enflammée, qui lui préfère ce père lointain, ce héros de légende, puis la princesse Ottilia. Transposée dans l'amour, l'antithèse Beltham-Roy devient l'antithèse Janet-Ottilia ; Roy intrigue pour fiancer son fils à l'une ; le squire veut faire épouser l'autre par son petit-fils et héritier.

Harry retrouve son père à la cour d'Eppenwelzen-Sarkeld. Pour permettre à une margravine fantasque de gagner un pari, Roy figure, monté sur un cheval de bronze, l'effigie en bronze d'un prince de Sarkeld. Lorsqu'il aperçoit son fils, l'humaine statue renonce à l'immobilité temporaire et descend de son piédestal. Geste symbolique : lentement dès lors Harry va changer ses jugements, considérer son père d'un œil plus critique. Mais Roy a noté l'amour naissant de son fils pour la princesse : il en prend soin comme d'une graine précieuse, qu'il faut laisser germer, puis cultiver. Harry devenu majeur et maître de la fortune maternelle, il le remet en présence d'Ottilia. Les jeunes gens s'aiment : honteux de son ignorance, conscient de la nécessité où il se trouve de discipliner ses énergies, de se développer intellectuellement, Harry va étudier dans une université allemande. Mais son père, ce mauvais génie, par son machiavélisme sentimental, amène la séparation des fiancés et le retour en Angleterre s'impose. Il continue d'y intriguer, dépen-

1. H. R. Ch. VIII, p. 111.

sant l'argent sans compter pour arriver à ses fins chimériques : se faire reconnaître pour un membre de la dynastie régnante, et donner à son fils une princesse héritière pour épouse. Cependant Janet est devenue femme, et Harry commence à l'apprécier, à jouir de sa franche amitié. Elu membre du Parlement britannique, une carrière de vie active s'ouvre devant lui. Mais alors Roy, profitant d'un accident survenu à son fils, tend un nouveau piège à la princesse, lui écrit que Harry va mourir, pensant la compromettre et imposer le mariage à sa famille. Ottilia accourt, mais le prince son père ne tarde pas à la rejoindre, ainsi que le prince Hermann, qu'elle a refusé d'épouser autrefois pour rester fidèle à Harry ; et qu'elle acceptera pour faire cesser la tentative de chantage dont elle est l'objet. Cependant, le squire et sa fille Dorothy et Janet sont là, eux aussi, et dans une suprême entrevue, le squire dénonce Roy comme un imposteur, lui révèle la source de l'argent qu'il prodigue : ce sont les économies de cette Dorothy qui continue à l'aimer. Roy s'effondre, dans la double ruine de ses projets et de l'illusion qui animait son être.

Peu après le Squire meurt, laissant à Janet toute sa fortune. Harry voyage — Janet, qu'il a refusée à mainte reprise, se venge noblement en lui offrant Riversley. Par compassion pour un jeune noble qu'elle espère guérir de ses vices, elle se fiance à lui. Harry se rend compte alors de son amour pour elle et endure des tortures infinies. Il sort de cette dernière épreuve considérablement meilleur et purifié, et la mort du fiancé de Janet, l'amitié toujours fidèle d'Ottilia, rendent enfin possible le mariage du héros assagi, de l'héroïne intellectualisée. Dans un suprême feu d'artifice, qui aboutit à l'incendie de Riversley, Roy disparaît pour toujours.

Le symbolisme de *Harry Richmond* est suggéré si délicatement qu'il risque de passer inaperçu : les personnages sont des êtres vivants, et l'armature¹, la charpente os-

1. Quant à la reconnaissance du fond et du système qui préside à son développement j'écris il à Jessopp], et je ne m'en occupe guère pour l'heure...

seuse, symétrique et belle, ne se révèle qu'à l'étude anatomique. Meredith sait bien qu'une œuvre d'art a besoin de baigner dans un certain mystère.

Il veut qu'on juge son œuvre en tant qu'œuvre d'art. Comme telle, c'est, à cette date, et peut-être dans l'ensemble, une des plus parfaites. Il n'a pas cherché, ce sont ses expressions, « à faire vibrer les plus hautes cordes, ni les plus graves ». Il est resté volontairement dans un registre moyen ; son héros n'est pas un être extraordinaire, c'est le miroir de l'homme moyen. La narration coule avec une fluidité incomparable, le style, élégant sans maniérismes, se plie à tous les tons, épouse les situations les plus diverses avec un parfait naturel. La lumière dont sont baignés les souvenirs d'enfance et les amours juvéniles a le doux rayonnement lointain, ineffable, de « la clarté qui ne fut jamais sur terre ou sur mer », et c'est par des gradations insensibles que nous quittons les mirages de l'imagination émerveillée pour les tons froids d'une réalité vue par les yeux positifs de l'homme mûr. L'atmosphère de chaque lieu, de chaque scène, est rendue avec la sûreté, la sobriété d'un maître, mais au moyen d'harmonies plus enveloppantes que dans les romans antérieurs. Et l'art déjà grand de Meredith d'évoquer une description en une ligne ou deux se double de l'art plus difficile encore de peindre un caractère par son langage.

Aux phrases redondantes, imagées, périodiques de Roy¹,

1. Voici comment, au début du livre, Roy repousse l'offre du squire : « Vous m'offrez de l'argent. C'est là un des outrages inévitables dans une alliance avec un homme tel que vous. Vous voudriez que je vendisse mon enfant. Ah ! de voir ma malheureuse femme, j'aurais sacrifié les désirs de mon cœur paternel ; votre or, monsieur, je le jette aux vents ; et je me vois contraint de vous exprimer le mépris et le dégoût que vous m'inspirez. Je frémis à la pensée de livrer mon fils à votre égoïste et stupide exemple. L'enfant est à moi ; je l'ai, et il franchira le désert sous ma garde. Par le ciel ! son destin est brillant. Il sera acclamé pour ce qu'il est : prétendant légitime à une des plus belles places du pays. Et notez bien ceci, Mr Beltham, vieillard matériel et obstiné que vous êtes ! Je prends l'enfant, et je consacre ma vie au devoir de l'instituer en son rang et sa position véritables, et c'est là — si vous vivez et si je vis — que vous le contemplez, et vous courberez jusqu'à terre votre tête

à sa verbosité grandiloquente, à l'emphase de ses polysyllabes, s'oppose l'anglais rude, nerveux du Squire. Sa dénonciation finale de Richmond est une merveille d'invective passionnée. Citons-en un fragment :

... Voici vingt-neuf ans que vous avez donné une leçon de chant dans ma maison : la peste depuis y a été toujours ! La cervelle grouille de vermine, rien que de penser à vous ! Votre femme, votre fils, vos dupes, toute âme qui vous approche, se gangrène !... De quoi vous faites-vous gloire ? — du déshonneur de votre mère ! Vous galvaudez votre mère. Toute votre vie n'est qu'une romance de bâtardise. Vous prônez l'infamie de la femme pour raccrocher un père. Vous vous gonflez et vous pavanez sur ce qu'elle a grapillé. Vous êtes un coq engraisé de la vapeur du fumier ! Vous galvaudez votre mère, aventurier damné ! Votre fils, vous l'élevez sur votre modèle, escroc que vous êtes ! vous l'entraînez, dans le tourbillon de votre maudite arlequinade, à une damnation aussi sûre que la vôtre. Le jour où vous avez passé mon seuil, les démons ont dansé en enfer. Je n'ai jamais vu depuis le soleil luire comme avant sur moi. Avec votre guitare sous les fenêtres, les nuits de lune ! vos fadaises et fourberies espagnoles ! vos expressions et vos grâces françaises ? Je fus touché par un lépreux. Vous avez tendu vos pièges pour mes deux filles : vous avez pris la brune d'abord, n'est-ce pas, et fait passer l'autre la première, et les avez attelées en tandem pour faire vivre le joli pourceau que vous êtes ; la mère, elle, ne tarda pas à descendre là où elle préférait être ; quant à mon autre fille ici présente — celle que vous escroquiez pour son salut — vous fîtes de votre mieux pour l'enjôler, me l'enlever et lui faire prendre le même chemin. Elle tint à l'honneur. Bon Dieu ! vous menaciez de vous pendre, vous, votre guitare et le reste. Mais son porte-monnaie vous suffisait. Pourquoi ? vous n'êtes qu'une sangsue. Je parle devant des dames, sans quoi j'étalerais votre vie de noceur. Votre cause ! votre histoire romanesque ! votre élégante personne ! pas un pouce de vous qui ne soit marqué, coché d'infamie ! Vous agrippez toute femme un peu riche qui se présente à vous. Vous avez surpassé Hérode au massacre des innocents, car il ne se nourrissait pas d'eux et vous vous êtes engraisé de leur chair. Je ne dirai de vous qu'une chose : vous paraissiez l'être dégoûtant

de vil animal, et, par le ciel ! déplorerez le jour où vous — simple squire de campagne, homme d'extraction quelconque, être au sang duquel nous avons mêlé notre sang (être aveugle à l'honneur qu'on lui a conféré) — où vous, dis-je, dans votre stupidité inconcevable, avez menacé de déshériter Harry Richmond. »

auquel vous posez. Le meilleur nom qu'on puisse vous donner est celui d'imposteur.¹

Et tel est l'art de Meredith que tout en donnant raison au Squire, et en partageant sa colère, nous sommes émus de compassion pour Roy. Car ce sont des êtres de chair et de sang auxquels nous avons affaire, non de froides abstractions. S'ils atteignent à la valeur de symboles et à la majesté des types, c'est, dirait-on, à force de vie intense, et grâce au don psychologique de leur créateur².

Ce don, quoique moins étalé que dans les romans antérieurs à *Vittoria*, est toujours présent dans *Harry Richmond*. Il semble à première vue que le hasard soit le protagoniste de ces *aventures*. En fait, il ne sert guère qu'à donner au caractère l'occasion de se manifester. La formation du caractère, le mystérieux travail de soi sur soi, la poussée de cette plante étrange qu'est une âme se peuvent étudier à loisir dans le développement du héros et des deux héroïnes. Alors que les caractères du Squire et de Roy sont fixés dès le début, donnés tels qu'ils restent jusqu'à la fin, ceux des êtres plus jeunes nous les voyons grandir, évoluer insensiblement et les idées qu'ils se font du monde, des autres et d'eux-mêmes évoluent aussi.

Cela est surtout sensible chez Harry. Au point de réflexion et de détachement philosophique où il est parvenu lorsqu'il narre ses aventures, son père et son grand-père lui apparaissent en tant qu'« idées » de son imagination, forces vivant à l'intérieur de son être intime. Mais il a commencé par voir en son père un magicien, faiseur de prodiges, puis un homme au-dessus des autres. Un jour l'admiration passionnée fait place à une affection qui ne se dissimule pas les défauts de son idole, mais les

1. *H. R.*, chap. LII.

2. « Quand le père de Harry Richmond est venu me trouver d'abord, quand j'ai entendu la pompeuse parole de ce fils d'un duc du sang royal et d'une actrice de dix-sept ans, je me souviens d'avoir ri aux éclats ! » (Paroles de G. Meredith à M. Schwob — citées dans le *Spicilège* de ce dernier).

excuse. Puis viennent les désillusions ¹, et le divorce, si essentiellement romantique, de la tête et du cœur, et les tortures de l'orgueil blessé, de l'égoïsme souffrant. Enfin les épreuves de la vie, dans leur fournaise, opèrent la fusion des éléments adverses. L'homme double — l'homme multiple — fait place à l'homme tout court, qui est un.

Chez notre héros, — comme chez Meredith adolescent, — coexistent en une trêve passagère — l'esprit positif et l'imagination, d'abord comme étrangers, chacun dans son domaine.

J'étudiais bien, car je me sentais ferme et j'avais de l'ambition : le monde réel, l'esprit et les passions du monde, me devinrent visibles. Mon précepteur fit au Squire un plaisir immense en me déclarant « positif ». En histoire et en philosophie, je haïssais la spéculation, mais rien n'était trop fantastique pour mes idées du possible. Une fois sorti des livres, je projetais mes rêves, comme autant de fusées, jusqu'aux dernières collines de l'horizon ².

Et quand le désir de l'amour naît en ce cœur romantique, son idéal c'est celui d'un jeune Celte, amoureux de fraîcheur et de mystère, idéal féminin changeant comme la lumière avec le soir et la nuit et l'aurore, avec des réveils soudains de passion ³. Ce cœur est fermé à la prose de Janet, alors que Julia Rippenger, l'Irlandaise, n'a qu'à murmurer « mon époux » pour l'agiter au-delà de toute expression .

Il lui suffisait de dire « je rêvais » ou « je frissonnai » pour me plonger au cœur de forêts impénétrables ⁴.

Ainsi que nous pouvons le prévoir, l'amour de Harry pour la princesse est d'abord surtout un amour d'imagination, qui se satisfait de son rêve. Comme il se transforme subitement, avec la puberté intellectuelle du jeune

1. « La vitalité de l'illusion que je chérissais était en partie éteinte, mais non l'amour. Toutefois l'amour que je lui portais ne pouvait plus secouer l'oppression de certaines ombres. » (*H. R.*, p. 333).

2. *H. R.*, ch. XXIII, p. 259.

3. *H. R.*, p. 260. « I wanted bloom and mystery, a woman shifting like the light with evening and night and dawn and sudden fire. »

4. *H. R.*, p. 260.

Anglais et de la jeune Allemande ! Il devient l'instrument d'une révélation : près d'Ottilia, Harry s'avoue la petitesse de sa nature.

Elle était la sincérité. Étais-je sincère ? — Sans être exactement faux, comme j'étais loin d'elle. Mes taches étaient des fautes de faiblesse, plutôt que les péchés de la force ¹.

Elle le contraint par sa noblesse à mesurer l'incurable légèreté de son père : intrigant, menteur, feu-follet. L'homme fait réviser les jugements de l'enfant ; voilà ce que Meredith a voulu montrer en son héros, et il invite ses amis à noter les changements insensibles, à mesurer le chemin parcouru. C'est l'affaire du lecteur de se donner, s'il le désire, ce plaisir intellectuel. Il peut se contenter de remarquer ce qui est souligné, la persistance de l'attachement sentimental aux choses et aux êtres qui ont désappointé notre raison. Car nous restons plus volontiers fidèles aux êtres qui nous font du mal en flattant nos passions qu'à ceux qui, voulant notre bien véritable, contrarient nos inclinations secrètes. Le héros reste longtemps embourbé dans cette ornière, et il faut les coups répétés du sort pour fortifier sa volonté et purifier son intelligence de tout égoïsme sentimental. Écoutons les cris du Moi.

Je blâmais tous ceux que je connaissais pour insuffisance, manque de subordination à mes intérêts, pauvreté de nature, stupidité, aveuglement aux belles clartés qui brillaient en moi ; je blâmais les Destins pour ne pas m'entourer d'amis dignes de moi. Mon Ego ressemblait au soleil de cet univers avec la différence qu'il réclamait à grands cris des bienfaits nourriciers au lieu d'en dispenser ².

C'est en pleine crise d'égotisme aigu, que Harry tombe soudain, victime d'une agression nocturne. (« S'il s'élève, je l'abats ! ») et bientôt, au moment de sa convalescence, éclate en lui la division intérieure, qui caractérise l'égoïste sentimental :

Les désirs de mon cœur, où tendaient-ils ? Je pensais à Janet : elle me faisait réclamer l'air des cîmes ; à Ottilia, et je

1. *H. R.*, p. 558.

2. *H. R.*, p. 526.

souhaitais me rapprocher de terre. Aussi nette que je l'écris, la distinction me frappa. J'aurais pu être coupé en deux moitiés par un courant électrique... Étouffer la pensée de l'une ou de l'autre était une douleur mortelle ; pourtant je n'avais pas l'impression d'aimer les deux : elles étaient séparées dans mon esprit, exactement comme si j'avais été divisé¹.

Enfin la roue fait son tour, et amène la conscience de l'amour véritable qui « nous aide à nous mieux connaître, mieux que des années d'existence » :

Par lui, on sait si l'on est capable de soulager ceux qui nous entourent, ou si l'on n'est qu'un imposteur, un fardeau pour ses semblables. L'amour impur périt ; l'impuissant languit ; le faible arrive à l'automne de son déclin, car, tous ayant pour but la satisfaction du désir, ils doivent en mourir tôt ou tard. L'amour qui survit a étranglé le désir ; il vit parce qu'il vit pour donner aide et nourriture comme les cieux !

Mais étrangler le désir est vraiment passer par une mort, avant de toucher à notre immortalité !²

L'amour a donc été le sauveur de Harry. Il a vénéré en premier lieu Ottilia, la femme qui par le rang mais surtout par la sincérité et la nature morale est au-dessus de lui, et cet amour le sauve d'abord des entraînements coupables. Peu importe que l'imagination joue dans cet amour un rôle encore plus grand que d'habitude, et que Roy, séduit par « le vain brillant des distinctions héréditaires » ait transmis son snobisme à son fils. Il se trouve que la princesse est une femme supérieure dont l'action sur le jeune homme est profonde. De même que Nourna transforme Shibli Bagarag en héros, de même Ottilia entraîne Harry vers les cimes. C'est à travers elle qu'il aime Janet, reconnaît la vraie valeur de cette femme courageuse, « ferme comme un rocher, douce comme la fleur qui est dessus ». C'est en les voyant ensemble, en voyant la princesse attirée par un je ne sais quoi en Janet, qu'il sent naître en lui un élan vers ce je ne sais quoi. C'est par les yeux d'Ottilia qu'il apprécie la volonté de Janet et son courage, ce courage qui, à un certain degré « enveloppe toutes les vertus ». Ottilia est la Providence qui, silencieu-

1. *H. R.*, ch. L, p. 575.

2. *Id.*, ch. LV, p. 658.

sement, fait son bonheur, soit qu'elle lui ouvre le domaine de l'action (l'élection de Harry au Parlement est originellement son œuvre) soit qu'elle le secourre aux heures de crise sentimentale, soit qu'elle le rappelle pour le fiancer à Janet.

Si Ottilia est une Nourna, Harry Richmond est un Shibli Bagarag plus intérieur, analyste de ses états d'âme successifs, moins homme d'action et plus philosophe ; le Shagpat qu'il doit humilier est son égoïsme ; le terme de sa longue conquête, celle d'un cœur inquiet. Les épreuves trempent Harry comme Akli, le héros oriental ; elles lui forgent un vouloir indépendant et fort. L'époux de Janet ne règne pas sur les hommes, mais il finit par dominer la vie au lieu d'en être dominé. Le ferait-il sans la femme ? Jamais. Il n'est rien sans l'amour. L'acte de foi dans la femme est à la racine des deux œuvres, et il n'est sans doute pas téméraire d'expliquer ces ressemblances profondes par l'influence du mariage (avec Mary Nicolls dans le premier cas, puis avec Marie Vulliamy), sur un poète, dont l'imagination est enflammée par l'amour. Quant aux différences (notons la vague tristesse refoulée stoïquement, dans la seconde œuvre), elles s'expliquent assez par quinze années de luttes, de progrès, d'études attentives de la vie.

L'acte de foi dans la femme s'accompagne d'ailleurs du même acte de foi dans la raison humaine que nous avons relevé dans *Shagpat*, où Nourna est raison autant qu'amour. Ottilia est « une déesse de l'intelligence visible dans la chair » ; Janet est douée d'un ferme bon sens et d'un humour tranquille. La leçon morale de *Harry Richmond* est rationaliste : « l'œuvre, lit-on dans une lettre à Jessopp ¹, tend à montrer l'action des esprits autant que des hasards — l'action, çà et là, d'hommes et de femmes vitalement animés par leur intelligence à différentes périodes de leur vie — et d'hommes et de femmes avec une certaine idée du monde et de ses destinées... mortelles (les divines, je les laisse aux docteurs en théologie). » A treize ou quatorze ans, Temple et Harry opposent au

1. Citée par S. M. Ellis dans la première édition (supprimée) de son livre.

puritanisme la morale païenne. Les ministres du culte anglican sont des personnages de comédie passablement ridicules. Roy croit à la Providence et y fait croire son fils, mais celui-ci, au terme de son évolution, voit dans la Providence une création de l'égoïsme, une illusion imbécile et dangereuse de l'orgueil.

Une étrange suite d'accidents, façon déguisée d'attribuer à la Providence un intérêt particulier à mon sort : impiété, folie ! Telle est la tentation de ceux qui sont sauvés et rendus heureux par les circonstances ¹.

Ce n'est pas seulement à Shibli Bagarag que fait penser *Harry Richmond*, mais, par un autre biais, à *l'Épreuve de Richard Feverel*. Les *Aventures* ne retracent-elles pas l'histoire d'une éducation ? n'étudient-elles pas les rapports d'un père et d'un fils ? Est-ce que la faute capitale du Roy n'est pas celle de Sir Austin, lorsqu'il traite son fils comme sa chose, oublie les droits de la personne, veut faire son bonheur malgré lui, despotiquement ? Ainsi le sentiment paternel peut n'être qu'une forme de l'égoïsme qui cherche à pétrir un fils à son image.

Roy Richmond, par ailleurs, est très différent de Sir Austin. S'il lui fallait chercher un prototype dans les romans antérieurs, nous le trouverions dans *Evan Harrington*, où le Grand Mel, ce séduisant snob, est une première esquisse, une étude d'après nature, pour le portrait du *Snob*.

Harry enfin est un Richard moins impulsif, un Wilfrid meilleur, plus intelligent et qui tourne mieux, puisqu'il finit par vaincre son égoïsme sentimental. Il propose la leçon que Meredith a dégagée de sa propre vie et qui se ramène à ceci : malgré un mauvais départ, on peut, grâce à l'intelligence, rectifier le cours de sa vie, utiliser l'erreur comme un marchepied, pour arriver à se dominer et à prendre le commandement de son âme et de son destin. Mais Harry, en un sens plus largement symbolique encore, représente l'évolution du xix^e siècle qui, du romantisme, est passé à l'esprit positif, comme Meredith lui-même, et la plupart des hommes de sa génération, Maxse par

1. *H. R.*, p. 681.

exemple. Du moins est-ce ainsi que nous entendons ce passage d'une lettre de Meredith à Maxse, lettre datée à tort de Noël 1870, mais qui est en réalité de 1867 ¹ :

Je viens de finir l'*Histoire de l'inextinguible Sir Harry Boute-feu du Phare* (*Sir Harry Firebrand of the Beacon*), chevalier errant du ^{xix}e siècle, et si vous regardez en ce miroir vous y verrez — mon cher Fred et son ami affectueux, George Meredith ².

Dans ce sens, comme nous l'avons dit, *Harry Richmond* est autobiographique, au même degré que *Wilhelm Meister*, pour Goëthe.

Y a-t-il eu influence de l'œuvre allemande, au point de vue de la conception générale, sur l'œuvre anglaise ? C'est possible. Influence consciente ou inconsciente. Meredith avait pratiqué Goëthe, et lu *les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, cela n'est point douteux. On a rapproché la situation de Richard Feverel, apprenant qu'il est père (ch. 43) d'une situation analogue dans *W. Meister* (liv. VII, ch. 8) ; la discussion sur Hamlet des *Comédiens tragiques*, d'une discussion semblable dans *W. Meister*. Enfin, une nouvelle, ébauchée sans doute entre 1860 et 1870, *The Gentleman of Fifty and the Damsel of Nineteen*, reproduit la donnée d'un épisode de l'œuvre allemande (*Der Mann von fünfzig Jahren*) ³. Ottilia est le nom de l'héroïne dans *les Affinités Electives* ; c'était aussi le nom de la belle-fille de Goëthe.

Ce sont là des détails. Ce qui importe, c'est l'attitude générale de Meredith — fortement semblable à celle de Goëthe — à l'égard de l'enthousiasme naïf de sa jeunesse. On peut noter dans *Harry Richmond* le dédain avec lequel le héros parle de ses essais poétiques et de cette imagination fantaisiste (*fancifulness*) qu'on lui conseille « d'utiliser en écrivant des romans ». C'est le théâtre qui attire Wilhelm, tout d'abord ; la vie et le réel viendront ensuite, et l'emporteront, au point que

1. Comme le montre une allusion à Purcell, lequel mourut le 17 fév. 1868. Cf. *L.*, p. 195.

2. *L.*, p. 220.

3. Cf. l'article de Dr Lees : *Germany and G. Meredith*.

Novalis voyait dans le roman de Goëthe une œuvre « dirigée contre la poésie »¹.

Wilhelm Meister est, essentiellement comme *Harry Richmond*, l'histoire d'une éducation : dans les deux cas, c'est l'illusion et l'erreur qui lentement pétrissent les héros. Leurs voyages les amènent à un terme qu'ils ne prévoyaient pas : ils chérissaient bien trop leurs chimères ! Et les progrès de leur développement sont marqués par les femmes qu'ils aiment successivement. Après l'actrice, l'élégante comtesse, Wilhelm aime Thérèse, dont l'intelligence lumineuse et le grand cœur le satisfont moins cependant que l'âme plus rare de Natalie. Celle-ci finit par devenir sa femme. De même Harry commence par d'enfantines amours avec Mabel Sweetwinter pour aboutir à Janet, après avoir été éprouvé par Ottilia, laquelle pourrait prendre à son compte cette phrase de Natalie :

Si nous traitons les hommes comme étant ce qu'ils sont, nous les rendons pires ; mais si nous les traitons comme s'ils étaient ce qu'ils doivent être, nous les amenons aussi haut qu'ils peuvent être amenés².

Mais d'où vient, dira-t-on, que nul aveu formel de cette influence de Goëthe sur Meredith ne soit contenu dans *Harry Richmond* ? Une brève référence au *Zigeunerlied*, une ou deux allusions à la préférence d'Ottilia pour Goëthe (elle cite une Xénie, dont on chercherait en vain, d'ailleurs, l'original allemand) et c'est tout. Mais quand une influence est subtile, profonde, quand elle s'exerce depuis l'adolescence, elle n'est pas toujours claire pour la conscience de celui qui se l'est assimilée. Et l'influence de Goëthe sur Meredith fut bien plus que littéraire : elle fut morale. En 1864³, il nomme bien Goëthe avec Shakespeare, Molière et Cervantes parmi les grands poètes de l'Europe moderne, mais en 1868⁴, dans un article sur les *Poèmes* de Robert Lytton, il parle du lyrisme de Goëthe, assez froidement :

1. « L'éducateur n'a point pour devoir d'éviter les méprises (à son élève) mais de lui apprendre à les maîtriser. » (*W. M.*, p. VII, ch. IX).

2. *W. M.'s, Lehrjahre*, VIII, 4.

3. *L.* p. 157.

4. *Fortnightly Review*. June 1868.

Certes, Goëthe chantait comme chantent les oiseaux, mais, sans irrévérence, on peut dire que c'était là une détente (*self-indulgent mood*) à laquelle le vers allemand conviait le plus grand des poètes allemands. J'aime la plupart de ses chants, moins pour eux-mêmes qu'à cause de lui.

Aveu à retenir : autant et plus que les écrits de Goëthe, c'est sa personnalité qu'admirait Meredith : cette vie bien conduite, « la plus importante de ses œuvres » selon le mot de Carlyle, et cette haute pensée, perpétuellement soucieuse d'équilibre et de justice. Certaines idées fondamentales de Meredith : que la vie est une longue éducation, que l'âme ne cesse de grandir, aussi que nous devons être « bons prochains des choses prochaines », et surtout rester fermement attachés à la terre, sont des idées goëthéennes. « Fermez votre Byron, ouvrez votre Goëthe », avait dit Carlyle à Meredith qui suivit le conseil ¹, et lut, non seulement Goëthe, mais aussi les articles de Carlyle sur Goëthe, et apprit à « adorer le splendide exemplaire d'humanité, la grande figure vêtue de sagesse... », « tout en réclamant le droit de sourire de temps à autre ». Il revint à lui par intervalles, sans doute en 1855 quand parurent les deux volumes de Lewes, plus tard quand John Morley lui signale *Das Göttliche*, et qu'il répond en envoyant à son ami un dialogue en vers très Goëthéen d'inspiration ², enfin en 1901, sous l'influence de Lady Ulrica Duncombe. Il prête à cette jeune et noble dame les *Conversations avec Eckermann*, et elle lui rend si présentes *Les Affinités Electives*, que telle proposition de Meredith, semi-plaisante, semi-sérieuse, d'un mariage révocable au gré des parties tous les trois, six, ou neuf ans, est directement inspirée ³ du roman allemand.

Ainsi la dette de Meredith envers Goëthe est certaine, quoique difficile à préciser, et nous ne croyons pas qu'il ait voulu la voiler, mais il l'a englobée dans sa dette plus large envers l'Allemagne et l'a indiquée, à sa manière

1. « Il (Carlyle) me recommandait constamment l'étude de Goëthe et écrivait sur lui mieux que je n'eusse pu le faire. » *L.*, p. 525.

2. Cf. *L.*, p. 274 sqq.

3. *Id.*, pp. 516, 519, 524.

habituelle : symboliquement, en faisant de Harry Richmond l'adorateur d'Ottília. C'est d'elle et du professeur républicain Julius von Karsteg, son maître, que le développement du jeune homme reçoit une impulsion décisive.

Le philosophe allemand excite le jeune Anglais à penser, à se cultiver, à faire travailler son cerveau :

Votre pays, [lui dit-il], produit des hommes d'honneur, des adolescents chevaleresques : ce n'est pas assez. Je veux voir une force intellectuelle, une énergie cérébrale à l'œuvre... Tendez cette énergie vers un idéal, mais ne laissez pas le cœur, ce danseur léger, ce risque-tout, viser à des hauteurs inaccessibles, et faire une chute désastreuse ! Si vous donnez libre jeu à cet organe, vous pouvez être certain de ne récolter qu'une poignée de cendres, au lieu du grain impérissable qu'assure le travail intellectuel.¹

Bien que le Dr Julius soit simplement le porte-parole de Meredith, le fait de l'avoir choisi pour proposer cette leçon à la jeunesse, n'en constitue pas moins un hommage à l'Allemagne pensante ; hommage d'ailleurs mitigé de malice. Le Herr Professor est un ours — et sa critique de l'Angleterre adressée à un jeune Anglais ne comporte aucun ménagement : elle est d'une brutalité qui va jusqu'à l'insolence. Il reproche aux Anglais d'être arrogants et de ne point penser :

Vos nobles ne sont que des riches gonflés de vaines traditions d'insupportable — parce que insoutenable — orgueil, et qui tirent leur substance d'alliances avec la classe du négoce. Sont-ils vos chefs et vos guides ? dans les Arts, les Lettres, le Gouvernement ? Non, pas même dans l'Armée. Vous formez tous une masse homogène, luttant dans le courant pour en sortir, vous vautrer et roter sur les rives. Votre travail à tous n'a qu'un but : la graisse, les aises.¹

La conclusion, c'est que l'Allemagne, supérieure par le sens du progrès humain et par l'application disciplinée au travail, prendra un jour la place de l'Angleterre « afin que la pauvreté, le seul maître que vous puissiez comprendre, vous enseigne l'humilité ! »¹

C'est ainsi qu'à l'Angleterre mercantile, gâtée par sa richesse, sans idéal, sans philosophie, s'oppose l'Alle-

1. *Harry Richmond*, ch. XXIX. p. 312 sqq.

magne de la pensée, de la profondeur, du travail acharné, l'Allemagne antérieure à 1848 qu'a connue Meredith, une paisible Allemagne de petites principautés, comme Neu-wied, régies par des princes libéraux, mais non endormie, car il y fermente un certain républicanisme, et l'idée d'une « mission » allemande. Le jeune Prince Hermann fait entrevoir Bismarck, quand, après le dîner, sous l'influence de vins généreux, il parle « de la petitesse de l'Europe et de la grandeur de l'Allemagne... »

L'Amérique à l'Amérique, Nord et Sud ; l'Inde à l'Europe. L'Inde appartient de droit au pays qui a le plus grand développement de côtes marines. Maîtresse de la Baltique, de la Mer du Nord et de l'Est, comme elle doit l'être éventuellement, l'Allemagne revendiquerait l'Inde comme une conséquence naturelle, et y trouverait un débouché pour les énergies de la plus prolifique et de la plus solide des races humaines — la plus pure, en fait, la seule vraie race, à proprement parler, hors de l'Inde, où elle reviendrait comme à sa source, créant ainsi un empire magnifique de force et de solidité, le mariage de l'Orient et de l'Occident... ¹

On voit quels sentiments mêlés les Allemands inspirent à Meredith : il apprécie leur force et leur solidité, respecte leur érudition, leur science, admire leur musique, leur fidélité, en tant qu'individus, dans l'amitié ; par contre leur grossièreté de manières lui répugnent et leur lourdeur le fait sourire. Quant à leur mégalomanie, elle ne lui inspire pas d'inquiétude, ne s'étant encore traduite en actes qu'à Sadowa. Tous ces sentiments percent dans *Harry Richmond*, mais en somme ce qui domine c'est la note admirative, et l'on comprend que Meredith ait songé, avant 1870, à envoyer Arthur étudier en Allemagne. Mais, après 1870, l'influence de la France ira se manifestant de plus en plus dans l'art de Meredith, et d'autre part les dangers que le pangermanisme représente pour la paix du monde et la sécurité de l'Angleterre obséderont sa pensée, en sorte que *Harry Richmond* constitue le tribut magnifique offert par Meredith à cette même Allemagne dont il avait tout jeune subi l'emprise, en même temps qu'il marque sa libération définitive de l'influence.

1. *Id.*, ch. XXXIV. — Le prince a lu Gobineau.

CHAPITRE XI

MEREDITH ET LA FRANCE

« C'est à qui reniera la vaincue, et la joie
Des rois pillards, pareils aux bandits des Adrets,
Charme l'Europe et plait au monde... Ah ! je voudrais,
Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire
Que je te choisis, France, et que, dans ton martyre,
Je te procrame, toi que ronge le vautour,
Ma patrie et ma gloire et mon unique amour ! »

(Victor Hugo. *L'Année Terrible. A la France.*)

Étant donnés les sentiments de Meredith pour la France et son attachement intellectuel à l'Allemagne, la guerre de 1870 ne pouvait le laisser indifférent. Il connaissait la puissance germanique et n'eut pas de longs doutes sur l'issue du conflit ; d'autre part, il aimait la France, et à son inquiétude pour l'avenir de notre pays se joignaient quelques préoccupations pour la famille de sa femme. Rappelons-nous son extrême sensibilité nerveuse, la délicatesse prodigieuse de ces antennes recueillant les ondes électriques de l'atmosphère européenne, et nous ne serons pas surpris de l'agitation, du trouble où le jetèrent, plus que les événements eux-mêmes, l'attente et l'appréhension de ces événements. L'intelligence cependant refuse de se laisser dominer ; elle veut au contraire dominer la situation, voir où est la vérité, tenir la balance égale dans un grand souci de justice. Mais comme la patience fait défaut au poète, elle oscille entre les deux belligérants, blâmant, louant tour à tour l'un et l'autre, acceptant la réalité, cherchant à la justifier, mais aussi s'insurgeant, s'indignant contre les fautes commises. Puis une sorte de synthèse se fait entre l'ardeur rationaliste d'une part, et d'autre part les affections, les sympathies profondes et la

générosité instinctive du poète qui écrit son *Ode à la France* en décembre 1870.

Le 14 juillet, il mande à Arthur, installé à Stuttgart chez le professeur Zeller, de partir pour le Dauphiné, où l'attend la sœur de Mrs Meredith, Mme Poussielgue. Il croit la guerre inévitable, mais non immédiate.

Quand l'intelligence des hommes est insuffisante pour dénouer une situation difficile, ils se battent.

Il sera navré, car il aime la France, et pourtant voit « l'intérêt qu'il y a pour l'Europe à posséder un fort État central, avec un peuple homogène et sûr... ¹ »

A la veille de la guerre, Meredith, frémissant dans toutes ses fibres, éprouve douloureusement l'inquiétude intense, l'oppression des heures précédant la tempête, quand

La lourde nuée est basse,
Et que, dans l'attente et l'angoisse,
Champs, collines et forêts passent
Par la teinte affreuse du deuil... ²

Il envoie ces vers, et d'autres, à John Morley. Le calme froid de celui-ci lui fait du bien, et il se tourne constamment vers lui. « Cette guerre m'agite, lui écrit-il, regarder un vieil arbre, causer avec vous, sont mes fébrifuges » ³. Un instant, il a l'espoir d'aller en France pour le *Morning Post*, mais apprend bientôt que les belligérants n'admettent pas de correspondants de guerre. En date du 21, nous lisons :

En gros, je suis pour la France, ou incline à l'être. L'instinct du peuple, qui saisit l'occasion de contester l'aggrandissement de la Prusse est juste : ceci n'est pas une guerre de vanité, où de rois, mais une guerre de peuples — Allemands contre Français — pour trancher par la force une querelle d'hégémonie : il eut été absurde de penser la retarder, ruineux d'attendre ⁴.

1. *L.*, p. 207.

2. *Id.*, p. 209.

3. *Id.*, p. 209.

4. *Id.*, p. 208.

Meredith pense la plume à la main et n'hésite pas à se contredire ; son jugement cherche son assiette, qui est presque trouvée le 25. Il voit les événements dans leur liaison historique :

La guerre de 70 sort en droite ligne de celle de 1866. — De même qu'alors, nous insultions les Prussiens, nous conspuons les Français maintenant, mais les formidables armements de part et d'autre étaient en vue de ce duel, et peu importait le prétexte du déclenchement. Assurément c'est un cas de « Arcades Ambo ». Les Français se sentaient perpétuellement menacés par une Prusse pléthorique, irrités par son ton, alarmés par les bruits et la crainte de projets dont ses antécédents pouvaient garantir l'existence. De toute manière, c'était une lutte en perspective ; la voici venue ; et si nous sommes énergiques et sages, elle peut être la dernière des grandes luttes européennes... Profonde est ma sympathie pour les Allemands ; je comprends tout à fait l'ardeur des Français. Je crois leur cause, de leur point de vue, entièrement bonne, et son succès douteux. Des armées n'y peuvent rien : elles ne peuvent arrêter la marée montante d'une grande nation... ¹

Septembre 1870 : c'est Sedan, et la proclamation de la République. Les événements retentissent diversement en Angleterre parmi ceux qui pensent. Alors que Frédéric Harrison et Beesly se montrent ardents amis de la France, que Maxse est « Français jusqu'au bout des ongles », Morison, lui, est intensément germanophile. « Morley et moi, écrit Meredith à son fils Arthur, faisons de notre mieux pour maintenir la balance égale » ². Et, comme le jeune homme a exprimé sa pitié pour la France et son peu de sympathie pour les Allemands, dont la jactance de vainqueurs lui est insupportable, il reçoit une leçon d'impartialité :

Dites au professeur Zeller, en lui offrant mes compliments que s'il existe à Stuttgart un fonds de secours aux blessés, il veuille bien m'y inscrire pour la somme d'une livre... Je ne puis faire davantage en ce moment. Les paysans français autour de Sedan ont droit à tout ce que nous pouvons donner. Ils sont à peine maintenus en vie par le pain que nous leur envoyons ; et un tiers de la France réclamera des secours en

1. *L.*, p. 211.

2. *Id.*, p. 214.

hiver. Horrible pensée ! — Mais que ni la compassion ni les sympathies personnelles ne fassent dévier votre jugement...

Suit une leçon d'histoire :

Deux générations de Français ont été nourries dans la tradition napoléonienne qui se ramène à ceci : causer des torts, infliger des outrages à d'autres nations pour glorifier et agrandir la leur. Les Français élurent un Napoléon pour chef en raison de son nom, et en dépit de son caractère bien connu. Les paysans, dit-on, ne voulaient pas la guerre, et leur ignorance fut seule coupable en élisant cet homme ; mais peut-on nier que ce fut le prestige napoléonien qui lui permit, par une majorité écrasante, l'accès au trône ? Cet homme était l'expression de leur ignorance, ou de leur folie, ou de leur vanité ; il fit appel au napoléonisme qu'ils avaient en eux, et reçut une réponse immédiate. L'histoire n'a pas de spectacle plus ignoble que les récriminations de l'Empereur et du peuple s'accusant réciproquement, après la défaite, d'avoir amené la guerre.

Et voici la leçon morale :

Les Allemands, au contraire, récoltent les fruits d'une vertu civique pratiquée honorablement et avec persistance. Considérez tout ce qu'il y a dans la vertu civique. Elle enveloppe une foule d'autres vertus. Pour les vantardises allemandes, eh ! quoi, les Anglais aussi sont de grands vantards (*great boasters*). Voyez le meilleur en ceux qui vous entourent. Je dis ceci, et j'admire et respecte les Allemands, et Dieu sait que mon cœur saigne pour les Français. Mais mon but, et j'espère que ce sera le vôtre, est de prendre conseil non de mes sensations, mais de mon intelligence. Je laisse les premières jouer librement, mais leur refuse le droit de m'amener à une décision. Vous êtes plus jeune, vous devez trouver la tâche plus difficile ; c'est une tâche vraiment pour vous que de discerner la différence entre ce que suggèrent vos sens, et ce que propose votre esprit. Toutefois, essayez de ne pas devenir, par pitié pour la France, tant soit peu injuste envers votre hôte, le peuple allemand¹.

Un peu plus loin, Meredith reparle de la guerre :

Aujourd'hui [25 octobre 1870], le comte Bismarck donne audience à Thiers, le petit Français délétère qui, pendant un demi-siècle a empoisonné ses compatriotes et qui maintenant va de cour en cour, de ministre à ministre, pour qu'on l'aide à défaire ce qui est directement son œuvre. Le comte Bis-

1. *L.*, p. 213.

marck s'amusera, car il sait apprécier vivement le comique. Les philosophes éclateraient de rire à voir exhiber dans le Camp de Versailles l'auteur du *Consulat et de l'Empire*. La France contemporaine a eu pour nourriture ce livre menteur¹.

« Prenez conseil non de vos sensations, mais de votre intelligence », toute la lettre est un sermon sur ce texte. Évidemment Arthur avait exprimé sa vive sympathie pour la France, son dégoût de la jactance allemande, piétinant la vaincue. Meredith veut mettre son fils en garde contre sa sensibilité, redresser son jugement, l'habituer à voir le pour et le contre, et il se fait l'avocat du diable. La conclusion de sa lettre contient, avec une demande de faits qui pourront servir tôt ou tard au romancier ou au poète, et des conseils pratiques pour apprendre à observer, et une leçon, un peu cruelle, de modestie :

Si vous avez des détails sur la guerre, les blessés, les prisonniers, etc... ils pourront m'être utiles. Accoutumez vos yeux à observer, et tandis qu'ils sont occupés à ce travail, tenez en suspens l'action de votre esprit. De jeunes yeux peuvent observer finement ; les opinions de la jeunesse ne sont pas tout à fait aussi importantes. Votre père qui vous aime, George MEREDITH².

Maxse est, comme Arthur, un de ces partisans de la France que Meredith se plaît à contredire. L'enthousiasme de son ami surexcite son esprit critique. Lui qui sent dans un article de Von Sybel « le cognac de la victoire » et qui note curieusement « la tendance de l'esprit germanique, avec toute sa largeur, à s'étaler, alors que l'esprit français monte », (*points up*)³, il proteste contre un discours de Maxse demandant l'intervention de l'Angleterre en faveur de la paix⁴.

Pouvez-vous faire semblant de croire que la France n'avait pas besoin de la plus cruelle des leçons ? Les philosophes di-

1. *Id.*, p. 214.

2. *L.*, p. 215.

3. *Id.*, p. 222.

4. A plea for intervention, an address delivered by Capt. Maxse. R. N. at St James' Hall, janv. 10, 1871. — Cf. *L.*, p. 222 sqq.

saient une chose, mais la gloire militaire restait la passion de son peuple... et elle s'en remit au glaive sans même éprouver l'acier de celui-ci. Elle est à terre. Je suis navré pour elle : j'abhorre les cruautés qu'on lui fait endurer. Mais je ne puis oublier qu'elle en appela au droit du plus fort. Et je ne puis oublier non plus qu'elle a toujours été la perturbatrice de l'Europe. L'Allemagne le sera peut-être. Cela reste à voir...

Ce que je désire, c'est que vous et moi tenions les yeux fixés sur le bon avenir des hommes, avec quelque foi en cet avenir, et la capacité de considérer les phases présentes de l'histoire sans laisser nos sensations nous aveugler ni nous troubler. Je ne suis ni Allemand, ni Français, ni, à moins que la nation ne soit attaquée, Anglais. Je suis Européen et Cospomolite — pour l'humanité ! La nation qui montre le plus de vertu (*most worth*) est la nation que j'aime et respecte.

Avouez que les Français se sont conduits du commencement à la fin en vrais enfants. L'épreuve peut accélérer leur croissance et élever leurs actes à la hauteur de leurs plus belles déclarations. Les Allemands ont agi avec la dernière rigidité, se souciant plus de leur Patrie que du salut des hommes dans l'ensemble. Je puis admirer leurs solides qualités et juger néanmoins qu'ils se repentiront de l'égoïste étroitesse de leurs vues présentes. — Soyez furieux contre moi, Fred. Mieux vaut fléchir le genou devant la Sagesse que grossir les rangs et les clameurs des partisans ¹.

On le voit : l'idéal de Meredith est celui même de Goethe : l'impartialité, le détachement objectifs. Comme lui, il revendiquerait le nom de « Bon Européen ». Mais à l'automne de 1870, en plein triomphe brutal des Teutons, devant la France saignante et meurtrie, alors que les Uhlans étaient à Nonancourt, le cœur de Meredith avait parlé. Une ode à la France avait jailli, noblement, austèrement consolatrice : les fautes qu'il rappelait, il les rappelait en ami, et cette parole d'amitié avait alors quelque mérite à se faire entendre.

Septembre et novembre 1870 avaient déchaîné dans la presse britannique de violentes attaques contre la France. Le *Times* s'était fait l'écho des craintes qu'une république en France inspirait aux conservateurs anglais ; pour beaucoup d'entre eux, le mot évoquait les horreurs de 1793,

1. *L.*, p. 225.

et les journalistes ne manquaient pas d'opposer à l'individualisme anarchique de notre pays, les qualités, proprement allemandes, d'ordre, de méthode, de génie organisateur ! Un Swinburne pouvait célébrer la jeune République ; excentricité ! Un Henry Bulwer, ancien ambassadeur à Paris, pouvait inviter l'Angleterre à offrir sa médiation : on ne l'entendait pas, on préférait écouter un Freeman, défendant le principe de l'annexion dans le *Spectator*, un Carlyle, glorifiant la force allemande dans une lettre au *Times*.¹

Cette lettre fameuse comprend deux parties : l'une, historique, résume la conduite de la France envers l'Allemagne durant les quatre derniers siècles, dénonçant avec véhémence les conquêtes, oppressions et cruautés qui donnent à l'Allemagne le droit de se protéger et de reprendre son bien, c'est-à-dire l'Alsace-Lorraine ; l'autre partie, plutôt politique, fait le procès de notre anarchisme (« la France n'est... qu'un ramassis anarchique de charlatans sanguinaires ») et dénonce le mensonge français.

Dans sa grande Révolution, la France a détruit le mal, elle n'a pas su créer le bien. Elle n'a pas su prouver qu'elle avait une mission divine à remplir. Ses temps sont révolus. Qu'elle cède la place aux races germaniques, et, en attendant, qu'elle obéisse au rude policier teuton qui la tient à la gorge (comme le Cartouche des nations qu'elle peut bien être.)

Tout l'article passionné peut se résumer en cette phrase :

Je ne sais où ni quand l'on a vu un pays aussi couvert de déshonneur ! »

Le 7 décembre, Meredith écrivait à Morley :

J'ai une grande *Ode à la France*, écrite de mon point de vue de sympathie et de philosophie — qui, je crois, nous est commun. Récemment, je me suis senti poétiquement affaibli par une poussée de réflexion philosophique, mais celle-ci passe et

1. Nous devons plusieurs de ces indications à l'obligeance de M. Georges Lafourcade, agrégé de l'Université, auteur d'un mémoire ms. sur *l'Angleterre et la Guerre de 1870*.

il en résulte une force plus pleine, car je crois que je suis dans le voisinage immédiat de la Vérité (*within the shadow of the Truth*), et comme il est dans ma nature de chanter, je puis maintenant faire bien.

Il concluait en demandant à Morley de faire paraître ces vers dans la *Fortnightly Review* (qui les publia en effet dans son numéro de janvier 1871) ¹ sous le simple titre : *France, 1870.*

Nous cherchons celle qui, soleil,
Brillait au front de notre siècle,
Astre des nations, dont les rayons étaient pour toutes
le pain du corps et de l'esprit.
Où donc est l'être vêtu de gaieté,
les mains nerveuses, le front d'acier,
la voix sonore ? Où, le visage hardi et fier ?
Nous voyons une place vide,
Entendons un talon de fer.

Dès la strophe initiale, on sent la sympathie dont Meredith parle, en sa lettre à Morley : il s'identifie à la France et souffre avec elle. Mais à quelle France ? la France même dont Carlyle disait qu'elle avait failli à sa mission :

celle qui délivra, divine, les vivants
du poids des morts, et tendit en avant
un doigt résolu, s'avança vers la porte sombre
de l'Inconnu terrestre, et, lançant le sésame
« Humanité », conjura la Vision audacieuse ;

la France de la Liberté, « ange et pécheresse », mais toujours « frémissante comme une lyre », la Mère de Raison, toute pétrie d'intelligence, la frêle sœur de l'Homme par excellence, de Prométhée, celle qu'on a pu nommer le « Prométhée des Nations »

... Sous le tonnerre incessant de cette heure
qui tient pétrifié le lâche Univers spectateur, tandis
qu'un Pouvoir sans merci frappe son cœur du bec
et pétrit dans ses serres ses membres prostrés,-
elle, transpercée des éclairs plongeants,
Avec la folie pour toute armure contre la douleur

1. Cf. *P.*, III, p. 140 sqq.

et des mamelles taries pour ses nourrissons avides,
 tandis que ses plus nobles fils meurent en vain,
 elle reste la Mère de Raison, triplement affligée
 de sentir, de voir, de justifier le coup.
 Son logique cerveau de cellule en cellule
 répond, donnant la cause à sa grande douleur,
 d'une voix dont l'écho s'enfle et se répercute :
 Qui sème dans le sang récolte dans le sang :
 Vois le total que font les fautes absoutes par toi-même. ¹

Les semeurs, ce furent les soldats des conquêtes napoléoniennes, que le poète ne peut s'empêcher d'admirer car « ils prenaient aux cheveux les tempêtes... s'ouvraient un chemin au cœur des Alpes formidables ; ils étaient « l'Ouragan, le tremblement de terre, le Déluge et l'Embrasement » ; ils « défiaient les hommes, et les éléments et les Dieux », mais ils ont semé la haine. La terre, elle, oublie.

On moissonne la gerbe où le sang a coulé :
 Oublieuse est la verte terre ; les Dieux seuls
 Se souviennent éternellement ; ils frappent
 Sans remords, et toujours coup pour coup.
 A leurs longs souvenirs on reconnaît les Dieux ².

Nous sommes maintenant au cœur de l'ode, et au cœur de la France. Elle est essentiellement raison, et pour la raison, il n'est pas de plus cruel châtiment que d'apercevoir l'erreur, qui en a été l'éclipse ; mais dans ce châtiment est son salut.

Les Dieux sont avec elle ; elle les reconnaît.
 Ceux qu'Ils ont délaissé, ceux-là, le malheur cesse
 de les persécuter : l'apathie aux yeux clos
 peut leur prêter la satisfaction des brutes pitoyables.
 Ceux que les justes Dieux délaissent n'ont point la clarté,
 la cruelle clarté des yeux introspectifs,
 qui, au plus fort de la détresse, scrutent
 le cœur et ses iniquités.
 Satisfaits, ils sourient ; ils ont gagné peut-être,
 Ayant servi jadis, le calme et le repos,
 le calme des vieillards qui penchent vers la tombe.

1. *Loc. cit.*, p. 142.

2. *Loc. cit.*, p. 143.

Ainsi l'âme s'éteint. Non celle de la France.
Elle pleure, elle souffre, elle implore les Dieux,
dont les terribles mains librement la châtient
et dont les froids regards voient sa chair ravagée
de l'affreuse lanière aux coups impitoyables.
Mais, pétrie qu'elle est de pensée, elle discerne
que la Pitié, pas plus que la Joie, n'a de place
parmi leurs dons ; c'est la Force qu'elle implore,
la Force, son idole d'antan, trop longtemps son joujou.
Or, la Force naît des humbles vertus profondes :
On la gagne, en servant ; si le mépris la trempe,
L'endurance l'accroît et l'amour l'ennoblit.
On ne la conquiert point par miracle ou surprise.
Elle est le rejeton des modestes années,
le don du père au fils, le fruit des fermes lois
que nous appelons Dieux, et qui sont les servantes
et de la cause juste et de l'humanité.

La raison qui, les yeux ouverts, accepte son châtiment, ne saurait permettre à la France « d'accepter les fables de ses prêtres », et d'attendre une intervention miraculeuse. Meredith croit avec Spinoza que le miracle, s'il était démontré, serait la preuve que Dieu n'existe pas, et que le Ciel ne peut violer ses lois. Les « fables des prêtres » sont des soporifiques ; elles endorment l'esprit qu'elles dupent. La France est la terre de l'esprit libre, ce don premier du Tout-Puissant, le don qui permet le progrès, la croissance indéfinie. C'est dans l'esprit et la raison que résident la délivrance, la promesse du relèvement de la France.

Elle voit qu'elle a eu tort de rester fidèle à Napoléon I^{er}, d'abdiquer entre les mains de Napoléon le Petit ; le passé, le présent, l'avenir, lui apparaissent dans leurs vraies proportions, maintenant qu'elle plane, comme un oiseau sur la tempête. Elle voit la nécessité du sacrifice, de l'immolation de la chair, afin de « resurgir, plus digne de son prototype », le Titan Prométhée. C'est sur la prophétie de cette résurrection que conclut Meredith, et dans une conclusion éloquente, il convie la France à se pencher vers les tombes, « qui soulèvent au loin ses champs, comme des houles sans soleil », à écouter la leçon et la voix des morts :

Meurs à ta Vanité. Épure ton orgueil ;
 Dépouille-toi du Luxe ; afin de vivre, disent-ils,
 meurs à toi-même, comme nous sommes morts
 à la douce existence et pardonnons à l'ennemi,
 nous qui ne demandons que d'échauffer ici,
 dans notre espace étroit, le bon grain qui montera
 saluer le visage de la belle terre.

Ainsi parlent les morts, et le poète conclut :

O mère, écoute leur conseil.
 O Sublime France,
 en toi maintenant l'Humanité est à l'épreuve.
 Puisses-tu maintenant la recueillir en fief,
 de la calamité faire ton auréole,
 et sanglante nous précéder sur les mers orageuses ¹.

Il n'est pas de plus haut hommage, ni de plus généreux, que de dire à un vaincu — que ce soit un pays, que ce soit un homme — « Notre confiance en vous reste entière : « les Dieux savent quel est votre noble idéal humain ; nous vous regardons plus que jamais comme notre guide. » Tel est l'hommage de Meredith, et il semble que ce ne soit pas la même plume qui ait écrit les phrases sévères pour la France, les lettres citées plus haut ; tant il est vrai qu'« il y a plus dans les hommes et les femmes que ce qu'ils expriment » ², et qu'il appartient à la poésie de libérer les puissances intérieures, inavouées parfois, mais plus fortes que nous. Dans l'*Ode*, le poète a laissé parler son cœur, il a livré le meilleur de lui-même, sa foi profonde. Certes un logicien vigoureux pourrait chicaner Meredith sur l'emploi du terme « Dieux » en des acceptions différentes, pour désigner tantôt les lois inflexibles, tantôt la conscience et les vérités morales. Mais demande-t-on à un poète, créateur de mythes et de symboles, une adhésion servile à la logique ? Le beau mouvement de l'*Ode* emporte fondu en une union intime, la générosité du cœur et l'ardeur rationaliste.

C'est la générosité du cœur qui lui fait choisir la vain-

1. *Loc. cit.*, p. 149.

2. *H. R.*, p. 682.

cue, reniée par tous. Il a beau, en écrivant à Maxse, dont il connaît la partialité pour la France, prétendre tenir la balance égale : c'est un fait qu'il a opté, publiquement, en s'inclinant très bas, devant le martyr de la France, « écrasée sous un talon de fer », « rongée par le bec du vautour ». Mais, dans son désir d'être Olympien, il s'en veut d'avoir trop cédé à la sympathie, de s'être laissé emporter par la passion du poète, et c'est pour réagir contre sa sensibilité qu'il argumente contre Maxse. En lui-même, il s'accuse de trop aimer la France. Mais n'est-il pas semblable à elle ? La franchise héroïque, où il veut qu'elle puise une force virile, c'est celle dont il est capable aux heures de crise aiguë. Il a prouvé, prouvera encore que la vérité non seulement ne lui fait pas peur, mais qu'il la cherche comme seul remède. Le courage moral, qui refuse de se dissimuler les fautes du passé, les humiliations du présent, les difficultés de l'avenir, qui regarde la réalité sans sourciller, voilà ce qu'il recommande à la France, (comme il se l'est imposé à lui-même), parce qu'il sait que le nom de notre pays est synonyme de franchise intrépide, et qu'il voit en la France le symbole de la raison, dont il a voulu gouverner sa propre vie.

Meredith, quoi qu'il en ait, a donc opté. La conception qu'il se fait de notre histoire, est celle de Victor Hugo, du Victor Hugo de l'exil ¹. Il n'a pas lu sans en être imprégné *les Châtiments*, *la Légende des Siècles*, et *Napoléon le Petit*. Il n'avait pas pour rien vingt ans en 1848, et il entre du républicanisme dans sa haine des Napoléon, et aussi de Thiers, en tant que panégyriste du Consulat et de l'Empire.

A quel point il a opté, l'avenir le lui révélera plus nettement encore. Certes il ne cessera point de rester en contact avec l'Allemagne, de se tenir au courant des choses germaniques, de s'intéresser à Bismarck, et plus tard à

1. Le Victor Hugo des *Chants du Crépuscule*, de *l'Ode à la Colonne*, de *Napoléon II*, a largement contribué, en effet, à créer la légende napoléonienne. « Car nous t'avons pour Dieu, sans t'avoir eu pour maître », ce vers traduit bien l'état d'esprit qui permit le Deux Décembre.

Guillaume II (comme on s'intéresse à des politiciens capables de bouleverser l'Europe). En 1877, Morley étant sur le point d'aller en Allemagne, Meredith lui écrit qu'il aimerait y passer quelque temps avec lui, « pour respirer un peu l'atmosphère allemande et voir son ami partagé entre une certaine approbation intellectuelle des Allemands, et un dégoût de leurs manières : une admiration de leur bon sens solide, et un sentiment de leur platitude spirituelle ; un grand respect pour eux, et l'hésitation à décider s'ils ont atteint le maximum de leur croissance, ou s'il y a une lumière au-dessus d'eux, qui les fasse monter plus haut et encore plus haut. Dans ce dernier cas, ils sont les maîtres du monde ». Mais naturellement, les frères de sa femme habitant la France, Meredith, quand il peut quitter l'Angleterre, et son travail, comme en 1879, voyage en Normandie et dans le Dauphiné. L'*Essai sur la Comédie*, qui paraît la même année où il écrit à Morley les lignes citées plus haut, contient, à côté d'un magnifique éloge de Molière et de l'esprit comique, fruit d'une société polie, où les femmes sont traitées en égales, des remarques cruelles sur l'absence de culture comique en Allemagne. Alors que, dans la controverse, le Français est un escripteur raffiné », l'Allemand « continue à brandir un gourdin »...

Son ironie est un projectile d'un tonnage effrayant : le sarcasme qu'il lance est comme l'haleine d'une gueule de dragon. Il doit et veut être un Titan. Il met le pied sur son adversaire pour l'écraser, et s'étonne de le trouver non pas mort, mais faisant sentir sa piqure ; car, en vérité, le Titan lutte, par comparaison, avec un dieu.¹

Meredith a opté pour la France : ses tendances profondes l'y poussaient et elles n'étaient pas contrariées par le mouvement des esprits en Angleterre qui, après une grande admiration des choses allemandes (dans la première moitié du siècle) se familiarisaient de plus en plus avec l'idée d'une France pacifique, amie et non plus rivale. Mais sur ses compatriotes il avait l'avantage d'une

1. *M. P.*, p. 53.

sympathie plus complète, d'une intelligence plus pénétrante de notre caractère et de notre histoire. Peu d'hommes ont connu aussi bien la période révolutionnaire et napoléonienne : il sentait que le développement de l'Europe au *xix^e* siècle sort de là, et le poète en lui se passionnait pour cet âge épique. Sa bibliothèque comprenait en foule les mémorialistes de l'Empire, Godart, Oudinot, le sergent Bourgogne, Saint-Chamans, Thiébault, Saint-Elme, Marbot, Méruval, Talleyrand, et *tutti quanti*¹. On s'explique dès lors qu'il ait voulu compléter l'*Ode* de 1870 par trois autres, *la Révolution*, *Napoléon*, *l'Alsace-Lorraine*, qu'il fit paraître en 1898 dans *Cosmopolis*², et qu'il réunit en volume sous ce titre : *Contributions au Chant de l'Histoire de France*.

La Révolution est surtout lyrique : Reprenant une idée de Swinburne qui dans son *Ode sur la proclamation de la République Française* (1870) avait évoqué « l'esprit de l'homme, l'amant plus beau que le soleil », uni à la France, Meredith voit dans l'esprit de la Révolution un « amant céleste, » l'ange Liberté qui, en 1789, descend vers la France, tandis qu'elle monte vers lui dans l'azur. Mais, bientôt, c'est l'attaque à la frontière, au-dedans la trahison : la folie s'empare d'elle, la Terreur règne ; l'amant divin remonte au ciel. Sauvée par son armée en sabots, aux accents de *la Marseillaise*, la France envahit à son tour, remporte des victoires qui la grisent, réclame désormais la gloire comme son pain quotidien, finit par demander un maître. Infidèle à son amant, elle a son armée pour chaîne et découvre, comme se clôt une ère d'anarchie, qu'elle « a enfanté un Homme ».

Napoléon est lyrique, mais aussi épique. Ce poème d'un millier de vers résume le prodigieux développement du « Fait Impérial », depuis l'avènement de Bonaparte jusqu'à Waterloo, mais surtout l'action et la réaction de Napo-

1. Cf. *Catalogue of a portion of the library of the late George Meredith*. (London, aug. 1911.)

2. Numéros de mars, avril et mai.

l'éon sur la France, de la France sur Napoléon, elle séduite par la force virile, lui heureux de la dominer ; la psychologie de l'un et de l'autre fouillée en trois cents vers d'une force et d'une condensation prodigieuses¹. Meredith, comme la France, est fasciné par Napoléon. Il ne peut s'empêcher d'admirer la volonté suprême (*the will of wills*), la force d'action, pareille à quelque outil géant construit pour frapper, mais sa critique en fait le tour. Il dirait volontiers de lui ce qu'en dit un personnage du *Lys Rouge* : « Son intelligence, immense par l'étendue, mais commune et vulgaire, embrassait l'humanité, mais ne la surmontait pas »². Il sent sa grandeur et que l'ironie est sans prise sur lui, mais il marque fortement ce qui lui fait défaut : c'est un géant « sans infini qui l'entoure, ni profond ciel étoilé, sans Muse à ses côtés », l'opposé de la France, sans manières, ni grâce, ni rire. La leçon qui sort de son histoire c'est que « toujours la Force tyrannique en engendre une plus grande qui la renverse ». Dans la formation de la légende napoléonienne, par une France qui identifia son ancien maître à la liberté, Meredith voit la source de nos maux futurs, et par cette indication, relie cette ode aux suivantes.

Alsace-Lorraine, la dernière en date des *Odes*, fut composée à la veille de la Conférence de La Haye (1899) et malgré des passages épiques, comme la vision de Sedan par Napoléon I^{er}, est plutôt une méditation philosophique sur ce thème : Nous récoltons ce que nous semons, et le conseil de semer selon la Raison, d'accepter la leçon des Faits, d'écarter toute idée de revanche, bien plus, de prendre l'initiative d'une renonciation féconde pour la paix, est celui qu'il donne à la France. Meredith rêve d'une Europe fraternelle, et ce n'est pas à l'Allemagne qu'il s'adresse pour la créer, mais à la nation idéaliste où jamais le nom d'humanité n'a été prononcé en vain. L'appel moral au renouvellement intérieur qui constitue le fond philo-

1. *Napoléon*. Section IX.

2. « His mind was on a level » m'a dit Meredith, à propos de Napoléon.

sophique des quatre poèmes, Meredith sait bien qu'il trouvera un écho chez nous, car cette faculté de renaissance, signe d'une tenace et toujours jeune volonté de vivre, caractérise la France et justifie la foi en elle. Nous pouvons être reconnaissants à Meredith d'avoir exprimé sa conviction en décembre 1870.

La vertu de générosité que Meredith discerne en la France, est encore celle qu'il apprécie en son ami Frédéric Maxse. Après son échec aux élections de 1867, Maxse avait senti un grand besoin de parler à des foules, d'agir sur elles, de semer la bonne parole, décidé à éveiller Southampton, puis l'Angleterre, à la conscience de son devoir politique et social, prêchant incidemment le végétarisme et la guerre à l'alcool. Il allait parfois un peu loin, et s'attirait les remontrances amicales de Meredith (cf. *L.*, p. 220), mais dans l'ensemble, la doctrine soutenue dans ses discours était cohérente, autant que généreuse. Il disait en substance : que plus notre civilisation progresse, plus s'accroît notre responsabilité envers les pauvres. C'est une fausse civilisation, celle où chaque nouveau développement industriel s'accompagne d'une suite infinie de misères. Le paupérisme peut et doit disparaître. Il faut l'attaquer dans ses causes, physiques et morales, l'alcoolisme, le taudis, l'hygiène défectueuse des villes et des campagnes, la mauvaise répartition de la propriété, enfin et surtout, le manque d'instruction. Maxse demandait en conséquence un impôt progressif sur le revenu, des lois sociales, la gratuité de l'instruction, laïcisée et rendue obligatoire. Il attendait beaucoup des syndicats et de la coopération. Ainsi arriverait-on à rendre la vie meilleure — non seulement pour quelques-uns, mais pour le plus grand nombre, sinon immédiatement, du moins pour les générations à venir. Au fond de cette doctrine politique de Maxse — le radicalisme d'alors — était la croyance au progrès humain indéfini, à la raison, au pouvoir de l'idée vraie pour triompher de l'erreur, en même temps qu'un réel amour du peuple, impatient

des distinctions de classes, impatient des obstacles¹.

Meredith sentait toute la noblesse du don entier de soi à une grande cause, et il aimait son ami. Mais il voyait aussi le tort et le mal que lui faisait son impatience :

Vous allez contre la nature qui dit que pour bien travailler on doit être en cet état de satisfaction que la philosophie vous montre et où la poésie vous hausse. Vous refusez à l'homme le droit d'être en cette condition tant qu'il y aura un seul malheureux sur terre, et vous refusez la paix aux petits enfants à cause de l'existence de l'erreur². (11 juillet 1871).

Tenant ainsi sous son regard le caractère de Maxse, son âme d'une qualité héroïque, son énergie et son courage, son ardeur de pur-sang et aussi les défauts de cette ardeur, impatience, refus de tourner l'obstacle, considérant sa carrière, ses efforts et ses déceptions, les maigres résultats auxquels avaient abouti jusqu'alors quinze années laborieuses, Meredith écrivit *La Carrière de Beauchamp*. Les deux mois passés à Southampton en 1867 à travailler aux côtés de son ami n'avaient pas été perdus. Tout le roman sortit de cette incursion dans la politique militante, de cette prise de contact avec la classe des travailleurs. Déjà, dans *Harry Richmond*, il y avait des signes de l'intérêt plus direct apporté par Meredith aux problèmes profonds de la vie nationale. Mais c'était maintenant une page d'histoire contemporaine que cette nouvelle œuvre.

J'ai entrepris [écrit-il en 1874], de montrer les forces qui entourent un jeune Anglais de notre temps : il voudrait les remuer, et les trouve ineffablement solides, bien que la fin prouve qu'il n'échoue pas tout à fait, n'a pas vécu complètement en vain. Naturellement, cela est traité sous forme concrète. Le héros, qui n'est pas parfait, doit passer par un certain drame intérieur, se vaincre lui-même. Né dans la haute classe, il n'est guère pris au sérieux par aucune classe, sauf quand il

1. Cf. *The Education of the Agricultural poor*, being an address delivered by Captain Maxse, R. N. at a meeting of the Botley, South Hants Farmers' Club. Southampton, 1868. — *Our political duty*, a lecture delivered by Cap^t Maxse, R. N. at Farnham and Southampton, 1870. — *The causes of social revolt*, a lecture 1872, etc...

2. *L.*, p. 228.

contrarie la sienne, et alors c'est pour en être haï. En même temps, l'esprit pacifique d'une bourgeoisie prospère, qui n'est pas extrêmement alarmée, apparaît supérieure aux tracasseries d'un Beauchamp, si bien que l'infortuné jeune homme risque d'être trouvé ennuyeux, sauf par ceux qui peuvent sympathiser avec son idée du progrès humain et sa passion pour ce progrès. En cela il constitue un type. Et je crois que son histoire est un tableau de notre époque, si l'on tient pour éléments essentiels du tableau l'action mentale, le confort matériel et l'indifférence de cette époque¹.

C'est ainsi que Meredith expose dans ses grandes lignes le sujet de *Beauchamp*. De son propre aveu, il a voulu montrer la lutte d'une force active, énergique, intelligente aussi, contre les forces d'inertie et de passivité, et la lutte, au sein de l'assaillant, de deux forces contraires, égoïsme et sacrifice, jusqu'à ce que le triomphe de l'une d'elles dégageât une individualité supérieure, et comme le type de l'altruiste. Mais le lecteur du roman ne doit pas s'attendre à trouver son opinion toute faite sur le héros : comme dans la vie, il doit sans cesse contrôler, redresser ou approuver les jugements qu'il entend porter sur des personnages, qui ne sont, « ni bassement inférieurs à lui, ni perdus dans les hauteurs surnaturelles.

Avec moi, l'on est dans une île du Rhône pendant la sécheresse estivale, île pierreuse, sans attraits et prise entre les deux puissants courants de l'irréel et du trop-réel qui charment les hommes — honneur aux enchanteurs ! Mes gens ne conquièrent rien, ne gagnent personne : ils sont réels, mais sortent de l'ordinaire. C'est le mécanisme cérébral qu'ils ont pour devoir de mettre en mouvement et (pauvre troupe d'acteurs jouant pour les banquettes) c'est la conscience réfléchie qu'ils voudraient intéresser...²

Pour l'intelligence qui juge et pour le moraliste, rien n'est passionnant comme les défaites. On peut y démêler les erreurs initiales et leurs conséquences lointaines, les manques d'adaptation aux circonstances, aux personnes, à l'heure décisive, les insuffisances ou les excès de toute sorte — et, ces causes étant trouvées, tirer de la défaite

1. *To Moncure Conway, L.*, p. 242.

2. *B's C. Ch. XLVIII* p. 552.

des leçons pour l'avenir. A cet égard nul roman de Meredith n'est aussi riche que *Beauchamp*, car, plus encore que *Richmond*, c'est l'histoire d'une série d'échecs.

Orphelin, élevé par un oncle maternel, Everard Romfrey, et une veuve, Mrs Rosamund Culling, Nevil Beauchamp est un bel exemple d'idéalisme en réaction contre son milieu. Entouré d'égoïstes indifférents ou narquois, il rêve, dès sa jeunesse, de consacrer sa vie au service de son pays, d'imiter les héros de l'action, et si possible, ceux de la pensée. Ses goûts l'inclineraient à la réflexion, à l'étude, mais son oncle a décidé qu'il serait marin. A quatorze ans, il est embarqué, et la guerre de Crimée fait de lui un capitaine. Comme nous l'avons vu pour Maxse, cette guerre fixe l'orientation de ses idées politiques, déjà attirées vers cette école de Manchester que déteste son oncle, et elle l'aide à prendre conscience de l'amour de l'humanité éclos dans son patriotisme. Il s'emploie avec abnégation à soulager les souffrances que font endurer aux troupiers le froid, et la faim, surtout dans le camp français. C'est alors qu'il contracte une amitié durable pour le jeune capitaine Roland de Croisnel : ils sont évacués ensemble pour maladie ou blessure, et soignés à Venise pendant leur convalescence par Renée de Croisnel, sœur de Roland, et par son père. Nevil s'éprend de Renée, mais celle-ci est fiancée à un marquis d'âge mûr, et, considérant l'obéissance aux volontés paternelles comme son premier devoir, refuse de fuir avec Nevil. Malgré tous ses efforts pour convaincre la jeune française, Nevil est battu : première défaite, premier désappointement.

Deux ans, trois ans passent. Beauchamp, à la différence de Maxse, est toujours célibataire. Il a revu Renée, devenue marquise de Rouaillout, à Palerme. Au retour d'un croisière contre les négriers sur les côtes africaines, il fait la connaissance, à peine débarqué à Southampton, d'un vieux radical, le Dr Shrapnel, et convaincu par ses arguments, se présente comme son candidat aux élections qui se tiennent à Bevisham (lisez Southampton). Dans sa famille, c'est une clameur de protestations in-

dignées, ou de railleries à cette désertion de classe. Son oncle Romfrey suscite un rival à Beauchamp en la personne de Cecil Baskett, qui n'épargne ni les indécadences ni les mensonges, ni la corruption pour emporter les votes. Du côté de Beauchamp, nulle manœuvre, nulle réclame : c'est une lutte d'idées pures, où il se jette avec l'ardeur d'un prosélyte ; mais, au plus fort de sa campagne, il est appelé en Normandie par un message laconique de Renée. La jeune marquise, mal mariée, serrée de trop près par un jeune cavalier servant, a appelé Nevil au secours. Elle est sauvée par la force et la noblesse de son ami qui, une fois encore, la presse de briser ses chaînes. Elle n'en a pas le courage. Cependant les trois jours passés par Nevil au château de Tourdestelle permettent à Baskett de triompher. Seconde défaite.

Est-ce que du moins Nevil réussira à obtenir la main de son amie d'enfance, cette belle et riche Cecilia, que Mrs Culling et son oncle voudraient lui voir épouser ? La sympathie de Cecilia pour Nevil tend à l'amour comme à son terme, et lentement la jeune fille se convertirait, on le sent, aux idées de son ami. Mais une longue épître de Shrapnel à Beauchamp tombe aux mains de Cecil Baskett qui la colporte et la fait lire en l'accompagnant de commentaires déformateurs. Les idées, hardies pour l'époque, qu'exprime cette lettre sur la société anglaise, l'armée, l'église, les conventions sociales et la religion intérieure, paraissent d'autant plus révolutionnaires que le style en est passionné, les métaphores violentes. Le résultat en est de rendre hostile à Beauchamp le père de Cecilia. D'autre part, des calomnies de Baskett amènent Romfrey à cravacher le Dr Shrapnel ¹. Dès lors Beauchamp n'a plus qu'une pensée : obtenir réparation, des excuses publiques de l'agresseur à sa victime, et il laisse passer les occasions de demander et d'obtenir la main de Cecilia.

Survient l'épreuve décisive. Renée, fuyant l'importu-

1. Sur ce point encore, Meredith semble bien avoir suivi l'histoire familiale de Maxse, dont un oncle maternel, Grantley Berkeley, aurait infligé à James Fraser une telle correction que celui-ci en serait mort. (Cf. *S. M. Ellis*, ch. XI.)

nité de son époux, arrive à Londres. Elle propose à Nevil la fuite aux pays du soleil, un an ou deux de bonheur dans l'oubli d'un monde mal fait. Elle ignore le changement survenu en son ami qui, transformé par les doctrines de Shrapnel, possédé par la passion de l'humanité, sent qu'il a pour devoir de poursuivre en Angleterre l'œuvre commencée. S'il écoutait son imagination et son désir, et le vieux fond romantique de sa nature, il accepterait le don de Renée : elle représente la joie de vivre, de défier le monde et ses conventions, de n'avoir pour loi que soi-même. Mais sa nouvelle conscience commande à Nevil de se vaincre lui-même. Il triomphe, victoire boîteuse, car elle n'est pas due à la seule raison ; c'est une sorte d'instinct qui l'a poussé à convoquer télégraphiquement Mrs Culling ; et sa jeunesse, l'amour et le malheur de Renée lui font regretter amèrement cette impulsion qui, toutefois, sauvegarde la réputation de la marquise.

Cependant, Cécilia, troublée par les calomnies dont Beauchamp est l'objet, circonvenue, éloignée de lui, se rend aux désirs paternels et consent à épouser Blackburn Tuckham (William Hardman est le prototype de ce dernier). Lorsque Beauchamp lui demande sa main, il est trop tard. En vain il essaie de faire revenir la jeune fille sur sa décision.

Cette dernière défaite n'est pas sans ébranler Nevil. Une fièvre contractée à visiter des ouvriers malades met ses jours en dangers. Il est soigné et sauvé par le Dr Shrapnel et sa pupille Jenny Denham. Romfrey, devenu Lord Avonley, sous l'influence de Mrs Culling, devenue Lady Avonley, présente enfin des excuses à Shrapnel, et Nevil convalescent se fiance à Jenny Denham, qu'il ne tarde pas à épouser. Courte période de bonheur en compagnie d'une femme intelligente et belle. Nevil, devenu père, pouvait bâtir de beaux espoirs sur la tête de l'enfant qu'elle lui avait donné. Mais il est écrit que Beauchamp doit, fidèle à sa nature, donner sa vie en sacrifice : il se noie en sauvant un fils de matelot.

Sa mort tragique est le désappointement suprême qu'il inflige au lecteur. Meredith le dit en commençant :

Je dois avertir ceux qui parcourront cette histoire qu'elle ne contient pas d'intrigue et que le héros ne cherche jamais à plaire. Être le favori du public est le cadet de ses soucis. Nulle pose byronienne : les mélodieuses lamentations, le mépris satanique lui sont pareillement étrangers. Il ne lance pas un regard vers le bonheur pour en déplorer l'absence. ¹

Il va son chemin, les yeux fixés sur des buts très hauts, passionné pour toute cause noble et généreuse et voulant que les moyens soient dignes de la cause qu'ils servent. Certes il a ses travers et ses défauts (ceux même de Maxse que nous avons signalés), mais « l'abnégation personnelle jaillissant, pour ainsi dire en dépit de lui-même, d'un noble et profond dévouement à la chose publique, à l'humanité, » emporte tout. Nul retour égoïste sur lui-même. Sa force est toute tendue vers la transformation du monde qui l'entoure, « ce monde anarchique de crime, de souffrance, de péché, où les biens sont dispensés sans justice, et insuffisamment dispersés ». Mais il se heurte à l'indifférence presque générale. « Faute de trouver parmi les Philistins un Goliath disposé à recevoir une pierre dans l'os frontal », ce David se consume en efforts qui aboutissent à des changements infinitésimaux, non à l'épopée rêvée par ses amis et amies. A Rosamund qui remarque avec mélancolie que Nevil, malgré les promesses de son adolescence, n'a presque rien accompli, le comte répond :

Non, c'est vrai, il n'a pas marché sur Londres à la tête de cent mille hommes. Et il évite le châtiment de son pays, sous la forme d'une statue due à un sculpteur britannique. Non, il n'a pas déterminé de commotions sociales. Mais il est un résultat qu'il a obtenu, il m'a mis à genoux ! ²

Et Rosamund rit, et Meredith veut nous faire sentir l'humour d'un pareil contraste : les visées du réformateur social, ses nobles aspirations, et le misérable triomphe domestique qui est son lot. Il ne dissimule point le côté don-quichottesque de Beauchamp — et montre, comme raisons de ses échecs, d'abord un manque d'ajustement perpétuel aux réalités immédiates, qu'elles soient psycho-

1. *B's C.*, p. 38.

2. *Id.*, p. 611.

logiques ou sociales, ensuite une croyance aveugle à la valeur absolue de ses idées. Il ne voit pas comme son ami Lydiard (Meredith lui-même) les deux faces d'une question. Il a du bolide en ses démarches. Aussi le comique erre et rôde sans cesse autour de Beauchamp, cherchant le défaut de son armure. Mais en vain : Beauchamp est modeste, sincère et noble. Or, là où il y a noblesse d'âme, ardente sincérité, dévouement à quelque chose qui nous dépasse, le comique, par son impuissance à faire grimacer ces traits, les accentuera. Ennemis ou amis de Nevil peuvent rire de ses extravagances juvéniles : ni les sarcasmes de son oncle, ni les caricatures d'un Baskett n'entament son intégrité. Bien plutôt ces efforts dénonceraient l'incapacité de leurs auteurs à saisir la beauté morale. Ce héros en est un, et il requiert notre sympathie, qui n'exclut pas l'humour, un humour indulgent, et quasi-maternel comme celui de Rosamund. Celle-ci s'amuse, en aidant à le rédiger, du cartel envoyé aux *Colonels de la Garde Impériale* par l'adolescent qui veut être le champion de son pays — héroïque absurdité. Mais le seul fait que Rosamund présente l'interprétation comique nous ôte la tentation de la développer pour notre propre compte. Son humour (et l'humour de Meredith tout le long du livre) est un réactif qui dégage, libère l'absurdité latente, et permet au lecteur de ne retenir que l'héroïsme, l'extraordinaire vertu d'un homme qui s'oublie parfaitement lui-même.

On voit à plein dans *La Carrière de Beauchamp*, à quel point l'art de Meredith unit la justice à la sympathie. Justice pour le héros pris à part, justice pour ses adversaires. Et pourtant, ceux-ci, les ennemis du progrès, sont aussi les adversaires de Meredith, mais il fait en sorte que Romfrey, l'homme du passé, de la tradition, ne nous soit pas antipathique, et il est trop habile pour représenter le révolutionnaire Dr Shrapnel, l'idéaliste penché sur l'avenir, comme un séduisant jeune premier. Romfrey est une figure magnifique : son égoïsme, de la même famille que celui du Squire Beltham, plonge dans le sol de la vieille

Angleterre des racines aussi profondes, mais il est moins colérique, et plus hautainement noble. Toute son attitude dénote plus de race. Peut-être est-il moins intelligent, plus enfoncé dans un médiévisme qu'assiègent des forces hostiles. « La conversation qu'il préférerait aurait pu s'échanger en n'importe quel siècle après la conquête ». Les antiques *game-laws* sont pour lui la pierre angulaire du droit britannique. Il considère le Roi, les Lords, les Communes, comme ses premiers garde-chasses, et la trinité constitutionnelle n'a de raison d'être que si elle fait respecter les prérogatives seigneuriales.

Passionné à un moment de sa vie pour la bataille parlementaire, il s'appelait alors un whig, mais les whigs le traitaient de radical, et les radicaux de tory, et, pendant quinze ans, ce fut son plaisir de batailler contre eux tous, successivement.¹

Depuis il se venge de son inaction forcée par des sarcasmes à l'adresse des hommes de Manchester, des Cobden, des Bright, et de tous ces agitateurs qui compromettent la stabilité du pays. On peut concevoir ses sentiments à l'égard d'un neveu qui épouse des doctrines révolutionnaires, et par les mesures qu'il prend, et des actes comme la correction infligée à Shrapnel, il ramène brutalement l'idéaliste dans le domaine des faits.

A Romfrey s'oppose Shrapnel, portrait de philosophe radical, à la création duquel ont concouru les moralistes et critiques sociaux contemporains de Maxse : Carlyle et Ruskin, J. S. Mill et Meredith lui-même.² Physiquement, c'est un grand vieillard débraillé et gesticulateur. Ses idées sont celles de Meredith, exprimées dans un style carlyléen. Il ne voit que deux classes en Angleterre : 1^o la bourgeoisie, qui a absorbé la classe supérieure ; 2^o la classe des travailleurs, le Peuple.

1. *B's C.*, p. 17.

2. En 1868, G. Meredith trouve l'Angleterre bassement matérialiste (*pot-bellied*). Le gouvernement et le peuple dans leurs relations extérieures sont menés par l'appréhension et les paniques et rien d'autre. « L'aristocratie s'est depuis longtemps vendue à la bourgeoisie, qui a fait de son mieux pour corrompre la classe audessous d'elle. Je n'ai d'espoir que dans une convulsion puissante pour produire un peuple digne. » (*L.*, p. 191.)

La seule religion de la bourgeoisie, sa pensée centrale, son idée de la nécessité, son but unique, c'est le Confort. Enorme classe passive qui a pour dieu son ventre !¹

Quant au peuple, « opprimé, sans protecteurs, abandonné, tantôt condamné à mourir de faim, au gré des fluctuations de l'offre et de la demande, esclave du Capital (ce nom blanchi du vieux Mammon infernal), ... il est le pouvoir de demain. Il est le nombre, et le nombre finit par l'emporter : preuve de faible sagesse dans le monde. Quoiqu'il en soit, là où est le nombre, sont aussi la sagesse et la justice naturelles à l'état brut. L'égoïsme y est universalisé. D'ailleurs le règne des travailleurs pourra exiger des correctifs : les despotes et les révolutions alternés qui brasseront, mêleront et confondront les classes — despotes, révolutions, systole et diastole accélérées du cœur palpitant de l'humanité¹.

Les métaphores violentes de Shrapnel ne doivent pas nous faire illusion. Ce « révolutionnaire », ce démocrate, est comme Meredith avant tout un moraliste. Ce qu'il faut changer, c'est l'homme. Il conseille la prière, insiste sur le respect de la légalité, ne veut le progrès que dans l'ordre social.

La Société est notre seul gain tangible, notre seul toit, notre assise, dans un monde de structures incertaines bâties sur des marais. Aux lois qui soutiennent cette société, ceux qui ont foi au progrès donnent leur adhésion. Si c'est un martyr, qu'importe ? Acceptez-le. La révolte est de l'animalisme. Plus l'amour est véritable, plus il est prêt au sacrifice. La rébellion contre la Société et l'invocation de l'Humanité vont en sens contraire².

Shrapnel ne touche ni au mariage, ni à la famille, ni à la propriété ; il en veut aux mensonges sociaux, à celui des chefs, qui ne conduisent rien, des pasteurs qui sont poussés par leurs ouailles ; mais par son appel aux idées de progrès, de renouvellement, il n'en constitue pas moins, comme son nom l'indique, une force de disruption, et représente le pouvoir de la démocratie, alors que Romfrey représente la solidité de la vieille Angleterre aristocratique.

1. *B's C.*, ch. XXIX, p. 328.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 329.

En Nevil Beauchamp se fondent ces oppositions : c'est un aristocrate de naissance qui va au peuple par amour de son pays et par amour de l'humanité, par conviction raisonnée aussi. Sa mort réconciliera le vieux républicain et le vieil aristocrate, qui pleureront ensemble une haute et forte individualité, s'imposant à l'amour par l'amour qui est en elle. Perte irréparable, juge Meredith, non compensée par la vie insignifiante qu'il a conservée dans le monde en se sacrifiant. Socialisme-individualisme, nous aboutissons à cette antinomie, et il semble bien que Meredith, si résolu qu'il soit à tenir la balance égale, marque son penchant pour l'individualisme. Est-il juste, nous incite-t-il à nous demander, qu'un être de rare valeur risque sa vie pour un être de rien ? Un Beauchamp ne peut s'en empêcher, parce qu'il est altruiste et doit rester fidèle à sa nature. Mais l'altruisme, la charité, dans leur excès sublime, peuvent révolter une raison, qui ne reconnaît pas la valeur absolue du sacrifice. Entre l'égoïsme et l'altruisme, il y a lieu de chercher un équilibre, une juste mesure ¹.

C'est ce même souci de justice qui de plus en plus désormais dresse Meredith en champion de la Femme. Certes, dès *Shagpat Rasé*, ses tendances féministes s'étaient affirmées, et son attitude ne s'était pas démentie dans les romans postérieurs. « L'injustice envers les femmes, la contrainte imposée à leurs aptitudes et facultés naturelles, généralement au détriment de la race l'avaient douloureusement oppressé », dès ses premières années de réflexion. Aussi ce fut pour lui un jour mémorable que ce matin de 1869 où John Morley lui mit dans les mains le petit livre de Mill sur *l'Esclavage des Femmes*.

Il s'empara du livre avidement, se mit à le dévorer en silence, et de toute la journée on ne put l'y arracher... Il y trouvait la cause qui lui était chère plaidée avec une largeur,

1. La mort de Beauchamp, couronnement de son caractère, était nécessaire à tous égards. Mrs Meredith, toutefois, souffrit beaucoup de ce dénouement cruel, et supplia son mari de le changer. C'était peut-être le fond chrétien en elle qui obscurément refusait d'accepter la condamnation du sacrifice.

une force et une pénétration qui conféraient au sujet une importance et une vie nouvelles dans les pays de langue anglaise ¹.

Dès *La Carrière de Beauchamp*, on peut voir les sympathies féministes de Meredith se préciser, sous l'influence de Mill, en critiques plus définies des lois et coutumes qui traitent les femmes en êtres inférieurs et les tiennent perpétuellement en lisières ². Meredith fait ressortir, en historien lucide de son temps, la désharmonie qui existe entre leurs aspirations et le milieu où elles vivent, et qui doit amener la crise, puis la révolte et la lutte, et la victoire au siècle suivant. Rappelons-nous qu'en 1870 les jeunes filles frappaient en vain aux portes des grandes Universités et que l'éducation familiale, tout en laissant une certaine liberté physique aux jeunes anglaises, restreignait singulièrement leur horizon intellectuel. Les grands sujets leur étaient interdits, et un corset rigide de préjugés séculaires leur imposait une certaine attitude, profondément artificielle, qui « était à la fois leur malheur et la source de leur orgueil supérieur. »

Elles ne peuvent agir avec indépendance, si elles veulent rester admirables aux yeux du monde, et doivent rester fixées sur l'étagère, avec les autres objets, en évitant de se remuer pour ne pas se briser ou se ternir ³.

Le résultat d'une telle éducation est l'impuissance, crue, par certains, radicale, à considérer objectivement une question, et à juger sans parti-pris ; le manque de courage pour braver le monde, ou résister à l'opinion. Il y a dans cette injustice de quoi indigner un philosophe, mais que ne fera-t-elle pas chez un poète dont la ten-

1. Lord Morley : *Recollections*, I, p. 47.

2. Seymour Austin, bien que Tory, est un personnage épisodique du roman qui nous fait penser à Mill par ses efforts pour émanciper les femmes. Il croit fermement qu'il convient de « leur ouvrir l'accès de toutes les carrières, pour leur permettre de gagner leur vie, d'être indépendantes et pour que leur force et leur courage conquièrent la position qu'elles peuvent désirer. » Il veut apprendre aux femmes à compter sur elles-mêmes, est tout prêt à leur accorder les droits politiques, lorsqu'elles les revendiqueront.

3. *B's C.*, p. 366.

dresse pour la femme est en raison directe de sa ressemblance psychologique avec elle ? Il a les mêmes qualités de tact subtil, de divination intuitive. Et il aime cet être, plus près de la nature que l'homme pour sa beauté, la grâce de son mouvement qui évoque celle d'un yacht sur la mer, ses rougeurs divines, l'expression des yeux, des cils baissés, des silences ; pour son intelligence aussi, que l'amour stimule, de même qu'il transfigure la beauté. Aussi pourrait-on montrer, présentée en raccourci, toute une évolution du féminisme dans *la Carrière de Beauchamp*, depuis Rosamund, pour laquelle le problème de l'émancipation féministe ne se pose pas, jusqu'aux souffrances de Renée et au développement de Cecilia, fille unique, élevée par un père plein des préjugés traditionnels, jusqu'à Jenny Denham enfin, qui est une Renée anglaise. Mais cette thèse est indiquée d'une main légère, elle ne gâte pas quatre portraits de femme, étudiés avec toutes les sympathies de l'artiste ; elle n'empêche pas ses préférences qui vont à la plus femme des quatre, à la Française.

Certes Cecilia est une admirable créature ¹, belle comme l'âme vivante de la campagne anglaise et de la mer qu'elle aime, au sang riche fouetté des pluies et des brises, imaginative et fine, chérissant l'Italie et la Manche, la joie du mouvement et l'intimité du foyer ; elle est longuement étudiée ; son cœur et son intelligence sont analysés dans leur division et leurs fluctuations avec une sympathie minutieuse et nous voyons comment son rêve d'un amour « exalté au-dessus de la terre, indépendant du désir », sa pudeur et son amour-propre l'empêchent d'aller à

1. Lady Butcher nous dit dans ses *Souvenirs de Meredith* que plusieurs amis la reconnurent en Cecilia. Elle était alors Miss Brandreth et Meredith l'avait vue grandir depuis 1867. A la question posée par l'intéressée, le poète répondit que « peu d'auteurs copiaient servilement un caractère vivant, que d'autre part, ayant reçu l'éducation traditionnelle et étant fille unique, j'aurais certainement les idées de Cecilia et sous leur influence refuserais d'épouser quiconque n'aurait pas l'entière approbation de mon père et de ma mère. » (Cf. *Memories*, p. 41.)

Beauchamp, de lui avouer qu'elle l'aime, jusqu'à ce que, délicieusement humiliée, elle descende de sa tour céleste pour palpiter et rougir en entendant le pas de son ami. Mais elle est un peu froide et lente, son impuissance à traduire en mots ou à suggérer ce qui est au fond d'elle-même dénote une nature plus sentimentale que passionnée. Intensément anglaise et protestante, elle a une profonde vie, morale et religieuse, fondée sur le sentiment de la dignité personnelle, de l'honneur familial et national, sur la pudeur et la réserve sacrées à sa délicatesse. Mais il lui manque l'élan spontané, le don total de soi dans l'amour qui font le charme de Renée, cette générosité qui rayonne sur tout cet être, en une expression incomparable.

D'où sort Renée ? de quelles rencontres vécues ? de quelles profondeurs d'imagination créatrice ? Nous inclinons à penser que Maxse confia son amour pour une Française à Meredith, qu'il lui montra son portrait, la lui présenta peut-être, et que le génie du poète fit le reste. Dans *The Gentleman of Fifty and the Damsel of Nineteen*, nouvelle laissée incomplète, on trouve un amour semblable à celui de Beauchamp pour une aristocratique Française.

Mr Pollingray, alors qu'il était très jeune et relativement pauvre, se rendit en France avec de bonnes lettres de recommandation ; et là vit Louise de Riverolles qu'il aima et dont il fut aimé. S'il avait consenti à se convertir au catholicisme, il aurait été agréé par la mère de la jeune fille. Mais son refus empêcha Madame d'intervenir en sa faveur, et Monsieur de Riverolles donna sa fille en mariage au Marquis de Mazar-douin, un jeune roué, immensément riche. Elle avait seize ans : Pendant vingt années, Mr Pollingray resta fidèle à son premier amour, jusqu'à ce qu'il rencontra Miss Alice Amble, âgée de dix-neuf ans ¹.

Louise de Riverolles, est une première ébauche de Renée de Croisnel. Cette image d'une Française hanta l'imagination de Meredith pendant des années, et un jour, après 1870, voici qu'elle réclame impérieusement la lu-

1. S. S., II, p. 143 sqq.

mière de l'Adriatique, la cité des doges, et le fond des Alpes au soleil levant, puis les tours d'un manoir et les verdure d'un parc en Normandie, enfin le jaune brouillard de Londres dans lequel elle apparaît, comme une vision, avant de s'effacer à jamais. Lors de chaque évocation Meredith décrit Renée avec amour, et une fois encore à propos d'une photographie que Rosamund fait voir à Cecilia.

Cette Renée aux yeux noirs était non la beauté, mais le charme ; elle émouvait au-dedans de nous les doubles cordes dont nous ne pouvons dire si elles sont harmonie ou dissonance, mais dissonance divine sinon harmonie assurée, mille fois plus mémorable que la simple grâce ou la majesté. Il est des impressions de béatitude dans l'angoisse qui transcendent la béatitude, impression de mystère dans la simplicité, d'éternel dans le changeant. C'était ces deux ordres d'une poignante antiphonie qu'elle touchait dans le clavier des cœurs humains, les mêlant étrangement en un vibrant unisson...

Cecilia contemplait la photographie, fascinée par ce visage expressif, où la vie palpitait : l'air était dans les narines, et la parole s'échappait de la bouche frémissante. Les yeux ? une lumière intérieure y vibrail-elle, ou n'était-ce qu'une apparence due aux étranges courbes délicates des paupières, dont les cils éveillés semblaient trembler sur quelque frontière indécise entre des rayons lumineux et des brumes ? Elle prenait les nerfs comme en musique certaines combinaisons mal définies, comme les airs d'une harpe éolienne, séduisants, insaisissables... ¹

De l'aveu de Meredith, Renée, de toutes ses héroïnes, est celle qu'il préfère. Il a peint en elle la Française et l'a donnée à admirer aux filles d'Albion. Cecilia, en étudiant son visage, sent la jalousie qui monte en elle aboutir à une rivalité de race, forcée qu'elle est d'admettre que « les Anglaises ne peuvent avoir une physionomie à part, sans risquer de prendre un air de ruse ou de malice effrontée, ni parler avec animation sans tomber dans l'argot ».

Les situations reçues les protègent, et font avec elles échange de dignité : la vie au repos leur convient, et plus que tout ce siège de juge d'où, en mots brefs, elles rendent des arrêts sur leurs sœurs étrangères.

1. *B's C.*, p. 381 sqq.

A l'Anglaise dont le calme extérieur exprime un idéal fait d'orgueil calviniste et de réserve patricienne, Meredith oppose la Française que ses quartiers de noblesse n'empêchent pas d'être vive, gracieuse, spirituelle. Les défauts sautent aux yeux : ses caprices, sa coquetterie innée — mais ils sont aimables en elle. Et son intelligence toujours en mouvement, sa parole rapide et légère, son tact, son sens artiste, sa promptitude à percevoir le comique jouent subtilement en chacun de ses actes. Elle a en elle « quelque chose de l'instinct génial qui a poussé les grands poètes ou musiciens à imposer leur naturel aux lois reçues, ~~ou~~ à montrer que ces lois n'étaient que nos pau- u vres limitations. »

Et son âme ne cesse de grandir, depuis le moment où sous l'influence de Nevil et de Venise elle a commencé de vibrer à l'amour, jusqu'à ce qu'elle quitte son foyer, décidée au don entier de soi, malgré les conventions ; et non moins grande, non moins courageuse et noble, lorsque Nevil la refuse. Elle est brisée, mais cache à tous son désespoir, et jamais peut-être le stoïcisme de la politesse mondaine ne s'est revêtu d'une pareille dignité, d'une pareille grâce, d'un pathétique aussi exquis.

La préférence de Meredith pour Renée s'explique par la réussite de cette création si vivante et d'une telle vérité de type, mais cette réussite elle-même a sa raison dans les affinités du poète et de la France. Il peut d'autant mieux prêter à Renée ses propres sentiments et perceptions subtiles, son tact et son imagination, qu'elle est la moitié féminine de son âme, complexe, diverse, une et changeante, avec sa fine ardeur de vie, et ses nuances délicates, artiste en tout, dans sa mise et ses attitudes comme en amitié et en amour, artiste au sens le plus haut, créatrice et n'abdiquant jamais son sens critique, ni sa personnalité, intelligente et inspirée. Ce que Meredith reproche aux Anglaises, c'est leur manque d'imagination, qui explique l'uniformité posée en principe, acceptée, bien plus, recherchée par elles. « Les situations reçues les protègent et font avec elles échange de dignité ». Et le manque d'imagination explique non seulement l'uniformité (qui

est « la maladie de l'Angleterre moderne »), mais aussi certain égoïsme insulaire, impuissant à se mettre à la place d'autrui, à sympathiser avec des attitudes d'âme différentes et qui produit soit l'orgueilleuse satisfaction de soi-même, soit la jalousie. Ni Cecilia, ni Rosamund ne sont exemptes de ces sentiments. Renée peut avoir des défauts, mais elle connaît des élans divins, comme le poète; et une générosité qui la fait vibrer tout entière, la pousse au don entier de soi¹. Cette générosité est aussi un trait de son créateur. De ces deux chefs-d'œuvre, *Harry Richmond* et *La Carrière de Beauchamp*, il est bien que le premier ait offert son tribut de reconnaissance à l'Allemagne avant 1870, et que le second, avec son immortel hommage à la Française, ait paru après nos défaites. Nous y voyons une preuve de la générosité de Meredith.

1. « Poets and women are very much alike : poets have much of the women in them, or else they are not worth much as poets ». (Meredith, dans une conversation rapportée par M^{me} Gissing-Fleury.)

CHAPITRE XII

I. — LA FEMME ET L'ESPRIT COMIQUE : LA BALLADE DES BELLES DAMES RÉVOLTÉES.

II. — L'IDÉE DE LA COMÉDIE ET LES BIENFAITS DE L'ESPRIT COMIQUE

III. — L'ÉGOÏSTE : COMÉDIE RACONTÉE.

Après *la Carrière de Beauchamp*, dont le sous-titre pourrait être l'*Altruiste*, le prochain roman de Meredith devait être l'*Egoïste*. Une comédie après une semi-tragédie. Plus de quatre années séparent l'apparition des deux œuvres, quatre années de méditation féconde, durant lesquelles Meredith écrivit — *studying* — des poèmes, tragiques et comiques, un *Essai*, capital pour l'intelligence de son œuvre, et des nouvelles.

Parmi les poèmes « tragiques » les *Noces d'Attila* semblent indiquer comme un désir chez notre auteur d'écrire sa *Légende des Siècles*¹. C'est une évocation (sortie de quelques lignes de Gibbon) de l'armée des Huns sur le Danube en 453 et du meurtre d'Attila par Ildico, fille du prince des Bactriens, qu'il venait d'épouser. C'est une vision pleine de mouvement et de couleur, un poème symphonique où dominant les cuivres barbares, où la sourde rumeur du Danube sert de basse continue aux clameurs des soldats ; c'est aussi la psychologie du conquérant lassé, désireux de jouir un peu, et celle d'une

1. Admirateur de Hugo et de Leconte de Lisle, c'est toutefois non pas à eux que fait penser Meredith mais à R. H. Horne dont *La Ballade de Delora ou la Passion d'Andrea Como* avec son refrain *Delora !* peut avoir inspiré la même répétition de *Attila, mon Attila* à Meredith. (Cf. *Ballad Romances*, par R. H. Horne. Londres, 1846. Nous devons des remerciements à Mr Ernest Rhys qui nous les a indiquées, et a fait plus encore, nous a donné ce livre rare).

armée toujours plus avide de conquête, de riches butins, qui le pousse en avant. C'est encore une évocation sobre et tragique de la captive, immolée contre son gré aux désirs du chef tout-puissant.

Le poème ne parut qu'en janvier 1879 dans *The New Quarterly Magazine* et attendit pour paraître en volume le recueil de 1887 intitulé *Ballades et Poèmes de la vie tragique*. Plus de la moitié de ceux-ci servent à illustrer des conceptions barbares, féroces, meurtrières de l'amour, et cette grande tragédie, source de drames sans nombre, l'incompréhension de la femme par l'homme. La légende des siècles de Meredith est, à vrai dire, et toutes proportions gardées, une légende de l'amour à travers les siècles, comme en témoignent *la Jeune Princesse*, histoire des cours d'amour provençales, *l'Archiduchesse Anne* et *le Sermon d'après une ballade espagnole*, deux drames de la jalousie, ayant l'un une femme, l'autre un homme, pour victimes.

La Femme, sa condition passée et présente, son avenir, l'importance suprême de cet avenir pour le progrès de l'Humanité, voilà en effet ce qui, de plus en plus, est au cœur des préoccupations de Meredith. Et comment la Comédie doit contribuer au progrès du féminisme, c'est ce que démontre toute l'œuvre des quatre années que nous considérons dans ce chapitre.

I

Et d'abord, cette *Ballade des Belles Dames Révoltées* que publia la *Fortnightly Review* en août 1876.

Imaginons, sous les feuillages retombants d'un grand parc au bord de la Tamise, un cercle de gracieuses jeunes femmes, dont quelques-unes divinement belles. Deux amis en promenade les aperçoivent, s'approchent, et l'un d'eux salue « cette guirlande de fleurs exquises » dont le charme pourrait tenter même un philosophe comme son compagnon. Or une dame leur souhaite la bienvenue et ajoute : Vous pourrez choisir parmi nous qui vous plaira, sans vous

livrer au vain passe-temps de la longue poursuite, si vous consentez à épouser notre cause, et à lui consacrer vos efforts :

Qui est pour nous, pour lui nous sommes !

Cette cause, on le devine, c'est la cause féministe ; mais des deux amis, l'un est, comme Maxse, partisan de l'état de choses actuel qui refuse aux femmes tout droit politique, et veut rester l'adorateur sentimental de leurs charmes. L'autre, le philosophe, qui peut être Mill ou Meredith lui-même, écoute en silence le débat entre son ami et la dame.

Le dialogue s'engage, escrime courtoise d'abord, puis duel d'idées, de plus en plus vif et passionné. Les strophes alternent, toujours terminées par la même rime pour chaque adversaire : *we* ! pour le couplet féminin ; *you* ! pour la strophe masculine. D'abord l'homme du monde insinue à la dame d'avant-garde qu'elle n'a pas avec elle l'immense majorité des femmes — notamment les travailleuses, par exemple les paysannes, « qui vont à leur labeur, une chanson aux lèvres. »

La réponse est presque brutale :

— Notre cause est la leur. Elles sont l'armée ignorante, qui requiert des chefs réfléchis. Connaître l'homme, c'est connaître l'état de guerre. Actuellement elles rêvent, comme le soleil sur la mer.

— Et les dames — douairières ou autres — qui, attachées au passé condamnent votre insurrection contre les saines lois grâce auxquelles vous êtes bonnes et pures. Etes-vous avec elles ? Sont-elles avec vous ?

— Elles sont le passé, nous sommes l'avenir...

Alors, le défenseur de la tradition, qui ne conçoit la Femme qu'en fonction de l'amour, demande plus franchement :

A quoi bon ces efforts qui ne changeront rien ? Chères dames, douées de beauté, d'esprit, de toutes les grâces, de tous les charmes où l'amour allume sa torche, pourquoi renouveler cette vaine lutte d'antan qui ne saurait arrêter le cours des choses ? Qui est pour l'Amour doit être pour vous ¹.

Mais c'est justement ce dont ne veulent plus ces jeunes femmes : se faire belles pour séduire un seigneur et maître ! être des objets de luxe qu'on achète ! subir la loi de l'offre et de la demande !

Il est dur, Messieurs, de quitter devant des marchandises l'attitude, la mentalité de l'acheteur. Vous nous flattez, à moins que ce ne soient nos modistes ou nos couturières. La Femme vaine d'antan peut ainsi être le serpent charmé par vos doux airs. Nous, nous nous réclamons d'un autre maître que l'Amour.

— Craignez d'offenser l'amour, comme cette Reine devant laquelle il plaïda, qui ne l'écouta point, et perdit la beauté. Sans aller jusque là, vous pouvez perdre votre jeunesse à poursuivre des visions, et vous trouver un jour, seules dans la vie, vous éveiller à une vérité morne, ayant sacrifié votre bonheur à une chimère.¹

La réponse, moins directe qu'on ne l'aimerait, exprime bien le haut idéal où tendent les révoltées.

— La Vérité, nous la cherchons ! mais où se trouve-t-elle ? dans les cieux, dans l'herbe, ou dans notre cœur ? oh ! les yeux innombrables qui la contemplent, et la diversité d'objets qu'ils voient, suivant que leur désir est pour le fruit ou les fleurs !²

On est arrivé à un tournant du débat qui va poser la double question du progrès ou de la fidélité aux coutumes traditionnelles. « La Vérité ! s'écrie le gentleman conservateur, il est une vérité de lois établies qui éclaire le passé comme un fanal immense ».

Il est beau que la jeunesse salue les matins changeants ; mais votre cause, qui cherche à diviser la race contre elle-même, est une félonie. Vous trahissez la lyre harmonieuse, reniez un passé d'honneur et de gloire !

Notre sentimentaliste crée un passé de fantaisie : la condition de la femme est loin d'avoir été ce qu'imaginent les poètes, et son interlocutrice le sait bien :

1. (*Id.* VIII-IX).

2. (IX-XVI) — c'est-à-dire suivant qu'ils s'attachent aux réalités positives, ou à de sentimentales idéologies, parées d'esthétisme.

— Honneur ! Gloire ! Orgueil ! A vos côtés nous fûmes plutôt la chatte, le serpent, la pauvre esclave ! Plus de faux idéal ! que l'homme nous écoute. Nous sommes liées dans notre défense par de fausses délicatesses !

— Comment, [reprend le chevalier du passé], voudriez-vous, madame, renoncer aux privilèges que vous conférait votre rang d'idéal de l'homme ? Vous étiez la fin de son action, et la bannière dans la lutte. De votre faiblesse même vous tiriez une force surhumaine : vous étiez ceinte d'une robe de flamme !¹

Le philosophe cependant a l'air pensif. La dame le fait remarquer, et de plus en plus se préoccupera de son opinion, intriguée qu'elle est de son silence. Elle répond, avec une ironie amère, que l'homme, cherchant la satisfaction de son plaisir, ne pouvait faire moins que de vêtir et nourrir l'instrument de son plaisir. La femme ne fut souvent pas autre chose : on oublia qu'elle était une personne. Même encore, la prostitution, causée par la faim, est la honte de la société moderne.²

Le sentimentaliste est quelque peu abasourdi par ce franc parler dans la bouche d'une femme, et déclare qu'il se trouve en présence d'individualités isolées, mal conseillées, aveuglées.³

— Nous pouvons [telle est la riposte] être aveugles aux mérites masculins, mais nous embrassons un avenir qui dépasse maintenant les rets de l'oiseleur. Bien que peu nombreuses, nous détenons pour la race une promesse inconnue avant nous. Vous avez la liberté de conquérir des compagnes courageuses ; vous ne perdez que des pantins. Qui est pour nous, pour lui nous sommes !

(XXV) — Ah ! madame ! étaient-ce des marionnettes, les êtres qui résistèrent aux appels aventureux de la Jeunesse pour suivre fidèlement les voies consacrées de la Femme ? La Femme est faite pour entretenir la flamme de la lampe domestique, qui brille consolatrice, au-dessus de nous.

(XXVI) — Oh ! monsieur, ne serons-nous pas aussi adorées dans notre rôle d'aides actives et intelligentes que dans cette attitude de prêtresses. En tout cas, une chose est certaine, nous ne pouvons, enchaînées à cette lampe, faire aucun progrès ; et progresser est maintenant un besoin impérieux.

1. *Id.* XVII-XVIII.

2. *Id.* XXII.

3. *Id.* XXIII.

Le dialogue continue, spirituel, animé, la Bible fournissant des métaphores et des arguments aux adversaires, jusqu'à ce que le partisan de l'orthodoxie, indigné d'entendre que « la Femme est lasse de l'Eden », s'écrie :

— Mais enfin, que voulez-vous ? madame. Il suffit que vous régniez sur le foyer domestique et le cœur de l'homme ; vous estimant heureuses d'ignorer les chemins rudes, pleins d'ornières, loin de l'allée majestueuse et serene où vous marchez, protégée par les ailes de votre ange.

— Nous entendons sur ces chemins les cris douloureux des femmes. L'expression « règne domestique » est plaisante. Et ce rugissement : « Que voulez-vous ? » a toujours été celui des tyrans. Monsieur, ayez un peu de notre pureté, et nous prendrons de votre force. Nous ne demandons pas davantage. C'est là tout ce que nous voulons.

— Oh ! madame, qui me donnera une image pour vous révéler, d'un mot, comme un éclair dans la nuit, votre erreur et les dangers que vous courez. Erreur spirituelle, seulement ; les dangers qui en résultent peuvent être palliés par une fuite rapide. Confiez à cette fuite vos espoirs de salut !

— Erreur spirituelle, monsieur... votre ami sourit, il le peut ! Une erreur spirituelle est une erreur funeste que vous faites bien de dénoncer ! Mais, qu'elle est différente de la réalité, la fiction dont se leurrent les hommes ! que la femme, au fond, vous ressemble, si vous la connaissiez comme nous !

— Regardez, madame, la ligne sinueuse de ce fleuve qui reçoit en lui la splendeur du soleil couchant. Pour être divines, la nature vous enjoint d'être fidèles à la nature, d'être belles comme l'onde, de parer la terre de votre grâce, de réfléchir la clarté du ciel.

— Monsieur, vous parlez bien : votre ami ne dit mot. Etre belles comme l'onde, enfanter des sots, et pire, des lâches, et pire : contre une telle vie se révolte celle qui n'appartient pas entièrement à la nursery ou à vos écoles : hommes et femmes nous subissons l'antique fatalité : travaillons ensemble à la secouer ! ¹

Nous sommes avec les dernières strophes arrivés au cœur de la question : le féminisme est un problème d'ordre moral, qui intéresse l'homme autant que la femme, car il intéresse le sort de l'espèce. Sur l'humanité pèse une antique malédiction qui tient à ses origines, aux limons d'où ont émergé les brutes primitives, puis des sociétés

1. *Id.* XXXV-XL.

fondées sur l'égoïsme. Par l'égoïsme nous sommes encore pareils à la bête : c'est l'égoïsme mâle qui veut maintenir la femme dans un état de faiblesse soumise. La femme veut acquérir la force, celle des temps nouveaux qui est d'ordre intellectuel, spirituel et moral ; que l'homme devienne pur d'esprit et de cœur, et qu'ensemble homme, et femme, ils fondent une humanité meilleure. Mais le sentimentaliste ne veut pas abandonner sa vision esthétique de la femme idole, et propose de prendre l'ami silencieux comme arbitre.

— Écoutez alors mon ami, madame ! Il retient sa langue jusqu'à ce que les mots soient des pensées, et les pensées, des lames d'épées damasquinées, belles comme des fleurs, tranchantes comme l'acier. — Ai-je bien entendu ? Il est ensorcelé ! Ne faites pas attention ! Oh ! traîtresses beautés ! (XLI)

Cris de triomphe et railleries ironiques s'entrecroisent alors.

— Nous avons conquis un champion, mes sœurs, et un sage !

— Vous avez conquis simplement, mesdames, l'heureux convive d'un beau festin. — Le sarcasme, Monsieur le truchement, n'est qu'une faiblesse voilant la rage. — De la faiblesse et des sages vous possédez la clef.

— Monsieur, pour l'ami que vous nous amenez, acceptez nos remerciements. Oui, la Beauté fut jadis une proie stérile ; douée de griffes, aux caprices de bête ! Mais peut-elle donner une plus sûre garantie qu'une âme est née en elle que par ces fiançailles avec la sagesse ? Adieu, nous sommes satisfaites ! ¹

Les dernières strophes montrent les dames emmenant leur captif joyeux à la verte rive du fleuve, et le faisant embarquer avec elles, pareil à quelque vieil Anacréon souriant. Elles contiennent aussi le commentaire du poète :

— Depuis le temps où, étoile rougissante, Hélène traversa la mer de sang, les femmes ont-elles nourri le rêve que la beauté saluée Déesse par l'homme, quand il ne la possédait pas, pourrait, en des jours merveilleux vaguement entrevus, être civilisée au point de dire non pas : « Moi », mais « Nous » ?

— Et feront-elles de la Beauté leur domaine, le bouclier et l'épée de leur sexe ? Dans une brillante froideur la femme, encore plus reine que jadis, dictera-t-elle comment nous devons gagner ses bonnes grâces, amollir sa résistance ? Le licol est sur nous ; nous avons beau ruer, vous et moi.

— Il est certain que si la Beauté a dédaigné ses conquêtes anciennes avec une ambition aussi haute, si ceci, si cela, si plus encore, son combat s'achève en triomphe. Mais, peut-elle garder ses vassaux sans les payer ? Ah ! pourtant, entendre crier encore par ces dames : « Qui est pour nous, pour lui nous sommes ! »¹

Ce commentaire est d'un spectateur olympien de la lutte qui s'engage entre féministes et anti-féministes. Il tient sous son regard et l'antiquité — la guerre allumée jadis par la beauté d'Hélène — et les temps futurs où la Beauté, discernant que sa cause est solidaire de la cause de toutes les femmes, s'élèvera du particulier à l'universel. Mais n'y a-t-il pas dans ce progrès un risque pour l'homme ? le risque d'être réduit au servage par une femme consciente de son pouvoir non seulement individuel, mais collectif, de se voir imposer de dures épreuves pour la mériter ? D'autre part, la Beauté ne restera pas éternellement le bouclier et l'épée du sexe féminin : elle accordera des faveurs, et alors ?... Nous serons ramenés au point de départ.

La forme originale de ce poème semi-dramatique, semi-lyrique peut déconcerter au premier abord le lecteur, qui ne sait pas trop où il va et trouve étrange de tomber dans une « ballade » sur une discussion philosophique. Le commentaire, plus encore, la conclusion du débat : l'amoureux sentimental de la Beauté laissé sur la rive, seul avec son dépit, tandis que le penseur, couronné de roses, vogue vers la Nouvelle Cythère sur la barque fleurie du Féminisme triomphant, — montrent que Meredith a voulu traiter son sujet dans l'esprit de la Comédie. Les arguments de l'anti-suffragiste sont inspirés, subtilement, à son insu, par l'égoïsme masculin, déguisé en sentimentalisme esthétique, religieux, social, tandis que la dame qui lève l'étendard de la révolte est une beauté

1. *Id.* XLVI-XLVIII.

désirable. Très habilement, Meredith suggère, tout le long du spirituel dialogue, qui fait penser à Marivaux, mais aussi à Platon, un jeu d'influences magnétiques tenant au sexe des interlocuteurs. Lorsqu'un homme et une femme discutent la question du féminisme, et que l'homme veut persuader la femme de ne pas être féministe, mais femme, on sent, derrière tel ou tel de ses arguments, une intention secrète, un désir caché et nous savons que si dans un débat d'ordre intellectuel, nos passions ou nos préjugés s'interposent à notre insu, l'esprit comique est sur le qui-vive, prêt à redresser ce qui risque d'être faussé, à intervenir au nom de la raison et du bon sens.

C'est armé de l'esprit comique que Meredith descend de son Olympe pour se mêler à la bataille. Il faut montrer que les adversaires du progrès sont unis bien moins par un souci de justice et de vérité que par l'égoïsme ancestral, l'amour de leur confort, la peur de le voir troublé, le désir d'étouffer tous ces cris discordants, inesthétiques, et ces conceptions, menaces de bouleversement pour l'ordre établi. Sur ces conservateurs de la grande iniquité, celle qui tient la femme esclave, Meredith donc veut projeter la lumière de l'esprit comique. Poème ou roman, toute forme d'art lui est bonne. Avec la pleine conscience de la maturité, il tourne sa réflexion et ses lectures vers la Comédie. La conférence qu'il donne en février 1877 sur l'*Idee de la Comédie* complète merveilleusement la *Ballade des Belles Dames Révoltées*. Si le poème baigne dans la lumière comique, l'*Essai* est tout pénétré de féminisme, et Meredith n'a sans doute accepté de le lire à la *London Institution*, malgré son aversion à paraître en public, qu'afin de mieux assurer la diffusion d'idées qui lui tiennent à cœur.

II

Le xix^e siècle qui a produit si peu de bonnes comédies a vu paraître en Angleterre d'excellents essais sur ce genre dramatique. Hazlitt, en 1819, et Ch. Lamb, en 1822, ont

consacré des pages célèbres aux auteurs comiques de la Restauration. Meredith ne les ignorait pas, et son éloge de Millamant, sa critique, sympathique en somme, de Congreve, continuent brillamment la tradition ¹ inaugurée par ces écrivains. D'autre part, Sainte-Beuve et les *Causeries du Lundi*, Stendhal aussi peut-être, n'ont pas été sans lui fournir des faits, des remarques sur Molière et le xvii^e siècle. Il a lu *Aristophane et Rabelais*, de Littré ², le *Ménandre* de M. G. Guizot ³, Taine et Saint-Marc Girardin. Peacock est une autre des sources de l'Essai, non indiquée par lui, mais certaine. Meredith n'a pas voulu parler de la Comédie en soi, ou plutôt de l'idée de la comédie qu'il avait dans l'esprit, sans étayer son discours d'une riche documentation, et il a mis une sorte de coquetterie à déployer l'immensité de ses lectures à travers les littératures d'Europe passées et présentes. Le résultat est, au premier abord, une sorte de papillottement devant les yeux du lecteur, mais les grandes lignes, avec un peu d'attention, se laissent apercevoir très nettes.

Meredith, en effet, affirme dès le début que l'égalité des sexes dans la société est une des conditions d'existence de la Comédie, et il s'attache à prouver cette thèse en passant en revue les principaux milieux où a fleuri la Comédie de Mœurs, la Grèce, Rome, et surtout l'Angleterre et la France.

C'est une société d'hommes et de femmes cultivés où les idées circulent, où les perceptions sont vives, qui peut fournir au poète comique et des sujets et un public. La demi-barbarie de communautés exclusivement frivoles, et les périodes de trouble et de fièvre ⁴ sont également contraires à son apparition, de même qu'un état d'inégalité sociale marquée entre les sexes... ⁵

1. Cf. L'idée de la Comédie par W. P. Ker (*Revue de littérature comparée*, 3^e année, n^o 1).

2. *Aristophane et Rabelais*, publié dans la *Philosophie Positive*, juillet-août 1870, réimprimé en 1875 dans *Littérature et Histoire*.

3. 1855.

4. On trouve des remarques analogues dans Voltaire et dans Stendhal. [N. T.]

5. *Essay on Comedy*. M. P., p. 3.

Sous Louis XIV, la bourgeoisie française a eu Molière, qui a montré des femmes agissant sur le même plan intellectuel que les hommes.

Plus haute est la Comédie, plus la place qu'y tiennent les femmes est éminente. Dorine, dans *Tartuffe*, est le bon sens incarné, bien que simple suivante. Célimène est maîtresse indiscutée du même attribut, plus sage comme femme qu'Alceste comme homme. Dans *Le Train du Monde*, de Congreve, Millamant éclipse Mirabell, la plus vivante figure masculine de la Comédie Anglaise¹.

Si l'égalité entre les sexes tend à favoriser l'éclosion de comédies, réciproquement, la Comédie contribue à rapprocher les hommes des femmes, car elle représente leurs duels, et « comme les deux antagonistes, si opposés qu'ils soient, considèrent l'un et l'autre un seul et même objet, la Vie, la similarité graduelle de leurs impressions doit les amener à une certaine ressemblance. Le poète comique ose nous montrer les hommes et les femmes arrivant à cette ressemblance mutuelle ; il soutient que, lorsque la vie sociale les rapproche, leurs esprits deviennent plus semblables...² »

La Comédie de *Ménandre*, imaginée d'après Térence, est, avec celle de Molière, à peu près la seule qui réponde à l'idéal que se fait Meredith, d'un « comique presque douloureux à force de raffinement ». Ni l'Italie, ni l'Espagne n'ont rien qui le satisfasse :

Quand les sexes sont séparés, hommes et femmes deviennent avides les uns des autres, *affaimados* comme disent les Portugais, et tous les éléments tragiques sont sur la scène... En Allemagne, les tentatives comiques rappellent irrésistiblement l'image que Heine donne de son pays dans *La danse d'Atta Troll*. Le rire, dans la littérature germanique, est rare, plutôt monstrueux ; ce n'est jamais le rire d'hommes et de femmes en société, mais le produit d'une imagination abstraite et lourde, grotesque, grimaçante ou vulgaire, comme les bizar-

1. *Id.*, p. 14.

2. *Loc. cit.*, p. 15.

Cf. *A Ballad of Fair Ladies in Revolt*, XXXVIII.

... « How different from reality

Men's fiction is ! How like you in the plan

Is woman, knew you her as we ! »

rieres de leurs petits gnômes... Le fait que les femmes allemandes n'ont guère voix au chapitre explique l'absence en ce pays de dialogues comiques projetant une clarté sur la vie... L'Orient connaît le rire, comme le prouvent les Mille et une nuits, mais il n'a pas de comédie, seulement des farces où domine l'obscénité, car la comédie ne devient possible qu'avec un certain degré d'égalité entre les sexes.

Que les femmes cultivées reconnaissent donc en la Muse Comique une de leurs meilleures amies. Elles sont aveugles à leur intérêt quand elles vont grossir les rangs des sentimentalistes. Qu'elles promènent leurs plus clairs regards à l'étranger, dans leur pays : elles verront que là où elles n'ont aucune liberté sociale, la comédie est absente ; là où elles ne sont que des ménagères, la forme de la comédie est primitive ; là où une indépendance tolérable ne s'accompagne pas de culture, le mélodrame se substitue à la comédie, avec une version sentimentale de la femme... Mais, lorsque la femme est en passe d'être l'égale de l'homme..., alors, prête à se laisser transplanter de la vie sur la scène, dans le roman, dans la poésie, la pure comédie fleurit, et se trouve être, ce qu'elle voudrait aider la femme à devenir, la plus exquise récréation, la plus sage des compagnes charmantes ¹.

Cet appel à la Femme clôt la première partie de l'*Essai*. Dans la seconde partie, Meredith, creusant son sujet, analyse l'esprit comique, qui peut se manifester aussi bien en des romans qu'au théâtre, ou même, sans se traduire en œuvres d'art, n'être qu'une manière de considérer la vie, et il traite des services qu'il rendrait en particulier à la société anglaise, où « les richesses, les loisirs abondent, et où, par suite, foisonnent d'étranges malaises et d'étranges médecins ». Ces végétations parasites, nées d'un sol trop riche, nous les connaissons par le roman de Meredith lui-même : ce sont tous les sentimentalismes de l'ère Victorienne, les mille et une formes de la sottise, de la satisfaction de soi-même, des préjugés, des illusions. Il appartient au bon sens de ne pas attendre leur naissance, mais de les détruire au moment où elles sont encore à l'état de vapeurs, et cela est surtout facile à ce premier-né du bon sens : le génie du rire réfléchi.

Mais en Angleterre l'esprit comique est devenu rare,

1. *Loc. cit.*, p. 32.

car les sentimentalistes cultivés, qui donnent le ton, ont peur du rire.

Ils vivent dans une atmosphère nébuleuse, qu'ils croient idéale... La Comédie leur inspire crainte et tremblement, car elle... les confond avec nous tous dans une assimilation sans noblesse et ne se laisse pas utiliser par une espèce supérieure à la manière d'un balai ou d'un fouet. Que dis-je ? être une espèce supérieure, c'est se désigner au calme regard curieux de l'Esprit comique et à un examen impitoyablement scrutateur.

Et cette rareté de l'esprit comique explique l'acceptation passive de l'ennui, qui est un trait de la société anglaise d'alors, la lourdeur béotienne, les malaises nombreux que flattent, au lieu de guérir, des soi-disants docteurs. Il n'est qu'un remède, c'est de cultiver non seulement l'humour, la satire et l'ironie, mais le rire plus fin, plus impersonnel de la Comédie.

Dans l'humour, en effet, le sentiment domine.¹ « L'humoriste moyen est un rieur qui délasse, donne du ton aux sentiments et parfois s'y abandonne, comme emporté par eux. » Le grand humoriste, tel Cervantes, embrasse les contrastes avec une largeur de vision incomparable. Le poète comique, lui, est essentiellement l'interprète de l'esprit social :

Il s'enferme dans le cercle d'une société donnée, et s'adresse au cercle encore plus restreint des intelligences en montrant l'action du monde sur nos caractères.

Il cherche à jeter le ridicule non sur notre malheureuse nature, mais sur notre vie de convention. Presque toute cause plus que douteuse faisant l'objet d'un débat est ouverte à l'interprétation comique, et n'importe quel plaidoyer intellectuel d'une cause plus que douteuse contient les germes d'une idée de comédie.²

1. Cf. Carlyle : « L'essence de l'humour est la sensibilité ; une chaude, tendre sympathie avec toutes les formes de l'existence. A moins qu'elle ne soit imprégnée d'humour, la sensibilité dégénérera facilement en maladie, mensonge, ou, pour tout dire, en sentimentalité. » (*Essay on J. P. F. Richter*, 1827.)

2. *Loc. cit.*, p. 45 sqq.

Ce qui domine dans la Satire, c'est l'indignation du moraliste : *sæva indignatio*. La perception des ridicules glace votre bienveillance et vous vous mettez à fouailler le personnage grotesque jusqu'à ce qu'il se torde en hurlant sous les coups.

Que si vous préférez piquer le ridicule sous le couvert d'une semi-caresse, vous êtes un engin d'ironie... L'ironie est l'humour de la satire.

Le rire de la satire est un coup en plein visage ou dans le dos. Le rire de la Comédie est impersonnel, et d'une politesse sans rivale, voisin du sourire, souvent rien de plus qu'un sourire. Ce rire éclaire l'esprit, car c'est l'esprit qui le cause, et on pourrait l'appeler l'humour de l'esprit.¹

Ces distinctions une fois établies, Meredith reprend le thème des rapports de la comédie et d'une civilisation donnée et résume ainsi ses observations :

Si vous croyez que notre civilisation est fondée en raison (et une telle croyance est la première condition de la santé intellectuelle) vous discernerez, en contemplant les hommes, un Esprit au-dessus d'eux ; pas plus céleste que la lumière renvoyée en haut par des surfaces miroitantes, mais lumineux et vigilant ; ne les dépassant jamais, ne restant jamais en arrière ; si étroitement attaché à eux qu'on le prendrait pour un reflet servile, faute d'étudier ses traits. Il a le front d'un sage, et la radieuse malice du faune dort aux coins des lèvres mi-closes tendues légèrement dans une attente oisive. Ce sourire, discret convive, allongé comme un arc, fut jadis un gros rire arrondi de satire qui lançait les sourcils vers le ciel, telle une forteresse qu'on fait sauter. Le rire reviendra, mais il sera parent du sourire, finement tempéré, révélant le soleil de l'esprit, une richesse mentale plutôt qu'une bruyante énormité. Son aspect habituel est celui d'un observateur désintéressé... L'avenir des hommes sur terre le laisse indifférent, ce qui le préoccupe, c'est leur honnêteté, leur beauté présentes ; et dès qu'ils perdent toute mesure, deviennent outrés, affectés, prétentieux, ampoulés, hypocrites, pédants, absurdement délicats ; dès qu'il les voit s'abuser ou devenir dupes, tendre aux égarements des idolâtries, dériver à des vanités, ou s'agréger en des absurdités, faire des projets à courtes vues ou des combinaisons folles ; toutes les fois que leur conduite dément leurs maximes et qu'ils violent les lois non écrites mais réelles

1. *Loc. cit.*, p. 46.

qui les obligent à une considération réciproque ; toutes les fois qu'ils offensent la saine raison, la droite justice ; sont faussement humbles ou minés de vanité, individuellement ou en masse, — alors l'Esprit qui d'en haut les contemple prend une physionomie humainement maligne et projette sur eux une oblique clarté, suivie d'éclats de rire argentins. C'est lui, l'Esprit comique.¹

Nous créons nos dieux à notre image. Mais Meredith ne voudrait pas que nous notions les ressemblances de ce faune au front de sage avec lui-même ; non seulement il soutient que l'esprit comique est une perception individuelle, la capacité de rire de soi et de saisir le ridicule du prochain sans que notre bienveillance en soit diminuée, mais il affirme que « là où des intelligences humaines sont réunies, il y a une intelligence collective », et que ne pas la percevoir dénote une vraie cécité spirituelle. Le rire, comme l'a dit un philosophe, est toujours le rire d'un groupe. Le groupe de ceux qui ont la même idée de la Comédie que Meredith comprend « de nombreux esprits forts et sains, éminemment raisonnables. Que si vous vous joignez à eux, vous devenez un citoyen du meilleur monde, du plus élevé que nous connaissions dans notre vieux monde, qui n'a rien de supra-terrestre ». En effet « devenir intensément sensible au rire comique est avancer en civilisation. Craindre d'y être en butte est avancer en culture intérieure »².

Pour bien apprécier les services que rend l'esprit comique à une société donnée, il faut faire la contre-épreuve et considérer les pays où il n'existe qu'en germe, comme l'Allemagne. Reprenant alors l'idée qui circule à travers l'essai, Meredith montre tout ce que ces pays gagneraient à traiter les femmes sur le même pied que les hommes.

La Comédie — ou l'esprit comique sous n'importe quelle forme — viendrait alors à eux pour dégager du bloc quelques types, leur présenter le miroir, vivifier et illuminer l'intelligence sociale.

1. *Id.* p. 46 sqq.

2. *Loc. cit.*, p. 48.

La Comédie réaliste des Augiers et autres Français du XIX^e siècle remplit-elle ce rôle ? — Non. Elle se borne à copier la vie sans l'interpréter, et laisse non plaidée la cause des « Aventurières » qu'elle met à la scène. Ce mépris des « pauvres femmes » n'est point pour satisfaire l'auteur de *Rhoda Fleming*.

En conclusion, Meredith revient à l'Angleterre pour insister sur les avantages que de bonnes comédies procureraient et à leurs écrivains et au public et pour adjurer les critiques d'aider à raffiner le goût des contemporains en matière de comique.

Tel est cet essai, « un des plus larges et des plus subtils morceaux critiques qui soient jamais sorti de l'atelier d'un artiste créateur »¹. On peut lui reprocher de n'avoir pas assez parlé de la Comédie en tant que genre dramatique et d'avoir sacrifié les théâtres espagnol et italien aux besoins de sa thèse, mais il a intitulé son essai *l'idée de la comédie* et il conçoit qu'il n'existe pas de différence essentielle entre le roman — ce « poème comique en prose » suivant la définition de Fielding — et la pièce de théâtre. Meredith se place et nous place au cœur du poète comique, et ce faisant, nous donne la formule même de son art. Le comique tout extérieur ne le satisfait pas : il veut atteindre le comique intime et subtil tout au fond de l'âme humaine. Selon une remarque du professeur Ker, il n'hésite pas à faire usage des artifices et symétries dramatiques², à combiner des situations qui tiennent le lecteur haletant, mais auparavant il a longuement exploré les mobiles de ses personnages. Son analyse cherche la racine même du comique et lorsqu'elle la trouve s'accompagne d'ironie, d'humour, d'exubérance, de métaphores. La joie de comprendre double la joie dionysiaque de la création. Aussi pourrait-on définir la comédie racontée de Meredith : l'approfondissement du comique, en premier lieu, plus le commentaire qu'en donne un psychologue infiniment subtil.

L'approfondissement de l'idée comique se trouve dans

1. W. P. Ker. *Loc. cit.*, p. 7.

2. *Id.*, p. 9.

Molière et c'est pourquoi Meredith célèbre son rire, « rire éthéré, lumière de notre nature, couleur de nos pensées », et loue « ses caractères baignant dans l'esprit comique » qui « interprètent clairement certains chapitres du Livre grand ouvert devant nous tous... » ¹

Le rire de Meredith lui-même, par moments tout au moins, n'est pas sans analogie avec celui de Molière, mais en général l'humour, l'ironie, voire la satire, viennent s'y associer et modifier son timbre. Prenons *l'Epreuve de Richard Feverel*. Certes le débat sur l'éducation et l'idée d'appliquer à la vie, qui se moque des systèmes, un système à priori sont foncièrement comiques, de même que l'orgueil de Sir Austin, sa misogynie et son flirt sentimental avec Lady Blandish. Mais l'ironie se joue autour d'Adrien, autour de Richard parfois, et quant à l'humour il est manifeste en Mrs Berry, et assez diffus à travers l'œuvre pour que des contemporains aient pu le comparer à celui de Sterne et de Jean-Paul.

Evan Harrington est plus franchement une comédie et la Comtesse de Saldar est une précieuse très moliéresque, mais c'est l'humour, un humour à la Dickens, qui a inspiré la création des frères Cogglesby et de Raikes.

Dans *Sandra Belloni*, d'exquises scènes comiques alternent avec une satire pleine d'ironie du sentimentalisme et des chapitres, ceux où paraît Mrs Chump, dans lesquels l'humour domine.

Ce n'est guère qu'avec *Harry Richmond* que la conception de la comédie selon Meredith commence à se dégager. Richmond Roy baigne dans la même lumière que celle où se meut Falstaff, toutefois l'humour accompagne toutes les démarches du Squire, si bien que ce roman représente l'heureux équilibre de l'humour et de l'esprit comique et doit peut-être à cette rare combinaison une partie de son charme.

Le double rayon éclaire aussi *La Carrière de Beauchamp*, mais par intervalles seulement, obscurci qu'il est par le nuage tragique. Déjà, d'ailleurs, s'y exprime la

1. *Meredith. Loc. cit.*, p. 50.

réaction consciente de Meredith contre un certain humour cher à ses compatriotes, celui qui consiste à rendre un individu risible en substituant la rigidité de gestes mécaniques, comme d'un pantin, à la souplesse de la vie ¹.

Cette réaction s'accroît dans l'*Essai*, avant de s'affirmer dans l'*Egoïste*. Dickens n'y est pas nommé, et si Meredith rend hommage à l'humoriste génial qu'est Carlyle ², s'il lui reconnaît le pouvoir de jeter des éclairs dans notre nuit, de stimuler l'intelligence, de tonifier les sentiments, il lui refuse le droit de se dire éducateur. « Les humoristes qui touchent à l'histoire et à la société sont enclins au caprice... » La Comédie, elle, étant une interprétation de l'âme collective, est nécessairement retenue en de certaines limites de mesure et de goût.

1. Cf. *B's C.*, ch. XI, p. 100, où se trouve défini l'art du Capitaine Baskett, ou « l'humour rendu facile ». On ne peut s'empêcher de penser à l'*Essai* de M. Bergson sur le *Rire* ; un autre psychologue, le professeur James Sully, qui a longuement étudié le rire, rend pleinement hommage à la pénétration et à la subtilité de Meredith. Celui-ci a bien vu que le rire est un moyen de défense sociale, moyen par lequel l'homme normal corrige l'excentrique, ou par lequel l'excentrique, l'original prend sa revanche sur le conformisme. Il y a cette double démarche chez Peacock et Meredith, et chez les grands comiques. Si le rire est toujours le rire d'un groupe, ce peut être le rire du groupe infiniment restreint des humoristes ou des « poètes comiques ». Il est probable que Meredith aurait également contesté l'affirmation que « si curieux que le poète comique puisse être des ridicules de la nature humaine, il n'ira pas, je pense, jusqu'à chercher les siens propres ». (Bergson, *Le Rire*, p. 172.) Pourquoi ne saurait-il exercer sur lui-même son observation et rire de ses propres défauts ? L'exemple de Meredith prouve précisément le contraire.

2. Cf. *Essay on Comedy*, p. 44. « Le crâne de Yorick est en ses mains durant nos fêtes, et il a des visions de l'homme primitif faisant d'absurdes entrechats sous les robes de cour étincelantes. Nos âmes devraient s'embraser quand nous nous vêtions de solennité, sous peine de faire crier ses nerfs les plus sensibles. En lui, le fini et l'infini échangent leurs éclairs, et lui font une pensée à double tranchant... Les démarches des hommes en société, vivement rapprochées de leur condition mortelle, lui apparaissent plus grotesques que respectables. Mais que l'on se demande si l'on peut toujours se fier à la justesse de son jugement ! Il volera au Héros vrai aussi droit que l'aigle messager retournait à Jupiter. Il fondra avec autant de décision et de vitesse sur un homme arbitrairement choisi auquel nous ne pouvons reconnaître la même vertu. Ce grand pouvoir qu'il possède, fruit des sentiments et de l'intellect unis, manque souvent de mesure et de sagesse... »

Les Français reconnaissent tout ce qu'ils doivent à Molière à cet égard. Nous pouvons leur apprendre beaucoup de choses ; en cela, eux peuvent être nos maîtres.

Ce n'est donc pas l'humour, l'*Essai* nous en avertit, mais l'esprit comique qui sera utilisé par Meredith dans sa lutte pour une civilisation meilleure et plus haute. Cet idéal comporte l'égalité des sexes, égalité à laquelle il n'est guère qu'un obstacle : l'égoïsme masculin, qui, masqué de sentimentalisme, veut perpétuer l'antique esclavage des femmes. Logiquement donc, le premier devoir du poète comique est de projeter l'oblique rayon de la Comédie sur l'Égoïste masculin.

III

L'ÉGOISTE

LE PRÉLUDE. — Cela étant, admirons l'art malicieux de Meredith qui, non seulement ne dévoile pas son dessein, mais dans un Prélude destiné à intriguer le lecteur, se borne à reprendre quelques idées de l'*Essai* et à faire jouer l'humour autour d'elles. Ce chapitre, « dont la dernière page seule est de quelque importance », commence par une définition de la Comédie.

C'est un jeu destiné à éclairer la vie sociale ; sa matière, c'est la nature humaine étudiée dans les salons d'hommes et de femmes civilisées, là où ni la poussière du monde extérieur, ni la boue, ni les collisions violentes ne viennent rendre convaincante l'exactitude de la représentation.

Pas de réalisme minutieux :

L'Esprit comique conçoit une situation donnée pour un certain nombre de personnages, et rejette tout ce qui est accessoire pour se consacrer exclusivement à les rendre, eux et leurs discours. Car étant esprit, c'est l'esprit qu'il pourchasse en l'homme...

Suit un passage, à la manière de Carlyle, sur *Le Livre de l'Egoïsme*, le plus gros livre de la terre, le Livre de la

Terre, passage que Meredith s'amuse ensuite à traduire et à commenter, « car les humoristes sont difficiles et se plaisent à nous intriguer ». Ce livre est si gros qu'il en est indigeste. La Comédie est la clef du grand Livre, la musique du Livre. Elle sait condenser des sections entières du Livre en une phrase, des volumes en un caractère, réduire à la longueur d'un spectacle des lieues et des lieues... Ayant parodié Carlyle, Meredith se parodie lui-même à son tour, résumant l'*Essai* en un dithyrambe à l'honneur de la Comédie, lequel évoque le style de sa prodigieuse conversation, son enthousiasme, ses métaphores poétiques, ses exclamations spirituelles...

Puis dans la dernière page, il tend ironiquement au lecteur anglais le pathétique dont il ne saurait se passer.

L'Égoïste sûrement inspire la pitié. Celui qui désirait se vêtir aux dépens de tout le monde et que ce désir condamne à se dépouiller entièrement, celui-là, si le pathétique a jamais pris forme humaine, pourrait en être considéré comme le vrai représentant. Seulement on ne lui permet pas de se jeter sur vous, de vous rouler à terre, et de vous étreindre jusqu'à ce que jaillissent les gouttes salées. Là est l'innovation.

Et voilà pour Dickens, et les scènes attendrissantes d'un trop larmoyant humour.

Enfin, prenez ceci pour vous, romanciers chers aux abonnées des bibliothèque circulantes, vous qui écrivez sous la dictée des « anges de la plus fade littérature ». Le héros de ce livre est un jeune homme de bonne famille, un propriétaire, en un mot, un gentleman, « l'idole d'une île bien pensante, qui admire le concret ». Et c'est un égoïste, que dis-je, l'Égoïste ! La satire d'un Thackeray peut s'acharner sur de méchants lords, des grandes dames au cœur racorni, mais aller s'attaquer à l'idéal même de la nation britannique, au gentleman ! Lui donner presque toutes les qualités du type, la beauté, la richesse, la maîtrise de soi, la dignité, l'air noble et hautain, et le faire grimacer ! Certes le comique en lui passerait inaperçu sans les lutins malicieux qui, en cercle, invisibles, guettent le moment où ce personnage épris de lui-même, universelle-

ment admiré, se révélera ridicule, comme il ne peut manquer de le faire : Il a derrière lui une longue suite d'ancêtres égoïstes, mais tant que l'Égoïsme est vaillant, modéré, d'une certaine valeur sociale et d'une certaine utilité nationale, les lutins ne rient pas. Ils attendent que l'héritier du nom, le pilier chancelant de la Famille, fasse revivre sous un masque et dans une veine de raffinement, l'Égoïsme qui a fondé la Maison. Alors ces diabolins, ces éclats de rire faits gnômes, meute ardente et dévouée de l'esprit comique, flairent leur gibier, le lèvent, et la chasse commence pour ne cesser que devant le cadavre de l'égoïste sur cette oraison funèbre — et cette épitaphe :

PAR AMOUR DE LUI-MÊME, IL SE SUICIDA.

Cette brillante ouverture terminée, le rideau se lève sur une sorte de prologue, constitué par les trois premiers chapitres. Nous y voyons l'attention des lutins éveillée par certaines manifestations de la grande vanité propre à notre égoïste. Et nous comprenons que ces serviteurs de l'esprit comique ne sont pas créés par la seule fantaisie de Meredith. Ils lui servent à interpréter, en le soulignant, tel acte du héros, comme, au premier chapitre, le refus de recevoir un parent pauvre, soldat de valeur, dont il aimait rappeler les hauts faits, pour la gloire qui en rejailissait sur le nom, mais qui n'a pas l'allure d'un gentleman et qu'il ne saurait présenter à ses invités¹. Ils servent encore, ces lutins, à arracher le masque de l'Égoïste, à le harceler, à le pousser devant le miroir où il se verra dans sa petitesse et sa laideur naturelles, et nous apparaîtra ridicule.

L'Égoïsme en soi n'est sans doute pas comique. Féroce parfois, donc redoutable, il serait bien plutôt tragique². Mais s'il se vêt de générosité, s'il prétend être ce qu'il n'est pas, capable d'amour vrai, alors il en est autrement. « Vous, Miton, le couvrez... » dit Pascal. Meredith-

1. Cf. *l'Essai sur la Comédie* : « ... dans le cas des parents pauvres, ce sont les riches, embarrassés par eux, qui sont vraiment comiques. Rire des premiers sans voir le ridicule des autres trahit un manque d'acuité spirituelle. »

ironiquement, nous convie à bien regarder Sir Willoughby Patterne¹, fils unique, grandi dans l'adulation, tel qu'il apparaît, le jour de sa majorité, en habit de cour, et il nous fait admirer sa jambe aristocratique, le galbe de son mollet sur lequel se tend le bas de soie, son pied de danseur élégant. Plus tard, ce pied apparaît fourchu, cette jambe, celle de la bête ancestrale. Ah ! il couvre bien son moi : il peut faire illusion : il a un laboratoire et une bibliothèque, des réceptions somptueuses, des protégés vivant sous son toit. Les hommes peuvent s'y tromper, les femmes moins facilement.

Si grande était sa passion d'exceller que généralement c'était la présence de rivaux qui l'amenait à une déclaration d'amour.²

C'est ainsi qu'à vingt et un ans il courtisa, par émulation, Miss Constantia Durham, dont la beauté, la richesse, la santé, attireraient les prétendants. Il fut agréé, mais après un séjour de quelques semaines à Patterne Hall, la demoiselle découvrit que son fiancé n'aimait que lui et le quitta pour un pauvre capitaine. L'orgueil, la vanité du baronet souffrirent cruellement. Il fallait donner le change au monde. Il laissa entendre que Miss Durham avait été jalouse de Lætitia Dale, une camarade d'enfance, pauvre et poète, qui l'adore silencieusement en effet — et sans espoir. Et pour le prouver, il fait la cour à celle-ci, se fait consoler par son amitié, puis brusquement part voyager autour du monde.

C'est lorsqu'il revient, trois ans après, que s'ouvre la comédie. Aux abords de son parc, il rencontre Lætitia, saute à bas de son cheval et dans un mouvement d'émotion (où l'on voit à plein le sentimentaliste qui chérit avant tout son émotion et, secondairement, l'objet qui la cause) il lui saisit la main.

1. Patterne = pattern (patron, modèle). « They are all of a pattern », aimait à dire Meredith en parlant des Anglais, et sans doute est-il permis de voir une intention dans le nom qu'il choisit pour son héros. Ainsi ont fait Congreve et Sheridan, Shakespeare quelquefois et Peacock, pour ne citer que ceux-là, parmi les auteurs comiques de l'Angleterre.

2. *E.* p. 15.

« Lætitia Dale ! » dit-il. Il haletait. Votre nom est la chère musique anglaise ! Et vous allez bien ? » La question posée anxieusement lui permit de plonger les yeux dans ceux de Lætitia. Il y trouva l'homme qu'il cherchait, le serra d'une étreinte passionnée, et relâcha Lætitia en disant : « Je n'aurais pas demandé au ciel plus charmante scène pour m'accueillir au retour... Je ne crois pas au hasard. Il était écrit que nous nous rencontrerions. Ne le croyez-vous pas ? ¹

Ayant allumé un fol espoir au cœur de Lætitia, — patiente martyre de l'amour constant, — Sir Willoughby cesse ses avances. Il s'installe en son château, y fait venir son cousin Vernon Whitford, homme de lettres sans fortune, et un autre cousin pauvre, Crossjay Patterne, âgé de douze ans. Puis — car il faut, sa mère étant morte, une maîtresse à Patterne Hall, — il cherche une épouse digne de lui et la trouve en Clara Middleton. Dix-huit ans, nature vive, primesautière, avec une grâce d'oréade, blonde comme Lætitia est brune, ne portant point comme cette dernière, « une histoire d'amour sur ses longs cils », mais enjouée, capable de malice. Clara se laisse fiancer sans savoir. Son père, le Rev. Dr Middleton, érudit et lettré plus qu'ecclésiastique, est pressé de la marier pour se livrer tout entier à ses études. Il accepte, sans consulter sa fille, l'invitation de passer un mois dans le château de Sir Willoughby, où résident les tantes du jeune homme : Eleanor et Isabelle, ainsi que Vernon Whitford et Crossjay. Tels sont, avec Lætitia Dale et d'aristocratiques voisines : Mrs Mountstuart, Lady Busshe et Lady Culmer, avec le médecin, Dr Corney, et le futur garçon d'honneur, le Colonel de Craye, les principaux acteurs de la Comédie.

Le premier acte dépeint la cour de Sir Willoughby qui « entend façonner le caractère de Clara pour en faire la contre-partie féminine du sien.

Elle ne se connaît pas bien encore et a peur de sa propre étrangeté. Elle voudrait qu'on l'expliquât à elle-même. Or son fiancé ne cherche, ne voit en elle que lui ! ² »

1. *Id.* p. 29 sqq.

2. *L'Egoïste de George Meredith*, par Emile Legouis. *Rev. Germ.*, juil.-août 1905.

Il se commente, s'explique abondamment, développe avec complaisance sa conception de l'amour infini, éternel, qui est une « excommunication du monde », du monde grossier. Ce qu'il veut en réalité, c'est la possession de la femme dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Dans le passé, puisqu'il est le premier, qu'elle est pure et sans tache, il a satisfaction. Dans le présent, cela ne tardera guère. Mais son idéal est celui du sentimentaliste qui veut s'assurer une éternité d'amour et de bonheur.

Tout son sang frémit à la pensée qu'elle pourrait, si elle venait à le perdre, être à un autre. C'est une atroce torture... Il est des veuves, comme sa mère à lui, qui ont voulu rester veuves. « Pourriez-vous être une pareille sainte parmi les femmes ? » Et si Clara suggère : « N'est-il pas possible que je meure la première ? », il n'a rien entendu, il poursuit, il réclame un serment, quel serment ! de la fillette de dix-huit ans !¹

Aussi, peu à peu, elle regrette d'être « liée pour la vie à un homme qui n'est proprement qu'un obélisque tout couvert d'hiéroglyphes, dont il explique le sens avec un plaisir toujours renouvelé². » Et lorsqu'elle s'entend dire par Willoughby : « Prenez garde d'épouser un égoïste », le mot est un trait de lumière, et dès lors elle va essayer de se libérer³.

Dans ses efforts vers la liberté, Clara se cherche des alliés : Vernon Whitford, qu'elle trouve sympathique, Lætitia, dont elle devine les peines secrètes. Et elle tâche de faire comprendre au baronet que Lætitia serait pour lui une meilleure femme qu'elle-même, sachant mieux l'apprécier.

Elle a un culte pour vous ; moi pas, je ne puis... Je vois des fautes ; je les vois journellement. Elles me surprennent et me blessent. Votre orgueil ne supporterait pas de les entendre mentionnées, à plus forte raison par votre femme..., etc...

Willoughby n'en croit pas ses oreilles, mais il a une explication flatteuse pour sa vanité : la jalousie. Clara est

1. *Loc. cit.*

2. *E.*, p. 65.

3. *E.*, ch. X.

jalouse de Lætitia. Il va la rassurer, lui immoler cette amie, puisqu'il le faut. A trois reprises, dans une admirable progression, il proteste « qu'il ne saurait épouser Lætitia Dale » ; qu'il est « absolument incapable d'offrir sa main à Miss Dale » ; enfin que « l'idée qu'il devrait jamais en venir à prendre Miss Dale pour femme est odieuse, inconcevable ». Non, il mariera Lætitia à Vernon, cette presque vieille fille (elle a près de trente ans, elle est un peu fanée) à ce cousin veuf, cet anachorète des Lettres ! Sa générosité ira jusque-là ! Quant à rendre sa liberté à Clara, c'est absolument hors de question :

Pour moi, Clara, vous le savez, les serments échangés, les fiançailles de deux êtres qui s'aiment sont un sacrement, aussi saint que le mariage, que dis-je plus saint encore pour moi... Nous sommes unis. Reconnaissez-le, unis. Rendre la liberté à une épouse est chose impossible ! — « Même pas si elle s'enfuit ?... »¹

La scène suivante, entre Clara et Lætitia n'est pas moins belle ; lentement, par une montée imperceptible, les confidences de la jeune fille aboutissent à cette conclusion :

Les femmes qu'on traite de coquettes ne subjuguent pas les meilleurs d'entre les hommes, mais ceux des hommes qui sont des Égoïstes ont des femmes essentiellement bonnes pour victimes, des femmes sur la constance desquelles ils vivent...

Ainsi la lutte aigüise les pouvoirs de réflexion de Clara et jette une semence de doute en l'esprit de sa confidente. La cause féministe montre le bout de l'oreille. Allons-nous verser dans la pièce à thèse ? Non, Meredith jette une pensée à la méditation du lecteur, comme se termine le vaste premier acte. (Chap. IV à XVI inclus).

Avec l'arrivée, en style quasi burlesque, du Colonel de Craye, que son cocher dépose sur un talus, nous entrons dans une période nouvelle. Cet Irlandais prodigieusement vif et spirituel, toujours plein d'entrain et de bonne humeur, ne tarde pas à devenir l'adulateur et le cavalier servant de Clara. Celle-ci le traite en camarade,

1. *E.*, ch. XV, p. 177.

mais la jalousie n'en est pas moins éveillée au cœur de Willoughby. Clara cependant s'efforce d'obtenir de son père qu'il annonce leur départ à leur hôte, et croit avoir obtenu satisfaction. Mais l'astucieux Willoughby connaît le faible du Docteur pour un certain Porto d'âge vénérable, et, en flattant son goût, il enchaîne son futur beau-père. Clara, désappointée, se voit trahie. Puisqu'elle ne doit compter que sur elle-même, elle partira seule, à pied, sous la pluie, jusqu'à la gare voisine et se rendra chez une amie à Londres. A la gare, elle est rejointe par Vernon, qui lui persuade de revenir au château. Sur le chemin du retour, elle rencontre de Craye, qui la ramène en voiture. Alarme de Sir Willoughby. Clara oserait-elle imiter Miss Durham ? Serait-il la fable du Comté ? Une fois de plus, il se rapproche de Lætitia, qu'il épousera en cas de désastre, et c'est sur cette perspective que finit l'acte deux. (Chap. XVII à XXVIII inclus.)

Cependant Clara, s'armant de courage, suit le conseil de Vernon et va trouver Mrs Mountstuart. La redoutable grande dame lui fait subir un interrogatoire en règle, et consent, en échange de quelques aveux et semi-confidences, à aider la jeune fille. Sir Willoughby se rend compte désormais qu'il lui faut renoncer à Clara Middleton, mais ce ne sera pas pour qu'un de Craye la lui souffle. S'il l'abandonne, ce ne sera qu'à son cousin Vernon, l'homme du premier mariage malheureux !

Le monde dira : et il la passa à son cousin, qui ouvrit la bouche et ferma les yeux.

Le lecteur sait que Vernon et Clara sont faits l'un pour l'autre et jouit du comique de la situation. Mais, la grande scène du Trois approche : préparée de longue main, différée, mais inévitable : la demande en mariage de Lætitia Dale par Sir Willoughby. Oh ! mutabilité féminine, ironie du destin ! Le symbole de la constance déclare ne plus éprouver d'amour, et, par trois fois, elle le refuse. Il ne veut rien savoir, il plaide, comme il a plaidé auprès de Clara, mais avec une éloquence plus pathétique, la

cause de « son amour ». Enfin, il trouve qu'il s'est assez humilié.

— Un dernier mot. Pesez-le. N'exprimez pas de regrets de commande. C'est résolument que vous refusez ?

— Résolument.

— Vous refusez ?

— Oui.

— J'ai sacrifié mon orgueil pour rien ! Vous refusez ?

— Oui.

— Je me suis humilié. Et c'est là votre réponse ? Vous refusez ?

— Je refuse.

— Bonne nuit, Lætitia Dale.

(CHAP. XL).

Cette scène a eu un témoin accidentel et invisible, Crossjay. L'enfant ne peut souffrir l'idée d'un tort fait à sa chère Miss Middleton, et il la sent vaguement trahie. Son secret lui pèse et il le laisse échapper dans les filets du Colonel de Craye. Ainsi Clara se trouve apprendre l'offre faite à Lætitia. Lorsque l'Égoïste, plus pressant que jamais, se retournera vers elle, elle déclarera être déliée de tout engagement. Sir Willoughby, pressé à son tour par l'ironie de Vernon, les remarques de Mrs. Mountstuart, et du Colonel de Craye, tous dans le secret apparemment, n'a plus qu'une ressource, s'humilier à nouveau et sans réserves devant Lætitia pour obtenir son consentement. Celle-ci, à bout de forces, l'accorde, mais en déclarant que son amour d'antan est mort et en tirant pour Clara la leçon de sa douloureuse expérience :

J'espère, lui dit-elle, que vous ne débuterez pas avec de grandes provisions de sentiment, car il n'est rien de pareil pour vous rendre dur, positif, mondain, calculateur.

C'est la punition du sentimentaliste Willoughby, que d'en être réduit à épouser, non une adoratrice, mais un juge, critique impitoyable de ses défauts.

Tandis que se prépare le mariage en grande pompe de Sir Willoughby et de Lætitia, Vernon et Clara se retrouvent dans les Alpes.

Assise auprès d'eux, la Muse Comique a l'air grave d'une sœur. Mais jetant un regard sur le reste de sa troupe, elle serre les lèvres. (CHAP. L et dernier.)

Peu importe que l'on divise les chapitres de l'*Egoïste* en trois, quatre ou cinq actes, ce qui est capital et qu'il faut noter, c'est la façon dont cette comédie racontée fait penser à la symétrie et aux procédés du théâtre¹. La scène où Sir Willoughby affirme à Clara que jamais il ne saurait condescendre à épouser Lætitia (chap. XIII), cette scène a sa contre-partie dans celle où Lætitia le refuse, et le cingle de remarques comme :

Vous me feriez croire qu'il vous faut une femme à tout prix. (CHAP. XL.)

Toute la comédie tient entre ces deux scènes, dans le progrès de l'une à l'autre. C'est une vague qui monte et s'enfle et déferle, jetant nu au rivage Sir Willoughby Patterne. Et, de même que Molière², Meredith a, sans hésitation, recours aux vieux moyens traditionnels de la scène comique pour le dénouement de son intrigue. Crossjay est amené juste à point par le hasard pour entendre, sans le vouloir et sans être vu, la déclaration fatale. Mais est-ce bien le hasard ? Nous avons l'impression d'un malin pouvoir invisible qui travaille à démasquer celui qu'il s'agit de confondre. Or « un des grands triomphes de la comédie a toujours été de faire apparaître la vie comme si elle était conduite et dirigée par un lutin en belle humeur »³. Ce n'est point un Obéron ou un Puck malicieux qui joue ce rôle dans l'*Egoïste*, mais toute la bande de farfadets vengeurs, qui, attachée à la personne de Willoughby comme à sa proie, mène autour de lui une ronde fantastique.

Par cet élément de fantaisie joyeuse, irrésistible, accom-

1. Cf. W. P. Ker : *L'idée de la Comédie*, *loc. cit.*, p. 8.

2. « Il a reproduit de ce Misanthrope, qu'il met au-dessus de toute comédie sociale, la marche simple et droite, l'intrigue réduite à peu. De là une unité presque étroite, un savant développement.. » (E. Legouis, *art. cité.*)

3. W. P. Ker, *loc. cit.*, p. 12.

pagnant la psychologie la plus profonde et la plus sûre, Meredith rappelle Shakespeare. Il le rappelle aussi par la grâce de ses jeunes filles et la vivacité du dialogue ; mais surtout par une sorte d'obsession de l'idée centrale, qui gagne de proche en proche, faisant tache d'huile. La jalousie d'Othello est contagieuse, et l'ambition de Macbeth. De même, l'Égoïsme de Sir Willoughby. Patterne Hall, c'est le Manoir du Moi, manoir enchanté, symbolique de l'art mérédithien, car, par une transparence miraculeuse, on y voit « les cœurs battre dans la cage thoracique » des personnages. L'inscription qui orne son portail, son *Lasciate ogni speranza*, c'est « La saison de l'amour est le carnaval de l'égoïsme ». Mais il n'y a pas qu'un égoïste déguisé en amoureux : nous avons ces égoïstes naturels : l'enfant : Crossjay ; le vieillard : Dr Middleton ; le malade : Mr Dale. Clara se proclame égoïste, et Lætitia conclut qu'elle n'est pas autre chose. Horace de Craye est, avec l'intensité fatigante en moins, la vivacité irlandaise en plus, presque aussi égoïste que Willoughby. Ce gentleman rêve de souffler sa fiancée à l'ami qui l'invite à ses noces ! Vernon Whitford enfin... mais non, il a été éprouvé par la souffrance, instruit par la pauvreté, il a appris à s'oublier lui-même ; il croit à l'égalité des sexes et qu'on ne doit pas traiter les femmes en êtres inférieurs, mais leur parler le langage de la raison. Il a de l'humour, non l'humour superficiel de son cousin, mais l'humour qui est une forme de l'esprit comique, qui voit de très haut, comme d'une cîme alpestre, notre individualité confondue avec le reste des hommes. Il sait que le vieil homme est toujours prêt à réapparaître en chacun de nous, si l'on cesse d'être sur le qui-vive... Il peut avoir ses mouvements égoïstes : il sait les juger, les condamner, les arrêter. Il est mâle, et noble profondément.

Le seul égoïsme comique est celui qui s'ignore, celui du colonel, celui du Dr Middleton, celui de Willoughby. Tous les trois font figures de dupes, mais le second simplement parce qu'il n'est pas dans le secret de sa fille, faute d'avoir voulu l'écouter et la comprendre et compatir

à sa détresse. Les qualités sublimes du porto de Patterne Hall le rendent aveugle aux défauts de son gendre. Homme excellent d'ailleurs, « combinaison très anglaise d'épicurisme et de piété, de savoir et de savoir-vivre », il vient en droite ligne des romans de Peacock. Il fait penser au Rev. Dr Opimian, de *Gryll Grange* ¹, où Peacock s'est dépeint avec son double amour des Grecs de l'antiquité et d'une table bien servie. Dr Middleton, à la piété près, c'est Peacock lui-même, sous un nom qui suggère son égalité d'humeur et sa philosophie du juste milieu (middleton), aisément reconnaissable pour tous ceux qui avaient connu sa belle tête auréolée de cheveux blancs, ses manières de gentleman et d'érudit, sa bonté réelle et sa causticité, son égotisme nullement déplaisant. Lui aussi « aurait eu des doutes sur l'avenir, comme sur le passé, d'un homme qui, avec toute la gravité convenable, n'exulte pas à l'idée d'un grand dîner, et il l'aurait jugé indigne de ce monde, et de l'autre ». Le portrait est sans méchanceté : Meredith n'oublie de Peacock que l'esprit comique dont son beau-père avait une forte dose, il lui laisse l'érudition immense et l'amour du bien-être, et la peur de la fille qu'il aime et qu'il voudrait voir mariée.

Sa mère avait été une femme aimable, mais de tempérament poétique, trop enthousiaste, trop imaginative, trop impulsive, pour le repos d'un calme lettré. Femme admirable, mais pourtant femme, c'est-à-dire, un feu d'artifice. La jeune fille lui ressemblait. (E. ch. XX.)

Le Peacock connu de Meredith dut, lui aussi, souhaiter mainte fois avoir une fille, et un gendre, de tempéraments moins poétiques. D'où les traits malicieux à l'adresse du

1. Cf. *Gryll Grange*, XIV. « Mr Mac Borrowdale pronounced a eulogium on the port, which was cordially echoed by the divine in regard to the claret ». Nous avons dans cette phrase le germe de la distinction établie par le Dr Middleton entre le Porto et le Bourgogne, qui évoquent respectivement l'hexamètre d'Homère et l'ode pindarique. (cf. *Egoïst*, ch. XX). De même ce passage de *Gryll Grange* ne détonerait ni dans l'*Essai*, ni dans l'*Egoïste*. « Un mari, dans Ménandre, pris d'un accès de folie jalouse, rase la tête de sa femme, et quand il voit les effets de son acte, se roule à ses pieds, dans un paroxysme de remords. Il fut en tout cas à l'abri de la jalousie jusqu'à ce que les cheveux eussent repoussé. »

Dr Middleton, et sa présentation dans une lumière comique.

Horace de Craye n'est pas, sans avoir quelques sympathies de Meredith : c'est un Irlandais plein d'esprit et de sociabilité, avec une fantaisie poétique pétillante comme le Champagne. Grand admirateur de la beauté féminine, il est conquis d'emblée par Clara et n'épargne rien pour la charmer. Il pourrait dire pour se justifier que son rêve de la conquérir n'a pris de consistance que lorsqu'il a senti la jeune fille perdue pour son fiancé. L'expérience antérieure de ce bel officier, ses nombreuses histoires d'amour « pour lesquelles il a eu jusqu'ici la chance de ne pas encourir la vengeance du beau sexe », lui persuadent qu'il est tout désigné pour sauver Willoughby du désastre auquel aboutirait son mariage ; pour y parvenir, il adopte une méthode diamétralement opposée à celle de son ami, laisse à Clara toute initiative. Mais au fond il considère la femme comme un gibier, une belle proie. Sa fatuité n' imagine pas un instant qu'elle pourra lui préférer Vernon Whitford. Cet homme d'esprit a, comme l'homme de savoir, le bandeau sur les yeux : il est plus encore que le Dr Middleton exposé à la lumière révélatrice.

Remarquons-le, ni l'un ni l'autre de ces deux égoïstes ne considère la femme, comme elle mérite de l'être, en personne rationnelle. Chez de Craye, c'est l'habitude de chercher son plaisir près des femmes qui l'explique ; pour le Docteur, ce sont ses études accessibles à peu de monde, et, en ce qui concerne sa fille, son autorité paternelle, le pli qu'il a pris de la traiter en enfant. Rares sont les pères, et les mères, qui se rendent compte du moment où ceux qu'ils ont vus petits sont des êtres indépendants. Mais une certaine indulgence tempère l'ironie de Meredith à l'égard du Colonel et du Docteur, en raison des circonstances atténuantes, tandis que Willoughby n'en mérite aucune : il est l'Égoïste sentimental par excellence. Cette fleur de la civilisation britannique, si courtois, si respectueux envers les femmes extérieurement, en son for intérieur il n'a pour elles pas plus de respect ou de courtoisie

que n'en devait avoir Don Juan. Voilà pourquoi il doit être disséqué, mis à nu, traîné devant un miroir où il verra la véritable image de son moi, dans sa petitesse et sa laideur, au lieu de l'image grandie, idéalisée qu'il aime à contempler.

Ce sujet semble avoir révélé ses possibilités comiques à Meredith à partir de la *Tragédie de l'Amour moderne*, dans laquelle nous trouvons un homme divisé contre lui-même, aimant deux femmes, aimé des deux, incapable d'oublier l'une pour l'autre. Ainsi *Sandra Belloni* nous présente Wilfrid Pole, le sentimentaliste, hésitant entre Lady Charlotte et Sandra, allant de l'une à l'autre, et finalement refusé par les deux. La même donnée réapparaît dans *Harry Richmond* : le héros, nous l'avons vu, est attiré tour à tour par Ottilia et par Janet. De même Beauchamp oscille entre Cecilia et Renée, incapable de prendre une décision contre l'une ou l'autre ; aussi à plusieurs reprises dans ce dernier roman semble-t-il qu'on côtoie la comédie. Mais où il y a noblesse de cœur, sincérité, générosité, la Muse comique se refuse. Avec l'*Egoïste* seulement la donnée est exploitée à fond.

Wilfrid Pole diffère de Sir Willoughby en ce qu'il est encore à l'état de formation. Sa jeunesse est une excuse, et d'autres influences agissent pour faire dévier ses intentions : il est pauvre ; son père, pour des raisons pécuniaires, tient à ce qu'il épouse Lady Charlotte. Celle-ci, plus âgée, a pris en main le jeune homme et le manœuvre. Au contraire, Sir Willoughby a dépassé la trentaine ; il est riche ; il est son maître. Il a cristallisé en un type d'égoïste pur, d'autant plus dangereux qu'il est travesti, masqué de générosité, d'amour : mais son moi est immuable, condamné à répéter les mêmes gestes, les mêmes paroles, les mêmes attitudes, mécaniquement. Son histoire sentimentale est une série de redites ; le monde connaît deux de ses mariages manqués, mais de Craye laisse entendre que c'est par quatre fois au moins que Willoughby a été chercher une consolation auprès de Lætitia Dale. Il est manifestement incapable de tirer une leçon de la vie, passée ou

présente. Non par stupidité, car il est nous donné comme intelligent, doué de pénétration, d'antennes sensibles ; mais parce qu'il répugne à la souffrance, en ce qui le concerne. Les autres n'existent que pour refléter son image. L'amour pour lui, c'est vraiment « la danse devant le miroir ». C'est plus encore : l'absorption d'autrui en lui-même.

Pas de demi-mesure avec moi. Je donne tout, je veux tout ; de même que je suis absorbé, je dois absorber.

Il pourrait ajouter : et cela, pour toujours. Il veut être le premier et le dernier dans le cœur d'une femme. C'est dire que la pureté sera sa principale stipulation et que le remariage des veuves lui sera odieux, comme à tous les sentimentalistes.

Mais, dira-t-on, et c'est Meredith lui-même qui présente l'objection, « est-il croyable qu'un homme soit amoureux d'une femme, et que, presque consciemment, sous le plus léger des voiles, il prépare son esprit à en aimer une autre ? » C'est ce que fait Willoughby, transformant Lætitia d'une jeune femme fanée en une beauté idéale, à la grande joie des lutins, qui épient le cœur et ses contorsions.

Les contorsions du cœur constituent la comédie...

Le secret du cœur est son intense amour de lui-même. C'est ce secret qui rend pénétrable le mystère de cet organe qu'on peut comparer à un torrent des montagnes pour la force avec laquelle il cherche à gonfler son volume, énergiquement, sinueusement, toujours à la poursuite de soi ; la plus active, aussi bien que la plus intense en sa concentration, des forces terrestres... Le cœur commande aux ressorts de l'imagination, qui agit en artiste habile...

Là est la comédie profonde, dans les sinuosités du cœur, dans l'art que le moi déploie pour se mentir à lui-même, et les chapitres XXVIII et XXXIX, ceux qui nous conduisent à la grande scène du chapitre XL, sont intitulés significativement *Vers le centre de l'Egoïste*, et *Dans le cœur de l'Egoïste*. Nous y touchons à la religion de Sir Willoughby et entendons son dialogue intérieur :

L'Égoïste est le Fils de lui même. Il en est aussi le Père. Et le fils aime le père, le père, le fils ; ils sont liés et font échange

de l'affection la plus étroite qui soit ; et pourront-ils considérer une cruauté qui blesse l'un d'entre eux sans détester le criminel, chacun pour l'amour de l'autre ? Ils ne voudraient pas vous faire tort, mais ils ne peuvent consentir à se voir mutuellement souffrir ou désirer en vain. Les deux en arrivent, à force de sympathie, sans parler de leur parenté, à s'intensifier réciproquement. Êtes-vous, sans grande offense, sacrifié par eux ? c'est sur l'autel de leur mutuel amour, à la pitié filiale où à la tendresse paternelle : le plus jeune a offert au vieux, ou le vieux au jeune, un morceau agréable. Absorbés dans le grand exemple de dévouement qu'ils présentent, ils ne pensent pas à vous. Ils sont beaux. ¹

Le père, c'est l'intérêt bien entendu conseillant la prudence à la moitié passionnée que tout homme porte en soi. Le fils lutte bien un peu, mais s'il déplorait son destin, ce serait un déshonneur pour l'ancêtre. En toute révérence, il se soumet. Pauvre homme double, il suffit d'un peu de dissection pour qu'on soit indulgent envers toi ! Il est une autre raison à l'indulgence : L'Égoïste est l'homme primitif, notre père à tous, qui « né à nouveau, prenant d'autres habits, peut être civilisé, très poli par le frottement, mais n'avoir perdu que le rude extérieur de sa brutale nature originelle. »

Poursuivant son analyse, Meredith nous fait comprendre comment au culte du moi Willoughby doit joindre « la peur et le culte inconscient du monde ». L'individualiste absolu, l'homme aux fortes mâchoires, est celui qui dit à la société : « A nous deux ! » Mais la Société l'entoure : elle est forte et pend quelquefois l'homme primitif ; dans d'autres circonstances, elle flétrit la réputation de celui qui a violé la loi, écrite ou non écrite, de la majorité. C'est ainsi que, son imagination s'éveillant, l'Égoïste devient social et prend pour sphère et domaine, le cercle supérieur, celui du monde spirituel. Les jouissances qu'il se propose sont plus raffinées, elles sont du même ordre que celles de l'Ancêtre, tendent à la satisfaction de ses appétits.

... Sir Willoughby était un Égoïste social, d'une imagination violente en tout ce qui le concernait. Il avait découvert un

1. *Au cœur de l'Egoïste* (ch. XXXIX).

royaume plus vaste que celui des appétits sensuels, et il le parcourut en tous sens en sa période de conquêtes avec l'orgueil d'un Alexandre. C'est au cours de tels voyages tempêteux qu'il avait emporté, comme en un tourbillon, Constantia, puis Clara... et, dans le cas de cette dernière, il est presque certain que, si elle eut une idée de son intérieur, ce fut par pure fatigue, à force de lui en entendre parler... Il la traîna par les labyrinthes de ses *penetralia*, dans son avidité de plus et plus d'amour, toujours plus d'amour, jusqu'à ce que l'imagination rendit l'âme et qu'elle entendit parler purement et simplement un monstre ¹.

Le vrai nom, le nom meredithien, de l'égoïsme social ainsi décrit, c'est le sentimentalisme, et la vive lumière qui fouille l'âme de Willoughby en ses coins et recoins permet de mieux comprendre tout ce que Meredith entend par là, de résoudre cette complexité en ses éléments.

Au cœur de tout homme est « la tendance à persévérer dans son être » d'où sortent, par prolifération, les passions multiples, qui seules en général s'imposent à la conscience claire, la racine restant cachée. Chez un Willoughby, la tendance s'accompagne d'introspection et de réflexion. Il s'explore sans fin ² pour découvrir ce qui satisfera vraiment ses goûts, ses appétits sentimentaux. Et son imagination s'emploie à vêtir ses combinaisons d'habits à la mode ou de nobles déguisements. La Science dirige sa recherche d'une épouse : ne doit-il pas se préoccuper de l'avenir de sa race, chercher des garanties pour les enfants à naître ? Quant à sa réflexion, elle ne porte point sur d'autre objet que lui-même. Fat au moral comme au physique, il regarde avec complaisance dans le miroir intérieur une image de sa personne idéalisée, grandie par la brume rosée de l'illusion sentimentale : il est beau, il s'aime.

Tout irait pour le mieux s'il n'existait ici-bas que le groupe dont il est roi, soleil et centre, et qui reflète son image rayonnante de prince. Il épouserait alors la prêtresse lyrique de son culte, Lætitia. Mais il a voulu étendre son empire, l'implanter en un autre cœur féminin.

1. *Id. loc. cit.*

2. Cf. M. Barrès : Le culte du moi, et la règle : « Sentir le plus possible en s'analysant le plus possible. »

Son rêve le plus sublime avait été d'épouser une personne si renommée pour sa beauté et son attachement à son seigneur et maître que le monde fut contraint d'accepter sur son témoignage, des mérites capables d'imposer silence à la détraction, et d'étouffer (presque, mais non tout à fait) l'envie. Sans la nature des femmes son rêve eut été réalisé.

Le cœur qu'il a cru subjugué se révolte. Sentant Clara lui échapper, il se sent « agité comme le plus ordinaire des misérables ». Sa taille même lui en paraît diminuée. Pourquoi ?

C'est qu'au besoin de jouir de son moi, le sentimentaliste joint la susceptibilité la plus intense aux jugements du monde. Dans son entourage immédiat, il fait l'opinion, mais ce cercle à la chaleur de serre une fois franchi, « sa sensibilité frissonnante est affolée à l'idée de se voir nue dans une atmosphère hivernale ». C'est un froid glacial que dispense le monde aux regard ironiques, au rire « imbécile et méchant », un froid mortel pour « le tendre petit Moi emmaillotté dans son nom ». D'où sa haine du monde, ce monde impitoyable et vide, mais dont la pression invisible est telle qu'il lui sacrifie, en une monstrueuse immolation, et Clara, et sa propre véracité, et le sentiment intime de sa dignité, et son calme souverain, et la limpide franchise de son air méprisant », qui sait ? « plus encore peut-être, l'avenir même de sa race »¹.

Sentiment (c'est-à-dire égoïsme masqué) et vanité, tels sont donc les deux éléments constitutifs de Willoughby, mais réfractés l'un dans l'autre et mêlant leurs jeux. La comédie de Meredith est le prisme qui décompose la lumière blanche de l'Égoïsme et nous y voyons apparaître la peur de se voir tel qu'on est et la peur du monde cruel, la dureté de cœur foncière à l'égard d'autrui, la tendresse infinie à l'égard de soi-même, l'amour-propre et l'amour, la haine sous les dehors de l'amitié, le désir d'embrasser et d'étouffer en même temps, la générosité forcée, la jalousie

¹ 1. *Eg.*, ch. XXIX.

² Cf. Stendhal : « Il faut bien toujours pour être ridicule que l'on se trompe sur le chemin du bonheur. » (*Racine*, 49), cité par M. Delacroix : *La psychologie de Stendhal*. Ce livre contient un chapitre sur le Comique chez Stendhal.

et la vengeance réfrénées, toutes les actions et réactions du moi sur le monde et du monde sur le moi. Meredith a doté son héros d'une richesse et d'une pauvreté incomparables : toutes les nuances d'égoïsme comique jouent en lui ; c'est un monstre d'étroitesse et en même temps tout le monde peut s'y reconnaître. « Il est nous tous », comme le déclara son créateur au jeune homme qui, au dire de Stevenson courut à Box Hill se plaindre que Willoughby, c'était lui.

Un autre mot de Meredith complète le précédent. A un questionneur qui désirait connaître l'original de Willoughby : « J'avais dans l'esprit, répondit-il, un certain gentleman de ma connaissance... » Ce gentleman doué d'une extraordinaire imagination, d'une acuité psychologique et d'une sensibilité prodigieuses, d'antennes frémissantes, nous le connaissons. Certes, il serait absurde de soutenir que Meredith s'est peint dans Willoughby. Mais aurait-il été aussi dur pour les sentimentalistes, s'il n'avait pas eu à l'origine du sentimentaliste en lui, si sa vanité n'avait pas jadis été vive, s'il avait été toujours enclin à l'indulgence, à l'humanité, à la douceur, au pardon des injures, à la charité ? L'ambition d'exceller, de briller, fut sienne aussi, à ses débuts, il la prête à son héros, mais ne montre pas cette qualité en développement et en progrès. Il s'attache au sentimentalisme, pour lequel il est un antidote : l'intelligence, et cette forme sociale de l'intelligence, l'esprit comique.

Au temps de l'*Amour Moderne*, c'est par un effort d'intelligence que Meredith était sorti de la crise sentimentale. La lutte avait été trop rude, il en était encore trop chaud pour écrire autre chose qu'une tragédie, mais avec le détachement et la sérénité qui vinrent ensuite, il put retourner enrichi au génie de rire qu'il portait en lui. *L'Egoïste*, prouve vraiment que celui qui apprend à rire de soi-même, à se voir non comme une exception, mais un de la grande foule humaine, progresse en civilisation ; que si l'on reconnaît en soi l'instinct ancestral toujours prêt à se manifester, si l'on veille sur lui avec les verges tou-

jours prêtes de la Comédie, on a la clef du Grand Livre de la Société, on peut en tirer une instruction et un bienfait pour les générations à venir.

Le germe de *l'Egoïste* est donc, selon nous, dans ces années de *Sturm und Drang*, où Meredith passa par des tortures, incroyables pour quiconque n'a pas des nerfs pareils aux siens. Séparé de sa femme et divisé contre lui-même, il se livrait, morbidement presque, à l'analyse souterraine, foreuse et creusant toujours plus avant en lui-même. Mais il échappa aux fatalités de sa nature par un effort vers le grand air, par la communion avec la Terre, par la création aussi, projetant en des êtres vivant d'une vie indépendante les forces qui s'agitaient en lui, créant avec son amour inassouvi, sa soif de plus d'amour encore, ces jeunes filles charmantes, qui circulent dans son œuvre, toujours plus épris de la femme, de plus en plus sensible à son charme proprement féminin, mais non moins conscient de ses droits et des progrès que l'homme avait à faire pour être digne d'elle.

Willoughby ne ressemble pas à son créateur, car il lui manque deux choses essentielles à Meredith : le sens du comique et l'intuition de la femme. Les victimes de l'égoïsme mâle sont des êtres de bonté, de douceur, habitués à reconnaître la supériorité masculine, et à se prosterner devant elle. Or l'adoration de l'homme par la femme n'est pas moins absurde que l'adoration, chère aux poètes, de la femme par l'homme. Ni anges, ni bêtes ; seuls les sentimentalistes voient tour à tour en nous l'un ou l'autre,

L'esprit de Sir Willoughby ne peut pas plus concevoir un ange de faïence qu'un frippon en porcelaine. Pour lui les femmes sont ce qu'elles étaient au commencement de leur création :

beaucoup folles ou flétries, çà et là un spécimen parfait destiné aux élus d'entre les hommes. Sur une insinuation du monde, il leur fermait au nez une porte de prude et lui-même les aurait marqués au fer rouge des lettres d'infamie¹.

1. Sous l'effet du dépit amoureux, Sir Willoughby révèle la sensualité qui est au fond du sentimentalisme : « Il n'avait pas de victime saignante sous ses griffes, mais il y avait le sexe à déchirer.

L'éducation présente des femmes, tenues à l'écart de l'homme, est, dit Meredith, en grande partie responsable de l'attitude propre au sentimentaliste. Instinctivement elles adoptent l'attitude qu'il attend d'elle. La façon dont elles sont élevées les incline à la peur ou à la simulation, généralement aux deux.

C'est à leurs attrait matériels et palpables qu'elles sont tentées d'avoir recours pour inviter et calmer la poursuite : état dans lequel leur valeur spirituelle, où réside leur espoir, languit. Les femmes d'âme large et forte finissent par découvrir une infinie brutalité dans cette exigence d'une pureté infinie, d'une fraîcheur immaculée. Tôt ou tard, elles voient qu'elles ont été victimes de l'Égoïste, ont porté un masque d'ignorance en témoignage d'innocence, se sont changées pour sa dilection en objets négociables... alors que leur tâche aurait dû être de placer l'âme au-dessus de la plus belle destinée, et le don de la force en elles plus haut qu'une ornementale candeur¹.

La réforme intellectuelle et morale que veut proposer la Comédie méredithienne commencera donc par une refonte de l'éducation des deux sexes, destinée à préparer un changement d'attitude de la femme à l'égard de l'homme, et de l'homme à l'égard de la femme ; changement basé sur la reconnaissance de ce fait : la ressemblance intime, et toujours grandissante, à mesure qu'on progresse, des hommes et des femmes.

Lætitia, Clara, symbolisent respectivement deux attitudes à l'égard de l'égoïsme mâle, l'ancienne et la nouvelle, la soumission et la révolte, le bandeau sur les yeux, la claire perception des faits. Un moins grand artiste eut forcé l'antithèse, ridiculisant l'amour sentimental de Lætitia. On ne peut qu'admirer la délicatesse avec laquelle Meredith a su le peindre, et nous la faire admirer. Tout l'odieux retombe sur Willoughby, tandis que nous déplorons la constance de son attachement à elle. C'est une victime volontaire, la victime d'une illusion qui, sous

Quelle que fût sa préférence pour les femmes bien stylées qui savent adorer et auxquelles on peut inspirer de la terreur, il aurait, en sa colère, fait de Béatrice une *Lesbia quadrantaria*. » (*Eg.*, ch. XXIII.)

1. *E.*, ch. XI, p. 130-1.

l'influence de Clara, se dissipe peu à peu, comme on voit certains liquides se décolorer sous l'effet d'un réactif. La victime se redresse un jour et prend sa revanche, mais sa lassitude, sa faiblesse ne lui permettent pas de résister éternellement. Nous plaignons de tout cœur cette épouse de Willoughby, car sa poétique sentimentalité, tellement victorienne, a pour excuse son éducation, le milieu aristocratique sur la frange duquel elle a grandi, l'attraction première exercée par le jeune prince. Elle commence comme une héroïne de Tennyson et finit comme la désillusionnée d'un roman réaliste.

Pour Clara, plus jeune de dix ou douze ans, élevée en somme presque seule, elle se transforme plus vite sous nos yeux. C'est une jeune Diane, aux mouvements rapides comme sa nature primesautière. Elle est la spontanéité même, la liberté de la vie qui brise les entraves, l'intelligence qui grandit et mûrit, réclamant le droit de regarder la vérité en face, de juger son fiancé, de ne pas s'en tenir aux apparences, aux démonstrations, d'atteindre l'âme. Elle est spirituelle et douée d'humour : elle a du sang irlandais dans les veines. L'amour tel qu'elle le conçoit et l'éprouve pour Vernon, c'est d'abord une camaraderie¹ ; elle commence par voir les fautes, et malgré elles est attirée vers cette nature droite et pure comme la sienne. Un échange de sincérités, non des sentimentalités — échange qui n'exclut ni les témoignages d'affection, ni la fidélité, ni l'admiration — tel est l'amour pour eux. L'atmosphère d'un salon leur convient moins que l'air vierge des cîmes alpestres : mais leurs enthousiasmes, leurs ferveurs ne conçoivent pas la société comme une ennemie, n'offensent pas la saine raison ; aussi près d'eux la Muse Comique a l'air grave d'une sœur.

La Muse Comique nous ramène au *Prélude*, le *Prélude* à l'*Essai* et aux idées directrices de Meredith. Son but,

1. Clara Middleton est le prototype de toutes les jeunes filles indépendantes, émancipées qu'ont vulgarisées au début du *xx^e* siècle les romans de maint auteur anglais. — Cf. *Ann Veronica*, par H. G. Wells.

c'est d'éveiller le rire de la réflexion par le moyen d'un jeu entre un nombre donné de personnages. Il convient de ne pas oublier la notion du jeu, et que l'artifice, les « machines » en sont jusqu'à un certain point inséparables. Autrement on risque de formuler contre l'Égoïste des critiques qui portent à faux ; par exemple on déclare Sir Willoughby « sympathique », à moins qu'on ne le juge « monstrueux ». Ce n'est pas un monstre, c'est un type, comme l'Avare de Molière, ou Tartuffe. Les trois grandes dames, Mrs Mounstuart, Lady Busshe, Lady Culmer, composent le Chœur, comme dans la comédie aristophanesque. La présence perpétuelle, les évolutions et les commentaires de celui-ci justifient leur curiosité, leur intrusion, leurs interrogatoires qui autrement seraient indiscrets, hors de propos, indécents. Mais en réalité elles servent à représenter le Monde, ce monde redouté de Willoughby, sous la forme simplifiée, stylisée qui convient au théâtre. *L'Égoïste* est vraiment un spectacle dans un fauteuil : les entrées et les sorties des personnages sont indiquées avec précision ; les titres des chapitres, bien souvent, ne sont que les noms des personnages en scène ; enfin la réunion générale de toute la troupe vers la fin du dernier acte est justifiée par l'optique du spectateur. On pense à ces explications savamment différées qui, comme dans les Comédies de Sheridan, se donnent devant tous les personnages assemblés — artificiellement on le sait, — mais cela ne gâte point notre plaisir, au contraire.

D'autre part, le rire que veut provoquer Meredith est celui de la réflexion. Sa comédie nous oblige au retour sur nous-mêmes, en nous faisant voir plus qu'odieux : ridicule, le Don Juan qui sommeille en tout homme, en montrant la nécessité, non seulement de nous comprendre et de nous surveiller, mais aussi de comprendre la femme, d'aider à son évolution. Car la femme a commencé d'évoluer et si, faute d'intelligence et d'amour, l'homme ne se transforme pas, s'il maintient ses antiques prétentions à la supériorité, il y aura d'innombrables tragédies domestiques que la Comédie peut prévenir, en montrant le

devoir d'une adaptation. On voit comment le cercle se ferme et à quel point l'idée de la Comédie et celle de l'émancipation féministe sont chez Meredith intimement associées.

Il faut rattacher à la même inspiration une nouvelle : *The Case of General Ople and Lady Camper*, qui fut conçue une dizaine d'années avant l'*Egoïste*, si elle ne parut qu'en 1877 ¹. Elle relate comment une femme d'esprit traita par le ridicule Wilson Ople, officier en retraite, aveuglé par l'égoïsme, et réussit l'opération de cette cataracte morale. Imaginez un brave général de brigade, d'une intelligence limitée, plus limité encore dans ses moyens d'expression, qui prend une retraite prématurée aux environs de Londres, mettons à Norbiton ². La résidence qu'il y découvre est celle qui convient à un « gentleman ». Il y vit satisfait de lui-même, malgré sa modestie, jusqu'au jour où Lady Camper devient sa voisine. Cette grande dame, galloise d'origine et qu'on dit excentrique, a un neveu, jeune officier, qui s'éprend d'Elizabeth, la fille du Général. Les chastes amours des deux jeunes gens se déroulent au nez du Général, qui ne s'aperçoit de rien. Il est bien trop préoccupé, il est tombé amoureux de Lady Camper ! Comme il a été jadis fort apprécié du beau sexe, qu'il est encore plein d'ardeur et qu'il a belle mine avec ses cheveux blancs, il prend pour lui les avances de sa voisine et s' imagine, lorsqu'elle le convoque pour arranger l'avenir du futur couple, qu'elle cherche à lui fournir l'occasion de se déclarer. La scène de l'entrevue, avec ses quiproquos prolongés, et l'éclaircissement final du malentendu, est d'excellente comédie. (Ch. III).

1. Dans *The New Quarterly Magazine*, juillet 1877.

2. Le procès intenté par le Général Hopkins, 1 Park Gate Villas, Queen's Road, Norbiton, à Lady Eleanor Cathcart, sa voisine, qui s'amusait à le caricaturer et à lui envoyer ses dessins, telle est la source de cette nouvelle. (Cf. *S. M. Ellis*, p. 249.) Le Général était un ami de Hardman, auquel Meredith écrit en sept. 77 : « Jetez les yeux sur *Le Cas du Général Ople and Lady Camper*. Je crois que vous reconnaîtrez le Général et vous souviendrez du procès. » (Case = cause, au sens de procès, et cas). Inutile de dire que Meredith modifia la réalité pour sa petite comédie.

La question d'argent les empêche de s'entendre : le général refuse de se démunir pour sa fille, même si Lady Camper le prenait sous son toit. Sa dignité s'y oppose. C'est alors que la bataille commence. Les caricatures pleuvent sur le malheureux général, qui supporte tout stoïquement, étant trop amoureux pour se révolter. Elizabeth dépérit sans qu'il s'en aperçoive. Il n'a de pensée que pour ses propres tourments, et la souffrance qui le fait maigrir. Lorsque Lady Camper juge que le châtiment a réduit son adversaire à merci, elle consent à transiger sur la question de dot, et accorde sa main au général, après lui avoir infligé une semonce en règle.

Vous aimez trop vos aises, Général... c'est le défaut de vos compatriotes. — Vous vous seriez moqué de mes caricatures, si vous n'aviez pas chéri l'absurde idée d'être un de nos conquérants... Les modestes sont les plus facilement enivrés une fois qu'ils ont goûté à la vanité.

En présentant à son amoureux le miroir de l'esprit comique, Lady Camper l'amène à se corriger, non seulement de certaines façons d'être et de parler ridicules, mais encore du vice qui va grandissant avec l'âge : la satisfaction de soi-même, l'égoïsme.

Cette histoire illustre cette proposition Meredithienne : « Par la Femme, tu seras jugé ». Elle met en relief la sagesse de l'esprit comique, qui n'est cruel qu'à bon escient, et ses cures merveilleuses. Elle montre que se voir ridicule, « accepter la correction de notre image proposée par des yeux chers », c'est avancer vers la perfection morale, la justice, l'oubli de notre bonheur propre pour celui des jeunes générations. Elle réfute, sans en avoir l'air, l'objection que Meredith semble bien avoir prévue. Où irons-nous, si « original devient synonyme de sot », si, en s'écartant d'un type social donné on s'expose au ridicule ? Ce sera la fin des fortes originalités. Mais l'existence d'une Lady Camper prouve tout le contraire. Meredith le Gallois, par la bouche de sa compatriote, morigène les Anglo-Saxons sur leur tendance au conformisme. A ses yeux la grande maladie de l'Angleterre moderne, l'équivalent d'une mort lente, c'est l'uniformité. Où la vie diminue, on

ne trouve, au lieu de fortes originalités créatrices, que des répétitions sans âme et de vaines monotonies. Londres, « cette merveille du monde » pour le Général Ople, Meredith en déteste les rues aux maisons toutes semblables. Son amour de la vie non moins que son goût artiste se révolte contre « les kilomètres de briques » de la ville tentaculaire et contre l'identité des aspirations qui caractérise les habitants de ces demeures.

Que sont-ils ? les possesseurs de résidences comme il faut, oui ! mais quelles sortes d'êtres ? — sans idéal intellectuel, sans but moral, sans noblesse native. (*Général Ople*, VIII^e et dernier chapitre).

Leur idéal, car ils en ont un, est tout extérieur et social c'est de parvenir à la classe des « gentlemen ».

Pour eux, Sir Willoughby (il faut toujours revenir à lui) demeure le type (*pattern*) de la respectabilité. Il est le gentleman par excellence, au sens social du mot. Il possède la richesse terrienne, qui donne l'influence dans le Comté, richesse acquise, legs des générations antérieures. Mais où est son apport de travail personnel, où sont ses innovations utiles ? Il répète mécaniquement, en s'admirant lui-même, des gestes traditionnels : ainsi la prière avec ses domestiques, vaine cérémonie (*mechanical service*) ; ou ceux qui lui sont commandés par une mode, comme l'adjonction d'un laboratoire à son château, preuve de l'estime où ses contemporains tiennent la Science, et rien de plus. Sir Willoughby Patterne symbolise jusqu'à un certain point cette inertie à laquelle aboutit la fortune, dans un vieux pays riche, inertie aussi haïssable que celle d'un Shagpat, étant un aussi grand obstacle au progrès. Mais pour raser l'Identique qui est la croissance naturelle de cette inertie, il est un glaive, le glaive du Bon Sens¹, l'Esprit Comique.

1. *Ode to the Comic Spirit.*

CHAPITRE XIII

I. — SUCCÈS DE *L'EGOÏSTE* AUPRÈS DES « JEUNES » : J. THOMSON, HENLEY, STEVENSON.

II. — MEREDITH : LA NATURE ET LA FEMME. *LOVE IN THE VALLEY*

III. — LA PERSONNALITÉ DE MEREDITH.

I

Avec l'*Egoïste*, Meredith entre vraiment dans la gloire. Déjà, pour la *Carrière de Beauchamp* la critique s'était montrée sensiblement plus déférente à son égard. L'article de H. D. Traill, dans la *Pall Mall Gazette*, du 5 février 1876, marque le moment où la marée a tourné, où commence la montée lente de l'admiration. Certes, il y a des arrêts et des résistances. Le *Spectator* reste froid, dédaigneux, presque systématiquement hostile. En 1877, il prend à partie Meredith pour la conférence sur l'*Idée de la Comédie*, refusant d'admettre que l'Angleterre pût manquer d'esprit comique.

Le pays qui, en une seule génération, a produit, reconnu, goûté Sidney Smith, Thackeray et George Eliot n'a pas à justifier sa capacité de produire ou de goûter le rire de la réflexion. L'amour de ce qui est aimablement et même subtilement humoristique est devenu un trait distinctif plus généralement répandu que ne s'en doutent peut-être beaucoup de personnes qui ont l'habitude de dénigrer les Anglais.

La distinction de Meredith entre l'humour et l'esprit comique n'a pas été saisie, et ce n'est pas le Prélude de l'*Egoïste* qui peut aider beaucoup les critiques. Aussi le *Spectator* se déclare « empli d'admiration et de désappointement » par l'œuvre nouvelle.

L'auteur est original ; c'est un humoriste... Il évoque souvent l'image d'un jeune et beau cousin de Carlyle, poli, spirituel, très XVIII^e siècle, avec jolie perruque poudrée, dentelles, culottes courtes, et bas de soie, aux regards aigus et curieux, mais trop courtois pour être profond ou émouvant, il regarde le monde comme un morceau de protoplasme, destiné surtout à lui fournir des épigrammes et des métaphores. Sa pensée procède par images, quelquefois heureuses, mais aussi souvent grotesques ou obscures. L'impuissance d'adopter les modes reçus d'expression caractérise les humoristes...

Le critique s'obstine à ne voir en Meredith qu'un humoriste, « une sorte d'hermétique philosophe de salon, plus capable de rajeunir de vieilles idées par une forme piquante ou bizarre que d'émettre des idées originales » ; nullement auteur comique, car il est impuissant à créer des caractères qui se tiennent, à leur donner un langage à eux. *L'Egoïste* n'est qu'un ingénieux « puzzle », un jeu d'assemblage simplement habile. Et sous le mot *clever*, qui peut être si méprisant dans la bouche d'un anglais, le *Spectator* résume son impression de l'œuvre et de l'auteur.

Le même jour, 1^{er} novembre 1879, *l'Examiner* contenait un article nettement admiratif, en dépit de sérieuses réserves, mais c'était surtout *l'Athenæum* qui donnait une note nouvelle, saluant Meredith comme un très grand romancier et cherchant l'explication de son isolement relatif. L'article, anonyme comme tous ceux des hebdomadaires anglais d'alors, était de Henley, qui revenait à la charge dans *La Pall Mall Gazette* du 3, et dans *The Academy* du 22 novembre. Le fond des trois articles est le même : une grande admiration pour le génie de Meredith, qu'il compare à Shakespeare, et pour *l'Egoïste* qu'il rapproche du *Misanthrope*, s'allie au regret que l'auteur « écrive surtout pour lui » et qu'il refuse de s'en tenir aux canons de l'art « tel qu'il a été compris et pratiqué jusqu'ici ».

Le *Daily News*, la *Saturday Review* (15 nov. 79) louaient avec moins de restrictions encore et l'œuvre et l'écrivain. Le poète James Thomson pouvait donc justement écrire dans son journal intime :

Enfin ! des encouragements ! Un homme au merveilleux génie, un admirable écrivain peut espérer, après un travail acharné de trente années... se voir apprécié.

Thomson, le Léopardi anglais, le poète désespéré de *La Cité de la Nuit tragique*, le critique pénétrant de Shelley était plus jeune que Meredith de six ans. Sous les initiales B. V. ou le pseudonyme Sigvat il avait publié des vers, des essais, dans d'obscures revues rationalistes. Il admirait Meredith et le comprenait, et avait écrit sur *La Carrière de Beauchamp* et *Richard Feverel* des pages excellentes. Avec son ami, le libre-penseur G. W. Foote, il reconnaissait en Meredith un allié. Aussi, tandis que Thomson vantait les mérites littéraires de Meredith, Foote protestait contre les obstacles délibérément apportés à la circulation des ouvrages de Meredith.

Meredith écrivit à ce dernier une lettre de remerciements, à la date du 19 août 1878 :

Le sentiment, disait-il, que des hommes comme vous et B. V. lisent et apprécient ce que je produis m'encourage vraiment à continuer d'écrire...

Il ajoutait :

J'admire le combat que vous menez et vous classe parmi les vrais soldats, comme s'appelait Heinrich Heine, qui luttent avec la plume... Notre public néglige les hommes braves ; offense plus grande que de négliger un homme de lettres. ¹

Ce fut par Foote que Meredith entra en rapports avec Thomson durant l'été de 1879, et lorsqu'il sut qu'il était l'auteur des articles signés B. V., il se déclara flatté de l'appréciation du poète ². Il loua son « amour profond de la littérature, rare toujours, mais actuellement presque étouffé sous la masse des productions » et les éloges qu'il donna plus tard à ses vers témoignent en quelle haute estime il tenait le poète. Thomson, de son côté, écrivit sur *l'Egoïste* un article enthousiaste :

1. *L.*, pp. 291-2.

2. *Id.*, p. 302.

On peut, je crois, affirmer que le génie de Mr Meredith ne s'est jamais montré plus perçant, alerte et brillant, plus pleinement maître de tous les matériaux requis pour l'œuvre à exécuter, et que son style n'a jamais été plus rapide, flexible et subtil pour lui permettre d'atteindre le cœur de ses personnages malgré la triple armure des conventions, des mensonges et des illusions. L'œuvre, étant une Comédie, abonde en dialogues, et depuis longtemps j'ai estimé le dialogue de Mr Meredith non seulement le meilleur de notre temps, mais encore à peine égalé dans toute notre littérature ; étant si spontané, inattendu, involontaire, diversifié par les humeurs, les tempéraments, les nerfs, les circonstances et les rapports toujours changeants des interlocuteurs...¹

Thomson fut reçu à deux reprises par Meredith, mais le dénouement de sa vie tragique était trop proche pour que cette amitié des deux poètes pût croître et fleurir. Il mourut en 1882. Son biographe, H. S. Salt, reçut plusieurs lettres de Meredith qui rendent hommage à l'homme et au poète, et déplorent les hérédités et circonstances, causes de son pessimisme.

C'était un homme d'un grand cœur, d'une sincérité si entière qu'il écrivait directement d'après les impressions que sa navrante expérience de la vie avait sculptées en lui. Rien n'est feint, tout est positif.

Il voyait en Thomson « un homme bon et brave, luttant contre la destinée et n'échouant pas dans ses efforts, quoique frustré du bonheur »².

C'était encore plus un stoïcien, ce Henley qui, beaucoup plus jeune que Meredith, étant né en 1849, devait mourir avant lui, en 1903. Il pouvait bien parler de « son âme invincible » ; la maladie qui le clouait sur un lit d'hôpital, ne l'empêchait pas de chanter. En 1907 Meredith frappa comme une médaille à l'honneur de cet homme vaillant, au « profond amour de la vie ». Il le louera d'avoir en tant que critique, « allié, ce qui est rare, l'enthousiasme et le jugement lucide, et été un des plus fermes

1. *Cope's Tobacco Plant*, Jan. 80.

2. *L.*, p. 437.

soutiens de la bonne littérature de notre temps »¹, par les encouragements qu'il donnait aux jeunes écrivains sincères et par sa défense du mérite luttant pour sortir de l'obscurité.

Un autre grand admirateur de Meredith en ces jours, était l'ami de Henley, cette figure des plus attachantes, Robert Louis Stevenson. Au printemps de 1878, Stevenson était avec ses parents à l'auberge de Burford Bridge, tout près de Box Hill. L'endroit, déjà célèbre comme ayant inspiré Keats et vu la séparation de Nelson et de son Emma, avait en outre je ne sais quoi de mystérieusement poétique qui charmait Stevenson. Il y vivait, nous dit-il, comme dans l'attente d'une belle aventure.² Il ne lui arriva rien, mais un jour son désir timidement exprimé de voir Meredith fut satisfait. Les Jim Gordon arrangèrent une rencontre dans leur jardin, et le jeune homme put exprimer au maître son admiration. D'emblée « Stevenson conquît l'affection de son aîné, et presque tous les jours pendant plusieurs semaines, ils se rencontrèrent ». Si Meredith était un causeur brillant, Stevenson pouvait lui donner la réplique, et Mrs Jim Gordon (Lady Butcher) a gardé le souvenir des assauts d'esprit qu'ils se livraient.³ Imaginons-les, Stevenson « maigre ineffablement » mais plein de fougue, l'air d'un musicien bohème, ou d'un Shelley, les cheveux châtons encadrant un front haut, les yeux hardis, francs et rieurs, la bouche mobile et spirituelle, une combinaison d'Ariel et de Puck, ayant en commun avec son aîné l'imagination poétique, le don du capricieux, du rare, du fantasque, Meredith, aussi nerveux mais se tenant mieux en main, ironique et moqueur, prompt à inventer quelque conte aux dépens de son jeune ami ; celui-ci entrant dans l'esprit de ses inventions et travestissant sa parodie, et alors Meredith rejetant en arrière sa belle tête et lançant un rire pareil à un rugissement⁴.

1. *L.*, p. 599.

2. Cf. Sir Sidney Colvin : *Memories and Notes*, p. 168.

3. Lady Butcher : *Memories of G. Meredith*, p. 58. « Mr Meredith prophétisa de grandes choses au sujet de Stevenson, et qu'un jour nous serions tous fiers de l'avoir connu. »

4. D'après Sir Sidney Colvin. *Op. cit.* p. 101 sqq.

Stevenson n'était pas à cette époque le malade qu'il avait été et qu'il allait redevenir. La vie au grand air et l'exercice l'avaient presque guéri. Il aimait le sport, au point de s'en aller à la pagaie de la Sambre à l'Oise. Quant à la marche à pied, peu d'écrivains ont aussi bien dit sa liberté, son inspiration, la fraîcheur joyeuse des matins, la bonne fatigue des soirs, quand on parcourt un pays sac au dos et carnet en poche. Nous pouvons imaginer les promenades qu'il fit avec Meredith autour de Box Hill, et leurs causeries chemin faisant. Stevenson aime la France qui lui a inspiré tant de pages charmantes. Il aime l'infinie beauté de la terre : « les couleurs, les fleurs, les algues, les oiseaux, les insectes, les monts » ¹. D'un paysage il embrasse et l'ensemble et les détails. Et il aime les Lettres : un vers de Milton le transporte, mais il chérit aussi Whitman. Shakespeare l'enchanté, et Scott, et après, vient... d'Artagnan ! Il a tout lu, les *Essais* de Montaigne, et Herbert Spencer, Wordsworth et les *Méditations* de Marc-Aurèle, Hazlitt et Thoreau, Bunyan et Villon. Cette multiplicité de goûts répond à une grande complexité intérieure que Meredith n'a pas été long à reconnaître sous l'abord ouvert et simple du jeune homme.

Il peut vous révéler au cours d'une seule après-midi — car son moi les comprend — tous les âges et presque tous les caractères humains : la fraîcheur de l'enfance, l'attitude ardente et les rêves aventureux de l'adolescent, le courage tranquille de l'homme mûr, la vive sympathie et la tendresse d'une femme et déjà une dose étrange de la sagesse dont on fait l'apanage des vieillards. ²

L'amour de l'aventure, du risque, et du danger, des faiblesses très humaines, un tempérament passionné s'unissent en lui à une profonde ferveur morale, à une tension et à un désir du bien qui décèlent son hérédité, son éducation écossaises, mais surtout un « brave et chaud cœur d'homme, infiniment bon et tendre, généreux jusqu'à l'abnégation » ².

1. Cf. *A. M.*, p. 39.

2. Sir Sidney Colvin : *Memoires*, p. 102.

Jusqu'ici Stevenson n'a publié que des *Essais*, mais son premier livre, *An inland voyage*, va paraître, et il l'offre à Meredith. Celui-ci apprécie la savoureuse simplicité du style, les descriptions qui n'ont rien de fragmentaire, et les réflexions qui sont « dans la bonne note de philosophie relevée d'humour ». Il ne fait de réserves que sur le ton de la Préface — trop dans la veine d'Osric (suit une délicieuse parodie, très meredithienne) ainsi que sur certains passages « dans le style de Dickens ». Toute la lettre est admirable, mais les dernières lignes montrent le cœur de Meredith : après avoir invité Stevenson à lui donner quelques jours, il conclut :

Adieu. J'espère que vous êtes en bonne santé ! Veillez à votre santé. Gardez-vous d'excès, soit de travail, soit d'autre nature. Je crois que vous sentirez que nous attendons beaucoup de vous ¹.

Ces sages conseils d'un frère aîné, Stevenson ne les suivit point.

Un véritable amour de la vie, [écrit-il vers cette époque], accepte le risque joyeusement. Dès que la prudence commence à pousser, tel un champignon funèbre, dans le cerveau, elle se traduit d'emblée par une paralysie des actions généreuses. La victime se rapetisse spirituellement et s'ossifie... Au contraire, un ami vrai de la vie, qui a quelque élan et spontanéité en lui, s'élance comme un soldat dans la bataille, et court de toutes ses forces jusqu'à ce qu'il atteigne le but ².

Fidèle à sa nature courageuse et passionnée, Stevenson n'hésite pas l'année suivante à traverser l'Atlantique sur un cargo d'émigrants. Il atteint San Francisco après de rudes épreuves et y tombe malade, mais il a retrouvé Mrs Osbourne, et c'est avec elle, devenue sa femme, qu'il reviendra désormais à Burford Bridge et Box Hill.

Meredith aurait été le dernier à blâmer la conduite de Stevenson, si la maladie de son ami ne lui avait inspiré

1. *L.*, pp. 289-291.

2. R. L. Stevenson : *Aes Triplex* (1878).

des inquiétudes — trop justifiées, puisque en 1886 elle contraignait R. L. S. à quitter l'Angleterre. Les nouvelles œuvres — *le Voyage avec un âne dans les Cévennes*, *l'Ile au Trésor*, dénotaient des progrès constants et lui faisaient espérer pour la maturité d'autres chefs-d'œuvre. Mais ce n'était pas une simple amitié littéraire qui attachait Meredith au jeune homme : le charme de R. L. S. avait agi sur lui, et si puissamment que dès les premières semaines passées ensemble, il concevait un roman, *l'Etonnant Mariage*, où son nouvel ami figurerait comme le « raisonneur » dans une pièce de Molière. Nous verrons ultérieurement jusqu'à quel point Gower Woodseer est un portrait de Stevenson à l'âge de vingt-cinq ans. Ne retenons que le désir premier de Meredith, subissant l'influence de la jeunesse et d'un génie charmant, et faisant pour son nouvel ami ce qu'il avait déjà fait pour Janet Ross et pour Maxse.

Je ne crois pas que vous aimerez *l'Egoïste*, [lui écrit-il le 16 avril 1879]... je vous promets que vous préférerez *le Mariage Etonnant*¹.

Meredith s'était bien rendu compte des points de contact et des différences entre lui et Stevenson. Ce qui passionnait ce dernier, ce qui l'inspirait, c'était la poésie de l'aventure, de certains lieux, de certaines époques. Son imagination travaillait alors toute seule, lui fournissant dans le rêve ou la rêverie des sujets de nouvelles ou de romans. Ce qui passionnait Meredith, c'était le caractère, l'étude psychologique de l'être humain, le drame en tant que révélateur du caractère, bien plus que les histoires romantiques, poétisées par l'éloignement dans le temps ou dans l'espace. Ses caractères il les conçoit dans la pensée, et le récit, la combinaison d'incidents destinés à les manifester, porte la marque de sa pensée volontaire. Cela du moins est vrai pour *l'Egoïste* et Meredith le sent bien : il déclare ailleurs n'avoir « mis dans ce roman que la moitié de lui-même » ; il l'a fait avec toute sa puissance de con-

1. L., pp. 297-8.

centration et de suggestion, mais c'est une conception cérébrale qu'il a voulu illustrer ; la suggestion n'est pas ce qu'elle aurait été, s'il y avait mis aussi son cœur, s'il s'était laissé emporter par ses créations. Artiste volontaire toujours, jamais Meredith ne l'a plus été que dans cette comédie.

Toutefois des conceptions différentes de leur art n'empêchent pas l'intime correspondance de deux natures qui ont en commun l'amour de la sincérité, du courage moral. Aussi n'est-il pas étonnant que Stevenson ait mordu à *l'Egoïste* et qu'il le range parmi les livres ayant exercé sur lui une réelle influence.

De tous les romans que j'ai lus (et j'en ai lu des milliers) celui-ci occupe une place à part... c'est une satire, on doit le reconnaître, mais une satire d'une singulière qualité, qui ne parle en rien de cette paille évidente [dans l'œil de votre prochain], qui s'occupe exclusivement de notre poutre invisible. C'est vous-même que l'on traque ; ce sont vos propres fautes qui sont traînées au jour et dénombrées...

Et après avoir cité l'anecdote du jeune homme qui s'était reconnu en Willoughby, Stevenson conclut :

J'ai moi-même lu *l'Egoïste* cinq ou six fois, et je compte le relire ; car je suis comme ce jeune homme — je juge Willoughby une indigne, mais très utile dénonciation de moi-même ¹.

Stevenson (est-ce dû à de secrets remords de conscience ?) apprécie *l'Egoïste* moins en artiste qu'en moraliste : la leçon est ce qui le frappe et qu'il retient. Et certes la leçon n'est pas absente de Meredith : c'est par cette constante préoccupation morale qu'il reste très anglais et « victorian », et c'est elle qui le fait traiter de foncièrement « bourgeois » par un Henry James. Mais il y a autre chose dans *l'Egoïste*, et notamment l'amour de la nature. Cette comédie n'est pas une comédie de salon, bien plutôt une comédie de parc : les souffles du Surrey y circulent, avec les nuages blancs montant du Sud-Ouest, ou les nuées lourdes de pluie : on y sent à maintes reprises

1. R. L. Stevenson. Books that have influenced me, 1887.

l'odeur mouillée des frondaisons et de la terre anglaises.

L'amour de la nature y accompagne l'amour de la femme et se fond avec lui en une synthèse originale.

II

Il ne s'agit pas d'un simple artifice littéraire : c'est une disposition fondamentale : Meredith pas plus que Shakespeare ne peut concevoir ses créations féminines, du moins les plus chères d'entre elles, en dehors de la nature. Elles vivent dans notre souvenir entourées de la beauté mouvante du ciel, des fleurs et des eaux qu'elles résument en elles. C'est Lucy Desborough, sous son grand chapeau de paille souple, apparaissant à Richard Feverel au-dessus des verts remous plongeants d'un barrage, parmi les flouves et les reines-des-prés de la rive, entouré du bourdonnement d'un bleu matin d'été sur lequel se détachent les chants d'alouette et la triple note liquide d'un merle voisin. C'est Sandra Belloni, dans les bois printaniers au clair de lune, et plus tard, devenu Vittoria, dans les monts du Tyrol. C'est Rhoda Fleming au seuil de Queen Anne's Farm, où les tulipes et les dahlias font des masses de couleur. La princesse Ottilia est une vision lumineuse éclairant les masses d'ombre de la forêt allemande. Quant à Cecilia Halkett, elle est indissolublement liée dans notre esprit aux collines du Hampshire, et à ce yacht qu'elle aime à faire louvoyer dans les eaux du Solent, tandis que Renée est le noble miroir où se reflètent tour à tour Venise et la campagne normande. Lætitia fête le mai en menant les fillettes cueillir des fleurs, et pour Clara, elle s'avance libre et légère comme une oréade, gracieuse comme un bouleau dans le soleil et la brise, comme une voile sur la mer.

Là est le secret, envié par Stevenson, du charme profond des héroïnes meredithiennes. Leur créateur les comprend et les aime en elles-mêmes, pour ce qu'elles ont de proprement féminin, et dans la nature, dont elles sont plus proches que l'homme. L'amour n'a-t-il pas pour fin dernière la perpétuation de la vie ? Entre celle qui porte

la race et la terre maternelle il saisit mille relations subtiles ; il se souvient que c'est l'amour et son rayonnement de sympathie qui l'ont aidé à voir la terre avec sa couleur et sa beauté divines, et la Terre, en retour, l'a enrichi non seulement de symboles et d'images servant à glorifier la bien-aimée, mais de tout un groupe d'idées vitales, qui constituent sa philosophie ou, si l'on veut, sa religion.

A quel point les deux amours, celui de la Femme, celui de la Nature sont inséparables, et à quel point ils ont évolué parallèlement dans l'âme du poète, c'est ce que montrent la deuxième version de l'Amour dans la Vallée, publiée en 1878, et un rapprochement avec la première version. L'*Ode* de 1851, contient une imploration passionnée : on y sent l'anxieuse impatience du désir tendant les bras vers une vierge

dont le cœur s'alarme effarouché
De pressentir l'amour que son corps sollicite ¹.

Dans le poème postérieur, l'amour s'est purifié de son jeune romantisme : c'est celui d'un homme sûr de lui, sûr de celle qu'il aime. Meredith ne se contente pas de corriger ses strophes juvéniles d'une main plus artiste, modifiant des épithètes, refondant des vers ; il modifie la conception primitive et rejette tous les vers où l'amour-propre se révèle dans l'amour, où l'égoïsme apparaît dans le désir de la possession. Il ne demande pas une réponse immédiate à son ardeur : il ne veut pas rendre l'aimée semblable à lui : il aime la chaste froideur de la jeune fille.

Elle est ce que mon cœur, en son premier éveil, murmurait qu'était l'univers : elle est la clarté du matin :

« Étrange comme l'aube », la dit-il encore :

Etranges sont ses yeux — comme de froids coquillages marins froides ses joues.

Et il ne la voudrait pas autrement. Fiction de poète, pourrait-on objecter. Ne faut-il pas montrer cette froi-

1. Angellier. *Dans la lumière Antique*, III. *Le Chanteur dans la Nuit*.

deur lentement conquise, se laissant persuader ? Il doit y avoir progrès depuis l'insensibilité des premières strophes jusqu'à la défaite délicate et l'aveu suprême. Sans doute, et Meredith, en admettant qu'il n'ait pas écrit ces strophes en 1864, s'est replacé dans l'état d'âme où il se trouvait alors, est redevenu l'homme passionné ; mais il nous semble bien que c'est l'épouse, et non plus la fiancée qui lui apparaît dans mainte strophe, notamment dans celle-ci :

La tête encapuchonnée, elle avance entre les tulipes,
Telle qu'un saule gris aux lames de l'averse :
Des fleurs se courbent sur l'allée : elle sera leur ange
Elle les redresse et repart de son pas rapide.
Le noir nuage en marche est face au portail de fer
Elle s'en va reconforter un voisin triste.
Ainsi quand terre et ciel s'affrontent avant le tonnerre
J'ai vu planer le vol d'une blanche colombe ¹.

Plus d'impatience, une grande sérénité, je ne sais quoi d'apaisé, de détendu ; c'est une étude amoureuse de la femme dans la nature, étude prise et reprise avec les saisons, qui a permis à Meredith d'écrire ce véritable calendrier de l'amant ², cette suite d'idylles illustrant sans fin le double thème : nature-amour. Cette vallée, nous la reconnaissons, c'est celle de Box Hill. Et l'hiver ne fait plus peur ; ou du moins son image n'est pas craintivement écartée :

Large et rouge fumeux le disque froid du soleil tombe,
Entaillé par des coteaux nus, sur la neige aux tons violets.

Puis dans le ciel la lune monte lentement et

Toute la nuit sur les ombres noires des rameaux notre hêtre
Regarde dans cette blancheur ; toute la nuit, je le pourrais
[aussi.

1. *Amour dans la Vallée*, II, str. 12. Cf. pour l'image des derniers vers :

« But swift I have known a white dove thread the air. »

qui se trouve dans une lettre de 1870, cf. *L.*, p. 209.

2. L'expression est du professeur Strong : *Three studies in Shelley*.

Ces ombres, cette blancheur le font penser à la mort et il s'écrie :

Que j'éteigne son âme [celle de l'aimée] pour savoir qu'elle ne
[peut mourir !]

Cette note mise à part, les saisons n'apportent au poète que des joies, de la beauté, des espérances. Voici son salut aux moissons, symbole de sa conquête à lui :

O la gerbe d'or, la bruissante, précieuse brassée !

O les tresses châtain se balançant entrelacées !

O les tresses sans prix l'une sur l'autre balancées !

O le lien souple et lâche à la ceinture !

Morts sont les pavots qui tachaient les épis de blé d'écarlate, au hasard, serrés à la ceinture,

voyez épanouies dans leur maturité ces épouses de la Terre !

O les tresses châtain se balançant entrelacées !

Le motif est repris vers la fin, après l'aveu :

Elle sera bientôt couchée comme un soleil levant blanc de gel.

Avouines jaunes et blés roux, orges pâles comme les seigles

Depuis longtemps vos gerbes ont cédé au batteur,

Ont dénoué leur lien, vu s'envoler leurs tresses.

Elle sera bientôt comme un sanglant soleil couché.

O vite, lendemain, Printemps aux ailes vertes

Chante avec le vent du sud-ouest, ramène lui les vagabonds,

Aronde et rossignol, le chant, l'aile plongeante.

La traduction est aussi impuissante à rendre la souple et riche musique de ces vers qu'un piano à donner l'idée d'un orchestre, ou même d'un quatuor ; mais qu'on se reporte au texte anglais et l'on verra que s'il existe des poèmes d'amour plus passionnés, il n'en est guère où s'unissent avec la même ferveur les impressions de nature riches, fraîches, colorées, l'amour de la beauté féminine, et de la vie. « Je hais le mouvement qui déplace les lignes », a dit Beaudelaire : la beauté, comme la conçoit Meredith, est essentiellement mouvante : on peut compter les strophes où l'évocation est d'une immobilité, d'un repos absolu. Même dans celles-là, presque toujours le dernier vers suggère un élan, un changement qui rompt le charme de paix. « Let me clasp her soul », que j'éteigne son âme, tel est le cri du poète après avoir senti peser sur lui le silence d'une nuit d'hiver.

Les images sont presque toutes de mouvement, comme :

Heartless she is like the shadow in the meadows
Flying to the hills on a blue and breezy noon.

En fait, l'impression totale qui se dégage du poème est celle d'une campagne frémissante sous un vent printanier, violent et doux ; pas une feuille, nul brin de verdure qui ne soit agité ; nulle surface d'eau qui n'ait sa ride. C'est le même frémissement universel qui vibre à travers ces strophes.

En raison de cette intensité de vie, la sensualité et ses manifestations plus subtiles de sentimentalisme n'apparaissent pas dans le poème, quelque grands qu'y soient l'amour de la beauté sensible, l'avidité avec laquelle le poète recueille les couleurs et les formes. L'imagination n'est pas de celles qui ravalent le désir au rang de l'appétit, mais qui l'exaltent, et le purifient par l'ardeur même de sa flamme. Tout est sain aux sains : au véritable amant de la nature, rien qui ne soit pur et divin. La nature confère à la femme sa pureté divine et la froide jeune fille fait avec la terre maternelle un échange de chastetés ou plutôt l'une et l'autre ont en partage l'innocence des choses naturelles. Une des épithètes qui reviennent le plus fréquemment est celle de *cool*, exprimant la sensation de fraîcheur. L'idéal féminin qui se dégage du poème est celui que nous avons vu se former chez Meredith à partir de 1862 : c'est celui d'une femme supérieure aux artifices et aux chattering de son sexe, une égale, une camarade, c'est celui qu'il a rencontré en Marie Vulliamy, c'est elle qu'évoque la strophe *Stepping down the hill with her fair companions* et c'est encore Mrs Meredith dans son jardin qui est dépeinte dans la strophe citée plus haut.

C'est aussi un idéal de l'amour qui se dégage du poème, idéal opposé à l'idéal romantique, car il ne cherche pas

« un être de lui-même image et complément »,

comme chante Lamartine, il ne veut pas former la femme sur son propre modèle. mais reconnaît son droit à être différente :

Love that so desires would fain keep her changeless.

Son attitude envers elle est celle de la contemplation inlassée de ses actes, qui révèlent sa bonté, de ses mouvements qui révèlent sa grâce, de son rire qui trahit son humour, de toute sa personne dont la beauté « sanctifie l'air et la terre ». Aimer l'amour qui rend meilleur, et nous le faire aimer pour sa beauté, Meredith ne fait pas autre chose dans cette seconde version d'*Amour dans la Vallée*.

Son attitude à l'égard de la nature répond à cette conception de la femme et de l'amour, en ce qu'elle s'oppose aussi nettement que possible à une certaine attitude romantique, ou comme il disait sentimentale. Un sentimentaliste, en effet, ne demande à la nature, comme à la femme, que de refléter son moi. S'il est un Lord Byron, il promènera son ennui par le monde et s'offrira le luxe « de se contempler contemplé par les monts éternels ». Meredith n'a pas assez de railleries pour le bilieux Childe Harold et pour son émanation Manfred — pour Manfred qui « put mettre le pied sur les Alpes sans être induit à la gloire de verser sa canaille sueur », et qui préféra se servir de la montagne comme d'un décor pour le drame de l'Homme et de la marâtre Nature. Au fond, on aurait tort de prendre au sérieux les horreurs auxquelles il faisait allusion et les attaques dirigées contre elle. Ce duel est du théâtre.

Tragique ? Oh ! non pas. Ce sont les villes, non les montagnes, qui gonflent de pareilles vessies.

Byron, dans la mesure où il était sincère, était un malade qui souffrait d'un excès de bile, et d'indigestions perpétuelles ¹.

La montagne, au contraire, est la ressource suprême, le salut pour les fièvres sentimentales, à condition qu'on ne reste pas à ruminer dans les vallées, mais qu'on goûte

1. Cf. Manfred, dans les *Poems and Ballads of Tragic Life*. P., II, p. 160.

le danger, qu'on élimine par la sueur les poisons du corps et de l'âme, qu'on gagne son repos ¹.

Le lyrisme reconnaissant de *Harry Richmond* est celui de Meredith qui, lui aussi a été guéri en 1862 par la montagne et a voué un culte à ses sommets.

Vous allez dans les Alpes, [écrit-il à Mrs Sharp en 1888], regardez sur la plus haute cîme, vous y verrez mon cœur. »

Néanmoins ce n'est pas en Suisse, ni au Tyrol, que Meredith a choisi de finir ses jours, mais dans une vallée du Surrey qu'il ne quitta plus qu'à de rares intervalles à partir de 1880. La sublimité des monts n'est pas toujours habitable. C'est par son attitude quotidienne à l'égard de la nature qu'il faut juger Meredith. Cette attitude est celle de l'amant d'*Amour dans la Vallée*, suivant le chemin des saisons, la flamme au cœur, et les yeux attentifs à la vie multiple des choses. Les arbres, les oiseaux, les fleurs du Surrey, Meredith les connaît avec une minutie, une exactitude que des naturalistes de profession, ² ses voisins, admirent. Il a discipliné ses yeux à l'observation, ce qui pour un être de son impétuosité, de sa fantaisie imaginative, n'est pas une mince victoire. Mais une telle observation suppose l'amour au principe ; il s'y trouve, et c'est Meredith lui-même qui nous est représenté sous les traits de *Melampus* :

Dans un esprit d'amour immense pour les êtres
qui rampent dans les herbes et les débris des bois,
ou qui, dans un battement d'ailes palpitantes
de branche en branche, ne se posent que pour chanter et
[becqueter ;
ou qui, hérissés, au moindre toucher, se mettent en boule
ou qui tissent leur toile entre la ronce et l'épine ;
le bon médecin Melampus, les aimant tous,
allait parmi eux les étudiant comme un livre.
Dans les bois, il était chez lui : ils lui donnèrent
La clef du savoir...

1. Cf. *H. R.*, p. 649 : « Carry your fever to the Alps, you of minds diseased : not to sit in front of them ruminating, etc... »

2. Grant Allen, par exemple. Cf. W. Sharp : *The Country of G. Meredith*. (*Pall Mall Magazine*. May 1904).

Ce n'est pas notre intention d'analyser maintenant ce poème, un des beaux « poèmes antiques » de Meredith, nous voulons simplement signaler que sa note dominante est la sincérité. Melampos sait — il connaît le secret des choses : il n'y a pas pour lui de problème du mal, et c'est l'amour de nos frères inférieurs, de la vie sylvestre qui lui a révélé le secret, car

De terre et de soleil leur sagesse est faite, ils nourrissent leurs
 Tissent, bâtissent, font ruches et terriers, se battent, accueillent
 comme les nageurs les diverses lames : ce n'est jamais aux bois
 qu'on voit la folie se fuir... la vie attachée au sol
 refrène le désordre...

Aussi passe-t-il « avec des regards lumineux pour la terre et pour les destins — dont nous nous attirons les coups ou les caresses : de musiques d'amour son oreille était pleine parmi le tourbillon des haines passagères et son cœur extrayant une symphonie des dissonances s'en élargissait. »

Melampos, à force d'amour, atteint à la Sagesse et à l'Harmonie apolliniennes. Il voit la Sagesse à l'œuvre dans l'humanité ; « la nature et l'Harmonie alliées ».

C'est à juste titre que Meredith appellera son recueil de 1883 *Poèmes de la Joie de la Terre*, celle-ci ayant été sa meilleure inspiration. Cette joie est d'ailleurs loin d'être simple et facile à définir, n'étant pas la joie physique ou sensible pure, mais se compliquant, s'enrichissant de mille éléments intellectuels. De même que l'amour simplement physique de la Femme ne mérite pas le nom d'amour, de même pour la nature ;

Les sens, qu'ils aiment bien ou mal la Terre
 ne font qu'embrouiller encore plus l'énigme de notre sort ¹.

et nous ne cessons d'errer à l'aveugle que lorsque nous avons conçu la Terre comme vivante. Mais nous ne pouvons la concevoir telle que par une intuition spirituelle, qui suppose une libération de l'égoïsme, c'est-à-dire un triomphe de l'esprit sur les sens, sur le moi. La joie de la

1. *Sense and Spirit*. Sonnet, P., II, p. 13.

Terre, chez les civilisés que nous sommes, est une conquête.

Là est le « message » propre de Meredith, la révélation et l'évangile qu'il apporte, et qui de plus en plus chargeront sa poésie de forte et riche substance morale. Ses vers contiendront toutes ses idées sur la vie, la nature et l'homme, sur la société, et nos devoirs envers elle, exprimées au moyen d'un symbolisme qui les rendra hermétiques à beaucoup. Cette poésie sera si philosophique qu'elle cessera presque d'être de la poésie ; mais pour l'instant, il y a un heureux équilibre entre les sensations et la pensée. Meredith n'a pas oublié la recommandation de Milton sur la nécessité pour un poème d'être « *simple, sensuous and passionate* ». Dans son amour de la beauté se fondent l'amour de la femme et l'amour de la nature. Apollon est son maître, au même degré que le dieu de la Comédie. Il se demande d'une idée : « est-ce de la poésie ? » (*is it accepted of song*) ? Il se préoccupe de montrer que l'Esprit Comique n'est pas hostile au chant le plus suave, puisque « Chaucer en pétille et Shakespeare en déborde. » A un Walt Whitman, qui par sa conception de la nature devrait lui être sympathique, et qui lui semble, en effet, être fils de la Muse, il reproche de n'avoir pas appris que « des chargements précieux doivent sombrer sous les vagues, de leur propre poids, si ce n'est pas dans un vaisseau fait pour les mers qu'ils voguent ¹ ». Il a bien plus de rapports avec ce « dernier des Alexandrins » auquel il consacre un sonnet :

L'amour était pour lui étroitement enlacé à l'angoisse
et la Beauté moirait de sang, sous ses pas, les rosées.
Les hommes raillaient un tel chanteur : les femmes à l'unisson
Vibraient : il ne chantait pas ce que la nature a
De plus divin, mais son lyrisme avait une note
qui semblait de sa grande voix l'écho sylvestre ².

Si ce poète n'est pas Meredith, il ressemble comme un frère au créateur de Renée, être complexe lui-même, dont le charme subtil réside dans la complexité.

1. *An Orson of the Muse*, P., II, 19.

2. *A Later Alexandrian*, P., II, 18.

III

Nous avons essayé, au cours de ces pages, de débrouiller la complexité de Meredith, mais le moment est venu de jeter un coup d'œil d'ensemble sur le chemin parcouru et de nous demander où nous en sommes dans la compréhension de l'homme.

Ce qui nous frappe d'abord, c'est le moi social de Meredith, ses qualités d'observation, d'humour, d'esprit et d'ironie. « Nous ne pouvions être longtemps en sa compagnie sans qu'il nous fit rire », déclare Lady Butcher, qui le montre aussi s'abstenant de prendre part à tel divertissement de société, préférant jouir en spectateur de la comédie que lui donnent ses semblables, riant aux larmes de voir un professeur ventripotent paraître à un bal costumé vêtu de satin mauve, ou de gros messieurs s'es-souffler dans un jardin à poursuivre des bulles de savon avec des éventails japonais. Meredith et l'ennui ne se conçoivent pas ensemble. Sa seule présence est une excitation spirituelle. Mais qu'il prenne la parole, et alors, on croit entendre parler le plus spirituel des personnages de Congreve ou de ses propres personnages, si finement aiguisée est l'épigramme, si riche de sens la maxime. A certains auditeurs prosaïques, une telle conversation peu paraître bizarre ou affectée, et d'ailleurs il y eut sans doute des moments où, le vieil homme prenant le dessus, la vanité s'amusa à faire chatoyer ses ailes aux yeux d'étrangers. C'est possible, mais ceux qui eurent cette impression d'un feu d'artifice tiré pour les éblouir, étaient peut-être incapables de voir ce qu'il y avait de pure verve dionysiaque, et qui sait ? eurent à souffrir eux-mêmes en leur vanité de telle remarque ironique. Il est rare que l'esprit ne s'accompagne pas de quelque cruauté. Et cruel,

Meredith pouvait certainement l'être pour les snobs, les vaniteux, et les sentimentalistes de toute espèce. Il aimait à soumettre une personne chère au rayon de l'esprit comique, pour son amusement personnel, pour celui des amis présents, et pour le plus grand bien de son interlocuteur, car il juge que « le rire est la cure par excellence d'un jeune égoïsme vaniteux »¹. Si son jeune ami est assez intelligent pour se voir du dehors, en quelque sorte, et se moquer de ce qui amuse les autres, alors, il y a bon espoir. Les histoires qu'il invente aux dépens de ses intimes ou de ses proches, les sobriquets dont il les affuble, n'ont pas d'autre but que de mettre la vanité à l'épreuve. Ce qui caractérise le moi social de Meredith à la date où nous sommes, c'est d'être l'esprit comique en action.

L'imagination n'a rien perdu de sa vivacité, de sa fraîcheur :

Il commençait tranquillement, plausiblement, jusqu'à ce que son invention prenant l'essor, s'élevât pour ainsi dire en spirales ascendantes jusqu'à un empyrée burlesque où elle se soutenait sans effort, non sans décocher de temps à autre un trait pénétrant au vrai caractère et aux faiblesses de la personne parodiée².

Et toujours son interlocuteur l'inspire différemment : aux jeunes gens il racontera des romans d'amour ; pour son ami Maxse, il inventera un opéra politique. Sa conversation est le délassement intellectuel d'un poète qui, selon le mot de Keats, n'a pas de personnalité, est toujours prêt à emplir d'autres êtres que le sien, à se muer, à se transformer, quand ce n'est pas celui d'un amateur d'idées qui soutient indifféremment une thèse, ou la thèse opposée, simplement pour le plaisir de discuter. Qui l'accuserait d'insincérité, ne comprendrait rien à cette nature si riche, qui peut faire miroiter, à son gré, telle ou telle facette. Il unit tous les contrastes : par moments, au repos, son profil avait une douceur presque féminine : nous nous imaginons Racine avec un regard semblablement ironique

1. Lady Butcher : *Memories of G. Meredith*.

2. Sir Sidney Colvin : *Memories and Notes*, p. 174 sqq.

et mi-clos. A d'autres heures, c'est un lutteur dans l'arène, un être heureux de batailler contre les éléments, tout l'opposé d'une nature féminine. Mais lui-même reconnaît qu'au fond de son être est une âme de femme, « celle de sa mère... » Imaginatif, associant les idées avec la désinvolture permise aux poètes, il est également capable de réflexion suivie et de méditation, de même que son analyse patiente et sympathique d'un cœur humain — analyse fouisseuse et souterraine — s'accompagne de vols dans l'air lumineux. C'est un artiste, auquel le libre jeu des mots et des images est indispensable, et c'est un philosophe qui entend garder la direction de sa pensée. Cosmopolite et patriote, aristocrate de goûts mais démocrate de fait, religieux, et hostile aux prêtres, il est vraiment la somme des contradictions, un paradoxe vivant, un caprice de la Nature ; mais le plus surprenant est qu'il en ait la conscience très nette et n'en soit nullement incommodé. « There are more Merediths than one » assure-t-il un jour à son ami le psychologue James Sully.

C'est qu'il est des contrastes intimes qui, loin de gêner un artiste, font au contraire de lui ce qu'il est, comme si le génie créateur devait être, en son moi profond, un drame perpétuel. Et si l'on songe que la haute comédie, en particulier, vit de contrastes, de discussions, de conflits d'idées, on ne sera pas surpris que le plus grand auteur comique du xix^e siècle ait pu saisir les contrastes en lui-même avant de les retrouver dans la vie du monde et de les projeter en son œuvre. Nous en avons noté quelques-uns dans les romans : c'est le « sentiment » opposé à la « passion » active ; l'imagination à la réalité ; mais on en découvrirait bien d'autres, car la démarche même de la pensée meredithienne est l'antithèse, non celle qui crée de fausses fenêtres pour la symétrie, mais celle qui est dans la vie et comme inscrite dans la nature des choses. Elle est nécessaire au vol de son esprit, disions-nous, comme les ailes à l'oiseau. Et l'on comprend dès lors ce refus de prendre parti que nous avons noté, ce besoin de tenir la balance égale, ce perpétuel équilibre instable qui se maintient par le mouvement qu'il crée, et cette double

impression de vigueur et de rapidité que donne l'intelligence de Meredith. Mais ce n'est pas l'intelligence seule qui est intéressée : c'est tout l'être, et à Meredith, Thomson peut appliquer le mot de Coleridge sur Shakespeare : « En lui l'intelligence et la passion s'étreignent dans une lutte à mort ».

Peut-être d'ailleurs cette lutte est-elle le propre de tous les poètes vraiment créateurs. A certaines époques de leur vie, ils ont dû prendre corps à corps les passions qu'ils avaient en eux, se livrer à un travail de concentration, de repliement, à une critique impitoyable d'eux-mêmes, et après seulement est venue la délivrance, l'expansion joyeuse et spontanée de l'activité créatrice. Que la volonté n'intervienne pas dans le second temps du rythme, et toutes les qualités intellectuelles, est invraisemblable. Dans le cas de Meredith, ce n'est pas douteux, et lorsqu'il parle de ses maîtres, Shakespeare, Molière, il les voit travaillant comme lui. Les types de Molière sont marqués au coin de l'idée ; ils sont peints « avec la vigueur de l'esprit, ce qui est le solide en art ». ¹ Pour Shakespeare, le plus grand des fils de la Terre, il le loue d'avoir compris sa mère, et, sans amertume, ses fils ; d'avoir sondé l'enfer des passions humaines, en gardant au cœur le sens de l'amour ; d'avoir un rire plein de sérénité, sorti des entrailles du réel ; et il évoque son esprit et son rire pour faire justice de la déformation mentale qui oppose l'homme à la nature. ² Ainsi Meredith apprécie surtout en ses grands prédécesseurs les qualités intellectuelles, qui n'empêchent pas une profonde humanité, qui la supposent même, et qui sont nécessaires pour l'exploiter. Leur œuvre et ce que nous savons d'eux confirme cette vue et aussi que le drame s'est joué au dedans d'eux-mêmes avant de s'extérioriser.

Il n'en va pas autrement pour Meredith. Toute sa vie est une lutte, une laborieuse ascension, et nous ne pensons pas ici à son ascension sociale, à sa lutte contre les diffi-

1. Essay on Comedy.

2. The Spirit of Shakespeare. P. I, p. 253.

cultés matérielles, mais à la lutte contre le sentimentalisme qu'il portait en lui et qu'il soumit, à l'ascension vers la sagesse. Croit-on qu'il eut été aussi impitoyable pour le « sentiment », s'il ne l'avait pas senti dans son for intérieur ? pour le romantisme, s'il n'avait pas été romantique ? Né avec une rare sensibilité aux jugements des hommes, à leur mépris, à leur estime, il lui a fallu s'évader des tourments de la vanité : la comparaison de ses dons avec ceux de ses semblables n'a pu que faire grandir son orgueil, et cet orgueil a été humilié. Les rossées du sort, comme il le montre pour *Shagpat*, ont fait de lui un homme. L'épreuve de la douleur a trempé sa volonté, fortifié son intelligence. Après la réaction contre son milieu est venue la réaction contre lui-même, la résolution de ne pas céder, de ne pas s'apitoyer sur soi, de maintenir la santé et la joie contre la tristesse et la maladie. Son immense amour de la vie, son affirmation de l'intelligence et de la liberté ne sont qu'une seule et même chose.

Dans cette lutte, Meredith rejette le secours d'une religion traditionnelle. Sa croyance que Dieu n'est pas extérieur, mais intérieur, à nous-mêmes le pousse à chercher des substituts rationnels à la religion révélée. La nature, bien comprise, lui paraît fournir une réfutation et une condamnation de l'égoïsme, mais pour dégager la leçon qu'elle nous offre, ne faut-il pas être déjà hors de l'égoïsme ? Si nous interprétons la Terre à travers notre moi, nos désirs et nos craintes, c'en est fait de nous. Heureusement, pour briser les entraves du moi, il y a l'esprit comique, émanation de la société, et grâce à lui le moi social, grâce à la Terre le moi profond sont simultanément refaçonnés, réajustés dans l'harmonie, sans intervention surnaturelle.

Cette lutte constante explique l'âpreté, la tension de Meredith. Son aversion pour le sentimentalisme le menait parfois, dit Lord Morley, « sur les confins d'une certaine dureté, qui, pour être contenue et silencieuse, n'en était pas moins réelle. » Il se défiait de la pitié, méprisait les gémissements, les bèlelements apeurés, exigeait l'effort. Il avait martelé son âme, cuirassé son cœur d'un triple airain. Demande-t-on au forgeron d'épargner la masse

qu'il a sur l'enclume ? Mais la sympathie intelligente, active, qui va de pair avec les dons de l'imagination créatrice, il la possédait et elle lui permettait d'entrer dans les difficultés de ses amis, de les conseiller, et ses conseils, nous dit-on, étaient bons à suivre, lourds de sagesse, guidés par la plus fine intuition. Voilà pourquoi aussi, il conseillait à son pays la réforme intellectuelle et morale, et, si de ses livres sort une exhortation à agir, et comme « un appel de trompette », c'est que la philosophie qu'il s'est donnée exprime son tempérament énergique, tendu vers l'action et constitue avant tout une éthique.

Ethique stoïcienne, et nous nous expliquons les amitiés spontanées des Morley, des Leslie Stephen, des Thomson, des Henley, des Stevenson, tous, à des degrés divers, et avec plus ou moins de Christianisme en eux, animés d'un courage invincible. De plus en plus, surtout après 1880, Meredith exaltera l'effort, la lutte, les dents serrées de ceux qui vont face à la tempête, la vie dirigée par un ferme vouloir.

Voyez la vie facile : elle dérive : le fleuve contraint commande sa course¹.

Il voit dans l'effort la condition du progrès humain, du progrès cosmique, pourrait-on dire, si l'homme est le plus haut effort de la nature que nous connaissions. D'ailleurs, il y a diverses qualités d'efforts, et le plus haut, le plus noble, le plus joyeux est celui de l'esprit, l'effort vers plus de sincérité, plus de justice. D'amour, semble-t-il croire, nous ne manquerons jamais ; et la charité, le sacrifice, ne sont pas des vertus auxquelles il tende directement. Il les rejoint, mais par un détour intellectuel : *Amor intellectualis Dei*. La justice lui paraît plus difficile, donc plus haute que la charité, et c'est en son nom qu'il réclame pour les femmes des lois meilleures, destinées à assurer le progrès de la race humaine.

Mais si l'on pousse au cœur même de Meredith n'y trouve-t-on pas l'amour, l'amour de la Femme dont il

1. Hard weather. *P.* II, p, 213 : Behold the life at ease : it drifts. The sharpened life commands its course.

éprouve intensément le charme proprement féminin et qui est l'inspiratrice de ses idées sur la Nature et la Comédie ? Il ne la conçoit point sous la forme de la beauté sculpturale, immobile, adorée sur un piédestal mystique, mais vivante camarade de la terre et par là divine. C'est ce qui explique son adoration du cerisier double en fleurs qui plonge Clara Middleton dans l'extase, « plus blanc qu'un nuage sur le ciel d'été, pareil aux cîmes neigeuses qui à midi se teignent de rose, à force de blancher ». L'arbre qui étageait chaque printemps auprès de son châlet, sur le vert sombre des ifs, sa masse de fleurs virginales, évoque en son esprit la Déesse « Chaste, sans froideur », la Chasseresse de rêves qu'il aimait à contempler « radieuse, en face de l'aube ». Là est la beauté, là est l'idéal, là, symbolisée, est l'aspiration d'une âme qui sans renoncer à la terre, cherche sans fin à se dépasser elle-même, et qui, vaillante pour affronter tous les antagonismes intérieurs, arrive à l'unité en tendant, comme l'arbre, obstinément vers la lumière.

APPENDICE

I

LA MORT

Qu'est-ce que la mort ? Ce voyage, cette peine inconnue au milieu de laquelle nous vivons, mais que nous craignons tous ; et cette crainte d'où vient-elle ? car nous la trouverons dans le cœur de tous les hommes, même dans ceux qui désirent le plus d'être morts ; ils désirent être morts, mais ils craignent de mourir. Cette crainte n'est-elle pas une sentinelle que Dieu a placée à la porte de la seconde vie, ou comme nous la nommons l'autre monde, elle est là pour nous en défendre l'entrée jusqu'à ce que notre heure nous appelle et quand elle arrivera peut-être cette crainte abandonnera-t-elle la porte qu'elle ne devait plus garder quand on présente le billet d'admission signé du doigt de l'Éternel.

Ordinairement on regarde la mort comme un arrêt final, comme la fin de la vie, la cessation de tout ce que nous avons connu et senti : arrêt suivi d'un état nouveau où nous n'avons rien de ce qui fait notre bonheur ou notre malheur ici-bas ; mais il ne peut en être ainsi, nous voyons que dans la nature toute mort est naissance. La plus vilaine corruption qui pourri [*sic*] sur la terre a-t-on fini avec elle ? Non, et on voit au contraire que la terre bienfaisante la change en quelque nouvelle vie. Les feuilles de la jolie fleur ne tombent-elles pas pour donner place à la nouvelle vie du fruit ? et le fruit ne jette [*sic*] il pas ses riches suc pour que la graine prenne [*sic*] naissance ? et elle, quand elle tombe, n'est-ce pas pour créer une nouvelle vie ? Or la nature qui par ses belles analogies nous révèle si souvent le surnaturel, ne nous montre [*sic*] elle pas l'infailibilité de ce principe, que la mort est aussi la naissance. Quand nos âmes sont mûres, quand elles ont gagné des chaleurs ou des froids de ce monde tout ce [*sic*] peuvent ou les nourrir, ou les détruire, la nouvelle naissance ne brise-t-

elle pas les liens qui ne peuvent plus la contenir ; la mort n'est qu'un passage, un moment, mais elle est suivie de l'éternité ! Et dans cette éternité autant de joie pour celui qui vient de naître, qu'ici-bas de douleur pour celui qui vient de mourir.

Mais, pourtant il y a beaucoup d'inconnu, de mystérieux pour nous dans ce passage de la vie. Qui sait quel changement, quelle division elle a pu mettre entre ceux que nous avons perdus de vue par cette action étrange : nous sont-ils enlevés à jamais ? nous poursuivent-ils avec les mêmes regards d'affection qu'ils nous prodiguaient ici-bas ? nous n'en savons rien, mais pour donner ce qui manque à la connaissance avons l'ange de la foi, et elle nous enseigne que Dieu n'a créé rien en vain, et assure qu'il ne nous a pas donné les affections que pour un moment ou pour un jeu.

MARY NICOLLS.

[*The Monthly Observer*. N° 11. Janvier 1849].

II

SONNET

Hateful are those false themes of speculation
 Goading the wise and harassing the weak —
 This world of ours — so lovely and unique
 Why is it subject to such sad vexation ? —
 'Tis all for want of proper occupation
 'Philosophers' become so void and vain ;
 With birth, life, death, mind, matter, bone and brain
 Can there be any doubt of our Creation ? —
 And of our Spirit early information —
 Intelligence and Action ? — chiefly whereby
 Thro' rapid glances of the inner eye
 The Soul is sentient of its own salvation
 And in the Faith that such a knowledge brings
 Feels the great glory of its Future wings.

G. M.

[*The Monthly Observer*. N° 13. Mars 1849.]

III

SERENADE OF A LOYAL MARTYR

Sweet in her green cell the Flower of Beauty slumbers,
 Lulled by the faint breezes sighing thro' her hair ;
 Sleeps she, and hears not the melancholy numbers
 Breathed to my sad lute amid the lonely air ?

Down from the high cliffs the rivulet is teeming,
 To wind round the willow banks that lure him from above :
 O that in tears from my rocky prison streaming
 I too could glide to the bower of my love !

Ah ! where the woodbines with sleepy arms have wound her,
 Opes she her eyelids at the dream of my lay,
 Listening like the dove, while the fountains echo round her,
 To her lost mate's call in the forests far away ?

Come then, my Bird ! — for the peace thou ever bearest
 Still heaven's messenger of comfort to me,
 Come ! — this fond bosom, my faithfullest, my fairest,
 Bleeds with its death-wound, but deeper yet for thee.

GEORGE DARLEY.

IV

Voici les deux premières et les trois dernières strophes d'*Amour dans la Vallée*, tel qu'il parut en 1851 [onze strophes en tout].

Sous ce hêtre là-bas parmi le vert gazon
 Couchée, avec les bras sous sa tête menue,
 Les genoux repliés et ses cheveux tressés sur le sein,
 L'enfant que j'aime dort, à l'ombrage étendue.
 Si j'avais le cœur de glisser mon bras sous sa taille,
 Et l'attirant à moi, de presser sa lèvre rêveuse,
 S'éveillant sur-le-champ, elle devrait me rendre mon baiser...
 Ah ! me garderait-elle, et serait-elle heureuse ?

Farouche comme l'écureuil et furtive comme l'aronde,
 Vive comme l'aronde quand en cercle elle se joue
 Sur l'onde à l'occident pour rencontrer ses ailes réfléchies,
 Telle est la bien-aimée en son vierge bouton.
 Farouche comme l'écureuil dont le nid est en haut des pins,
 Douce — oh ! que je la voudrais jalouse comme la palombe !
 Pleine de la sauvagerie des êtres des bois,
 Heureuse en elle-même est la vierge que j'aime.

.....
 Heureux, heureux moment où scintille l'étoile grise
 Au-dessus des champs tout humides de rosée en fleur
 quand l'aurore aux joues fraîches monte rougissante dans
 Et que le soleil d'or l'épouse dans l'azur. [l'aube
 Alors, quand mon amour tente les brises matinales,
 Elle, la seule étoile qui ne meurt pas avec la nuit,
 Impuissant à rendre toute l'ardeur de ma passion
 Je saisis sa petite main tandis que nous écoutons l'alouette.

Tous les oiseaux en vain chanteront-ils leur sérénade
 de saison en saison et d'année en année ?
 Ne voudra-t-elle pas, la vierge, écouter leurs chants,
 Comprendre leur douceur, porter le voile des mariées ?
 Craint-elle le froid et l'hiver, craint-elle les branches nues ?
 Attend-elle pour dot les guirlandes printanières ?
 Est-elle un rossignol refusant de nicher
 Jusqu'à ce que les bois d'avril lui aient bâti une retraite ?

Viens donc, joyeux avril, avec tous tes oiseaux et toutes tes
 [beautés,
 Ton front ceint du croissant, et ta joie de fleurs et d'ondées :
 Et tes feuilles qui s'ouvrent et tes fraîches verdure
 Et puisse ton croissant devenir ma lune de miel !
 Viens, mois joyeux des coucous et des violettes !
 Viens, Beauté en pleurs, dans ton ravissement d'azur !
 Vois, le nid est tout prêt, ne me fais pas languir davantage !
 Mène la dans mes bras le premier soir de Mai.

V

THE BLACKBIRD

being the true history of a Blackbird Known to me, poem by Mary Nicolls.

Rains of sorrow, fruitful showers,
 Calling forth the leaves and flowers

Of holy charity,
That unwept from ductless eyes,
In the spirit do surprise
Germes of mystery ;

Not alone in human bosoms
Flourish the immortal blossoms
Of divinity,
But in earth's most careless creature
Dwells a link, or blooms a feature
Of immortality.

They shot the happy Blackbird's mate,
Long rose the heart-cry, desolate,
From his golden bill ;
Dimly an angel voice is heard
In the bosom of the bird
« There are sadder still. »

Of Love and Liberty, that be
Chief blessings unto thine and thee,
One leaveth thee.
Look down, where hung by yonder cot,
A caged brother knoweth not,
What either be ;

To him the pulse of Love doth seem
The vision of a hopeless dream
And mockery,
That sea of air where others sport
To him a mist where shadows float
No verity.

Whisper of the viewless Angel,
Uttered he in clear evangel
From his quivering throat,
And ever round this caged bird
His legendary song is heard
On the breeze to float,

And to the loveless prisoner
Choice blackbird dainties, quaint and rare,
He with care doth bring ;

Sorrow from his heart departeth
 At each solace he imparteth
 In his communing

MARY NICOLLS.

[*The Monthly Observer*. N° 16. June 1849].

VI

GASTRONOMY AND CIVILIZATION

[opening and final paragraphs]

Two conditions are necessary to the cultivation of the science of gastronomy, national peace and individual taste. Wherever these have existed, the science has progressed, with more or less credit, limited by temperance and rational festivity where men were refined, and degraded into fantastic gluttony where they were licentious. The greatest abuse of this science has been under the monarchical form of government from ancient Egypt to modern Russia. Republican virtue has thriven on simple fare, from the turnips of Cincinnati to Andrew Marvel's cold shoulder of mutton

.....

We have recorded, as historical evidence, that the most incorruptible republicans were austere and abstemious ; but it is still a question whether they could not have exerted a more beneficial influence and have been better men, if they had moistened their throats with Madeira and enlarged their sympathies with grouse. Solitary habits take away many means of forming correct opinions, and prevent opportunities of removing prejudices. The student in his cabinet is an impartial spectator, and may be a wise judge, but he is never a good governor. Austerity, as Plato says, is the companion of solitude. It is problematical whether Coriolanus would not have gained the consulship, and thereby have saved his country from war and himself from disgrace, if he had been conciliating and social, instead of isolated and overbearing. If Robespierre had held companionship with others, he might have exercised in public the tenderness that characterized him at home, where it was never believed that he had committed the severities that distinguished his career. « Il était si doux » was the invariable reply of the girl where he lodged, to every accusation that was brought against his memory. »

M. M.

[c'est-à-dire MARY MEREDITH].

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	VII-XVI
CHAPITRE I. — 1828-1842	1
L'Ancêtre : le Grand Mel.....	2
Les Parents.....	5
Enfance et première éducation de George Meredith..	7
L'imagination	9
Le romantisme.....	17
Le sens du réel.....	19
CHAPITRE II. — GEORGE MEREDITH A NEUWIED (1842-44)	22
L'Allemagne et l'Angleterre au début du xix ^e siècle..	23
Le pensionnat des Frères Moraves à Neuwied.....	24
Influence de l'Allemagne sur George Meredith.....	29
CHAPITRE III. — LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE (1845-49)	39
Meredith à Londres : Charnock.....	40
R. H. Horne : <i>Orion</i>	42
Aspirations de Meredith.....	46
Carlyle-Goethe.....	49
<i>The Monthly Observer</i>	51
Mary Nicolls.....	52
Mariage	68
CHAPITRE IV. — LES PREMIERS POÈMES (1850-53)....	70
Séjour à Londres.....	71
— à Weybridge.....	75
La Nature dans le recueil de 1851.....	76
T. L. Peacock et la Comédie.....	79
Lady Duff-Gordon	88
Mrs Norton.....	90
CHAPITRE V. — SHAGPAT RASÉ (1855).....	95
Accueil fait aux premiers poèmes : Kingsley.....	96
W. M. Rossetti et les Préraphaélites.....	97
<i>Shagpat Rasé</i> : Ses sources : les Mille et Une Nuits.....	101
<i>Vathek</i>	103
<i>Thalaba</i>	105

Carlyle	108
Originalité de Shagpat.....	111
Bhanavar et Nourna.....	115
Progrès de Meredith.....	119
CHAPITRE VI. — L'ÉPREUVE (1856-59).....	122
Succès de Shagpat.....	123
<i>Farina</i>	125
<i>L'Épreuve de Richard Feverel</i>	127
L'épreuve de George Meredith.....	130
<i>La Tragédie de l'Amour Moderne</i>	137
CHAPITRE VII. — ANCIENNES ET NOUVELLES AMITIÉS (1858-62).....	150
Les Duff-Gordon	151
Amitié de Janet Duff-Gordon et de Meredith.....	152
<i>Evan Harrington</i>	156
Rose Jocelyn.....	161
La Comtesse de Saldar.....	165
Dickens, Thackeray, Meredith.....	166
Les poèmes de 1862.....	171
Le transformisme.....	173
<i>L'Esprit de la Terre en Automne</i>	176
CHAPITRE VII. — ANCIENNES ET NOUVELLES AMITIÉS (1858-62) (suite).....	184
Meredith lecteur chez les Chapman.....	185
Meredith journaliste.....	189
Maxse	193
Hardman	202
Wyse	208
Voyage en Italie.....	210
D. G. Rossetti.....	216
Swinburne	224
CHAPITRE VIII. — LE SENTIMENTALISME ET LA PASSION (1862-66).....	233
<i>La Maison de la Grève. — Rhoda Fleming</i>	234
Le Sentimentalisme.....	235
Sandra Belloni et la Passion.....	237
Wilfrid Pole.....	243
Meredith et Stendhal.....	248
<i>Vittoria</i>	251
Mazzini	254
L'idéalisme de Meredith.....	260
CHAPITRE IX. — MEREDITH ET LA RELIGION (1862-70) ..	263
Le Révérend A. Jessopp.....	264
Arthur et George Meredith à Norwich.....	265
Paganisme et Christianisme.....	267
La Religion de Meredith.....	270

Les Vulliamy.....	273
Second mariage de Meredith.....	277
Mrs Meredith. — La France.....	279
Installation à Box Hill.....	283
J. C. Morison.....	285
John Morley.....	287
<i>Essay on Compromise</i>	293
Leslie Stephen.....	296
<i>In the Woods</i>	298
CHAPITRE X. — HARRY RICHMOND (1871).....	300
En quel sens ce roman est autobiographique.....	301
L'antithèse Roy-Beltham.....	302
Janet-Ottilia.....	304
Harry Richmond. — Son évolution.....	308
Rôle d'Ottilia.....	311
Gœthe et Meredith : <i>Wilhelm Meister</i>	314
Meredith et l'Allemagne.....	316
CHAPITRE XI. — MEREDITH ET LA FRANCE (1870-74).....	319
La Guerre de 1870.....	320
L'Ode à la France : Décembre 1870.....	325
Interprétation de la France et de son histoire.....	329
<i>Beauchamp's Career</i>	334
Analyse de l'œuvre et du héros.....	337
L'antithèse Romfrey-Shrapnel.....	341
Le féminisme de Meredith.....	344
Renée.....	347
CHAPITRE XII.....	350
I. — La Femme et l'Esprit Comique.....	351
<i>La Ballade des Belles Dames Révoltées</i>	352
Meredith et le problème féministe.....	356
II. — <i>L'Idée de la Comédie</i>	359
Comédie et Civilisation.....	364
Meredith et l'Esprit Comique.....	367
III. — <i>L'Egoïste : le Prélude</i>	369
Analyse de cette comédie racontée.....	371
Dissection de l'Égoïsme masculin.....	379
De l'émancipation des Femmes.....	389
<i>Le Général Ople et Lady Camper</i>	392
CHAPITRE XIII.....	392
I. — Succès de <i>L'Egoïste</i>	395
J. Thomson.....	397
Henley.....	398
R. L. Stevenson.....	399
II. — La Nature et la Femme.....	404
La 2 ^e version de <i>Love in the Valley</i>	405
Meredith et la Nature.....	409
III. — La personnalité de Meredith.....	413

APPENDICE	420
I. — <i>La Mort</i> , par Mary Nicolls	420
II. — <i>Sonnet</i> , par George Meredith	421
III. — <i>Serenade of a Loyal Martyr</i> , par George Darley	422
IV. — Traduction de 5 strophes d' <i>Amour dans la Vallée</i>	422
V. — <i>The Blackbird</i> , poème par Mary Nicolls	423
VI. — <i>Gastronomy and Civilisation</i> (extraits)	425



ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART





